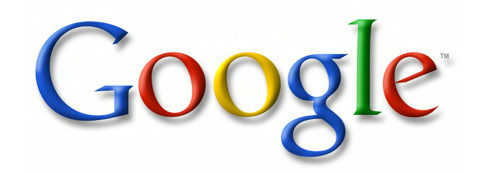



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

HISTOIRE
DE
L'ESPRIT HUMAIN
OU
MEMOIRES
SECRETS ET UNIVERSELS
DE LA
REPUBLIQUE DES LETTRES

PAR

M. JEAN BAPT. DE BOYER MARQUIS D'ARGENS,

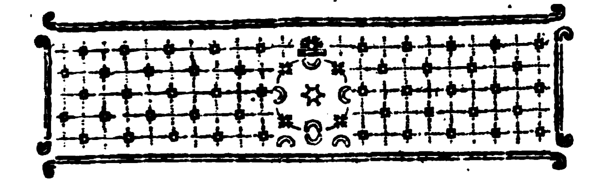
CHAMBELAN DE S. MAJ. LE ROI DE PRUSSE,
DIRECTEUR DE LA CLASSE DE BELLES LETTRES
DANS L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES
DE BERLIN.



TOME III.

A BERLIN,
CHEZ HAUDE ET SPENER
1765.

MÉMOIRES SECRETS
ET UNIVERSELS DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES



LETTRE SEPTIEME.

§. I.

Examen des principales opinions des anciens Philosophes sur les Principes généraux de la Physique, & les sentimens qu'ils ont eus sur bien des choses, dont on attribue trop legérement la découverte & l'invention aux Physiciens modernes.

MONSIEUR,

Pour suivre exactement le plan que je me suis prescrit dans les deux derniéres Lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire, je dois examiner & parcourir dans celle-ci les sentimens des anciens Philosophes sur les principales Questions de la Physique, & comparer les anciennes opinions avec les nouvelles. Je trouverai ainsi le moyen de vous parler de l'étendue des connoissances des Physiciens, qui se distinguérent autrefois dans la Gréce, & de ceux qui ont fleuri dans ces derniers

tems. Il ne me restera plus après cela pour achever de vous tenir ma parole, qu'à faire quelque réflexions particuliéres sur les sentimens moraux des Philosophes modernes, & sur ce qu'ils ont pensé de l'essence de Dieu & de celle de l'Ame, ayant déja rapporté les opinions des Anciens sur ces différens Articles.

Je commence donc par établir un sentiment, qui peut-être vous surprendra d'abord; mais qui dans la suite vous paroîtra très-vraisemblable. C'est que les Physiciens modernes connoissent bien peu de choses, qui n'ayent été sues, ou du moins apperçues par quelques-uns des anciens Philosophes. Ces connoissances furent oubliées dans la suite, ou tout-à-fait négligées; & lorsque l'étude de la Philosophie revint en usage, & qu'après plus de cinq ou six cens ans d'ignorance on commença à établir la Doctrine d'Aristote dans les Ecôles, on s'y attacha si fort, qu'on négligea absolument tous les Ecrits des autres Philosophes.

Le Bon-Sens après avoir été enseveli pendant plus de trois Siécles par le mauvais goût, l'amour de la dispute, & l'envie de briller par des Thèses aussi subtiles qu'inutiles, commença à reparoître. On osa soutenir qu'Aristote n'étoit point infaillible: que

Scot

Scot & St. Thomas avoient souvent très-mal expliqué les sentimens de ce Philosophe; & qu'ils en avoient eu eux mêmes de très-faux. On étudia la Nature dans elle-même: on parcourut également les Ouvrages de tous les Auteurs anciens; & l'on trouva que plusieurs d'eux avoient pensé, dans bien des occasions, beaucoup plus sensément qu'Aristote & ses adhérans. Plusieurs Savans firent un nouveau Corps de Philosophie: ils proposérent des Systêmes qui furent parfaitement reçus du Public: on les regarda comme inconnus jusqu'alors, quoique presque toutes les différentes parties en eussent été connues par les Grecs & par les Romains, & que les Philosophes modernes n'eussent fait que les joindre ensemble, & composer une Hypothèse nouvelle des suppositions très anciennes.

Il faut cependant rendre aux Physiciens des derniers Siècles la gloire qu'ils méritent. Non-seulement ils se sont servis utilement des découvertes des Anciens; mais ils en ont fait aussi quelques-unes de très utiles, & ils ont beaucoup perfectionné la Physique expérimentale. Mais pour ce qui regarde celle qui n'est fondée que sur le raisonnement, on n'est *guère* plus avancé aujourd'hui, qu'on *l'étoit il y* a deux mille cinq cens ans. Je

vais, en vous faiſant parcourir les principales opinions, tâcher de vous démontrer cette vérité.

§. II.

PHERECYDE.

Phérécide, le plus ancien des Philoſophes Grecs dont le nom ſoit venu à la Poſtérité ne nous a laiſſé aucun Ouvrage [1] qui puiſſe nous faire juger de l'étendue de ſes connoiſſances. Il devoit cependant être fort verſé dans la connoiſſance des Soufres, des Minéraux, &c. car Cicéron [2] nous apprend „que „ce Philoſophe ayant conſidéré de l'eau qu'on „venoit de tirer d'un Puits, prédit qu'il arri„veroit bien-tôt un tremblement de terre.“ Pour annoncer un pareil événement, il devoit

[1] Il avoit cependant écrit ſur la phyſique, & même ſur la metaphyſique, τοῦτον φησι Θεόπομπος πρῶτον περὶ φύσεως, και Θεῶν ἕλλησι γράψαι· Eum Theopompus aſſerit, primum omnium de natura, & de Diis ſcripſiſſe. *Diog. Laert.* Lib. I. pag. 101. Phérécide avoit été diſciple de Pittacus, un des ſept ſages de la Grece. Ainſi quand on dit qu'il eſt le plus ancien philoſophe de la Grece, cela ſignifie ſimplement, le premier des philoſophes qui ont écrit.

[2] Pherecydes quidem Pythagoræ Magiſter, potius divinus habebitur quam Phyſicus: qui cum vidiſſet hau

voit avoir apperçu des Sels acides, detachés par l'embrasement soûterrain, qui s'étoient fondus ensemble & avoient communiqué à l'eau du Puits une couleur particuliére qui étoit connue de Phérecide, & qui lui avoit fait croire que la croute extérieure de la terre étoit menacée de quelque dérangement. Cela étant, il falloit que ce Philosophe eût la même science que les Chimistes d'aujourd'hui qui s'apperçoivent par la présence de certains Sels que *les corps vont se décomposer, & se pénétrer de qualités toutes différentes des premiéres.*

III.

THALES.

Thalès [3] Disciple de Phérécide, pensoit que l'Eau étoit le Principe de toutes choses. Il

sam aquam de juge puteo, terræ motus dixit instare Cic. de Div. Lib. I.

3 Il est certain que Thales entendit Phérécide, quoi que Diogene Laerte prétende qu il n'eut d'autres maitres que les Prêtres Egyptiens. *Οὐδεὶς τι αὐτου καθηγήσατο πλὴν ὅτ' εἰς Αἴγυπτον τοις ἱερεῦσι συνδιέτριψεν.* Nullo præceptore usus est nisi quod Aegyptiis sacerdotibus, eo profectus familiariter adhæsit. *Diog. Laert.* Lib. I.

Il ſe figuroit que, par ſa nature homogène, elle trouvoit le moyen de prendre toutes ſortes de figures, & de ſe transmuer en tous les différens corps. Avec de l'eau [4] Thalès croyoit que la Nature formoit des Arbres, des Métaux, des Hommes, des Animaux, des Pierres, des Montagnes. Cela eſt abſurde: j'en conviens. Car quoiquil ſoit évidemment vrai que l'eau ſerve à l'accroiſſement & à la multiplication d'un nombre de corps; & que les Plantes, les Animaux lui ſoient redevables d'une partie de leur augmentation, & les Diamans, les Métaux, les Perles, les Minéraux, &c. de leur premiére eſſence, elle n'eſt cependant, comme l'a fort bien dit un ſavant [5] Auteur moderne „qu'un véhicule „propre à charrier les parties de différent „genre lesquelles ſe trouvant en ſuffiſante „quantité & en certaine diſpoſition, forment „des aſſemblages ou durs, ou friables ou „opaques, ou transparens. Mais ſeule, elle „n'eſt capable que de fluidité & de congelation „&

4 Α᾽ρχὴν δὲ τῶν πάντων ὕδωρ ὑπεστήσατο, καὶ τὸν κόσμον ἔμψυχον. καὶ δαιμόνων πλήρη. Principium omnium aquam eſſe dixit & animatum mundum ac

„& ce qui mérite d'être obſervé, c'eſt qu'elle „ne peut offrir des corps réels & durables, „à moins qu'on ne ſuppoſe qu'elle eſt impré„gnée ou de Sels, ou de Souffres, dont elle „tenoit les molecules écartés, les uns des „autres ; & que lorsque ces molecules ſe rap„prochent, ſoit par l'évaporation de l'eau, „ſoit de quelque autre maniére, alors ſe for„ment des corps véritablement dignes de ce „nom, Mais l'Eau n'en a point l'honneur, „ſi ce n'eſt que ſon mouvement naturel & in„térieur contribue à l'arrangement de leurs „parties intégrantes ; arrangement pourtant „qui ne ſe feroit qu'avec beaucoup de lenteur „ſi d'autres cauſes ne s'y joignoient.“

On ne ſauroit mieux démontrer la fauſſeté du Syſtême de Thales que le fait l'Ecrivain que je viens de citer. Je ne me ſerois point arrêté ſur l'opinion de ce Philoſophe Grec, ſi pluſieurs Modernes n'avoient tâché de la renouveller, & de lui donner quelque réputation. Jean Baptiſte Van-Helmont aſſûroit qu'il

dæmonibus plenum. *Diog. Laert.* Lib. I. Segm. XXVII.

s Hiſtoire Critique de la Philoſ. Tom. II. pag. 17. à Amſter. chez Fr. Changuion.

qu'il avoit un *Alkaest*, ou un Dissolvant Général, avec lequel il décomposoit les corps les plus durs & les plus compactes, & les réduisoit en liqueur. Vous demanderez peut-être, *Monsieur*, si jamais ce Chimiste a communiqué à quelqu'un le secret de ce fameux Dissolvant; je vous répondrai qu'il auroit été bien embarassé de le faire, parce qu'il n'avoit existé que dans son imagination. Cet *Alkaest* n'avoit pas plus de réalité que la Poudre de *projection*, si vantée par les Artistes.

Thalès fut assez bon Géometre [σ], & assez bon Astronome. Il composa un Ouvrage sur les Equinoxes & sur les révolutions des Astres, mais ce n'est point ici le lieu de vous parler de cela; je me réserve d'en faire mention lorsque je ferai voir la supériorité des Astronomes modernes sur les anciens. Il ne s'agit maintenant des Philosophes qu'en ce qui regarde les Principes généraux & la Physique expérimentale.

§. IV.

[σ] Thales Milesius . . . . fuit . . . . . Geometriæ penes Graïos primus . . . . repertor; & naturæ rerum certissimus explorator, & Astrorum peritissimus contemplator. Ap. Flor. 4.

§. IV.

Anaximandre.

Anaximandre fut Disciple de Thalès, & s'il n'en adopta que certaines opinions, il en soutint plusieurs qui avoient été inconnues à son Maître : il prétendit que tout [7] venoit de l'Infini & rentroit dans l'Infini ; c'est-là du galimatias d'autant plus pompeux, que ce Philosophe donnoit des explications de son Systême aussi obscures que le Systême même. Il fut cependant le premier qui osa dresser une Table Géographique. C'est lui qu'on peut & qu'on doit regarder comme le [8] Pere des Géographes. Depuis l'invention des Tables dont le Public lui fut redevable, on les rectifia beaucoup, & on les porta presque jusqu'à la perfection où l'on voit aujourd'hui les Cartes particuliéres de certains Païs. On attribue encore à Anaximandre l'établissement des Cadrans Solaires. Voilà, *Monsieur*, deux choses bien utiles, dont on lui est redevable.

§. V.

7 Is (Anaximander) enim infinitatem naturæ dixit esse, e qua omnia gignerentur. *Cic. in Quæst. Acad.*

8 Καὶ γῆς καὶ, θαλάσσης περίμετρον πρῶτος ἔγραψεν. ἀλλὰ καὶ σφαῖραν κατεσκευάσε. Primus terræ ma-

§. V.

ANAXIMENES.

Anaximène, Elève & Sectateur d'Anaximandre, imita la liberté & l'esprit d'indépendance de son Maître. Il crut, ainsi que lui, que l'Infini [9] étoit le Principe qui produisoit & absorboit, tour-à-tour, tous les Etres. Selon lui, „toute la Nature [10] étoit corpo„relle,„c'est-à-dire, inanimée, brute, sans au„cune force, mais le mouvement qui lui étoit „communiqué l'avoit élevée, pour ainsi dire, „à la Divinité; cette Divinité pourtant n'é„toit point une suite de la nature des corps, „mais seulement de la totalité des corps ar„rangés dans le meilleur ordre où ils peu„vent être.“

Ce Systême étoit le germe de celui de SPINOSA, & de tous ceux qu'ont inventés les Athées, qui n'ont reconnu d'autre Divinité que la Matiére infinie dans ses trois dimensions &

risque sircuitus descripsit, & Sphæram insuper construxit. *Diog. Laert.* Lib. II. Segm. 1.

9 Il ajouta l'air à l'infini, ou, pour parler plus clairement, il crut que tout étoit produit par un air infini οὗτος ἀρχὴν ἀέρα εἶπε, καὶ τὸ ἄπειρον· Hic initium dixit aëra & infinitum. *Diog. Laert.* Lib. II. Segm. 2.

& contenant en elle tous les autres Etres. Je ne m'arreterai pas à vous faire sentir le ridicule de cette opinion; je vous ai déja assez parlé des monstruosités qui découlent de toutes les Hypothèses, qui ont quelque ressemblance avec celle de Spinosa.

Anaximène avoit un sentiment aussi absurde, sur le Soleil que sur les premiers Principes des choses. Il croyoit que cet Astre ne tournoit point jusqu'au-dessous de la Terre, ainsi que le supposoient presque tous les Philosophes ses contemporains; mais il pensoit qu'il se cachoit, lorsqu'il se couchoit, derriére une Montagne qui en déroboit la lumiére. Selon lui [11], la Terre étoit un simple Plan, une espèce de Table, autour de laquelle le Soleil tournoit comme un chapeau sur la tête d'une personne.

Ces opinions n'ont guère fait honneur à Anaximène dans la suite des tems; & il mériteroit d'être beaucoup moins considéré que ses

[10] Histoire Critique de la Philosoph. Tom. II, pag. 25.

[11] Anaximenes . . . . non . . . subter Terram dicit Sidera commoveri, sed perinde ac circum caput nostrum vertitur pileus, circa Terram verti. *Origen. Philosoph.* cap. VII.

ses premiers Maître, si Pline[12] ne lui attribuoit l'invention des Cadrans Solaires, & ne le faisoit auteur d'une découverte, que plusieurs autres Auteurs ont attribuée à Anaximandre, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire. Quoi qu'il en soit, il est aisé de juger que, si ce Philosophe ne fut point l'inventeur des Cadrans Solaires, il dut du moins perfectionner les premiéres expériences de son Maître, puisque les Ecrivains ont partagé entre eux deux la gloire de cette invention.

§. VI.

Anaxagore.

Anaximène fut le Maître d'Anaxagore. Ce dernier Philosophe s'éleva infiniment au-dessus

12 *Plin.* Hist. Lib. II, pag. 169.

13 Anaxagoras qui accepit ab Anaximene disciplinam, primus omnium rerum descriptionem, & modum mentis infinita vi ac ratione designari & confici voluit. *Cic.* de Nat. Deorum. Lib. I.

14 Ceci merite une explication. Anaxagore admettoit, ainsi que tous les Philosophes payens, l'eternité de la matiere. Il soutenoit simplement qu'elle avoit été de tout tems dans le desordre, jusques au moment que l'esprit ou l'intelligence lui donne l'ordre & la forme. Il admettoit non seulement l'eternité, mais encore l'immensité de la matiere. Ainsi son systeme ressembloit

ſes de ceux qui l'avoient précédé. [13] Il reconnut combien il étoit abſurde de ſuppoſer que la Matiére ſe fût donnée à elle-même le mouvement. Il condamna le ſentiment [14] de ceux, qui n'admettoient qu'une Subſtance auſſi vile, & qui croioient que le haſard étoit la ſeule cauſe de l'arrangement & de l'ordre qu'on voyoit dans l'Univers.

C'eſt dommage qu'un homme qui penſoit auſſi ſenſément qu'Anaxagore, ait voulu ſe mêler de faire le Charlatan, & qu'il ait annoncé qu'il devoit tomber une grande Pierre du Soleil ſur la Terre. Ce qu'il y a de plus honteux pour la Philoſophie & pour les Philoſophes, c'eſt que de ſavans Ecrivains ont eu la bonté de transmettre à la Poſtérité la chûte de

beaucoup à celui de l'ame du monde: l'eſprit, ou l'intelligence étoit cette ame; car la matiere aiant les attributs de l'eternité & de l'immenſité, étoit indépendante pour la durée & pour les trois dimenſions (la longueur, la largeur, la profondeur) de l'eſprit, qui ne l'avoit ni créée, ni vivifiée mais ſeulement arrangée. Ecoutons Ciceron. *Anaxagoras*, inquit, *materiam infinitam, ſed eas particulas ſimiles inter ſe minutas eas primum confuſas, poſtea in ordinem adductas mente divina.* Cicer. Quæſt. Acad, Lib. II. Ce Siſteme étoit preciſément celui du debrouillement du Cahos, comme nous le voions expliqué au commencement des metamorphoſes d'Ovide.

de cette Pierre, Pline[15] assûre fort sérieusement qu'il l'avoit vûe, & qu'on disoit de son tems que c'étoit la même, dont Anaxagore avoit prédit la chûte.

Quelques anciens Physicien ont fait tomber fort aisément des choses des Astres & des Planetes. Héraclite a eu la bonté & la complaisance de faire acoucher la Lune d'un homme très bien formé qu'on vit tomber sur la Terre. Je ne sai lequel de ces deux Faits est le plus ridicule, celui de la Pierre ou de l'Homme : mais je pense que vous conviendrez que l'un est beaucoup plus divertissant que l'autre. Pour moi, je me figure qu'il n'y auroit rien de plus amusant que de voir arriver par les airs quelques Habitans de la Lune.

Après avoir condamné le mensonge, & la vision chimérique d'Anaxagore, rendons-lui cepen-

[15] Modicus lapis .... quem .... casurum .. .... Anaxagoras prædixisset narratur .... colitur. Ego ipse vidi. *Plin.* Lib. II. cap. 58.

[16] Hic (*Anaxagoras*) probandus est, quia Materiæ Artificem adjunxit. *Plut.* de Placit. Lib. I.

[17] Nunc & Anaxagoræ scrutemur Homœomerian,
Quam Græci memorant, nec nostra dicere Lingua
Concedit nobis patrii sermonis egestas.
Sed tamen ipsam rem facile est exponere verbis:

cependant la justice qu'il mérite. Convenons qu'on ne doit faire aucune comparaison entre lui & ceux dont il fut l'Elève. Plutarque le loue [16] avec raison d'avoir admis une Intelligence divine, un premier principe, qui avoit donné l'arrangement & l'ordre à l'Univers. Son Systême en détail étoit même assez sensé; & comme il raisonnoit beaucoup plus juste sur l'Hipothèse générale qu'Anaximandre & Anaximène, il développoit d'une maniére plus probable les effets & les ressorts cachés de la Nature. Il prétendoit que les Elémens de l'Univers n'étoient que les parties les plus subtiles de chaque tout; de sorte que chaque Corps étoit formé des particules qui n'étoient uniquement propres qu'à sa formation; & il appelloit ces particules des *Homœoméries* [17]. Les os, sélon lui, étoient formés de petits os: les intestins

Principium rerum quam dicit Homœomerian:
Ossa videlicet è pauxilis, atque minutis
Ossibus: Sic & de pauxillis atque minutis
Visceribus viscus gigni, sanguenque creari.
Sanguinis inter se multis coëuntibu' guttis;
Ex aurique putat micis consistere posse
Aurum; & de terris terram concrescere parvis;
Ignibus ex ignem, humorem ex humoribus esse;

ſtins des Animaux étoient un aſſemblage de petits inteſtins: le ſang devoit ſon exiſtence à la coagulation de ſes goutes: l'Or étoit composé de parties d'or; la Terre, le Feu, l'Eau & tout ce qui eſt enfin dans la Nature, n'avoient point d'autres principes que leurs petites parties.

Lucrèce à réfuté d'une maniére victorieuſe ces *homæoméries*. „C'eſt abuſer, *dit-il*[18], du „nom de Principes que de le donner à des „choſes, qui ſont de même nature que celle „qu'elles compoſent, & qui par cette raiſon „ſont ſujettes à la diſſolution & à la deſtruction

Cætera conſimili fingit ratione, putatque.
T. Lucret. de Rerum Natura, Lib. I. p. 78. Verſ. 830. & ſeq. Edit. Lugd.

18 Adde quod imbecilla nimis primordia fingit:
Si primordia ſunt, ſimili quæ prædita conſtant
Natura, atque ipſæ res ſunt; æqueque laborant,
Et pereunt: neque ab exitio res ulla refrenat.
Nam quid in oppreſſu valido durabit eorum.
Ut mortem effugiat, leti ſub dentibus ipſis?
Ignis, an Humor, an Aura? quid horum, Sanguis, an Os?
Nihil, ut opinor: ubi ex æquo res funditus omnis
Tam mortalis erit, quam quæ manifeſta videmus
Ex oculis noſtris aliqua vi victa perire.
Idem, ibid. p. 80. Verſ. 846. & ſeq.

„tion. Car lorsque le composé viendra à „être détruit, comment cès prétendus prin- „cipes pourront ils se garantir, & se conserver, „sans recevoir aucun dommage? Il faudra „qu'ils soient absolument dissous & divisés, „puisque le Feu, l'Air, le Sang, les Os; „quelque déliés qu'on suppose ces corps, sont „manifestement aussi périssables que ceux „dont nous pouvons par le secours de nos „yeux appercevoir la destruction. [19] D'ail- „leurs, peut-on nier que les Veines, le Sang, „les Os & les Nerfs ne soient composés de „parties étrangéres, puisque c'est par la nour- riture

19 Præterrea quoniam cibus auget corpus alitque;
Scire licet nobis venas, & sanguen, & ossa,
Et nervos alienigenis ex partibus esse:
Sive cibos omneis commisto corpore dicent
Esse, & habere in se nervorum corpora parva,
Ossaque, & omnino venas, partesque cruoris:
Fiet, uti cibus omnis & aridus, & liquor ipse,
Ex alienigenis rebus constare puretur,
Ossibus & nervis, venisque, & sanguine mixto,
Præterea quæcunque è terra corpora crescunt;
Si sunt in terris; terras constare necesse est
Ex alienigenis, quæ terris exoriuntur.
Idem, ibid. p. 82. Vers. 859. & seq.

„ritare que le corps augmente, grandit, & „grossit? Que si l'on dit, que dans les ali„mens qui se répandent dans le corps, il y „a de petits os, de petits nerfs, de petites „goutes de sang, il faudra allors soutenir que „dans la nouriture & le breuvage, qui ser„vent à l'augmentation des corps, il y a des „os, des nerfs, des veines & du sang; ce „qu'on ne sauroit avancer sans être forcé de „convenir que les corps ne sont pas toujours „composés de parties qui sont propres à el„les-seules. D'ailleurs, si tous les corps qui „sont produits de la terre sont faits de pe„tites parties de terre, il faut aussi que parmi „ces parties il y en ait d'étrangéres, puisque „la terre produit & sert à l'augmentation d'un „nombre d'étres différens. 2°. Si l'on ob„jecte que le mélange des choses est tellement „caché, que ce qui semble n'être qu'une „seule chose, est souvent la mixtion de plu„sieurs,

[20] Id quod Anaxagoras sibi sumit, ut omnibus omneis.

Res putet immistas rebus latitare; sed illud
Apparere unum, cujus sunt pluria mista,
Et magis in promptu, primaque in fronte locata;
Quod tamen a vera longe ratione repulsum est;
Conveniebat enim fruges, quoque sæpe minutas,

„ſieurs, qui ſelon la forme & l'arrangement „d'un corps ſe montrent ſur ſa ſurface: je „ſoutiendrai que cela eſt abſolument impoſ- „ſible, parce qu'il faudroit que les grains de „bled étant broyés par la meule rendiſſent „des goutes de ſang, des nerfs, des os, ou „quelque autre choſe propre à la nourriture „deſtinée à l'augmentation du corps humain, „& que les cailloux frappés, par des coups „reciproques, les uns contre les autres, jet- „taſſent du ſang, les herbes & les eaux euſ- „ſent du lait, dont le goût fût ſemblable à „celui des Brebis, &c.

Quelque faux de ſoit le Syſtême d'Anaxagore, il a été cependant très-utile à beaucoup de Philoſophes modernes, qui en le réduiſant à un point plus raiſonnable, & en lui ôtant ce qu'il avoit d'outré & d'abſurde, s'en ſont ſervis pour établir une Hypothèſe qui paroit aſſez vraiſemblable. Le ſage Auteur de

Robore cum ſaxi franguntur, mittere ſignum
Sanguinis, aut aliquid, noſtra quo corpora aluntur,
Cum lapidi lapidem terimus, manare cruorem.
Conſimili ratione herbas quoque ſæpe decebat,
Et latices, dulces guttas, ſimilique ſapore
Mittere, lanigeræ quali ſunt ubera lactis, &c.
Idem, ubi ſupr. pag. 82. Verſ. 874. & ſeq.

de la Critique de la Philosophie convient tacitement que ce Philosophe a donné l'idée aux Modernes des Substances primordiales. „Ma derniére observation, *dit-il*[21], fait honneur à Anaxagore ..... elle suppose „quelque conformité entre son Systême des „*homœoméries* & celui des plus judicieux Philosophes de notre âge, qui sont persuadés „qu'il y a des Substances primordiales répandues dans tous les Mixtes, lesquelles, „quoi qu'il arrive à ces Mixtes, gardent leur „figure déterminée, ainsi que des Elémens „inaltérables, & sont invincibles, à tous les „chocs, & à toutes les attaques du dehors. „Telles sont les particules salines, nitreuses, „gypseuses, métalliques, sulphureuses, arsenicales, &c. qui entrent dans la composition „des Mixtes, & qui, malgré leurs différens „changemens, ne souffrent jamais aucune altération, reparoissent sous leurs formes ordinaires, & reprennent leurs premiéres qualités, soit par un effet naturel, soit par le „secours de l'Art qui met la Nature en „état d'agir.“

Voilà,

21 Histoire Critique de la Philos. Tom. II. pag. 36.

Voilà, *Monsieur*, le Syſtême d'Anaxagore réduit à un point beaucoup plus raiſonnable, L'on peut cependant ſoutenir hardiment que les Modernes qui l'y ont amené ne doivent point être regardés comme inventeurs, mais comme réparateurs. Il reſte encore bien des difficultés qu'ils ne reſolvent point, ou qu'ils réſolvent preſque auſſi mal qu'Anaxagore. Car n'en déplaiſe à ces Philoſophes & au ſavant Mr. Deslandes: *Ces parties naturelles qui, malgré leurs différens changemens, ne ſoufrent jamais d'altération, reparoiſſant ſous leurs formes ordinaires & reprenant leurs premiéres qualités* révoltent d'abord l'éſprit. On en eſt étonné; & quant à moi, j'avoue que je ne comprends point comment une choſe eſt ſujette à la diſſolution, ſans que ſes parties puiſſent jamais ſe reſſentir de cette diſſolution. *Ces parties ſi dures* m'ont tout l'air des prétendus Atomes indiviſibles; or c'eſt une choſe un peu dure à digérer que la ſuppoſition de leur indiviſibilité. D'ailleurs, la cauſe de la nouvelle apparition de ces parties ſous *leurs formes ordinaires & reprenant leurs mêmes qualités*, tient beaucoup des *Vertus Occultes* d'Ariſtote. Ce n'eſt rien expliquer que de dire, qu'une choſe ſe fait par *un effet naturel, ou par le ſecours de l'Art*

qui met la Nature en état d'agir. Cela n'éclaircit guére plus la difficulté dont il s'agit, que si quelquun interrogé sur les raisons & les causes qui ont produit un Phénoméne extraordinaire, repondoit gravement: qu'il a été occasionné, ou par des effets naturels, ou par des effets surnaturels. Grand merci, pourroit-on lui dire, Mr. le Philosophe, de votre éclaircissement. Il est dans le goût de plusieurs que le divin Aristote a donnés, il y a plus de deux mille ans: il faut bien que j'aye la même docilité pour vous que les Gres eurent pour leur Concitoyen; il ne reste qu'à savoir si les hommes qui viendront quelques siècles après nous, croiront vous être beaucoup plus redevables, que ceux qui vivent aujourd'hui ne pensent l'être à Aristote d'avoir dit que l'Aiman attire le Fer, parce qu'il a dans soi une *vertu attractive*.

§. VIII.

PYTHAGORE.

Je viens à Pythagore, dont je vous ai dit, *Monsieur*, assez de mal dans mes derniéres Lettres. Il faut cependant convenir que, quoiqu'il fût un grand Fourbe, & qu'il mît tout

tout en œuvre pour passer pour un illustre Sorcier, il ne laissoit pas d'avoir du génie. Il avança beaucoup la Géométrie parmi les Grecs, & cette Science lui fut redevable de son accroissement. Il fut aussi le premier, à ce que l'on dit, qui réduisit la Musique en Art. Comme il passoit auprès d'une Forge, frappé par la différence des sons causés par les Marteaux qui tomboient sur l'Enclume, il pensa *dit* „*l'Auteur de l'Histoire Critique de* „*la Philosophie* [22], qu'on pourroit donner „à l'*Ouïe* quelque secours qui assûrât ses dé„cisions, à peu près comme on en a donné „à la *Vûe* & au *Toucher*, deux *Sens* princi„paux, dont l'un se rectifie par l'usage de „l'Equerre & de la Règle, l'autre par celui de „la Balance & des mesures. Plein de cette „pensée, il entendit par hazard le bruit de „plusieurs Marteaux, qui, tombant sur une „Enclume, formoient un mêlange assorti de „sons & rendoient des accords parfaits. Il „Il y distingua, l'Octave, la Quinte, la Quarte. „Un si heureux événement l'engagea d'entrer „dans la Forge, & il s'y assûra par beaucoup „de

[22] Histoire Critique de la Philos. Tom. II. page 48. & 49.

„de répétitions faites à propos, que la diffé-„rence de ces sons n'étoit fondée que sur les „différentes pesanteurs des Marteaux, & qu'on „ne devoit point tenir compte, ni de leurs „figures, ni de la situation du fer qu'on bat-„toit, ni de la diversité qui pouvoit se ren-„contrer dans l'impétuosite du coup. Il exa-„mina donc avec toute l'attention possible la „pesanteur de ces Marteaux, & s'en retourna „après chez lui. Là ayant planté un long „bâton en forme de cheval & d'un angle de „sa Chambre à l'autre, il y attacha quatre „cordes de même longueur, de même grosseur „& afin que son expérience fût plus exacte, „il eut soin que ces cordes fussent tendues, „ou tirées par des poids; il remarqua en-„suite dans leurs accords les mêmes consonan-„ces, qu'il avoit remarquées à la Forge. Car „le ton de la premiére corde tendue par un „poids de 12 livres, comparé au ton de la se-„conde tendue par un poids de 6 livres, étoit „dans le rapport de 2 à 1. qui est l'*Octave*. La „plus voisine de celle-ci, tirée par un poids „de 8 livres, rendoit un ton, qui étoit à „celui de la premiére comme 3 sont à 2, „ou 12 à 8; ce qui forme la *Quinte*. En-„fin la quatrième corde, tirée par un poids „de 9 livres, rendoit un ton, qui, comparé

à ce-

„à celui de la premiére, formoit la *Quarte.* „Tous ces rapports convainquirent Pythagore „à tel point, qu'il inventa un Inſtrument, ſur „lequel il trouva moyen de rapporter la „même tenſion que les poids avoient pro- „duite dans les cordes; & comme il vit „avec plaiſir que cette règle étoit toujous ſû- „re, il l'appliqua dans la ſuite à pluſieurs „autres Inſtrumens."

Il eſt facheux pour la gloire de Pythagore, qu'il y ait quelque choſe qui s'oppoſe là ces louanges qu'on lui donne, comme au premier inventeur de l'art où l'on a réduit la Muſique. La même Antiquité qui a bien voulu nous inſtruire de l'avanture de la Forge & des Marteaux attachés aux cordes, &c. nous parle de la *Lyre* d'Orphée & des talens de ce fameux Muſicien. Or je demande, ſi l'on ignoroit avant Pythagore l'art de tendre des cordes de maniére que le ſon de l'une répondir à l'*Octave* de l'autre, que la *Quinte* & la *Tierce* ſe trouvaſſent dans d'autres accords; comment jouoit-on de la Lyre, & comment accordoit-on cet inſtrument? Se contentoit-on de tourner les chevilles au hazard, & de tendre les cordes de même? Si cela étoit, comment le Muſicien pouvoit-il ſavoir les ſons qu'il alloit tirer de ſon Inſtrument?

Or-

Orphée & tous les Muſiciens avant Pythagore ne devoient pas jouer de la Lyre plus délicatement & plus ſavamment qu'un Poliſſon qui, trouvant un Violon desaccordé, racle deſſus tant qu'il peut avec l'archet.

Si l'on offroit aujourd'hui un Inſtrument aux plus grands Muſiciens, qui ne fût point d'accord, il leur ſeroit preſque impoſſible de pouvoir jouer une Pièce, quelque facile qu'elle fût. Je conviens pourtant qu'après avoir examiné attentivement les différens ſons que rendroient les cordes dérangées, ils ſupléeroient à cet inconvenient, & forgeroient dans leur imagination une eſpèce d'accord & d'arrangement particulier, au lieu qu'ils trouveroient l'*Octave* ou la *Tiere* ſur une certaine corde, ſi l'Inſtrument étoit monté comme il faut. Ils y chercheroient la *Quinte*; ou la *Quarte*; mais vous ſentez, *Monſieur*, qu'il faut être bien parfait Muſicien pour pouvoir faire une pareille choſe. On doit donc convenir, qu'il étoit impoſſible que des Joueurs d'Inſtrumens, avant Pythagore, puſſent ſe ſervir d'une Lyre qui n'étoit point d'accord. On doit encore avouer, qu'ils ne pouvoient jouer plus agréablement ſur une Lyre deſaccordée, qu'un homme qui remue les doigts ſur le manche d'un Violon, ſans

sans savoir cequ'il fait, & qui traîne l'archet dessus avec l'autre main. On assûre cependant, qu' Orphée & les anciens Musiciens enchantoient tous ceux qui les entendoient. Ils devoient donc savoir accorder leurs Instrumens à certains tons justes & déterminés. Or ces tons ne pouvant être que l'*Octave*, la *Quinte*, la *Tierce*, la *Seconde*, & n'y en ayant point d'autres dans la Musique, il s'ensuit qu'ils étoient connus avant Pythagore.

Voilà toute l'Histoire de la Forge & des Marteaux pour le moins trés-incertaine: mais ce qui la rend encore moins croyable, c'est ce qu'on raconte des merveilles qu'opéroit la Musique avant Pythagore; du tems de ce Philosophe elle inspiroit aux hommes toutes les différentes passions, en les rendant tristes, gais, furieux, mélancoliques, selon que les Musiciens jouoient des airs sombres, sérieux, badins, animés ou lugubres. On ne vient pas à bout de produire de tels miracles en raclant sur des Instrumens désaccordés; je le répéte encore, la vénerable Antiquité nous a transmis des Fables, de quelque façon qu'on prenne les choses. Car, si l'on regarde Pythagore comme le premier inventeur de la connoissance & de la distinction des sons, il

faut

faut abſolument que toutes les Hiſtoires qu'on raconte des premiers Muſiciens ſoient des Fables, & voilà la reſpectable Antiquité convaincue de menſonge. Si au contraire elles ſont véritables, l'Hiſtoire de Pythagore doit être miſe au nombre des Contes; & voilà encore l'Antiquité coupable du crime de faux. Avouons, *Monſieur*, qu'on nous a tranſmis bien des faits incertains & que la Vérité a été ſouvent bien altérée avant que de venir juſqu'à nous.

Quelque partiſan de Pythagore ſera peut-être faché que je faſſe ces réfléxions, au détriment & au rabais de la réputation de ce Philoſophe; mais, en vérité, il ne mérite guère qu'on ait des ménagemens pour ſa mémoire, puiſqu'il en a eu ſi peu pour les hommes, & qu'il les à mépriſés jusqu'au point de les croire capables de recevoir, comme des vérités évidentes, les folies les plus ridicules & les plus abſurdes, parmi leſquelles je place (malgre les beaux raiſonnemens de certains Modernes) le ſentiment qu'il avoit ſur les Nombres, qu'il regardoit, comme les Principes de tous les Etres. Je ne crois pas qu'on puiſſe rien inventer de plus fou, que de ſuppoſer de ſimples rapports, pour Créateurs & Fabricateurs des corps

corps & des Substances corporelles. Car les nombres n'ont d'eux-mêmes aucune réalité: ils ne roulent que sur des rapports, des additions, des retranchemens, des combinaisons. &c.; y a-t-il en tout cela de quoi former de la matiére? Les nombres, en tant que nombres, ont-ils les trois dimensions absolument nécessaires à l'essence du corps? „Qu'on les éleve, *dit un habile Cri*„*tique*[23], à telle puissance qu'on voudra, „qu'on en tire les racines quarrées ou cu„biques, qu'on les réduise en fraction ou en „*infinitesimales*, qu'on en forme même des „*series*, ou des suites, soit déterminées soit „arbitraires, dont tous les termes iront en „croissant, ou en diminuant; que trouve„ra-t-on après tout? Des nombres rangés, „il est vrai, des maniéres différentes & va„riées à l'infini; mais on ne trouvera rien „de plus."

Lorsque j'examine, *Monsieur*, les deux principaux Systêmes de Pythagore, celui de la Métempsychose & celui des Nombres, je ne sai quel est celui que je dois regarder comme le plus extravagant. Après y avoir

23 Histoire Critique de la Philosoph. Tom. II. page 68.

y avoir pensé quelque tems, je me résous à dire qu'ils le sont tous les deux à un tel point, qu'il est impossible de pouvoir se déterminer sur le différent degré de leur absurdité. Mais en voilà assez sur Pythagore, venons à Héraclite.

§. VIII.

HERACLITE.

Ce Philosophe prétendoit que le feu étoit le principe de toutes les choses naturelles; il croyoit que le Monde étoit fini, & que le même Feu, auquel il devoit son origine, causeroit un jour sa ruïne. „N'est-ce pas une „folie, *dit Lucrèce* [24], que d'outrager la „Nature jusqu'à la croire une production du „Feu? Héraclite par son opinion insensée „com-

[24] Dicere porro Ignem res omneis esse, neque ullam
Rem veram in numero rerum constare, nisi Ignem
Quod facit hic idem: perdelirum esse videtur.
Nam contra sensus ab sensibus ipse repugnat:
Et labefactat eos, unde omnia credita pendent:
Unde hic cognitus est ipsi, quem nominat Ignem.
Credit enim sensus ignem cognoscere vere:
Cætera non credit, nihilo quæ clara minus sunt:
Quod mihi cum vanum, tum delirum esse videtur.

„combat les Sens-mêmes, & détruit les seu-
„les choses par lesquelles non puissions avoir
„de véritables certitudes. N'est ce pas par
„les Sens que le Feu, qu'il appelle le Prin-
„cipe de tous les Etres, a fait sur lui quel-
„qu'impression, & qu'il a été sensible à sa
„chaleur? Comment peut-il donc, quand il
„est convaincu du pouvoir des Sens pour la
„connoissance du Feu, nier par un fol or-
„gueil des choses qui sont aussi évidentes?
„Peut-on trouver une règle plus certaine que
„les Sens pour décider du vrai & du faux?
„Qui ne seroit pas indigné d'une opinion
„qui préfére le Feu, pour construire tous les
„Etres aux autres choses de la Nature?„

En vérite; *Monsieur*, je suis charmé de la maniere vive & éloquente avec laquelle Lucrèce démontre le faux du Systême du lugubre

Quo referemus enim? quid nobis certius ipsis
Sensibus esse potest, qui vera, ac falsa notemus?
Præterea quare quisquam magis omnia tollet,
Et velit ardoris naturam liquere solam;
Quam neget esse Ignis, summam tamen esse relinquat?
Æqua videtur enim dementia dicere utrumque.

T. Lucret. de Rerum Natura, Lib. I. p. 66. Vers. 690. & seqq.

bre Héraclite. En effet, ne faut-il pas avoir fait banqueroute à la Raiſon, pour établir des premiers Principes qui ne peuvent exiſter ſans d'autres Principes antérieurs? Car enfin, le Feu n'eſt que par le moyen d'un autre corps qui l'a précédé, & n'a d'exiſtence que par le moyen de ce même corps.

Lucrèce n'a pas ſeulement condamné le Syſtême d'Héraclite ; il a encore fait un portrait peu flateur de ce Philoſophe. „Ceux „qui prétendent, *dit-il* [25], que le Feu eſt „la premiére cauſe des Etres, ſont dans l'er„reur ; Héraclite eſt le Chef de ces gens-là. „Il n'eut d'autre mérite que l'obſcurité de „ſes

[25] Quapropter, qui materiam rerum eſſe putarunt
Ignem, atque ex igni ſummam conſiſtere ſolo:
Magnopere a vera lapſi ratione videntur:
Heraclitus init quorum dux prælia primus,
Clarus ob obſcuram linguam magis inter inanes
Quamde graveis inter Grajos, qui vera requirunt.
Omnia enim ſtolidi magis admirantur, amantque,
Inverſis quæ ſub verbis latitantia cernunt;
Veraque conſtituunt quæ belle tangere poſſunt
Aures, & lepido quæ ſunt fucata ſonore.
Nam cur tam variæ res poſſent eſſe, requiro,
Ex vero ſi ſunt Igni, puroque creatæ.
Nil prodeſſet enim calidum denſeriet ignem,
Nec rareſieri, ſi parteis ignis eandem

„ses discours & de ses expressions. Aussi „fut-il méprisé par tous les plus illustres „Grecs, & il n'eut pour lui que quelques-„uns de ces faux Savans, qui, peu touchés „de la Vérité, ne cherchent que des phrases „& des expressions figurées qui les éblouis-„sent, & n'approuvent que ce qu'on leur dit „d'une façon brillante, & qui flatte leurs oreil„les. Je voudrois bien que les partisans „d'Heraclite voulussent m'apprendre, com-„ment il est possible que tant d'Etres & de „Substances différentes soient produites par „le Feu. Ils ne pourroient dire que c'est „par sa condensation, ou par sa raréfaction, les

Naturam quam totus habet super ignis, haberent.
Acrior ardor enim conductis partibus esset;
Languidior porro disjectis, disque supatis.
Amplius hoc fieri nihil est, quod posse rearis
Talibus in caussis: nedum variantia rerum
Tanta queat densis, rarisque ex ignibus esse
Atque hi si faciant admistum rebus inane:
Denseri poterunt ignes rarique relinqui:
Sed quia multa sibi cernunt contraria, mussant
Et fugitant in rebus inane relinquere purum;
Ardua dum metuunt, amittunt vera viai
Nec rursum cernunt exempto rebus inani
Omnia denseri, fierique ex omnibus unum.
Idem, Lib. I. p. 60. Vers. 687. & seqq.

„les parties du Feu étant de la même nature „que le feu. Et quoique son ardeur soit „plus violente par l'union de ses parties, & „qu'elle ait moins d'ardeur lorsqu'elles sont „plus divisées, il est cependant impossible „qu'il ait d'autre action que celle de se con-„denser, ou de se raréfier, & cela ne sauroit „produire qu'une violence un peu plus ou „moins forte; mais il seroit toujours im-„possible qu'il pût être l'auteur de la variété „& de la diversité des corps par la maniére „dont ses parties seroient plus ou moins „serrées & plus ou moins rares.“

Si un Journaliste peignoit aujourd'hui un Auteur moderne des mèmes couleurs, que Lucrece en a employées au portrait d'Héraclite, je ne pense pas qu'il fût remercié par la personne qu'il auroit critiquée de la sorte. Il falloit que les Ecrits d'Héraclite fussent bien obscurs & bien inintelligibles, puisque Lucrèce qui a gardé une grande modération en critiquant les autres Philosophes, s'est emporté jusqu'à injurier celui là.

Si le caractère lugubre d'Héraclite ne m'imprimoit un certain respect, je serois tenté de me joindre à Lucrèce, & de lui dire aussi quelque injure pour avoir soutenu une opinion cent fois plus extraordinaire, & cent

fois

fois plus ridicule, que celle qui a si fort irrité le Poëte Latin. Ce Philosophe Grec prétendoit que l'Ame étoit un feu[26] ardent, qui, selon son dégré de chaleur, rendoit les hommes plus ou moins ingénieux, plus ou moins sages, plus ou moins vertueux. Les Ames des Philosophes devoient ètre aussi ardentes que la flàme d'une Forge à trois Soufflets, & celles des Ignorans ressembloient à ces feux de paille, qui peuvent à peine agir sur les corps. Selon ce Systême, la Science, la Prudence, & toutes les Vertus, dépendoient d'un certain degré de chaleur, comme les Alchimistes prétendent qu'en dépend l'opération parfaite de la Pierre Philosophale.

Héraclite étoit si grand partisan du Feu, que peu s'en fallut qu'il ne haït autant l'Eau, que ce fameux *Yvrogne* qui se faisoit faire la barbe avec du Vin de Champagne. Il assuroit qu'il n'y avoit point de sort plus triste que celui de se noyer, parce que l'Ame s'éteignoit dans l'Eau, & qu'elle y étoit totalement détruitre. Ne voilà-t-il pas un beau raison-

[26] Igneus est ollis vigor, & coelestis origo. *Virgil.* Æneid, Lib. VI.

raiſonnement! Et comment ſe peut-il faire que l'Eau détruiſe la nature de l'Ame, ſi l'Eau même eſt de la même nature qu'elle? Tous les Etres, ſelon Héraclite, étoient produits par le Feu; l'Eau par conſéquent & les Ames des hommes avoient été formées par les mêmes Principes. D'où venoit donc cette antipatie qui ſe trouvoit entre elles? une Ame qui tomboit dans une Riviére n'auroit pas du s'éteindre plutôt qu'une qui traverſoit les airs, puiſque tous les Eléments venoient d'une même ſource, & que leur nature découloit également du Feu, ſeul & unique Principe de toutes choſes.

La ſeule reſſource qu'il reſte pour excuſer les pitoyables raiſonnemens d'Héraclite, c'eſt de dire, comme fait Cicéron[27], qu'il eſt difficile de comprendre quel a été ſon véritable ſentiment; parce que, quoiqu'il ait beaucoup écrit, & d'un ſtile très-élevé, il ſemble cependant que ſon but ait été qu'on ne l'entendit point. En recevant cette excuſe pour bonne & valable, il reſte encore à juſtifier

27 *Cicer.* De finib. Bon. & Mal. Lib. II.

28 Quæ cum magna modis multis miranda videtur
Gentibus humanis Regio viſendaque fertur,

ſtifier Héraclite de ſa façon d'écrire. A quoi bon publier des Ouvrages que l'on ne veut point qu'on entende! un Livre écrit dans ce goût n'eſt pas plus utile qu'un Volume qu'on imprimeroit en arrangeant les lettres ſans deſſein & au hazard.

Héraclite peut être regardé comme le Patriarche des Chimiſtes. Comme eux, il a eu un reſpect infini pour le Feu; comme eux, il a écrit pour n'être pas entendu; & comme eux, il eſt mort ſur le fumier, d'une mort à la vérité un peu plus tragique, que celle des Chercheurs de Pierre Philoſophale. Car ce Philoſophe, pour guérir l'hydropiſie, dont il étoit attaqué s'étant couvert de fiente de Bœuf, fut devoré par des Chiens, qui ſe jettérent ſur lui pendant qu'il dormoit.

§. IX.

EMPEDOCLE.

Lucrèce parle d'une maniére auſſi honorable d'Empedocle, que mépriſante d'Héraclite. Il dit [28] que „quoique la Sicile ſoit admi-

Rebus opima bonis, multa munita virûm vi:
Nil tamen hoc habuiſſe viro præclarius in ſe,
Nec ſanctum magis, & mirum, carumque videtur.

„admirée de toutes les Nations, & qu'elle „jouïsse abondamment de tous les biens que „la Nature lui prodigue, elle préfére cependant à tous ces avantages l'honneur qu'elle „a reçu par la naissance d'Empedocle, & n'a „rien qui lui soit plus précieux que sa Mémoire.“

Que sont deveaus, *Monsieur*, ces tems heureux; où des Nations entiéres se glorifioient davantage d'avoir produit un grand Philosophe, que de posséder les plus riches Tresors? Aujourd'hui quel cas fait-on en *Europe*, d'un homme qui par ses rares talens illustre sa Patrie? on le considére un peu plus qu'un Danseur de corde, ou qu'un Joueur de Gobelets; mais beaucoup moins que le Portier d'un Financier. Ce qu'il y a de certain, c'est que le dernier domestique d'un Sous-Fermier est plus assûré de ne pas manquer de pain, que bien des Savans, dont

Car-

Carmina quin etiam divini pectoris ejus
Vociferantur, & exponunt præclara reperta:
Ut vix humana videatur stirpe creatus.

Lucret. de Rer. Nat. Lib. I. p. 68. Vers. 726. & seqq.

[29] Par le terme d'éxil j'entends une persecution sourde qui degouta ce grand homme de sa patrie & le força d'aller vivre en Hollande & mourir en Suede.

les Ouvrages sont dignes de passer à la postérité la plus reculée. Quelle honte n'est-ce pas pour notre Siécle que d'habiles Physiciens, que des Poëtes illustres, ayent éte à la veille de mourir de faim!

Il est encore une Isle, où l'on pense d'une maniére aussi noble qu'on faisoit autrefois en Sicile; l'Angleterre respecte, honore, protége les Sciences. Hé quoi, n'est-il donc permis qu'aux Habitans des Isles de penser sagement; & ceux qui vivent dans le Continent sont-ils privés de cet avantage? Par quelle grace du Ciel les Anglois sont-ils assez heureux pour rendre justice au mérite de Newton, tandis que les François[29] exilent Descartes, & l'obligent de chercher un Azyle chez les Nations Etrangéres?

Revenons, *Monsieur*, au Systême d'Empedocle. Lui & ses Disciples admettoient[30] le mouvement dans le *Plein*, & bannissoient le

[30] Primum quò motus exempto rebus inani,
Constituunt, & res molles rarasque relinquunt,
Aëra, Solem, Ignem, Terras, Animalia, Fruges:
Nec tamen admiscent in eorum corpus inane;
Deinde quod omnino finem non esse secandis
Corporibus faciunt: neque pausam stare fragori:
Nec prorsum in rebus minimum consistere quidquam:

le *Vuide*. Ils disoient que les corps mous & fluides se prêtoient les uns aux autres. Ils soutenoient que la Matiére étoit divisible à l'infini, & qu'il n'y avoit point de bornes dans l'affection des corps. Voilà, *Monsieur*, tous les Principes généraux du Cartésianisme : le

Cum videamus id extremum cujusque cacumen
Esse, quod ad sensus nostros minimum esse videtur:
Conjicere ut possis ex hoc quæ cernere non quis
Extremum quod habent minimum consistere rebus.
Idem, ibid. p. 70. Vers. 742. & seqq.

[31] PROPOSITIO IV.
Nullæ dantur Atomi.

DEMONSTRATIO.

Atomi sunt partes Materiæ indivisibiles ex sua natura (per Def. 3.) sed cum natura materiæ consistat in extensione (per Prop. 2. hujus), quæ natura sua, quantumvis parva, est divisibilis (per Ax. 9. & Def. 7.); Ergo pars Materiæ, quantumvis parva, natura sua est divisibilis, h. e. nullæ dantur Atomi, sive partes Materiæ natura sua indivisibiles q. e. d. *Renat. Descartes* Princip. Philos. Part. I. & II. more Geometrico demonstrata per Bened. *Spinos.* Part. II. pag. 50.

[32] PROPOSITIO II.
Corporis sive Materiæ natura in sola extensione consistit.

DEMONSTRATIO.

Natura corporis non tollitur ex sublatione sensilium

le mouvement qui se fait dans le Plein par la flexibilité & la souplesse des corps, qui se prêtent mutuellement les uns aux autres: les atomes detruits & [31] *invisibles à l'infini*; & le *vuide* [32] rempli *par une étendue corporelle.*

Les

qualitatum (per Propos. 1. hujus); ergo neque constituunt ipsius essentiam (per Ax. 2. (Nihil ergo remanet præter extensionem; & ejus affectiones (per Ax. 7.): quare, si tollatur extensio, nihil remanebit, quod ad naturam corporis pertineat, sed prorsus tolletur. ergo (per Ax. 2.) in sola extensione corporis natura consistit. q. e. d.

COROLLARIUM.

Spatium & corpus in re non differunt.

DEMONSTRATIO.

Corpus & extensio in re non differunt (per præced.) Spatium etiam & extensio in re non differunt (per Defin. 6.); ergo (per Axiom. 15.) spatium & corpus in re non differunt. q. e. d.

PROPOSITIO III.

Repugnat, ut detur vacuum.

DEMONSTRATIO.

Per vacuum intelligitur extensio sine substantia corporea (per Def. 5.). hoc est (per Propos. 2. hujus), corpus sine corpore, quod est absurdum. *Idem*, ibid. pag. 47. & 48.

Les Péripatéticiens & quelques autres Philosophes soutiennent aussi les mêmes opinions. Il me suffit de vous faire remarquer quant à présent leur ancienneté. Je vous prie donc de vous souvenir que nous avons déja vu l'invention des Cadrans Solaires, celle des Cartes Géographiques, celle de la Musique réduite en art, & les Hypothèses, (sur les principes généraux) de plusieurs Philosophes modernes. Plus nous avancerons, & plus nous nous appercevrons que les Anciens ont eu connoissance de plusieurs choses, dont les Savans de ces derniers tems auroient fort souhaité de s'attribuer entiérement l'invention, quoiqu'ils n'ayent que la gloire d'avoir perfectionné ce qu'on avoit déja fort ébauché.

Empedocle avoit autant de vanité que de génie. Il se fourra dans la cervelle de passer pour un Dieu; son imagination frappée de l'espérance & de la flateuse vanité d'être regardé comme une nouvelle Divinité, lui fit faire une action plus folle, que toutes celles qu'ont faites plusieurs pieux Insensés, pour

* . . . . Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles; ardentem frigidus Ætnam

pour obtenir une place dans le Calendrier des Saints. Ce Philoſophe réſolut de ſe jetter dans un des Goufres du Mont Etna. Il crut qu'en diſparoiſſant pour toujours, lorſqu'on ne le verroit plus ſur la Terre, on concluroit ſans doute delà qu'il devoit être dans les Cieux. Sur cette belle & ſage ſuppoſition il exécuta ſon deſſein, & ſe précipita dans un Gouffre : mais, malheureuſement pour lui, ſoit qu'il eût oublié un de ſes ſouliers d'airain, ſoit que la flâme l'eût rejetté, ce ſoulier [30] trouvé ſur le bord du précipice décela la folie d'Empedocle, & ſa réputation fut très endommagée par le genre de ſa mort. Sans cette maudite pantoufle, le Philoſophe Grec eût été regardé par ſes Concitoyens comme un Dieu; car de tout tems les hommes ont été aſſez crédules, & il ne falloit guère plus de myſtère & de façon pour placer autrefois quelqu'un au rang des Dieux, qu'il en faut aujourd'hui pour être mis au rang des Saints.

La chauſſure d'Empedocle lui fut auſſi funeſte qu'une Sandale le fut à un Cordelier, qui

Inſiluit . . . .
Q. Horat. Flac. de Art. Poët. V, 464. & ſeq.

qui s'étoit introduit, pendant l'absence du, mari dans la maison d'une jeune & très-jolie femme. Un Moine Franciscain, dans un tête à tête, ne s'amuse pas à conter des fleurettes : il étoit occupé à quelque chose de beaucoup plus essentiel, lorsqu'il entendit venir le Maître de la Vigne à laquelle il travailloit : à peine eut-il le tems de se jetter sous le lit; mais en montant dessus il avoit laissé par terre deux sandales qui frappérent la vûe du mari. Qu'est-ce que ceci, dit-il à sa femme? la chaussure d'un Cordelier! voyons un peu d'où viennent ces sandales. Le Moine fut bien-tôt découvert. Combien n'y à-t-il pas de Galants à qui une Epée, une Canne, un Chapeau, &c. ont presque été aussi funestes qu'une pantoufle à Empedocle?

§. X.

34 Ipsa illa essentia quam interrogationum responsio numque vi definimus, quod revera existat utrum æqualiter semper eodem modo habet an alias aliter: ipsum nimirum æquale, ipsum pulchrum, ipsum singultum (id est id quod revera existit) numquamne ullam mutationem suscipit? aut certe ipsorum unum quodque, quod nimirum est uniforme, illud quod revera existit, ipsum per se ipsum similiter eodem modo habet, & nunquam usquam ullo modo ullam alterationem suscipit? eodem inquit Cebes, modo & similiter habere necesse

§. X.

PLATON.

Vous avez vu, *Monsieur*, dans les Lettres que j'ai déja eu l'honneur de vous écrire, que Platon avoit établi deux sortes d'Etres [34]; celui qui a toujours existé, & celui qui a eu un commencement. Le premier de ces Etres, qui étoit le Dieu [35] Suprême, ne pouvoit être sensible qu'à l'Esprit & connu par la Raison ; le second qui change toujours, qui nait, qui meurt, qui passe, qui coule continuellement, étoit du ressort des Sens. Ce Philosophe croyoit qu'après que Dieu eut donné au Monde la forme qu'il a aujourd'hui, il avoit créé les principaux Etres, dont il est peuplé. Il prétendoit encore que ces Etres, comme les Dieux, les ge-

est. *Plat. in Phæd. Oper.* Tom. I. pag. 78. Edit. in folio. Je me sers de la traduction de Serranus.

35 Principia mea quidem sententia hæc ponenda & distinguenda sunt, quid est quod semper sit neque ullum habet ortum, & quod gignatur nec unquam sit, quorum alterum intelligentia, & ratione comprehenditur, & unum semper atque idem est : alterum vero opinione cum sensu quodam rationis experte opinabile. & gignitur & interit, nec unquam esse vere potest. *Idem*, ibid. in Timæo op. Tom. III. pag. 28.

genies ou les Demons, les ames humaines &c. seroient tous éternels, qu'ils ne retourneroient jamais dans le premier état, dont ils avoient été tirés, & que telle étoit la volonte de Dieu. „Ma puissance, *fait-il dire à la* „*Divinité qui parle aux Etres qu'elle vient de* „*créer*, peut plus pour votre conservation, „que votre foible nature pour votre destruc„tion; je vous garantirai éternellement de „la mort & de la destruction[36].

Il n'est pas étonnant que Dieu, selon le Systême des Platoniciens, assurât au Monde une éternité future, puisque ce Monde étoit Dieu lui même, & formé, ainsi que le disoit Platon, *d'une Substance que Dieu poussa hors de son Sein*. Or eût-il convenu que Dieu eût laissé périr son fils, & qu'après avoir eu tant de peine à lui donner sa forme

[36] Hæc vos qui Deorum satu orti estis, attendite: quorum operum ego parens effector sum, quæ per mè facta sunt indissolubilia, quantum quidem voluero. Quamquam omne colligatum solvi potest: sed haud quaquam boni est, ratione vinctum velle dissolvere, idcirco, quoniam orti estis, immortales quidem esse & indissolubiles non potestis: neutiquam tamen dissolvemini neque vos ulla mortis fata periment, nec fraus valentior quam consilium meum quod majus est vinculum ad

forme & son arrangement, il eût consenti à le voir détruire dans la suite des tems.

Je ne m'arrêterai pas davantage à l'opinion de Platon sur la formation de l'Univers; ce que je vous ai dit, dans mes Lettres précédentes, des sentimens de ce Philosophe sur la nature de Dieu, & sur celle des Ames, doit suffire pour votre éclaircissement. Je passe à ses connoissances particuliéres dans la Physique, & je ne crains pas que vous me traitiez de téméraire en vous disant d'avance, que si Platon fut de tous les Anciens le meilleur Métaphysicien, & le plus grand Moraliste, il fût aussi le plus mauvais Physicien. Toutes les explications qu'il donne des Phénomènes de la Nature ne sont fondées que sur la facilité [37], que les Elémens ont de se mêler l'un dans l'autre. Ce Philosophe n'apporte

perpetuitatem vestram quam illa quibus, quum gignebamini, estis colligati. *Id.* ib. pag. 41.

[37] Itaque dum ipsa (elementa) cum se ipsis atque inter se alia aliis commiscentur, varietate sunt ipsa infinita: quæ tamen ab illis intelligenda percipiendaque est, qui uti decet & consentaneum est in natura cognitione versantur. *Plat. in Timæo.* Oper. Tom. III. pag. 97. Edit. in folio.

porte aucune raiſon pour appuyer ce prétendu mêlange, il ne l'autoriſe par aucune expérience ;& tous ſes principes ſur la Phyſique n'ont d'autre fondement que ceux qu'il a plu à ſon imagination de leur établir. Il faut pourtant avouer, que Platon a été le premier Philoſophe, ſi nous devons en croire Diogène-Laerce [38], qui ait enſeigné qu'il y avoit des Antipodes. Ainſi on doit le regarder comme l'Auteur d'une découverte, dont les Modernes ont éclairci la vérité, & quoiqu'on n'ait été aux Antipodes que dans ces derniers Siècles, on ne peut pas dire que les Anciens n'en avoient aucune connoiſſance.

L'Anatomie n'étoit guère connue de Platon : il croyoit que les veines étoient le ſiège & le véhicule des Senſations : & il ignoroit une choſe ſue aujourd'hui des plus novices Anatomiſtes : que ce ſont les nerfs & les filets nerveux à qui l'on doit attribuer cet avantage.

§. XI.

38 *Diog. Laert.* Lib. III. pag. 75.

39 C'eſt ce qu'on peut voir dans tous les endroits de ſes ouvrages, où il parle de la ſtructure

§. XI.

ARISTOTE.

Ariſtote fut bien meilleur Phyſicien que ſon Maitre: il fit un Corps complet de Phyſique, dans lequel il parla amplement des Principes des corps, du Mouvement, du Ciel, des Planetes, des Météores, des Couleurs, des Sons, &c. Ses VIII. Livres des Principes Naturels doivent être regardés comme un ramas de pluſieurs obſervations, & un aſſemblage de diſſertations ſur pluſieurs ſujets différens, plutôt que comme un Ouvrage arrangé ſur les mêmes vûes, & tendant à la même fin. Ces VIII Livres traitent de l'extenſion des corps; ce qui fait, ſelon Ariſtote, le principal & premier objet de la Phyſique. Ils ſont écrits d'une maniére obſcure, quelquefois incompréhenſible, chargés de diviſions, de ſubdiviſions, & de définitions, qui ne ſervent qu'à les rendre plus embrouillés & moins utiles.

Le

du Corps humain; & ſurtout dans le Dialogue de Timée.

Le Caractère orgueilleux d'Aristote se découvre dès le commencement de cet Ouvrage. [40] Il insulte tous les Philosophes qui l'ont précédé, & leur reproche d'avoir admis ou trop ou trop peu de principes: quant à lui il en établit trois, la Matiére, la Forme, & la Privation. Il prétend que la Matiére est éternelle, qu'elle a existé & qu'elle existera toujours: elle est le sujet général sur lequel la Nature travaille [41], elle produit & engendre tous les Etres, aidée & secondée par la Forme, qui constitue le corps & détermine, pour ainsi dire, la vertu opérante de la Matiére.

Il faut en suivant, cette opinion, admettre autant de formes naturelles, naissantes & mourantes tour à tour, qu'il y a de différens corps primitifs élémentaires.

Quant à la Privation, troisième Principe d'Aristote, de quelque maniére qu'on s'y prenne

[40] Atque ea, ex quibus demonstrant, solvere non est difficile. Utrique enim litigiose ratiocinantur tam Melissius quam Parmenides, & enim falsa sumunt neque concludunt: sed magis importuna est ratio Melissi, nec habet ullum dubitationem; verum uno absurdo dato cætera sequuntur . . . . sed & adversus Parmenidem idem est rationum modus . . . . falsa

prenne, pour vouloir le défendre, il faut absolument avouer, (lorsqu'on ne veut point soutenir aveuglément une erreur, parcequ'elle vient d'un Philosophe que l'on respecte), qu'il est ou ridicule, ou inutile. Si Aristote, comme le veulent plusieurs Savans, a établi la Privation pour une maniére de forme, & par conséquent pour une Substance, il mérite justement le reproche, que lui a fait Montagne, de mettre le Néant parmi les Principès des choses. Car qu'est-ce que la Privation? qu'un *Rien*, un *non être*, enfin le *Néant*. Et si Aristote ne regardoit ce Principe que comme une suite necessaire des autres; il étoit inutile, ainsi que le remarque très àpropos le Pere Mallebranche, de se donner tant de peine pour expliquer une chose connuë des génies les plus bornés. Qui est-ce qui ignore que, pour qu'une chose acquiére une nouvelle forme, il

fomit quatenus accepit ens simpliciter dici, cum dicatur multis modis. *Arist. Phisic.* Lib. I. cap. IV.

[4] *La matiére selon Aristote est purement le sujet passif.* Formæ autem atque fines habitus quidam sunt, at materies ut materies passiva est. *Arist.* de gener. & corup. Lib. I. Cap. VIII.

il faut qu'elle ne l'ait pas eue auparavant, c'est-à-dire, qu'elle en ait eu *la privation*.

Un des défauts principaux de la Physique d'Aristote, ce n'est pas qu'elle contienne des opinions fausses, mais c'est qu'elle n'apprend presque rien de nouveau: je dis presque, car il y a certaines choses qu'Aristote a parfaitement développées, qui avant lui étoient très-obscures & même inconnues. Je trouve que le Pere Mallebranche a donné dans un excès condamnable, lorsqu'il a dit, sans restriction, qu'Aristote[42] ne donne que des raisons de Logigue, & qu'il n'explique les effets de la Nature „que par les notions con„fuses des Sens, principalement lorsqu'il dé„cide hardiment sur des questions qu'on ne „voit

[42] Mallebranche, Rech. de la Vérité. Liv. III. pag. 180. Edit. in 4. d'Amsterdam.

[43] L'Origine ancienne de la Physique Nouvelle, &c. par le P. Regnault de la Comp. de Jésus. Tom. I. pag. 53. Edit. de Hollande.

[44] Plaçons içi l'Eloge que Pline le Naturaliste fait de l'histoire des Animaux par Aristote. Aristoteles diversa tradit, vir quem in iis magna sequuturus ex parte, præfandum reor. Alexandro magno rege inflammato cupidine animalium naturas noscendi delegataque hac

„voit pas qu'il ſoit jamais poſſible aux hom-„mes de pouvoir réſoudre.“

Je conviens qu'il y a pluſieurs choſes qu'Ariſtote éclaircit très-peu, d'autres qu'il obſcurcit & qu'il embrouille; mais il faut auſſi avouer qu'il approfondit pluſieurs queſtions en grand Maître. Il a même fait des recherches très-utiles & très-curieuſes. Un Auteur moderne a dit avec raiſon [43], „Que „l'Hiſtoire des Animaux de ce Philoſophe „paroît un Ouvrage qui caractériſe le Maî-„tre d'Alexandre le Grand, & qu'il falloit un „Prince comme Aléxandre, qui fit les dépen-„ſes néceſſaires pour tant d'obſervations, & „un Génie comme Ariſtote pour en faire „uſage [44].“

Un

commentatione Ariſtoteli, ſummo in omni doctrina viro, aliquot millia hominum in totius Aſiæ Græciæque tractu parere juſſa: omnium quos venatus, aucupio, piſcatus alebant. Quibus vivaria, armenta, alvearia, piſcinæ, aviaria, in cura erant: ne quid usquam gentium ignoraretur ab eo: quos pertractando quinquaginta ferme volumina illa præclara de animalibus condidit. Plin. Hiſt. nat. Lib. VIII, Cap. XVI. Il n'en reſte plus que dix Livres aujourdhui.

Un Ecrivain plus impartial que ce premier, & dont l'autorité est bien d'un plus grand poids, a justifié en partie Aristote des reproches outrés du Pere Mallebranche. Plus, *dit-il* [45], „Aristote s'avance, & plus il em„brasse de terrein; le Fini & l'Infini, le Vuide „& les Atomes, l'Espace & le Tems, le Lieu „& les Corps qui y sont contenus, tout se „represente devant ses yeux. Il ne confond „rien, il passe d'une Proposition à l'autre: „& quoiqu'il le fasse d'une maniére très-ra„pide, on y sent toujours une sorte de liaison; „mais en cela même je lui reproche deux „choses. 1°. Il ne distingue point ce qui „existe de ce qui peut exister, ce que Dieu „a fait de ce qu'il auroit pu faire. 2°. Il „confond le naturel & le surnaturel, ou plu„tôt il fait voir qu'il n'y a rien, dont la Na„ture ne soit capable. Mille effets, *dit-il*, „nous paroissent au-dessus de leur cause; „mais cela vient de ce que nous ne connois- sons

45 Hist. Critiq. de la Philos. Tom. II. p. 297.

46 Aristote a cru que le monde étoit éternel, & qu'il avoit toujours été doué du mouvement qui le vivifioit. Cette force motrice étoit ce qu'il appelloit Dieu. Aussi, disoit-il, que cette action étoit ce qu'on apelloit l'immortalité: & regardant la force motrice comme l'ame

„sons point quelle est cette cause, c'est-à-di-
„re, de ce que nous la croyons sans force &
„sans activité, sans un Principe intérieur qui
„la porte à tout."

Je crois, *Monsieur*, que de tous les jugemens, qu'on a prononcés dans ces derniers tems sur le mérite ou le démérite d'Aristote, celui du sage Auteur que je viens de citer est un des plus vrais & des plus sensés. Quoiqu'en disent certains Modernes, il faut convenir que ce Philosophe Grec fut un grand Génie, qu'il eut plusieurs talens admirables; mais il faut aussi ne point donner dans l'excès, où tombent bien des Péripatéticiens & des Scholastiques, qui veulent nonseulement excuser & soutenir toutes les erreurs d'Aristote, mais encore placer au rang des Saints ce Philosophe, qui fut Athée [46] selon toutes les apparences, & qui enseigna clairement la mortalité de l'Ame.

Lors-

de l'univers, il disoit que Dieu étoit un Etre toujours en mouvement. Ecoutons parler Aristote lui-même. „Dei vero operatio immortalitas est, hoc autem est per„petua vita. Quare Deo perpetuum inesse motum „necesse est: cum autem Cœlum sit tale (est enim cor„pus quoddam divinum) ideo corpus rotundum habet

Lorsqu'on s'avise de vouloir canoniser un Physicien ; aussi peu orthodoxe que SPINOSA, on peut bien prétendre que tout est expliqué clairement dans ses Livres, & qu'il est *l'accomplissement & la perfection de l'Intelligence humaine*. Averroès n'a pas fait difficulté d'employer ces expressions outrées: *Aristotelis Doctrina*, dit-il [47], *est summa Veritas, quo-*

„quod suapte natura semper convestitur." *Arist.* de Cælo Lib. II. Cap. III. Aristote regarde le Ciel comme une chose divine, c'est à dire, faisant partie de la Divinité, parcequ'elle est toujours en mouvement, toujours vivifiée par la force motrice ; il attribuoit au même Ciel l'éternité antérieure & posterieure. „Cælum igitur universum neque ortum esse, neque corumpi posse, ut „quidam inquiunt. Sed unum esse ac sempiternum „principium quidem, & exitum æternitatis universæ „non habens, infinitum autem habens, & continens in „se ipso tempus." *Arist.* de Cœlo Lib. II. Cap. I. On voit qu'Aristote étoit à peu de chose près dans l'opinion de Spinosa; car il admettoit une Substance incréée, & qui de tout tems avoit été vivifiée par une force motrice. Ainsi quand on voit de grands éloges dans certains endroits de ses Ecrits de Dieu, on doit entendre par ce mot *la force motrice* qui de tout tems avoit mu & vivifié le Ciel & l'Univers. Cette force motrice opéroit une convenance & une conjonction dans la nature, ou plutôt étoit elle-même cette conjonction & cette convenance qui ne dependoit point des Dieux, mais

quoniam ejus Intellectus fuit finis humani Intellectus. Quare bene dicitur de illo, quod ipse fuit creatus, & datus nobis a Divina Providentia, ut non ignoremus possibilia sciri. Le Pere Mallebranche, qui rapporte ce passage, a raison d'ajouter [48] „qu'Averroès devoit „même dire, que la Divine Providence nous „avoit donné Aristote, pour nous apprendre

de la Nature. „Illa vero cohæret & permanet naturæ „viribus, non Deorum, estque in ea iste quasi consensus „quam συμπάθειαν vocant." *Cicer.* de Nat. Deor. Lib. II. Voici encore un nouveau temoignage du même Auteur. „Ex quadam convenientia & conjun„ctione naturæ quam vocant συμπάθειαν" *Cicer.* de Divinatio Lib. II.

Nous avons dit qu'Aristote ne croioit par l'immortalité de l'ame Cela découloit naturellement de son Sisteme; mais il dit lui-même que l'ame ne peut subsister sans le corps. „Animam igitur non esse separa„bilem a corpore . . . , . . Non est obscurum," *Arist.* de anima. Lib. II. Cap. I. On verra dans l'article d'Averroes, celebre commentateur d'Aristote, que la doctrine de cet ancien philosophe grec sur la nature de l'ame ressembloit beaucoup à celle qu'à soutenu Spinosa.

47 Averroès cité par Malleb. Recher. de la Vérité. Liv. III. Chap. III. pag. 180.

48 *Idem*, ibid.

„dre ce qu'il n'eſt pas poſſible de ſavoir; „car il eſt vrai que ce Philoſophe ne nous „apprend pas ſeulement les choſes que l'on „peut ſavoir; mais, puisqu'il le faut croire „ſur ſa parole, ſa Doctrine étant la ſouve„raine Vérité, *Summa Veritas*, il nous ap„prend même les choſes qu'il eſt impoſſible „de ſavoir.“

Ce ſont les éloges déplacés qu'on a donnés à Ariſtote, qui ont occaſionné, en partie, les critiques outrées qu'on a faites de ſes Ouvrages. Il ſemble qu'il ait été impoſſible presqu'à tous ceux qui ont parlé de ce Philoſophe, de ne point aller au-delà des juſtes bornes; ou ils l'ont blâmé ſans meſure, ou ils l'ont loué avec excès. Cependant l'on peut dire que jamais Savant ne mérita de plus juſtes éloges que lui, & ne donna en même tems plus de ſujets à une vaſte & ſolide critique.

Je n'imiterai pas, *Monſieur*, ces Ecrivains, dont je condamne la prévention, & après avoir blâmé le peu de préciſion, de netteté, de

49 Eſſais de Michel de Montagne, Liv. II. pag. 541, onzième Edit.

50 Origine de la Phyſique Nouvelle, Tom. I. pag. 167.

51 Stoici vocem dicunt eſſe corpus . . . . . movet

de clarté & d'évidence, qui régnent dans les VIII. Livres de. Physique d'Aristote; après être convenu avec Montagne que les Principes de ce Philosophe [49] *ne sont pas plus exempts du boute-horts qu'étoient d'autres plus anciens*, je soutiendrai qu'il a connu parfaitement plusieurs secrets de la Nature, & éclairci beaucoup de choses, dont on ignoroit les causes avant lui. Ce quil y a de plus fâcheux, c'est qu'on lui a fait dire très souvent tout le contraire de ce qu'il a dit, & que les Modernes, en profitant de ses découvertes, ont voulu se les approprier, & lui en ôter la gloire. Il avoit connu aussi-bien que d'autres Philosophes la cause du *Son*, celle de l'*Echo*, & celle du *bruit du Tonnerre*; cependant les Modernes, en disant la même chose que lui, ont prétendu qu'il avoit ignoré tout cela. Le Jésuite Regnault a assez bien relevé la mauvaise foi & la dissimulation de ces Philosophes *grapilleurs*. „Le Son, *dit-il* [50], „la voix même, est un corps: il y a long„tems que les Stoïciens & le Timée [51] le pensoient

concinniças sonorum . . . . . . quidquid movet, corpus est. *Plut.* de Plac. Phil. Lib. IV. Cap. 20. cité par le Pere Regnault.

„ſoient comme vous; que dis-je? dès le „Siècle d'Empedocle [52], c'étoit un air agité, „qui portoit ſon impreſſion dans la coquille „de l'oreille jusque ſur l'organe de l'Ouïe. „L'Echo qui rediſoit à Anaxagore ce qu'Ana„xagore [53] venoit de lui dire, n'étoit qu'un „air rêfléchi. Ariſtote avoit-il une autre idée „là-deſſus? on lui fait dire que le *Son* n'eſt „point [54] un mouvement de l'air; écou„tez Ariſtote lui même ſur ce point. *Le Son*, „dit-il [55], *eſt un mouvement de l'air*: de„mandez-lui ce que c'eſt que l'Echo: *l'Echo* „répond-il [56], *eſt un air réfléchi par une ſurface* „*concave.* Ariſtote s'expliquoit en Grec, „& d'une manière aſſez obſcure d'elle même; „eſt-il étonnant que l'on ait mis ſur ſon „compte des qualités inconcevables, qu'il ne „connoiſſoit guère? Le bruit affreux du „Ton-

52 Empedocles auditionem fieri dicit aëre accidente ad auris partem, quæ cochleæ inſtar in gyros contorta. *Plut.* de Plac. Philoſ. Lib. IV. Cap. 16. cité par le même.

53. Anaxagoras vocem edi, ſi ſpiritus occurrat ſolido aëri, & adverſus retro objectum uſque ad aures referatur: quo modo etiam fiat Echo, quæ eſt, cum ſonus percutitur. *Plut.* de Placit. Philoſ. Lib. IV, Cap. 19. cité par le même.

„Tonnerre n'étoit dans sa pensée que l'air „agité violemment; que dis-je? c'étoit un „air alternativement resserré & dilaté [57]; par „conséquent un mouvement alternatif, un „frémissement des vibrations de l'air. C'est „ainsi que vous vous exprimez après Aristote; „& malgré votre prévention contre les An„ciens, malgré votre penchant pour les Mo„dernes, enfin vous voilà Péripateticiens."

On pourroit faire à bien des gens le reproche qu'Eudoxe fait à Ariste, & leur dire qu'ils sont Péripatéticiens dans le tems qu'ils déclament le plus vivement contre Aristote. On seroit aussi quelquefois très-fondé de leur représenter qu'ils tombent dans les mêmes défauts que ceux qu'ils blâment avec le dernier mépris, & qu'ils oublient les principes dont ils avoient résolu de ne s'écarter jamais.

Mal-

54 Sed qualitas orta ex motu. *Circul. Pison.* pag. 97. cité par le même.

55 Sonus est motus äëris. *Arist.* Tom. I. de Anima Lib. II. cap. 8. pag. 34. cité par le même.

56 Echo fit quando . . . . propter vas terminans . . . aër repellitur quasi pila. *Idem* pag. 32. cité par le même.

57 Voces oriri solent . . . . quod aër . . . . contractus & extensus & comprehensus cieatur. *Arist.* Tom. II. de Aud. pag. 783. cité par le même.

Mallebranche, qui a dit avec beaucoup de raison „qu'il faut avoir bien de la foi „pour croire Aristote, lorsqu'il ne nous „donne que des raisons de Logique, & qu'il „n'explique les effets de la Nature que par „les notions confuses des Sens," a eu la bonté de vouloir expliquer philosophiquement la cause du Peché originel, & a prétendu prouver qu'il n'étoit point au-dessus de la Raison d'approfondir le mystère de la condamnation des enfans morts sans batême.

Un Auteur moderne, à l'occasion de ce bizarre sentiment, a vangé Aristote de ces critiques mordantes du Métaphysicien François. „Il a donné, *dit-il* [58], dans un travers plus „grand que tous ceux qu'il reprochoit à Ari-„stote; & dans quatre lignes il a plus „écrit de choses extravagantes, & a voulu „expliquer plus de mystères inintelligibles, „que le Philosophe Grec n'a prétendu en „avoir découvert dans les VIII. Livres de sa „Phisique . . . . . Ainsi une mere, dit ce „Philosophe, dont le cerveau est rempli de „traces, qui par leur nature ont rapport aux choses

[58] *Lettres Juives.* Tom. V. *Lett.* CXXXVIII. Edit. de la Haye. p. 139. & 140.

„choses essentielles, & qu'elles ne peut effacer, „à cause que la concupiscence demeure en „elle, & que son corps ne lui est point sou„mis, les communiquant nécessairement à „son enfant l'engendre pecheur, quoiqu'il soit „juste. Cette mere est juste, parce qu'ai„mant actuellement, ou qu'ayant aimé Dieu „par un amour de choix, cette concupiscence „ne la rend point criminelle, quoiqu'elle en „suive les mouvemens dans le sommeil; „mais l'enfant qu'elle engendre n'ayant point „aimé Dieu par un amour de choix, & son „cœur n'ayant point été tourné vers Dieu, „il est évident qu'il est dans le desordre & dans „le déréglement, & qu'il n'y a rien dans lui „qui ne soit digne de la colére de Dieu. „Recherche de la Vérité Lib. II. Chap. I. „pag. 98. Toutes ces illusions sublimes se „réduisent à ceci: Une mere engendre son „fils pécheur, parce qu'elle lui communique „la concupiscence dont elle est coupable; elle „a cependant le droit de pouvoir se sauver, „parce qu'elle a la liberté de faire usage de sa „Raison & d'aimer la Divinité, au lieu que „son fils doit être damné n'ayant point la fa„culté de réfléchir sur lui-même & de pou„voir connoître Dieu. Ne voilà-t-il pas „un beau raisonnement & fondé sur d'ex„cel-

„cellens principes! Je suppose pour un mo-
„ment, que je sois ce même Aristote que
„Mallebranche a si griévement injurié: di-
„tes moi, lui demanderois-je, Mr. le Méta-
„physicien François, qui vous a appris qu'une
„mere puisse communiquer à une Créature
„qui ne peut réfléchir des desirs de concupi-
„scence qui doivent la rendre malheureuse?
„quelle preuve avez-vous pour montrer,
„qu'il est de la justice de Dieu de punir un
„innocent d'une faute, qu'il fait sans le sa-
„voir, & qu'il est nécessité de faire? je vou-
„drois bien que vous m'apprissiez, s'il dé-
„pend d'un enfant de résister aux impressions
„que font sur lui les mouvemens que ressent
„sa mere? S'il n'est pas le maitre d'y ap-
„porter aucune résistance, & s'il est déter-
„miné à les suivre par les loix générales de
„la Nature, n'est il pas ridicule de dire qu'il
„est puni, parce qu'il a fait ce qui conve-
„noit à son essence qu'il fit? J'aimerois mieux
„soutenir qu'un enfant devient pécheur en
„naissant, parce qu'il suce le lait d'une
„Nourrice qui a péché, que de dire qu'il l'est
„par les mouvemens & les impressions qu'il
„reçoit dans le sein de sa mere. La premiére
„de ces deux propositions est moins con-
„traire au Bon-Sens, car un enfant peut vi-
vre,

„rre ſans teter ; mais il ne le peut ſans reſ„ſentir les mouvemens de ſa mere, lorſqu'il „eſt encore dans ſon ſein."

Si les Péripatéticiens relevoient de tems en tems les fautes des plus célèbres Philoſophes modernes, & s'ils les battoient avec les mêmes armes dont ils offenſent Ariſtote, peut-être viendroient-ils à bout de les rendre plus modeſtes, ou plutôt moins orgueilleux. Les Cartéſiens, & ſur-tout Mallebranche, ont affecté de parler des anciens Philoſophes avec le dernier mépris. On croiroit à les entendre qu'ils ont toujours écrit les choſes les plus ſenſées & les plus évidentes ; il s'en faut bien cependant que cela ſoit, & ils ſont tombés ſouvent dans des fautes qu'ils avoient relevées dans les autres avec une hauteur inſupportable. J'eſpére vous faire convenir dans quelque tems de cette vérité. Ils ont même outré leurs critiques dans bien des endroits : ils ne ſe ſont pas contentés de condamner tous les Ouvrages de Phyſique d'Ariſtote ; ils ont encore décrié & blâmé, ſans reſtriction,[59] la Logique de ce Philoſophe. Il

[59] Les Règles de la Logique d'Ariſtote . . . ſont plus propres pour diminuer la capacité de l'eſprit,

Il eſt vrai qu'elle eſt beaucoup moins inſtructive que les Péripatéticiens ne le diſent, mais enfin elle ſert à former le jugement, pourvû qu'on en rejette les Catégories, & qu'on ne s'amuſe point à une étude auſſi inutile & auſſi infructueuſe.

Il faut donc convenir de bonne foi avec les Cartéſiens, que les *Catégories* [60] *d'Ariſtote, dont on fait tant de myſtère, ſont d'elles-mêmes très-peu utiles, & non-ſeulement ne ſervent guéres à former le jugement; mais ſouvent y nuiſent beaucoup.* Il faut auſſi avouer qu'Ariſtote dans ſa Logique a preſcrit pluſieurs Principes très utiles pour démêler les bonnes raiſons de fauſſes objections, & pour détruire & anéantir les Sophiſmes, c'eſt la juſtice que lui rendent de grands Auteurs modernes. Un ſage & ſavant Ecrivain en condamnant les défauts de la Logique de ce Philoſophe en a loué les beautés. „Où Ariſtote a le mieux réuſſi, *dit-il* [61], c'eſt dans „ſa Logique: il y découvre les principales ſour-

que pour l'augmenter, parce qu'il eſt viſible que, ſi l'on veut ſe ſervir dans la recherche de quelque vérité des règles qu'elle nous donne, la capacité de l'eſprit en ſera partagée; de ſorte, qu'il en aura moins pour être attentif, & pour comprendre toute l'étendue du ſu-

„sources de l'Art de raisonner: il perce dans „le fond inépuisable des pensées de l'homme. „Il démêle ses pensées, fait voir la liaison „qu'elles ont entr'elles, les suit dans leurs „écarts & dans leurs contrariétés, & les ramene enfin à un point fixe. Je m'imagine „que, si l'on pouvoit atteindre le bout de „l'Esprit, Aristote l'auroit atteint; mais sa „Méthode, quoique louée par tous les Philosophes, n'est point exempte de défauts. „1° Il s'étend trop, & par-là il rebute: on „pourroit rappeller à peu de pages tout son „Livre des Catégories & celui de l'interprétation; le sens y est noyé dans une trop „grande abondance de paroles. 2°. Il est „obscur & embarrassé: il veut qu'on devine & qu'on produise avec lui ses pensées: „quelque habile qu'on soit, on ne peut guère „se flater de l'avoir totalement entendu, témoin ses Analytiques, où tout l'Art du Syllogisme est enseigné; d'ailleurs cet Art ne „mérite pas de si grands éloges. Les hom„mes

jet qu'il examine. *Mallebr*. Recher. de la Vérité. Lib. III. Chap. 3. pag. 181.

[b] *La Logique*, ou l'Art de Penser, pag. 21.

[c] Hist. Critique de la Phil. Tom. II. pag. 273.

„mes apprennent de la Nature à tirer des con„ſequences d'un Principe établi; il ne leur „faut point d'étude pour cela, ou du moins „il leur faut peu d'étude.“

Pour fortifier ce dernier ſentiment de l'Auteur de l'Hiſtoire Critique de la Philoſophie, je joindrai un paſſage de Locke à celui que je viens de rapporter. „Ce n'eſt point, *dit cet* „*Illuſtre Anglois*[62], par les régles du Syllo„giſme, que l'Eſprit Humain apprend à rai„ſonner; il a une faculté naturelle d'apperce„voir la convenance ou la diſconvenance de „ſes idées, & il peut les mettre en bon or„dre ſans toutes ces répétitions embaraſ„ſantes.“

Convenons donc, *Monſieur*, qu'Ariſtote a été un grand Génie: qu'on lui eſt redevable d'avoir preſcrit des Règles utiles & néceſſaires à la ſolution & même à l'anéanitiſſement des Sophiſmes; mais n'allons point comme les Péripatéticiens outrés & les Scholaſtiques, jusqu'à croire que Dieu a été ſi avare de ſes faveurs envers les hommes,

„que

62 *Locke*, Eſſai Philoſoph. ſur l'Entendement Humain, Liv. IV. Chap. XVII. pag. 126.

63 *Idem*, ibid.

64 Tradita autem ſunt quædam a Majoribus noſtris, &

„que se contentant [63] d'en faire des Creatu-„res à deux jambes, il a laissé à Aristote le „soin de les rendre Créatures raisonnables.“ Je finirai, *Monsieur*, l'examen des défauts & des vertus de ce Philosophe Grec par l'éloge qu'il mérite, d'avoir condamné hautement toutes les chiméres & les folies que la Superstition & le Paganisme attribuoient à la Divinité. „Les additions, *dit-il* [64], que l'on „a fait à la nature divine sont des Fables ac-„commodées à la portée du Peuple & aux in-„térêts de la Société. C'est par cette raison „que l'on a donné aux Dieux non-seulement „la figure humaine; mais quelquefois celle „des Bêtes.“

§. XII.

XENOPHANE.

Laissons Aristote, & passons à d'autres Philosophes Platoniciens, qui avoient établi une Secte, qui n'a subsisté que peu de tems, eu égard à la Péripatéticienne. Xenophanes, natif

admodum antiquis, ac in Fabulæ figura Posterioribus relicta, quod hi Dii sint, universamque naturam divinam contineant. Cætera vero fabulosa ad Multitudinis persuasionem, & ad Legum, ac ejus quod conferat opor-

natif de Colophon, en fut le Fondateur: elle fut appellée la Secte d'Elée, parce qu'elle fut accrue par les soins de Zénon d'Elée; elle ne fut jamais cependant fort considérable & fort suivie, mais elle produisit plusieurs grands Hommes.

Xenophane tourna en ridicule les Divinités d'Homére & se moqua de la maniére indécente dont Hésiode avoit parlé de la Divinité. Il se récrioit avec raison sur l'aveuglement des hommes, qui s'imaginoient que les Dieux avoient pris naissance: qu'ils s'habilloient, se nourrissoient, se perpétuoient comme les simples mortels; & que non contens de les imiter dans leur façon de vivre, ils combattoient mutuellement les uns contre les autres, & se déclaroient la guerre pour les plus petites choses.

Après avoir raisonné aussi sensément sur les Divinités des Poëtes, Xenophane supposoit à son tour un Dieu aussi absurde & aussi cri-

tunitatem jam illata sunt. Hominiformes namque, ac aliorum Animalium nonnulli similes eos dicunt, ac alia consequentia, & similia ejus quæ dicta sunt. *Arist. Metaph.* Lib. XII. Cap. 8. pag. m. 744. E.

65 Xenophanes . . . dicit . . . unum esse omnia, neque id esse mutabile, & id esse Deum, neque

criminel. A la vérité il n'admettoit qu'un Etre [65] éternel & immuable; mais il lui donnoit une figure sphériqne, & cet Etre étoit l'Univers; voilà le Systême de SPINOSA dans tout son jour, à la figure sphérique près que ce Philosophe moderne ne soutenoit point, croyant la Matiére indéfinie, ou plutôt infinie.

Il n'est pas surprenant que Xenophane ne connoissant d'autre Divinité que la Matiére, se moquât des Dieux d'Homére: il ne faut point regarder son mépris comme une marque de la supériorité de son génie, car il est pour le moins aussi absurde de supposer un Dieu matériel, & d'une forme sphérique, tel qu'une boule faite au tour, que d'admettre des Dieux qui sont revêtus de la figure humaine. L'Argument de Cicéron ne devoit point paroître méprisable à ceux qui cherchoient à soutenir les Divinités des Poëtes. „De toutes les formes *disoit* [66] *cet Illustre* „*Ro-*

nerum quidquam & sempiternum, conglobata figura. Cicer. Acad. Quæst. Lib. IV.

[66] Quod si omnium Animantium formam vincit hominis figura, Deus autem animans est: eâ figurâ profecto est, quæ pulcherrima sit omnium; quoniamque Deos beatissimos esse constat, beatus autem esse sine

„*Romain*. la plus parfaite & la plus belle eſt „celle de l'homme. Dieu a une forme ; il „doit donc avoir celle de l'homme. D'ailleurs „perſonne ne peut-être heureux ſans la Vertu, „& vertueux ſans la Sageſſe : la Vertu & la „Sageſſe ne ſe rencontrent que dans une fi„gure humaine ; il faut donc que Dieu ſoit „revêtu de la figure humaine."

Ce raiſonnement vaut beaucoup mieux, quoiqu'il ſoit faux, que celui de Xenophane, qui, pour ſoutenir la figure ſphérique de ſa divinité & détruire celle des Dieux d'Homére, diſoit que ſi les Animaux ſe forgeoient des Dieux, ils les revêtiroient de leurs formes : *ex falſo ſupponenti ſequitur ridiculum*. Si les Bêtes raiſonnoient diſtinctement, elles connoîtroient, ſans doute, que leur figure & leurs facultés ſont au-deſſous de celles des hommes, & par conſéquent elles donneroient à la Divinité la forme la plus noble ; mais à quoi ſert de tirer des conſéquences d'un principe évidemment faux ? En ſuppoſant que l'Eau de la Mer peut aquérir le même gout que le Vin de Bourgogne, il me

*Virtute nemo poteſt, nec virtutes ſine Ratione conſtare, nec Ratio uſquam ineſſe niſi in hominis figura : homi-

me feroit aifé de conclure que les Allemands, même ceux qui font les plus attachés au Pape, en feroient plus de cas que de l'*Eau-Bénite*.

Dès qu'on fuppofe Dieu matériel & qu'on lui attribue une forme déterminée, l'humaine eft fans doute la plus noble, & la plus raifonnable. Xenophane n'avoit-il pas bonne grace de plaifanter fur les Dieux d'Homére dans le tems qu'il en admettoit un rond, voyant & entendant, ne refpirant point & n'ayant rien de femblable aux hommes? Voilà un Animal d'une efpèce auffi noble que la Taupe & la Marmote; le feul avantage qu'il ait fur ces deux derniers, c'eft que ne refpirant point & n'ayant point de poumon, il ne peut fouffrir de *l'aftme* & ne craint pas de devenir pulmonique.

Il eft furprenant qu'il fe foit trouvé d'habiles gens qui ayent voulu excufer les fentimens de Xenophane. L'Auteur de l'Art de penfer, en parlant du Sophisfme appellé par Ariftote *Ignoratio Elenchi*, c'eft-à-dire l'ignorance de ce que l'on doit prouver contre

nis effe fpecie Deos confitendum eft. *Cicer.* de Nat Deor. Lib. I. Cap. 18.

tre son Adversaire, dit [67] qu'il „eût été à „souhaiter qu'Aristote, qui a eu soin de nous „avertir de ce défaut, eût eu autant de soin „de l'éviter. Car on ne peut dissimuler qu'il „n'ait combattu plusieurs des anciens „Philosophes en rapportant leur opinion peu „sincérement. Il réfute Parménide & Melis- „sus pour n'avoir admis qu'un seul Prin- „cipe de toutes choses, comme s'ils „avoient entendu par-là le Principe dont el- „les sont composées, au lieu qu'ils enten- „doient le seul & unique Principe, dont tou- „tes les choses ont tiré leur origine, qui est „Dieu."

L'Envie qu'ont eue certains Philosophes modernes de rendre orthodoxes les sentimens des plus célèbres Anciens sur la nature de Dieu & la connoissance de son unité, a séduit l'Auteur de l'Art de penser : il n'a pas pris garde

67 La Logique, ou l'Art de Penser, Part. III. Chap. XIX.

68 *Bayle*, Dict. Hist. & Critiq. Article, Xenophanes, Remarq. B.

69 Coactus vero illa quæ apparent, sequi, & unum ratione, plura vero secundum sensum putans esse, duas causas rursum, ac duo Principia ponit, Calidum & Fri-

garde que la prévention faisoit sur lui le mauvais effet qu'il croyoit qu'elle avoit produit sur Aristote. „Il a fait plus d'honneur, *dit* „*un fameux Philosophe*, [68] à Parménide & à „Melissus qu'ils n'en méritent. Il les repré-„sente comme des gens orthodoxes sur l'o-„rigine des Créatures, néanmoins ils étoient „aussi impies que Spinosa, ou peu s'en fal-„loit: ils ne reconnoissoient point de diffé-„rence entre le Principe dont les choses sont „composées & celui qui les a produites: ils n'ad-„mettoient qu'un seul Etre, & ils prétendoient „que tout étoit éternel, voilà ce qu'on leur „impute dans Eusebe . . . Aristote ne leur „impute point tout cela à tous égards: il recon-„noit [69] que Parménide enseignant d'un côté „que réellement il n'y a qu'un Etre, mais que „selon les apparences il y en a plusieurs, s'est „accommodé a l'apparence, & à supposé deux „autres

gidum, velut Ignem & Terram dicens. *Aristoteles*, Metaphysicæ. Libr. I. Cap. V. p. 648.

Je dirai en passant que Bayle qui a cité le passage de l'Art de penser, que je rapporte, n'a pas cité juste. Il renvoye au XVIII. Chap. de la III. Part. & c'est au XIX. A Dieu ne plaise que je veuille taxer un aussi grand Homme d'inéxactitude: je ne fais cette remarque, que pour faire sentir combien on est malheureux de passer

„autres Principes, le Chaud & le Froid, le „Feu & la Terre."

Je trouve Monsieur dans la façon de penser de Xenophane autant de ressemblance avec celle de SPINOSA, que dans les sentimens de ces Philosophes: tous deux étoient également Athées, ne reconnoissant d'autre Divinité que l'Univers qu'ils croyoient avoir été de tous tems; & tous deux vouloient également couvrir leurs Dogmes impies par quelques opinions qu'ils soutenoient seulement par forme, & pour ne pas heurter les apparences. Le *Tractatus Theologicus & Politicus* de SPINOSA est rempli de phrases fort belles à la louange de l'Ecriture, des Prophêtes & de de la Religion: au fond toutes ces phrases ne signifient rien: on connoit aisément où veut en venir cet Athée; on s'apperçoit qu'il joue le même rôle que Xenophane, & qu'il ne travaille qu'à sauver les apparences.

L'Auteur de l'Art de penser n'a pas été le seul qui ait pris assez mal à propos la defen-

par les mains de certaines gens. J'ai trouvé en lisant le Dictionnaire de ce savant & judicieux Critique cinq cens quatre vingt-trois Citations fausses.

7° Aristoteles . . . . Xenophanem . . .

ſenſe de ce dernier Philoſophe contre Ariſtote. Le Jéſuite Leſcalopier dans le Commentaire qu'il a fait ſur l'Ouvrage de Cicéron, intitulé *De la Nature des Dieux*, eſt tombé dans la même faute. Il ſoutient[70] que le ſentiment que Xenophane avoit ſur l'unité de Dieu eſt une preuve qu'il avoit le génie vaſte, ſublime, & qu'il ne méritoit point les reproches d'ignorance & de groſſiéreté que lui a fait Ariſtote. Il n'eſt pas neceſſaire, *Monſieur*, que je vous faſſe ſentir le défaut de la Critique du Jéſuite, vous lui appliquerez ſans doute, ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, il n'y a qu'un inſtant, ſur l'Auteur de l'Art de penſer.

Xenophane prétendoit qu'il n'y avoit aucun mouvement réel dans le Monde, ou du moins il ſoutenoit qu'on ne pouvoit le prouver; car il croyoit fortement l'incompréhenſibilité de toutes choſes, & penſoit qu'on ne pouvoit s'aſſûrer de rien touchant leur nature. En vous parlant des Diſciples de ce Philoſophe, je vous dirai les principales raiſons

a toto Philoſophorum ſenatu relegandum cenſet. Eam tamen Xenophani de Deo ſententiam adſcribit, quæ minime agreſte ingenium ſapiat. *Leſcalopier*, in Cicer. de Nat. Deorum. Lib. I.

ſons ſur lesquelles on appuyoit l'opinion qui rejettoit le mouvement: je vous avertis d'avance qu'elles vous paroîtront fort mauvaiſes: auſſi ne ſont-elles pas trop bonnes; mais quelqu'extraordinaire, quelque faux que ſoit le ſentiment qui rejette le mouvement, quelque ridicule qu'il entraine après lui, il faut cependant avouer que Xenophanes & ſes Diſciples ont été de grands Génies, & qu'il falloit même avoir autant d'eſprit qu'ils en avoient, pour donner quelque vraiſemblance à une opinion auſſi abſurde, & pour défendre auſſi-bien une auſſi mauvaiſe cauſe.

§. XIII.

Parmenide.

Parménide fut un des plus célèbres Diſciples de Xenophanes: il ajouta quelques nouvelles opinions à celles de ſon Maître, on peut le regarder comme le Modèle de Malebranche. C'eſt lui qui ſoutint le prémier „que

[71] Hiſtoire Critique de la Philoſ. Tom. II. Liv. V. Chap. XXIII. pag. 312.

„que nos idées ont une existence réelle & in„dépendante de notre volonté: qu'elles sub„sistent de deux maniéres, en nous & hors „de nous, &c." L'Auteur de l'Histoire Critique de la Philosophie à parfaitement exposé toute la Doctrine de ce Philosophe sur les Idées, & il a eu raison de dire que les sentimens de Parménide[71], que Platon à „rapportés dans un Dialogue, se trouvent „mieux placés dans les Ouvrages de St. Au„gustin & dans ceux de Mallebranche, ce der„nier ayant surtout démontré que nos idées „sont hors de nous: que nous ne les créons pas, qu'elles sont éternelles, inaltérables, „l'essence même de Dieu, & que lui seul con„tient généralement toutes les perfections des „Etres créés."

En accordant au Pere Mallebranche la gloire d'avoir perfectionné le Systême des idées, il s'ensuivra toujours qu'il n'en a point été l'inventeur: St. Augustin plus de mille ans avant lui l'avoit soutenu dans ses Ouvrages; & Parménide plusieurs Siècles avant St. Augustin. Combien y a-t-il peu de Mallebranchistes qui pensent que leur Maître n'est pas l'Auteur d'une opinion qui lui a donné tant de réputation, & qu'il n'a fait que la présenter à ses Lecteurs d'une manière un peu

plus subtile & plus sublime (j'ai pensé dire obscure), que Parménide. Voilà, *Monsieur*, deux Philosophes de la Secte d'Elée, qui ont servi de Modèles dans ces derniers tems à deux Auteurs bien opposés, Spinosa & Mallebranche.

Parménide eut une opinion sur le Soleil assez extraordinaire: il falloit que cet Astre produisît sur lui un effet différent que sur le reste des hommes; car il soutenoit [73], qu'il étoit froid & chaud tout à la fois. Ce sont-là de ces découvertes qui sont si extraordinaires, que le reste des hommes ne pouvant les appercevoir, l'Auteur a travaillé à pure perte. En vérité, je ne sais *Monsieur*, à quoi songeoit Parménide; peut-être croyoit-il que la singularité de ses opinions Physiques devoit répondre à ses sublimes illusions Métaphysiques. Un Philosophe, qui veut prouver que l'essence de Dieu, diversement modifiée, représente tous les Etres possibles, peut bien soutenir que le Soleil est froid & chaud.

Avant

73 Parmenides . . . dixit Solem ipsum calidum esse atque frigidum. *Laertius*, Menag. Lib. IX.

Avant que de quitter Parménide, souffrez, *Monsieur*, que je vous fasse appercevoir de deux sortes de Spinosisme, ou plutôt de *Parmenidisme* : le premier matériel, qui prétend, que tous les corps ne sont que des modifications d'une Substance unique, qui est Dieu ; le second spirituel, qui rend toutes les idées des hommes des modes d'une seule & unique Substance immatérielle, qui est Dieu. Je vous ai montré dans mes Lettres précédentes les absurdités, qui découlent du Spinosisme matériel ; dans celle que j'aurai l'honneur de vous écrire au premier jour sur les Philosophes modernes, j'espére vous prouver que le spirituel n'est sujet à guère moins d'inconvéniens.

§. XIV.

MELISSUS ET ZENON D'ELÉE.

Je viens à Melissus, qui ayant été d'abord Disciple de Xenophane se perfectionna ensuite sous Parménide, il soutint, ainsi que ses Maîtres, l'unité, l'immobilité, & l'incompréhensibilité de toutes choses.

Zénon d'Elée fut un des principaux Elèves de Melissus. Ce Philosophe n'est point le même Zénon, dont je vous ai déja parlé, & qui se pendit, parce qu'il avoit fait une chûte: ce dernier est appellé Zénon Cypriot; il étoit natif de la Ville de Cytie; je retourne à celui d'Elée. On assûre qu'il étoit beau, bien fait, & qu'il parloit bien & avec beaucoup de grace. Il avoit un génie vif, sublime, pénétrant, mais il n'employa pas trop utilement de si rares qualités. Il s'attacha fortement aux Dogmes de Xenophane & de Melissus, soutint tous leurs Paradoxes avec beaucoup de vivacité, ou plutôt avec beaucoup d'opiniatreté. Il voulut surtout prouver qu'il n'y avoit point de mouvement: il se servit pour cela des argumens captieux de ses Maîtres, & leur donna de nouvelles forces. Un corps, disoit-il, ne sauroit être en deux lieux différens dans la même tems: or s'il étoit vrai qu'une fléche, qui semble se mouvoir vers certain lieu, se mût réellement, il faudroit qu'elle fût tout ensemble en repos & en mouvement, car la fléche est à chaque moment dans un espace qui lui est égal, & elle y doit être en repos; puisqu'on n'est point dans un espace que l'on quitte: il n'est donc aucun instant où elle

se

se meuve; si cela arrivoit elle seroit tout-ensemble en repos & en mouvement.

Le savant Bayle, qui s'est fait un plaisir de donner aux argumens de Zénon toute la force qu'ils peuvent avoir, après s'être assez étendu sur ce premier, qui dans le fond n'est qu'un Sophisme, en propose plusieurs autres: je me contenterai de vous en rapporter un des principaux: si vous êtes curieux de les voir tous, vous pourrez les chercher dans l'Original. „S'il y avoit du mouve-„ment, *fait dire le Philosophe moderne à l'an-„cien* [73], il faudroit que le mobile put passer „d'un lieu à un autre: car tout mouvement „enferme deux extrémités, *terminum a quo, & „terminum ad quem*, le lieu d'où l'on part, „& le lieu où l'on arrive: or ces deux ex-„trémités sont séparées par des espaces qui „contiennent une infinité de parties, vû que „la Matiére est divisible à l'infini; il est donc „impossible que le mobile parvienne d'une „extrémité à l'autre. Le milieu est composé „d'une infinité de parties qu'il faut parcourir „successivement les unes après les autres, sans „que

73 *Bayle*, Diction. Histor. & Critiq. Article Zénon, *Rem.* K.

„que jamais vous puissiez toucher celle de „devant en même tems que vous touchez „celle qui est en deça ; de sorte que pour „parcourir un pied de matiere, je veux dire, „pour arriver du commencement du pre- „mier pouce à la fin du douzième, il faudroit „un tems infini ; car les espaces qu'il faut „parcourir successivement entre ces deux bor- „nes étant infinis en nombre, il est clair „qu'on ne les peut parcourir que dans une „infinité de momens, à moins qu'on ne vou- „lut reconnoitre que le mobile est en plu- „sieurs lieux à la fois, ce qui est faux & im- „possible.“

Tous ces raisonnemens sont fort subtils & fort captieux ; mais au fond, ce sont des Sophismes qui ne méritent d'autre réponse & d'autre réfutation, que celle dont se servit un Philosophe Cynique, qui entendant parler contre le mouvement, se leva de sa place, & se mit à marcher à grands pas dans la Salle. Bayle a eu tort de dire qu'une pareille réponse étoit plus sophistique, que les raisons de Zenon : il est des choses où il ne faut recourir qu'aux voyes les plus simples & les plus communes : & lorsque des gens sont

74 *Idem*, ibid.

ſont aſſez entêtés & opiniatres, pour préférer des ſubtilités à l'évidence, on doit leur dire : bercez-vous de chiméres, niez les choſes les plus ſures, cela vous amuſe ; nous y conſentons. Bayle a commis une faute en voulant excuſer Zénon. Il dit [74], „que „la réponſe du Philoſophe Cynique eſt le So„phiſme que les Logiciens appellent *Ignora„tio Elenchi*. C'étoit ſortir, *ajoute-t-il*, de „la queſtion, car ce Philoſophe ne rejettoit „pas le mouvement apparent : il ne nioit „pas qu'il ne ſemble à l'homme qu'il y a du „mouvement ; mais il ſoutenoit que réelle„ment rien ne ſe meut." Je m'étonne que l'Illuſtre Bayle ait refuſé de croire que Zénon nioit même qu'il y eût des apparences & des illuſions. Il n'accordoit point qu'il y eut aucune vraiſemblance : il avoit porté l'incertitude juſqu'à cet excès ; & ſe voyant preſſé de toutes parts, Xenophane & Meliſſus, *dit-il*, ont prétendu que tout n'eſt qu'apparence & illuſion, & moi je ſoutiens qu'il n'y a ni apparence, ni illuſion, puisqu'il n'y a rien du tout. Sénéque s'eſt moqué avec raiſon d'une folie auſſi ſinguliére : *omnia negotia dejecit*, écrit-il [75] en parlant de

75 *Senec.* Epiſt. 88.

de ce Philosophe, *ait nihil esse.* Xenophane nioit même qu'il existoit: c'est un Auteur moderne qui sera le garand de cette particularité; la voici telle qu'elle est dans l'Ouvrage où je l'ai trouvée. „Mais [76] quoi, „repliquoit-on à Xenophane, quand même „il n'y auroit absolument rien au dehors, „du moins seriez-vous quelque chose, vous „qui pensez, qui soutenez de si étranges sentimens. Non encore une fois, répondoit „le Philosophe d'Elée, il n'y a rien du tout, „il n'y a rien."

Le courage & la vertu de Zénon ont mérité de grands éloges: ses inclinations furent aussi nobles que ses sentimens parurent extraordinaires: il voulut rendre la liberté à sa Patrie qu'un Tyran avoit soumise: & malheureusement la conspiration ayant été découverte, on dit qu'il eut assez de courage [77] pour se couper la langue avec les dents

[76] Hist. Crit. de la Philos. Tom. II. Liv. V. Chap. XXIII. page 316.

[77] Avulsam sedibus linguam suam cum cruento spumine in oculos interrogantis . . . . impegit. *Ammian Marcellin.* Lib. XIV. Cap. IX.

[78] Εἶναι περὶ τινῶν εἰπὼν ἔχειν τινὰ εἰπεῖν αὐτῷ πρὸς

dents, afin de ne pouvoir être forcé de révéler les complices. Quelques-uns ajoutent qu'il la cracha au visage du Tyran; d'autres racontent ce fait d'une maniére très-différente. Ils disent [78] que Zénon après avoir nommé quelques-uns des complices demanda au Tyran de pouvoir lui parler à l'oreille, & qu'il la lui mordit, & s'y attacha si fortement, qu'on ne put lui faire lâcher prise qu'en lui donnant de grands coups d'aiguillon. Si ces derniéres circonstances sont véritables, elles ne font guère d'honneur à Zénon. Un Philosophe qu'on est obligé de traiter comme un Dogue d'Angleterre, & à qui il faut piquer les fesses, pour l'obliger à ouvrir la bouche, est un Sage d'une espèce bien singuliére. Aussi crois je que ce fait est un Conte; je pense même que celui de *l'amputation* de la langue n'est guère plus certain, quoiqu'il soit rapporté par

τὸ οὖς· καὶ δακὼν οὐκ ἀνῆκεν ἕως ἂν ἀπεκεντήθη, ταυτὸν Ἀριστογείτονι τῷ τυραννοκτόνῳ παθών· Deinde cum de quibusdam dixisset, quidquam sibi ad aurem loqui velle, eam mordicus apprehensam non ante dimisit quam stimulis foderetur, idem agens quod Aristogiton Tyrannicida. *Diogen.* Lib. IX. Num. 26.

par divers Auteurs [79]. Car si Zénon se coupa la langue dans sa crainte que la douleur ne le forçât à trahir son secret, il eût du aussi se couper les deux mains, pour empêcher qu'on ne l'obligeât d'écrire ce qu'il ne pouvoit dire. Ainsi en recourant à l'expédient de se priver de l'usage de la parole, il ne mettoit pas son secret en sûrete, dès qu'il avoit celui des mains, & qu'il craignoit trop la douleur, pour pouvoir être maître de lui-même ; peut-être ne fit-il pas cette réflexion cependant bien naturelle. Enfin, quoi qu'il en soit, il est permis de douter de cette histoire, puisqu'elle est rapportée si différemment.

§. XV.

LEUCIPPE.

Leucippe fut Disciple de Zénon; mais il abandonna les Paradoxes & les sentimens extraordinaires de son Maître. Il fut l'Auteur & l'inventeur du Systême, qui n'admet que

79 Linguam suam, dentibus amputatam, in Tyrannum expuit. *Plut.* adverf. Color. sub fin.

80 Si Possidonio credimus, antiquum de Atomis Dogma

que du vuide & des atomes dans l'Univers. Quelques Ecrivains, soit anciens, soit modernes, ont attribué à un certain Moschus l'honneur de cette invention. Il étoit Phénicien [80], natif de Sidon, & vivoit avant le Siège de Troye. Si ce fait est véritable, l'Hypothèse Gassendiste étoit connue environ douze-cens ans avant Jésus Christ. Un habile Critique doute que ce Physicien ait jamais existé. „A parler, *dit-il* [81], suivant les regles de „la Critique, on ignore qui est ce Moschus. „Josephe, Tatien & Athénée assûrent qu'il „a composé l'Histoire de son Païs en Langue Phénicienne. Jamblique le vante comme un fertile & grand Physicien. Les uns „varient sur son nom, & les autres sur le „Païs où il a pris naissance; parmi toutes „ces incertitudes, je serois tenté de croire „qu'il n'y a jamais eu d'homme qui ait porté „ce nom, & que Possidonius qui lui attribue „la découverte du Systême des Atomes, s'égare prodigieusement."

Sans

Moschi est, hominis Sidonii, qui ante Trojani Belli tempus vixit. *Strab.* Tom. II. Lib. XVI.

[81] Hist. Critiq. de la Philos. Tom. II. p. 321.

Sans vouloir garantir la justesse de la Critique de Mr. Deslandes, il me suffit de vous la rapporter; vous en jugerez comme bon vous semblera. Quoi qu'il en soit, il est toujours certain que le Systême Gassendiste avoit été mis dans un grand jour par Leucippe; il est vrai qu'il fut encore mieux développé dans la suite par Démocrite, Génie grand, vaste & sublime. Aristote, qui blâme assez volontiers tous les Philosophes qui l'avoient précédé, convient de l'étendue des connoissances de Démocrite; il avoue que ce Philosophe sembloit [82] avoir entrepris de posséder toutes les Sciences.

§. XVI.

DEMOCRITE.

Démocrite fit plusieurs augmentations au Systême de Leucippe; il le porta presque jus-

[82] Cum (Democrito) omnia fuisse curæ videntur. *Aristotel.* de Gener. & Corrupt. Lib. I. Cap. II.

[83] Cum tamen omnia cum Cælo Terraque, Marique
Nil sint ad summam summaï totius omnem.

Lucret. de Rer. Nat. Lib. VI. Vers. 678. & 679. Tom. II. p. 398.

Præterea cùm Materies est multa parata,

jusqu'au point, où il fut adopté & soutenu par les Epicuriens. Ce Philosophe admit le mouvement des Atomes de toute éternité. Selon lui, chaque Atome est doué de quelque chose de spirituel & de divin; la Nature entiére participe à cette divinité puisqu'elle n'est composée que des Atomes que le Hazard assembla & accrocha ensemble, lors de la formation de l'Univers. Je vous parlerai bien-tôt plus amplement de ce Systême en faisant mention des opinions d'Epicure.

Démocrite soutint la pluralité des Mondes. Il seroit, disoit-il, aussi ridicule de croire qu'il n'y a qu'un Monde dans l'Infini, que de se figurer qu'il n'y a qu'un seul épi de bled dans une vaste Terre qui paroît en être couverte. Epicure & ses Disciples adoptérent aussi ce sentiment; ils prétendoient [83] que la Nature n'avoit rien produit qui fût unique dans son espèce. Pourquoi disoient-

ils

Cum locus est praesto, nec res, nec caussa moratur
Ulla: geri debent nimirum, & confieri res.
Nunc & seminibus si tanta est copia, quantam
Enumerare aetas Animantum non queat omnis:
Visque eadem, & natura manet, quae semina rerum
Conjicere in loca quaeque queat simili ratione,
Atque huc sunt conjecta; necesse est confiteare

ils, n'auroit-elle donc fait qu'un Monde, elle qui aime si fort à se varier de tant de diverses maniéres?

Voilà, *Monsieur*, la pluralité des Mondes de Descartes, de Huygens, & de Fontenelle; deux mille ans avant eux on avoit soutenu qu'il y avoit une infinité de Soleils, de Lunes, de Planetes, de Terres.

Je pense que vous vous appercevez, que plus nous allons en avant, & plus je tiens la parole que je vous ai donnée, de vous montrer que toutes ces Hypothèses rhabillées à la *Moderne*, & dont on fait aujourd'hui tant de cas, parce qu'on les croit nouvelles, sont très-anciennes, & ne doivent point leur origine aux Philosophes de ces derniers tems.

Revenons à Démocrite. Il falloit que ce fût un grand Physicien, & qu'il connût parfai-

Esse alios aliis Terrarum in partibus Orbes,
Et varias hominum Gentes, & Sæcla Ferarum
Huc accedit, ut in summâ res nulla sit una,
Unica quæ gignatur, & unica solaque crescat.
. . . .
Quapropter Cœlum, simili ratione fatendum est,
Terramque, & Solem, Lunam, Mare, cætera, quæ sunt,
Non esse unica, sed numero magis innumerali.

Idem, Lib. II. p. 202. & seq. Vers. 1065. & seqq.

faitement les vertus les plus cachées des choses, puisqu'on dit qu'il trouva le secret de prolonger sa vie pendant trois jours, pour faire plaisir à sa Sœur. Cette bonne Fille s'attristoit, de ce que la mort de son Frere la priveroit d'assister aux Fêtes de Cérès: le galant Philosophe, pour consoler cette affligée, se fit apporter tous les jours des pains chauds, & en flairant l'odeur de ces pains, il prolongea sa vie jusqu'à ce que les Fêtes eussent été célébrées. Diogène-Laërce [84] rapporte ces particularités, auxquelles je pense que vous n'ajouterez guère plus de foi que moi. Si l'on, peut prolonger la vie à un Vieillard pendant trois jours avec l'odeur du pain chaud, voilà un cordial plus excellent que les Goutes d'Angleterre: *Credat Judæus Apella, non ego.* Athénée [85] raconte cette

[84] Mœrentem Sororem, quod, illo in celebritate Cereris morituro, ipsa Deæ vota exsolvere nequiret, bono animo esse jussit, panesque calidos sibi quotidie afferri; eos igitur naribus cum admovisset, vivum se, donec ea celebritas transiret, servavit. Ubi vero dies illi transierunt, (tres autem erant) quietissimè ac minimo dolore conclusit vitam. *Laert.* Lib. IX. Segm. 43.

[85] Athen. Lib. II. Cap. 7.

cette histoire un peu différemment. Il dit que Démocrite ayant résolu de se laisser mourir, pour se délivrer des incommodités de la vieillesse, dont-il étoit ennuyé, recula sa mort de trois jours, pour faire plaisir à ses Sœurs qui souhaitoient d'assister aux Fêtes de Cérès. Il se servit pour cela d'un pot de Miel, dont l'odeur lui conserva la vie pendant quelques jours; après la celébration des Fêtes, il fit ôter son pot de Miel & mourut.

Ce second Conte n'est guère plus vraisemblable que le premier. Ce qui me détermine à rejetter entièrement ces *flairemens* de pain-chaud & de pot de Miel, c'est que Lucrèce qui parle de la mort de Démocrite, & qui dit que ce Philosophe se la donna lui-même, ne fait aucune mention de cette histoire. „Démocrite, ecrit il [86], écoutant „les avis que lui donna la vieillesse, & s'ap„percevant que son esprit baissoit, alla au devant

[86] Denique Democritum postquam matura vetustas
Admonuit, memores motus languescere mentis,
Sponte sua leto caput obvius obtulit ipse.
Ipse Epicurus obit decurso lumine vitæ,
Qui genus humanum ingenio superavit, & omneis
Præstrinxit, Stellas exortus uti æthereus Sol.

„vant de la mort & ſubit volontiers l'Arrêt „du Sort. Epicure, qui a paru parmi les „Sages comme le Soleil parmi les Etoiles, „a de même été ſujet aux loix du trépas.“ Après ces éloges Lucrèce conclut qu'il eſt ridicule que des hommes ordinaires ſe plaignent de la fortune qui borne trop leurs jours. Ce Sage Poëte raiſonne ſenſément. Si parmi les mortels quelques-uns devoient avoir droit de prétendre à l'immortalité, ce ſeroit ceux dont les connoiſſances & les talens ſont utiles au bonheur de la Societé. Newton, Locke, Deſcartes ont cauſé par leur mort plus de perte à l'Europe, que la naiſſance de trente Princes, de cent Cardinaux, & de dix mille Nobles, ne lui ont fait de bien. Un homme, comme Locke, eſt un de ces Phénomênes heureux, que la Nature ne montre qu'une fois pendant la durée d'un Monde.

Avant-

Tu vero dubitabis, & indignabere obire,
Mortua cui vita eſt prope jam vivo, atque videnti;
Qui ſomno partem majorem conteris ævi?
Lucret. de Rer. Nat. Lib. III. p. 332. Verſ. 153. & ſeqq.

Avant que de quiter entiérement Democrite, je crois devoir le justifier contre Pline, qui lui impute des opinions qu'il ne soutint jamais, selon toutes les apparences. Cet Historien [87] se moque avec raison de certaines absurdités qui étoient insérées dans un Livre, qui traitoit de la nature & des qualités du Caméléon, & qu'on attribuoit à Démocrite; mais il auroit du s'appercevoir qu'il n'y avoit aucune apparence qu'il en fût l'Auteur [88]. Aulugelle l'a très-bien justifié, & il y a d'autant plus lieu de douter que Démocrite ait composé un Ouvrage rempli de fables & de prodiges, que Lucien, ce redoutable Critique, cet ennemi mortel de presque tous les Philosophes; n'hésite pas à placer Démocrite au rang des Savans, qui ne sau-

87 Jungemus illis . . . Chamæleonem peculiari Volumine dignum existimatum Democrito, ac per singula membra defectum, non sine magna voluptate nostra cognitis, proditisque mendaciis Græcæ vanitatis. *Plin.* Lib. X. Cap. 49.

88 Librum esse Democriti nobilissimi Philosophorum de natura Chamæleontis, eumque se legisse Plinius secundus in naturalis historiæ vigesimo octavo refert, multaque vana atque intoleranda auribus denique quasi a Democrito tradidit . . . . His portentis atque præstigiis a Plinio secundo scriptis non dignum esse

sauroient se laisser séduire par des Contes; & qui ont [89] une ame de diamant qui ne craint point l'attaque des prodiges.

§. XVII.

EPICURE, ET LUCRECE.

Epicure perfectionna entiérement le Systême des Atomes, & le porta au point où Gassendi l'a renouvellé de nos jours. Il établit, comme Démocrite, deux principes, le Vuide [90] & les Atomes. Il suppose que les Atomes sont indivisibles, non pas à cause de leur petitesse, quelque imperceptible qu'elle soit, mais à cause de leur dureté & de leur na-

cognomen Democriti puto. Aulug. noct. attic. diss. X. cap. XII.

89 Ἀδαμαντίνην πρὸς ταῦτα καὶ τὰ τοιαῦτα τὴν γνώμην ἔχοντος ὡς ἀπιστῆσαι· Qui adversus hæc & similia mentem haberet adamantinam, ut non crederet, &c. *Lucian.* Tom. I. in Pseud. pag. 873.

90 Omnis ut est igitur per se natura, duabus
Consistit rebus; nam corpora sunt, & inanie,
Hæc in quo sita sunt, & quà diversa moventur.

Lucret. de Rer. Nat, Lib. I. p. 42. Vers. 419. & seqq.

nature [91], qui n'admet point de vuide [92], & qui par conséquent ne peut être sujette à la division, les corps n'étant assujetis à la séparation & à la destruction que par le vuide. Gassendi a soutenu de la même maniere l'indivisibilité de la Matiere a l'infini. „L'Atome, *dit-il* [93], ne „doit pas être regardé comme le point des „Mathématiciens, & les *Indivisibles* des Géo„mètres, qui n'ont ni longueur, ni largeur; „il a au contraire des parties, qui ont leur „longueur, leur largeur, & qui ne peuvent „être desunies."

La seule chose que Gassendi ait changée au Systême d'Epicure, c'est la maniére dont l'Univers à été construit. Le Philosophe Grec croyoit *que rien* [94] *ne se peut faire de rien*, même par le pouvoir divin; il admettoit donc l'existence des Atomes de toute éternité, & pensoit qu'en s'accrochant & s'unissant les uns

91 Sunt igitur solida primordia simplicitate. *Idem* ibid.

Nec ratione queunt aliâ servata per ævum,
Ex infinito jam tempore res reputare.
Idem, ibid.

92 Dicitur Atomus, non quod minima sit, sed quod non possit dividi, cum sit patiendi incapax, & inanis expers. *Plin.* Liv. VIII. p. 3.

uns avec les autres, dans cet espace vuide & immense, où ils avoient erré en liberté, ils avoient formé le Monde.

Cette supposition révolte. Il est absurde de se figurer que l'ordre & l'arrangement le plus parfait soient les suites d'un Hazard aveugle, & que ce même Hazard régle & régit, sans le savoir, avec toute la justesse possible, & gouverne avec une régularité parfaite ce qu'il a formé sans dessein. Une simple Pendule demande pour être reglée une Intelligence raisonnable, & l'Univers n'aura pas besoin d'un conducteur & conservateur; il faut être bien prévenu & bien aveuglé pour soutenir une pareille opinion.

Gassendi, en admettant l'existence du Vuide & des Atomes d'Epicure, a reconnu, ainsi que la Raison & la Révélation l'éxigeoient, un premier Créateur de tous les Etres, une Intel-

[93] Hoc est nulla Atomus quæ non partes habeat, licet indissociabiles, quæ non item longitudinem cum latitudine & latitudinem cum profunditate. *Gassend.* Tom. I. pag. 31. In Oper.

[94] Nullam rem e nihilo gigni divinitus unquam *Lucret.* Lib. I. p. 26. vers. 150.

telligence éternelle, ſpirituelle, & ſouverainement puiſſante. Voilà, *Monſieur*, la ſeule correction que les Modernes ont apportée à l'Hypothèſe d'Epicure.

Faites attention, je vous prie, que ce Vuide immenſe, dans lequel la Terre, le Soleil, les Planetes, la Lune, les Etoiles ſe trouvent; ce Vuide, dis-je, dans lequel l'Hypothèſe Newtonienne [95] fait promener tranquillement tout les Aſtres, a été connu & ſoutenu des Anciens par les mêmes raiſons que les Modernes employent aujourd'hui. Lucrèce après Epicure dit que s'il n'y a point de Vuide dans l'Univers, le mouvement eſt impoſſible: Gaſſendi a prétendu la même choſe; & Newton [96] a cru que la Nature ſeroit languiſſante, & que tous les corps deviendroient immobiles.

Je le répete encore, *Monſieur*, ai-je eu tort de vous dire que tous les Syſtêmes Modernes ſur les Principes généraux de la Phyſique, ſur la conſtruction de l'Univers, & ſur bien des opinions particuliéres, ſoit Phyſiques, ſoit Métaphyſiques, ſont des anciennes

95 Omnino neceſſe eſt, ut ſpatia cæleſtia omni materiâ ſint vacua. *Newton*. Optic. p. 313.

nes Hypothèses *rhabillées à la Mode, ou plutôt des imaginations Grecques vêtues à la Françoise, à l'Angloise, & à la Hollandoise?* Vous avez vu les modèles de Mallebranche, de Descartes, de Gassendi, de Spinosa, de Newton. Je conviens que tous ces Philosophes ont ajouté plusieurs choses considérables aux Hypothèses, dont ils se sont servis; mais enfin, ils ont toujours bâti sur un fond qui ne leur appartenoit pas. Ce Vuide, si nécessaire au Systême Newtonien, appartient à Démocrite & à Epicure. Cette Etendue, ce Plein continuel, Descartes le doit aux Péripatéticiens: sa Matiere subtile est si ressemblante à l'éthérée d'Aristote, qu'elle n'en différe que pour le nom; l'une & l'autre remplissent également par leur fluidité & leur legéreté tous les espaces, qui pourroient se trouver vuides. L'indefinité de la Matiére appartient à Chrysippe: il avoit inventé ce mot, qui dans le fond ne signifie rien, pour diminuer les embarras qui se trouvent à admettre la Matiére infinie; c'est encore un vol fait par Descartes à l'Antiquité.

Je

96 Ordo Naturæ languesceret. *Idem*, ibid.

Je retourne, *Monsieur*, à Epicure. Il fit au Systême de Démocrite un changement assez considérable. Ce dernier ne croyoit aucune qualité attachée aux Atomes, que la pesanteur & l'indivisibilité ; mais comme la pesanteur ne devoit faire decrire aux Atomes que des lignes droites, & qu'il étoit impossible que par ce mouvement perpendiculaire, comme le remarque Lucrèce [97], les Atomes pussent s'accrocher avec d'autres, Epicure leur attribua un mouvement d'infléxion, apellé *Clinamen*. „Ainsi les atomes [98], „se faisant passage pour aller droit vers la „partie inférieure, où leur propre poids les „emporte, s'éloignent peu à peu de leur „route, sans consulter ni le lieu, ni le tems. „Ce changement imperceptible fait leur dé„clinaison, sans laquelle, ainsi que les gou-tes

97 Quod si forte aliquis credit graviora potesse
Corpora, quo citiùs rectum per inane feruntur,
Incidere è supero levioribus: atque ita plagas
Gignere, quæ possint genitales reddere motus;
Avius à vera longè ratione recedit.

Lucret. de Rer. Nat. Lib. II. p. 126. Vers. 225. & seqq.

98 Corpora cum deorsum rectum per inane feruntur,

„tes de pluïe, ils se précipiteroient droit „dans le Vuide; & alors il n'y auroit plus „entre eux ni de rencontre, ni de corps; il „ne se feroit aucune production ni aucun as„semblage.“ Ce *Clinamen* des Atomes n'a rien de plus extraordinaire que les Vertus occultes d'Aristote, que les Tourbillons de Descartes, & que l'Attraction de Newton. Epicure a pu, également comme ces Philosophes, avoir recours à une Hypothèse pour éclaircir ce qu'il trouvoit d'obscur dans le Méchanisme de l'Univers, & l'on ne peut lui refuser la gloire d'avoir expliqué en grand Maitre plusieurs secrets de la Nature. Il a connu une partie de ces fameuses opinions sur la lumiere, qui dans ces derniers tems ont fait tant d'honneur à Newton. Ce Philosophe Anglois soutint [99], que la lumiere est

Ponderibus propriis incerto tempore firmè.
Incertisque locis spatio se pellere paulum,
Tantum quod momen mutatum dicere possis.
Quod nisi declinare solerent omnia deorsum,
Imbris uti guttæ, caderent per inane profundum;
Nec foret offensus natus, nec plaga creata
Principiis; ita nil unquam Natura creasset.
Idem, ibid. Vers. 217. & seqq.

[99] Rejicientur simul Hypotheses, eæ, quibus lumen

eſt transmiſe du Soleil à la Terre; & que des corpuſcules qui ſe détachent des Corps lumineux, & qui traverſent des eſpaces d'une étendue ſurprenante, apportent en peu de momens les impreſſions de la clarté. Lucrèce nous apprend que c'étoit-là l'opinion d'Epicure. „Il eſt certain, *dit-il*[100], qu'il y a „des choſes qui doivent leur viteſſe à la le„gèreté de leur nature, comme la lumiere & „la chaleur du Soleil qui ſont compoſées d'a„tomes très-ſubtils: ils traverſent aiſément „tout l'intervalle de l'air; en ſorte que dans „un inſtant une lumiere eſt perpetuée par une „autre lumiére, & que ſes rayons ſont toujours „pouſſés & preſſés par de nouveaux rayons.“

Je ne penſe pas qu'on puiſſe s'expliquer plus clairement, & c'eſt en vérité avoir bien envie

in preſſu vel motu per iſtius medium propagato conſiſtere fingitur . . . . corpuſcula è corporibus lucentibus emiſſa. *Newton.* Optic. pag. 314 & 315.

[100] Principio perſæpe leves res, atque minutis
Corporis factas, celeres licet eſſe videre.
In quo jam genere eſt Solis lux, & vapor ejus,
Propterea quia ſunt è primis facta minutis:
Quæ quaſi cuduntur, perque aëris intervallum
Non dubitant transire ſequenti concita plaga.
Suppeditatur enim confeſtim lumine lumen,

envie d'attribuer toutes les connoissances aux Modernes, que de ne pas reconnoître, que la base sur laquelle Newton a établi les trois quarts de son Systême sur la lumiere, avoit été posée par un autre Philosophe plus de deux mille ans avant lui; il est vrai que l'Anglois a perfectionné infiniment ce qu'il a emprunté du Grec, & qu'il a épuré un lingot d'or mêlé de beaucoup d'alliage.

Epicure a encore expliqué parfaitement les qualités sensibles, comme les odeurs, les saveurs, &c. Tous les Philosophes raisonnables conviennent aujourd'hui que ces qualités ne sont point attachées aux corps par leur nature; Lucrèce soutient la même chose. „Ne pensez pas, *dit-il* [1], que les Principes „des choses qui n'ont point de couleur ayent d'au-

Et quasi protelo stimulatur fulgore fulgur.
Lucret. Lib. IV. p. 22. Vers. 183. & seqq.

[1] Sed ne forte putes solo spoliata colore,
Corpora prima manere: etiam secreta teporis
Sunt, ac frigoris omnino, calidique vaporis:
Et sonitu sterila & succo jejuna feruntur:
Nec jaciunt ullum proprio de corpore odorem.

. . . .

Propterea demum debent primordia rerum
Non adhibere suum gignundis rebus odorem:

„d'autres qualités, comme le chaud, le froid, „le son, le suc & l'odeur. Comment pour- „roient ils donner aux êtres qu'ils composent „leur couleur & leur son, puisqu'étant soli- „des & simples, il n'émane rien d'eux, ils „sont de même sans goût, sans froid, sans „chaud, & n'ont aucune chose de cette na- „ture."

Voilà, *Monsieur*, encore une prétendue découverte attribuée à la Philosophie Moderne. Quels éloges n'a-t-on pas donnés à Descartes, pour avoir soutenu & prouvé que toutes nos sensations ne sont causées que par l'impression des corpuscules[a], qui d'ailleurs n'ont eux mêmes aucunes qualités que les trois dimensions nécessaires à tous les corps

Nec sonitum, quoniam nihil ab se mittere possunt:
Nec simili ratione saporem denique quemquam;
Nec frigus, neque item calidum, tepidumque vaporem
Cætera &c. . . . .

Lucret. de Rer. Nat. Lib. II. p. 180. Vers. 841. & seqq.

[a] Hinc, ubi quod suave est aliis, aliis fit amarum.
Illis quis suave est, lævissima corpora debent
Contrectabiliter caulas intrare palati:
At contra, quibus est eadem res intus acerba:
Aspera nimirum penetrant, hamataque fauces:

corps. Lucrèce avoit avancé la même opinion après son Maitre Epicure, il y a plus de dix-sept cens ans : & il attribuoit à l'impression de ces corpuscules non-seulement la cause des odeurs, mais encore du goût [2]; c'est la différente maniére dont-ils frappent les Sens qui fait que l'un trouve amer ce que l'autre assûre être doux. Les propriétés de l'Aimant ont été expliquées par ce même Philosophe comme par les plus habiles Modernes ; il dit [3] que la matiére magnétique qui sort de l'Aimant chasse d'entre le Fer & l'Aimant l'air qui s'y trouve, qui revient ensuite sur le Fer & l'Aimant, & les force à se réunir.

Après

Nunc facile ex his est rebus cognoscere queque.
Idem, Lib. IV. p. 94. Vers. 659. & seqq.

[3] Principio, fluere è Lapide hoc permulta necesse est
Semina, sive æstum, qui discutit aëra plagis:
Inter qui Lapidem, Ferrumque est cunque locatus.
. . . .
Aër, à tergo quasi provehat, atque propellat;
. . . .
Trudit, & impellit, quasi navim velaque Ventus.
Idem, Lib. VI. p. 428. Vers. 1000, & seqq.

Après avoir donné à Epicure & à Lucrèce les éloges qu'ils ont si justement mérités, il faut avouer qu'ils ont été l'un & l'autre de très-mauvais Astronomes, en prétendant [4] que le disque du Soleil n'étoit pas plus grand qu'il

4 Nec nimio Solis major rota, nec minor ardor
Esse potest, nostris quam sensibus esse videtur.
Idem, Lib. V. p. 230. Vers. 565, & 566.

5 Nam quibus è spatiis-cumque ignes lumina possunt
Adjicere & calidum membris adflare vaporem,
Nihil visus intervalla de corpore libant
Flammarum, nihilo ad speciem'st contractior ignis.
Proinde calor quoniam Solis, lumenque profusum
Perveniunt nostros ad sensus, & loca fulgent;
Forma quoque hinc Solis debet illimque videri,
Nihil adeo ut possis plus, aut minus addere vere,
Lunaque sive notho fertur loca lumine lustrans,
Sive suam proprio jactat de corpore lucem:
Quidquid id est, nihilo fertur majore figura,
Quam nostris oculis quam cernimus esse videtur;
Nam prius omnia quæ longe semota tuemur
Aëra per multum specie confusa videntur,
Quam minimum filum. Quapropter Luna necesse est,
Quandoquidem claram speciem certamque figuram
Præbet ut est oris extremis cumque notata,
Quanta hæc quæque fuat, tanta hinc videatur in alto.
Postremo quoscumque vides hinc ætheris ignis,
(Quandoquidem, quoscumque in terris cernimus ignis,
Dum tremor est clarus, dum cernitur ardor eorum,
Perparvum quiddam interdum mutare videntur

qu'il nous le paroissoit. De quelque espace, *dit Lucrèce* [5], que les feux dardent leur lumiére, & qu'ils communiquent leur chaleur, ils ne perdent rien de leur flâme dans l'intervalle qui se rencontre, & leur brillant ne paroit

Alterutram in partem filum, quo longius absit)
Scire licet perquam pauxillo posse minores
Esse; vel exigua majores parte, brevique.
Illud item non est mirandum, qua ratione
Tantulus ille queat tantum Sol mittere lumen,
Quod Maria ac Terras omnes, Cœlumque rigando
Compleat, & calido perfundat cuncta vapore.
Nam licet hinc Mundi patefactum totius unum
Largifluum fontem scatere, atque erumpere flumen
Ex omni Mundo, quò sic elementa vaporis
Undique conveniant, & sic conjectus eorum
Confluat, ex uno capite hic ut profluat ardor.
Nonne vides etiam quam late parvus aquaï
Prata riget fons interdum, campisque redundet?
Est etiam quoque, uti non magno Solis ab igne
Aëra percipiat calidis fervoribus ardor;
Opportunus ita est si forte, & idoneus aër,
Ut queat accendi parvis ardoribus ictus.
Quod genus interdum segetes, stipulamque videmus
Accipere ex unâ scintillâ incendia passim.
Forsitan & rosea Sol alte lampade lucens
Possideat multum cæcis fervoribus ignem
Circum se, nullo qui sit fulgore notatus,
Æstiferum ut tantum radiorum exaugeat ictum.

5 *Idem*, ub. sup. Vers. 567, & seqq.

roît pas avec moins d'éclat à la vûe. Ainſi il faut que la circonférence du Soleil ne ſoit ni plus grande, ni plus petite que nous la voyons. La Lune auſſi, ſoit qu'elle éclaire par ſa propre lumiere, ou par une qui lui eſt étrangére, ne doit être que de la grandeur qu'elle nous paroît. Ces raiſonnemens ſont pitoyables. Où eſt ce que Lucrèce avoit trouvé qu'un feu allumé ſur une Montagne ſemble de dix lieues auſſi grand, que lorſqu'il n'eſt vu que de deux ou trois cens pas? Les autres raiſons des Epicuriens ne valent pas mieux que celle-là; vous les pouvez voir au bas de la page. Je ne dis rien du doute ſur la nature de la lumiere de la Lune; il eſt ſi ridicule qu'il ne mérite pas qu'on s'y arrête.

Avant que de finir ma Lettre, je me crois obligé de prendre la défenſe de Lucrèce contre l'Auteur de l'Hiſtoire Critique de la Philoſophie. „Le Poëme de Lucrèce, *dit-il* [6], „eſt écrit d'une maniére ſerrée, quelquefois „délicate, rarement agréable. Pour moi, je „trouve

6 Hiſtoire Critique de la Philoſ. Tom. III. p. 25.

7 Lucretii Poëmta, ut ſcribis, ità ſunt multis luminibus tincta, multæ tamen etiam artis. *Cicer. Epiſt.* Q. Tull. Frat.

„trouve que l'art s'y fait trop sentir; ce qui „répand sur tout l'Ouvrage je ne sai quoi de „sombre & d'obscur. Je trouve encore que „les matiéres n'y sont point assez bien nouées „les unes avec les autres, & que les pre„miéres preuves ne préparent point à celles „qui doivent les suivre."

Je suis fâché, que Mr. Deslandes, ait porté un jugement si peu équitable sur un des plus beaux & des plus parfaits Morceaux que l'Antiquité nous ait transmis. Peut-on trouver le Poëme de Lucrèce *rarement agréable*; il semble être dicté par les Graces? Je conviens qu'il y a beaucoup d'art; mais il ne s'y fait sentir que pour en relever les beautés, au moins est-ce-là le jugement qu'en a porté Cicéron [7]. Ovide [8] croyoit que les Vers de Lucrèce ne pouvoient périr que par la destruction de l'Univers; Scaliger & Casaubon ont égalé la diction de ce Poëte à celle de César & de Cicéron. Il est vrai que Quintilien [9], en comparant assez mal à propos Lucrèce à Macer, dit qu'il est elégant

[8] Carmina sublimis tunc sunt peritura Lucreti,
Exitio Terras cum dabit una dies.
Ovid. Amor. Lib. I. Eleg. XV.

[9] Nam Macer & Lucretius legendi, sed non ut phrasim,

gant, quoique difficile; mais que les matiéres abstraites qu'il a traitées sont une excuse assez légitime. Je ne comprends donc point quelle est cette différence que Mr. Deslandes met entre *délicat* & *agréable*. Si, par cette derniére épithete, il entend que Lucrèce auroit du remplir son Livre d'Episodes galants, & faire de son Poëme Philosophique un Livre digne de servir de modèle aux Combervilles & aux Calprenèdes, bien des gens remercieront Lucrèce de s'être contenté d'être délicat, sans être agréable.

§. XVIII.

SENEQUE.

Lucrèce n'a pas été le seul Philosophe, qui ait illustré l'ancienne Italie; Sénéque, Précepteur de Néron, lui fit encore plus d'honneur à mon avis. Ce Philosophe nâquit à Cordoue sous l'Empire d'Auguste; il fut amené

id est, corpus eloquentiæ faciant. Elegantes in sua quisque materia, sed alter humilis, alter difficilis. Quintil. de Institut. Orat. Lib. X. Cap. I.

[20] (Philosophi) . . . . . . intelligunt Custodem Rectoremque universi, Animum ac Spiritum, mundani hujus Operis Dominum & Artificem. *Senec.* Natural.

amené très-jeune à Rome, & mourut l'an 65 après la Naissance de Jésus-Christ. Il admettoit 1° une Intelligence, qui avoit donné l'arrangement à l'Univers, & qui en conservoit l'ordre & l'harmonie; il reconnoissoit sagement que le Hazard ne pouvoit rien produire de réglé, encore moins conserver ce qu'il avoit produit.

Sénéque avoit un génie grand, vaste, profond: il écrivoit d'une manière serrée, exacte, il ne se permettoit aucun écart: il égayoit les matiéres qu'il traitoit par plusieurs Faits d'Histoire qu'il y mêloit; ses Lettres & ses Traités en contiennent un grand nombre. Sa Morale étoit sévére; par-tout il fait la guerre au Vice, moins touché de faire aimer la Vertu que de rendre le Crime odieux. Ses sentimens nobles & remplis de probité lui ont acquis l'estime de tous les honnêtes gens; mais quelques-uns de ses admirateurs outrés se sont laissés emporter à leur

Quæst. Lib. II. Cap. 45. Dans un autre endroit ce Philosophe, en parlant de l'inutilité des Dieux d'Epicure, & soutenant la nécessité d'admettre une Providence, s'explique en ces termes: Non exaudiens vota, nec nostri curiosus, atqui hunc vis videri colere tanquam parentem. *Idem*, de Benef. Lib. IV.

à leur passion. Ils ont prétendu qu'il avoit eu un commerce de Lettres avec Saint Paul: un Imposteur avoit supposé quelques Epitres de ce Philosophe & de cet Apôtre: ils ont cru qu'ils ne devoient point rejetter cet Ouvrage. En vérité cela est pitoyable. Cependant quelques Ecrivains ont voulu encore en soutenir l'autenticité dans ces derniers Siècles.

La Mothe-le-Vayer a parfaitement réfuté cette opinion. „L'autorité, *dit-il*[11], du „Pape Linus, de St. Jérôme, suivie par Sixtus Senensis & assez d'autres, qui ont cru „ces Lettres véritables, est sans doute de très „grande considération. Et néanmoins tous „les hommes de savoir du dernier Siècle les „ont regardées comme apocryphes, ou sup„posées, & le Jugement de l'Eglise Univer„selle semble avoir suffisamment réglé & com„me déterminé ce que nous devons penser, „quand elle a défendu de mettre ces Epîtres „de St. Paul, dont nous parlons, au rang „des autres qui sont Canoniques. Pour le „regard du témoignage de Linus, on le re-

fute

[11] *La-Mothe-le-Vayer* de la Vertu des Payens, Part. II. Tom. I. p. 660. Edit. *in Folio*.

„ſute, parce qu'encore qu'il ſoit vrai que ce „Pape ait autrefois écrit le Livre qu'on cite des „Actes de St. Pierre, ſi eſt-ce que celui qu'on „voit & dont-on ſe ſert aujourd'hui eſt appa-„remment faux au jugement de Bellarmin & „de Baronius, lequel y remarque même des „taches de l'Hérefie des Manichéens. Quant „à St. Jérôme, qui a pu faire faillir St. „Auguſtin & les autres, je n'oſerois pas dire, „comme Eraſme, que ce bon Pere n'igno-„rant pas la ſuppoſition des Lettres de St. „Paul à Sénéque, s'eſt voulu prévaloir de „la crédulité des hommes ſimples, pour leur „faire lire plus volontiers les Oeuvres de Sé-„néque, quand ils demeureroient perſuadés „qu'il étoit Chrétien . . . car il n'eſt „pas poſſible de défendre les fautes & les im-„pertinences dont ces Lettres ſont convaincues „par le Cardinal Baronius, ni de repondre „à tout ce que Louïs Vives, Geſner, Bellar-„min, Faber, Poſſevin, Lipſe, Eraſme & „une infinité d'autres ont écrit contr'elles. „Et certes quand je lis dans Tacite les perſé-„cutions qui ſe firent ſous Néron, j'ai bien „de la peine à m'imaginer comment Sénéque „eût pu être dans un commerce ſi familier „de Lettres avec St. Paul, ſans qu'il en fût „venu quelque choſe à la connoiſſance de la

„Cour, & particuliérement du Prince . . „. . . . Je ne ſai d'ailleurs ſi ce n'eſt pas „faire tort à St. Paul, ce Vaſe ſacré d'élection, „de penſer quil ait verſé inutilement ſes li„queurs dans une ame telle que celle de Sé„néque.„

Après des raiſons auſſi évidentes, n'eſt-il pas ſurprenant que l'Auteur de la Vie de St. Paul imprimée depuis deux ou trois ans, ait voulu faire revivre l'opinion de l'autenticité de ces Lettres. Il eſt encore plus extraordinaire que les ſages Ecrivains du Journal des Savans ayent fait mention de ce ſentiment comme étant ſoutenable & n'ayant rien qui répugne. Si les Lettres que nous avons de de St. Paul à Sénéque, & de Sénéque à St. Paul ſont originales, il faut convenir que les autres Ouvrages qui nous reſtent de ce Philoſophe ſont tous ſupoſés; car il ny a rien qui ſoit plus différent & plus diſſemblable que ces prétendues Lettres & ſes autres Ecrits.

Après

[a] On peut voir ces reproches dans l'article de Dion Caſſe, dans les Lettres de cet ouvrage ſur les Hiſtoriens grecs. On en trouvera auſſi quelques uns que lui fait Tacite, qui ſont très-graves, & contre leſquels il eſt impoſſible de juſtifier Seneque entierement.

[b] Sed uterque menſuram implevimus, & tu quan-

Après avoir rejetté toutes les fable qu'on a inventées pour honorer la Mémoire de Séneque, je le défendrai contre la calomnie des Auteurs anciens & modernes, qui l'ont accusé de plusieurs crimes imaginaires [12]. Dion Cassius & son Abbréviateur Xiphilin ont été les sources où tous les ennemis de ce Philosophe ont puisé les reproches qu'ils lui ont faits.

Quant aux richesses de ce Philosophe, on ne sauroit nier qu'il n'en ait possédé de très-considérables, puisqu'il nous l'apprend lui-même dans le Discours que Tacite lui fait prononcer en prenant congé de Néron, & en lui remettant ce qu'il tenoit de sa libéralité. Il n'hésite pas à dire qu'il a reçu de son Prince [13] autant qu'un Particulier pouvoit recevoir, & qu'un Souverain pouvoit doner. Mais on peut être riche & très-honnéte homme, surtout lorsqu'on fait un aussi bon usage de ses richesses que Sénéque. Juvénal [14] nous ap-

tum Princeps amico tribuere posset, & ego quantum amicus à Principe accipere. *Tacit.* Annal. Lib. IV.

14 Nemo petit modicis quæ mittebantur amicis
A Seneca . . . .
Juvenal. Sat. V.

apprend qu'il les employoit à soulager ses amis dans le besoin, & à aider ceux qui se trouvoient dans l'indigence. Peut-on se figurer qu'un Poëte Satirique, tel que Juvénal, qui n'épargne personne, pas même la Mémoire des Souvèrains, ait loué sans raison, la libéralité de Sénéque, mort peu d'années avant qu'il composât ses Satires?

S'il y a eu des personnes qui ont calomnié ce Philosophe, c'est une suite du malheur attaché à la condition des Ministres & des Favoris des Princes: la jalousie & la haine s'unissent pour tâcher de ternir l'éclat de leurs plus belles actions. Que n'a-t-on pas écrit contre les Cardinaux Richelieu & Mazarin? Qu'est-ce qu'on n'a pas inventé pour flêtrir la gloire des Colberts & des Louvois?

C'est avoir assez fait l'apologie de Sénéque, je viens à ses Ouvrages Physiques. Nous avons de lui VII. Livres qu'il a composés sous le titre de *Questions Naturelles*, qui sont remplis de choses très-curieuses. Comme dans sa vieillesse il s'étoit entiérement adonné à la Phy-

[15] Occulto enim itinere subit terras & palam venit, secreto revertitur, colaturque in transitu Mare. *Senec.* Quæst. Natural. Lib. III. Cap. V.

[16] In terra quoque sunt alia itinera, per quæ Aqua,

Physique, si la cruauté de Néron ne l'eut point obligé à se faire ouvrir les veines dans un Bain d'eau tiède, il eût sans doute publié encore d'autres Ouvrages, que nous serions fort heureux d'avoir; car ce Philosophe a fait des découvertes très utiles sur les Tremblemens de terre, sur les Eaux, sur les Météores, &c.

Quelques Modernes se sont servis très-utilement des idées de cet Ancien, & ont voulu, selon la bonne & louable coutume, les faire passer pour neuves. Je me contenterai d'en citer deux exemples, le premier sur l'origine des Fontaines, le second sur la circulation du Sang. Vous verrez, *Monsieur*, encore deux choses dont on parle tant aujourd'hui, & de la connoissance desquelles on se félicite si fort, apperçues & même crues par un Ancien. „Les Fontaines, *dit Sénéque* [15], „viennent de la Mer par des chemins cachés „& inconnus, & y retournent de même." Voyons à présent le second exemple. „De „même, *écrit ce Philosophe* [16], qu'il y a dans „la

& aliæ, per quæ Spiritus currit: adeoque illam ad similitudinem humanorum corporum Natura formavit, ut majores quoque nostri aquarum appellaverint venas. *Idem.* Quæst. Natur. Lib. III. Cap. XV.

„la Terre des chemins pour que les eaux „s'écoulent continuellement, de même aussi „nos Veines sont les Canaux du Corps hu„main.“ Dans un autre endroit [17] il dit, „que lorsque les esprits vitaux, qui sont dans „le Sang, circulent sans empêchement, le „corps n'est point sujet aux tremblemens.“ Comment Sénéque auroit-il voulu que les esprits vitaux eussent circulé, si le Sang ne circuloit pas lui-même, s'il remplissoit tous les vaisseaux, & s'il bouchoit tous les passages?

§. XIX.

P L I N E.

Puisque j'ai osé vous avancer que la circulation du Sang n'étoit pas inconnue à quelques Anciens, j'ajouterai que l'opinion que nous avons sur le reflux n'étoit pas aussi ignorée d'eux. Pline autre Philosophe Latin pensoit à peu près comme nous là-dessus. Le Jésuite Regnault sera garant que je ne prête rien à Pline qu'il n'ait soutenu. Ecoutons

17 Quamdiu sine injuria perfluit Spiritus & ex more procedit, nullus est tremor corpori. *Idem*, ibid, Lib. VI. Cap. 18.

tons ce Jésuite. „ Ce que la Mer, *dit-il*[18], „eut toujours de plus frappant, c'est le flux „& le reflux; & à vous entendre, Ariste, „c'est ici que la Physique triomphe. Quels „rapports n'a-t-elle point observés entre les „mouvemens de la Mer & ceux de la Lune? „Les mouvemens journaliers de la Lune sont „conformes à ceux de la Mer: la Lune re- „tarde chaque jour & la Marée aussi: on „diroit que celle-ci est sensible aux différen- „tes Phases de celle-là: chaque mois, & à „la nouvelle & à la pleine Lune, sur-tout „quelque tems après, la Marée croit plus „qu'à l'ordinaire: le flux diminue quand la „Lune approche de ses Quadratures; le flux „augmente quand la Lune revient vers les „Conjonctions ou les Oppositions. Quelque- „fois la Lune s'éloigne de la Terre & la Ma- „rée est plus basse: quelquefois la Lune „est plus proche de la Terre, & la Marée „est plus haute: mais les plus grandes Ma- „rées arrivent quelques jours après les Equi- „noxes, où le Soleil & la Lune semblent se „réunir

17 Origine ancienne de la Physique Nouvelle, Part. I. 143. Edit. d'Amsterd.

„réunir dans l'Equateur, pour rendre l'effet „plus ſenſible, & ſur-tout après l'Equinoxe „de l'Automne. Ces Obſervations que l'on „a faites récemment, dites-vous, ne ſont-el- „les pas importantes & curieuſes? Sans „doute. Auſſi St. Auguſtin & St. Ambroiſe „en parlent; liſez le Chapitre LXXXX. du II. „Livre de Pline [19]; vous verrez qu'il les „trouva toutes ſi belles, qu'il prit ſoin d'en en- „richir ſon Ouvrage."

Je m'apperçois, *Monſieur* qu'il eſt tems que je ſonge à finir ma Lettre; mais je ne puis m'empêcher de vous faire encore en deux mots l'éloge de l'Hiſtoire Naturelle de Pline. Ce Livre eſt rempli de choſes auſſi intereſſantes que curieuſes: on eſt embaraſſé, en le liſant, de ſavoir ſi l'Auteur eſt plus grand Hiſtorien que Philoſophe; mais on convient qu'il eſt l'un & l'autre à un très-haut point. Il eſt dommage qu'avec de ſi rares talens & tant de connoiſſances, Pline ait donné dans l'Athéïſme, & qu'ayant eu ſouvent trop de crédulité pour bien des faits extraordinaires & faux qu'il a rapportés, il n'ait

19 Modici a nova ad dividuam (Lunam) æſtus, pleniores ab ea abundant . . . . Duobus Æquinoctiis maxime tumentes, & Autumali amplius

n'ait été incrédule que sur l'existence de Dieu. Sa curiosité fut la cause de sa mort; voulant examiner de trop près les embrasements du Mont Vésuve, il fut étouffé par les exhalaisons, qui sortoient de ces Gouffres. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très humble & très obéissant Serviteur, &c.



LET-

quam Verno, &c. *Plin.* Harduini. Tom. I. Lib. II. Cap. 97. p. 117. cité par le P. Regnault, *ub. sup.*

LETTRE HUITIEME.

MONSIEUR,

Avant que de vous parler des Philosophes modernes que je diviserai en deux classes différentes, la prémiere contenant les Scholastiques, & la seconde les Savans de ces derniers Siècles, je dirai un mot de quelques Philosophes anciens, dont je n'ai pu faire mention dans mes Lettres précedentes, soit que l'occasion ne s'en soit pas présentée, soit que ces Auteurs ayant vêcu après les autres, j'aye cru ne point devoir interrompre l'ordre que je me suis prescrit.

§. I.

PLUTARQUE.

Plutarque nâquit à Chéronée dans la Béotie : il fut le troisième Béotien qui démentit l'idée que les autres Peuples avoient de ses

[1] Quæ necessitas cogit multos esse Joves, si plures sint Mundi, non singulis præesse Principem Universi Deum, mente ac ratione præditum, qualis est qui a no-

ses compatriotes; ils étoient si décriés pour l'esprit, que Béotien & stupide étoient des termes synonymes. Pindare natif de Thèbes, Epaminondas & Plutarque detruisirent un préjugé aussi faux, & firent voir évidemment qu'il n'est point de Pays, où l'Ame ne puisse s'élever & donner des marques qu'elle n'est point si dépendante des Elémens, qu'elle ne conserve le feu divin qu'elle tient de son origine.

Plutarque suivit la Philosophie Académique: il profita utilement de ses Préceptes; il se moquoit des Dieux du Paganisme, & avoit une idée très-claire de la necessité d'un seul Dieu. *Puisqu'une Divinité suffit*, disoit-il [1], *pourquoi veut-on en admettre plusieurs?* Les Ecrivains modernes ont rendu justice au mérite de Plutarque: l'Auteur de sa Vie s'explique en ces termes: [2] "On ne sauroit „mieux parler de l'unité de Dieu, de son im„mensité, de sa bonté, & de la pureté de son „essence. Il dit, que l'essence de Dieu n'est „que grandeur & majesté, que bonté, qu'amour,

bis Dominus omnium ac Pater cognominatur? *Plut.* de Oracul. defectu, pag. 421.

[2] *Vies* des Hommes Illustres de Plutarque Tome IX. Dacier Vie de Plutarque, pag. 37.

„mour, que magnificence: que Dieu eſt par-
„tout, que c'eſt un Etre heureux, immuable
„& incorruptible: que ſon véritable nom
„eſt *Celui qui eſt*. . . . . . [3] Il faut dire
„de Dieu ſeul qu'il eſt, & il n'eſt point par
„rapport au tems; mais par rapport à
„l'éternité qui eſt immobile, non meſurée par
„le tems, & qui n'eſt ſujette à aucune décli-
„naiſon, ni à aucun changement, & dans la-
„quelle il n'y a rien qu'on puiſſe dire ni pre-
„mier, ni dernier, ni nouveau. Dieu eſt un,
„exiſtant réellement, renfermant dans le ſeul
„point préſent toute l'éternité: & il n'y
„a que lui ſeul qui ſoit véritablement, ſans
„qu'on puiſſe dire qu'il a été, ni qu'il ſera;
„& comme il eſt ſans commencement, il eſt.
„La véritable Théologie pourroit-elle ſe mieux
„exprimer ?„

Cette réflexion de l'Hiſtorien de Plutarque eſt très-juſte; il faut convenir qu'on ne trouvera rien dans les premiers Peres de plus beau, de plus clair & de plus diſtinct ſur l'unité de Dieu. Il eſt dommage que Plutarque n'ait pu connoître ſa ſpiritualité parfaite; mais il l'a cru un corps très-ſubtil, ainſi

3 Tome II. pag. 303.

ainsi que tous les autres Philosophes. Ce seroit d'ailleurs lui faire un reproche mal fondé, que de l'accuser d'être tombé dans le Polythéisme des autres Payens malgré ses beaux raisonnemens, parce que dans plusieurs endroits de ses Ouvrages il employe le terme de *Dieux ;* c'étoit un usage établi chez tous les Auteurs anciens : Cicéron, Platon, tous les Philosophes les plus unitaires s'en sont servis très-souvent ; & il auroit été impossible, qu'un homme qui pensoit aussi-bien que Plutarque, & qui reconnoissoit la nécessité de l'unité de Dieu, eût voulu en admettre un nombre infini contre sa conscience & contre ses lumiéres.

La maniere dont Plutarque a pensé sur l'immortalité de l'Ame est très-sensée: il a compris que la plus forte preuve contre l'anéantissement de l'Esprit découloit de l'existence de Dieu; & qu'il étoit impossible que la Divinité toute bonne & toute-puissante, ayant formé les hommes pour faire le bien & fuir le mal, ne les punît pas lorsqu'ils desobéissoient à ses ordres. „Une seule & „même raison, *dit il*, établit & prouve solidement ces deux vérités, qu'il y a une Pro„vidence qui régit le Monde, & que les „Ames subsistent après la mort. Si 'on

„ruïne un de ces principes, on ruïne nécef-„fairement l'autre. L'Ame fubfiftant donc „après la mort, il eft probable qu'elle re-„çoit alors les peines ou les récompenfes „qu'elle a méritées; car, pendant qu'elle eft „en vie, elle combat comme un véritable „Athlète, &, après qu'elle a affez combattu, „elle reçoit alors ce qu'elle a mérité, mais „les récompenfes ou les chatimens qu'elle „reçoit alors étant feule, c'eft-à-dire dépou-„illée du corps, pour tout ce qu'elle a fait ici-„bas, ne nous touchent point, nous qui „fommes en vie, car outre que nous ne les „connoiffons pas, nous refufons fouvent de „les connoître."

Un Philofophe éclairé du flambeau du Chriftianifme, & guidé par la Révélation, ne pourroit pas raifonner plus fagement & plus conféquemment.

La Morale de Plutarque étoit auffi pure, que fes opinions fur l'Ame & fur la Divinité étoient raifonnables: il fe déchaine contre les Epicuriens avec autant de force qu'un Janféniſte contre la Morale relâchée des Jé-fuites; Pafchal n'eft point un Sermonneur plus véhément que lui. „Ces Philofophes, „*dit-il* [5], n'ont aucun fentiment, ni aucune „idée des voluptés de l'Ame, ils difent même „qu'ils

„qu'ils n'en veulent point avoir; au con-„traire rapportant toujours au Corps toute „la faculté contemplative de l'Ame, & la „tenant plongée dans les plaisirs de la chair, „comme avec des masses de plomb, ils ne dif-„férent en rien des Palefreniers ou des Ber-„gers, qui mettent devant leurs Bêtes du „foin, de la paille, ou de l'herbe, comme la „propre pâture de ces Animaux, dont ils ont „besoin. N'est-il pas vrai qu'ils veulent de „même, que l'Ame s'engraisse comme un „Pourceau de ces voluptés du corps, tant de „celles qu'elle a déja eues & dont le souve-„nir la chatouille encore, que de celles dont „elle espére de jouïr, ne lui permettant ja-„mais de sentir, ni de rechercher aucune vo-„lupté qui vienne d'elle? He que peut-on „imaginer de plus absurde, qu'y ayant deux „parties distinctes, dont l'homme est composé „(l'Ame & le Corps), & l'Ame ayant par sa „nature le premier degré d'honneur, cepen-„dant il y ait un bien propre & particulier „pour le Corps, selon sa nature, & qu'il „n'y en ait aucun pour l'Ame mais qu'elle „demeure-là, oisive, à contempler les affe-„ctions

s *Id.* ibid. pag. 1096.

„ctions & les paſſions du Corps, en y par-
„ticipant elle-même, & s'en rejouïſſant en
„eſclave, & qu'elle demeure-là dès ſa naiſſan-
„ce, ſans mouvement, ſans aucun plaiſir, ſans
„aucun deſir & ſans aucune joye qui lui ſoit
„propre & particuliére? Car il faut, de
„deux choſes l'une, ou qu'ils faſſent nette-
„ment & ſans détour l'Homme tout de chair,
„comme font quelques-uns qui nient l'exi-
„ſtence de l'Ame, ou qu'en nous laiſſant ces
„deux natures diſtinctes, ils laiſſent à cha-
„cune un bien ou un mal, qui lui ſoit pro-
„pre ou étranger. Comme de nos cinq
„Sens de nature, chacun eſt deſtiné & appro-
„prié à un ſujet ſenſible, quoiqu'il y ait en-
„tre eux une ſympathie, qui fait qu'ils ſentent
„les biens & les maux, les uns des autres, le
„principal inſtrument du ſentiment de l'Ame
„c'eſt l'Entendement; or il n'y ſa rien de
„plus ridicule, que de ne laiſſer à cet Enten-
„dement aucun ſpectacle, aucun mouvement,
„aucune paſſion qui lui ſoit propre & na-
„turelle, & dont l'Ame puiſſe faire ſon uni-
„que plaiſir.“

J'ai rapporté, *Monſieur*, ce paſſage ſans l'abréger, quoiqu'un peu long, parce qu'il eſt capable de donner lui ſeul l'idée de la beauté de la Morale de Plutarque, & de la ſageſſe

sagesse qui brille dans la plûpart de ses Ecrits Philosophiques. Car ils ne sont point tous égaux en mérite ; il en est même quelques uns que, pour sa gloire, il auroit été à souhaiter qu'on eût supprimés. Son Traité sur les Oracles est dans le cas : il recherche dans cet Ouvrage la cause de leur cessation, & il fait parler les plus grands Philosophes de son tems ; mais ces Philosophes font quelquefois, & même presque toujours, de si mauvais raisonnemens, & debitent tant de fables absurdes, qui n'ont ni fondement ni vraisemblance, qu'on ne reconnoit plus ce sage Plutarque, qui au milieu des ténèbres du Paganisme trace des leçons de Morale dignes d'être pratiquées par les plus rigides Chrétiens. Ses Traités sur la création de l'Ame & sur le Démon de Socrate ne valent guère mieux, que celui sur la cessation des Oracles.

Un autre défaut qu'on est en droit de reprocher à Plutarque, c'est que, malgré les belles choses qu'il a dites de la Divinité, il a souvent porté si loin les Objections des Epicuriens, usant du Privilège des Académiciens, qui poussoient également les deux sentimens opposés, qu'il a prêté des armes aux Incrédules & aux Libertins, les Argumens des

Athées ayant souvent plus de poids dans sa bouche que dans celle des Athées mêmes. Pour n'affoiblir point ce qu'il dit sur l'injustice des Dieux, qui ont accablé les hommes de mille maux, je me servirai de la Traduction d'Amyot, qui conserve toute la force & l'énergie de l'Original. „Il n'y a pas un „homme sage, *dit-il* [6], ni il n'y en eut ja„mais sur la Terre, & au contraire innume„rables millions d'hommes malheureux en „toute extrémité, en la Police & Domination „de Jupiter, duquel le gouvernement & l'ad„ministration est très-bonne; & que pour„roit-il être plus contre le Bon-Sens commun, „que de dire que Jupiter gouvernant souve„rainement nous soyons souverainement mal„heureux . . . . . là où les hommes „vivent en toute extrémité misérablement & „méchamment, ne recevant plus le Vice „aucun accroissement, ni la Malheureté avan„cement.“ Dans un autre endroit Plutarque fait encore plus sentir les mêmes difficultés. „Ils tiennent, *dit-il* [7], que nous étant si mal„heureux & si misérables, sommes gouver„nés

[6] *Oeuvres de Plutarque.* Tome II. pag. 707. Edit. de Genève.

„nés par la Providence divine: or si les „Dieux se changeant nous vouloient offenser, „affliger, tourmenter & débriser, ils ne nous „pourroient pas mettre en pire état que „nous sommes présentement, . . . & „ne pourroit la vie de l'homme être ne pire, „ne plus malheureuse qu'elle est; tellement „que si elle avoit langue & voix pour parler, „elle diroit ces paroles de Hercule, *plein suis „de maux, plus n'en pourrois avoir.*

Poursuivons, *Monsieur*, l'examen des défauts qu'on peut reprocher à Plutarque. Celui que je viens de condamner est assez considérable, & lui est fort familier, sur-tout lorsqu'il écrit contre les Stoïciens; en voici un autre qui régarde uniquement sa personne, & qui me paroit très blâmable. Il usoit envers ses domestiques d'une rigueur étonnante; il les faisoit battre cruellement en sa présence, & croyoit excuser cette dureté en disant qu'il falloit que le vice fût châtié, & qu'il n'ordonnoit qu'on corrigeât ses Esclaves, que lorsque le premier feu de sa colére étoit passé. L'Historien moderne de sa Vie raconte à ce sujet

7 *Oeuvres de Plutarque*, Tome II. pag. 237.

ſujet un fait aſſez particulier, qu'il a puiſé dans Aulu-Gelle. „Plutarque, *dit-il* [8], avoit „un Eſclave d'un naturel pervers & opiniâtre, „qui avoit quelque teinture de Philoſophie „& quelque connoiſſance des Philoſophes: „un jour, pour quelque faute qu'il avoit „commiſe, Plutarque ordonna qu'on le dé„pouillât & qu'on lui donnât le fouet; pen„dant que cela s'exécutoit, ce malheureux „crioit de toute ſa force qu'il ne méritoit „point ce châtiment, qu'il n'avoit rien „fait qui en fût digne. Comme on „continuoit toujours, il renonça aux „plaintes & aux cris, & commença à „faire à ſon Maître des réprimandes très „ſérieuſes: il lui reprocha qu'il n'étoit „nullement Philoſophe, comme il s'en „piquoit: que c'étoit une choſe hon„teuſe que de ſe mettre en colére, qu'il „avoit ſouvent parlé contre cette paſſion: „qu'il avoit fait un beau Traité de la man„ſuétude; & que tout ce qu'il avoit écrit „dans ce Traité étoit démenti par ce qu'il „faiſoit dans cette occaſion, où il avoit la „cruauté

8 *Vies* des Hommes Illûſtres de Plutarque Tome IX. Vie de Plutarque par Dacier. pag. 33.

„cruauté de le faire déchirer à coups de fouet „devant ses yeux. Comment, Coquin, ré„pondit doucement Plutarque, est-ce qu'il te „paroît que je suis en colere? Mon visage, „ma voix, ma couleur, mes paroles mon„trent-elles que je suis transporté de cette „passion? Il me semble que ni ma bouche, „ni mes yeux ne marquent cet excès de fu„reur: je ne crie point à tue tête: le feu „ne me monte point au visage: je n'écume „point: je ne dis aucune parole honteuse, „& dont je doive me repentir; en un mot, „je ne suis pas dans ces mouvemens & dans „ces convulsions, qui accompagnent ordi„nairement les transports que tu me repro„ches, car voilà tous les signes de colere, si „tu ne les connois pas. En même tems se „tournant vers celui qui avoit charge de ce „châtiment, mon ami, lui dit-il, pendant „que nous disputons, lui & moi, continue „de faire ton office."

Lorsque j'examine la conduite de Plutarque, je crois voir un vindicatif Jésuite, qui fait tourmenter quelque malheureux Janséniste, ou quelque infortuné Protestant pour la plus grande gloire de Dieu. Le fier & rusé Ignatien goûte un plaisir secret des maux que souffre son Adversaire: plus il affecte

d'être fâché de se voir forcé de lui nuire, plus il redouble ses persécutions; quelle est donc cette clémence & cette mansuétude qui produisent les mêmes effets que la haine la plus envenimée & la rage la plus forte? L'Auteur de la Vie de Plutarque n'a-t-il pas „raison de dire[9]: Voilà un sang froid qui „fait bien tout ce que l'on pourroit attendre „de la fureur la plus marquée? Plutarque „croyoit qu'on pouvoit châtier sans aucun „mouvement de colére; mais je ne sai pas „si l'on ne trouvera pas que sa bonté & son „humanité dévoient souffrir d'assister lui-„même à cette punition, & de la faire con-„tinuer avec ce doux acharnement qui n'est „peut-être pas moins blâmable qu'un excès „de colére.„

Epictete, le plus sage des Philosophes après Socrate, & qui vivoit dans le même tems que Plutarque, pensoit bien différemment de lui. *Il vaut mieux*, *dit-il*[10], dans son Manuel, le plus excellent Ouvrage moral que l'Antiquité nous ait laissé après les Offices de Cicéron, *que ton Valet soit méchant*, *que si tu te rendois méprisable* . . . .

„*Peut-*

9 *Vie* de Plutarque par Dacier, pag. 34.

Peut être, diras-tu, mon Valet se trouvera fort mal de ma patience, & deviendra incorrigible : oui mais tu t'en trouveras fort bien, puisque par son moyen tu apprendras à te mettre hors d'inquiétude & de trouble. On pourroit dire que la maxime d'Epictéte est fort belle, mais qu'elle étoit un peu interressée : ce Philosophe, esclave d'un Maître dur & barbare, pouvoit-il se dispenser de soutenir tous les sentimens qui tendoient à la douceur? On rapporte qu'un jour son Maitre lui pressant fortement la jambe par malice, ce Philosophe lui dit avec beaucoup de tranquilité : Prenez garde vous me casserez la jambe : quelques momens après la chose arriva ; hé bien, dit froidement Epictete, ne vous l'avois-je pas dit? Il faut avouer que voilà un exemple d'une constance & d'une fermeté surprenantes.

Après avoir condamné la trop grande rigueur de Plutarque, blâmons aussi, *Monsieur*, son foible & son penchant pour un grand nombre de céremonies superstitieuses ; car quoiqu'il ait écrit un Traité contre la Superstition, jamais personne n'en fut peut-être accusé

*ᵃ *Epicteti* Manuale, Art. XVIII.

accusé plus justement. Il étoit entêté des Signes & des Prodiges, asservi aux usages les plus insensés des Cérémonies Payennes, & il n'y avoit aucun Songe, quelque ridicule qu'il fût, qu'il ne crût devoir regarder comme un présage de l'avenir; il nous apprend [11] qu'il resta long-tems sans manger des œufs à cause de quelque songe qu'il avoit eu. S'il eût vécu dans ces derniers tems, il eût sans doute été grand partisan du Carême, puisqu'il condamnoit même l'usage des oeufs dans certaines saisons, comme contraire aux ordres de la Divinité. Je suis fâché qu'il ne nous ait point appris dans quel mois de l'année il avoit établi son Carême, peut-être étoit-ce au mois de Mars; en ce cas on auroit fait autrefois ce que l'on fait aujourd'hui dans bien des Païs, où les hommes deviennent demi Pythagoriciens pendant quarante jours, & ne mangent plus des Animaux terrestres.

Les mœurs de Plutarque furent chastes, tous les Auteurs qui ont parlé de lui en conviennent. Si nous l'en croyons sur sa parole, il poussa le mépris des femmes jusqu'à l'extrême;

[11] *Plutarque* des Propos de Table, Liv. II. Quest. 3.

trême; il aimoit mieux lire trois où quatre pages d'un bon Livre, que de coucher avec la plus belle perſonne. Je ne crois pas qu'il ait beaucoup d'imitateurs parmi les Savans modernes: les Théologiens n'ont guère la réputation d'être chaſtes qu'à leur corps défendant & malgré eux: les Philoſophes les plus illuſtres font quelques batards de tems en tems; Deſcartes eut une fille appellée *Francine*, & Leibnitz un garçon auquel il donna le nom de *Deniger*; je doute que ces deux Savans euſſent adopté la maxime de Plutarque, & qu'ils euſſent dit comme lui: [12] „Qui eſt-ce qui trouveroit „plus de volupté à jouïr de la plus belle „femme du monde, qu'à paſſer la nuit à lire ce „que Xénophon a écrit de Panthée, ou l'Hiſtoire „de Timoclée écrite par Ariſtobule, ou celle „de Thèbes écrite par Théopompe?" Je vous demande, *Monſieur*, ſi vous croyez qu'il ne fût pas auſſi difficile de faire ſigner à tous les Savans cette maxime, qu'il l'eſt de faire accepter le Formulaire à tous les Eccleſiaſtiques de France. En voici une autre du même Auteur qui ne ſeroit guère plus goûtée

[12] *Hiſtoire* Crit. de la Philoſ. Tom. III. pag. 70.

goûtée par des gens qui ont jeuné long-tems & qui ont grand appétit : „Qui eſt-ce qui „ayant faim ou ſoif prendroit plus de plaiſir „à ſe trouver aux Feſtins des Phéaciens, qu'à „lire la Fable des erreurs d'Ulyſſe ?" J'avoue, *Monſieur*, de bonne foi, que ſi après avoir voyagé ou chaſſé toute la matinée, on m'offroit l'Odyſſée d'Homére, ou un bon morceau de pâté, je donnerois la préférence au mets le plus ſolide. On a bien dit que les Vers de Virgile ſervoient à chaſſer les Diables, & que St. Ignace s'en ſervoit très-utilement; mais je ne penſe pas que perſonne ait encore aſſûré que ceux d'Homére étoient des cordiaux fort ſucculens, & qu'ils pouvoient appaiſer la faim d'un homme, & l'empêcher de mourir d'inanition.

Avant que de quitter entiérement Plutarque, je le juſtifierai contre un reproche mal fondé de M. Deslandes. „Un ſeul endroit, „*dit-il* [13], de Plutarque m'a paru convenir „à la nouvelle Phyſique, c'eſt celui où il aſ„ſûre que chaque Plante eſt renfermée dans „ſa graine & dans ſa ſemence. Ce qui étoit „ca-

13 *Hiſtoire* Critique de la Philoſophie. Tom. III. pag. 70.

„caché ſous un petit volume, dit-il, acquiert „une grande étendue, & elle rend ſenſible „avec le tems ce que les yeux ne pouvoient „appercevoir dans l'origine . . . .“ Si Mr. Deslandes eût conſulté avec attention tous les Ouvrages de ce Philoſophe Grec, il ne l'eût pas comdamné avec autant de hauteur : il contient pluſieurs Obſervations qui conviennent parfaitement, non - ſeulement à la Pyſique Moderne ; mais même aux Syſtêmes les plus ſinguliers & les plus agréables des Philoſophes de notre tems. Les habitans placés dans la Lune par Fontenelle n'étoient pas inconnus à Plutarque, il ſouhaitoit même que quelqu'un voulût bien lui en donner des nouvelles [14]. Le Jéſuite Regnault eût empéché Mr. Deslandes de tomber dans l'erreur où il a donné, s'il eût daigné conſulter ſon Livre de l'Origine ancienne de la Phyſique ; il y eût trouvé, dans un ſeul endroit, de quoi ſe convaincre aiſément que Plutarque avoit eu bien des connoiſſances, qui convenoient à la Phyſique nouvelle. Mais il n'eſt pas ſurprenant que Mr. Deslandes n'ait pas

[14] De his qui Lunam inhabitare dicuntur, pervellem aliquid audire. Plutar. Tom. II.

pas apperçu ailleurs ce qu'il s'est figuré n'avoir pas vu dans les propres Ouvrages de Plutarque; je rapporterai le passage du Jésuite, parce qu'il renferme en peu de mots tous les faits que je serois obligé d'aller puiser ailleurs avec plus de prolixité. Plutarque nous apprend que les Egyptiens disent que „la Lune est une Terre environ 70 „fois plus petite que la nôtre [15], & que „Thalès avant Pline, disoit que la Lune doit „la lumiére au Soleil . . . il ajoute „ensuite . . . . que la Lune a des Plai„nes, des Montagnes, des Creux, des Val„lées, des endroits qui réfléchissent plus ou „moins de lumiére, comme les Miroirs con„caves, ou les Miroirs convexes; & que la „cime des Montagnes jette l'ombre tantôt „d'un côté, tantôt d'un autre. Il dit encore „que la Lune, dans sa révolution autour de „la

[15] Ægyptii, ni fallor, septuagies bis-continers in Terræ quantitate quantitatem Lunæ. *Id.* ibid pag. 932. cité par Regnault.

[16] Primum (Lunæ) motum circuitionem, secundum volutationem . . . . vocant. *Idem* ibid. pag. 937. cité par le même.

[17] Origine Ancienne de la Physique Nouvelle, par

„la Terre, tourne sur elle-même[16], & que „sa révolution autour de la Terre empeche „la chûte de cet Astre." [17] Je demande si ce sont là des opinions qui ne paroissent pas convenir à la Physique moderne.

§. II.

DIOGENE LAERCE.

Apres Plutarque, tous les Philosophes anciens qui nous restent, sont plutôt des Historiens de la Philosophie que des Philosophes; quelques-uns même ne méritent que le nom de Théologiens du Paganisme. Diogène-Laërce[18], qui vécut au tems de Marc-Aurèle, doit plutôt être compté au nombre des Historiens que des Philosophes. Ses Ouvrages sont remplis de recherches assez curieuses: ils contiennent les principales opinions des anciens

le P. Regnault de la Comp. de Jésus. Part. III. pag. 7.

18 Il étoit de la Secte d'Epicure. C'est ce qu'on voit par la maniere dont il a parlé d'Epicure, aiant emploié un seul livre pour écrire la vie de ce philosophe parmi les dix qu'il a composés pour celles de tous les autres. On croit qu'il fit cet ouvrage pour une femme appellée Aria.

anciens Philosophes : il parle surtout d'Epicure, & le traite avec beaucoup de respect ; il paroît même qu'il le préfére aux autres. Le plus grand & le plus redoutable des Critiques Modernes taxe cet Auteur [19], *de n'avoir guère plus d'exactitude dans ses raisonnemens que dans ses recits*, cette décision me paroît un peu outrée. Il est vrai que Diogène-Laèrce est froid, assez diffus, & quelquefois peu exact, mais il est plein de recherches curieuses & interressantes : & si quelques-unes paroissent tenir de la fiction, elles ne laissent pas, pour la plûpart, d'être très-utiles ; de sorte que le bon dans ses Ecrits l'emporte de beaucoup sur le mauvais. Le Cardinal Bessarion disoit, qu'il avoit écrit la Vie des anciens Philosophes avec plus de décence que ceux qui avoient composé celles des Saints.

§. III.

19 *Bayle*, Dict. Hist. & Crit, Tom. II. pag. 365.

20 Plotin, philosophe Platonicien, naquit à Lycopolis ville d'Egypte & vecut dans le troisieme siecle. Il étudia sous Ammonius, philosophe chretien, & il eut ensuite lui même à Rome des disciples payens & chretiens. Il vouloit que l'Empereur Galien fondat une ville où l'on ne suivit que les Loix de Platon. On dit que cet Empereur goûta d'abord cette idée, mais qu'il en fut ensuite désabusé par ses ministres.

§. III.

PLOTIN, PORPHYRE & JAMBLIQUE.

Plotin, Porphyre, Jamblique furent plutôt des Théologiens Payens & des Controversistes Platoniciens que des Philosophes: ils voulurent en épurant, ou plutôt en tordant les opinions de Platon, en former un Corps de Doctrine qu'ils pussent opposer au Christianisme. Théodoret est le Pere de l'Eglise qui a le mieux relevé leurs visions chimériques & les sottises de leur prétendue Magie.

§. IV.

L'EMPEREUR JULIEN.

Julien l'Apostat fut un grand Prince & un illustre Philosophe. Si l'on excepte son changement

[a] Porphyre vivoit dans le troisieme siècle sous Dioclétien. Il fut disciple de Plotin & du rheteur Longin. Il écrivit contre les Chrétiens. Nous avons de lui une vie de son maitre Plotin.

[a] Jamblique vivoit dans le quatrieme Siecle. Il eut Porphyre pour maitre. Il vecut sous Constantin, sous ses fils & sous Julien, qui lui écrivit trois lettres que nous avons encore.

gement de Religion, il eſt peu de ſes actions qui ne méritent de grandes louanges. Il attaqua vivement la Religion Chrétienne, & avec plus d'avantage que les autres Payens, parce qu'il en avoit une plus grande connoiſſance, l'ayant exercée pendant longtems. Il paroît par les Morceaux qui nous reſtent des Ouvrages de cet Empereur, dans les Invectives de St. Cyrille, qu'il avoit écrit d'une maniere bien violente. „Il m'a paru à propos, *diſoit-il*,[23] d'expoſer à la vûe de tout „le monde les raiſons que j'ai eues de me „perſuader, que la Secte des Galiléens n'eſt „qu'une fourbe purement humaine, & malicieuſement inventée, qui n'ayant rien de „divin, eſt pourtant venue à bout de ſéduire „la partie inférieure de l'Ame, & d'abuſer „de l'affection que les hommes ont pour les „Fables, en donnant une couleur de vérité „& de perſuaſion à des fictions prodi„gieuſes [24]."

Il

23 Καλῶς ἔχειν, μοι φαίνεται τὰς αἰτίας ἐκθέσθαι πᾶσιν ἀνθρώποις, ὑφ᾽ ὧν ἐπείσθην ὅτι τῶν Γαλιλαίων ἡ σκευωρία πλᾶσμά ἐστιν ἀνθρώπων ὑπὸ κακουργίας συντεθὲν, ἔχουσα μὲν οὐδὲν θεῖον, ἀποχρησαμένη δὲ τῷ φιλομύθῳ καὶ παιδαριώδει καὶ ἀνοήτῳ τῆς ψυχῆς μορίῳ τὴν τερατολογίαν εἰς πίστιν ἤγαγεν τῆς ἀληθείας·

Il falloit que les Livres de Julien fussent „écrits d'une maniére aussi subtile qu'outrageante, car les Payens les préféroient à ceux de Porphyre & des autres ; les Chrétiens même les regardoient comme capables de leur nuire ; & après la mort de cet Empereur, deux Peres de l'Eglise crurent devoir prendre la plume pour le réfuter. Je vous ai déja parlé de ce fait dans la Seconde Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire : j'ai même condamné les injures que ces Peres avoient dites, la bonne cause n'ayant pas besoin de recourir aux invectives ; aujourd'hui je relèverai plusieurs mensonges qu'ils ont insérés dans leurs Ecrits.

Il est surprenant de voir combien de fausses la plûpart des Historiens Ecclésiastiques ont debité sur le compte de Julien ; & l'on ne peut, sans surprise, considérer les calomnies qu'ils ont avancées comme des vérités évidentes. La Mothe le Vayer met dans

Julianus, in Libro II. Cyrilli contra Julianum. pag. 39.

[4] Les differens morceaux de l'ouvrage de Julien, conservés par S. Cyrille, ont été soigneusement ramassés, & forment presque l'ouvrage de Julien, tel qu'il a été

dans un seul point de vûe: une partie de ces Mensonges pieux. „Les Peres de l'Eglise „crurent, *dit-il* [25], de même que bien „des Chrétiens, que l'interêt de la Religion „les obligeoit de le jetter dans la plus grande „diffamation qui se pourroit; & bien qu'ils „n'opposassent que leur patience & leurs lar„mes, comme dit St. Gregoire, contre tou„tes ses persécutions, ils ne laissérent pas, „principalement depuis sa mort, de le dé„peindre le plus horrible en toutes ses par„ties qu'il leur fût possible, afin de rendre „sa Mémoire si exécrable, qu'elle fît peur & „servît de leçon à ses Successeurs. Ils lui re„prochérent qu'áprès être entré par le Bap„tême dans l'Eglise, y être demeuré 20 ans, „& y avoir reçu dans la Ville de Nicomédie „la qualité d'Anagnoste, ou de Lecteur, „une de celles du Clergé, il avoit honteu„sement manqué de foi à Dieu & aux hom„mes, pour suivre les profanations du Paga„nisme. St. Grégoire le représente se lavant „dans un Bain de sang, pour mieux effacer „l'impréssion & les marques des eaux baptis„males,

fait par cet Empereur. J'en ai donné une Traduction, à laquelle j'ai joint des notes très-étendues

„males. On l'accusa de Magie, & de ne te-„nir auprès de lui ceux qu'il faisoit mine d'ho-„norer, en qualité de Philosophes, que pour „apprendre d'eux l'invocation des Démons. „St. Jean Chrysostôme dit l'avoir vu, dans la „Ville d'Antioche, environné de femmes im-„pudiques & de toutes sortes de personnes „débauchées. Il lui impute même de s'être „comporté en fort mauvais Capitaine, & „d'avoir perdu par son imprudence la plus „belle Armée, que les Romains eussent em-„ployée contre la Perse. Car ne fut-ce pas „un merveilleux aveuglement que le sien, „de brûler ses Vaisseaux, à la persuasion d'un „traître, qui jouoit le personnage de Sinon, „ou de Zopyre, & qui se moquoit de sa fa-„cilité? Enfin après avoir condamné toutes „les actions de sa vie, l'Historien Socrate „le fait mourir de la main d'un Démon, & „St. Jean Damascène avec Nicéphore de celle „des Martyrs Mercure & Artemius. Il se „prend au Soleil de son trépas dans Sozo-„mène, & dans Théodoret il prononce des „blasphêmes, en expirant, contre celui qu'il nom-

*s La Mothe-le-Vayer de la Vertu des Payens. Part. II. Tom. I. pag. 668. Edit. *in folio*.

„nommoit Galiléen. Pour le regard de St. „Gregoire [26], après avoir parlé de cette „mort fort diversement & sans rien déter- „miner, il se plait à le rendre ridicule par „une envie ambitieuse qu'il attribue à cet „Empereur, le figurant prêt de se jetter „dans le Fleuve, au rivage duquel il étoit, „afin que son corps ne se trouvant plus, il „fût sans difficulté pris pour un Dieu, com- „me

[26] Comme on trouvera la refutation des mensonges, avancés par S. Gregoire de Nazianze à la fin de cette citation, je placerai ici le Passage de ce Pere de l'Eglise, pour qu'on voie le peu de fond que l'on doit faire sur les autres invectives de S. Gregoire. „Parmi „les marques, *dit-il*, de folie que Julien avoit deja don- „nées, en voici une autre des plus éclatantes. Comme „il étoit couché sur le rivage, extremement affoibli de sa „blessure, il va se mettre en tête que plusieurs de ceux „qui furent fameux avant lui avoient taché de derober „leur mort à la connoissance des hommes, & que par là „s'étant fait croire immortels ils avoient été mis au rang „des Dieux. Plein de cette idée, il ose aspirer à un „pareil honneur. Que fait-il donc pour s'ériger en Di- „vinité, & pour cacher la honte de sa mort? il tacha „(car la mechanceté ne s'éteint point avec la vie) il „tacha, dis-je, de se jetter dans le fleuve, aidé de quel- „ques amis gens afidés; gens qui assurément meritoient „bien son entiere confiance. Que si un Eunuque du Pa- „lais ne se fut apperçu de cette resolution, & n'en eut

„me assez d'autres que le Gentilisme a sou„vent consacrés, après être ainsi disparus. Il „assûre même que, sans l'opposition d'un Eu„nuque, qui ne voulut jamais consentir à „cette fourberie les plus intimes amis de „Julien lui eussent aidé à le faire."

Il seroit malheureux pour Julien que des Historiens, dont la candeur & la sincérité sont connues, de tout le monde, n'eussent pas réparé

„averti plusieurs personnes, qui s'y opposérent fortement, „detestant une action si noire & si impie, on auroit „aujourd'hui en la personne de Julien, un nouveau „Dieu que le malheur & le crime auroit enfanté, & „que des hommes aveugles adoreroient." Ainsi finit ce miserable II. Discours de S. Gregoire de Nazianze contre l'Empereur Julien, a Lyon 1734. Je me sers de cette Traduction, parce que l'auteur y a joint plusieurs remarques qui sont souvent aussi fausses & aussi injurieuses que les invectives de S. Gregoire, il y a méme quelques unes de ces remarques qui sont très dangereuses, entre autres celle qu'il fait sur l'incertitude où l'on est, si ce fut un soldat Romain ou un Perse qui blessa cet Empereur. Voici cette remarque. „On „a beaucoup cherché de qui venoit le dard dont Julien „fut percé, & on ne l'a jamais pû decouvrir. Mais qui „que ce soit qui ait été le ministre de sa mort, il est „certain qu'il n'a été que l'Exécuteur de la volonté & „de la justice de Dieu." C'est dans Theodoret que l'auteur moderne a pris un pareil discours, propre à

réparé le tort que les mensonges des Peres de l'Eglise auroient fait à sa réputation. Ammien, en parlant du combat où ce Prince perdit la vie, le représente volant à la premiére alarme au milieu des Ennemis, sans casque & sans cuirasse, se jettant dans les plus épais Escadrons, où il fut blessé par une main qu'on ne connut jamais. Des qu'on eut mis le premier appareil sur la blessure, il retourna au combat & fit paroître tant de va-

former pour les assinats les Clement, les Ravaillac & les Damiens. Comment peut-on dire qu'un Soldat, qui tue son Empereur, est le ministre de la volonté de Dieu, il est bien plutôt le ministre de l'Enfer. Dieu n'approuve jamais le crime quoi qu'il en puisse venir un bien. Si Dieu veut que ce bien arrive, il saura bien le produire par sa puissance sans pousser un homme à commettre un paricide.

Revenons aux mensonges de S. Gregoire. Ce qu'il dit de la mort de l'Empereur Julien est démenti par des temoins oculaires; car Ammien, que j'ai déja cité pour la justification de ce Prince, étoit au combat où il perdit la vie. Zosime, qui écrivoit après la mort de Julien lui donne les mêmes louanges qu'Ammien. Enfin il n'est aucun homme de Lettres qui ne convienne aujourd'hui, que les invectives de S. Gregoire ne sont que de vaines déclamations produites par un faux Zéle, & par un fanatisme également contraire à la Religion & aux loix de l'honneur, qui ne permettent jamais de calomnier

valeur, qu'Ammien l'égale à Epaminondas. Cet Auteur est d'autant moins suspect qu'il n'à point déguisé les défauts de Julien: il a condamné son zèle outré pour l'aggrandissement du Paganisme, & pour la ruïne de la Religion Chretienne; il ne dissimule point que [27] le même Empereur usa pendant long-tems de ruse, feignant d'être encore Chrêtien, quoiqu'il eut déja renoncé au Christianisme.

Un

nos ennemis, & d'inventer des mensonges pour les rendre odieux, quelque criminels qu'ils paroissent à nos yeux. „Julien, dit Mr. de la Bletterie dans la vie qu'il „a écrit de ce Prince, a eu de grandes qualités, & la „religion qui nous ordonne de prier pour nos persecu„teurs, tandis qu'ils peuvent se convertir, ne nous per„met pas de noircir injustement leur memoire." Je dirai en finissant cette note, que quoique l'Ouvrage de Mr. de la Bleterie soit très bon, il a cependant craint de justifier quelque fois Julien dans certaines occasions où il lui eut été très-facile de le faire. C'est ce que j'ai prouvé évidemment dans les Reflexions sur l'Empereur Julien qui se trouvent dans la cinquieme Edition des Lettres Chinoises à la Haye 1756.

[27] Ut omnes nullo impedimento ad sui favorem illiceret, adhærere Cultui Christiano fingebat, a quo jam pridem occulte desciverat, arcanorum participibus paucis. *Ammian. Marcell.* Lib. XXI. Capite II. pag. 206.

Un sage Moderne, en songeant aux grandes vertus dont cet Empereur fut doué, au mépris qu'il témoigna de la mort, à la constance avec laquelle il consola ceux qui pleuroient autour de lui, à son dernier entretien avec Priscus & Maximus sur l'immortalité de l'Ame, dit qu'il y a bien de quoi s'étonner, qu'après des témoignages aussi authentiques d'une vertu à laquelle il n'a manqué que la foi pour être tenue bienheureuse, St. Cyrille ait voulu faire passer Julien pour un Prince lâche & sans cœur. Ceux qui jugent des hommes qui ont vêcu dans les Siècles passés par ceux qui ont été dans ces derniers tems, sont moins surpris du procédé de St. Cyrille; il étoit Ecclésiastique & Théologien: tout étoit bon pour lui dès qu'il pouvoit nuire à ceux qu'il n'aimoit pas. Nous avons vu dans le Siècle passé quelque chose de plus fort & de plus condamnable que le procédé de St. Cyrille. Arnauld fut un Théologien renommé: Guillaume III. fut un des plus grands Princes; le Chef des Jansénistes écrivit contre lui un Livre rempli des invectives les plus atroces, & des calomnies les plus infâmes. Voilà le Cyrille & le Julien du dix-septième Siècle. Où en seroient nos neveux, s'ils étoient assez imbécil-

bécilles pour s'en tenir à ce qu'ont écrit de ce Roi d'Angleterre une foule d'Auteurs Ignatiens ou fanatiques? Ils auront égard (s'ils ont du sens) à des Historiens sages & desinteressés c'est ce que nous devons faire si nous voulons juger sainement du caractère de Julien.

Quel fond peut-on faire sur des gens assez extravagants, pour assûrer que Belzebut avoit entrepris un voyage dans ce Monde pour tuer l'Empereur Julien, ou sur des Visionaires assez peu sensés pour ériger des Assassins en Martyrs, & faire du Paradis la Cour du vieux de la Montagne & une retraite de Brigands? Le bon Damascène & le rêveur Nicéphore auroient bien dû avoir honte d'écrire leur Histoire absurde des Martyrs Mercure & Artemius. On ignore, il est vrai, quel étoit celui qui blessa Julien, mais si ce ne fut pas un Soldat ennemi, on pourroit soupçonner, avec raison, que le coup partit d'une main guidée par une fausse piété. Je conviens que du tems de cet Empereur il n'y avoit ni Jésuites, ni Dominicains; mais il pouvoit bien se trouver des *Cléments* & des *Guignards*. De tout tems le zèle pour l'avancement de la Religion a porté les hommes

aux

aux excès les plus coupables : les Catholiques ont assassiné des Rois, les Protestants les ont déthrônés, jusqu'où les hommes ne se laissent-ils point entrainer par un amour outré pour la bonne cause, aussi condamnable que la Superstition :

Relligio peperit scelerosa[28] *atque impia facta.*

En justifiant Julien des crimes imaginaires qu'on lui a imputés, nous ne déguiserons point ses défauts, comme l'aveugle croyance qu'il eut pour les prodiges, & l'attachement qu'il montra pour la divination. Ce même Ammien, qui loue sa clémence, sa valeur, son amour pour les Sciences, sa charité, sa chasteté, sa libéralité, se moque de la superstition qui lui fit dépeupler le Monde de Bœufs, par le grand nombre de Sacrifices qu'il offrit, pour chercher dans les entrailles de ces Animaux la connoissance de l'avenir.

Si

28 Lucret. de Rer. Nat. Lib. I. vs. 83.

29 Quant aux *Cesars*, au Misopogon, personne ne met en doute que ces deux Ouvrages ne soient de Julien. Quelques demi-savants ont douté de l'autenticité des Lettres de cet Empereur. Mais le plus grand nombre

Si tous les Ouvrages 29, qui paroissent aujourd'hui sous le nom de Julien, sont de cet Empereur, ainsi que le pensent plusieurs grands Hommes, & particulierement le savant Pere Pétau, ils doivent achever de déciller les yeux de ceux qui pourroient être encore assez aveuglés pour ajouter foi aux invectives des Peres ; il régne dans ces Ecrits un caractère de douceur & de probité digne des plus illustres & des plus sages Philosophes.

§. V.

Examen des sentimens des principaux Philosophes modernes sur la nature de Dieu, l'essence de l'Ame, & sur certaines opinions Physiques.

La ruïne de l'Empire d'Occident ayant entraîné celle des Sciences & des Arts dés le cinquième Siècle, la Philosophie commença à s'eclipser, & dans le sixième l'ignorance fut

des gens de Lettres & les plus célébres critiques les ont toujours crues veritables, & ont rejetté l'opinion de leur supposition qui n'est fondée sur aucune raison valable. Le même principe, ou pour mieux dire le même fanatisme, qui a porté plusieurs Ecrivains à im-

fut si grande, que les Ecclésiastiques, qui par leur état sembloient être obligés nécessairement d'étudier, ne savoient, pour la plùpart, ni lire, ni écrire; c'est dans ces tems malheureux que la moitié des Manuscrits fut détruite, & que ceux qui échappérent à la fureur & au mépris de l'ignorance Gothique, furent extremement maltraités & mutilés. Hincmar, Archevêque de Rheims, voulant publier la Vie de St. Remi, ne put jamais venir à bout de la donner toute entiére. „Les „tems sont si déplòrables, *dit-il* [30], que la „Religion est à peine connue dans ses pre„miers élémens. On a enlevé de mon Eglise „tout ce qui étoit de plus précieux: les Bâ„timens ont été ruïnés, les revenus soustraits, „le peu d'Ecclésiastiques qui sont restés se „sont transformés en autant de Marchands „pour avoir de quoi subsister; & dans le „besoin d'enveloper les marchandises dont ils „faisoient trafic, ils ont rompu tous les Li„vres & les Manuscrits qu'on gardoit, dans „la Bibliothéque de l'Eglise de Rheims."

L'Igno-

puter faussement tant de crimes à Julien, en a poussé quelques autres à vouloir lui ravir la gloire d'avoir écrit des lettres. qui sont des temoigneges autentiques de sa douceur, de sa vertu, & de sa prudence & de sa sagesse.

L'Ignorance augmenta dans chaque Siècle, & dans le dixième à peine eût on trouvé l'idée ou le simple ressouvenir qu'il y avoit eu autrefois des Sciences, des Belles-Lettres & des Arts Libéraux.

Pendant que les Chrétiens sembloient avoir oublié tout ce qui ne regardoit pas les fonctions animales, les Arabes s'appliquoient à l'étude, & l'on vit deux Philosophes renommés qui se formérent sur les Ecrits d'Aristote & des autres Anciens.

§. VI.

AVICENNE.

Avicenne, Arabe & Mahométan, vécut sur la fin du dixième Siècle & au commencement de l'onzième. Il naquit l'an 980 & mourut l'an 1036; il eut des mœurs très-déréglées, & ses débauches ayant fort altéré sa santé lui coûtérent la vie. Il avoit cependant plusieurs excellentes qualités: il étoit doux, affable, charitable; & à ces vertus il

[9] Hincmar, cité par Mr. Deslandes, Hist. Crit. de la Philos. Tom. III. pag. 254.

il joignoit un esprit pénétrant. Il s'attacha entiérement à la Philosophie d'Aristote: & l'on assûre qu'avant de pouvoir parfaitement comprendre sa Métaphysique il la lut quarante fois; ce n'est pas là un éloge de la clarté des Ouvrages d'Aristote.

§. VII.

AVERROËS.

Averroës nâquit à Cordoue dans le douzième Siècle, il étoit descendant d'un de ces Arabes qui avoient envahi une partie de l'Espagne. Il devint si passionné pour les ouvrages d'Aristote, qu'il les commenta en Arabe. Ses Commentaires ont eu pendant long-tems un succès prodigieux; ils avoient aquis autant de crédit que le texte. Averroës n'avoit pas moins de pouvoir dans les Ecoles qu'Aristote: son auto-

[1] Qui Græce nescius, feliciter adeo mentem Aristotelis perspexit, quid non fecisset, si Linguam scivisset Græcam? *Vossius* de Philosoph. Sectis. pag. 90.

[2] Sed nec potuisset explicare, etiamsi divino fuisset ingenio, cum esset humano, & quidem intra mediocritatem. Nam quid tandem adferebat quo in Aristotele enarrando posset esset probe instructus? non cognitionem veteris Memoriæ, non scientiam Placitorum priscæ Disciplinæ, & intelligentiam Sectarum, quibus Aristo-

autorité étoit le Juge souverain des disputes, ainsi que celle du Philosophe Grec: Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'Averroës fit ses Commentaires sans savoir le Grec. Cela n'empêche pas que bien des Savans n'ayent prétendu qu'il avoit parfaitement compris les pensées de son Auteur [31]; mais plusieurs autres soutiennent [32] qu'il les a fort mal entendues, soit parcequ'il avoit un génie borné, soit parcequ'il ignoroit les opinions de la plupart des Sectes dont Aristote a parlé, & qu'il n'avoit aucune connoissance de la belle littérature. Ils ajoutent qu'il cite à tort & à travers tous les anciens Philosophes: qu'il nomme Ptolomée pour Platon, Pythagore pour Protagoras, Démocrite pour Cratyle; & qu'il donne des noms ridicules à tous les Ouvrages de Platon dont il parle.

Si

teles passim scatet. Itaque videas eum pessime Philosophos omnes antiquos citare, ut qui nullum unquam legerit: ignarus Græcitatis ac Latinitatis, pro Platone Ptolomæum ponit, pro Protagora Pythagoram, pro Cratylo Democritum, Libros Platonis titulis ridiculis inscribit: & ita de iis loquitur, ut vel ideo perspicuum sit, litteram eum in illis legisse nullam. *Lud. Vives* de Causis corrupt. Artium Lib. V. pag. 167.

Si Averroës avoit mieux connu son Original, il eut sans doute regardé Aristote comme une véritable Divinité digne de son adoration ; car quoiqu'il ne l'entendit pas bien souvent, il n'a pas laissé d'assûrer[33] que ce Philosophe étoit la suprême Vérité, que son esprit avoit atteint au point le plus élevé où l'Esprit humain pût parvenir, & qu'il avoit été envoyé du Ciel pour apprendre aux hommes tout ce qu'il étoit possible qu'ils sussent. Cette façon de parler & ces louanges outrées sentent bien le Commentateur.

Le Cordelier Scot n'a pas pensé aussi avantageusement d'Averroës, qu'Averroës d'Aristote : il prétend que ce Philosophe Arabe a mérité d'être excommunié par le Genre Humain. Le sujet de cette excommunication vient d'une opinion qu'on lui impute, & dont on veut le faire Auteur, quoiqu'il soit certain qu'il n'a fait que développer le sen-

33 Aristotelis Doctrina est summa Veritas, quoniam ejus intellectus fuit finis humani Intellectus : quare bene dicitur de illo, quod ipse fuit creatus & datur nobis a divina Providentia, ut non ignoremus possibilia sciri. *Aver. in Arist. Comment.* in Præfat. p. 17.

34 Car cette Doctrine, comme l'avouent plusieurs Modernes, n'est qu'une extension, & qu'un dévelope-

ſentiment d'Ariſtote, qui prétendoit que *l'Entendement de tous les hommes étoit une ſeule & même Subſtance.* Ce Syſtême eſt un Spinoſiſme parfait: il n'y a qu'une Subſtance générale & toutes les Ames ſont des modes de cette Subſtance; lorsque le Corps meurt, l'Ame a le même ſort, c'eſt-à dire, elle ſe rejoint au *Tout* dont elle venoit d'être ſéparée par une modification particuliére, comme les parties de matiere qui compoſoient le Corps ſe réuniſſent à la Matiére générale, ou pour mieux dire, à ſa Subſtance étendue, unique, dont tous les Etres ne ſont que des modifications.

Il faut convenir que le ſentiment d'Averroës ſur la nature des Ames étoit impie & ridicule, mais il faut auſſi avouer qu'il n'a fait que dire ce qu'Ariſtote avoit ſoutenu longtems avant lui; le plus habile des Critiques[34] en convient, & les vains efforts des Péri-

ment des Principes d'Ariſtote. Je pourrois faire pluſieurs remarques pour prouver cela; mais je me contenterai de celle-ci: C'eſt que ſelon l'Hypothèſe de ce Philoſophe, la multiplication des individus ne peut avoir d'autre fondement que la Matiére, d'où il s'enſuit que l'Entendement eſt unique, puisque ſelon Ariſtote il eſt ſéparé & diſtinct de la Matiére. Viderunt Ariſtotelem

Péripatéticiens modernes, ne peuvent justifier le Philosophe Grec. Je ne m'arrêterai point à démontrer l'absurdité de cette opinion, je vous l'ai fait connoître évidemment en réfutant le Systême de l'Ame du Monde & celui des prétendues modifications de Spinosa.

Les sentimens d'Averroës sur la nature de Dieu étoient aussi erronés que ceux qu'il avoit sur la nature de l'Ame: il croyoit que de rien on ne pouvoit rien faire, & nioit que la Matiére eût été tirée du Néant: il la faisoit coéternelle à la Divinité: il soutenoit aussi que tous les Etres spirituels étoient éternels; parce qu'il croyoit qu'il étoit aussi impossible de créer de rien une Substance spirituelle qu'une Substance matérielle.

Il

simpliciter probare Intellectum possibilem esse immixtum & immaterialem. (31) Cette observation est de Pomponace. Quod vero unicus sit intellectus in omnibus hominibus sive possibilis ponatur, patere potest ex eo quoniam apud Peripateticos est celebrata propositio, multiplicationem individuorum in eadem specie non posse esse, nisi per materiam quantam, ut dicitur 7 & 12. Metaph. & 2. de Anima. (32). Quelque fondée que cette opinion d'Averroës puisse être sur Aristote, elle est dans le fond impie & absurde. Elle est impie,

Il n'eſt rien de ſi contraire à la bonne Philoſophie, que d'admettre la Matiére coéternelle à Dieu. Ou il faut nier qu'il exiſte, ou il faut convenir que, quoique nous ne puiſſions avoir aucune idée de la Création, il faut qu'il ait tiré l'Univers du Néant; car tout ce qui eſt incréé doit être par ſa nature & par ſon eſſence néceſſairement infini, puiſqu'il ne peut être ni borné ni limité. Or ſi la Matière eſt incréée, elle eſt donc infinie, & il doit y avoir deux Infinis diſtincts en puiſſance & en attributs, *Dieu* & la *Matiére*; cela répugne. D'ailleurs, ſi tous les Etres, ſoit matériels, ſoit ſpirituels, étoient incréés & éternels, comme le veut Averroës, ils ſeroient independants de la Divinité, ils auroient autant de pouvoir qu'elle; puisqu'elle

puiſqu'elle conduit à croire que l'Ame, qui eſt proprement la forme de l'homme meurt avec le corps (33). Elle eſt abſurde, car que peut-on dire de plus inſenſé: que de ſoutenir que deux hommes qui s'entretuent, dirigés chacun par ſes actes intellectuels, ont la même ame? Que peut-on imaginer de plus chimérique que de prétendre que deux Philoſophes, dont l'un nie, l'autre affirme la même thèſe en même tems, ne ſont qu'un ſeul être à l'égard de l'intellect? *Bayle*, Dict. Hiſt. & Crit. Tom. I. pag. 336.

qu'elle ne pourroit ni les détruire, ni les changer, ni les punir, ni les recompenser.

Quel est donc le personnage qu'Averroës fait jouer à l'Etre Suprême? Il est aussi inutile pour le maintien de l'ordre & de l'arrangement de l'Univers, qu'un homme qui demeure à *Vienne* en Autriche, l'est pour faire aller les Machines de l'Opera de Paris. Le Dieu d'Averroës est semblable à celui d'Epicure; pour qu'on én trouvât le paralléle plus juste, ce Philosophe Arabe soutenoit que la Divinité ne connoissoit pas les choses particuliéres, & qu'elle n'étendoit point sa providence sur les Particuliers. N'eût-il pas mieux fait de nier l'éxistence de Dieu, que d'en admettre un aussi imparfait & aussi inutile? On étoit en droit de lui dire; „Dieu ne peut faire ni bien, ni mal; „pourquoi, me donnerai-je la peine de le „prier[35]?"

Des sentimens aussi impies attirérent de fort mauvaises affaires à Averroës. Un Médecin, nommé Ibnu-Zoar, qui le haïssoit, & plu-

35 Non exaudiens vota, nec nostri curiosus: atqui hunc vis videri colere tanquam parentem. *Senec.* de Benef. Lib. IV.

plusieurs autres Nobles & Docteurs de Cordoue, qui ne l'aimoient pas, trouvérent le moyen de se faire remettre par ses Ecoliers quelques-unes de ses Leçons de Philosophie, des plus hardies, ou, si vous voulez, des moins orthodoxes: il les firent enrégîtrer par devant un Notaire, & les envoyerent ensuite au Roi de Maroc. Ce Prince déclara hérétique Averroës, le priva de ses biens, & lui ordonna de se tenir au Quartier des Juifs; mais Averroës ayant eu la fantaisie d'aller faire ses oraisons à la Mosquée, on l'en chassa à coups de pierres.

Je m'étonne que ce Philosophe voulût se mettre au risque d'être lapidé, pour avoir le plaisir de prier Dieu dans une Eglise Turque plutôt que dans une Juive; car on assûre qu'il regardoit toutes les différentes Religions avec le même mépris. Il disoit en parlant de la Religion Chrétienne, qu'il ne trouvoit point de Secte plus ridicule, les Chrétiens mangeant & déchirant le Dieu qu'ils adorent: le Judaïsme étoit selon lui un jeu d'enfant, & le Mahométisme une Secte de Pourceaux; aussi souhaitoit-il de mourir de la mort des Philosophes, *moriatur*, s'écrie-t-il, *Anima mea morte philosophorum!*

Le Jésuite Regnault fait sur ce souhait une remarque, qui me paroît puérile, ou du moins fort obscure. „Croyez-vous, *dit-il*, „que ces paroles fassent plus d'honneur à sa „Philosophie, qu'à sa Religion [36]? " J'avoue que je ne comprends point ce qu'a voulu dire ce Jésuite : si son dessein à été de faire sentir, que la Philosophie d'Averroës étoit aussi ridicule que le Mahométisme, il a grand tort : rien n'est plus mauvais que la Superstition & le Fanatisme [57]; c'est-là le vrai caractère de la Réligion des Turcs. Et s'il a prétendu qu'Averroës deshonoroit la Croyance Musulmanne, parce qu'il lui préféroit celle des Philosophes, il auroit du considérer, que le souhait d'Averroës n'étoit pas moins contraire au Christianisme & au Judaïsme, puisqu'il méprisoit également ces deux Religions; pourquoi donc faire sentir que cet Arabe ne souhaitoit de mourir de la mort des Philosophes, que parce qu'il étoit Musulman?

Après

36 Origine Anc. de la Phys. Nouv. Tom. I. pag. 89.

57 Religio laudabilis, sed sita velut inter duos scopulos, Superstitionem & Impietatem, quem utrumque fugdemus & opus est vitare. Subit miserari humanam conditionem, sive, ut Plutarchi verbis efferam, huma-

Après qu'Averroës eut été chassé de la Mosquée à coups de pierres, craignant autant que Dom Japhet la lapidation, & ne voulant plus se mettre au risque de l'essuyer, il abandonna Cordoue & se retira à Fez, où il crut pouvoir rester inconnu; mais on l'arrêta peu de jours après qu'il y fut arrivé. Il fut résolu qu'on ne le feroit point mourir & qu'on le rétabliroit devant la Porte de la Mosquée, où on léveroit l'Excommunication Musulmane, qui avoit été lancée contre sa personne. Averroës fut donc conduit, un Vendredi, sur la Porte du Temple Mahométan où on lui ordonna de rester tête nue. Comme les Turcs n'ont point d'Eau Benite pour laver & nétoyer les taches des Excommunications, ils se servent de la salive, ce qui est un peu incommode pour les Excommuniés. Le Philosophe Arabe s'en apperçut fort disgracieusement, car tous ceux qui entroient dans la Mosquée lui crachoient au visage. Aprés cette ablution desagréable, on de-

nam imbecillitatem, quæ finem aut modum non habet, sed alias abripitur in superstitionem & vanitatem, alias in neglectum rerum divinarum aut contemptum. O utraque magna pestis, illa crebrior, hæc deterior; atque illa pietatis imagine se commendat, sed imagine; neque est

demanda à Averroës s'il se repentoit? Il répondit que oui, & toute la cérémonie fut finie. On lui permit de rester a Fez, où il enseigna la Jurisprudence: il retourna ensuite à Cordoue, d'où il fut rappellé pour remplir la place de Juge de Maroc, étant rentré en grace avec son Souverain; il mourut dans ce poste & fut enterré à Maroc hors de la porte des Courroyeurs.

Les mœurs d'Averroës furent très-pures: il étoit sobre, chaste, complaisant, charitable, ferme & constant dans l'adversité. Quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il pensoit de son état pendant qu'on le persécutoit; ma situation, lui, *dit-il*, me plaisoit & me dé-

aliud quam humanarum mentium ludibrium superstitio. *Lipsii* Mon, & Ex. Polit. Cap. III. pag. 19.

38 Avicenne n'étoit pas contemporain d'Averroës; il vecut plus de cent ans après lui, comme nous l'avons observé déja, & comme il paroit par une vie d'Avicenne, écrite en Arabe, rapportée en Europe par un nommé Marc Fidella de Damas, où il servoit d'interprete aux Venitiens. Il traduisit cette vie en italien, & Nicolas Mossa la publia ensuite en latin. Selon cette vie Avicenne naquit dans la province d'Usbeck l'an 992. Or Averoës vivoit l'an 1140: il est donc impossible qu'Averoës & Avicenne aient été comtemporains. Mais cette rivalité d'Avicenne & d'Averroës ressemble à celle

déplaisoit; j'étois bien aise d'être délivré du penible Emploi de Juge, mais je sentois une véritable douleur d'être accablé par des faux témoins.

La vanité paroît avoir été un des défauts d'Averroës; il étoit émule & rival d'Avicenne [38], étant fort habile dans la Théorie de la Médecine. Dans les Livres qu'il a écrits, il a affecté de ne nommer jamais son Adversaire, & en réfutant quelques-unes de ses opinions, il ne les attaque que comme ayant été soutenues par Galien. Cardan a voulu imiter en partie Averroës, & dans l'Histoire que ce Philosophe Milanois à donnée de sa Vie, il dit: [39] Qu'il ne veut point en

de plusieurs de nos auteurs qui ne peuvent souffrir les Ecrivains qui les ont précedés, & qui ont écrit dans le même genre où ils écrivent. Quoi qu'il en soit, on s'accorde à dire que les débauches extraordinaires d'Avicenne avancèrent sa mort, & lui causerent une maladie dont il mourut. Il avoit beaucoup d'esprit, une grande memoire, un jugement solide. Le Pape Sixte IV. fit imprimer à Rome ses ouvrages en Arabe qui ont été traduits en latin. Ils renferment plusieurs excellents Traités de Medecine & quelques uns philosophiques selon les principes d'Aristote, qu'il eut toujours en grande vénération.

39 Non eandem inibo rationem in enarrandis nomi-

en nommant quelques- - uns de ſes ennemis, les aſſûrer d'aller à la poſtérité ; il condamne Galien [40] d'avoir nommé un certain Théſale, qui ſans lui ſeroit inconnu à l'Univers entier. Le raiſonnement de Cardan me paroit fort ſenſé : Boileau l'a adopté :

La Satyre ne ſert qu'à rendre un Fat illuſtre.

Combien n'y a-t-il pas de gens, qui n'attaquent des perſonnes reſpectables dans la République des Lettres que pour ſe faire un nom? Averroës cependant n'étoit point dans ce cas : Avicenne étoit un Emule digne de lui, & il pouvoit le nommer, ſans craindre de lui faire trop d'honneur ; il y a plus de vanité, que de ſageſſe dans ſa conduite.

§. VII.

nibus inimicorum aut æmulorum ac amicorum; quippe Galenum non parum erraſſe puto, qui Theſſalum, dum nomen ejus proterit, aliquem eſſe docuerit; & cujus rationem haberet . . . . ergo, æmulos non ſolum ſpernere didici, ſed eorum vanitatis miſereri. *Cardan.* de Vita propria. Cap. XVI. pag. 74.

40 Galien vecut ſous l'empire de Marc-Antonin le philoſophe. Son pere, homme de Lettres, appellé Nicon, prit grand ſoin de ſon éducation. Dans les premieres années de ſa vie Galien s'apliqua à la philoſophie, elle

§. VIII.

ALBERT LE GRAND.

Dans le tems que les Arabes faisoient fleurir les Sciences dans cette partie de l'Espagne qu'ils avoient envahie, les Chrétiens Occidentaux, plongés depuis plus de six Siècles dans une ignorance crasse, voulurent les imiter: ils se sentirent excités par un esprit d'envie & de jalousie, qui leur fit connoître, combien étoit honteuse l'ignorance dans laqu'elle ils vivoient. Ils commencérent à s'appliquer à la Philosophie; on traduisit en Latin quelques Ouvrages d'Aristote, & les Ecoles devinrent bien-tôt Péripatériciennes. Vous avez pu vous appercevoir, *Monsieur*, par ce que je vous ai dit dans la premiére, &

le rendit ennemi des Juifs & des chretiens, qu'il disoit croire les choses les plus absurdes, dont il leur étoit impossible de demontrer la verité. Dans un âge plus avancé il s'occupa à la medecine, & poussa cette science aussi loin qu'Hippocrate. Les Medecins regardent comme un précieux trésor les livres qui nous restent encore aujourdhui de Galien. Plusieurs ont été perdus. Cardan dit, dans son XVI. livre *de Subtilitate*, que Galien a été un des douze plus subtils qu'il y ait eu dans le monde.

& dans la cinquième Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, que ce ne fut pas sans peine qu'Aristote fut reçu dans les Colléges, un Concile sous Philippe le Bel ayant fait brûler sa Métaphysique; mais enfin, malgré ces oppositions, le Philosophe Grec fut généralement reconnu pour le Prince de la Philosophie.

Albert le Grand qui nâquit en Suabe, Province d'Allemagne, en 1201. s'attacha fortement à la Philosophie Péripatéticienne: il possédoit fort bien les Philosophes Arabes, Grecs, Egyptiens & même les Hébreux: aussi composa-t-il un nombre prodigieux d'Ouvrages qu'on a tous recueillis en 21. gros

4. Pierre Lombard, dit le Maître des Sentences. Il naquit à Novare ville de la Lombardie, il vint à Paris, où il acquit beaucoup de reputation dans l'Université, sa reputation devint si grande qu'il fut fait Archeveque de Paris, en mille cinq cent soixante; il mourut quatre ans après; son Ouvrage des Sentences en quatre Livres, est celui qui lui a acquis le plus de gloire. Albert le grand, St. Thomas Scot, & beaucoup d'autres Docteurs scholastiques ont fait sur cet ouvrage, d'amples & diffus commentaires. Pour donner une idée de ces sentences commentées par tant de Théologiens, deux seules seront suffisantes, puis que toutes les autres sont dans le même gout. „ Pourquoi Adam & Eve, ne

gros Volumes in Folio; sa Physique en contient trois, dans lesquels les sentimens d'Aristote sont traités amplement.

On a attribué quantité de Livres à Albert le Grand, auxquels bien des Savans nient qu'il ait eu part. Celui qui est intitulé: *De Rerum Natura* ne lui appartient point: on le donne à Thomas de Cantopré un de ses Disciples; celui qui a pour titre *De Secretis Mulierum*, lui est aussi faussement attribué. On convient aujourd'hui, qu'il eut mieux fait d'écrire avec plus de retenue & de modestie sur les questions qu'il a agitées touchant la pratique du Devoir conjugal, dans ses Commentaires sur le Maître [41] des Sentences. Les

„coucherent ils pas ensemble dans le Paradis terrestre? „c'est qu'il n'en eurent pas le tems, Eve pecha d'abord „après sa Création, & elle fut chassée hors du Paradis „ainsi que son Mari." *Cur ergo non coierunt in paradiso? quia creata muliere, mox transgressio facta est, & ejecti sunt de paradiso. P. Lombard. Sent. Lib. II. dist. 20.* Voici la seconde Sentence, elle decide ce que seroient devenus les Enfans d'Adam, après leur naissance, „Quant aux Enfans d'Adam, *dit Lombard*, il seroit arrivé de deux choses l'une: ou qu'après leur naissance „ils seroient devenus grands tout à coup, Dieu ayant „bien fait d'une Côte, qui étoit un petit morceau du „Corps d'Adam, une très grande femme; ou qu'ils

Les partisans d'Albert diroient en vain, pour le justifier, qu'il est des cas qu'il faut éclaircir, en faveur des Théologiens, quelque impudiques & lascifs qu'ils soient : on sera toujours en droit de répondre, qu'il n'est jamais permis, sous quelque prétexte que ce soit, de faire rougir la pudeur & la bienséance ; on a trouvé aujourd'hui le moyen d'écrire décemment sur les matiéres les plus impures.

Les

„auroient été semblables aux petits poulets, qui dès „qu'ils sortent de la Coquille, ont l'usage des pieds, „des jambes, courent & suivent leur Mere ; de même „les Enfans d'Adam auroient d'abord eu l'usage de leurs „membres, comme des gens formés, & auroient suivi „Eve, sans lui être d'aucune incommodité." *Super hoc Augustinus ambigue loquitur. Movet nos,* inquit, *si primi homines non peccassent, utrum tales filios essent habituri, qui nec lingua, nec manibus, nec pedibus uterentur, nam propter uteri necessitatem forte necesse erat parvulos nasci : sed quamvis exigua pars corporis sit Costa, non tamen propter hæc parvulam viro conjugem fecit ; unde & ejus filios poterat omnipotentia Creatoris mox natos grandes facere : Sed ut hoc omittam, poterat certe eis præstare, quod multis animalibus præstitit, quorum pulli, quamvis sint parvuli, tamen mox ut nascuntur currunt & matrem sequuntur. Petr. Lombard. Lib. II. Dist.* 20. Il faut convenir qu'on peut faire de long commentaires sur de pareilles decisions, mais s'ils sont dans le gout du Texte

Les Ouvrages moraux d'Albert le Grand sont en général bons. Comme il avoit un caractère fort humain & fort charitable, il y régne une candeur & une probité, qui inspirent aux Lecteurs l'amour de la vertu; ses maximes sur les véritables qualités du cœur [42], la distinction qu'il en fait d'avec celles qui n'ont qu'une apparence, les préceptes qu'il donne sur la clémence [43], sur l'oubli des injures, le portrait qu'il fait de la tem-

je plains & les commentateurs, & ceux qui lisent leurs Ouvrages.

[42] Sunt quædam vitia, quæ libenter, sive frequenter, speciem Virtutis prætendunt, ut cum vere Vitia sint, credantur esse Virtutes: sicut severitas putatur esse justitia, amaritudo mentis dicitur maturitas, ... dissolutio creditur spiritualis mentis lætitia, pigritia, sive inordinata tristitia, judicatur morum gravitas, &c. *Alberti Magni* Parad. Animæ, de Virtut. Lib. I. in Prolog. Sicut autem denariis nihil emitur boni, sic nec Regnum Cœlorum falsis comparatur virtutibus. Sunt autem quædam virtutes quasi naturales, hominibus inhærentes, sicut naturalis humilitas, benignitas, modestia, largitas, misericordia, patientia. *Alber. Mag.* Paradig. in Prolog.

[43] Ex amore amici non potest vera charitas perpendi, nam Ethnici eos amant qui eos diligunt, sed in amore inimici vera charitas perpenditur. Amantem enim diligere naturæ est, quæ non est meritoria, non amantem vero diligere gratiæ est. *Idem*, ibid. Cap. I.

tempérance [44], de la patience ; la définition qu'il donne de la Vérité, qu'il dit consister dans l'accord parfait de l'esprit, du cœur & de la langue [45], sont des preuves évidentes de la bonté, & j'ose dire de la sagesse de sa Morale.

La grande passion qu'Albert le Grand avoit de pénétrer les Secrets de la Nature & l'application avec laquelle il cultiva la Chymie ont fait croire à quelques-uns que ce grand Homme avoit voulu trouver la Pierre Philosophale : quelques autres, en poussant plus loin leurs visions chimériques, se sont figuré qu'il avoit été Sorcier, se fondant sur le *Livre des choses admirables*, & sur celui du *Miroir d'Astrologie* ; mais ces deux Livres n'ont jamais été écrits par Albert. Pic de la Mirande le justifie sur l'imputation du premier, & Naudé a prouvé que Roger Bacon est l'Auteur du second. Une autre chose qui

44 Patientia vera & perfecta est cum quis sustinet patienter injurias, non solum cum reus est, sed etiam cum innocens est. *Id.* ibid. C. IV. Ille verus temperatus fuit, qui nullum offendit, & per omnia omnibus placuit. Argumentum veræ temperantiæ habet, qui se moderatúr in victu & vestitu, somno & omni commodo carnali, & in lætitia temporali nullam superfluitatem,

qui a acquis à Albert la réputation d'avoir été Magicien, c'est cette Tête d'airain qu'il composa, & qu'on disoit l'instruire de tout ce qui devoit lui arriver, & lui donner de bons conseils pour réussir dans ses entreprises; à cette Fable on peut répondre, *credat Judæus Appella, non ego.* Ce sont-là des contes d'enfans, & je m'étonne que Naudé se soit donné la peine de réfuter sérieusement une pareille impertinence. Albert avoit fait sans doute quelque tête, qui par quelque ressort pouvoit articuler certains mots; nous voyons la possibilité de cette Machine dans les Horloges de Lyon & de Strasbourg, où un Coq de cuivre imite parfaitement le véritable chant du Coq.

Quoiqu'Albert le Grand ait été fort attaché aux opinions d'Aristote, comme il étoit grand Chymiste, il a connu diverses choses qui étoient inconnues à son Maître, soit sur les

nec inordinatam delectationem, sed puram necessitatem in omnibus admittens. *Idem*, ibid. Cap. XI.

45 Veritas justa est, quando vere concordant mens, cor, lingua & opera, ut quod sentit quis in corde, hoc profert ore, & perficit opere. *Idem*, ibid. Cap. XVIII.

les Métaux, ſoit ſur les ſources & ſur l'origine des Fleuves & des Fontaines: il avoit preſque prédit la découverte des Antipodes. „Perſonne, *diſoit-il*,[46] n'a jamais „paſſé la Ligne, qui eſt-ce qui peut donc ſa„voir ce qu'il y a au-delà, & comment „peut-on aſſûrer qu'il n'y a aucun Païs"?

Avant que de quitter Albert, je releverai une faute d'inadvertance du Jéſuite Regnault. „Le Docteur Allemand, *dit-il*[47], mértia dans „le treizième Siècle & dans le quatorzième le „nom de *Grand*." Albert n'a point vêcu dans le quatorzième Siècle; il eſt né en 1201. & eſt mort en 1280. ſelon preſque tous les Auteurs qui ont parlé de lui; quelques-uns le font naitre en 1193, mais cela ne change rien à la faute du Jéſuite, puiſqu'Albert n'a jamais vecu dans le quatorzième Siècle. Il faut avouer de bonne foi que le Pere Regnault a ſu ce fait; pourquoi donc dit-il le contraire? J'entrevois qu'il s'eſt mal ex-

46 Nullus unquam de quarta noſtræ habitationis parte potuit transire ultra Æquinoctialem, & ideo partes ultra ſitæ ſunt incognitæ. *Alber. Mag. Tom. II. Lib. II.* Meteor. Cap. VI. pag. 59.

47 Origine Anc. de la Phyſ. Mod. Tom. I. pag. 90.

expliqué, & qu'il a voulu dire qu'on donna le nom de *Grand* à Albert dans le treiziéme & le quatorzième Siècle, mais c'est encore là une faute, car on lui a donné dans le quinzième, le seizième, & le dix-septième le même titre, & on le lui donne encore aujourd'hui. Le Pere Regnault a donc eu tort de s'énoncer d'une maniere ambigue, & qui contient une fausseté évidente, de quelque façon qu'on l'explique.

§. IX.

St. Thomas.

St. Thomas, né l'an 1224. à Aquin Ville d'Italie, d'une Famille noble & distinguée, fut le plus grand & le plus illustre des Disciples d'Albert; il suivit, ainsi que son Maître, les opinions d'Aristote. Il n'est rien de si outré que le pompeux éloge [48] que le Jesuite Regnault a fait de St. Thomas, mais la

48 Voyez (St. Thomas) dans ses Ecrits sur les Principes de la Nature sur le Ciel & le Monde: le Commentateur suit Aristote, pour ainsi dire, à la piste; & démêlant avec une sagacité merveilleuse les détours d'un Physicien, qui semble se cacher dans une obscurité affectée, il le force à se découvrir.

la Critique que Mr. Deslandes [49], a donnée du même Philosophe me paroit trop forte; ce qu'il rapporte sur la quantité de ses Ouvrages; qu'on a recueillis dans un grand nombre de Volumes *in folio*, semble plus équitable. „D'habiles Critiques, *dit-il* [50], „soupconnent que des Ouvrages accumulés, „qui s'offrent sous le nom de St. Thomas, „il n'y a pas la dixième partie qui lui appar„tienne: & ils ajoutent que les autres „ont été supposés par les Religieux de son „Ordre, afin de les faire mieux recevoir du „Public; c'est ainsi qu'on profite d'un grand „nom, pour relever des Ecrits médiocres. „Oserois-je ajouter ici une chose, que plusieurs „Sa-

Albert le Grand étoit diffus; c'étoit une fécondité surprenante. La précision, la netteté & la méthode sont le caractère de St. Thomas. Et tout précis qu'il étoit à l'âge de quarante-neuf, ou cinquante ans, qu'il mourut, appellé de Naples au Concile de Lyon, il avoit composé presque autant de Volumes qu'Albert le Grand même. *Orig. Anc.* de la Phys. Nouv. Tom. I. pag. 92.

49 Une marque du mauvais goût des Scholastiques, c'est le grand nombre d'Ouvrages qu'ils composoient tant sur la Philosophie, que sur la Théologie. A moins que de vouloir écrire des Romans, peut-on être trop court quand on traite de ces matieres? St. Thomas, tout

„Savans se souviennent encore d'avoir ouï dire „à l'illustre Pere Mabillon? c'est que dans „ses différens Voyages Littéraires il avoit ra„massé des preuves plus que suffisantes, pour „démontrer que la *Somme* de St. Thomas „n'est point entierement de lui. Supposé „cependant que la seconde Partie doive passer „pour une production de son esprit, je le „trouve assez dédommagé de perdre tout le „reste."

Les Catholiques Romains ont un respect trop servile pour les Ouvrages de St. Thomas: je ne dis pas qu'ils ne renferment plusieurs choses excellentes mais il y en a bien qui ne le sont pas, & qu'on peut rejetter comme

plein de Topiques d'Aristote & des Principes contentieux qu'il y avoit puisés, commença par faire des Leçons sur *le maître des Sentences*, dont le Texte souvent éclairci, avoit encore besoin de l'être. Il tâcha ensuite de donner plus de jour aux Etudes publiques: il composa pour cet effet un Corps entier de Théologie, où le superflu l'emporte presque toujours sur le nécessaire, & c'est ce Corps divisé en trois Parties, dont la seconde plus étendue en comprend deux autres, qu'on appelle la Somme de St. Thomas. *Hist. Crit.* de la Phil. Tom. III. pag. 25.

[p] Au même endroit.

me fausses, ou comme inutiles; telle est la Thèse de *l'Etre de Raison*, *l'Objet de la Logique*[51], selon St. Thomas. Ce grand Saint n'eût-il pas mieux fait de ne point augmenter les subtilités Scholastiques? Est-il rien de si absurde que d'établir un rien une chose imaginaire, un Etre de Raison pour le sujet d'une Science? Or qu'est ce qu'un Etre par la seule imagination, si ce n'est un non-Etre, une fiction, ou une chimére?

Saint Thomas a soutenu aussi plusieurs opinions sur les qualités de la Divinité, qui sont très-frivoles; telle est celle que *Dieu peut avoir fait le Monde, & que le Monde peut être éternel.* Il n'est point de tems en Dieu, dit St. Thomas, en lui l'effet suit toujours la volonté: or supposons que Dieu eût voulu que le Monde eût été de tout tems; le Monde auroit donc pu l'être. Cette question est aussi fausse qu'inutile; à quoi sert-il

[51] D. Thomæ IV. Metaphys. Sect. IV.

[52] Le plus grand adversaire qu'ait eu St. Thomas est un Cordelier appellé Jean Duns surnommé Scot, parce-qu'il étoit Ecossois; ce Moine vivoit sur la fin du treizieme Siècle, & au commencement du quatorzieme; il affecta de combattre toutes les opinions que St. Thomas,

il de ſavoir ſi le Monde pourroit avoir été de tout tems, il ſuffit que nous connoiſſions clairement le contraire? D'ailleurs, qui eſt ce qui ne ſait pas (je parle des gens qui raiſonnent conſéquemment) que Dieu ne peut point changer l'eſſence des choſes: or l'eſſence d'une choſe créée eſt de paſſer du etre non à l'être: il faut donc qu'il y ait eu un tems, où le Monde n'ait pas été, pour pouvoir être créé; donc il n'eſt pas éternel. L'effet ſuit toujours la volonté de Dieu dans les choſes qui ne ſont point oppoſées à l'eſſence des choſes; mais de même qu'il ne peut faire que St. Thomas n'ait vêcu, de même il ne peut avoir créé une choſe qu'elle n'ait eu un commencement, ni faire par conſéquent qu'elle ait exiſté toujours dans l'éternité antérieure.[52]

Ce que dit St. Thomas pour excuſer une ſotiſe d'Ariſtote, qui ſoutient que Dieu peut faire le mal, eſt auſſi peu ſenſé, que la recher-

avoit ſoutenues, il s'attacha entre pluſieurs à celle par laquelle St. Thomas veut avec raiſon que la Vierge ait été conçûe comme les autres Femmes avec le peché originel; Scot ſoutient le contraire, & ſes raiſons, quelques mauvaiſes qu'elles fuſſent, lui acquirent le titre de Docteur ſubtil qui n'eſt pas cependant comparable à celui de Docteur Angeli-

cherche frivole que nous venons de condamner. Il prétend [53] que Dieu peut faire le mal, parceque dès qu'il le fait le mal se change en bien. Je suis fâché qu'un aussi grand Génie que St. Thomas ait cherché à vouloir donner quelque couleur à une erreur aussi monstrueuse que celle d'Aristote: je lui passe plus facilement d'avoir souvent adopté trop à la legére plusieurs erreurs Physiques de ce Philosophe.

La

que, qu'on a donné dans l'Ecole à St. Thomas: il faut pourtant convenir que Scot ne manquoit pas d'Esprit, mais l'envie de critiquer St. Thomas, l'a très souvent jetté dans l'Erreur, d'ailleurs il n'avoit ni le jugement ni la science de ce Saint, à qui il n'a manqué que de vivre dans un Siècle plus éclairé que le sien, pour être un des plus grands hommes du Monde, les fautes mêmes qu'il a commises, & les opinions fausses qu'il a soutenues quelquefois montrent l'étenduë de son Genie: lorsqu'il erre, on voit toujours dans ses discours beaucoup d'esprit, & même assés d'erudition sur tout pour un tems où elle étoit si négligée.

Scot fut célébre dans l'Université de Paris; s'étant retiré à Cologne, il mourut agé de trente cinq ans. Paul Jove & les ennemis qu'il s'étoit fait parmi les Thomistes, ont publié qu'étant attaqué d'une apoplexie, dont on le crut mort, il fut d'abord enterré, & que quelque tems après étant revenu à la Vie, il mourut desesperé, se rongeant les mains, & se fracassant la tête contre la pierre de son Tombeau. Les

La Morale de St. Thomas me paroît excellente : il est, à mon gré beaucoup plus excellent Moraliste que Physicien & Metaphysicien ; ses maximes sont prudentes & sages ; on y voit régner un caractère de probité, de candeur & de bonté. St. Augustin, non content de damner tout le monde, prétendoit que les Payens n'avoient pu faire aucune action vertueuse, St. Thomas non-seulement sauve

Scotistes, ont si bien refuté ces contes des Thomistes qu'on doit les mettre au rang de ceux que tant d'Ecrivains Catholiques, ont debité sur la Mort de Luther, & de Calvin. Il faut avouer que la haine Theologique est bien terrible, puisque la mort & le tombeau ne sauroient en garantir la Memoire de ceux qu'elle poursuit.

52 Deus peccare non potest, quia est omnipotens; quamvis Philosophus (Aristoteles) dicat in quarto Topicorum, quod potest Deus & studiosus prava agere. Sed hoc intelligitur vel sub conditione cujus antecedens sit impossibile, ut, puta, si dicamus quod potest Deus prava agere si velit. Nihil enim prohibet conditionalem esse veram, cujus antecedens & consequens est impossibile. Sicut si dicatur, si homo est asinus, habet quatuor pedes. Vel ut intelligatur quod Deus potest quædam agere, quæ nunc prava videntur, quæ tamen si ageret bona essent. Vel loquitur secundum communem opinionem Gentilium, qui homines dicebant transferri in Deos, ut Jovem & Mercurium. *D. Thom.* Q. XXV. Art. 3.

fauve [54] les Payens qui avoient vécu selon la loi de nature avant Jésus Christ; mais il soutient [55] qu'ils ont pu faire des actions très-bonnes & très-louables. On est charmé de voir le Théologien, éclairé par le flambeau de la Raison & par le secours de la Philosophie, raisonner d'une maniere conforme aux notions de tout le Genre Humain, & j'ose dire aux notions évidentes; à quoi pensoit le grand St. Augustin, & à quoi pensent aujourd'hui les Jansenistes?

En approuvant le sentiment raisonnable de St. Thomas, sur le salut des Payens vertueux, je ne saurois adopter son opinion sur celui de Trajan. Il a cru [56] que la Divinité, fléchie par les priéres d'un Saint Pontife, avoit tiré cet Empereur des flâmes de l'Enfer. Ignoroit-il, ce grand Saint, que l'Eglise chante tous les jours, *in inferno nulla est*

54 Gentiles perfectius & securius salutem consequebantur sub observantiis Legis, quam sub sola Lege Naturali, & ideo ad eas admittebantur: sicut etiam nunc Laici transeunt ad Clericatum, & Seculares ad Religionem, quamvis absque hoc possint salvari. *D. Thomas* Part. I. Quæst. 98. Art. I.

55 Tametsi Infideles divina gratia careant, quia tamen ex infidelitate non corrumpitur totum naturæ bonum, possunt aliquid boni operari, quamvis id non sit meritorium vitæ æternæ . . . .

est redemptio? .. L'avare Acheron ne lâche point sa proye; tirer une Ame du Purgatoire avec force *Antiennes* & force *Indulgences*, passe; mais l'arracher des mains de Belzebut, les Papes avouent eux-mêmes qu'ils n'ont pas ce pouvoir.

§. X.

CARDAN.

Cardan nâquit à Pavie le 24 Sept. de l'année 1501: c'est du moins l'opinion la plus commune, car dans l'Histoire de sa Vie, qu'il a écrite lui-même, il y a plusieurs contradictions manifestes qui ont été cause, que tous les Auteurs ne s'accordent point sur le tems de sa naissance & de sa mort. On a peine à comprendre comment un homme a pu être tout

. . . . Sicut enim habens fidem potest aliquod peccatum committere, in actu, quem non refert ad fidei finem; vel venialiter, vel etiam mortaliter peccando: ita etiam Infidelis potest aliquem bonum actum facere, in eo quod non refert ad finem infidelitatis. *Idem*, ubi supra.

[56] Deus ex liberalitate bonitatis suæ eis (Trajano & similibus) veniam contulit, quamvis æternam pœnam meruissent. *Idem*, ubi supra.

tout à la fois aussi savant & aussi fou que le fut Cardan. Il a fait un portrait de soi-même si odieux, que si quelqu'un en eut dit ce qu'il en a publié, il eût été en droit [57] de demander par devant les Juges une réparation authentique, & de le faire condamner à une peine afflictive; il avoue qu'il nâquit porté par son Etoile à la faineantise, à l'irreligion, à l'envie, à la fourberie, au mensonge, à l'impudicité, à l'inconstance, à la trahison, &c. sous le vain prétexte de se piquer de sincèrité, il a écrit toutes les folies qu'il

57 Atque hæc corporis & fortunæ suæ damna fuerunt; ingenium vero si quis inimicus tale illi afinxisset, quale suum esse in Themate natalitio testatus est, potuisset in eum agere merito eâ Lege.

- *Pœnaque lata, malo quæ nollet carmine quemquam Describi* . . . .

Nam ex Venere, Joci, Lunæ ac Mercurii Dominâ, & Mercurio multum, Saturno mediocriter commista, animum sibi afflictum ait, in diem viventem, nugacem religionis contemptorem, injuriæ illatæ memorem, invidum, tristem, insidiatorem, proditorem, magnum incantatorem, frequentibus calamitatibus obnoxium, suorum osorem, turpi libidini deditum, solitarium, inamœnum, austerum, sponte etiam divinantem, zélotypum, obscœnum, lascivum, maledicum, varium ancipitem, impurum, calumniatorem, & omnino incognitum propter morum & naturæ repugnantiam, etiam

qu'il avoit faites; peu content de se déshonorer, il a traité ses parens de la même maniére. Il apprend aux Lecteurs, dès le II. Chapitre de sa Vie, que sa mere fit tout ce qu'elle put pour se faire avorter tandis qu'elle étoit enceinte de lui [58]; mais que les remedes qu'elle avoit pris n'ayant pu produire aucun effet, après avoir souffert pendant trois jours les douleurs de l'enfantement, elle mit au Monde Cardan, qui avoit déja des cheveux noirs & crêpés [59]. Si heureusement le Soleil, Venus & Mercure n'eussent point

his cum quibus assidue versabatur. Neque profecto dubium est apud me, quin ipse talis esset, qualis omnibus aliis se conspiciendum præbuit. Nam ejusmodi mores sibi a Natura fuisse inditos, non hic modo, sed alibi toties inculcat, nihil ut verius fuisse censeri possit; & qui penitissime Cardani indolem noverit, eam non multum ab hac epithetorum farragine remotam fuisse deprehendat; ut mittam aliorum etiam gravissimorum Virorum judicia, qui Cardanum miras de se ipso fabulas concitasse & insanienti proximum vixisse non perperam asserunt. *Gabriel. Naudæi* de Cardano Jud.

58 Tentatis, ut audivi, abortivi medicamentis frustra; ortus sum anno 1508. Kal. Oct. hora noctis prima, non exacta, sed paulo magis dimidia, & tamen besse minore. *Cardan.* de Vitâ Propr. Cap. XI. pag 7.

59 Et neque hic, neque locus Lunæ, nec ascendentis est idem, nec aspicit Virginis penultimam partem, de-

point été dans les Signes humains, c'étoit fait du pauvre Cardan; il seroit né monstrueux, & c'est lui qui nous assûre ce fait. Il en fut quitte pour naître avec une chevelure à la Moresque; mais la maligne influence de sa Constellation lui joua un mauvais tour, dont-il ne s'apperçut que lorsqu'il eut atteint l'âge de puberté. Il fut au desespoir de découvrir qu'il avoit été affligé aux parties [60] génitales: cependant il falut qu'il prît patience, & depuis l'âge de vingt & un an jusqu'à celui de trente & un, il fut obligé de s'ab-

bui esse monstrosus, imo facile erat ut discerptus ex ventre matris prodirem, a quo parum abfui. Natus ergo, imo a matre extractus, tanquam mortuus, cum capillis nigris & crispis, recreatus balneo vini calidi, quod alteri potuisset esse perniciosum, mater conflictata perpetuis tribus diebus in partu, superstes evasi tandem. *Id.* ibid. pag. 8.

[60] Cæterum ut ad rem redeam, cum Sol & maleficæ ambæ, & Venus & Mercurius essent in Signis humanis, ideo non declinavi a forma humana; sed cum Jupiter esset in ascendente, & Venus totius Figuræ Domina, non fui oblæsus, nisi in genitalibus, ut a 21 anno ad 31 non potuerim concumbere cum mulieribus, & sæpius deflerem sortem meam, cuique alteri propriam invidens. *Id.* ibid. pag. 8.

s'abſtenir du commerce des femmes, ce qui le chagrinoit fort; enfin le charme ceſſa, & il ſe maria. Lorſqu'il fut en ménage, s'il gagna du côté des plaiſirs de l'amour, il eut pluſieurs nouvelles inquiétudes; il étoit ſi pauvre qu'il étoit obligé pour vivre de faire des Almanachs [61]. Quoiqu'il fût Médecin, il ne gagnoit rien: ſa pauvreté ne l'empêchoit pas cependant d'aimer le jeu; il joua un jour les nippes de ſa femme, & qui pis eſt, il les perdit. L'état malheureux où il étoit, ne lui fit pourtant rien faire qui fût indigne de

[61] Alea diverſa, oppignoratis ornamentis uxoris & ſuppellectile, ut mirum ſit omnibus pouiſſe carere præſidiis: magis, non mendicare carentem: magis, adhuc nil admiſiſſe, ne cogitaſſe quidem indignum aut majoribus meis, aut virtute, aut honoribus quibus antea decoratus eram & in poſterum florui, ſed æquo animo tuliſſe omnia: hæc quindecim annis perpetuis, nec interim munere aſſidentis Medici perfrui voluiſſe. Verum dices, qua ratione? An docuiſti privatim? Non. An mutuo accepiſti ſine pignore? Non. An rogaſti quemquam ut dono daret? Non. Neque inveniſſem puto, & puduiſſet me. An forſan victum attenuaſti? Neque illud. Quid ergo? Ephemerides ſcribebam, in Scholis à platinis publice docebam: medendo aliquid colligebam, domeſticì ferme ſinguli muneri quæſtuoſo addicti erant, *Id.* ibid. Cap. XXV. pag. 94.

de ſes ancêtres : c'eſt lui qui nous aſſûre toutes ces particularités ; mais je ne ſai ſi l'on peut y ajouter croyance aveuglément ; car, malgre ſa prétendue ſincérité, Naudé [62] le convainc d'être un grand & inſigne menteur. Cardan ſe vantoit qu'il n'avoit jamais appris la Grammaire Grecque & Latine ; qu'il en avoit eu l'intelligence par une eſpèce de miracle, en ce qu'ayant acheté les Oeuvres d'Apulée d'un homme qu'il ne conoiſſoit point, le lendemain il ſçut parfaitement le

[62] Sed cum veritatis amore nihil unquam antiquius ſibi fuiſſe contendat, & ex conſequenti frequenter in illas voces prorumpat : nunquam me mentitum eſſe memini : ergo jam ſecurus de mendacii ſuſpicione, ut qui in veritatis ſtudio conſenuerim, & ſimiles alias quæ in ejus Libris paſſim occurrunt ; ego contra mendaciſſimum illum fuiſſe deprehendi, & ab hoc vitio, reliqua demum velut e fonte promanaſſe, quæ a nonnullis deliramenta vocantur, non levibus de cauſis exiſtimo. Hoc autem ne quis a me dictum hoc inconſulte fuiſſe, quoniam res eſt magni momenti, ſibi perſuadeat ; en ſignatis tabulis ipſum confirmo, quarum fidem ne Cardanus ipſemet, ſi nunc vivat, elevare merito poſſit. Quippe cum Capite XII. de propria Vita dixiſſet : *Grammaticam nunquam didici, ut neque Græcam aut Gallicam, aut Hiſpanicam Linguam, ſed uſum ſolum mihi neſcio quo modo tributum :* & antea Cap. IX. aſſeruiſſet ſe miraculo adjutum fuiſſe ad intelligendam Linguam La-

le Grec & le Latin. Pour connoître, dit Naudé, la vérité de cette belle histoire, il n'y a qu'à faire attention que Cardan assûre en termes précis, dans un autre endroit, qu'il avoit étudié la Grammaire & la Dialectique depuis l'âge de 23. jusqu'à 25. ans.

Ce mensonge évident de Cardan dispense le Lecteur d'ajouter foi à ce qu'il conte des prétendues révélations qu'il avoit, soit en dormant, soit en veillant. Il rapporte, d'un grand air de confiance, qu'il étoit averti par

tinam, quale tandem fuerit miraculum istud Capite XXXXI. sic explicat: *Quis fuit ille qui mihi vendidit Apulejum, jam agenti, ni fallor, annum 20, Latinum, & statim discessit; ego vero qui eo usque neque fueram in Ludo litterario nisi semel, qui nullam haberem Linguæ Latinæ cognitionem, cum imprudens emissem, quod esset auratus, postridie evasi qualis nunc sum in Lingua Latina, nec non Græcam, quasi simul & Gallicam & Hispanicam accepi, duntaxat ut Libros intelligam, ignarus sermonis & narrationum & regularum Grammaticæ prorsus.* Hoc autem quam sit veritati consentaneum declarant verba illa ex Opusculo de Libris propriis, quod sub finem Librorum de *Sapientia* & de *Consolatione* reperitur; *interim vero Grammaticæ & Dialecticæ operam dabam*, (circa videlicet annum ætatis suæ 23. nam circa 35. addiscendæ Linguæ Græcæ sedulo operam impendit), *unde præsenti*, inquit, *anno, nimia intentione studii Græcarum Litterarum labefactus, nihil ardui molitus sum:* subjungitque paulo

par des ſonges [63] des biens ou des maux qui devoient lui arriver, & même des événémens les plus médiocres; il avoit encore une autre reſſource plus jolie [64], & plus divertiſſante pour connoître l'avenir. En examinant ſes doigts, tous les ſecrets du Ciel lui étoient dévelopés: s'il lui devoit ſurvenir quelque infortune, il appercevoit ſur l'ongle du doigt du milieu une tache noire: ſi c'étoit un bonheur, la tache étoit blanche & paroiſſoit au pouce: ſi c'étoient des richeſſes, c'étoit au ſecond doigt; ſi cela regardoit les Belles-Lettres, la tache ſe montroit ſur l'ongle du petit. La main de Cardan reſſembloit, ſi on veut l'en croire, à ce fameux Bouclier [65] que Venus donna à Enée, & ſur lequel on voyoit tous les événemens futurs de l'Empire Romain.

Un

poſt, *Librum Micylli in Epitomen redegi, quem conjunxi Libro de Græcæ Litteraturæ Inſtitutione.* Gabr. Naud. de Card. Judic.

[63] Omnium quæ mihi eventura ſunt imaginem video per ſomnium, neque unquam, auſim ferme dicere, vere autem dicere poſſum, meminiſſe quod quicquam boni aut mali vel mediocris mihi evenerit, de quo prius, & raro ante multum, non fuerim per ſomnium præmonitus. *Cardan.* de Rer. Variet. Lib. VIII. Cap. 43.

[64] Eorum quæ mihi eventura ſunt, quanquam ſint

Un homme qui debite de pareilles extravagances, doit-il être mis au rang des Philosophes? Eh pourquoi n'y seroit-il pas placé, & même avec distinction? les hommes ne sont-ils pas approchant les mêmes aujourd'hui qu'ils étoient il y a deux mille ans? n'ont-ils pas regardé Pythagore comme un Personnage au-dessus de l'humanité? Les visions de Cardan n'ont rien de plus extraordinaire & de plus insensé que les métamorphoses différentes de Pythagore. Le Philosophe Grec, malgré ses opinions ridicules, ne laissa pas que de pénétrer dans bien des Secrets de la Nature; il eut d'excellentes qualités, de grands talens & de vastes connoissances. Cardan fut doué des mêmes dons; ses Livres quoiqne diffus & quelquefois obscurs, sont remplis d'excellentes choses

perexigua, vestigia in unguibus apparent: nigra & livida malorum in medio digito: felicium alba & ad honores in pollice: ad divitias in indice: ad studia & res majoris momenti in annulari: ad exiguas inventiones in minimo; coacta, res firmas. *Id.* ibid.

65 — — Clypei non enarrabile textum,
Illic res Italas, Romanorumque triumphos,
Haud vatum ignarus, venturique inscius ævi,
Fecerat Ignipotens . . . .
Virgil. Æneid. Lib. VIII.

ſes. Lorsqu'il parle comme Aſtrologue & comme Devin, il extravague; mais dès qu'il n'eſt que ſimple Phyſicien, il raiſonne presque toujours d'une maniére ſavante, profonde, & même agréable. Ses Livres *De Subtilitate*, malgré la critique qu'en a fait Scaliger, ſont encore goûtés par bien de véritables Savans; ceux *De Rerum Varietate* ne ſont point mépriſables. Si Cardan fût né dans

[66] Hippocrate naquit dans l'isle de Cos, la premiere année de la quatrevintieme olimpiade, l'an de Rome 294. Il eſt regardé par tous les habiles medecins comme le créateur de la bonne medecine; nous avons encore beaucoup d'ouvrages de lui, qui montrent ſon grand jugement & ſa longue & ſcavante experience; c'étoit principalement ſur ces deux qualités qu'Hippocrate fondoit la medecine : „l'art eſt long à acquerir „*dit-il*, dans ſon premier axiome, la vie eſt courte le ju„gement difficile, & les épreuves qu'on fait très ſouvent „dangereuſes, *ars longa*, *vita brevis*, *judicium difficile*, *experimentum periculoſum*: combien de ſages avis pour les medecins dans ce peu de paroles! Nous avons deux différentes traductions latines des ouvrages d'Hippocrate. La premiere eſt de Marcus Fabius Calvus, la ſeconde eſt d'Anutius Foeſius.

Hippocrate penſoit, que ce que l'on appelloit ame dans les hommes, & dans l'univers, & à quoi l'on donnoit le nom d'immortel n'étoit que la chaleur innée, Δοκεει δε μοι ὁ καλεομενος θερμος αθανατον τε ειναι καὶ

dans un autre tems, & qu'il eût pu secouer entiérement le joug de la Philosophie Péripatéticienne, sous lequel il gémissoit, ainsi que tous les Savans de son tems, il auroit été fort loin : il avoit un génie vaste, hardi ; il n'y a qu'à jetter les yeux sur son commentaire sur les aphorismes d'Hippocrate, [66] & sur le grand nombre d'Ouvrages qu'il a écrits, pour connoitre sa prodigieuse érudition.

Cardan

νοειν παντα, καὶ ὁρῃν καὶ ἀκουειν, καὶ ειδεναι παντα, καὶ τα οντα, καὶ τα μελλοντα ἐσεσθαι. Quod calidum vocamus, id mihi immortale esse videtur; cunctaque intelligere, videre, audire, scireque omnia, tum præsentia, tum futura. Hippocrat. de carn. pag. 249.

Après Hippocrate, Galien & Celse furent chez les anciens les plus grands & les plus celebres medecins, dont les ouvrages nous restent aujourd'hui. J'ai parlé de Galien, dans l'article d'Averoës ; quant à Celse, il vivoit dans le premier siècle, sous l'empire de Tibere, nous avons encore de lui huit livres sur la medecine : la meilleure édition, qu'on en ait donnée est celle qui fut faite à Amsterdam en 1687, avec les notes de divers sçavans ramassées par Mr. d'Almeloven. L'on a donné depuis quelque tems à Paris une très bonne traduction françoise de l'ouvrage de Celse. Quintilien parle beaucoup de ce sçavant medecin, qui avoit aussi écrit sur la rhétorique. Moreri dit, que Quintilien loue Celse ; mais ce rheteur aucontraire le blame très souvent, au sujet de ce qu'il avoit écrit sur l'éloquence & les arts, il

Cardan passe chez bien des gens pour avoir crû l'Ame mortelle, quoiqu'il ait publié un Livre sur son immortalité; ils pretendent que, dans la plûpart de ses autres Ecrits, il découvre ses sentimens, & qu'il avoit composé un Ouvrage sur la matérialité de l'Ame, qu'il ne montroit qu'à ses amis. Le Jésuite Théophile Regnaut le range au rang des Athées & le fait Chef de ceux de la seconde classe

le traite même d'esprit mediocre. Avant que de citer Quintilien, remarquons que Mr. le Clerc, qui avoit corrigé l'édition de Moreri, y a laissé cette faute grossière, ainsi qu'un million d'autres. C'est une chose étonante que l'inexáctitude & les fautes grossieres, qu'on trouve dans toutes les vastes compilatons, auxquelles on a donné le nom de Dictionnaires, celui de Bayle est le seul qui merite d'être estimé. Aussi doit il moins être consideré comme un dictionnaire, que comme un recueil de sçavantes dissertations, rangées par ordre alphabetique, pour la commodité des lecteurs. Revenons aux reproches que Quintilien fait a Celse. „Cornelius „Celsus, *dit il*, ne s'éloignoit pas du sentiment de ces „Sophistes, il disoit que l'orateur ne cherche que le vrai- „semblable: en effet, ajoute-t-il, ce n'est pas la „bonne conscience, mais le gain de la cause qui fait la „gloire & l'avantage des plaideurs. S'il en étoit ainsi „ne seroit-ce pas le comble de la mechanceté de prê- „ter à la mechanceté humaine des armes, pour favoriser „l'injustice: c'est aux auteurs d'un pareil sentiment à

classe. On ne peut nier véritablement que les Ouvrages de ce Philosophe ne soient remplis de choses très condamnables ; mais je le crois plus visionaire qu'Athée. Il en étoit de ses sentimens sur la nature de Dieu & sur celle de l'Ame, comme des autres Questions abstraites qu'il traitoit ; il se laissoit emporter au feu de son tempérament, & suivoit les impressions d'une espèce de fanatisme, dont-

„montrer comment ils peuvent en sauver les dangereu. „ses consequences. " *Consensisse autem illis superioribus videri potest etiam Cornelius Celsus cujus hæc verba sunt:* orator simile veri tantum petit, *deinde paulo post:* non enim bona conscientia, sed victoria litigantis est præmium. *Quæ si vera essent, pessimorum hominum foret, hæc tam perniciosa nocentissimis moribus dare instrumenta, & nequitiam præceptis adjuvare. Sed illi rationem opinionis suæ viderint. F. Quint. Inst. orat. lib. 2. cap. 15.* Ajoutons encore un autre passage à ce premier, pour mieux faire sentir la faute de Moreri. „Cornelius Cel„sus avec un esprit mediocre a non seulement embrassé „tous les beaux arts, mais il nous a donné encore des „preceptes, sur la maniere de faire la guerre, sur la vie „champêtre & sur la medecine." Cum etiam Cornelius Celsus mediocris vir ingenii non solum de his omnibus conscripserit artibus; sed amplius rei militaris, & rusticæ etiam, & medicinæ præcepta reliquerit. Fab. Quintil. instit. orator. Lib. XII. Cap. XI.

dont il étoit assez souvent agité. Comment peut-on croire qu'un homme qui ajoutoit foi aux superstitions les plus marquées, & qui pratiquoit certaines dévotions avec autant de respect que la Dévote la plus scrupuleuse, fût persuadé de la mortalité de l'Ame? Il raconte [67] qu'ayant trouvé dans les Manuscrits de son Pere, que si quelqu'un prioit la Vierge à genoux le 1. d'Avril, à 8. heures du matin, & disoit à son honneur un *Pater* & un *Ave*, il obtiendroit ce qu'il demanderoit; il se servit de ce remede & fut délivré quelque tems après d'une incommodité. Il ajoute que depuis il avoit eu recours plusieurs fois au même expédient, & qu'il s'en étoit parfaitement bien trouvé, ayant été délivré de la goute.

Je

[67] Legeram in Collectis a Patre meo, si quis horâ matutinâ octavâ Kal. Aprilis, exoraret Virginem Sanctam, ut Filium rogaret pro re licita, genibus flexis, adjectâ Oratione Dominicâ, nec non Salutatione Virginis Angelicâ, obtenturum quod petierit; observavi diem, horamque, peregi supplicationem, & non tunc statim, sed Die Corporis Christi, eodem anno, liberatus prorsus sum. Sed & alias multo post, memor facti pro podagrâ supplicavi, (nam proprie de hoc duo exempla pater adducebat eorum, qui liberati erant) & multum profuit: inde etiam sanatus sum; sed in hoc auxiliis

Je vous demande, *Monsieur*, si vous pensez qu'un homme qui croit être guéri d'une maladie, en priant le 1 d'Avril, plutôt qu'un autre jour, soit bien persuadé de la mortalité de l'Ame? On pourroit dire que cette histoire est un de ces mensonges que Cardan a mis dans ses Ouvrages, pour les rendre aussi singuliers, qu'il l'étoit lui-même; mais il y a des preuves évidentes dans sa Vie, qu'il étoit réellement très attaché au culte des Saints & des Images; il refusa d'aller en Dannemarck, & d'avoir du Roi une pension assez considérable, parce qu'il [68] prévoyoit qu'il seroit obligé, pour être heureux dans ce Royaume, d'embrasser le Protestantisme.

Il faut donc attribuer les sentimens différens & opposés qu'on trouve dans Cardan, au

etiam Artis usus sum. *Candan.* de Vita Propria, Cap. XXXVII. pag. 159.

[68] Eram etiam insinuatus ab anno 1542. in amicitiam Principis Istonii, qui aliquid dedit, plura dabat quæ nolui accipere, sed post ætatem redii ad profitendi munus, & sequenti anno, instante Andrea Vesælio Viro clarissimo, & amico nostro, oblata est conditio 800, Coronatorum in singulos annos a Rege Daniæ, quam recipere nolui, cum etiam victus impensam suppeditaret, non solum ob Regionis intemperiem, sed quod alio Sacrorum modo consuevissent: ut vel ibi male acceptus

au Livre qu'il avoit écrit sur l'immortalité de de l'Ame, plutôt à des mouvemens de Philosophie Epicurienne, qu'à une véritable conviction. Comment auroit il pu être le maitre de réprimer entiérement les saillies de son imagination, puisque pour en diminuer la fougue & l'impetuosité, il étoit obligé de se faire du mal; & que la douleur lui étant beaucoup plus supportable, il se mordoit les levres, ou se tordoit les doigts, pour détourner les esprits [69] qui se portoient avec trop de violence au Cerveau. Un Capucin se fesse & s'écorche le derriére pour amortir

futurus essem, vel patriam Legem meam, majorumque relinquere coactus. *Id.* ibid. Cap. IV. pag. 20.

69 Fuit mihi mos (de quo plures admirabuntur) ut causas doloris, si non haberem, quærerem, ut dixi de podagra: unde plerumque causis morbificis obviam ibam. (Ut solum devitarem quantum possem vigilias) quod arbitrarer voluptatem consistere in dolore præcedenti sedato: si ergo voluntarius sit facile sedari poterit; & quoniam experior me nunquam posse prorsus carere dolore, & si modo contingat, subit in animum impetus quidam adeo molestus, ut nihil possit esse gravius ut multo minus malus sit dolor, aut doloris causa, in qua nulla prorsus inest turpido, periculumve. Itaque ob hoc, morsum labii, & digitorum contorsionem, & compressionem cutis, ac tenuis musculi bra-

tir la concupiſcence de la chair: Cardan ſe maltraitoit, pour diminuer la fougue de ſon génie; voilà deux perſonnes qui employent le même remede pour des maux bien différens.

Je ſuis aſſûré que Cardan ne ſe fût pas fouetté pour appaiſer les deſirs laſcifs; car parmi les quatre grands chagrins qu'il a eſſuyés dans ſa vie [70], il compte l'abſtinence du Beau-Sexe, & la chaſteté forcée qu'il fut obligé de garder, jusqu'à trente & un an, attendu le mauvais tour que les Aſtres avoient joué à ſes parties génitales. Les trois autres vin-

chii ſiniſtri, uſque ad lacrymas, excogitavi: quo præſidio ſine calumniis adhuc vivo. Natura alta loca timeo, quanquam latiſſima, & ea ubi ſupicionem rabiei Canis habuerim. Laboravi interdum etiam amore heroico, ut me ipſum trucidare cogitarem; verum talia etiam aliis accidere ſuſpicor, licet hi in Libros non referant. *Id.* ibid. Cap. VI. pag. 30.

70 In univerſum quatuor fuere extrema pericula, id eſt in quibus niſi occurriſſem de vita actum eſſet: ſubmerſionis primum, Canis rabidi ſecundum, caſus cementi tertium, minus, quia non inchoatum, rixa denique in domo Nobilis Veneti; totidem maxime impedimenta & detrimenta, primum concubitus, ſecundum mortis ſævæ filii, tertium carceris, quartum improbitatis filii natu minoris. *Id.* ibid. Cap. XXX. pag. 116.

vinrent, 1. de la mort ignominieuse de son fils aîné, qui fut pendu pour avoir empoisonné sa femme: 2. de la prison dans laquelle, lui Cardan, fut enfermé quelque tems; 3. des débauches & de la mauvaise conduite du plus jeune de ses fils. Il semble que tout ce qui arrivoit d'extraordinaire à Cardan dût se rapporter au nombre quatre; car il fait aussi mention de quatre dangers éminents qu'il courut: il parle entre autres d'une querelle qu'il eût dans la Maison d'un Noble de Venise; il lui arriva dans cette Ville une affaire qui ne lui fait guère d'honneur. Un jour de la Vierge [71], jour à la vertu duquel il avoit tant de foi & de croyance, il joua avec un fripon; il fit la même chose le lendemain, & acheva de perdre son argent. Ayant reconnu que les cartes étoient pré-

[71] Cum Venetiis essem, Natali Virginis, pecuniam alea amisi, sequenti die reliquum. Eram autem in domo Collusoris, cumque animadvertissem chartas esse adulterinas, pugione ipsum vulneravi in facie, tenuiter tamen: aderant præsentes duo ejus familiares adolescentes; & duæ hastæ laquearibus affixæ, & janua domus clave conclusa: sed ego ubi, pecuniam omnem tam suam quam propriam abripuissem, ac vestes meas, tum annulos quos pridie perdideram, sequenti ab initio victor recuperassem, domumque per puerum meum jam

préparées & qu'il avoit été dupé, il donna un coup de ſtilet dans le viſage du filou, ſe fit rendre non-ſeulement ſon argent, mais le força d'y ajouter le ſien ; cependant touché du ſang qui ſortoit de ſa bleſſure il lui en rendit une partie.

Il étoit juſte que le genre de mort de Cardan répondit à la façon dont il avoit vecu ; on dit, qu'ayant prédit qu'il mourroit dans un certain tems, il ſe laiſſa mourir de faim, pour ne pas nuire à ſa reputation & à celle de l'Aſtrologie. Mr. de Thou rapporte [72] ce fait comme un bruit public, & il n'en aſſûre point l'authenticité ; Scaliger [73] s'explique en termes précis, & quoiqu'il ait été ennemi de Cardan, il ſemble que ſi ſa folie n'avoit pas été avérée & connue de tout le monde, il n'auroit pas oſé aſſûrer qu'il ne pre-

emendaſſem, partem pecuniæ ſponte abjeci quod illum vulneratum viderem. *Id.* ibid. pag. 112.

72 Eodem quo prædixerat anno & die, videlicet XI. Kal. Oct. defecit, ob id, ne falleret, mortem ſuam inedia acceleraſſe creditus, *Thuan.* Libro LXII.

73 Quanquam jam octogenario major, ne Artem contumeliæ exponeret, inediâ conſtituit mori . . . . res nota eſt, neque noſtrum eſt mentiri. *Scaliger.* Prolog. ad Manil.

difoit que ce que tout le public favoit parfaitement.

§. XI.

Montagne.

Dans le tems que tous les Philofophes fembloient être beaucoup plus occupés à commenter les Ouvrages d'Ariftote, qu'à rechercher la vérité : & que la Philofophie Péripatéticienne avoit autant de crédit que la Religion, les Ouvrages du Philofophe Grec allant prefque de pair avec les Livres Sacrés, un fage Pyrrhonien ofa le premier s'oppofer à la prévention publique. Montagne Gentil-homme François, vainquit les Pré-

74 Je ne fçai pas pourquoi je n'acceptaffe autant volontiers, ou les Idées de Platon, ou les Atomes d'Epicurus, ou le Plein & le Vuide de Leucippus & Democritus, ou l'Eau de Thales, ou l'infinité de Nature d'Anaximandre, ou l'Air de Diogenes, ou les Nombres & la Symmetrie de Pythagoras, ou l'Infini de Parmenides, ou l'Un de Mufeus, ou l'Eau & le Feu d'Appollodorus, ou les parties fimilaires d'Anaxagoras, ou la difcorde & amitié d'Empedocles, ou le feu d'Héraclite, ou toute autre opinion de cette confufion d'advis & de fentences, que produit cette belle Raifon humaine par fa certitude & clairvoyance, en tout ce de quoi elle fe

Préjugés. Soit par la force de son génie soit par l'étude qu'il fit des Anciens, il comprit qu'Aristote n'avoit été qu'un [74] simple mortel, sujet comme les autres hommes à faire des fautes : il alla plus loin : il se démontra à lui-même que ce Grec en avoit fait plusieurs; il osa les lui réprocher dans un tems où cela passoit pour un attentât énorme. S'étant affranchi de l'esclavage du Péripatétisme, il inventa une nouvelle maniére de philosopher, qui tenoit assez de celle de Sénéque; il écrivit ses *Essays*, Livre qui ne peut être assez loué par les honnêtes gens, & assez lu par les Philosophes. On y voit partout le caractère d'un homme raisonnable qui aime la vertu, mais qui ne la rend point in-

mesle, que je feroy l'opinion d'Aristote sur ce subject des Principes des choses naturelles : lesquels Principes il bâtit de trois pièces, Matiére, Forme & Privation. Et qu'est il plus vain que de faire l'inanité même cause de la production des choses qui sont ? Cela toutefois ne s'oseroit ébranler que pour l'exercice de la Logique. On n'y debat rien pour le mettre en doute, mais pour défendre l'Autheur de l'Ecole, des objections étrangeres : son autorité, c'est le but au-delà duquel il n'est pas permis de s'enquérir. *Essais de Montagne*, Liv. II. Ch. XII. pag. 252.

impraticable comme les Stoïciens: qui propose ses sentimens d'une maniere modeste; qui n'exige point d'être cru comme un Oracle: qui doute des choses qu'il ne peut comprendre[75]: qui ne se rend entiérement qu'à l'evidence, à la démonstration; & qui sait parfaitement les raisons & les causes qui doivent fonder une incertitude raisonnable.

La modeste retenue de Montagne lui a attiré plusieurs Adversaires, les Dévots toujours aussi décisifs que hargneux & bilieux, l'ont injurié grossiérement. Deux Philosophes sont tombés dans un défaut aussi grand Mallebranche & Nicole se sont déchaînés non seulement contre les Livres de Montagne,

75 Ce qui fait qu'on ne doute de guère de choses, c'est que les communes impressions on ne les efface jamais, on n'en sonde point le pied, où git la faute ou la foiblesse: on ne debat que sur les branches: on ne demande pas si cela est vrai; mais s'il a été ainsi, ou ainsi entendu. On ne demande pas si Galen a rien dit qui vaille; mais s'il a dit ainsi, ou autrement. Vrayement c'étoit bien raison que cette bride & contrainte de la liberté de nos jugémens, & cette tyrannie de nos créances, s'étendit jusques aux Ecoles & aux Arts. Le Dieu de la Science Scholastique c'est Aristote: c'est Religion de debattre de ses Ordonnances, comme

tagne ; mais même contre sa personne. Le sage la Bruyére, Auteur unique dans son genre, bien souvent imité & jamais égalé, a défendu Montagne [76], & l'a bien vangé des critiques de ces deux Ecrivains. Le Public a souscrit à son jugement ; chez tous les gens de goût il n'y a aujourd'hui qu'une seule voix sur le mérite des Ouvrages de cet ingénieux Philosophe. L'on peut dire, avec Mr. Coste : [77] „Tous les bons „Esprits sont d'accord depuis longtems sur „le mérite des Essais de Montagne : il est „inutile d'en faire l'éloge dans les formes, „ni d'entrer dans la discussion des critiques „qu'on en a faites : on ne pourroit rien „dire de nouveau sur le prémier Article, & „ceux

de celles de Lycurgus à Sparte. Sa Doctrine nous sert de Loi magistrale : qui est à l'avanture autant fausse que une autre. *Id.* ibid.

[76] Deux Ecrivains, dans leurs Ouvrages, ont blamé Montagne, que je ne crois pas, aussi-bien qu'eux, exemt de toute sorte de blame. Il paroît que tous deux ne l'ont estimé en nulle maniere ; l'un ne pensoit pas assez, pour goûter un Auteur qui pense beaucoup, l'autre pense trop subtilement, pour s'accommoder de pensées qui sont naturelles. *Caract.* ou Mœurs de ce Siècle Tom. I. pag. 156.

[77] Préf. sur les Essais de Montagne.

„ceux qui liront l'Ouvrage avec quelque ap-„plication, seront aisément convaincus du „peu de solidité de la plûpart de ces cri-„tiques."

Les doutes de Montagne sont toujours conformes à la saine raison, qui considére de tous les côtés une opinion avant de l'adopter. Et c'est avec raison que ce sage philosophe examinant combien il y a de choses douteuses se moque des dogmatiques. Je ne dirai pas, comme le Pere Mallebranche [78],

„Que

[78] Récherche de la Vérité. Part. I. Chap. VI.

[79] C'est pitié que nous pippons de nos propres singeries & inventions.

Quod finxere timent . . . . .

comme les enfans, qui s'effrayent de ce même visage qu'ils ont barbouillé & noirci à leur compagnon: *Quasi quicquam infelicius sit homine, cui sua figmenta dominantur*; c'est bien loin d'honorer celui qui nous a faits, que d'honorer ceux que nous avons faits. Auguste eut plus de Temples que Jupiter, servis avec autant de religion & créance de miracles. Les Thasiens, en récompense des bienfaits qu'ils avoient reçus d'Agesilaus, lui vinrent dire qu'ils l'avoient canonisé. Votre Nation, leur dit-il, a-t-elle ce pouvoir, de faire Dieu qui bon lui semble? faites-en, pour voir, l'un d'entre vous, & puis quand j'aurai veu comme il s'en sera trouvé, je vous dirai grand merci de votre offre.

„Que peut-on penſer d'un homme qui con-„fond l'Eſprit avec la Matiére, qui rapporte „les opinions les plus extravagantes des Phi-„loſophes ſur la Nature humaine ſans les „mépriſer . . . . . qui ne voit pas la „néceſſité de l'immortalité de nos Ames, & „qui penſe que la Raiſon humaine ne peut „la connoître?"

Montagne penſoit [79] ſenſement comme St. Thomas, & comme pluſieurs autres Peres de l'Egliſe avoient penſé. „Parmi les phi-

L'homme eſt bien inſenſé: il ne ſauroit forger un Ciron & forge des Dieux à douzaines! Oyez Triſmégiſte louant notre ſuffiſance: de toutes les choſes admirables a ſurmonté l'admiration, que l'Homme ait pu trouver la Divine Nature & la faire. Voici des argumens de l'Ecole même de la Philoſophie:

Noſſe cui Divos & Cœli Numina ſoli
Aut ſoli neſcire datum . . . . . .

Si Dieu eſt, il eſt Animal: S'il eſt Animal, il a ſens; & s'il a ſens il eſt ſubject à corruption. S'il eſt ſans Corps, il eſt ſans Ame, & par conſéquent ſans action: & s'il a Corps, il eſt périſſable. Voilà pas triomphe? Nous ſommes incapables d'avoir fait le Monde: il y a donc quelque Nature plus excellente, qui y a mis la main. Ce ſeroit une ſotte arrogance de nous eſtimer la plus parfaite choſe de cet Univers: il y a donc quelque choſe de meilleur; cela c'eſt Dieu. Quand

„philosophes," *dit Lactance*, aucun d'eux n'a „connu la veritable nature de l'ame, savoir „qu'elle ne meurt pas, parce que les hom„mes ne peuvent avoir une juste idée de la „nature de l'ame sans la revelation."

St. Thomas est encore plus précis sur cette question. „Il a été necessaire, dit-il, „que l'esprit humain fut élevé par la foi à la „connoissance de plusieurs choses, qui sont „trop élevées pour qu'elles puissent être com-

„pri-

vous voyez une riche & pompeuse demeure, encore que vous ne sachiez qui en est le Maître, si ne direz-vous pas qu'elle soit faite pour des Rats; & cette divine structure que nous voyons du Palais céleste, n'avons-nous pas à croire, que ce soit le Logis de quelque Maître, plus grand que nous ne sommes? Le plus haut est-il pas toujours le plus digne? & nous sommes placés au plus bas. Rien sans Ame & sans Raison ne peut produire un Animal capable de Raison: le Monde nous produit; il a donc Ame & Raison. Chaque part de nous est moins que nous: nous sommes part du Monde; le Monde est donc fourni de sagesse & de raison, & plus abondamment que nous ne sommes. C'est belle chose que d'avoir un grand Gouvernement: le Gouvernement du Monde appartient donc à quelque heureuse Nature. Les Astres ne nous font point de nuisance: ils sont donc pleins de bonté. Nous avons besoin de nourriture, aussi ont donc les Dieux, & se paissent des vapeurs deçà bas. Les Biens mondains ne sont pas biens

„prises par la raison ; & parmi ces choses „on doit mettre principalement ce que la „Religion nous apprend des biens spirituels „& éternels après la mort. Car il y a dans „ces biens éternels plusieurs choses qui ex„cedent la portée de la raison humaine.

Il n'y a rien de si clair que ce que dit St. Thomas. Or la doctrine de St. Thomas est celle de l'Eglise. Montagne a donc pu dire, que sans la revelation la nature de l'ame nous seroit incon-

à Dieu: ce ne sont donc pas biens à nous. L'offenser & en être offensé sont également témoignages d'imbécillité; c'est donc folie de craindre Dieu. Dieu est bon par sa nature, l'homme par son industrie; qui est plus? La Sagesse divine, & l'humaine Sagesse, n'ont autre distinction, sinon que celle-là est éternelle: or la durée n'est aucune accession à la Sagesse; parquoi nous voilà compagnons. Nous avons vie, raison, & liberté, estimons la bonté, la charité & la justice: ces qualités sont donc en lui; somme, le bâtiment & les débatiment, les conditions de la divinité se forgent par l'homme selon la relation à soi; quel patron & quel modèle! Etirons, élevons & grossissons les qualités humaines tant qu'il nous plaira. Enfle-toi, pauvre homme, & encore, & encore,

. . . . Non si te ruperis, inquit.

Montagne, ibid. pag. 240.

connue, puis qu'il ne répétoit que ce que [80] Lactance & St. Thomas [81] avoient dit.

§. XII.

FRANÇOIS BACON.

Le fameux François Bacon de Vérulam, Vicomte de St. Alban, Grand-Chancelier d'Angleterre, rendit à sa Patrie le même service que Montagne à la sienne : il fut comme lui le premier destructeur des chiméres Scholastiques ; & quoiqu'il vécût dans un tems où l'on ignoroit l'art de bien écrire, & où l'on ne connoissoit d'autre Philosophie que celle d'Aristote, rendue tout-à-fait absurde par les visions & les explications ridicules de ses Commentateurs, il trouva le moyen d'être grand Philosophe & excellent Historien. Son Histoire de Henri VII.

[80] Nemo enim vidit quod est verissimum, & nasci animam & non occidere, quia cur id fieret, aut quæ ratio esset, homines nescierunt. *Lact.* de falsa Sapientia, Lib. III. Cap. XVIII.

[81] Oportuit mentem evocari in aliquid altius, quam ratio nostra in præsenti possit pertingere, ut sic disceret aliquid desiderare, & studio tendere in aliquid quod totum statum præsentis vitæ excedit ; & hoc precipue chri-

ri VII. est un Morceau digne d'être comparé à ceux qui nous restent des Tacite & des Salluste; on a eu raison, dans les Editions nouvelles qu'on en a faites, de l'intituler *Historia Regni Henrici VII. Angliæ Regis; Opus vere politicum.* La politique en effet la plus fine & la plus sensée regne dans tout ce Livre, écrit comme tous les autres de Baçon avec beaucoup d'élégance.

Un des plus beaux Ouvrages de ce Philosophe Anglois est son [1] *Novum Organum Scientiarum*, sive *Judicia vera de Interpretatione Naturæ.* Il a ouvert les yeux des Savans & leur a fait connoître le ridicule des chiméres dont ils étoient préoccupés, il a prescrit les règles qu'il falloit tenir pour trouver les chemins qui conduisoient à la Nature. „L'Homme, dit Bacon [82], dans „le commencement de ce Traité, est le Ministre

stianæ religioni competit quæ singulariter bona spiritualia &'æterna promittit: unde & in ea plurima humanum sensum excedentia proponuntur. *S. Thomæ* Aquin. Summ. Cath. fidei contra gentiles. Lib. I. Cap. V. pag. 13.

APHORISMUS I.

[82] Homo Naturæ Minister & Interpres tantum facit & intellgit, quantum de Naturæ ordine, re, vel mente observavit; nec amplius scit, aut potest.

„ſtre & l'Interprête de la Nature; mais il ne „peut ſe flater de la connoître, qu'autant „qu'il en obſerve exactement les opérations, „& qu'il les approfondit par des expériences; „ces deux choſes ſont également néceſſaires „& s'entreſervent mutuellement."

Il auroit été ſurprenant qu'un homme qui penſoit de la façon de Bacon, qui vouloit qu'au raiſonnement on joignit les expériences; qui n'admettoit pour évident que ce qui l'étoit, eût pu ſe payer des impertinences du Péripatétiſme. Auſſi condamna-t-il fortement le reſpect ſervile qu'on avoit pour la Philoſophie d'Ariſtote [83]: il fit connoître que c'étoit une opinion abſurde de pretendre, qu'elle devoit être meilleure, que celle des autres Philoſophes anciens; puiſqu'elle avoit été

APHORISMUS II.

Nec manus nuda, nec Intellectus ſibi permiſſus multum valet: inſtrumentis & auxiliis res perficitur, quibus opus eſt non minus ad intellectum quam ad manum: atque ut inſtrumenta manus motum aut cient aut regunt; ita & inſtrumenta mentis, intellectui aut ſuggerunt, aut cavent. *Franc. Bacon.* Nov. Organ. Scient. Libr. I. digeſtus in Aphoriſm. p. 279. & 281. Edit. Lipſiæ, *in folio*.

83 Quod vero putant homines, in Philoſophia Ariſtotelis magnum utique conſenſum eſſe cum poſt illam editam Antiquorum Philoſophiæ ceſſaverint & exole-

été méprisée pendant long-tems chez les Grecs & les Romains, qu'elle n'avoit trouvé de nouveaux admirateurs que dans les tems d'ignorance, & après que les Sciences avoient été negligées. D'ailleurs, ajoute-t-il, la véritable approbation, & dont on doit faire cas, est celle qui vient d'un jugement sage & équitable, & qui est donnée par des gens qui ont une parfaite connoissance de ce à quoi ils applaudissent; mais ceux qui sont si prévenus en faveur de la Philosophie d'Aristote, suivent les seules impressions de leurs préjugés, & se conforment aux opinions & aux sentimens de leurs Maîtres; l'admiration qu'on a pour elle est donc plutôt une soumission aveugle qu'une approbation raisonnée.

Ba-

verint: est apud tempora, quæ sequuta sunt, nil melius inventum fuerit: adeo ut illa tam bene posita & fundata videatur, ut utrumque tempus ad se traxerit. Primo, quod de cessatione antiquarum Philosophiarum post Aristotelis Opera edita homines cogitant, id falsum est, diu enim postea, usque ad tempora Ciceronis, & Secula sequentia, manserunt Opera veterum Philosophorum, sed temporibus insequentibus, ex inundatione Barbarorum in Imperium Romanum, postquam Doctrina humana velut naufragium perpessa esset, tum demum Philosophiæ Aristotelis & Platonis, tanquam Ta-

Bacon, dans ses Ouvrages, ne s'est pas contenté de montrer le besoin de réformer l'ancienne Philosophie; il l'a corrigée lui-même dans plusieurs endroits, en relevant les fautes d'Aristote, comme lorsqu'il l'accuse [84] d'abuser de son esprit, & de chercher à se rendre obscur & inintelligible, en admettant cette Quinteſſence, cinquième Element, dont-il compose le Ciel, & qui n'est sujet ni à la chaleur ni au changement.

Dans

bulæ ex materia leviore & minus solida per fluctus temporum servatæ sunt. Illud etiam de-consensu fallit homines, si acutius rem introspiciant. Verus enim consensus is est, qui ex libertate judicii (re prius explorata) in idem convenienti consistit. At numerus longe maximus eorum, qui in Aristotelis Philosophiam consenserunt, ex præjudicio & autoritate aliorum se illi mancipavit, ut sequacitas sit potius & coitio, quam consensus. Quod si fuisset ille verus consensus, & late patens, tantum abest ut consensus pro vera & solida authoritate haberi debeat, ut etiam violentam præsumptionem inducat in contrarium. Pessimum enim omnium est augurium, quod ex consensu capitur in rebus intellectualibus: exceptis divinis & politicis, in quibus suffragiorum jus est. *Id.* ibid. Aphor. LXXVII. pag. 298.

84 Itaque ponitur primo ea quæstio: An substantia Cœlestium sit heterogenea ad substantiam inferiorum? Nam Aristotelis temeritas & cavillatio nobis peperit Cœ-

Dans un autre Ouvrage [85] il se moque avec raison d'une impertinente opinion du Philosophe Grec; qui prétend que la couleur des plumes des Oiseaux est plus vive que celle du poil des Bêtes, parce que les Oiseaux sont plus souvent exposés au Soleil que les autres Animaux. Voila, dit Bacon, une chose manifestement fausse, car les Troupeaux sont plus exposés au Soleil que les Oiseaux, qui sont très souvent dans les Forêts, & qui cherchent l'ombre des Arbres. La veri-

lum phantasticum, ex Quinta Essentia, experte mutationis, experte etiam caloris. Atque misso in præsenti sermone de quatuor Elementis, quæ Quinta Essentia illa supponit; erat certe magnæ cujusdam fiduciæ, cognationem inter Elementaria, quæ vocant, & Cœlestia prorsus dirimere, cum duo ex Elementis, Aër videlicet & Ignis, cum Stellis & Æthere tam bene conveniant, nisi quod moris erat illi viro ingenio abuti, & sibi ipsi negotium facessere, & obscuriora malle. Bacon. Descript. Globi Intellect. Cap. VII. pag. 618.

85 Aristoteles ineptam reddit causam, quare plumæ Avium vividi magis sint coloris, quam pili Animalium; nulla enim Bestia Cyani Lapidis, vivæque carnis colorem repræsentantes, aut virides pilos habet. Causa est, inquit, quod Aves frequentius in radiis Solis versentur, quam Bestiæ. Sed id manifeste falsum est; nam Pecudes crebrius in Sole agunt quam Aves, que plerumque

véritable cause, ajoute-t-il ensuite, de cette différénce de couleur, c'est la différence des humeurs & des excrémens, qui servent de nourriture au poils & aux plumes.

Je finirai l'éloge de Bacon, par celui qu'en fait l'Auteur des Lettres sur les Anglois. „Personne, *dit il* [86], avant lui n'avoit connu „la Philosophie expérimentale, & de tou„tes les épreuves Physiques qu'on a faites de„puis, il n'y en a presque pas une qui ne „soit indiquée dans son Livre. Il en avoit „fait lui-même plusieurs. Il fit des espè„ces de Machines Pneumatiques par lesquel„les il devina l'élasticité de l'Air. Il a tourné „tout autour de la découverte de sa pesan„teur. Il y touchoit; cette vérité fut sai„sie par Toricelli. Peu de tems après, la „Physique expérimentale commença tout d'un „coup à être cultivée, à la fois, dans pres„que toutes les parties de l'Europe. C'étoit „un Tresor caché dont Bacon s'étoit douté, &

in sylvis aut umbraculo vivunt. Verissima causa est, quod humor excrementitius Animantium, qui æque constituit plumas in Avibus ac pilos in Bestiis, in Avibus tenuiori, & delicatiori colatura transmittatur, quam in Bestiis; plumæ enim transeunt pennas, pili vero

„& que tous les Philoſophes encouragés par „ſa promeſſe, s'efforcérent de déterrer.„

Les grandes qualités & les vertus de Bacon furent ternies, par l'envie d'amaſſer des treſors[86], s'il en faut croire preſque tous les Hiſtoriens de ſon tems, & ſi l'on doit s'en rapporter à l'Arrêt qui le condamna à perdre ſa Dignité de Chancelier & à une amende conſidérable, pour s'être laiſſé corrompre pour de l'argent. Quelques Auteurs ont voulu juſtifier la conduite de Bacon, & il me paroît qu'ils ont apporté des raiſons aſſez problables. „Le crime, diſent-ils[87], dont on l'accuſoit, „étoit d'avoir mis le Sceau à des Patentes in„juſtes; mais premiérement ce crime ne fut „jamais que ſoupçonné, & l'on en eut pour „toute preuve les aveux volontaires de l'Ac„cuſé; aveux que probablement ſon hu„meur douce & paiſible lui-arracha, pour „appaiſer ſes ennemis & pour achever ſa vie „en repos, parmi les Livres. Secondement, „ceux

turem. *Bacon.* Sylv. Sylvar, *ſive* Hiſtor. Natural. Centur. I. Art. V. pag. 754.

[86] Mr. de Voltaire, Lettres ſur les Anglois. Lett. XII. pag. 86.

[87] Journal Littéraire Tomes XII. Partie II. pag. 357.

„ceux même des Historiens Anglois qui ont „voulu le noircir, confessent qu'il pensoit ce „qu'il avoit dit: *Que l'argent, semblable au „fumier, n'est bon que quand on le répand*: „& ils reconnoissent que plein de mépris pour „les richesses, il abandonnoit les siennes, „avec l'indifférence la plus philosophique, à „ceux qui étoient à son service. Troisiè- „mement, on reconnoît que jamais il ne pro- „nonça de Sentence injuste, & qu'il donna „toujours à son Maître les Conseils les plus sa- „ges, & les plus propres à lui concilier les cœurs „des Peuples. En dernier lieu, c'est une chose „connue, que l'amende si médiocre, à la- „quelle il fut condamné, étoit tout ce qu'il „pouvoit payer; & qu'il ne vécut dans la „suite que du leger revenu de ses études."

Ajoutons, *Monsieur*, à cette Apologie, ce que dit l'Auteur des Lettres sur les Anglois. Voici ses termes originaux[88]: „Aujourd'hui „les Anglois révérent sa Mémoire (de Bacon) „au point qu'à peine avouent-ils qu'il ait „été coupable." Il semble que cet Ecri- vain pense comme les Anglois, car il avoit ajouté à ces premiers mots, *ses vertus ont fait*

88 *Mr. de Voltaire* Lettres sur les Anglois, pag. 86.

fait oublier ses vices: mais il a retranché cette phrase dans une derniére Edition; du moins elle n'est point dans celle de Jacques Desbordes de 1735.

Avant que de quitter entiérement Bacon, je reléverai quelques inadvertances de Mr. de Voltaire qui regardent ce Philosophe. Il lui donne le nom de Comte de Vérulam; il est surprenant que cet ingénieux Auteur ait commis une pareille faute; s'il eût fait attention à la premiere page du Livre de Bacon, il auroit vu qu'il étoit Baron de Vérulam & Vicomte de St. Alban. *Francisci Baconi Baronis de Verulamio, Vice Comitis S. Albani, Summi Angliæ Cancellarii Opera omnia, &c.* Une autre erreur de Mr. de Voltaire c'est d'avoir dit qu'on imposa à ce Chancelier une Amende de quatre cens mille Livres. Les Historiens Anglois conviennent qu'on ne savoit pas à quoi se montoit cette Amende; & elle devoit être bien legére, puisqu'un des Lords proposa de la réduire à quarante schellins, attendu l'indigence du Chancelier qui ne pouvoit pas payer davantage. Mr. de Voltaire s'est encore trompé, lorsqu'il a dit qu'on ôta à Bacon sa Dignité de Pair: il la conserva toujours; on lui ôta simplement le droit de séance dans la Chambre Haute.

Ce ſont-là des fautes legéres; mais il eſt toujours bon de les faire connoître, pour que la juſte réputation que s'eſt acquis l'Ecrivain que je critique, ne faſſe point tomber d'autres perſonnes dans les mêmes erreurs.

§. XIII.

La Mothe le Vayer.

La Mothe-le-Vayer, homme de qualité & Conſeiller d'Etat, imita la ſage retenue de Montagne; il ſuivit, auſſi-bien que lui, beaucoup plus la Raiſon que l'autorité d'Ariſtote. On le ſoupçonna d'avoir peu de Religion, parce qu'il faiſoit paroître trop de penchant au Pyrrhoniſme. Il faut convenir que dans les Dialogues, qu'il a publiés ſous le nom d'*Oratius Tubero*, il a pouſſé quelquefois ſes objections aſſez loin ſur les matiéres les plus délicates, qui demandent d'être traitées avec beaucoup de circonſpection, & où, pour me ſervir des termes de Montagne [89], „il ſe trouve pluſieurs avis qui valent mieux tus, que publiés aux foibles „eſprits.„

89 Eſſais de Montagne. Lib. I. pag. 189. Edit. in 12. d'Amſt.

„esprits.„ Voici un de ces endroits de la Mothe-le-Vayer, qui me paroissent peu ménagés. „Ce n'est pas, [90] *dit-il*, hors d'ap„parence & de probabilité, qu'Epicure & Ari„stippe soutenoient qu'il n'y avoit rien qui „fût naturellement juste, ou injuste, ce qu'ils „avoient appris d'Archelaüs qui disoit *Justum* „*& Turpe non natura constare sed Lege*, & „Héraclite que le Bien & le Mal étoient d'une „même essence. Aussi n'y a-t-il point de „partie en la Philosophie si debattue, que „celle qui traite *de finibus Bonorum & Malo*„*rum*, bien qu'il n'en soit point de plus im„portante, *est enim non de terminis sed de totâ* „*possessione contentio*; & toute la Morale „de votre Aristote est nommée Ethique „Ἀπὸ τῦ ἔθυς, *a Consuetudine*, les mœurs dé„pendant absolument de la Coustume qui „justifie & approuve en un, ce qu'elle blâme „& condamne en un autre. Ainsi l'oisiveté „estimée très-honnête chez les Thraciens du „tems d'Hérodote, & de laquelle fait encore „aujourd'hui profession la plupart de la No„blesse de l'Europe, étoit un crime puni de „mort

[90] Dialogues faits à l'imitat. des Anciens par Oratius Tubero pag. 11. Edit. de Mons.

„mort par la Loi d'Amasis, laquelle Solon „fit passer des Egyptiens aux Athéniens; „*Adeo ut qui sectaretur otium, omnibus accu-* „*sare volentibus obnoxius esset.* Tacite par- „lant de quelque Peuple, *profana illic om-* „*nia, quæ apud nos incesta.* Et est très-vrai „le dire de Sénéque: *nulli vitio Advocatus* „*defuit.* Nous connoissons autant de Na- „tions qui respectent l'yvrognerie qu'il y en „a qui la détestent: les Allemands, les Po- „lonois, les Moscovites & autres infinis, „n'ont point de plus grandes Festes que cel- „les de Comus & des Bacchanales. *Post lar-* „*gius vinum de rebus maxime seriis consulta-* „*bant Persæ*, disent Hérodote & Strabon; & „nous avons trouvé les Américains faisant si „grande gloire de s'enyvrer, que ceux de „Mexico ne pouvant plus boire, se faisoient „seringuer le vin par le fondemeut. La lu- „bricité est non - seulement honnête, mais „même méritoire; il y a des Bordels pu- „blics à la Chine, dans l'Arménie & ailleurs, „que la dévotion a fondés aux Deserts, & „sur les grands chemins, pour être d'usage „gratuit aux passans. Les Temples de Ve- „nus étoient anciennement destinés à une „même fin, sinon que souvent les filles y ga- „gnoient leur dot & leur mariage. Com-

bien

„bien de Nations qui s'accouplent publique-„ment à la Cynique, ſans y trouver, ſelon le „dire de Diogène, plus grande vergogne „qu'au boire & au manger? Ceux d'Irlande „le pratiquoient anciennement ainſi, dit „Strabon, avec leurs Sœurs & leurs propres „Meres; ce qui n'eſt pas encore aujourd'hui „ſans exemple en beaucoup de lieux. Si „nous examinons le reſte de la Morale, nous „y trouverons partout autant de variété, ce „qui montre bien qu'il n'y a rien de ſolide & „d'arrêté, *& quod noſtra vitia ſunt quæ puta-„mus rerum*, comme parle Sénéque; cette Ver-„tu même, que nous chimériſons dans les „Ecoles, n'étant peut-être qu'un titre vain, „& un nom ſervant à l'ambition de ceux qui „ſe diſent Philoſophes, & qui n'ont encore „pu convenir de ce en quoi elle conſiſte. Bru-„tus mourant ſemble avoir été de ce ſenti-„ment, par ſes derniéres paroles qu'on dit „être les plus véritables:„

Te colui Virtus ut rem, aſt tu nomen inane es.

„Toutes les Sciences contemplatives, ne „ſont qu'obſtinées conteſtations entre les „Profeſſeurs d'icelles: plus vous les péné-„trerez, plus vous les trouverez ineptes & ri-

„dicules: *In multa sapientia, multa indigna-„tio, & qui addit scientiam, addit & dolo-„rem*; n'y en ayant point qui souscrivent „plus franchement au titre d'Agrippa de leur „*Vanité*, que ceux qui en ont pris plus de „connoissance. Attachons-nous plutôt, pour „suivre notre pointe, à quelques notions qui „semblent être plus universelles, & à certai-„nes pensées qu'on croiroit être de tout le „Genre Humain: comme, que nous soyons „très-redevables à ceux qui nous ont mis au „Monde nous donnant la vie: que les plus „sains en jouïssent le plus long-tems: que le „bon Sens y donne un grand avantage pour „la passer; que le séjour des Villes y contri-„bue,

9[a] Les uns estiment qu'on ne peut être trop religieux, l'excès étant louable aux choses bonnes, & qu'en tout cas il vaut mieux être superstitieux, qu'impie ou Athée; Les autres favorisent l'opinion de Plutarque, qui a fait voir en un Traité exprès, le revers de cette Médaille. L'Athéisme, dit le Chancelier Bacon, dans ses Essais moraux Anglois, laisse à l'Homme le Sens, la Philosophie, la Piété Naturelle, les Loix, la Réputation, & tout ce qui peut servir de guide à la Vertu: mais la Superstition détruit toutes ces choses, & s'érige une Tyrannie absolue dans l'Entendement des hommes: c'est pourquoi l'Athéisme ne trouble jamais les Etats, mais il en rend l'homme plus prévoyant à soi-même comme

„bue, le Climat tempéré, la demeure en „un Etat bien policé; bref que la Nature „faſſe tout pour le mieux, que le cours du „Soleil ſoit merveilleuſement vîte, & s'il y „a encore quelque choſe de plus vraiſembla- „ble! Car ſi nous trouvons non-ſeulement „de l'incertitude, mais même de la fauſſeté „apparente en ces choſes conſidérées de près, „de quoi nous pourrons-nous aſſurer doré- „navant, & pourquoi n'uſerons-nous pas „de la modeſte retenue & ſuſpenſion Scepti- „que en toute ſorte de propoſitions?"

Ce morceau n'eſt pas le plus fort des Dialogues d'Oratius Tuberò, il y en a pluſieurs 91 qui roulent ſur des queſtions auſſi delicates.

ne regardant pas plus loin; & je crois, ajoute-t-il, que les tems inclinés à l'Athéïſme, comme le tems d'Auguſte Céſar & le notre propre en quelques Contrées, ont été tems civils, & le ſont encore, là où la Superſtition a été la confuſion de pluſieurs Etats, ayant porté à la nouveauté le premier Mobile, qui ravit toutes les autres Sphéres des Gouvernemens, c'eſt-à-dire le Peuple: Les uns diſent qu'il faut craindre ce trois fois Grand Dieu, & trembler devant la face du Seigneur. David prononçant en ſon Cantique que ſon Dieu eſt horrible *ſuper omnes Deos*, & Charron ſoutenant à ce propos dans ſa *Sageſſe*, que toutes Religions ſont étranges, & horribles au Sens-Commun: les autres repondent au contraire

Je ſens parfaitement que les obſervations que fait la Mothe-le-Vayer ſont remplies d'excellentes choſes, & qu'on ne ſauroit mieux défendre le ſentiment d'Horace, qui prétend que l'homme ne peut diſtinguer, d'une maniére certaine, le véritable Bien du véritable Mal:

Nec Natura poteſt juſto ſecernere iniquum.

Mais il ſeroit à ſouhaiter que tous les gens qui liſent ſes Ouvrages, lui rendiſſent la même juſtice & qu'avant que de condamner ſes doutes, ils vouluſſent examiner s'ils ſont véritablement fondés. Car enfin, douter des choſes qui ne ſont point évidentes, c'eſt le partage des véritables Philoſophes: accepter aveuglement les opinions les plus incertaines, c'eſt celui des Eſprits médiocres & livrés aux pré-

Deos nemo ſanus timet, furor eſt enim metuere ſalutaria, nec quisquam amat quos timet. Senec. IV. de Benef. Cap. XIX. Et VII. Cap. I. Il fait que ſon Sage *Deorum, hominumque formidinem ejicit, ſcit enim non multum ab homine timendum, a Deo nihil.* Les uns ont fait les Dieux mâles, les autres femelles; Triſmegiſte & Orphée nous repréſentent les leurs Androgynes. Les uns comme Zénon & Xénophane, ont fait Dieu

préjugés qu'ils ont reçus; soumettre ses doutes & ses incertitudes Philosophiques aux décisions de la Révélation, & après avoir agité des matiéres selon les connoissances humaines, s'en tenir aux décisions de la Religion, c'est la conduite d'un homme sensé.

Loin que les discours, ou plutôt les calomnies des ennemis de la Mothe-le Vayer ayent nui à sa réputation, il fut choisi pour Précepteur de Monseigneur, frere de Louis quatorze, & fit même pendant plus d'une année la fonction de celui du Roi. Rapportons ici la réflexion d'un grand Critique. „Le „Cardinal Mazarin, *dit-il*,[92] se connoissoit „trop en gens pour ne savoir pas, qu'un Phi„losophe qui se laisse aller au Pyrrhonisme „de Religion par une certaine enfilade de rai„sonnemens, est d'un tout autre caractère „qu'un homme qui devient impie par brutali-

de figure toute ronde, c'est pourquoi Platon vouloit que le Monde eût encore la forme sphérique, *quod Conditoris esset rotunda figura.* Les autres ne se peuvent imaginer des Dieux, s'ils ne sont comme ceux d'Epicure . . . . . . de figure humaine. Et nous voyons que la Théantropie sert de fondement à tout le Christianisme. *Idem*, ibid. pag. 317.

92 *Bayle*, Diction. Tom. IV. pag. 408.

„talité & par débauche: un tel Philosophe, „s'il ressemble d'ailleurs à la Mothe-le-Vayer, „seroit bien marri que des personnes capables „d'en faire mauvais usage, fussent imbues de „ses sentimens: il a toujours la discrétion „d'en éloigner la Jeunesse, & a plus forte „raison un Prince, dont la solide piété peut „contribuer extremement au bonheur pu-„blic."

Pour être bien persuadé de la candeur & de la droiture des sentimens de la Mothe-le-Vayer, il ne faut que lire ses Ouvrages, surtout ceux qu'il a composés pour l'usage de Monsieur le Dauphin; on y trouve partout la solidité du raisonnement jointe à l'amour de la Vertu. Son Livre de *l'Instruction de Monsieur le Dauphin* est rempli de préceptes sages & politiques: un Peuple seroit parfaitement heureux, s'il étoit gouverné par un Souverain qui les suivît exactement; les Sciences & les Arts fleuriroient, le Vice seroit puni, la Vertu toujours récompensée. Son Traité de la contrariété des humeurs est curieux & amusant: celui sur les Historiens Grecs & Romains, est, à mon avis, un Chef-d'Oeuvre; les jugemens de l'Auteur sont sensés, ses louanges bien placées, ses critiques fondées, & ses remarques interes-

ressantes. Le Traité de la Vertu des Payens est fort savant, & quoiqu'il n'ait pas été du goût de bien des Théologiens, il n'en est pas moins bon. Ses Lettres, ou petites Dissertations, sont remplies d'Anecdotes curieuses & instructives: elles ont pour la pluspart un caractère de sincérité & d'impartialité qui fait plaisir aux honnêtes gens; & l'Esprit Sceptique qui y régne plaît à tous ceux, qui avant que de se déterminer sur une opinion, sont bien aise de la considérer de tous les côtés.

Le Cours de Philosophie qu'a fait la Mothe-le Vayer, est, à mon gré, le plus foible de ses Ouvrages: sa Morale n'est qu'un précis des Maximes les plus connues: sa Physique est un ramas des opinions d'Aristore & de quelques autres Philosophes anciens: sa Logique se ressent du mauvais goût de celle de l'Ecole; & quoiqu'il ait voulu l'affranchir de la Barbarie Scholastique, en faveur du nom pompeux de LOGIQUE DU PRINCE, qu'il lui a donné, il n'a pu réussir entiérement. „Le Syllogisme, *dit-il*[93], „a trois

[93] *La Mothe-le-Vayer*, Logique du Prince. Tom. I. de ses Oeuvres, pag. 928.

„a trois parties qui l'ont fait nommer le Tri-„dent des Philosophes.“ Cette façon de s'énoncer ne sent guère le stile des Fontenelles. La Marquise de l'ingénieux Auteur de la Pluralité des Mondes, se fut à coup sûr ennuyée, si on lui eût expliqué le Systême de Copernic, comme la Mothe-le-Vayer expliquoit au Prince les trois parties du Syllogisme. Elle lui auroit eu obligation de finir son entretien, & de dire ainsi que la Mothe-le-Vayer, après avoir fait mention de la Majeure, de la Mineure, &c. „Je ne parlerai point [94] „à Votre Majesté de la disposition des trois „termes du Syllogisme, de ses conditions ou „propriétés, de ses trois figures, sans une „autre de Galien, ni de ses dix-neuf Modes; „parce que les difficultés, qui s'y trouvent, „sont telles, qu'elles desespérent souvent les „esprits, même de ceux qui sont obligés de „s'y arrêter, à cause qu'ils doivent passer „toute leur vie dans la poussiére de l'Ecole.“

Il eût été beaucoup mieux de ne faire aucune Observation sur le Syllogisme même, & de le traiter aussi cavaliérement que la disposition de ses trois termes.

Le

94 Id. ib. pag. 593.

Le Compliment que la Mothe-le-Vayer fait au Roi sur la fin de sa Logique, me paroît un tant soit peu pédantesque; il y a des expressions qui sentent le Savant en *us*, qui veut paroître enjoué. „C'est Sire, *dit-il* [95], „ce que j'ai cru pouvoir tirer utilement de la „Logique Artificielle, pour fortifier la Logi„que Naturelle de Votre Majesté. Car pour „ce que cette Science a de plus particulier, „de plus épineux, &, s'il faut ainsi dire, de „plus ergotant, j'ai déja dit, sans le mépri„ser absolument, qu'il n'étoit bon que pour „l'Ecole. Le Philosophe Synésius, considé„rant où cette façon classique d'argumenter „avoit déja réduit ceux de son tems, n'a pas „fait difficulté d'écrire dans son *Dion*, que si „les Beliers vouloient se mêler de philosopher, „(*Si Arietes philosophari vellent*), ils ne pour„roient pas le faire autrement, ni se choquer „plus rudement qu'on fait souvent en beau„coup de Controverses Philosophiques. „Aussi avons-nous vu que la Philosophie „a des Argumens qu'elle nomme *Cornus*, à „quoi peut-être Synésius vouloit faire al„lusion.

Cette

95 *Id. ibid.*

Cette Logique artificielle qui fortifie la Logique naturelle, ces Argumens *cornus* à quoi Synésius fait allusion; tout cela ne vaut pas grand' chose pour plaire à un jeune Prince, & pour lui donner du goût pour les Sciences.

Puisque j'ai condamné les fautes que j'ai cru appercevoir dans les Ouvrages de la Mothe-le Vayer, je dirai, avec la même liberté, que son Discours Chrétien sur l'immortalité de l'Ame, quoique rempli d'excellentes choses, ne me paroît pas aussi bon que bien d'autres de ses Ecrits. Il l'a composé dans un goût Sceptique; mais il me semble qu'il n'a pas bien fait sentir les Objections des deux Partis opposés; qu'il les

[96] Je vous veux dire au sujet de ses excellentes compositions, une chose qui, pour me toucher seul, ne laissera pas de faire connoître son équanimité par-tout. Vous n'ignorez pas qu'il m'a voulu nommer en divers endroits de ses Ecrits, & vous pouvez vous souvenir que dans son Commentaire sur le dixième Livre de Diogènes-Laërtius, qui contient la Vie d'Epicure, il combat la Doctrine de ce Philosophe touchant la mortalité de l'Ame humaine, comme il fait toujours, ce qui est contraire aux bonnes mœurs & à la Religion. Là il parle dans la page 557. de huit raisons qui se peuvent tirer des Livres de Platon en faveur de la bonne opinion, & de 33. que j'ai réduites en forme de Syllogismes dans mon Traité de l'Immortalité de l'Ame. Mais parce

les a foiblement attaqués, & encore plus foiblement défendus. Les Argumens qu'il a rangés l'un après l'autre, pour prouver l'immortalité de l'Ame, sont très-foibles, & en vérité, il n'auroit pas dû trouver mauvais que Gassendi [96] en eût oublié le nombre; car si l'on ne comptoit que ceux qui sont de quelque poids, je doute qu'il en restât plus de deux ou trois. Un court examen des principaux justifiera ce que j'avance.

„Toute [97] Substance spirituelle & incorporelle est éternelle: or l'ame humaine „est spirituelle & incorporelle; elle est donc „nécessairement immortelle."

Cet

qu'au lieu de 33. il ne m'en attribue par inadvertance que 23; je lui dis un jour, en riant, qu'il m'avoit soustrait dix Argumens dont j'avois grand sujet de me plaindre. Il n'étoit pas ennemi des railleries, & il reçut très-bien le reproche que je lui faisois dans cette figure; mais il m'assûra néanmoins fort sérieusement qu'à la premiere occasion, ou dans une seconde impression de son Livre, s'il s'en faisoit, il ne manqueroit pas de corriger cet endroit, me priant d'excuser la bévûe. En vérité, la bonté de son naturel, & l'innocence de ses mœurs ne sont pas exprimables, & nous n'en saurions conserver un trop tendre & trop exact souvenir. *Id.* ibid. pag. 521.

97 *Id.* ibid. pag. 509. & *suiv.*

C'eſt admettre un principe qui n'eſt pas accordé, car l'Ame peut être matérielle: il faut avant que d'aſſûrer qu'elle eſt immatérielle, prouver que Dieu ne peut pas accorder la faculté de penſer à de certaines particules déliées de matiére & que ſon pouvoir eſt aſſez borné pour cela: ſans quoi on ne peut décider hardiment de la nature de l'Ame.

„Ce qui ſe meut de ſoi-même, ſe meut „toujours, & partant eſt immortel: or l'Ame „a cela de propre qu'elle ſe meut d'elle-mê„me; il s'enſuit donc qu'elle eſt immor„telle.“

Cet argument contient une héréſie & une abſurdité. Car une Subſtance créée ne peut ſe mouvoir d'elle-même: il faut que celui qui lui a donné l'être, lui ait donné auſſi ſon premier mouvement: il faut auſſi qu'il lui continue la puiſſance de ſe mouvoir, dès qu'il ceſſera de le faire, le mouvement de la Subſtance ceſſera auſſi.

„Les Principes ſont de leur nature incor„ruptibles: or l'Ame eſt un principe de „mouvement, puiſqu'elle ſe meut d'elle„même; elle eſt donc néceſſairement in„corruptible & conſéquemment immor„telle.“

Cette

Cette Objection est la même que la précédente & contient les mêmes erreurs: l'Ame n'est un principe de mouvement, qu'autant que le pouvoir divin entretient ce principe; ainsi, si Dieu a créé l'Ame mortelle, le mouvement n'empêchera point son anéantissement.

„Ce qui ne peut être offensé, ni au dedans, „ni au dehors ne meurt jamais: or l'Ame „est de cette condition; par conséquent elle „est immortelle."

Puisqu'on ne connoît point la nature de l'Ame, qu'on ne sait point si elle est matérielle ou spirituelle; comment peut-on connoître si elle ne peut être offensée ni au dedans, ni au dehors?

„Ce qui est essentiellement vie; ne peut jamais mourir; or l'ame est essentiellement vie, „elle ne peut donc mourir." Ce Syllogisme, avec celui qui suit, sont de Porphyre.

Voilà encore une pétition de principe. Comment sait-on que l'Ame est essentiellement vie? par la Révélation? mais il ne s'agit ici que des preuves Philosophiques; or si l'Ame est matérielle, ainsi que le corps, elle n'est pas par son essence plus essentiellement vie que le corps.

„Ce qui donne la vie aux autres, ne peut „pas être, quant à lui, sujet à la mort: le

„Sel qui préſerve de pourriture ne ſe cor-
„rompt point: or l'Ame eſt celle qui ani-
„me & fait vivre tout ce qui poſſéde la vie;
„les Allemands l'ayant nommée *Seel* fort à
„propos, puisqu'elle eſt comme le Sel du
„corps, s'il eſt permis de ſe jouer par allu-
„ſion dans une matiére ſi ſérieuſe; elle eſt
„donc exempte, quant à elle, des Loix ri-
„goureuſes de la mort."

L'Ame ne donne la vie au corps que par le pouvoir qu'elle en reçoit de Dieu; ainſi s'il veut lui ôter ce pouvoir, elle ceſſe d'animer le corps qu'elle vivifioit, & il arrive alors que le *Seel* des Allemands ſe fond, & que les Jambons ſe gatent & ſe pourriſſent.

„Ce qui ſubſiſte de ſoi-même eſt incorrup-
„tible: or l'Ame raiſonnable ſubſiſte d'elle
„même; elle eſt donc incorruptible."

Voila encore un Argument pitoyable. L'Ame, ainſi que tous les Etres & toutes les Subſtances, ne ſubſiſte que par la puiſſance de Dieu, puisqu'un Etre créé doit néceſſairement avoir une fin, s'il n'eſt conſervé par le pouvoir du Créateur.

„Tout ce qui eſt indiviſible eſt néceſſaire-
„ment immortel, parceque la mort n'eſt rien
„qu'une diviſion du tout ou de certaines par-
„ties: l'Ame eſt indiviſible, puisqu'elle n'a
„point

„point de parties, & qu'étant une forme sub-„stantielle, elle ne peut pas être placée dans „la catégorie de la quantité; il faut donc „par nécessité, qu'elle soit immortelle. La „démonstration est de Plotin.“

La Mothe-le Vayer & Plotin raisonnent assez foiblement; car avant que de fonder l'immortalité de l'Ame sur son indivisibilité, il faut connoître son essence, prouver par des raisons évidentes qu'elle ne peut être matérielle, & dire comment on sait qu'il n'a pas plu à Dieu de la faire une Substance corporelle.

„Ce qui est simple ne se résout point, & „partant est incorruptible, pour ce que la „corruption ne se peut faire sans résolution: „or l'Ame est une Substance simple, & un „pur acte, selon Aristote même; elle est „donc incorruptible & immortelle.“

La réponse à l'argument qui précede sert aussi à celui-ci.

„Si l'Ame peut faire ses opérations sans le „corps, elle peut subsister sans lui; or nous „voyons que pendant l'extase de certaines per-„sonnes, qui ont perdu l'usage de tous leurs „sens, l'Ame raisonnable, qui s'est comme „détachée du corps, contemple des choses su-„blimes & fait ses fonctions beaucoup plus

„noblement que quand elle l'anime parfai-
„tement; l'Ame donc peut ſubſiſter ſans le
„corps, & par conſéquent elle eſt immor-
„telle; puisqu'aux choſes naturelles, l'acte
„ſuit toujours la puiſſance, *Idem eſt eſſe &*
„*poſſe.*„

L'Ame pendant les extaſes ne s'eſt point détachée du corps, elle y eſt toujours liée très-fortement; car comme les eſprits ſe portent avec rapidité vers elle, & abandonnent, pour ainſi dire, entiérement les autres parties du corps, il n'y a que celles où la penſée ſe forme qui paroiſſent ſenſibles; mais on ne doit pas conclurre pour cela qu'elle puiſſe ſubſiſter ſans le corps; & ſi dans le tems qu'un homme eſt en extaſe, on affecte certaines parties de ſon corps, & qu'on faſſe circuler les eſprits; alors ceux qui s'étoient portés au cerveau, ſe répandant par-tout le corps, l'extaſe ceſſe ſur le champ. Ce ſont donc les Eſprits animaux qui ſont la cauſe des extaſes, & non point une ſéparation de l'Ame & du corps.

„Tout ce qui eſt matériel a ſa vertu & ſon
„opération limitée: or l'Ame, tant à l'é-
„gard de l'entendement, que de la volonté,
„connoit & deſire ce qui eſt infini, n'y
„ayant point de nombre ſi grand, auquel
„l'In-

„l'Intellect ne puisse ajouter, ni de bien si „excellent que la Volonté ne le souhaite en„core plus accompli; l'Ame n'est donc pas „matérielle, & conséquemment elle est im„mortelle.“

Puisque l'homme est doué de la Raison, il n'est pas surprenant qu'il souhaite le bien, & qu'il porte ses vûes à celui qu'il croit le plus grand: nous voyons que les Betes, de la mortalité de l'Ame desquelles nous convenons, cherchent tout ce qui peut leur être utile & fuient ce qui peut leur nuire; si elles pouvoient être entendues, peut-être nous apprendroient-elles qu'elles savent mieux prendre leurs mesures que nous.

„On ne peut pas douter que l'Ame „ne vaille beaucoup mieux que le corps: „or est-il que le corps est une Substance; „l'Ame sera donc aussi une Substance & de „meilleure condition que l'autre, c'est-à-dire „immortelle. Cet argument est de St. Augu„stin avec le suivant.„

Si l'Ame est matérielle, ainsi que le corps, je ne vois pas pourquoi elle ne doit pas être sujette à la destruction, ainsi que lui, cette différence de valeur n'est fondée que sur la supposition de sa spiritualité.

„L'Ame ne peut pas être de pire condition „que le corps: or nous voyons que le corps „ne périt point, de forte qu'il fe réduife à „néant; l'Ame ne s'anéantira donc pas non „plus, & par conféquent elle fera immor„telle."

Tout ce que peut prouver St. Auguftin par cet argument, c'eft l'exiftence de l'Ame du Monde, en forte que l'Ame fe rejoindroit au Tout dont elle étoit une modification, ou une partie, comme le corps fe rejoint à la Matiére principale. Je vous prie, *Monfieur*, de confidérer fi c'eft-là une objection bien convaincante pour la fpiritualité ou la mortalité de l'Ame; convenons donc que tous ces argumens font bien foibles. Pour leur donner quelque force, il auroit fallu prouver que l'Ame eft fpirituelle, & ne peut être matérielle, même par le pouvoir divin: alors ces objections auroient eu un peu plus de force; mais dès qu'on n'admet point la Révélation, & qu'on ne raifonne que fur de fimples notions Philofophiques, il eft impoffible de prouver, que Dieu, qui de rien a créé toutes les Subftances matérielles, n'ait pu accorder à quelques-unes la faculté de penfer. Mais, dit-on, la Matiére n'a que de l'étendue, de la longueur, & de la profondeur:

je

je conviens que nous n'y appercevons que ces qualités; mais Dieu peut lui en avoir accordé cent autres qui nous sont inconnues. Comprenons-nous comment la Matiére est capable de produire les mouvemens, les passions, les sentimens, les sensations que nous voyons dans les Betes? Pourquoi voulons-nous nous figurer, que Dieu ne puisse pas lui donner quelques qualités un peu plus éminentes? Nous n'avons donc aucune preuve philosophique évidente, que l'Ame ne soit pas matérielle: son immortalité est dans le même cas. Quel est le Philosophe, qui pourra demontrer qu'une chose qui a eu un commencent ne doit point avoir de fin: qu'une chose enfin, dont il ignore l'essence, sera éternelle? Avouons-le de bonne foi, si la Révélation ne nous avoit point éclairés, il seroit impossible d'éclaircir des questions aussi douteuses, & que la Divinité a couvertes d'un voile impénétrable à nos regards.

Avant que de quitter la Mothe-le-Vayer, je le défendrai contre la fade & impertinente critique d'un Moine, qui s'étant caché sous le nom de Vigneul Marville publia un Ouvrage intitulé *Mélanges d'Histoire & de Littérature*, dans lequel il attaqua la mémoire & les Ouvrages de la Mothe-le-Vayer. Il

eut l'impudence de dire, que les Livres de cet illuſtre Ecrivain n'étoient qu'un amas indigeſte de ce qu'il avoit trouvé de meilleur dans le cours de ſes lectures: qu'on liſoit autrefois *ces rapſodies*; mais qu'elles étoient mépriſées aujourd'hui par les gens de goût. Le Public a bien vangé la Mothe le-Vayer d'une critique auſſi fauſſe & auſſi outrageante: l'Ouvrage du prétendu Vigneul Marville eſt aujourdhui auſſi ignoré que ceux de la Mothe-le-Vayer ſont les délices des ſages Philoſophes. Il n'eſt pas étonnant que ce Moine ait mépriſé ce grand Homme, puisqu'il a traité la Bruyere avec le dernier mépris; *je vous parlerai quelque jour de cette impertinente critique, dont Mr. Coſte a ſi bien fait voir le ridicule. Au reſte, *Monſieur*, jugez du cas qu'on doit faire des déciſions d'un homme, qui prend à tâche de blâmer tout ce qu'il y a, je ne dis pas de plus ſenſé, mais de plus reſpectable dans la République des Lettres.

Oppoſons au ſentiment hétéroclite de ce Moine celui du plus grand Critique, & du plus ſavant Connoiſſeur de ces derniers tems. „Il

98 *Bayle Diction.* Tom. IV. pag. 411.

99 Je veux ajouter ici une petite Apoſtille touchant

„Il y a, *dit-il* [98], beaucoup de profit à faire, „dans la lecture de la Mothe-le-Vayer, & „nous n'avons point d'Ecrivain François qui „approche plus de Plutarque que celui-ci. „On trouve de belles pensées répandues dans „ses Ouvrages: on y trouve de solides rai-„sonnemens; l'esprit & l'érudition y mar-„chent de compagnie: l'esprit paroîtroit „sans doute beaucoup plus s'il étoit seul; „mais en plusieurs endroits il tire son plus „grand brillant de l'application de quelque „pensée étrangére."

A la décision de *Bayle*, joignons celle de *Baillet*, qui rend à la Mothe-le-Vayer la justice qu'il mérite, & qui, en condamnant ses défauts, fait sentir toutes ses excellentes qualités & ses rares talens; nous verrons alors le cas qu'on doit faire de l'opinion de Vigneul Marville. Je croirois volontiers, que la Mothe-le-Vayer, par un pressentiment secret de ce qui devoit lui arriver après sa mort, avoit travaillé à peindre son Critique d'après nature, lorsqu'il écrivoit à un de ses amis; il fait le portrait d'un Fat [99] & d'un Pédant, qui se moquoit du Pyrrhonisme raison-

ce plaisant Personnage, qui taxe ceux qui examinent les choses, Académiquement, ou sans rien décider, ce qu'il

sonnable, & qui tournoit en ridicule la maniére d'écrire des Sceptiques. Ceux qui aujourdhui imitent la conduite de ce Critique, devroient profiter des leçons que la Mothe-le-Vayer lui donna. Si Vigneul Marville y eut fait attention, peut-être ne fut-il pas tombé dans la même faute; mais enfin c'est le sort de tous les grands Hommes d'être critiqués & critiqués par des Grimauds; par quelle raison

apelle n'être ni dehors ni dedans; & qui a cru dire une grande injure, de nommer un homme docte ignorant. Vous avez raison de soutenir qu'il connoît mal le caractére de Pédant, peut-être parcequ'il ne se connoît pas lui-même, comme etant un chose trop difficile. Il est certain que mérite ce titre celui qui fait profession de ne douter de rien, & qui asseurant toutes-choses veut être cru, parce qu'ayant accoutumé de parler, soit à des enfans, soit à des personnes idiotes ou peu éclairées, il n'a jamais reçu de contradiction. Mais il me semble que vous avez pris avec un peu trop de chaleur & de dépit son impertinence, qui ne peut faire tant de tort à personne qu'à lui-même. A la vérité, sans être chargé beaucoup de Latin, comme vous dites, Montagne & Charron le devoient avoir mieux instruit. Car pour les Livres du Cardinal Cusa, *De la docte Igorance*, apparemment il n'en a jamais ouï parler. Ils lui eussent appris que la Science humaine ne s'éleve jamais plus haut, que quand elle donne jusqu'à la connoissance de ses doutes par les raisons qu'elle a de douter. Tant y a qu'à son compte, Socrate devoit

ſon la Mothe-le-Vayer n'auroit-il pas eu le même ſort que tous ſes Confréres?

§. XIV.

BERIGARD.

Bérigard né à Moulins en Bourbonnois vêcut dans le dix-ſeptième Siècle. S'il faut l'en croire ſur ſa parole, il fut peu touché de

être un franc Pédant, avec ſon génie négatif & prohibitif ſeulement, dont ſes Diſciples ont tant écrit, puiſqu'il n'aſſûroit jamais rien, formant des doutes ingénieux ſur tout ce que les Dogmatiques de ſon tems avançoient avec le plus de reſolution. Cette grande injure, *Pédant*, regardoit fort encore ce Pere commun de tous les Philoſophes, autant de fois qu'il proféroit ſon mot ordinaire, *hoc unum ſcio, quod nihil ſcio.* Moquez-vous ſans vous fâcher de ſemblables baſſeſſes d'eſprit, & ſi une louable piété vous fait pardonner aux plus coupables, *qui neſciunt quid faciunt*, uſez d'une indulgence plus aiſée envers ceux qui ne ſavent ce qu'ils diſent. Quelle apparence y a-t-il d'examiner à la rigueur un Ouvrage, où l'Auteur ayant employé tous ſes bons mots, à peine en trouvera-t-on une douzaine d'aſſez paſſables, pour devoir être un peu conſidérés:

Apparent rari nantes in gurgite vaſto.

Sans mentir c'eſt une choſe étrange, qu'une perſonne de ſon talent, connu par les maximes qu'il veut faire paſſer pour bonnes, aime mieux dire des bagatelles de ſon

de la gloire; il loue [100] Démocrite d'avoir été sensible au plaisir de n'être connu de personne, lorsqu'il fut à Athénes, & le blâme d'avoir montré tant d'envie de faire passer son nom à la postérité.

Une chose qui me feroit douter de la grande simplicité & de l'humilité de Bérigard, c'est que, quoiqu'il dise [1] qu'il a vécu inconnu dans les Académies, où il s'est trouvé, il est pourtant certain qu'il y fut très-recherché & même très-estimé: il s'acquit une telle réputation dans celle de Paris, que le Grand-Duc de Florence l'attira à celle de Pise dans laquelle il fut pendant douze ans Professeur en Philosophie; il eut ensuite le même Emploi dans celle de Padoue. Pendant qu'il l'y exerçoit, il fit imprimer un Ouvrage intitulé *Circulus Pisanus*; il est divisé en plusieurs Parties, & chacune est munie

cru, que de bonnes choses après d'autres *Oeuvr. de la Mothe-le-Vayer.* Tom. II. pag. 822.

[100] Sapienter Democritus gavisus est, cum Athenis venisset, à nullo se cognitum, sapientius fortasse si Scriptis suis agnosci ab omnibus non quæsivisset. Nihil enim, si credimus morienti Theophrasto, inanius est amore gloriæ, cui velificatur & Democritus, & quisquis futilis gloriolæ desiderio Libros edit, atque in iis

nie d'une Epitre Dédicatoire à quelque Prince de la Maison de Médicis.

Le premier Traité dont le titre est *Circulus Pisanus Claudii Berigardi Molinensis*, *olim in Pisano, jam in Lycæo Patavino Philosophi Primarii de Veteri & Peripatetica Philosophia in priores Libros Phys. Aristotelis*, est dédié au Grand-Duc.

Le second Traité *in VIII. Lib. Phys. Arist.* au Prince Jean-Charles.

Le troisième *in Arist. Lib. de Ortu & Interitu* au Prince Léopold.

Le quatrième *in Lib. III. Arist. de Anima*, au Cardinal Charles de Médicis.

Si chaque Epitre Dédicatoire rapportoit un present considérable à Bérigard, & tel qu'il convient d'en faire à des Princes généreux, son *Circulus Pisanus* dut lui valoir de quoi former un héritage.

Ce

ipsis, ut ait Cicero, quos scribit de contemnenda gloria nomen suum inscribit. *Claud. Berigardi Molinensis.* Circuitus Pisanus de veteri & Peripatetica Philosoph. Proem. pag. 1.

[1] Ego vero non modo lætitiam hanc haurire possum, quod vixi ignotus Academiis quibus interfui, sed etiam quod Libris a me de veteri & Peripatetica Philosophia conscriptis obscurior sim remansurus, & mecum ipse

Ce Livre, quoique muni de l'approbation de l'Inquisition [2], & d'autant de Certificats de Prêtres & de Moines que d'Epîtres Dédicatoires, est rempli d'opinions non-seulement dangereuses, mais tendantes au Pyrrhonisme le plus condamnable, c'est-à-dire à l'Athéïsme ; c'est ce qui me feroit croire que les bons Inquisiteurs & Théologiens qui l'ont examiné, ou n'entendoient pas le Latin, ou avoient des notions bien foibles des opinions Philosophiques, & se laissoient séduire à quel-

ac paululis amaroribus Veritatis locuturus ea quorum odii ne inscriptionem quidem audire dignabuntur. Id. ibid.

PRO IMPRESSIONE.

[2] Circulum hunc ab Excellentissimo Claudio Berigardo delineatum pervenusta Sapientiæ arcana complectentem, ac, tanquam Solem radios Orbi porrigentem, ego infra scriptus inspexi : nihil impuri in illo est ; imo tenebrarum ignorantiam pellit, Peripateticas veritates ab errorum caligine vindicat, novi Veris delicias Orbi prægeminat, prelo orienti Studiosorum perpetuo committatur ac stabiliatur.

Ego, F. Franciscus Berotus Doctor Theologus primæ sedis in Academia Patavina Logicus vidi, &c.

Die 2 Julii 1643.

Circulus Pisanus præsens Excellentiss. D. D. Claudii Berigardi Molinensis in Lyceo Patavino Philosophi primi,

à quelques foibles palliatifs & correctifs que Bérigard a répandus dans plusieurs endroits de son Livre. Sans cela, seroit-il possible qu'ils lui eussent donné le titre de très-Excellent Claude Bérigard, *Circulum hunc ab Excellentissimo Claudio Berigardo delineatum*, & qu'ils eussent certifié que dans son Livre, il n'y avoit pas la moindre chose qui put interesser la Religion, *non trova si cosa alcuna contra la Santa Fede Cattolica.*

Pour

paris, cujus initium *Sapienter Democritus*, &c. & finis rejici debent, fuit pro impressione admissus & approbatus, stante suprascripta attestatione, cum nihil contra fidem Principis, ac bonos mores in ipso reperiatur.

In fidem &c.

Ego F. Antonius Vercellus a Leudenaria Inquisitor Generalis Paduæ manu propria.

Die 14 Julii 1643.

Visis attestationibus suprascriptis conceditur licentia imprimendi Utini.

Ita est, F. Ludovicus Syllanus de Gualdo Inquisitor Generalis Aquileiæ & Concordiæ.

Noi Reformatori dello Studio di Padua.

Havendo veduto per fede del M. R. P. Inquisitor di Padua che nell Libro intitolato *Circulus Pisanus Claudii Berigardi de Veteri & Peripatetica Philosophia in priores Libros Phys. Arist.* non si trova cosa alcuna contra la Santa

Pour être convaincu de la fausseté de ces attestations, il ne faut qu'examiner legérement les Ouvrages de Bérigard, à peine jette-t-on les yeux dessus qu'on connoît combien il avoit peu de Religion. Il étoit grand partisan d'Aristote, quoiqu'il dise [3] qu'il ne le regardoit point comme infaillible, & qu'il n'ajoute pas assez de foi à ses décisions, pour croire que tous les autres Philosophes anciens n'ayent pu connoitre

Fede Cattolica, e parimente per attestata del Segretario nostro, che non vi sia cosa alcuna contra Principi, e buoni costumi; concedemo licenza, che sia Stampato, dovendosi osservar quanto per legge in proposito di stampe; con condizione, che non sia venduto se prima non vien portato uno legato per la Libraria publica, giusta la parte del Excellentissimo Senato de 2 Decembre 1622, In quor. fid. &c.

Dat. a 5 Luglio 1643.

Battista Nani Reform.

Aluise Valaresso, Cau. Proc. Reform.

Aluise Querini seg.

3 More Platonico, dum in utramque partem disputatur, non caditur in eorum offensionem quibus integrum relinquitur, ut ipsi statuant, & amplectantur quod consentaneum est Veritati; hanc amiciorem opportet esse quam Aristotelem & Antiquos, neque tantum illius autoritati deferendum, ut istos rationis expertes fuisse credamus, neque omnino tribuendum Antiquitati, ut jure

noître la Vérité aussi bien que lui ; c'est elle, ajoute-t-il, qu'il faut aimer audessus de tout.

Bérigard avoit choisi le Dialogue par préférence à toute autre maniére d'écrire, parce qu'elle lui paroissoit très-propre à réveiller l'attention des Lecteurs, & à balancer également les deux partis opposés. Dans ses Dialogues, il n'oppose pas un seul Philosophe à Aristote, parce que chaque Ancien

in multis Aristoteles eam non reprehendat. Ut vero magis elucescat, quidquid veritatis est in utraque Philosophia, operæ pretium existimavi duos introducere Philosophos Charilaum, & Aristæum, quorum ille Placita Peripatetica, iste Veterum opinionem tueatur. Neque putavi quemquam Antiquorum opponi debere Aristoteli, non Empedoclem, non Anaxagoram, non Democritum, quoniam singuli aliquod habent quod Aristoteles argumentis suis facile evertit, maxime si eorum sententias accipiamus, ut ipse refert: quin potius ex omnibus quæ ab Antiquis præclare dicta videri possunt, malui seligere Placita inter se magis cohærentia, unde Doctrina conficeretur, quam Aristoteles non ita facile suis machinis labefactaret, & quæ vicissim Arcem Peripateticam aggredi auderet ; ex Anaximandro tamen & Anaxagora non plura deprompsi, quam ex aliis, nec aliud attendi, nisi ut referrem, quid dicere possent Veteres, ut se ab Aristotelis aggressionibus tuerentur. *C. Berig. Circul.* Prooemium. pag. 2.

Ancien a soutenu quelque opinion qu'il est facile de détruire, sur-tout si on l'établit, telle que ce Grec la met dans ses Ouvrages; mais il fait entrer en lice contre lui tous les autres Philosophes; il est vrai qu'Anaximandre & Anaxagoras sont les principaux Adversaires.

Charile & Aristée sont les deux Interlocuteurs des Dialogues de Bérigard: le premier soutient le parti [4] d'Aristote: le second celui des autres Philosophes; mais ils conviennent tous deux, dès l'ouverture de leur entretien, qu'en cherchant la Vérité, ils se déferont des Préjugés de l'Ecole,

4 CHAR. Opportuna dies illuxit tandem, Optime Vir & hominis Aristæe, qua jam pridem conditam a nobis disputationem auspicemur, ego Aristotelis, tu Veterum Placita defensitando, non clamosa contentione, ut in nostris Circulis Pisanis sæpe fieri solet, sed amica voluntatum consensione, ad Veritatem indagandam. ARIST. An quidquam mihi jucundius accidere possit & exoptatius, quam cum Alumno Gratiarum; Charilao, investigare quid veritatis sit, in Veteri, & Peripaterica Philosophia? Si placet, ut jam statuimus, rem aggredere, missis longioribus præludiis, quæ apud alios videri possunt. *Claud. Berigard.* in Lib. I. Phys. Præludia Phys. pag. 7.

le, & en éviteront les cris & la maniére messéante de disputer.

Je vous ai dit, *Monsieur*, que les Ouvrages de Bérigard contenoient des opinions très-dangereuses, & que l'Auteur, quoique Péripatéticien, tendoit beaucoup au Pyrrhonisme outré, ou plutôt à l'Athéïsme; voyons actuellement des preuves de ces deux accusations. Charile [5] soutient que, si on ne peut prouver, par des raisons naturelles, l'immortalité de l'Ame, il n'en est pas de même de l'existence de Dieu. Il n'y a rien, répond Aristée [6], de plus visible que l'existence de Dieu, & rien de si inconnu que l'essence de ce Dieu. D'où vient

5 Char. Detur non posse convinci ratione naturali qui immortalitatem Animæ negat, at tanta est divini Luminis exuperantia, ut omnium percellat oculos, ac propterea anteponatur Topazio Æthiopico, qui terra occultari non potest, inquit Nilus,

— — — — lucetque latetque
Calculus, & viridem distinguit glarea muscum. *Berig. Circ.* in VIII. Librum Phys. Arist. Circulus XVIII. p. 106.

6 Arist. Omnino nihil notius est quam Deum esse, nihil ignotius quam ostendere quid sit Deus, unde Athenis inscriptio omnium sapientissima habita est, Ignoto Deo. *Id.* ibid.

vient donc, reprend Charile [7], qu'il y a eu tant de Nations barbares qui ont reconnu l'existence d'un seul Dieu, & qu'aujourd'hui les Turcs, les Perses, & plusieurs autres Peuples aussi barbares, conviennent de cette vérité ?

Ce que répond Aristée à cette derniére objection me paroît peu digne de l'approbation de l'Inquisiteur. Si ces Peuples, *dit-il*. [8], ont quelque connoissance de Dieu, c'est par les instructions qu'on leur a données & non par aucunes notions naturelles qu'ils ayent eues par eux-mêmes. D'ailleurs l'idée qu'ils ont de la Divinité, est une idée très-fausse, & si elle étoit juste, & qu'elle leur vint par des raisons naturelles, il faudroit qu'elle pût servir à les éclairer

7 CHARIL. Quomodo igitur tam multæ Gentes olim Græcæ, ac Barbaræ, absque Fidei illustratione aliquos habuere, qui Deum unum agnoverunt; atque nunc etiam unum agnoscunt & colunt Turcæ, Tartari, Persæ & alii plurimi Religionis nostræ perduelles? *Id.* ibid. pag. 107.

8 ARIST. Si illi omnes habent Dei veri cognitionem, id fit ope solius divini instinctus; non efficacitate ullius rationis naturalis: si vero, ut res est, hallucinantur, non agnoscunt Deum, sed Dæmonem aliquem sibi fabricant, cui totius Universi moderatio committatur, hoc uno re-

rer, au-lieu de les égarer comme elle fait; car nous voyons que les Turcs sont plus difficiles à convertir au Christianisme que les Payens, le contraire devroit pourtant arriver.

Ce discours tend à prouver que l'Athéïsme n'est pas plus vicieux, que les fausses Religions; cette opinion me paroît contraire non-seulement à la saine Théologie, mais encore au bien Public, & à la tranquilité de la Société civile, par les conséquences qui en peuvent découler.

Les observations & les réflexions que Bérigard fait sur la Providence divine, me paroissent encore bien plus condamnables que ses objections sur la connoissance de l'essence de Dieu. Charile parlant du bonheur

liquis sapientiores, quod Aristocratiæ Monarchiam Dæmonum ipsi præferunt: quam porro nihil rationibus humanis conficiatur ad veri Dei cognitionem adipiscendam, vel ex eo patet, quod Turcæ maxime qui illis utuntur, omnium difficillime ad Christianam Religionem pelliciantur: atque oportebat ut hujusmodi rationes, si quid efficiunt, redderent intellectum aptiorem ad Veritatem cognoscendam, ita ut Mahometani citius quam olim Ethnici veri Dei cognitionem amplecterentur. *Berig Circ.* in VIII. Lib. Phys. Arist. *Circ.* XVIII. pag. 107.

heur dont jouïssent les méchans, & des maux dont les bons sont souvent accablés, dit [9], qu'il faut recourir aux secrets jugemens de Dieu qui peuvent bien nous être inconnus, mais qui sont toujours justes. La réponse d'Aristée est des plus cavaliéres. En admettant ce principe, *dit-il* [10], on trouvera le moyen de rendre toutes les choses cachées, & les disputes seront bientôt terminées.

Après ce raisonnement qui me paroit un tant soit peu impie, Aristée examine en détail la conduite de la Divinité. D'où vient, *dit-il* [11], Dieu, qui est infiniment bon, & qui n'est pas moins puissant, a-t-il permis le mal? Puisqu'il avoit prévu les fautes

9 Quod si non semper bonis & malis ita cedat, recurrendum sit ad occulta Dei judicia, quæ, ut ait Augustinus, occulta quidem sunt, sed non injusta, *Id.* ibid. *Circ. XX*, pag. 121.

10 ARIST. Atque ita rationes omnes occultæ erunt, nec quicquam erit amplius, quod ultra citraque referri possit.

11 Cur Deus infinite bonus & potens, tam culpæ, quam pœnæ malum permiserit: culpæ quidem ex infinito numerum rerum possibilium præviderit quæ bonæ vel malæ nulla vi, sed sponte sua futuræ essent, plures tamen malas, quarum scelera prænoverat, quam bonas

fautes sans nombre que les hommes commettroient, pourquoi ne leur a-t-il pas donné un moyen certain pour les éviter? Il leur distribue des graces qu'il sait ne leur pouvoir être d'aucune utilité, & qui n'ont aucune efficacité; autant vaudroit qu'il ne les leur donnât pas. Pourquoi Jésus-Christ, qui est venu pour sauver les hommes, n'a-t-il pas demandé à son Pere de les rendre véritablement bons? Ils sont aussi mauvais qu'auparavant, & la mort du Sauveur n'a servi qu'à les rendre plus coupables. Mais enfin, supposons qu'il faille que les hommes fassent certaines actions, d'où vient que la Divinité s'en offense; elle qui n'a aucune liaison avec les foiblesses humai-

creaverit: deinde cum ea scelera posset, nullam vim afferendo libertati, gratiarum donis efficacibus impedire, non impedit, sed largitur gratias, quas prævidet fore non efficaces? Efficaces certe meruit, easque potuit a Patre postulare Christus, qui ad Salutem omnium venit, cur non postulavit, cur tam graviter adhuc peccant homines, & pœnas luunt criminum quæ prohiberi videtur melius? Si vero ea non prohibet cum possit, cur adeo iis offenditur, nec, ut Diogenes, dicere potest, isti me volunt offendere, sed ego propterea non offendor? *Id.* ibid. pag. 122.

humaines ? Pourquoi n'imite-t-elle pas l'exemple de Diogène, & ne dit-elle pas, comme ce Philosophe, ils veulent m'offenser, & moi je ne veux point être offensé?

Les châtimens que Dieu fait subir aux hommes, continue Aristée [12], n'ont pas moins besoin d'être rangés au nombre des secrets jugemens. Pourquoi la Souveraine Bonté ne s'est-elle pas contentée d'infliger des peines legéres? Non contente d'afliger les malheureux Mortels dans cette vie par des douleurs aigues, par des maladies fâcheuses, elle les condamne dans l'autre à des tourmens éternels ; & la rigueur de Dieu est si grande, que si, lorsqu'il crée les hommes, il les consultoit sur l'état qu'il leur donne, il n'y en auroit aucun, qui ne fût beau-

[12] Jam de malo pœnæ non minus occulta sunt Dei judicia. Quare tanta Bonitas non fuit contenta levissimis pœnis, sed primum in hac vita intolerabili dolore elidi ac frangi sæpe permittit homines, & secundum obitum cadere in cruciatus sempiternos, ut si homini creando proponi posset, an vellet in lucem suscipi, renueret omnino, neque tantum spe gloriæ cœlestis alliceretur, quantum reformidaret supplicium horribile, malletque nihil esse, quam vitam ingredi tanto periculo circumsessam? Cur ad remittendam pœnam statuit hanc vitam, & in alia nunquam accipit preces, quibus æque moveri

beaucoup plus épouvanté par les maux qui le menacent, qu'encouragé par les biens qu'il peut eſpérer, & qui ne choisît de reſter toujours dans le néant plutôt que d'eſſuyer les risques auxquels l'expoſe la création. Par quelle raiſon Dieu pardonne-t-il les fautes dans cette vie, & eſt-il infléxible aux priéres des hommes après leur mort? Pourquoi ſommes-nous punis de la faute d'Adam à laquelle nous n'avons jamais eu aucune part? Les Rois, il eſt vrai, vangent ſur les enfans, & puniſſent ſur les parens, les crimes de Léze-Majeſté, dont les Peres & les Chefs de famille ſe ſont rendus coupables: leur ſûreté les oblige à cette rigueur: ils aſſûrent ainſi leur vie & leur Thrône; mais Dieu avoit-il à craindre que les

poterat, ſi voluiſſet? Quid vero Adami pœna, qua ſcelera parentum liberorum malis vindicantur, & quam judicii divini ignarus Deo magis ridiculum dicebat Medico, qui ob Patris, vel Avi morbum, nepoti medicinam adhiberet.

Delicta majorum immeritus lues,
Romane . . . .

Reges quidem perduellium liberos animadvertunt ad terrorem, ne vitam, aut regnum amittant, quod metuendum non erat Deo. *Id.* ibid. pag. 123.

les hommes n'attentassent à ses jours, ou ne voulussent lui ravir sa Couronne? Comment donc peut-on excuser la damnation de tant de personnes? Et s'il falloit absolument, que la postérité d'Adam fût malheureuse, d'où vient ne pas faire venir les hommes par un autre canal que par le sien?

Par quel motif [13] la Souveraine Bonté panche-t-elle plutôt vers la rigueur, que vers la clémence? Les Payens se sont plaints de cette inégalité: Tacite remarque que les meurtres, les desordres & les carnages, commis dans les guerres de la République, étoient des preuves que les Dieux s'étoient plû davantage à la vengeance qu'à la miséricorde. Lucain dit que les Romains auroient été heureux, si les Dieux avoient eu autant de soin de conserver leur liberté que de les punir.

Quelle

[13] Cur tanta Bonitas propensior ad pœnas quam ad beneficia videri voluit? Unde illa Taciti Lib. II. querimonia: Tot Romanæ Reipublicæ cladibus manifestum est fuisse curæ Deis vindictam, non fuisse salutem: & Lucani:

Felix Roma quidem, Civesque habitura superbos
Si libertatis Superis tam cura fuisset,
Quam vindicta placet. . . . . .

Quelle est la raison pourquoi la Divinité ne punit pas toujours les fautes dès cette vie, puisque les punitions pourroient être utiles & corriger les vicieux; au lieu qu'en différant les châtimens jusqu'à l'autre Monde, ils ne servent de rien?

Comment peut-on approuver la partialité qu'on voit dans les jugemens de Dieu? David [14] souillé par un adultère & par un homicide, à peine a-t-il reconnu qu'il a péché, que Dieu lui pardonne sa faute; Saül confesse plusieurs fois son crime, qui est bien plus leger que celui de David, & il ne peut en obtenir le pardon.

Après cette réflexion, Bérigard parcourt tout le Vieux Testament, & l'examine avec autant de liberté que ce qui regarde David & Saül. Il passe ensuite au Nouveau, & n'est pas plus réservé; voici ce qu'il dit sur les

Cur hic non punit delinquentes, sed in alia vita differt pœnas, quæ ad præsentis vitæ emendationem parum conferunt? *Id.* ibid. pag. 124.

[14] At David adulter, & homicida, vix dixerat peccavi, cum Dominus transtulit culpam. Ibidem Saul frustra dixit, iterum se peccasse, forte quia non ex animo, sed tantum ad pœnam declinandam. Si rem duntaxat consideremus, levissima Saülis videtur culpa. *Id.* ibid. pag. 125.

les Miracles. Dieu accorde, *dit-il* [15], tant de puiſſance aux Démons, & ils opérent des prodiges ſi grands, qu'il eſt impoſſible de pouvoir diſtinguer les Miracles divins de ceux qui ne le ſont point. Il permit autrefois que Simon le Magicien fît des Statues, qui euſſent la faculté de marcher: il lui accorda le pouvoir de ſe conſerver ſain & ſauf au milieu des flammes, de voler vers les nuées, de changer les pierres en pain; lorſqu'il tomba après s'être élevé dans les airs, Néron n'attribua pas ſa chûte à Dieu, mais à un Demon plus puiſſant que ce Magicien; de ſorte que le Miracle divin ne put détruire l'impreſſion qu'avoit fait le faux. Une foule de Peres de l'Egliſe nous apprennent que par un Decret de l'Empereur Claude on éleva dans une Isle du Tibre une Statue à Simon, ſur la baſe de laquelle on avoit mis cette Inſcription: A SIMON DIEU

15 Tantum Dæmonibus a Deo conceditur, ut fictis miraculis præcipuum argumentum, quod a mortuorum excitatione, deſumitur, labefactetur, & ſuſpicionem ingerant, eandem in omnibus eſſe ſimulationem. Conceſſit Deus, inquit Anaſtaſius Nyſſenus Quart. 25. ut Simon Magus Statuas efficeret quæ ambularent, in igne volutatus non ureretur, in aëre volaret, ex lapidibus panem faceret; & ſi ex aëreo volatu dejectus eſt, id

DIEU SAINT. Jugez donc combien peu la raiſon & la connoiſſance que Dieu a données aux hommes leur ſervent, pour connoître les Miracles divins, & pour en profiter; & de quelle précaution les gens ſenſés doivent uſer, avant que d'ajouter foi à aucun prodige. Pourquoi Dieu n'a-t-il pas jugé à propos, pour obvier à ces inconveniens, de marquer les Miracles divins par quelque ſigne, qui les fît reconnoître aiſément, viſiblement, & qui les rendît auſſi utiles qu'ils le ſont peu ordinairement?

Bérigard examine enſuite le profit que les hommes peuvent retirer des Prophêtes & des Révélations; il ne le trouve guère plus conſidérable que celui qu'ils reçoivent des Miracles.

N'eſt-il pas étonnant, qu'un Ouvrage pareil à celui de ce Philoſophe ait été appouvé par des Inquiſiteurs, tandis que ces

Nero factum vi potentioris Dæmonis arbitrabatur. At Juſtinus Apolog. ad Anton. Pium, Irenæus, Tertullianus, Euſebius, ajunt Simoni Mago ex Senatus Conſulto a Claudio Imperatore erectam Statuam in Inſula Tiberina, cum hac inſcriptione: SIMONI DEO SANCTO; vide quam parum abſque fidei Dono viros prudentes juvat humana Ratio, & quam pronum ſit ſuſpicari non facile Miraculis eſſe fidendum. *Id.* ibid. pag. 132.

ces Moines se font une peine de permettre la lecture des plus excellens Livres, parce qu'il y a quelques choses qui pourroient décréditer le Cordon de St. François, & les vieilles Pantoufles de Sté Aldegonde ? Je ne crois pas que les Ouvrages de Spinosa, soient plus dangereux que ceux de Bérigard, vous pouvez en juger par les morceaux que je viens de vous en rapporter. Lorsqu'il raisonne sur des matiéres Physiques, il est encore moins Orthodoxe, si cela est possible, que dans celles qui concernent la Méthaphysique; & c'est avec raison, qu'un savant Archidiacre de Cantorbery l'accuse [16] d'être Athée & d'avoir cru, malgré les correctifs qu'il apporte quelquefois aux opinions des Philosophes anciens, que le Monde n'avoit point été formé & arrangé, par une Intelligence divine.

Vous me demanderez sans doute, *Monsieur* : Quel est donc l'enchantement qui peut avoir assez aveuglé les Inquisiteurs, qui ont approuvé le *Circulus Pisanus* ? Je pour-

[16] Uno eodem Opere diversas cum Epicureæ, tum Peripateticæ impietatis rationes adornavit, quanquam Aristotelis disciplinam fusius & ardentius excoluit, atque eam potissimum quam Libro Physicorum VIII, Libris

pourrois vous dire qu'ils ne l'ont peut-être point lu, ou que s'ils l'ont lu, ils ne l'ont guères entendu ; mais je veux bien croire le contraire. En supposant qu'ils ont compris le Latin de l'Ouvrage, qu'ils approuvoient; je pense qu'ils se sont laissés séduire & éblouïr par quelques réflexions, & quelques raisonnemens assez foibles, que Bérigard fait de tems en tems, pour opposer aux opinions qu'il met dans tout leur jour, & auxquelles il donne toute la force possible. Voici un exemple de ces feintes plus dangereuses que des attaques.

Aristote, comme vous le savez, *Monsieur*, & comme j'ai eu l'honneur de vous le dire au commencement de ma Lettre, en parlant d'Averroës ; Aristote, dis-je, croyoit que l'Entendement de tous les hommes, étoit une seule & même Substance; par conséquent l'Ame étoit mortelle selon lui, parce que n'étant proprement que la forme de l'Homme, elle devoit mourir avec le corps, ou si l'on veut, changer de face, & souffrir un

quæ de Cœlo, & rerum generatione tradidit, quibus universam mundi fabricam, sine Providentia architectrice, extruxisse se putat Philosophus; *Samuel Parker*. Disp. de Deo & Provid. pag. 67.

un changement total & se réunir au Tout. Bérigard, qui dans tous ses Ouvrages ne manque guère d'appuyer sur les arguments qui vont à prouver la mortalité de l'Ame, se récrie contre ceux qui disent qu'Aristote a cru les Ames mortelles. Il dit [17] qu'il s'est seulement trompé dans le nombre, & non pas dans l'essence, c'est-à-dire qu'au lieu d'admettre autant d'Ames qu'il y a d'hommes, il n'en a supposé qu'une, commune à tous: unique Substance des esprits, comme la Matiè-

[17] Sed hoc nihil est aliud quam errasse Aristotelem circa numerum Animarum; non circa naturam earum incorruptam, neque hoc sufficit, ut quis dicat Animam qua & cognoscit homo, & sapit, esse mortalem, ut Aristoteli imponunt Alexander, Avempaces, Alpharabius, Jandunus, Pomponatius, Portius, Cajetanus, Vincentius Madius, Scotus & alii nonnulli; sed cæteri contra, inter quos Philoponus in Tex. 65 & 66, calumniantur, inquit, Aristotelem, quicunque eum rationalem Animam mortalem, dicere, suspicantur, & dementes vocat qui id asserunt. Maxime vero dementiæ plenum videatur illud Pomponatii, & eorum qui dicunt Animam rationalem secundum Fidem esse immortalem, sed mortalem secundum Philosophiam: quibus immerito quidem adscribunt Scotum in 4. Dist. 43. Q. 2. tantum enim habet non posse demonstrari ejus immortalitatem, quod de exacta demonstratione concedi potest. Recte

Matière l'est des corps; mais qu'il a cru cette Substance éternelle. Après ce beau raisonnement en faveur de l'immortalité de l'Ame, il s'emporte contre quelques Commentateurs d'Aristote, & sur-tout contre Pomponace, parce qu'il a prétendu que la Raison paroissoit contraire à l'immortalité de l'Ame; Bérigard prend alors le feu d'un grave Théologien, & décide que rien ne peut être véritable selon la Foi & faux selon la Raison, la Lumiere naturelle n'étant qu'une

enim monet Aristoteles I. Ethic. c. 3. accuratas demonstrationes non simili modo in unoquoque genere quærendas esse. Est enim, inquit, eruditi eatenus exactam in unoquoque genere explicationem requirere, quatenus pati rei ipsius natura potest: nam & Mathematicum suasionibus utentem approbare, & ab Oratore demonstrationes exigere, simile vitium est. Verum quod spectat ad modum loquendi Pomponatii, certum est eum damnatum esse in Concil. Later. sub Leone X. Sess. 8. Neque enim potest ulla res vera esse secundum Fidem, & falsa secundum Naturæ lumen, quod nihil aliud est quam participatio divini Luminis. Potest aliquid esse certum Fide divina, quod humana ratio non demonstrat, sed non potest ulla ratio humana demonstrare esse falsum, quod lumen Fidei ut verum proponit, quia verum vero contrarium non est. *Berig. Circul.* in III. Libros Aristot. de Anima, *Circ.* XX. pag. 125.

ne émanation, & une participation de la divine.

Je ne doute pas que ce ne soient quelques endroits semblables qui ont ébloui les Inquisiteurs, qui, pour la plûpart du tems, ou n'entendent point les Livres qu'ils examinent, ou sont occupés à prendre garde qu'il ne s'y trouve quelque chose qui puisse diminuer la superstition des Peuples, en faveur des Saints, dont le crédit fait vivre grassement les Moines, ou qui aille au détriment des Indulgences. Voici un exemple de ce que je dis, des plus convaincans. Les Revérends Peres Inquisiteurs obligérent Bérigard de mettre quelques éclaircissemens à la fin de ses Dialogues sur le VIII. Livre de la Physique d'Aristote. Voici le seul qui regarde tous les endroits que je vous viens de rapporter: *Dieu*[18] *n'entend point dans l'autre vie les prières*, c'est-à-dire *les prières des damnés.* Cette explication a paru nécessaire aux Inquisiteurs, sans doute, parce qu'ils ont craint que quelqu'un n'allât se figurer, qu'il étoit inutile de s'adresser aux

18 Deus in alia Vita preces non accipit: intelligitur, damnatorum, quorum preces non audiuntur ad meri-

aux Manes des Moines canonifés: une femblable croyance eft plus criminelle en Italie, que de nier la proceffion du Saint Efprit; un Arien, que dis-je, un Arien? un Athée trouveroit plus de clémence, & plus de douceur auprès du St. Office qu'un homme qui parleroit contre les vertus du Scapulaire.

Avant que de ceffer de parler de Bérigard, je dirai deux mots, qui fuffifent pour renverfer & détruire tout ce qu'il dit contre les Decrets de la Providence. Je ne penfe pas qu'il eût été affez fou pour prétendre avoir exifté de tout tems: or je fuppofe qu'il foit encore en vie, & que je lui demande: Si vous n'avez pas été éternellement, il faut donc que quelque chofe ait exifté avant vous, &, en remontant plus haut, & allant de génération en génération, que quelque Etre ait fubfifté dans tous les tems, car il eft impoffible que le Néant puiffe produire une Subftance réelle: or cet Etre qui eft éternel doit néceffairement avoir en lui toutes les facultés & toutes les puiffances,

tum & premium, occulto plane judicio. *Id.* ibid. Obferv. in Lib. VIII. Phyf. pag. 129.

ces, puisque les autres Etres n'ont reçu que de lui toutes les qualités qu'ils ont: par une suite nécessaire, il faut que ce premier Principe soit intelligent, puisque les hommes n'ont de raison, de lumiere naturelle, & de connoissances, qu'autant que ce premier Etre leur en a communiqué; voilà donc l'existence de Dieu aussi évidente que votre existence même.

Dès que je sai qu'il y a un Etre souverainement puissant, éternel, intelligent, parfait; quelques extraordinaires que ses actions me paroissent, je dois être certain qu'il fait toujours le bien, puisque je suis assûré que son essence ne lui permet pas de faire le mal. Je ne comprends pas à la vérité, comment le crime a pu s'introduire dans le Monde, comment l'homme émané d'un Etre parfaitement heureux, peut être sujet à tant d'infortunes; je dois m'en prendre à mon ignorance, à la distance infinie qu'il y a de mon état à celui du Créateur; mais je ne dois pas abandonner les notions évidentes que j'ai, & qui me font connoître que le mal ne peut venir de Dieu, ni être commis par lui. Je conçois ces deux choses clairement, je connois qu'elles sont une suite nécessaire de son existence, toutes les diffi-

difficultés qui se présentent à mon esprit ne doivent faire sur moi aucune impression, puisqu'elles ne peuvent détruire ces deux principes dont j'ai une certitude évidente : *Il existe un Dieu , & ce Dieu est parfait ;* il faut donc chercher ailleurs que chez lui la cause du malheur des créatures, ou se soumettre à l'ordre de ses jugemens secrets. Je suis

MONSIEUR,

Votre très humble & très &c.



LETTRE NEUVIEME.

MONSIEUR,

§. I.

GASSENDI.

Gassendi nâquit à Chanterſier, petit Bourg [19], du Diocéſe de Digne, à une lieue de la Ville de ce nom, le 22. Janvier 1592. Sorbiére s'eſt trompé lourdement, lorsqu'il a dit [20] que le pere & la mere de Gaſſendi étoient peu connus dans leur Province, & que la pureté de leurs mœurs & leur probité étoient les ſeules choſes qui les rendiſſent recommandables. Françoiſe de Fabre, mere de Gaſſendi, étoit d'une des plus

[19] Petrus Gaſſendus vulgò Dinienſis habitus ob Eccleſiæ illius Præpoſituram, quo functus eſt munere annos viginti non tamen Diniam, quam appellavit Patriam, ſed Campotercerium Agri Dinienſis Pagum, ſeu Oppidulum, una ab Urbe leuca in Occaſum diſtans, natalitium habuit, Anno ſuperioris Sæculi nonageſimo ſecundo, Ja-

plus anciennes familles de Provence. Il y a encore actuellement à Aix plusieurs personnes de cette Maison annoblie par les anciens Comtes de Provence, Rois de Naples & de Sicile. Ce n'est pas-là le seul mensonge que Sorbiére ait dit en sa vie. Il est cependant étonnant qu'un homme, qui étoit si ami & si admirateur de Gassendi, ait si mal connu ses parens. Le fait que j'avance ici est certain, & je n'ai aucune raison de relever la faute de Sorbiére, que celle de dire la vérité. J'aurois été bien aise de savoir ce que le Pere Bougerel Provençal, a dit à ce sujet de Gassendi, mais je n'ai pu avoir cette satisfaction; je me plains tous les jours que bien des Livres me manquent, & quelque soin que je me donne pour remédier à cet inconvénient, je n'en puis venir à bout.

Gassendi embrassa de bonne heure l'Etat Ecclésiastique : il obtint un Canonicat à Digne,

nuarii die vigesima secunda. *Samuelis Sorberii Præfatio*, de Vita & Moribus Petri Gassendi, pag. 2.

20 Pater illi fuit Antonius Gassendus, & Mater Francisca Fabria, morum suavitate, & fidei in Religione majorum perseverantia potius, quam genere & divitiis in Patria conspicui. *Idem*, ibid.

Digne; & la vie tranquille & paisible qu'il menoit, lui laissoit tout le tems qu'il falloit pour cultiver son esprit; aussi fit-il dans la Philosophie des progrès infinis. Mais il se dégoûta bien-tôt de la Philosophie des Ecoles; il avoit trop d'esprit, trop de pénétration, & trop de jugement pour pouvoir s'en accommoder. Il écrivit un Livre contr'elle, intitulé *Exercitationes paradoxæ adversus Aristoteleos*, dans lequel il porta de terribles coups à la Philosophie d'Aristote, & ruina en particulier sa Dialectique. Il se préparoit à critiquer avec autant de force sa Physique, sa Métaphysique & sa Morale; mais l'indignation & la fureur des Péripatéticiens l'épouvantérent. Sa noble audace avoit révolté tout ce Peuple idolâtre de l'Antiquité, auquel il ne manque plus que des Prêtres & des Victimes

[21] Et de pietate quidem ut primum dicam, attendendum sedulo ad ea, quæ Gassendus voce, & scriptis docuit, ad vitæ rationem quam instituit, & a qua ne latum quidem unguem unquam discessit: ad amicos quibuscum conjunctissimus sine querela vixit, & ad ea tandem quibus moriens ultimum vitæ actum clausit; nam veræ voces tum demum pectore ab imo eliciuntur, & eripitur persona, manet res. *Idem*, ibid. pag. 3.

[22] In Hollandia Gassendus tantam sui admirationem

mes, pour rendre aux Anciens les mêmes honneurs que ceux-ci rendoient à leurs Dieux. Gaſſendi abandonna ſon projet ; & pour vivre tranquille, il fut obligé d'épargner les erreurs & les préjugés des Péripatéticiens. Son temperament le portoit naturellement à la paix : il avoit l'eſprit & le caractère auſſi doux & auſſi affable que le cœur ſincère & vertueux [21] ; auſſi gagnoit-il l'amitié & l'eſtime de tous ceux qui le connoiſſoient. Sorbiére dit [22] qu'il enleva les ſuffrages de tous les Savans de la Hollande dans un voyage qu'il fit dans ce Païs, où, lui Sorbière, étant allé quelques années après, tous les Gens de Lettres lui demandoient ſans ceſſe des nouvelles de Gaſſendi & de ſes Ouvrages.

Pour connoître le mérite, la probité & la modeſtie de Gaſſendi il ne faut que conſidérer

reliquit, ut, cum ego amænam illam & eruditiſſimam Regionem, poſt annos ab iſta peregrinatione quatuordecim, incolerem, & frequens Litterarum commercium cum *Gaſſendo* haberem, percuntarentur ſemper Eruditiores ſolliciti, quid ille pararet ? Cum autem ſignificaſſem vidiſſe me Lutetiæ Pariſiorum *Diſquiſitionem Metaphyſicam* quam premebat, ne litem ex lite moveret, auctores fuere omnes ut mitti quam primum curarem. *Idem*, ibid. pag. 6.

sidérer avec quelle sagesse & quelle retenue il agit dans la dispute qu'il eut avec Descartes. Quoiqu'elle fût très-vive, il ne laissa jamais échapper [23] aucun terme choquant; & si quelquefois il piqua son Adversaire, ce fut avec toute la précaution & la politesse possibles. Le sujet de cette dispute vint des Objections que Gassendi fit aux Méditations de Descartes. Il faut convenir de bonne foi que ces Objections sont d'une force inexprimable, & qu'elles rendent bien douteuses & bien incertaines les preuves de Descartes, si elles n'en montrent point évidemment la fausseté.

Gassendi, en attaquant les opinions de son Adversaire, convenoit de leur vérité; il

23 Ita se gessit Vir optimus in refutando Cartesio, ut præter lepide quædam dicta nihil invenias quod adversarium pungat: vel si quid tangat cutim extremam, illud quidem blande, modeste, & cum significatione quadam benevolentiæ introrsum latentis, & cui renovandæ paratissimus esset. *Idem*, ibid. pag. 3.

24 Infers te posse statuere generalem hanc Regulam, illud omne verum est quod valde clare & distincte percipio. Ceterum licet hactenus Regula nulla melior in tanta rerum caligine inveniri potuerit; cum videamus tamen Ingenia tam magna, quæ videntur debuisse tam clare tamque distincte plurima percipere, censuisse rerum veritatem vel in Deo, vel in puteo esse abscondi-

il ne s'agissoit que de la bonté, ou de la foiblesse des raisonnemens sur lesquels elles étoient fondées. Descartes voulut établir une nouvelle maniére de prouver l'existence de Dieu & la spiritualité de l'Ame: Gassendi prétendit qu'elle étoit peu évidente, & qu'elle ne devoit être préférée à celle qu'on avoit employée jusqu'alors.

Descartes établit comme un Principe certain dans sa troisième Méditation, & comme une Régle générale, que tout ce qu'on apperçoit clairement & distinctement ne sauroit être faux „[24] Gassendi lui demande comment il est possible de pouvoir „regarder cette Régle comme infaillible, „lorsqu'on fait attention que tant de savans „Hom-

tam an non suspicari par est Regulam forte esse fallacem? Et certe, cum tibi ignota Scepticorum argumenta non sint, quid est, quod possimus verum inferre tanquam clare, & distincte perceptum, nisi apparere id, quod cuique apparet? Ego saporem Peponis gratum clare distincteque percipio: itaque verum est Peponis saporem apparere mihi hujusce modi: & quod propterea verum sit talem in ipso Pepone esse, quomodo mihi persuadeam, qui, puer cum essem, ac bene valerem, secus judicavi; nimirum clare distincteque alium in Pepone saporem percipiens? Video & multis hominibus secus videri; video & multis Animalibus, quæ gustu pollent optimeque valent; an ergo verum vero repugnat? an po-

„Hommes, qui sans doute auroient dû „connoitre bien des choses clairement, ont „assûré qu'ils n'étoient certains de rien, & „que la Vérité étoit cachée au fond d'un „Puits, ou dans le Sein de Dieu? Quel „fond peut-on faire, *dit-il*, sur les juge-„mens des hommes, qui sont si contraires „les uns aux autres? La même personne „forme, même en divers tems, différens ju-„gemens sur la même chose: on trouve „bon dans un certain âge des fruits & des „mets, qu'on désaprouvoit dans un au-„tre, quoiqu'on fût dans une parfaite san-„té, & que les Sens agissent dans toute „leur force; il est mille & mille erreurs „qu'on

tius, non ex eo, quod aliquid clare distincteque percipitur, id secundum se verum est, sed verum solummodo est, quod clare, distincteque tale percipiatur? Idem pene est dicendum de iis, quæ ad Mentem spectant. Jurassem alias non posse a minore quantitate ad majorem transiri, nisi transeundo per æqualem: non posse item duas lineas, ad se se continuo magis accedentes, si producerentur infinite, non tandem concurrere: nempe videbar mihi ista adeo clare distincteque percipere, ut pro Axiomatibus verissimis indubitatissimisque haberem; & postea tamen fuere argumenta, quæ oppositum suaserint veluti perceptum clarius distinctiusque. Nunc vero rursus ambigo, cum ad Mathematicarum suppositionum naturam attendo. Quare & dici quidem potest

„qu'on regarde comme des vérités éviden-
„tes, dont on ne doute point & qu'on dé-
„couvre par l'étude & la connoissance des
„Mathématiques. S'il est vrai que dès
„qu'on apperçoit une chose clairement &
„distinctement elle ne peut être fausse,
„d'où vient cette diversité étonnante de sen-
„timens parmi les hommes, qui pensent
„tous connoitre clairement & distinctement
„la vérité des opinions qu'ils suivent ? Il
„seroit ridicule de dire qu'ils n'y sont at-
„tachés que par entêtement, & qu'ils n'en
„sont que médiocrement persuadés: il les
„croyent si sûres & si évidentes, qu'ils sa-
„crifient pour elles leur vie, quoiqu'ils
„voyent

verum esse me tales talesque Propositiones agnoscere, prout quantitatem, lineas, & similia hoc se habere modo suppono, aut concipio; & quod illæ propterea veræ secundum se sint, pronuntiari tuto non potest; & quicquid sit rebus Mathematicis? Quæso te, quod ad cæteras, de quibus jam quæritur, spectat: curnam tot tamque variæ sunt inter homines opiniones? Putat unusquisque se clare distincteque eam percipere, quam defendit: & ne dicas plerosque aut hærere, aut fingere; sunt ecce, qui pro iis, quas habent, opinionibus, etiam mortem oppetant, tametsi videant alios pro oppositis oppetentes: nisi vero putas tum demum a pectore imo veras voces non ejici *Objectio Quinta Renat. Cartes.* P. Gassend. pag. 16.

„voyent des gens qui regardent les senti-„mens opposés à ces opinions comme des „démonstrations évidentes.“

Ce Principe de Descartes attaqué, & j'ose dire, presque détruit, Gassendi vient à un autre, par lequel Descartes établit que l'homme par sa nature connoit le vrai. La Vérité, *répond Gassendi* [25], n'étant „qu'une conformité d'une chose au jugement „qu'on en fait, elle n'est par conséquent que „la suite des ideés qu'on a de cette chose; en „sorte que l'idée de la vérité & l'idée des choses „dont on juge, sont les mêmes idées. La „connoissance de la Vérité n'est donc point „innée dans les hommes; ils l'acquiérent „ainsi que celle des choses, par les sons & „par

[25] Dicis quoque te habere a tua natura, ut intelligas quid sit Veritas, seu, ut ego interpretor, ideam Veritatis. Porro, si Veritas nihil aliud est, quam conformitas judicii cum re, de qua fertur judicium, Veritas est quædam relatio, ac proinde nihil distinctum ab ipsis re ideaque ad se relatis, seu, quod idem est, ab ipsa rei idea; quippe quæ & se, & rem, qualis est, repræsentat. Quare & non alia est Veritatis idea, quam idea rei, quatenus rei conformis est, seu quatenus ipsam repræsentat cujusmodi est, adeo proinde ut si idea rei non innata, sed adventitia sit; idea quoque veritatis adventitia sit, non innata? *Idem*, ibid. pag. 17.

„par les instructions; or si les instructions „sont fausses, jamais ils ne connoitront la „Vérité, loin qu'ils soient doués par leur „nature d'un don particulier pour la con- „noitre".

Les deux Piliers sur lesquels Descartes bâtit son Systéme étant sapés, Gassendi lui demande par quelle raison il croit devoir conclurre que, puisque l'idée qu'il a de Dieu, qu'il regarde comme un Etre infini, souverainement puissant, intelligent, créateur de toutes choses, ne peut venir immédiatement de lui, il faut qu'elle vienne de Dieu lui-même, qui l'a empreinte dans son Ame, & que par conséquent Dieu existe? Je conviens, *dit Gassendi* [26], „que l'idée

[26] Concludis: Itaque sola restat idea Dei, in qua considerandum est, an aliquid sit, quod a me ipso non potuerit proficisci. Dei nomine intelligo Substantiam quandam infinitam, independentem, summe intelligentem, summe potentem, & a qua tum ego ipse, tum aliud omne, si quid aliud extat, est creatum. Quæ sane omnia talia sunt, ut quo diligentius attendo, tanto minus a me solo profecta esse posse videantur, ideoque ex ante dictis, Deum necessario existere est concludendum. Scilicet hic est, quo tendebas. Ego vero, ut conclusionem amplector: ita non video qui sic concludas. Dicis ista, quæ de Deo intelligis, hujusmodi esse, ut proficisci

„l'idée que vous avez de Dieu ne vient „point de vous seul, & que vous n'avez „pas connu par vous-même, & sans au„cun secours l'existence de la Divinité; mais „je soutiens qu'elle vous est venue par les „choses que vous avez vues, par les in„structions que vous avez eues de vos Maî„tres & des gens parmi lesquels vous avez „vécu. Mais, dites-vous, je ne suis qu'un „esprit; j'ai supposé qu'il n'y avoit rien „hors de moi; & que je n'avois point d'o„reilles pour entendre les discours des „hommes.

„Vous pouvez faire toutes ces belles sup„positions, ou plutôt dire que vous pré„tendez

a te solo non potuerint; id nempe intendis, ut debuerint ab ipso Deo proficisci. Sed primum nihil verius est, quam quod a te solo profecta non fuerint, seu quod illorum intelligentiam a te, vel per te duntaxat non habueris: sunt enim profecta, habitaque a rebus, a parentibus, a Magistris, a Doctoribus, a societate hominum, in qua es versatus. At Mens sola sum, inquies, nihil admitto extra me; ne aures quidem quibus audiverim, neque homines mecum colloquutos. Hæc dicere potes, sed diceresne nisi auribus nos audires, ac nisi essent homines, a quibus verba acciperes? Loquamur seria, & dic bona fide: Voces illas, quas de Deo effers, nonne habes a societate hominum quibus convixisti? Et cum ab

„tendez les faire; mais auriez-vous le pou„voir de les établir, si vous n'aviez point „d'oreilles pour entendre, & qu'il n'y eût „aucun homme qui vous eût jamais instruit? „Parlons sérieusement & bannissons les vai„nes subtilités. Ces mots, ces termes que „vous prononcez, & qui conviennent aux „attributs de Dieu & à Dieu lui-même, „de qui les avez-vous appris? N'est-ce pas „des hommes que vous avez fréquentés, & „n'avez-vous pas aussi reçu d'eux ces no„tions qui regardent les qualités de Dieu „& qui sont désignées par ces mots? Je „conviens donc que ce n'est point par vous„même que vous avez l'idée de Dieu, mais „je

Illis voces habeas, nonne & notiones subjectas designatasque vocibus? Igitur non sint a te solo, videntur tamen non propterea a Deo, sed aliunde esse. Deinde quidnam in illis est, quod, accepta primum a rebus occasione, habere ex te ipso deinceps non potueris? Anne propterea aliquid capis, quod sit supra humanum captum? Sane si intelligeres Deum, cujusmodi est, esset cur a Deo te doctum putares: hæc vero omnia, quæ Deo attribuis nihil aliud sunt, quam observatæ aliquæ in hominibus aliisque rebus perfectiones, quas Mens Humana valeat intelligere, colligere, & amplificare, ut aliquoties dictum jam est. *Idem*, ibid. pag. 25.

„je soutiens que c'est par les instructions „que vous avez reçues. Cette idée n'est „donc point une preuve de l'existence de „Dieu, puisque les instructions qu'on vous „a données pouvant être fausses, ainsi que „je l'ai déja prouvé, cette idée peut l'être „aussi.

„Dites-moi, *ajoute Gassendi aux raisons* „*que je viens de vous rapporter*, qu'y a-t-il „d'extraordinaire & de surprenant dans l'i„dée que vous avez de Dieu, pour qu'elle „ne puisse point être produite par les le„çons de vos parens? Concevez-vous quel„que chose qui soit audessus de la portée „de l'Esprit humain? Si vous aviez une „connoissance parfaite de Dieu & de sa na„ture, sans doute je croirois que vous ne „pouvez avoir été instruit que par lui-mê„me; mais toutes les qualités que vous lui „attribuez ne sont que les mêmes que vous „avez apperçues dès votre enfance dans les „hommes; vous ne faites que mettre ces „qualités dans un degré plus éminent.

Cette objection, *Monsieur*, est accablante contre ceux qui, pour prouver l'existence de Dieu, abandonnent les excellentes preuves que nous en avons, & vont recourir comme Descartes aux idées innées. Car enfin

enfin ces prétendues idées innées, qu'on veut que nous ayons des qualités de Dieu, ne différent des idées que nous avons des qualités des hommes, que comme le positif différe du superlatif. Nous disons *un tel Roi est juste, sage, équitable, puissant: Dieu est très-juste, très-sage, très-équitable, très-puissant;* il n'y a rien dans tout cela que l'Esprit de l'homme ne soit capable de faire par le simple secours du raisonnement & de l'instruction. Lorsqu'on examine cette question, sans préjugé & sans prévention, il est difficile de ne pas être du sentiment de Gassendi, & de ne pas dire avec lui: *nihil aliud sunt, quam observatæ aliquæ in hominibus aliisque rebus perfectiones, quas Mens humana valeat intelligere, colligere, & amplificare, ut aliquoties dictum jam est.*

J'aurai occasion, *Monsieur*, de vous parler plus amplement des idées innées en faisant mention du sage & illustre Locke; poursuivons actuellement l'examen du démêlé de Descartes & de Gassendi; & voyons si ce dernier réfuta aussi-bien les principes & les raisonnemens sur lequels le premier vouloit établir la spiritualité de l'Ame, qu'il attaqua fortement les preuves dont son Ad-

versaire vouloit faire dépendre l'existence de Dieu.

J'ai, *dit Descartes*, deux idées distinctes: une de moi-même, comme étant une chose qui pense & qui n'est point étendue; l'autre de mon corps, comme étant une Substance non pensante & étendue. „Comment savez-vous, *répond Gassendi* [27], „que la Matiére ne peut recevoir la faculté „de penser, & qu'elle est incapable de penser? Jusqu'à ce que vous ayez donné des „preu-

[27] *At, inquis, habeo ex una parte claram & distinctam ideam mei ipsius; quatenus sum tantum Res cogitans, non extensa; & ex alia parte distinctam ideam corporis, quatenus est tantum Res extensa, non cogitans.* Enim vero quod spectat primum ad ideam corporis, non videtur multum de ea laborandum. Nam si id quidem pronunciares de idea corporis universe, repetendum esset, quod objecimus probandum esse tibi, repugnare naturæ corporeæ, ut sit cogitationis capax, sicque principium peteretur, cum quæstio de re instituta sit, an tenue nempe corpus non sis, quasi cogitare corpori repugnet. *Idem*, ibid. pag. 50.

[28] Verum, quia id pronuncias, & agis certe solum de crasso isto Corpore, a quo te esse distinctam, & separabilem contendis; ideo non tam inficior, quin habeas ipsius ideam, quam te habere posse inficior, si inextensa quidem Res sis. Quæso te enim, quomodo existimes in

„preuves évidentes que vous connoissez parfaitement toutes les qualités dont la Matiere peut-être investie selon les différentes modifications où elle se trouve, vous „ne pouvez pas établir la distinction que „vous faites; peut-être êtes-vous simplement un Corps leger pensant. Par quel „moyen [28], si vous êtes une chose sans „étendue, pouvez-vous recevoir dans vous „l'idée d'une chose étendue? D'où vous „vient cette notion? Si elle procéde du „corps,

ex Subjecto inextenso recipi posse speciem, ideamve corporis quod extensum est? Seu enim talis species, procedit ex corpore, illa haud dubie corporea est, habetque partes extra partes, atque adeo extensa est: seu aliunde impressa est quia necessarium semper est, ut repræsentet corpus extensum, opportet adhuc, ut habeat partes, & perinde extensa sit. Alioquin certe si partibus careat, quomodo partes repræsentabis? Si extensione, quomodo rem extensam? Si figura, quomodo rem figuratam? Si positione, quomodo rem habentem superiores, inferiores, dextras, sinistras, obliquas partes? Si varietate, quomodo colores varios &c? Non ergo videtur idea extensione prorsus carere; nisi vero careat, quonam modo tu, si inextensa fueris, illi subjiceres? Quomodo illam tibi aptabis? quomodo usurpabis? quomodo sensim obliterari, evanescereque tandem experieris? *Idem*, ibid. pag. 50.

„corps, il faut que vous ne soyez pas sans
„extension; apprenez-nous comment il se
„peut faire que l'espèce ou l'idée du corps,
„qui est étendu, puisse être reçue dans
„vous, c'est-à-dire dans une Substance non
„étendue. Ou cette idée est produite par
„le corps, ou elle vient d'ailleurs. Si elle
„est produite par le corps, il faut absolu-
„ment qu'elle soit corporelle, qu'elle ait
„ses parties les unes hors des autres, &
„par conséquent qu'elle soit étendue: si
„elle vient d'ailleurs, & qu'elle émane d'un
„autre endroit, comme il est nécessaire
„qu'elle vous représente un corps étendu,
„il faut absolument qu'elle ait des parties,
„& qu'elle soit par conséquent étendue;
„car si elle n'avoit point de parties, com-
„ment pourroit-elle vous en représenter?
„Si elle étoit sans extension, comment
„vous

» Deinde, quod spectat ad ideam tui, nihil est addendum ad ea, quæ jam dicta sunt, ac in Meditationem præsertim secundam. Exinde enim evincitur tantum abesse, ut ideam tui claram distinctamque habeas, quin penitus nullam habere videaris; qui, tametsi agnoscas cogitare te, nescies tamen qualis Res sis, quæ cogitas? Adeo ut, cum sola hæc operatio nota sit, lateat te tamen quod est præcipuum, Substantia nempe, quæ operatur. Unde

„vous offriroit-elle une chose étendue? Si „elle n'avoit point de figure, comment „vous repréſenteroit-elle une choſe figurée? „Si elle n'avoit pas de ſituation, comment „une choſe qui a des parties différentes, „dont les unes ſont baſſes les autres hau-„tes, les unes courbées les autres droites, &c. „Si elle étoit enfin ſans variété, comment „vous feroit-elle connoître la varieté & la „différence des couleurs? Il faut donc „avouer que l'idée du corps n'eſt point en-„tiérement deſtituée d'extenſion: or ſi elle „en a, & que vous ſoyez une choſe qui „n'en ait point, par quel moyen pouvez-„vous la recevoir & vous en ſervir: & par „quelle raiſon éprouvez-vous qu'elle s'effa-„ce, s'eclipſe & s'évanouït peu à peu?

„Je n'ajouterai rien, *pourſuit Gaſſendi* [29], „à ce que j'ai déjà dit ſur ce qui regarde l'idée

ſuccurrit comparatio, qua dici potes ſimilis cœco, qui calorem ſentiens, admonituſque eum eſſe a Sole, putat ſe habere claram & diſtinctam ideam Solis, quatenus ſi ex eo quæratur quid ſit Sol, reſpondere poſſit eſt Res calefaciens. Sed inquies, hic addo non tantum quod ſim Res cogitans, ſed etiam quod Res non extenſa. Verumtamen, ut taceam ſine probatione id dici, cum in quæſtione tamen ſit, quæſo primum, | id circo-

„l'idée de vous-même; je vous ai fait voir „que bien loin que vous en ayez une clai„re & distincte, il paroît au contraire que „vous n'en avez presque aucune. Il est „vrai que vous connoissez que vous pensez; „mais vous ignorez quelle espéce de sub„stance vous êtes, vous qui pensez. Ainsi, „quoique l'opération de la pensée vous „soit connue, le principal de votre essence „vous est caché, & vous ne savez point „quelle est la nature de cette substance, „dont l'une des opérations est de penser. „Vous ressemblez à un Aveugle, qui sen„tant la chaleur du Soleil, & étant averti „qu'elle est causée par le Soleil, croiroit „avoir une idée claire & distincte de cet „Astre; parce que si on lui demandoit ce „que c'est que le Soleil, il pourroit répon„dre que c'est une chose qui échauffe. „Peut-

ne ideam tui claram & distinctam habes? Dicis te non extensam; dicis quid non sis, non vero quid sis. An ad habendam claram distinctamque, seu quod idem est, veram germanamque alicujus rei ideam, non est necesse ipsammet rem positive, & ut ita dicam affirmative, nosse sufficitque nosse quod illa non sit alia quæpiam res? Ergone clara, distinctaque erit Bucephali idea, si quis saltem norit de Bucephalo, quod Musca non sit? sed ne hoc urgeam, requiro potius, tu igitur Res non extensa es? An non es diffusa per corpus? Nescio quid responsura sis

„Peut-être, direz-vous, que vous n'assûrez
„pas simplement que vous êtes une chose
„qui pense; mais que vous ajoutez que
„vous êtes une chose sans étendue. Je
„pourrois vous répondre que vous avancez
„cela sans preuve, & que vous posez pour
„principe ce dont nous sommes en dispu-
„te; mais quand même je vous passerois
„cette supposition, penseriez-vous pour ce-
„la avoir une idée claire & distincte de
„vous-même? En vérité vous vous trom-
„periez. Vous dites que vous êtes une
„chose sans étendue: vous m'apprenez par-
„là ce que vous n'êtes point; mais non
„pas ce que vous êtes. N'est-il pas né-
„cessaire, pour connoître une chose claire-
„ment & distinctement, pour en avoir une
„notion juste, évidente & positive, de sa-
„voir précisément & sans confusion quelle
„est

nam licet ego ab initio te agnoverim in cerebro solum, id tamen conjiciendo potius, quam planè assequendo opinionem tuam, conjecturam dixi ex iis verbis, quæ postea sequuntur, dum ais te non ab omnibus corporis partibus affici, sed tantummodo a cerebro, vel etiam ab una tantum exigua ejus parte. Verum certus plane non fui, an esses propterea tantum in cerebro, parte vel illius, cum possis esse in corpore toto, & in una solum parte affici; ut vulgo fatemur animam diffusam toto corpore, & in oculo tamen duntaxat videre. *Idem, ibid. pag.* 92.

„eſt ſa nature, & en quoi conſiſte ſon eſ-
„ſence; enfin ce par quoi elle eſt telle
„qu'elle eſt? Pour en parler affirmative-
„ment, eſt-ce aſſez de connoître ce qu'el-
„le n'eſt pas? Un homme qui diroit que
„Bucéphale n'eſt pas une Mouche, & qui
„n'auroit aucune autre connoiſſance de lui,
„en auroit-il une idée claire & diſtincte?
„Mais allons plus avant. Vous êtes, dites-
„vous, une choſe qui n'a aucune extenſion:
„je vous demande donc ſi vous n'êtes pas
„diffus par tout le corps? J'ignore ce que
„vous pouvez répondre; car, quoique je
„vous aye conſidéré pendant un tems,
„comme réſidant dans le cerveau, c'étoit
„plutôt par conjecture que par une véri-
„table

3° Dubium ſimiliter movetunt verba illa ſequentia. Et quamvis toti corpori tota mens unita eſſe videatur, &c. Quippe illic loci non aſſeris quidem te eſſe unitam toti corpori: ſed te eſſe tamen unitam non negas. Utcumque ſit, Eſto primum, ſi placet, diffuſa toto corpore, ſive idem cum anima ſis, ſive quid diverſum, quæſo te, inextenſa es, quæ es a capite ad calcem protenſa quæ coæquaris corpori, quæ tot illius partibus correſpondentes partes habes? An dicis te te ideo eſſe inextenſam, quod tota in toto ſis, & tota in qualibet parte? Quæſo te ſi dicas, quomodo id capis? Itane poteſt unum quid eſſe ſimul totum in pluribus locis? Fides nos id docet de Sacro Myſterio, de te ut de re naturali diſputatur

„table croyance que j'ai suivi votre opi-
„nion. J'avois fondé ma conjecture sur ce
„que vous dites que l'Ame ne reçoit pas
„immédiatement l'impression de toutes les
„parties du corps; mais seulement du cer-
„veau, ou de l'une de ses plus petites par-
„ties. Je n'étois point cependant assûré,
„& je ne le suis point encore, que vous y
„fassiez votre demeure; car vous pouvez
„être répandu dans tout le corps, & ne
„sentir qu'en une seule partie; nous disons
„même assez souvent que l'Ame est diffu-
„se par tout le corps, & que néanmoins
„elle ne voit que dans l'œil.

„Supposons donc 3° un moment, que
„vous soyez diffus par tout le corps, com-
„ment

hic, & ex lumine quidem naturali. Licet-ne intelligere plura esse loca, & non esse plura locata? Et nunquid centrum sunt plura uno? Et nunquid, si res aliqua tota est in uno loco, poterit esse in aliis; nisi ipsa sit extra se, uti locus est extra loca? Dicito quod voles, saltem & obscurum, & incertum erit, sis-ne in qualibet parte tota, & non potius in singulis partibus per singulas tui partes. Et cum sit longe evidentius nihil posse totum simul esse in pluribus locis etiam evidentius evadet non esse te totum in singulis partibus; sed totam duntaxat in toto, atque adeo per tui partes diffusam per totum, sicque habere extensionem. *Idem*, Ibid. pag. 51.

„ment est-il possible que vous n'ayez point „d'étendue, vous qui êtes étendu depuis „la tête jusqu'aux pieds, qui êtes de la mê„me grandeur que votre corps, & qui avez „assez de parties pour correspondre à toutes „celles de votre corps ? Si vous dites que „vous n'avez point d'étendue, parce que „vous êtes tout entier dans chaque partie, „comment comprenez-vous une pareille „merveille ? Est-il possible qu'une seule & „même chose puisse se trouver entiére tout „à la fois en plusieurs lieux ? Je conviens „que la Foi nous enseigne cela du Mystère „de l'Eucharistie ; mais vous n'êtes point „une chose miraculeuse, vous êtes au con„traire une substance naturelle, & nous ne „considérons ici les choses que par le seul „secours de la lumiére naturelle ; comment „peut-on donc concevoir qu'il y ait plu„sieurs lieux & qu'il n'y ait pas plusieurs „choses logées ? Cent lieux ne sont-ils pas „plus

a Et deinde in cerebro solum, aut in exigua solum ejus parte : cernis idem plané incommode esse : quoniam quantulacumque sit illa pars, extensa tamen est, & tu illi coextenderis, atque adeo extenderis, particulasque particulis illius respondentes habes. An dicis te cerebri partem pro puncto accipere ? Incredibile sane ; sed esto punctum. Si illud quidem Physicum sit, eadem rema-

„plus qu'un, & si une chose se trouve toute „entiére dans un seul, comment pourra-t-„elle être dans les autres, si elle n'est réelle-„ment hors d'elle-même comme le lieu qui „la contient est hors des autres lieux? Ré-„pondez à cela tout ce que vous voudrez, „vous ne prouverez jamais qu'il ne soit „très-incertain & très-difficile à croire que „vous soyez tout entier dans chaque partie. „Or, comme il est beaucoup plus raisonna-„ble, & beaucoup plus probable, d'admettre „que rien ne peut être tout à la fois en „plusieurs lieux que de soutenir le contraire, „il est donc aussi plus évident que vous n'êtes „pas tout entier dans chaque partie, mais „diffus par tout le corps; par conséquent „vous êtes étendu & vous avez la même „extension que votre corps."

Mais supposons [31] actuellement que vous soyez seulement dans le cerveau, dans quelqu'une de ses plus petites parties, & consi-

net difficultas, quia tale punctum extensum est, neque partibus prorsus caret. Si Mathematicum, nosti primum id nisi imaginatione non dari. Sed detur vel fingatur potius dari in cerebro Mathematicum punctum cui tu adjungaris, & in quo existas, vide quam futura sit inutilis fictio. Nam ut fingatur, sic fingi debet, ut sis in concursu nervorum per quos omnes partes informate

considérons dans les différens Systêmes qu'on peut établir, si vous pouvez être sans extension. Il se présente d'abord des difficultés insurmontables; „car quelque „petite que soit cette partie que vous occu-„pez, elle est néanmoins étendue, & vous „nécessairement vous l'êtes autant qu'elle; „vous n'êtes donc point sans extension, & „vous avez des parties, quelque déliées „qu'elles soient, qui correspondent aux sien-„nes. Je ne crois pas que vous disiez par „hazard que vous prenez pour un point la „petite partie à laquelle vous êtes uni; mais „supposons que vous ayez recours à ce sub-„terfuge. Il faut alors que ce point soit „Physique ou Mathématique: s'il est Physi-„que, la difficulté n'est point ôtée, parce „que ce point est étendu, quelque petit „qu'il soit, & n'est pas entiérement sans „parties; s'il est Mathématique, c'est un „point

animæ transmittunt in cerebrum ideas, seu species rerum sensibus perceptarum. Ad primum, nervi omnes in punctum non coëunt, sed quia cerebro continuato in pinealem medullam multi nervi toto dorso in eam abeunt: seu quia, qui tendunt in medium caput, non in eundem cerebri locum desinere deprehenduntur. Sed demus concurrere omnes; nihilominus concursus illorum in

„point imaginaire, qui n'a aucune existence „que dans notre imagination; & qui n'existe „pas réellement. Mais poussons les choses „à l'extrême, & feignons qu'il est possible „qu'il se trouve dans le cerveau un de ces „points Mathématiques auquel vous êtes „étroitement uni, & dans lequel vous résidez: cette fiction deviendra inutile; car „malgré que nous feignions, il faut cependant que vous vous trouviez dans le concours des nerfs, par lequels les parties que „l'ame *informe* transmettent au cerveau les „notions & les espéces des choses qui ont „été apperçues & découvertes par les Sens. „Or prenez garde d'abord que tous n'aboutissent pas à un seul point; le cerveau étant „continué & s'étendant jusqu'à la moelle de „l'épine du dos, plusieurs nerfs qui sont „répandus dans le dos aboutissent & se terminent simplement à cette moelle.

„Dail-

Mathematico puncto esse nequit, quia videlicet corpora, non Mathematicæ lineæ sunt, ut coire possint in Mathematicum punctum. Et ut demus coire, spiritus per illos traducti exire è nervis, aut subire nervos non poterunt, ut pote cum corpora sint, & corpus esse in non loco, seu transire per non locum, cujusmodi est punctum Mathematicum, non possit. *Idem*, ibid. pag. 52.

„D'ailleurs, les nerfs qui tendent vers le „milieu de la tête, ne vont point finir éga-„lement dans le même endroit du cerveau, „& aboutissent en différens lieux; & quand „il seroit vrai qu'ils se terminent tous au „même, il seroit ridicule de prétendre les „réunir à un point Mathématique, puis-„qu'ils sont des corps & non pas des lignes „Mathématiques.

„Mettons pour un instant que cela soit „possible; alors les esprits animaux qui s'é-„coulent le long des nerfs ne pourront ni „en sortir ni y entrer, puisqu'ils sont des „corps, & que le corps ne sauroit n'être „point dans aucun lieu, ce qui arriveroit „s'il étoit dans un point mathématique, qui „n'a qu'une existence imaginaire. Mais „enfin je pousse les choses à l'extrême & je „veux

³⁹ Et quamvis demus esse, & transire posse: attamen tu in puncto existens, in quo non sunt plagæ, dextra, finistra, superior, inferior, aut alia, dijudicare non potes unde adveniant, aut quid renuncient. Idem autem dico de iis, quos tu debeas ad sentiendum, renunciandumve, & ad movendum transmittere. Ut prætereatn capi non posse, quomodo tu modum illis imprimas, si ipsa in puncto sis, nisi ipsa corpus sis, seu nisi corpus habeas, quo illos contingas, simulque propellas. Nam si dicas illos per se moveri, ac te solummodo dirigere

„veux qu'il y puiſſe être. Je demande 3° „comment il eſt poſſible que vous, qui exi„ſtez dans un point, où il n'y a ni Contrées, „ni Régions, où il n'eſt rien qui ſoit à „droite, à gauche, en haut, ou en bas, „puiſſiez diſcerner d'où vous viennent les „choſes & reſſentir leur impreſſion? La „même difficulté regarde encore les eſprits „que vous devez envoyer dans tout le corps, „pour lui communiquer le ſentiment & le „mouvement. N'eſt-il pas impoſſible que „cela puiſſe arriver, ſi vous exiſtez dans un „point Mathématique, ſi vous n'êtes point „corps, ou ſi vous n'en avez pas un par le „moyen duquel vous touchiez & pouſſiez „celui que vous animez. Si vous dites que „les eſprits ſe meuvent d'eux-mêmes, & que „vous dirigez ſeulement leur mouvement, „je

ipſorum motum: memento te alicubi negaſſe moveri corpus per ſe, ut proinde inferri poſſit te eſſe motus illius cauſam: ac deinde explica nobis, quomodo talis directio ſine aliqua tui contentione atque adeo motione eſſe valeat? Quomodo contentio in rem aliquam, & motio illius, ſine contactu mutuo moventis & mobilis? Quomodo contactus ſine corpore, quando (ut lumine naturali eſt adeo perſpicuum) tangere nec tangi ſine corpore nulla poteſt res? *Idem*, ibid. pag. 53.

„je vous prierai de vous souvenir que vous „convenez que le corps ne se meut point „soi-même; ainsi par vos propres princi- „pes je suis en droit de conclurre que vous „êtes la cause de son mouvement. Appre- „nez-nous de grace comment la conduite „& la direction des esprits peuvent se faire „sans quelque sorte de contention, & par „conséquent sans quelque mouvement & „quelque impulsion de votre part? Dites- „nous par quel moyen une chose peut agir „sur une autre, faire effort sur elle, la met- „tre en mouvement, sans un mutuel contact „du Moteur & du Mobile, & une pulsation „réelle: or comment cette pulsation peut- „elle se faire sans corps; car enfin la lumiere „naturelle nous apprend, & nous fait voir „évidemment, qu'il n'y a que les corps, qui „peuvent toucher & être touchés?

Cette derniére Objection de Gassendi est frappante, & quoique toutes les autres soient d'une grande force, il faut convenir qu'elle est la plus victorieuse, & j'ose dire la plus évidente; car enfin jamais on ne pour-

ss Hic quæris, quomodo existimem in me subjecto inextenso recipi posse speciem, ideam-ve corporis quod extensum est. Respondeo nullam speciem corpoream in

pourra donner aucune raison évidente pour prouver qu'une chose qui n'a point d'étendue, qui est dénuée de parties, puisse agir sur une qui en a, la frapper, la toucher & la mettre en mouvement.

Ce que Descartes répondit à Gassendi me paroît bien foible, & j'ose dire, peu digne d'un aussi grand Génie que lui. Vous demandez „*dit-il*[33] comment l'espèce ou „l'idée du corps étendu peut être reçue dans „moi, qui suis sans extension? Je vous ré„ponds qu'aucune espèce corporelle n'est „dans l'esprit; mais que la conception, ou „l'intellection pure des choses, soit corpo„relles, soit spirituelles, se fait sans aucune „image, ou espèce corporelle.

A cela Gassendi est en droit de repliquer: Vous prouvez un Principe contesté par un autre que je rejette également, & vous tombez dans une pétition visible de principe. Je vous soutiens que l'esprit ne peut recevoir aucune impression par le corps, ni en donner aucune à ce même corps, s'il n'est étendu comme lui; & pour vous tirer de cette

mente recipi, sed puram intellectionem tam rei corporeæ quam incorporeæ fieri absque ulla specie corporea. *Renat. Cartes. Responsio* ad Quintas Objectiones, pag. 76.

cette difficulté, vous inventez d'abord une nouvelle opinion, & vous accordez à l'Esprit le don de former lui seul ses idées, sans avoir besoin du secours des Sens. Or votre raisonnement se réduit à ceci : Il n'est pas nécessaire que je sois étendu, pour avoir la conception des choses, parce que ce qui est inétendu peut penser sans le secours des Sens. J'aimerois autant que vous dissiez : Je suis fondé dans l'opinion que je soutiens, parce que je dis qu'elle est vraie.

Poursuivons, *Monsieur*, l'examen des Réponses que Gassendi auroit pu faire, & permettez que, pour un instant, j'ose me mettre à la place de cet illustre Philosophe. „Quant à l'imagination, *dit Descartes* [34], „qui ne peut être que des choses corporelles, „je conviens que pour en former une il est „nécessaire d'une espèce qui soit un véritable „corps, à laquelle l'esprit s'aplique sans „pourtant qu'elle soit reçue dans lui.

Ce raisonnement est une suite de l'autre, & une seconde pétition de principe. Avant que d'admettre que les idées & les espéces des

34 Ad imaginationem vero, quæ non nisi de rebus corporeis esse potest, opus quidem est specie quæ sit ve-

des corps ne sont point reçues dans l'Esprit, il faut avoir prouvé que l'Esprit n'est point étendu, & démontré comment une chose peut agir, ou, si l'on veut, s'appliquer sur une qui a de l'extension, sans le contact mutuel du Moteur & du Mobile. Jusqu'alors raisonner comme Descartes, c'est dire simplement que l'Ame ne fait pas les fonctions d'une chose étendue, parce qu'elle est sans extension. Je vous prie de voir, *Monsieur*, si cet argument est fort convaincant pour prouver l'inextension de l'Ame.

Un Cartésien zélé, qui liroit ce que j'ai l'honneur de vous écrire, ne manqueroit pas de se récrier, & d'assûrer que Descartes, avant que d'admettre que l'Esprit a les idées des choses par la pure intellection, a prouvé qu'il ne devoit point être étendu, puisque tout ce qui est étendu est matériel, & que la Matiére ne sauroit penser. Il n'y a dans elle que de l'étendue, de la solidité, elle ne peut avoir que du mouvement & de la figure : or il est impossible que le mouvement, la figure, l'étendue & la solidité puissent

rum corpus, & ad quam Mens se applicet, sed non quæ in Mente recipiatur. *Idem*, ibid.

puiſſent produire la penſée : il faut donc que l'Ame ne ſoit pas étendue, puiſqu'elle ne ſauroit être matérielle ; par conſéquent il faut qu'elle ait le pouvoir de concevoir les choſes *par pure intellection, que l'Eſprit puiſſe s'appliquer ſur une eſpèce qui ſoit un véritable corps, mais non pas qui ſoit reçue dans l'Eſprit.*

Tout ce beau raiſonnement tant de fois répété, non-ſeulement par les Cartéſiens, mais par bien d'autres Philoſophes, ſe réduit à ceci : Je ne connois point du tout la Matiére : j'en ai quelques notions exceſſivement confuſes ; j'en devine quelques qualités & quelques propriétés : j'ignore entiérement ſi ces propriétés peuvent être jointes à la penſée, & ſi elle peut leur être réunie ; or, parce que je ne ſai rien de tout cela, j'aſſûre fort hardiment que l'Eſprit

35 Quod ais de idea Solis, quam ex ſolo ejus calore Cæcus elicit, facile refutatur. Poteſt enim cæcus ille claram & diſtinctam habere ideam Solis, ut rei calefacientis, etſi non habeat ejuſdem, ut rei illuminantis. Nec rectè me illi cæco comparas : primo quia cognitio Rei cogitantis multo latius patet, quam Rei calefacientis, imo etiam latius quam quicquid de ulla alia re cognoſcimus, ut ſuo loco oſtenſum eſt : ac deinde, quia nulli

prit ne ſauroit être étendu, & je fonde l'impoſſibilité qu'il y a que la Matiére puiſſe penſer ſur l'ignorance où je ſuis de ſes qualités & de ſes attributs.

Voilà je l'avoue un raiſonnement auſſi ſingulier qu'il puiſſe y en avoir; revenons, *Monſieur*, aux Réponſes de Deſcartes. „Ce „que vous rapportez, *continue-t-il* 35, en „s'adreſſant à Gaſſendi, de l'idée du Soleil, „qu'un Aveugle-né forme par la ſimple „connoiſſance de ſa chaleur, eſt très-aiſé à „détruire. Car il eſt certain que cet Aveu„gle peut avoir une idée claire & diſtincte „du Soleil, comme d'une choſe qui échauf„fe, quoiqu'il n'en ait pas l'idée comme „d'une choſe qui répand & donne la clar„té. Vous me comparez donc mal à pro„pos avec cet Aveugle. Premiérement, „parce que la connoiſſance d'une choſe qui „penſe

poſſunt arguere ideam illam Solis, quam format cæcus, non omnia quæ de Sole percipi poſſunt continere, niſi qui viſu prediti ejus lumen & figuram inſuper agnoſcunt: tu vero non modo nihil amplius, ſed nequidem id ipſum quod ego, de Mente cognoſcis; adeo ut hac in parte tu potius cæcus, ego ad ſummum luſcioſus cum tota humana gente dici poſſim. *Idem*, ib. p. 77.

„pense est beaucoup plus étendue que celle „d'une chose qui échauffe: elle est même „plus grande que celle d'aucune autre cho„se qui nous soit connue. Secondement, „parce qu'il n'y a personne qui soit en état „de montrer que l'idée que l'Aveugle for„me du Soleil ne contienne pas tout ce „que l'on peut connoître de lui, excepté „cependant ceux qui, étant doués du Sens „de la vûe, apperçoivent outre cela sa fi„gure & sa lumiere: or vous n'êtes point „dans le cas de ces derniers, car non-seu„lement vous n'en connoissez pas d'avanta„ge que moi touchant l'Esprit, mais vous „n'y voyez pas tout ce que j'y apperçois; „vous ressemblez donc plus que moi à un „Aveugle, & je ne suis, tout au plus, à „votre égard que louche, ou peu clair„voyant."

Je ne crois pas (sauf le respect qu'on doit à un aussi grand Homme que Descartes, & qui eut autant de génie) qu'on puisse raisonner aussi pitoyablement; le plus petit Régent de Collége ne pourroit rien dire de pis. Qui doute que l'idée que l'Aveugle a du Soleil, entant que d'une chose qui échauffe, ne puisse être évidente: il ne s'agit point de cela; mais de savoir si

ſi cette idée d'une choſe échauffante répond parfaitement à celle du Soleil & contient la connoiſſance de l'eſſence. & de la figure de cet Aſtre. Il eſt manifeſte que cela n'eſt point, puisque la vertu d'échauffer n'eſt qu'une des qualités du Soleil ; or je demande ſi connoître cette qualité, c'eſt connoître le Soleil ? Suppoſons qu'une choſe doive avoir trente attributs inſéparables les uns des autres : prenons en dix ; aurons-nous pour cela la choſe qui doit en avoir trente ? nous aurons au contraire l'idée d'une autre choſe qui ne demandera que ces dix attributs ; ainſi l'idée que l'Aveugle a du Soleil, comme d'une choſe qui échauffe, peut convenir plutôt à un fer chaud, ou à une pierre brûlante qu'au Soleil, puisque ces deux premiers corps n'ont ordinairement ni clarté, ni lumière, & ne la répandent point.

Gaſſendi a donc raiſon de dire, qu'il ſeroit ridicule de prétendre qu'un Aveugle a l'idée du Soleil, parce qu'il a l'idée d'une choſe qui échauffe : de même, quoiqu'un Philoſophe ait l'idée d'une choſe qui penſe, il eſt abſurde qu'il veuille conclurre qu'il connoît la nature de cette choſe ; parce qu'il ignore ſi cette choſe qui penſe eſt

eſt étendue, ou ſans extenſion, comme l'Aveugle ne connoît point ſi cette choſe qui échauffe, eſt ronde ou quarrée, lumineuſe ou obſcure, molle ou dure, petite ou grande, &c.

Quant au reſte du raiſonnement de Deſcartes, il eſt plus digne d'un Pédant orgueilleux, ou d'un Théologien Gaſcon, que d'un Philoſophe auſſi illuſtre que lui. Vous croyez appercevoir plusque moi dans la nature de l'Eſprit, auroit pu lui dire Gaſſendi, & vous ne vous regardez que comme louche par rapport à moi, parce que vous penſez découvrir que l'Ame n'a point d'extenſion; prenez garde que vous ne reſſembliez à ces Fanatiques, ou à ces malades attaqués par des frénéſies dangereuſes, qui prennent pour des réalités les viſions chimériques que leur préſente leur imagination échauffée.

Achevons, *Monſieur*, de réfuter Deſcartes. „Je n'ai point établi *dit-il* [36], que „l'Eſprit n'étoit point étendu, pour expliquer „ce

[36] Neque vero addidi Mentem non eſſe extenſam, ut quid ipſa eſſet explicarem, ſed tantum ut monerem illos errare qui putant eſſe extenſam: eodem modo quo ſi qui affirmarent Bucephalum eſſe Muſicam, id non fruſtra de ipſo ab aliis negaretur. Et ſane in iis quæ hic ſubjungis ut probes Mentem eſſe extenſam, quia ſcilicet corpore utitur quod eſt extenſum, non melius ra-

„ce qu'il eſt & pour en faire connoître sa „nature : mon deſſein a été ſeulement d'a- „vertir que ceux qui penſent qu'il eſt étendu „ſe trompent ; tout de même que s'il ſe „trouvoit des gens qui prétendiſſent que „Bucéphale eſt une Muſique, ce ne ſeroit „pas ſans fondement que d'autres nieroient „cela ? Or tout ce que vous dites, pour „prouver que l'Eſprit doit avoir de l'éten- „due, me paroît auſſi peu ſenſé, que ſi de „ce que Bucéphale hennit & pouſſe des „ſons, qui peuvent être rapportés à la Muſi- „que, vous en vouliez conclurre que Bucé- „phale eſt une Muſique ; car encore que „l'Eſprit ſoit uni à tout le corps, il ne s'en- „ſuit pas qu'il ſoit étendu par tout ce même „corps, parce que ce n'eſt pas le propre de „l'Eſprit d'être étendu, mais de penſer.

Ces derniéres réponſes ſont auſſi foibles que les precédentes. Je ne trouve rien d'auſſi comique, que de ſoutenir ſérieuſe- ment

tiocinari mihi videris quam ſi ex eo quod Bucephalus hinniat, vel mugiat, & ita edat ſonos qui referri poſſunt ad Muſicam, concluderes de Bucephalo quod ſit Muſica. Et ſi enim Mens ſit unita toti corpori, non inde ſequitur ipſam eſſe extenſam per corpus, quia non eſt de ratione ipſius ut ſit extenſa, ſed tantum ut cogitet. *Idem*, ibid.

ment qu'on ne dit point *que l'Eſprit n'eſt pas étendu, pour expliquer ce qu'il eſt, & pour faire connoître ſa nature.* Hé quoi! peut-on en parler d'une maniére plus déciſive; & malgré l'ignorance où l'on avoue qu'on eſt de ſa nature, peut-on la definir d'une maniére qui en demande une connoiſſance plus claire & plus diſtincte, que de dire qu'il n'a ni parties ni extenſion? Y-a-t-il quelqu'un qui puiſſe parler plus affirmativement de l'eſſence de la Matiére, que Deſcartes parle de la nature de l'Eſprit? cependant il avoue qu'il ne ſonge pas à vouloir expliquer *quel il eſt, & à faire connoître ſa nature.* Ce qu'il ajoute ſur la comparaiſon qu'il fait entre ceux qui diſent *que l'Eſprit doit être étendu, parce qu'il donne des impreſſions au corps, qu'il en reçoit de lui,* & ceux qui prétendroient que *Bucéphale eſt une Muſique, parce que Bucéphale en henniſſant pouſſe des ſons qui peuvent être rapportés à la Muſique;* ce qu'il ajoute, dis-je, à ce ſujet eſt pitoyable. Car ceux qui ſoutiendroient que Bucéphale eſt une Muſique n'auroient aucune bonne raiſon pour appuyer leur ſentiment, au lieu que les autres en ont de très-fortes qu'ils fondent ſur l'évidence & la lumiére naturelle, qui nous font voir qu'un

qu'un corps ne peut être mu que par un autre corps, & qu'il est impossible de se figurer qu'une substance, qui n'a point de parties, puisse agir sur une qui en a; & qu'à son tour celle qui est étendue puisse faire impression sur celle qui n'en a point. La nécessité du mobile & du moteur, pour exciter un mouvement du contact, est une chose assez évidente pour ne pas être comparée avec la ressemblance de la Musique & des hennissemens de Bucéphale. Il faut donc, pour anéantir l'extension de l'Esprit, montrer clairement comment les corps peuvent être touchés & mis en mouvement par une substance immatérielle, sans parties, & par conséquent incapable de toucher & d'être touchée. Car de raisonner simplement comme Descartes fait, & de dire qu'encore que l'Esprit soit uni à tout le corps, il ne s'ensuit pas delà qu'il soit étendu par tout le corps, parce que l'essence ou le propre de l'esprit ne consiste point dans l'extension, mais dans la pensée, c'est raisonner aussi vaguement, que si l'on disoit *qu'une chose est, parce qu'elle est.* Il n'est rien qu'on ne prouve de cette manière. Je pourrai établir, si je veux, que les Filles de l'Opera font des miracles: je n'aurai qu'à supposer que le propre

propre des Danſeuſes & des Chanteuſes eſt de guérir ceux qui les voyent danſer, & qui les entendent chanter, je ſerai en droit de conclurre enſuite que la théatre du palais Royal a une vertu auſſi miraculeuſe que le Tombeau de St. Paris.

Perſonne à mon gré n'a mieux tourné en ridicule cette façon de raiſonner de Deſcartes, que le ſage Locke. „C'eſt décider, „*dit-il* [37], gratuitement & ſans raiſon une „queſtion de fait, que d'alléguer en preuve „une ſuppoſition, qui eſt la même choſe „que l'on diſpute; il n'y a rien qu'on ne „puiſſe prouver par cette méthode. Je n'ai „qu'à ſuppoſer que toutes les Pendules pen„ſent, tandis que le balancier eſt en mou„vement, & dès-là j'ai prouvé ſuffiſamment, „& d'une maniére inconteſtable, que ma „Pendule a penſé durant toute la nuit pré„cédente; mais quiconque veut éviter de ſe „tromper ſoi-même doit établir ſon hypo„thèſe ſur un point de fait, & en démontrer „la

37 Locke, Eſſai Philoſoph. ſur l'Entendement Humain, Liv. II. Chap. I. page. 72.

38 Profero ergo (*dubitandi rationes*) ſed ea mente, ut prolatas duntaxat velim; prolatas, inquam, non de re-

„la vérité par des expériences sensibles, & „non pas se prévenir sur un point de fait, „en faveur de son hypothèse, c'est-à-dire „juger qu'un fait est vrai parce qu'il le sup„pose tel.

Cette maniére de prouver, que blâme si justement Mr. Locke, se réduit précisément à ceci: *l'essence de l'Ame ne peut consister dans l'Etendue, parce que je la fais consister dans la pensée.*

Au reste, quoique Gassendi ait soutenu si vivement l'impossibilité de prouver démonstrativement & évidemment l'immatérialité & l'inextension de l'Ame, ce seroit une injustice criante, que de prétendre qu'il l'a crue matérielle; il soumettoit tous ses doutes à la Revélation, & il ne disputoit que de la validité des preuves de Descartes, & non pas de la vérité du fait qu'elles vouloient établir. „Je ne propose, *disoit-il à* „*son Adversaire* [38], mes difficultés, que „dans le dessein d'une simple proposition: „je

bus ipsis, quas demonstrandas suscipis, sed de Methodo, ac vi demonstrandi. Profecto enim & ter Maximi Dei existentiam & Animorum nostrorum immortalitatem profiteor; ac hæreo duntaxat circa energiam illius ra-

„je ne les fais point contre les matières que „vous agitez, ni contre les choses que vous „voulez démontrer ; mais contre votre mé„thode & contre les raisons que vous em„ployez. Je crois fermement l'existence de „Dieu & l'immortalité de l'Ame, & je ne „suis en doute que de la justesse des preuves „que vous apportez, pour établir ces deux „grandes Vérités."

Dans bien d'autres endroits Gassendi donne des marques évidentes de la persuasion dans laquelle il étoit : il réfute avec beaucoup de feu & de solidité les arguments que Lucrèce a fait contre l'immortalité de l'Ame; je ne crois pas qu'on puisse rien objecter de plus fort & de plus morti-

tiocinii, quo tu tam ista quam alia Metaphysica cohærentia, probas. *Objectiones Quintæ Renat. Cartes.* Gassend. pag. 3.

39 Et metus ille foras præceps Acherontis agendus
Funditus, humanam qui vitam turbat ab imo,
Omnia suffundens mortis nigrore, neque ullam
Esse voluptatem liquidam, puramque relinquit.
T. Lucret. de Rer. Nat. Lib. III. vers. 37, & seq.

40 Deinde, cum Inferorum pœnæ, qualescunque eæ sint, non nisi malos, improbos, injustos, sceleftos attineant, quid necesse est illos eximi pœnarum hujusmodi metu? cum hic sit quasi justitiæ pars, ut hocce im-

mortifiant contre les prétendus Esprits Forts, que ce que dit Gassendi en condamnant le principe sur lequel Lucrèce établit l'utilité de démontrer la mortalité de l'Ame. „D'abord, *dit ce Poëte* [39], que j'aurai éclair-„ci & démontré la nature de l'Esprit & de „l'Ame, je procurerai aux hommes l'heu-„reux moyen de mépriser l'Acheron, & de „se moquer des Enfers, dont la crainte „les inquiéte toute leur vie ; l'appréhension „qu'ils ont des approches de la mort em-„poisonne tous les plaisirs qu'ils prennent, „& ne permet pas qu'ils en goûtent pure-„ment la douceur.

„Si les peines de l'Enfer, *répond Gassen-„di* [40], quelque rigoureuses qu'on les fasse ne

mani quasi Vulture sub pectore alto habitante tundantur, ac nulla sit tam fera Erinnys, nulla tam feralis Enyo, quæ adversus illos invocanda non sit, quamdiu illa patrant, ob quæ pœnas metuunt? Quod si liberari hoc metu exoptant, pravitatem igitur exuant, & a flagitiis desinant; sic enim conscientiam sedabunt, & reparando, quas fecerint, quantum licebit, injurias; non desinent modo male sibi metuere, sed ipsorummet etiam causâ, quoniam hac ratione æquitas inter homines perinde non violabitur, & ipsismet tranquillitas, voluptasque animi, sincera potietur. Tertio proinde cum viris bonis, sibique bene conscii tale nihil metuendum sit, frustra la-

„ne sont destinées qu'aux méchans & aux „scélérats, d'où vient est-il nécessaire de „détruire la croyance de ces peines qui „font une partie de la Justice, & qui ser„vent à punir dès ce Monde les mal-hon„nêtes gens? Cette crainte de l'Enfer, „dont ils sont effrayés, est une Furie qui „les suit par-tout & un Vautour qui les „ronge sans cesse au fond du cœur; ainsi „ils portent la punition des crimes qu'ils „commettent. S'ils veulent s'affranchir de „ce tourment, qu'ils deviennent vertueux: „dès lors leur appréhension se dissipera, & „tranquilles & exemts de remords, ils sou„haiteront aussi ardemment l'immortalité „de l'Ame qu'ils desiroient autrefois sa „mortalité & son anéantissement après la „mort

bor suscipitur, ut foras ab iis metus ille Acherontis præceps agatur: ac interim, quatenus simul immortalitatis præciditur spes; tanto sit major ipsis injuria, quanto adimuntur simul liquidiores, sinceriores que voluptates. Nam primum quidem, si adversa utantur fortuna, consliEtentur morbis, crucientur doloribus, quantæ consolationi est providere non modo esse mortem iis allaturam exitum, sed suffecturam quoque maximorum bonorum jucundissimam fruitionem. Hoc profecto modo habere se possunt ut peregrinantes, dum facile ferunt

„mort du corps. La croyance de l'im-
„mortalité de l'Ame eſt donc néceſſaire,
„non-ſeulement pour contenir les hommes,
„pour les exciter à pratiquer la vertu,
„pour épouvanter les méchans; pour les
„punir; mais encore pour procurer, dans
„ce Monde, du plaiſir, de la joie, & du
„contentement aux gens vertueux. Car eſt-
„il rien de ſi conſolant que cette croyance
„pour un galant homme, que la Fortune
„maltraite ici-bas, qui ſe trouve accablé
„par des maladies, tourmenté par des dou-
„leurs aigues, & qui dans tous ſes mal-
„heurs penſe qu'il jouïra un jour d'une fé-
„licité parfaite & éternelle? Les Voya-
„geurs ſupportent aiſément toutes les fàti-
„gues de la route, lorsqu'ils eſpérent arri-
„ver

labores, moleſtiaſque itinerum, ſpe perveniendi in Patriam, in qua cum ſuis ſuaviter degant. Nam talem quidem iis proponere mortem, quâ extinguantur penitus, ſicque miſeriarum ſit finis, perinde eſt ac ſi jactato tempeſtatum ſævitia proponatur naufragium, quo ſubmerſus, ſuffocatuſque procellam deinceps ſenſurus non ſit. Niſi vero non longe præſtat, oſtendere ut iſti Portum, in quem ſe incolumem recipiat, ita illis felicem ſtatum, in quem Animo ſoſpite emergant. *Syntagma Philoſophiæ Epicuri, &c.* per Petrum Gaſſendum. pág. 31.

„ver à un gîte, où ils pourront se délasser „de ces fatigues. Proposer la mortalité „de l'Ame à un honnête homme malheu-„reux, comme un remede à ses maux, „c'est agir aussi ridiculement, que si l'on „disoit à des Matelots, qui sont dans une „grande tempête, de se jetter dans la Mer „& de se dépêcher de s'y noyer pour „être bien-tôt tirés d'embarras. Combien „plus sensé, plus judicieux, & plus agréa-„ble seroit l'avis de celui qui leur montre-„roit un Port assûré, où après la tempête „ils iroient heureusement mouiller, & dans „lequel ils seroient parfaitement bien „reçus.“

Les Esprits-Forts & les Athées s'efforcent en vain de prouver que la mortalité de l'Ame assûre la tranquilité des hommes; laissons-les dire, *Monsieur*, & convenons de bonne

41 Si in hoc erro, inquit, quod Animos hominum immortales esse credam, libenter erro, nec mihi hunc errorem, quo delector, dum vivo, extorqueri volo. Sin mortuus, ut quidam minuti Philosophi censent, nihil sentiam, non vereor ne hunc errorem meum mortui Philosophi derideant. *Cicer. in Cat. Maj.*

42 Dans quelle classe mettrez-vous le Bel-Esprit qui est mort à *Londres* depuis quelques mois? Je ne sai pas

bonne foi qu'il n'y a rien de si triste, rien de si mortifiant, que de songer qu'on doit un jour rentrer éternellement dans le néant. Il n'y a point de véritable Philosophe, qui ne doive penser comme Cicéron, & dire avec lui: [41]: „Si je me trompe en cro- „yant l'immortalité de l'Ame, je suis enchanté „de mon erreur: je ne veux point en être „desabusé: je souhaite de la conserver tou- „jours; & si après la mort je rentre dans „le néant, ainsi que le soutiennent quelques „Philosophes, je ne crains point qu'ils se „moquent de ma crédulité.

J'avoue, *Monsieur*, que le desir de l'immortalité de l'Ame n'est pas une preuve évidente de cette vérité établie par la Révélation; mais enfin c'est une très-forte conjecture.. St. Evremont, Disciple moderne d'Epicure, en convient [42], & semble puiser dans

ce que l'on dira dans la Préface de ses Ouvrages; mais je sai que plusieurs Gens de Lettres ont assûré unanimement qu'il avoit fini sa longue course en Esprit-Fort, & tel qu'il avoit vêcu. Il est non-seulement vrai que ses Ecrits sont depuis long-tems l'admiration de toute l'Europe; mais qu'il a toujours passé pour un très-galant homme, & qu'il a suivi exactement les principes de l'Honneur humain. Il aimoit la bonne chére; mais com-

dans les derniers ſentimens de ſon Maître de quoi réfuter ſes opinions. „Tout eſt „corps, pour Epicure, *dit-il* [43], Ame, „Eſprit, Intelligence, tout eſt Matiére, „tout ſe corrompt, tout finit; mais ne dé„ment-il pas à ſa mort les Maximes qu'il a „enſeignées durant ſa vie? La poſtérité le „touche, ſa mémoire lui devient chère, il „ſe flate de la réputation de ſes Ecrits qu'il „recommande à ſon Diſciple Hermachus; „ſon Eſprit, qui s'étoit ſi fort engagé dans „l'opinion de l'anéantiſſement, touché de „quelque tendreſſe pour lui-même, ſe ré„ſerve des plaiſirs pour un autre état que „pour celui qu'il va quitter.

Voilà des réflexions bien belles, & un aveu bien avantageux en faveur des défenſeurs

bien y a-t-il d'Orthodoxes, même dans la Cléricature, qui ne ſont pas moins ſenſibles à ce plaiſir? Quoi qu'il en ſoit, vous paſſeriez pour un grand menteur, ſi vous le mettiez dans votre claſſe. Un pareil exemple, ſi Platon l'avoit vu, l'auroit obligé à limiter la propoſition univerſelle qu'il avance. *Bayle*, Cont. des Penſées diverſes ſur les Cometes, Tom. II. pag. 786.

43 St. Evremont, Oeuvres mêlées, Tom. III. pag. 107.

44 Profectò utcumque rationes immortalitati adſtruendæ allatæ, Mathematicæ evidentiæ, ut ſummus initio te-

ſeurs de l'immortalité de l'Ame. Car enfin s'il eſt vrai, comme Gaſſendi [44] en convient de bonne-foi, que les raiſons qu'on apporte, „pour prouver la durée éternelle „de l'Ame, ne ſont pas d'une évidence Ma„thématique ; il faut cependant avouer „qu'elles ſont aſſez fortes pour faire une „grande impreſſion ſur les gens ſenſés, & „qu'elles ſont d'un poids, plus conſidérable „que celles de ceux qui ſoutiennent le ſenti„ment oppoſé. La Révélation décidant en „leur faveur, ne doivent-elles pas l'empor„ter, ſans difficulté, chez tous les gens „qui veulent faire un bon uſage de leur „raiſon?"

Gaſſendi ayant connu les erreurs, les inutilités, & les abus de la Philoſophie Péripatéticien-

ſtari, non ſint; eæ tamen ſunt, quæ non neminem bene affectum permoveant; quæ congeſtis aliis immortalitati impugnandæ præponderent; quæ denique ſuperveniente authoritate Fidei, pondus, atque robur ineluctabile obtineant. Non reperio quanto ſe bono, qui ſibi ipſis vim faciunt ut immortalitatem diſſuadeant, privent; addo ſolum objici illis appoſite poſſe, quod habet Manilius:

Quid juvat in ſemet ſua per convitia ferri,
Et fraudare bonis, quæ nec Deus invidet ipſe;
Quoſque dedit Natura oculos deponere Mentis?

Syntagma Philoſophiæ Epicuri. pag. 72.

téticienne Scholastique, s'attacha à celle d'Epicure; il en adopta & épura en même tems le Systême, & le rendit, pour le moins, aussi beau & aussi probable que celui qu'inventa Descartes. Un fameux Philosophe, bon Cartésien, Génie sublime & universel, en convient. „Les Modernes, *dit-il* [45], „rejettent l'éternité des Atomes & leur mou„vement fortuit; mais en retenant, à cela „près, l'Hypothése de Leucippe, ils en font „un très-beau Systéme. C'est ce qu'a fait „Gassendi qui ne différe de Descartes, quant „aux principes des Corps, qu'en ce qu'il a „retenu le Vuide.

Gassen-

45 *Bayle*, Dict. Histor. & Crit. Tom. III. Art. Leucippe.

46 Principio ergo universum ex corpore, & inani constat; neque enim tertia natura concipi mente praeterea potest. *Syntagma Phil. Epicur.* per P. Gassendum. Cap. I. pag. 26.

47 Intelligitur autem Corpus ex congerie veluti quadam magnitudinis, sive molis, itemque figuræ, resistentiæ, (seu soliditatis ac impenetrabilitatis) & gravitatis; tale præterea, ut ipsum solum tangi possit, & tangere. *idem*, ibid.

48 Inane vero, seu Vacuum, quod opponitur Corpori, ac solum seu proprie, & per se incorporeum est ex horum negatione intelligitur; maximeque ex eo quod naturæ intactilis sit, expersque omnis soliditatis & nihil neque pati possit, neque agere, sed motum duntaxat

Gassendi soutient donc, ainsi qu'Epicure, que tout l'Univers [46] est composé de Corps & de Vuide Par le Corps il entend [47], ainsi que ces Anciens, tout ce qui a de la solidité, qui peut toucher & être touché. Par le Vuide [48], il admet un pur espace, dénué de tous les corps, & capable de recevoir tous ceux que le mouvement fait changer de lieu & pousse dans un autre; le Vuide n'étant fait que pour faciliter le mouvement des corps. Les Sens démontrent [49] évidemment l'existence des Corps, & la réflexion & la Raison [50] font connoître qu'il y a du Vuide. Car s'il n'y en avoit point

quam liberrimum transeuntibus per se corporibus præbere. *Idem*, ibid. pag. 27.

Scilicet hæc natura est, quæ destituta corpore appellatur Inane; occupata a Corpore, Locus; trajecta a corpore, Regio; spectata ut diffusa, intervallum seu Spatium. *Idem*, ibid. pag. 27.

49 Et quod sint quidem in Universo Corpora, attestatur Sensus; ex quo aliunde ducere conjecturam necessum est, ad id, quod est immanifestum, ut superius jam attigi. Certe non aliud sunt hæc omnia, quæ aspectamus, quæ tangimus, quæ versamus, quæ ipsi sumus, quam corpora. *Idem*, ibid. pag. 27.

50 Esse vero etiam Inane, ex eo manifestum fit, quod nisi in rerum natura esset, non haberent Corpora neque

point, il feroit impoſſible que les Corps puſſent ſe mouvoir [51], puiſque ne pouvant céder les uns aux autres, & trouver de nouveaux lieux à occuper, ils feroient néceſſairement dans un éternel repos. Quant à ce que diſent, ajoute Gaſſendi, ceux qui prétendent que le mouvement des Corps dans l'Univers ſe fait comme celui des Poiſſons dans l'eau, qui nagent librement, laiſſant à meſure qu'ils avancent de la place par derriére, où l'eau s'écoule dans l'inſtant, on ne doit y avoir aucun égard. Car ils ne prennent pas garde que, s'il n'y avoit point de Vuide, il n'y auroit aucune partie de l'eau qui pût commencer à céder la premiére & à quitter ſa place, puiſque tout étant également plein, le Poiſſon ne pourroit bouger au milieu d'une maſſe réſiſtante de tous côtés. Il faut donc que les parties de l'eau qui ſont miſes en

ubi eſſent, neque quà motus ſuos obirent, cum moveri ea quidem res evidens ſit. *Idem*, ibid. pag. 27.

[51] Sane ſi plena forent omnia, & materia rerum veluti ſtipata, non poſſent non eſſe omnia immobilia; quia nec moveri quicquam poſſet, niſi omnia protruderet, neque locus porro, in quem quicquam protruderetur, eſſet. Quod enim aliqui reſpondent, poſſe Piſces ideo moveri, quod relinquant locum poſt ſe, in quem pulſæ prorſum, & cedentes locum unde recipiantur; non ad-

en mouvement trouvent de petits vuides qui les reçoivent, & leur donnent le moyen de faire place à d'autres; ainsi elles se succédent les unes aux autres, & l'on conçoit aisément comment se fait le mouvement.

Il faut avouer, *Monsieur*, que, malgré toutes les fortes Objections qu'on fait contre le Vuide, il est impossible de concevoir que le mouvement puisse se faire dans le Plein. Je ne prétends point ici agiter une question si souvent débattue, & si peu éclaircie; je me contente de vous dire que je la crois au-dessus de toutes les connoissances humaines, ainsi que celle de la divisibilité de la Matiére à l'infini, soutenue par les Cartésiens. Je conviens qu'ils ont raison de dire que, quelque petit qu'on suppose que soit un corps, il est impossible, que le côté qui regarde l'Orient soit le même que celui qui

vertunt primam, quæ prorsum sit, impulsionem inchoari non posse; quia nondum locus ullus est, neque retro, neque ad latus, in quem recipi aqua possit. Adeo proinde, ut sit necesse intercipi rebus, ac fluidis præsertim, spatiola inania, in quæ pulsæ particulæ ita recipiantur, ut compressione facta locus fiat, versus quem impellens Corpus promoveatur, ac interim ponè locum deferat, in quem compressum fluidum sese explicet, ac veluti refluat. *Idem*, ibid. pag. 27.

qui est à l'Occident; par conséquent ce qui a deux différens côtés a plusieurs parties & peut être divisé, puisque la partie qui se trouve dans le côté de l'Occident n'est point la même que celle qui est dans celui de l'Orient. A ces difficultés les Gassendistes en opposent d'aussi embarassantes & d'aussi fortes. Si la Matiére, disent-ils, est divisible à l'infini, il faut que dans le plus petit corps il y ait autant de parties que dans l'Univers entier; Or n'est-il pas visible que cela ne se peut, soit parce qu'il se trouvera dans un *Tout* fini une infinité de *Touts* composés de parties infinies, soit parce qu'il faut enfin qu'il y ait nécessairement une infinité de corpuscules qui ne sont jamais divisés?

Tous les Philosophes, *Monsieur*, malgré les argumens les plus subtils, ne peuvent parvenir tout au plus qu'à la division possible de toute sorte d'étendue; mais pour la division actuelle ils sont forcés, malgré eux, de la fixer à quelque point. En leur accordant donc leur opinion, il s'ensuivroit que la définition que Gassendi [52] donne de l'Atome n'a rien de contraire à la véritable essence

52 Nulla est Atomus quæ non partes habeat licet indissociabiles, quæ non item longitudinem cum latitu-

essence des corps ; car il ne prétend point qu'il est indivisible, parce qu'il n'a point de parties ; mais parce qu'il est le dernier période, le point final où la division actuelle puisse avoir lieu.

Toutes les longues disputes sur la divisibilité de la Matiére sont donc très-inutiles, & ne font rien ni à la bonté, ni à la foiblesse des Systèmes Cartésiens & Gassendistes. Rohault a parlé très-sensément, lorsqu'il a dit [53] : „A quoi bon ces longues „& subtiles disputes touchant la divisibilité „de la Matiére? Car, quand bien même on „ne pourroit pas décider nettement, si elle „peut, ou ne peut pas se diviser à l'infini, „ne suffit-il pas de connoître qu'elle se peut „diviser en des parties assez petites pour „servir à tous les besoins qu'on peut avoir?

Avant que de quitter entiérement Gassendi, arrêtons-nous un moment, *Monsieur*, sur les excellentes qualités, dont il étoit doué. A la probité, à l'affabilité & à la modestie il joignoit beaucoup de bon-sens, une vaste érudition, une pénétration vive, un mépris infini pour tout ce qui pouvoit tendre à la super-

dine, & latitudinem cum profunditate. Gassend, Tom. I. Oper. pag. 31.

53 *Rohault*, Traité de Physiq. Préface.

ſuperſtition ; il étoit le fléau des Aſtrologues, il ſe moquoit de leurs prédictions, il en démontroit avec plaiſir le ridicule toutes les fois que l'occaſion s'en préſentoit. Il remarque, dans la Vie de Mr. de Peiresk [54], Perſonnage illuſtre, protecteur des Savans indigens, ami des plus renommés, homme véritablement digne de l'eſtime de l'Univers, & qui fait autant d'honneur à la Provence que Socrate à Athênes : il remarque, dis-je, dans la Vie qu'il a écrite de ce Magiſtrat Provençal, que les Aſtrologues avoient prédit qu'il ſeroit marié, qu'il auroit des enfans ; ce qui n'arriva point, ainſi que bien d'autres choſes qu'on lui avoit annoncées comme des prédictions indubitables.

Parmi

54 Etenim mirum dictu eſt, quam multa mentiti Aſtrologi fuerint, ſeu annos ſpectes, quibus non vixit ; ſeu uxorem, & liberos aliaque, quibus caruerit ; ſeu cætera multa quæ non eſt conſequutus. *Gaſſend. in Vita Peireskii*, *Lib. I.* pag. 2.

55 Hinc chariſſimus vixit Viris quoque Nobiliſſimis & Principibus nonnullis, animo ſcilicet cultioribus quam ſolet eſſe illud genus hominum. Peireskium quid memorem, vel Campinios, Huilierum, aut Chriſtianam Sereniſſimam Sueciæ Reginam, cujus Epiſtolæ fidem faciunt quanti fecerit Gaſſendum, quum Muſis aliàs Princeps illa operaretur, tantam ſui Doctis vene-

Parmi les amis qu'eut Gassendi, il y en eut plusieurs d'un rang très distingué [55], & son mérite le rendit cher à tous ceux qui estimoient la Vertu & la Science. Il mourut (le 24 Octobre 1655, âgé de 64 ans, regretté de tous les honnêtes gens) d'une maladie qui l'avoit affoibli peu à peu [56], & qui enfin termina sa vie. Il finit sa course en Philosophe; & reçut la mort avec cette tranquilité qui est le partage des véritables Sages.

Je ne remplirois pas le caractère que j'ai pris, & manquerois, *Monsieur*, à la promesse que je vous ai faite, si content de louer Gassendi, je passois sous silence les fautes dont je crois qu'on peut l'accuser. Quoiqu'el-

rationem, & bonis Artibus tantum incrementi & futuræ laudis spem ingenerans; vel Illustrissimum Cancellarium Petrum Seguierum, qui in illo honorum fastigio cum Doctis congredi, & Gassendum inprimis audire gaudebat. *Sorberii Præfatio*, &c. pag. 12.

56 Les langueurs néanmoins où je l'ai vu, autant que la suite de la Cour me l'a pu permettre, & les infirmités de son arrière saison, vous doivent faire croire comme à moi, que le Ciel ne lui a pas tant ôté la vie pour le priver d'un bien, qu'il lui a donné la mort pour le gratifier de ce qui lui étoit le plus nécessaire. *La Mothe-le-Vayer*, Tom. II. pag. 519. Edit. *in folio*.

qu'elles ſoient legéres, je ne les tairai pourtant pas. Il me paroît donc que ce Savant, ſe confiant quelque fois un peu à ſa mémoire, citoit de tems en tems certains Auteurs pour d'autres, ou ſe trompoit d'Ouvrages en citant les véritables Auteurs. Je me contenterai d'en donner ici trois exemples. Dans le Livre du *Syntagma Philoſophiæ Epicuri, &c.* il cite Lactance au lieu de Tertullien, & dans le même Ouvrage il attribue à Maxime de Tyr un paſſage de Sénéque. Dans le premier Volume de ſes Oeuvres, page quinzieme, il cite l'Andrienne de Térence vis-à-vis un paſſage de Perſe. Il y a quelques fautes dans ſes Ecrits de cette nature, bien pardonnables à un homme, qui d'ailleurs, en général, étoit auſſi exact & auſſi correct que Gaſſendi, & quoique je relève ſes legéres inadvertances, je ſouſcris avec tout le plaiſir poſſible à l'éloge que Mr. Bayle a fait de lui. On peut aſſûrer, *dit-il*, qu'il étoit le plus excellent Philoſophe qui fût parmi les Humaniſtes, & le plus ſavant Humaniſte qui fût parmi les Philoſophes: *Phi-*

57 Nec per inſequentes novem annos aliud egi, quam ut huc illuc Orbem terrarum perambulando, Spectatorem potius quam Actorem Comœdiarum, quæ in eo

Philosophorum litteratissimus, Litteratorum maxime Philosophus.

§. II.

DESCARTES.

Descartes nâquit à la Haye en Tourraine le 31 Mars 1596. Il étoit fort bon Gentilhomme & sa Famille tenoit & tient encore aujourd'hui un rang distingué en Bretagne. Il porta les armes pendant sa jeunesse & se trouva en qualité de Volontaire au Siège de la Rochelle & dans les Guerres de Hongrie. Dans tous les Voyages qu'il fit, il s'occupa toujours à perfectionner ses connoissances, ayant fort bien étudié. Il ne perdoit jamais l'occasion de faire des expériences de Physique, & il réfléchissoit en homme sage sur les mœurs des différens Peuples qu'il voyoit. *Pendant neuf ans*, dit-il [57], *j'ai couru le Monde pour être Spectateur, plutôt qu'Acteur des différentes Comédies qu'on y joue.*

Après que Descartes eut assez voyagé, il se retira dans une Maison de Campagne auprès

quotidie exhibentur, me praeberem. *Renat. Cartes. de Method. pag. 107.*

près d'Egmont, Village des Provinces-Unies. Il s'appliqua pendant vingt-cinq ans dans cette solitude à la Géométrie & à la Philosophie; il ne laissa pas, malgré sa passion pour les Sciences, que de trouver le loisir de donner quelques momens à la tendresse. *Etant devenu tout-à-fait Philosophe* [58] *il ne crut pas indigne de lui de faire l'amour: il eut de sa Maîtresse une fille, nommée* Francine, *qui mourut jeune & dont il regretta beaucoup la perte.*

La gloire, le génie & le mérite de Descartes lui acquirent une foule d'ennemis. Les Péripatéticiens François & Hollandois s'unirent ensemble pour décrier ses sentimens; & ne pouvant l'attaquer par des raisons assez bonnes pour renverser ses opinions, ils eurent recours au reproche d'Athéisme. Ne falloit-il pas être bien impudent, pour oser accuser de nier l'existence de Dieu celui qui avoit employé toute la sagacité de son esprit à la prouver, ainsi que la spiritualité de l'Ame? Lorsqu'on a lu les Méditations de ce grand Homme, on a peine à se figurer qu'il se soit trouvé des gens assez effron-

58 Voltaire, Lettres sur les Anglois, Lettre quatorziéme, pag. 107.

effrontés, pour avancer des calomnies aussi fausses.

Je vous ai parlé, *Monsieur*, assez amplement des sentimens de Descartes sur la nature de Dieu & de l'Ame, en faisant mention de sa dispute avec Gassendi; ainsi je ne m'y arrêterai pas davantage. Je me contenterai de vous faire remarquer que malgré le zèle ardent avec lequel Descartes soutenoit l'immatérialité de l'Ame, il avouoit de bonne foi aux personnes avec lesquelles il parloit à cœur ouvert, qu'il ne voyoit aucune preuve évidente de son immortalité. Voici comme il écrit à l'illustre Elisabeth, Princesse Palatine. „ Pour ce qui est de l'é„tat de l'Ame après cette Vie, j'en ai bien „moins de connoissance que Mr. Digby. „Car laissant à part ce que la Foi nous en en„seigne, je confesse que, par la seule Raison „naturelle, nous pouvons bien faire beaucoup „de conjectures à notre avantage, & avoir „de flateuses espérances; mais non point au„cune assurance".

Loin que ce sincere aveu de Descartes doive lui nuire chez les gens ds bon-sens, je suis persuadé qu'il y en a plusieurs qui lui auroient su beaucoup de gré, s'il avoit parlé aussi modestement sur la nature de

 l'Ame,

l'Ame, que sur sa durée; qu'il eût soumis ses doutes à la Révélation; mais qu'il eût moins affecté de n'en avoir aucun Philosophique sur l'immatérialité & l'inextension de l'Ame. Peut-être s'il eût moins eu de vanité qu'il n'en avoit, il auroit parlé plus sincérement.

L'orgueil a été un des plus considérables défauts de ce Philosophe. Voici quelques preuves convaincantes de la vérité du reproche que je lui fais. Vous avez vu, *Monsieur* un échantillon des Objections que Gassendi

59 Hic nulla in re mihi contradicis, & satis multa nihilominus dicis, ut nempe Lector inde cognoscat ex prolixitate verborum, rationum tuarum multitudinem non esse æstimandam.

Hactenus vero Mens cum Carne disseruit, atque ut par erat in multis ,ab ipsa discessit: sed jam in conclusione verum Gassendum agnosco, illumque ut præstantissimum Philosophum suscipio, ut Virum Candore animi, atque integritate vitæ celebrem amplector, & ejus semper amicitiam quibuscunque potero obsequiis demereri conabor. Itaque rogo ne illi grave sit quod libertate Philosophica usus fuerim in ejus Objectionibus refutandis, Ut mihi profecto pergratum fuit quicquid in ipsis continetur, & inter cætera gavisus sum quod a Viro tanti nominis, in Dissertatione tam longa, & tam accurate conscripta, nulla ratio allata sit, quæ meas rationes oppugnaret, nullaque etiam in meas conclusiones

fendi fit à Descartes. Ce dernier y répondit avec une hauteur insupportable; dans les endroits où il vouloit même affecter d'être humble & poli, on découvre une vanité extrême. „Vous n'avancez, *dit-il à*[59] *son* „*illustre Adversaire*, aucune chose qui me „soit contraire, cependant vous parlez beau„coup; ainsi le Lecteur s'appercevra aisément „qu'il ne doit pas juger de la bonté de vos „raisons, par leur longueur. Au reste, jus„qu'a présent l'Esprit a disputé avec la Chair[60], mais en finissant ma Réponse je „re-

ad quam mihi non perfacile fuerit respondere *Respons. Renat. Cartes. ad Quint. Object.* pag. 70.

[60] Ce passage de Descartes que je condamne avec tant de raison comme une marque de sa vanité, fut défendu par un écrivain qui n'avoit jamais lû Descartes. Voici ce que je lui repondis. Cela serà une note utile dans cet article.

L'Auteur d'une brochure intitulée, *Apologie de l'Esprit des loix*, &c. a cru, dans une note, qui tient trois pages de son ouvrage, devoir regarder comme un énorme contresens la traduction d'un passage des Meditations de Descartes. J'ai traduit, *hactenus mens cum carne disseruit*, de cette maniere: jusqu'à present l'Esprit s'est entretenu avec la chair; & j'ai pensé que ces expressions etoient choquantes, parceque Descartes se comparoit à l'Esprit, & mettoit Gassendi à la place de la matiere. Mon explication est d'autant plus naturelle,

„reconnois que je parle à Gassendi, Philoso„phe célebre, aussi estimable par son génie,
„que

qu'elle tombe sur le sujet de la dispute de ces deux philosophes. Descartes soutenoit que l'Ame ne pouvoit être qu'un Etre simple; Gassendi au contraire prétendoit qu'elle pouvoit être materielle, ou du moins qu'on ne pouvoit pas prouver qu'elle ne peut l'être. Descartes, en finissant sa reponse, fait allusion à son sentiment & à celui de son adversaire en disant „jusqu'ici l'Esprit „s'est entretenu avec la Chair„ on n'a qu'à lire la reponse de Descartes, & l'on verra que c'est la seule explication qu'on puisse donner. Car dans cette même reponse Descartes adresse souvent la parole à Gassendi, & se sert allegoriquement des mots *Caro* & *Mens*, il previent ce philosophe au commencement de son ouvrage qu'il se mettra à la place de l'Esprit, & le considerera lui comme la Matiere. „Ne pensez pas, *dit il*, que „vous repondant j'estime répondre à un philosophe tel „que vous êtes; mais comme si vous étiez un de ces „hommes de la Chair dont vous empruntés le visage, je „vous adresserai la reponse que je voudrois leur faire„ Medit. de Descartes, Tom. 2. pag. 185. edit. in 12. Paris, 1724. En consequence du principe que Descartes a établi, que l'Esprit parle à la matiere, & dispute contre elle, il apostrophe presque toujours Gassendi sous le nom de *Chair*: & ces apostrophes ne sont pas fort polies, j'en citerai ici deux exemples entre mille que je pourrois extraire, „il ne semble pas, o Chair, que vous „sachiez en façon quelconque ce que c'est que d'user „de raisons; puisque pour prouver que le rapport & „la foi de mes sens ne me doivent point être suspects,

„que par sa science & sa profonde érudition,
„& je suis charmé qu'un Homme aussi péné-
„trant

„vous dites &c. id. ib. pag. 193.„ Je placerai encore ici une autre apostrophe à Gassendi sous le nom de Chair. „Tout ce que vous alléguës ici, ô très bonne „Chair, ne me semble pas tant des observations que „quelques murmures qui n'ont pas besoin de repartie.„

Lorsque mon Critique pretend que j'ai eu tort de traduire, *hactenus mens cum carne disseruit*, par ces mots, *jusqu'ici l'Esprit s'est entretenu avec la Chair*, il dit que Descartes, n'a pas su se traduire lui-même: s'il eut connu les ouvrages de ce Philosophe, il auroit vu qu'il parle en françois comme je le fais parler, personne n'ignore que la traduction des Méditations de Descartes a été faite de son vivant par un de ses Disciples, & qu'il a revû cette traduction; en sorte qu'on peut la regarder comme faite par lui même. Si mon Critique veut y jetter les yeux, il y verra les propres termes qui l'ont révolté: jusqu'ici l'Esprit s'est entretenu avec la Chair; & il conclura que l'explication qu'il donne de Hactenus mens cum carne disseruit, qui selon lui veut dire *jusqu'ici j'ai mêlé de la passion dans mes raisonnemens*, est insoutenable, car après que Descartes a dit, *jusqu'ici l'Esprit s'est entretenu avec la Chair*, il ajoute tout de suite *& comme il étoit raisonnable en beaucoup de choses, il n'a pas suivi ses sentimens*: quel galimatias ne seroit point la traduction du Critique, si elle étoit jointe à la seconde phrase de Descartes? *J'ai mêlé de la passion à mes raisonnemens: & comme il étoit raisonnable en beaucoup de choses, il n'a pas suivi ses Sentimens.* Peut on voir un assemblage plus énorme d'idées qui n'ont aucune liaison?

„trant & aussi éclairé, dans un Discours si „long & si travaillé, n'ait apporté aucune „raison pour combattre les miennes, à la- „quelle il ne m'ait été très-aisé de répondre".

Il régne dans tout ce compliment un air de vanité, (je serois tenté de dire de fatuité :) la comparaison de *l'Esprit qui s'entretient avec*

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici les termes dont se sert ce Critique pour exagérer l'absurdité de mon sentiment: *on s'est imaginé que Descartes, en cet endroit, se comparoit à l'Esprit vis à vis Gassendi, qu'il comparoit à la Chair*: quelle idée, quelle apparence que Descartes ait fait un parallele aussi offençant? Il est vrai, cette idée est très singulière; mais malheureusement elle apartient à Descartes; & c'est sur quoi roule toute la méditation? Quelle apparence! Pour voir que cette apparence étoit une réalité, il falloit lire: cela est moins pénible que d'écrire; mais la mode aujourd'hui est de beaucoup écrire, & de lire peu, aussi arrive-t-il qu'on fait des Critiques ridicules, en voulant juger de ce que dit un Auteur d'un livre qu'on n'a jamais vu. Est il quelque chose de plus singulier que de voir un Ecrivain prendre la defense d'un Philosophe dont il n'a jamais lu les Ouvrages: c'est dans cette Occasion qu'il est permis de faire les exclamations de mon Critique, & de dire: *quelle idée! quelle apparence?*

J'ajouterai ici en passant qu'il y a un peu de malignité dans la maniére dont mon Critique a rapporté les termes dont je me suis servi en parlant de Descartes; car il a retranché les Eloges qui les précedent & qui les

avec la Chair eſt impertinente, & l'aſſûrance qu' *aucune Objection de Gaſſendi n'a donné la moindre peine à réſoudre*, eſt une fanfaronnade digne du plus hardi Gaſcon; mais ce n'eſt pas-là la plus forte preuve de l'orgueil de Deſcartes. Gaſſendi ayant repliqué une ſeconde fois aux Réponſes qu'il avoit

ſuivent, ce qui les rend plus durs: il m'accuſe ſimplement d'avoir dit que Deſcartes étoit *un Pedant & un Gaſcon orgueilleux*, je me ſuis bien expliqué différemment. Eh comment n'aurois je pas agi de même, moi qui regarde Deſcartes comme un des plus grands hommes qu'il y ait eu, & qui, quinze ou vingt lignes après le reproche que je lui fais d'avoir eu de la Vanité, emploie quinze pages à le louer, voici les termes dont je me ſuis ſervi: „*Quant au reſte du raiſonnement de Deſcartes, il eſt „plus digne d'un Pédant, d'un Théologien Orgueilleux, que „d'un philoſophe auſſi illuſtre que lui*„ ſi quelquun diſoit: l'Ageſila, de Corneille eſt plus digne d'un mauvais Poëte tel que Pradon, que d'un homme auſſi illuſtre & auſſi ſublime que lui; ſeroit ce dire que Corneille eſt un Poëte crotté & comparable à Pradon?

En voila aſſez pour ma juſtification; je me contenterai de dire à l'Auteur qui m'a critiqué, ce que Deſcartes dit à Gaſſendi: *vous n'avancez aucune choſe qui me ſoit contraire, & cependant vous parlez beaucoup: Ainſi le Lecteur s'appercevra qu'il ne doit pas juger de vos raiſons par leur longueur;* j'ajouterai, & par l'air déciſif avec lequel vous les propoſez.

avoit faites; voici ce qu'il écrivit à un de ses amis à ce sujet. „ Je vous suis fort obligé, „*lui dit-il*, [61] de ce que vous étant apperçu que „je n'avois pas daigné répondre au gros *Li-* „*vre d'Instances*, que l'Auteur des Cinquièmes „Objections a écrit contre mes Réponses, vous „m'avez envoyé un extrait des plus fortes „raisons de son Ouvrage, qui ont été recueil- „lies & rassemblées par quelques-uns de vos „amis, que vous aviez chargé de ce soin. Vous „avez fait pour moi ce que je n'aurois pas „voulu prendre la peine de faire. Car je „vous avouerai naturellement, qu'il m'im- „porte

[61] Magnopere me tibi devinctum agnosco, Clarissime Vir. quod videns me nullo dignatum esse responso ingentem instantiarum Librum, quem *Objectionum Quintarum Auctor* adversus Responsiones meas addidit, aliquos ex amicis rogaveris, ut præcipuas istius Libri rationes colligerent, & Epitomen ab iis factam ad me misseris. Majorem ea in re meæ famæ quam egomet ipse curam gessisti. Non enim dubitabo apud te profiteri; susque deque mihi esse, sive magni, sive parvi fiam ab illis quos ejusmodi rationes movere potuerint. Præsertim cùm aliquot ex iis quos novi perspicacissimi ingenii homines, qui ipsius Librum evolverunt, significarint mihi se nihil in eo reperisse quod scrupulum sibi injecisset. Illis vero solis satisfacere animus est. Scio mortalium plerosque speciem veritatis facilius quam ve-

„porte peu d'être méprisé par ceux qui „pourroient s'être laissés persuader aux rai„sons de mon Adversaire; tous les habiles „gens que je connois m'ont assûré qu'ils „n'avoient rien trouvé dans son Livre, qui „eût pu leur faire naître le moindre doute. „Or c'est à eux seuls à qui je desire de plaire, „& non pas aux hommes en général, qui „prennent ordinairement le faux pour le „vrai, & qui se tiennent plutôt aux ap„parences qu'à la réalité; leur appro„bation ne me flate point assez, pour que „je daigne employer tous mes soins pour „l'aqué-

ritatem ipsam observare, & sæpius prava quam recta de rebus judicia ferre. Idcirco operæ pretium esse non putavi de illorum approbatione obtinenda multum laborare. Acceptissima tamen mihi est, quam misisti, Epitome, & ei me teneri respondere agnosco, sed in gratiam potius suscepti ab amicis tuis laboris, quam quod illud defensionis meæ necessitas exigat. Persuasus enim sum eos qui illam concinnarunt nunc mecum sentire, omnes istius Libri Objectiones vocibus tantum quibusdam male intellectis, aut falsis hypothesibus inniti; quippe non alias nisi istiusmodi generis annotarunt, licet tanta ea in re diligentia sint usi, ut quasdam etiam quas me ibi legisse non memini adjecerint. *Renat. Cart. ad. C. L. V. Epistola, in qua ad Epitomen præcipuarum Gassendi instantiarum respondetur, pag. 143.*

„l'aquérir. Je vous remercie cependant „du Recueil que vous m'avez envoyé, & „je veux bien y répondre, non pas à „cause de la necessité où je suis de me dé-„fendre contre de mauvaises critiques; mais „en faveur de la peine que se sont donnée „vos amis. Ils ont du s'appercevoir que „toutes les Objections de ce Livre ne sont „établies que sur quelques mots mal-enten-„dus, & sur quelques fausses hypothèses. „Il n'en est aucune qui ne soit aussi mal fon-„dée; & bien loin que nos amis en ayent „omis quelques-unes, je crois même qu'ils en „ont ajouté certaines, que je ne me rappelle „point d'avoir lues dans le Corps de l'Ouvrage.

Je ne pense pas, *Monsieur*, qu'on puisse écrire avec plus de hauteur & de fierté. Ce n'est pas là, à coup sûr, ce stile modeste, qui convient si bien aux Philosophes & même à tous les Savans, sur-tout lorsqu'ils écrivent contre des Adversaires, dont le mérite

[61] Hæc sunt, Clarissime Vir, quæ magno Instantiarum Libro reponenda esse putavi. Quamvis enim fortasse Auctoris Amicis rem magis gratam facturus essem, si omnes ejus instantias sigillatim refellerem, vererer tamen ne id perinde placeret meis, & ne mihi succenserent quod tempus in re tam parum necessaria tererem atque

rite eſt généralement reconnu de tout l'Univers. Je paſſerois à Deſpreaux d'avoir écrit de cette maniére contre Cotin, & je ne ſerois pas ſcandaliſé ſi le fameux & célebre Boerhave parloit dans ces termes du Médecin *de Lille*; mais que Deſcartes ait affecté un pareil mépris pour un Homme tel que Gaſſendi, pour un Perſonnage ſi illuſtre, cela révolte tous les honnêtes gens & ternit ſa mémoire. Qui ne feroit indigné de l'air cavalier & ſuffiſant avec lequel il conclut la même Lettre, d'où je viens d'extraire les deux paſſages rapportés ci-deſſus? „Voilà, *dit-il* [62], tout „ce que j'ai cru devoir répondre à l'énorme „Livre des Inſtances. Et quoique peut-être „les amis de l'Auteur euſſent ſouhaité que „j'euſſe réfuté toutes ſes Objections en dé„tail, je n'ai pu m'y réſoudre: j'ai craint „que les miens ne deſapprouvaſſent ma com„plaiſance; & qu'ils ne me blâmaſſent d'em„ployer mal à propos le tems à une choſe ſi „peu

ita otii mei dominos conſtituerem eos omnes, quibus ſuum in quæſtionibus inutilibus mihi proponendis prodigere luberet. Sed interim pro tua de me ſollicitudine gratias quam poſſum maximas ago. Vale. *Idem*, ibid. pag. 148.

„peu néceſſaire. Je ne veux point d'ailleurs „rendre maitres de mon loiſir des gens qui „veulent employer le leur à me propoſer des „queſtions frivoles & inutiles".

Pour mieux ſentir, *Monſieur*, l'impertinence, & la fade préſomption qu'il y a dans ce raiſonnement, ſouffrez que je mette ici les expreſſions modeſtes, polies, ſenſées & édifiantes, dont Gaſſendi ſe ſert en finiſſant ſes Objections qu'il adreſſe à Deſcartes. „Ce ſont-là, *dit-il* [63], les Remarques que „j'ai cru pouvoir faire ſur vos Méditations; „mais ſouffrez que je vous répète ici ce que „j'ai eu l'honneur de vous dire au commence„ment de ma Lettre; elles ſont ſi legéres, que „vous devez peu vous en embaraſſer; & mon „jugement eſt ſi peu de choſe, que vous de„vez

[63] Hæc ſunt, Vir eximie, quæ mihi circa Meditationes tuas adnotanda occurrerunt. Repeto non eſſe cur ipſe ea cures, quod meum judicium tanti non ſit, ut haberi debeat apud te tantilli momenti. Ut enim, cum aliquis cibus palato meo ſuavis eſt, quem diſplicere aliis video, non defendo guſtatum meum eſſe alieno perfectiorem, ita cum menti placet opinio, quæ non arridet cæteris, longe abſum ut tuear me in veriorem incidiſſe. Id potius puto vere dictum, *ſuo quemque ſenſu abundare*: ac tam prope iniquum habeo, velle ut omnes eadem ſint ſententiâ, quam ut omnes eodem ſint guſtu. Quod

„vez n'y avoir aucun égard. Je crois qu'il „en est des différentes opinions comme des „différentes viandes. Or de même que, „lorsque quelqu'un condamne un mets que „je trouve délicat, je ne pense pas avoir pour „cela le goût plus fin que lui : tout de même „aussi, quand un sentiment me plaît & qu'une „autre personne le condamne, je suis bien „éloigné de me figurer que je ne saurois être „dans l'erreur : je crois au contraire que „c'est avec raison qu'on prétend que chacun „est prévenu en faveur de son opinion, & „*abonde en son sens* ; il seroit aussi injuste de „vouloir que tous les hommes pensassent de „même, que de prétendre qu'ils eussent le „même goût. Je vous prie donc de porter „tel jugement que vous voudrez sur mes Ob- „ser-

dico, ut existimes tibi per me, liberum esse, hæc, quæ censui, omnia flocci facere; nulloque plane loco habere. Abunde erit, si promtum meum erga te affectum agnoscas, & non ducas pro nihilo venerationem tuæ virtutis. Potest forte aliquid esse inconsideratius prolatum, ut inter dissentiendum proclivius nimis est; id, si occurrat, plane devoveo. Tu duc lituram, & sic habeto nihil mihi fuisse antiquius, quàm ut demererer, & sartam tectamque tuerer amicitiam tuam. Vale; scribebam Parisiis, postridie Idus Maias, An. *Sal. Object. Quint. Renat. Cartes. (P. Gassend. pag. 55, sub. fin.*

„ſervations, vous pouvez même les mépri-
„ſer entiérement; je ſerai trop heureux ſi
„vous voulez bien agréer l'affection que j'ai
„pour vous, & ſi vous faites quelque cas de
„l'eſtime, & de la vénération que j'ai pour
„vos rares qualités. Au reſte, il pourroit
„peut-être m'être échappé quelque choſe qui
„ne ſeroit point aſſez reſpèctueux, ceux qui
„diſputent ſe laiſſant aiſément emporter au
„feu de leur imagination; ſi cela eſt, je deſa-
„voue tout ce qui pourroit vous déplaire, &
„vous ſupplie de le faire ſupprimer de mes
„Ecrits. Car j'oſe vous proteſter que mon
„ſeul & unique but a été d'acquérir votre
„eſtime & votre amitié, dont la conſerva-
„tion m'eſt précieuſe".

Comparez, *Monſieur*, la maniére d'écrire de Gaſſendi à celle de Deſcartes, & décidez enſuite du caractere différent de ces deux Philoſophes: vous voila Juge, je ne ſuis que le Rapporteur, prononcez définitivement ſur les Piè-

(4) Dudum mihi nunciatum fuerat te Librum aliquem in me parare, jamque ecce ſex prima ejus folia tandem accepi & multò plura dicuntur ſub prelo eſſe. Verum quia ex paucis paginis, quas mox evolvi, facilè cognoſco non operæ eſſe, ut multum temporis in eo examinando impendam, nec fortè etiam ut totum expectem,

Pièces originales que je vous produis; le procès me paroit si bon pour Gassendi, que je ne crains pas que vous rendiez un Arrêt qui soit contraire à mon sentiment.

Quelque zélé Cartésien trouveroit sans doute extraordinaire, *Monsieur*, si vous lui montriez ma Lettre, que content de relever les foiblesses de son Maître j'oubliasse de faire sentir toutes ses excellentes qualités; je vai bien-tôt me mettre en en état de me garantir de ce reproche; mais souffrez auparavant que je fasse encore mention de quelques-uns de ses démêlés Philosophiques. Il en eut un considerable avec le celebre Voetius à qui il rendit amplement, dans une Lettre qu'il lui écrivit, les injures qu'il en avoit reçues: il le traita avec encore plus de hauteur qu'il n'avoit traité Gassendi; & ne jetta [64] les yeux sur ses Ecrits que dans ses momens perdus. Il est vrai que Descartes n'eut pas beaucoup de tort de ne point ménager

antequam de eo judicium feram, idque ad te perscribam: legam hæc sex folia iis horis quas animi relaxationi dare consuevi; & quidquid in iis effatu dignum advertam, eodem ordine quo inter legendum occuret, hic notabo. *Epist. Renat. Cartes. ad Gisbertum Voëtium*, pag. 7.

nager cet Adverſaire, car il étoit fondé à ſe plaindre des expreſſions injurieuſes, dont il s'étoit ſervi auſſi le Ciel ſe déclara en faveur de la bonne Cauſe, & Deſcartes remporta la victoire, ſoit dans le fond de la choſe dont il s'agiſſoit, ſoit dans la maniére d'en diſputer. Il y a dans ſa Lettre des traits d'une fineſſe [65] & d'un enjouement infini. Il eut encore une querelle auſſi vive avec un Jéſuite, Profeſſeur de Philoſophie, Auteur des Septiemes Objections contre ſes Méditations. Ces Objections ſont écrites dans le véritable ſtile Jéſuitique: le fiel y eſt répandu par-tout, & les injures y fourmillent;

[65] Nondum habeo folium illud quod integrum Titulum continebit, ut pote quod nondum impreſſum eſt, & forte, ut fieri ſolet, omnium ultimum imprimetur. Sed quia in ſuperſcriptione paginarum video te Librum tuum Philoſophiam Carteſianam nominare, vereor ne qui exiſtiment te id feciſſe in fraudem Lectorum, ut eum Librum non abſimilis tituli, ſed diſſimillimi argumenti a me expectent, tuum illis in mei locum vendatur; atque ideo ægré ferre non debebis, ſi maturé hanc Epiſtolam, ad illos inſtituti tui certiores faciendos, evulgem.

In primis ſeptem paginis habes tantum exordium commune in Novatores, & de laudibus Ariſtotelis, in quo nihil notatu dignum invenio, niſi forté quod pag. 2,

lent; il y a aussi un grand nombre de puérilités & de façons de parler basses & rampantes que Descartes a relevées avec beaucoup de raison. „Ces expressions de parler „*dit-il*[66], si polies, si subtiles & si enjouées „que vous répétez très-souvent, au nombre „desquelles celles ci tiennent un rang distin„gué: *Je pense*, *dites-vous*: *je le nie*, *moi*, „*vous*, *rêvez*: *cela est certain & évident*, *ajoutez*„*vous*: *je le nie*, *vous rêvés*: *il vous le sem*„*ble seulement*: *il le paroît*; *mais il ne l'est* „*pas*, *&c*. si elles ne servent à rien pour au„toriser votre sentiment, elles sont du moins „bonnes pour faire rire, paroissant folles, „ridi-

queraris quosdam Theologiæ Doctores immoderato concordiæ zelo ipsam . . . . . . ac pietatem consumere, tanquam si concordiam optare esset aliquod crimen præcipuum, & vulgare Theologis; quod ego virtutem maximam & vere Christianam semper putavi. Beati pacifici, Domine Voeti, sed quamdiu rixas quæres, non eris felix. *Idem*, ibid.

66 Elegantiæ jam sæpius dictæ, quæ hic repetuntur: Cogito, ais: nego: somnias. Et, certum addis, & evidens. Nego, somnias: videtur duntaxat, apparet, non est, &c: hoc nomine saltem risum movent, quòd in eo qui seriò ageret essent ineptæ. *Object. Sept.* cum *Notis Auctoris*, pag. 98.

„ridicules & insensées dans la bouche d'une „personne qui n'a pas perdu le jugement.

Les raisonnemens du Professeur Jésuite ne valoient en général guère mieux que ces fades plaisanteries. Il y a cependant dans son Ouvrage un ou deux endroits assez passables; celui où il compare Descartes à un Païsan me paroît singulier. Un homme rustique & „fort simple, *dit-il* [67], apperçut un Loup „très

[67] Si omisisti aliquid olim, si censuisti malè (homo es, & humani a te nihil alienum putas) supervacaneus erit omnis ille labor tuus, atque omnino vereri debes, tibi ut ne contingat quod Rustico nuper. Is ubi primum vidit Lupum a longe, hæsit, & egit ita cum Hero suo, adolescente ingenuo, quem comitabatur. Quid video? Animal haud dubie. Movetur, ingreditur. Quodnam vero Animal? Nempe unum aliquod eorum, quæ novi. Quæ porro illa sunt? Bos, Equus, Capra, Asinus. An est Bos? Non. Cornua non habet. An Equus? Vix, caudatum est; non Equus est. An Capra? barbata illa; hoc imberbe; Capra non est. Asinus ergo est, cum nec Bos, nec Equus, nec Capra sit. Quid rides? exitum Fabulæ expecta. At enim, ait adolescens Herus: Quidni esse Equum perinde conficis, atque Asinum? Age. An est Bos? Non. Cornua non habet. An Asinus? Minime, auriculas non video. An Capra? Nihil barbæ habet: Capra non est; est ergo Equus. Turbatus nonnihil Rusticus Analysi illa nova, At, at, exclamavit, non est Animal; nempe Animalia, quæ novi, sunt Bos,

„très éloigné de lui; il demanda à son Maî-
„tre, jeune homme fort doux & fort poli:
„dites-moi, je vous prie, qu'est-ce que je
„vois? Sans doute c'est un Animal, puis-
„qu'il remue & qu'il marche; par consé-
„quent c'est un de ceux que je connois, qui
„sont le Bœuf, le Cheval, la Chévre &
„l'Ane. Est-ce un Bœuf? Non, il n'a pas
„de cornes. Est-ce une Chévre. Non, il
„n'a

Equus, Capra, Asinus: Non est Bos, non Equus, non Capra, non Asinus: Ergo assiliens & triumphans, non est Animal: Ergo aliquid non Animal. Strenuum sane Philosophum, non ex Lycæo, sed ex Armento! Vis peccatum illius?

Sat, ais, video, male posuit apud se in animo, etsi reticuit: novi Animalia omnia, aut nullum est Animal præter ea quæ novi. At quid illud nostrum ad institutum. Nempe lacti lac non videtur similius. Ne dissimules. Taces non nihil, quod habes in animo. An non istud, novi omnia, quæ spectant & spectare possunt ad corpus; aut illud, nihil ad corpus pertinet, præter illud, quo olim pertinere intellexi? Et vero si omnia, non nosti; si omisisti, vel unum; si aliquid quod revera sit corporis, aut rei corporeæ, ut animæ, menti tribuisti: si cogitationem, si sensum, si imaginationem malè removisti a corpore, aut anima corporea: Addo si vel suspicaris aliquid illorum a te commissum; an vereri non debes eundem exitum, ut quidquid concludas, sit conclusum male? *Idem*, ibid. pag. 50.

„n'a pas de barbe. Est-ce un Cheval? Non, „il a la queue trop petite. C'est donc un „Ane, puisque ce n'est ni une Chévre, ni „un Bœuf ni un Cheval. Vous riez? At„tendez, je vous prie, la fin de la fable. „Le Maître voyant l'imbécilité de son Valet „lui dit, tu aurois pu également soutenir „que c'étoit un Cheval. Comment aurois-je „pu faire repartit le Rustre? Ecoute, ré„pondit le Maître: ce n'est point un Bœuf, „il n'a point de cornes: ce n'est pas une „Chévre, il n'a point de barbe: ce n'est „point un Ane, il a les oreilles trop courtes; „c'est donc un Cheval. Le Paisan, frappé „& surpris de cette nouvelle analyse, s'écrie „d'abord: ce n'est point un Animal, car „tous les Animaux que je connois se rédui„sent au Bœuf, au Cheval, à la Chévre & à „l'Ane: Or ce n'est ni un Bœuf, ni un Che„val, ni une Chévre, ni un Ane; donc ce „n'est point un Animal. Cet homme rusti„que étoit bon Philosophe pour des Paisans; „mais non pas pour des personnes sorties du „Lycée. Prenez garde que vous lui ressem„blez parfaitement, & qu'une goute de lait „n'est pas plus sembable à une autre goute. „Ne raisonnez-vous pas comme lui, lorsque „vous dites: *Je connois ce qui appartient au*

„*corps*,

„*corps*, ou, *Rien n' appartient au corps*, *que*
„*ce que j'ai connu autrefois lui appartenir?*
„Car si vous n'avez pas tout connu, s'il y
„a la moindre chose que vous ignoriez, si
„vous avez attribué à l'Esprit quelques qua-
„lités du Corps, & si vous en avez retranché
„quelques-unes de ce dernier, soit en pri-
„vant la Matiére de la force motrice & de
„la sensation, soit en la croyant incapable
„de pouvoir jamais recevoir la pensée; ne
„devez-vous pas craindre d'avoir tiré de vos
„principes une conclusion aussi fausse, que
„celle que ce Païsan tiroit des siens?

J'ai cru, *Monsieur*, devoir vous rapporter le passage de ce Jésuite pour deux raisons: la premiére, parce qu'il sert à justifier Gassendi des reproches qu'on a voulu lui faire d'avoir prêté des armes à ceux qui admettoient la matérialité de l'Ame. D'où vient condamne-t-on ce Philosophe d'avoir fait les mêmes Objections qu'un Theologien, dont les Ecrits ont été approuvés par la Société? La seconde c'est que je m'en sers pour montrer le foible de l'opinion qui réduit les Bêtes au rang des simples Machines; sentiment trop hazardé pour croire que Descartes en ait été veritablement persuadé. C'est la nécessité de soutenir la distinction réelle de

l'Esprit & du Corps qui le conduisit à refuser une ame aux Animaux; il crut rendre sa cause meilleure en niant absolument que la Matiére pût jamais recevoir aucune sensation. Gassendi avoit prédit cette suppression d'Ames: il avoit compris que tôt ou tard Descartes feroit cette réforme. Je suis assûré, *lui dit il* [68], que vous n'accorderez point aux Animaux un esprit semblable au vôtre; ils seront fort heureux si vous les laissez en possession de leur ame.

La Connoissance de la nature de l'Ame des Bêtes est remplie de difficultés, & quelque Hypothése qu'on embrasse, on est embarassé à résoudre bien des doutes qui se présentent à l'esprit. Si on la considére comme une modification de la Matiére, il est à craindre qu'on n'admette que celle des hommes est de la même nature. Dès qu'on convient que la Matiére peut recevoir des perceptions & des sensations, en la subtilisant d'avantage, en la faisant monter à un degré de perfection plus haut, que celui de l'Ame des Bêtes, elle s'élévera jusqu'à lAme des hommes. On voit dans les Animaux un exemple de cette gra-

[68] Ut prœteream idem de aliis Animalibus dictum iri, quibus tu Mentem tibi ipsi parem non concesseris;

gradation : les uns sont beaucoup plus ingénieux & beaucoup moins lourds que les autres : on découvre la même chose chez les hommes ; il y a autant de différence entre un Paisan Champenois & un Académicien, qu'entre un Cochon qui se veautre dans son auge & un Chien bien élevé, uniquement occupé du soin de plaire & de flater son Maître. Dès que la Matiére est capable de recevoir quelque perception & quelque sensation, dans le plus bas de ces quatre degrés, il est aisé de comprendre qu'en la subtilisant, en la purifiant, en l'organisant, on peut l'élever jusqu'au plus haut.

Le faux-fuyant des Péripatéticiens, pour éviter cette Objection, est pitoyable. Ils prétendent *que l'Ame des Bêtes n'est qu'une forme matérielle, parce qu'elle différe infiniment, dans la connoissance du bien & de l'honnête, de celle des hommes.* A cela on leur répond que, si la différence de la nature des Ames venoit du plus ou du moins de perception qu'elles ont, il faudroit que celle des enfans & des imbéciles ne fussent pas de la même espèce que celle des hommes sages & sensés. C'est en vain

beate illis sane, si vel animam te auctore habeant! *Pet. Gassend.* Object. Quint. pag. 83.

vain que les Péripatéticiens disent que, si les Ames des enfans & des imbécilles n'ont point encore la perception des choses qui distinguent l'Homme de la Bête, c'est parce que les organes ne sont point encore formés dans les premiers, & sont très-mal disposés dans les derniers; on montre aisément à ces Philosophes tout le foible de ce raisonnement. „Puisqu'il n'y a, *leur dit-on* [69], que les or„ganes qui déterminent le degré de l'intelli„gence & de la conception des Ames, qui „peut vous assûrer que, si celle d'un Cheval „se fût trouvée placée dans le corps d'Ari„stote ou de Scot, elle n'eût pas acquis les „qualités qu'ont eu celles de ces Philosophes? „De même, si les leurs eussent animé le „corps d'un Baudet, toutes les marques de „raisonnement qu'elles eussent données se fus„sent bornées à choisir dans un Pré les meil„leurs chardons. Les organes étant, selon „vous, la seule chose à laquelle on doive at„tribuer la différence étonnante qu'on ap„perçoit entre les opérations de l'Ame des „enfans & les conceptions de celle des hom„mes, vous ne devez point trouver étonnant „que

69 Lettres Juives, Tom. VI. Lettr. cent cinquante-troisième. Edit. de la Haye.

„que le même Etre intellectuel, placé dans „un corps humain bien organisé tel que celui „d'Aristote, fasse un Philosophe; & ne pro„duise que des Actions lourdes, simples & „uniformes, dans le corps d'un Ane cent fois „peut-être moins bien organisé que celui „d'un enfant.

Il faut donc convenir, *Monsieur*, qu'il n'y a que par la Révélation qu'on peut prouver que l'Ame des Bêtes est d'une nature différente de celle des hommes. Car en raisonnant par le secours de la simple lumiére naturelle, dès qu'on avouera, comme les Péripatéticiens, les Gassendistes, les Lockistes, que la Matiére est capable de recevoir la perception & la sensation, de former enfin l'Ame des Bêtes, on sera en droit de dire qu'en subtilisant cette Matiére, & en la faisant agir sur des organes plus parfaits, elle pourra former l'Ame des hommes, & des hommes les plus savans & les plus judicieux.

Descartes avoit parfaitement senti toutes ces difficultés, & comme elles s'opposoient à la distinction précise qu'il avoit établie entre l'Esprit & le Corps, soutenant que la Matiére ne pouvoit avoir que de l'étendue, de la profondeur, de la largeur, de la dureté,

mé, n'osant d'un autre côté admettre que l'ame des Bêtes étoit spirituelle, pour se délivrer de cet embarras, il en fit des Machines, & changea en Pendules bien réglées tous les Animaux de l'Univers; mais la Raison & l'Expérience montrent évidemment la fausseté de cette Hypothèse; & pour peu qu'on ait d'attention aux actions des Bêtes, on découvre qu'elles ont dans leur conduite souvent plus de sagesse que bien des hommes. D'ailleurs, n'est-ce pas vouloir s'aveugler que de ne pas reconnoître qu'elles sont sensibles à la pitié, à la reconnoissance, à la tendresse, &c. Ce sont-là des passions dont les principales opérations sont produites par l'ame & se passent dans elle.

Je vous avouerai, *Monsieur*, que je crois que ceux qui ont soutenu que les Animaux n'étoient que de simples Machines, se moquoient dix fois par jour de leur opinion; du moins devoient-ils en plaisanter, lorsqu'ils voyoient un Animal, qui par quelque action détruisoit leur Systême de fond en comble. Je pense comme Monsieur de Voltaire, qu'il est demontré que les Bêtes ne peuvent être

de

70 Mr. de Voltaire, Lettre sur les Anglois, Lettre XIII. pag. 100. Edit. d'Amsterdam.

de simples Machines, & je dis avec lui: „Dieu [70] leur a fait précisément les mêmes „organes de sentiment que les nôtres: Or „Dieu n'a fait rien d'inutile: donc si elles ne „sentent point, Dieu a fait un Ouvrage inu-„tile; Donc il n'a point fabriqué tant d'orga-„nes de sentiment. pour qu'il n'y eût point „de sentiment; Donc les Bêtes ne sont pas „de pures Machines".

Joignons ces raisons à un passage de Mon-tagne. „ Le Renard, *dit-il* [71] „de quoi se „servent les Habitans de la Thrace, quand „ils veulent entreprendre de passer au-dessus de „la glace de quelque Riviére gelée & le lâchent „devant eux pour cet effet: quand nous le „verrions au bord de l'eau approcher son „oreille bien près de la glace pour sentir s'il „oira, d'une longue ou d'une voisine distance, „bruire l'eau courant au-dessous, & selon „qu'il trouve par-là qu'il y a plus ou moins „d'épaisseur en la glace, se reculer ou s'avan-„cer, n'aurions-nous pas raison de juger „qu'il lui passe par la tête ce même discours „qui seroit en la nostre: & que c'est une ra-„tiocination & conséquence tirée du Sens na-turel?

71 Essais de Michel de Montagne, Liv. II, Chap. XII. pag. 148. Edit. in 4. de Londres.

„turel?? Ce qui fait bruit se remue: ce qui
„se remue n'est pas gelé: ce qui n'est pas
„gelé est liquide; & ce qui est liquide plie
„sous le faix. Car d'attribuer cela seulement
„à une vivacité du sens de l'ouïe, sans dis-
„cours, sans conséquence, c'est une chimére,
„& ne peut entrer en notre imagination;
„de même faut-il estimer de tant de sortes de
„ruses & d'inventions de quoi les Bêtes se
„couvrent des entreprises que nous faisons
„sur elles. . . . . Je ne veux obmettre d'allé-
„guer cet autre exemple d'un Chien que Plu-
„tarque dit avoir vu . . . lui étant dans un
„Navire. Ce Chien étant en peine d'avoir
„l'huile qui étoit dans le fond d'une Cruche,
„où il ne pouvoit arriver de la langue pour
„l'étroite embouchure du Vaisseau, alla que-
„rir des cailloux & en mit dans cette Cruche
„jusques à ce qu'il eût fait hausser l'huile
„près du bord où il pût atteindre. Cela
„qu'est-ce, si ce n'est l'effet d'un esprit bien
„subtil?"

Quel-

?? Incredibile enim . . . . apparet quomodo fieri possit sine ullius animæ ministerio, ut lumen a Lupi corpore reflexum in Ovis oculos tenuissima nervorum opticorum fila moveat, & ex illa motione ad cerebrum usque pertingente spiritus animales in nervos diffundan-

Quelque partisan qu'Arnaud ait été de la Philosophie de Descartes, ayant écrit ses Objections plutôt pour fortifier les sentimens de ce dernier, que pour les détruire, il avoue cependant qu'il y a apparence que l'opinion qui prive les Bêtes de l'ame ne sera jamais reçue par les hommes. Il me paroît, „impossible, *dit-il* [72], qu'il se puisse faire „que, sans le ministère & le secours d'au„cune ame, la lumière qui réfléchit du corps „d'un Loup dans les yeux d'une Brebis, re„mue tellement les petits filets de ses nerfs „optiques, qu'en vertu de ce mouvement qui „va jusqu'au cerveau, les esprits animaux soient „répandus dans les nerfs en la manière qui „est requise pour faire que cette Brebis prenne „la fuite"....

Finissons, *Monsieur*, ces réflexions par quelques-unes de l'excellent Traducteur de Mr. Locke. Ce Philosophe Anglois ayant soutenu que [73] „si l'on ne pouvoit douter „que les Bêtes ne composent & n'étendent „leurs

tur eo pacto, quo necesse est ad hoc ut Ovis fugam arripiat. *Objectiones Quartæ in Meditat. Renat. Cartes.* p. 112.

73 Essai Philosoph. sur l'Entendement Humain Liv. II. Chap. XI. pag. 112.

„leurs idées à un certain degré, l'on étoit „cependant en droit de suppoſer que la puiſ„ſance de former des abſtractions ne leur „avoit pas été donnée; & que cette faculté „de former des idées générales eſt ce qui met „une parfaite diſtinction entre l'Homme & „les Brutes: excellente qualité qu'elles ne „ſauroient acquérir en aucune maniére par le „ſecours des facultés de leur ame". Mr. Coſte remarque ſur cela que tant qu'on ignorera juſqu'à quel degré les Bêtes raiſonnent, & ſont à cet égard plus parfaites les unes que les autres, on ne poura jamais définir précisément leur maniére de raiſonner ni en déterminer les bornes. „Ne pourroit-il „pas être, *dit-il*[74], qu'un Chien qui, après „avoir couru un Cerf tombe ſur la piſte d'un „autre Cerf & refuſe de la ſuivre, connoît „par une eſpèce d'abſtraction que ce dernier „Cerf eſt un Animal de la même eſpéce que „celui qu'il a couru d'abord, quoique ce ne „ſoit pas le même Cerf? Il me ſemble „qu'on devroit être fort retenu à ſe déter„miner ſur un point auſſi obſcur. On ſait „d'ailleurs, que non-ſeulement les Bêtes „d'une certaine eſpèce paroiſſent fort ſupé-

„rieu-

74 Remarq. de Mr. Coſte à la pag. citée ci-deſſus.

„rieurés par le raisonnement à des Bêtes „d'une autre espèce; mais qu'il s'en trouve „aussi constamment qui raisonnent avec plus „de subtilité que quantité d'autres de leur „espece. J'ai vu un Chien, qui en hyver „ne manquoit jamais de donner le change „à plusieurs autres Chiens, qui le soir se „rangeoient autour du foyer. Car toutes „les fois qu'il ne pouvoit pas s'y placer aussi „avantageusement que les autres, il alloit hors „de la Chambre leur donner l'allarme d'un „ton qui les attiroit tous après quoi rentrant „promptement dans la Chambre, il se pla-„çoit auprès du foyer fort à son aise, sans „se mettre en peine de l'abboyement des au-„tres Chiens, qui quelques semaines après „donnoient encore dans le même panneau.

Il faut avouer, *Monsieur*, que si le Systéme de Descartes est véritable, voilà une Pendule qui se conduisoit aussi finement que l'homme le plus rusé. En vérité, soutenir sérieusement que les Bêtes ne sont que de simples Machines, c'est vouloir éprouver jusqu'où peut aller la licence du Paradoxe.

C'est avoir assez critiqué les opinions de Descartes, venons actuellement, *Monsieur*. à l'énumération de ses excellentes qualités & de ses grands talens Tout le monde con-

vient que sa Géométrie est son Chef-d'Oeuvre; je sai bon gré à Mr. de Voltaire d'avoir pris la défense de cet illustre Philosophe contre ces gens qui, aveuglés par leur passion & par leurs préjugés, ont prétendu que Descartes n'étoit pas un excellent Géometre. „Dans une Critique, dit-il [75], qu'on „a faite à Londres du Discours de Mr. de „Fontenelle, on a osé avancer que Descartes „n'étoit pas grand Géometre. Ceux qui „parlent ainsi peuvent se reprocher de battre „leur Nourrice. Descartes a fait un aussi „grand chemin du point où il a trouvé la „Géométrie jusq'au point où il l'a poussée, „que Newton en a fait après lui. Il est le „premier qui ait enseigné la maniere de don„ner les équations algébraïques des Courbes. „Sa Géométrie, graces à lui devenue com„mune, étoit de son tems si profonde, qu'au„cun Professeur n'osa entreprendre de l'ex-

„pli-

75 Mr. de Voltaire, Lettres sur les Anglois, Lettre XIV. pag. 110. & suiv.

76 Sequentia (præcepta) quatuor mihi suffectura esse arbitratus sum — Primum erat, ut nihil unquam veluti verum admitterem, nisi quod certò & evidenter verum esse cognoscerem . . . Alterum, ut difficultates . . . in tot partes dividerem, quot expediret ad illas commo-

„pliquer, & qu'il n'y avoit en Hollande
„que Schooten, & en France que Fermat,
„qui l'entendissent.

„Il porta cet esprit de Geométrie & d'in„vention dans la Dioptrique, qui devint en„tre ses mains un Art tout nouveau; & s'il „s'y trompa en quelque chose, c'est qu'un „homme qui découvre de nouvelles Terres „ne peut pas tout d'un coup en connoître „toutes les propriétés".

La Méthode, ou la Logique de Descartes, est aussi excellente que celle de l'Ecole est ridicule & pitoyable. Elle consiste dans quatre Points principaux, & qui tous tendent également à apprendre aux hommes à raisonner conséquemment & sur des notions claires & distinctes. „J'ai suivi, *dit-il*[76], avec „soin les Préceptes suivans. Premiérement, „je

dius resolvendas . . . tertium, ut cogitationes omnes . . . certo semper ordine promoverem . . . Postremum, ut tum in quærendis mediis, tum in difficultatum partibus percurrendis, tam perfectè singula enumerarem, & ad omnia circumspicerem, ut nihil a me omitti essem certus. *Renat. Cartes. de Method.* pag. 11. & 12.

„je n'ai jamais admis pour certain que ce „que je voyois évident & certain. Secondement, j'ai toujours divisé & séparé les dif„ficultés en autant de parties différentes que „je croyois qu'il étoit expédient de le faire, „pour les résoudre commodément. Troi„siémement, j'ai toujours donné un ordre à „mes discours & à mes pensées, & j'ai été „des choses simples au mixtes par degrés & „peu à peu. Quatriémement, j'ai employé „tant de précautions dans la recherche de la „vérité, & j'ai examiné les choses avec tant de „soin & tant d'exactitude, que je crois pou„voir être assûré d'avoir employé tous les „moyens pour discerner le vrai du faux."

Qui-

77 La Raison même, dit Descartes, nous convainc que le Monde a été créé au commencement dans sa perfection, comme la Foi nous l'append. Mais pour comprendre mieux de quelle maniére Dieu l'a créé, & le conserve, remontons plus haut, & voyons dans la construction d'un Monde imaginaire, non pas comment il a créé le Monde réel; mais comment il a pu le créer, & le conserver, en suivant certaines loix de mouvement, quoiqu'il ne l'ait pat créé réellement selon cette Hypothése.

Dans cette Hypothése Dieu crée la Matiére indéfinie & homogéne. Dieu établit certaines loix de mouvement. Selon ces loix, tout corps mû doit tendre à se mouvoir en ligne droite. Dieu produit une quantité

Quiconque voudra mettre en pratique ces quatre Maximes de Descartes, sera certain de découvrir plus de vérités dans un jour que tous les Philosophes Scholastiques n'en ont connu pendant cinquante ans. Si ce Philosophe s'y fût toujours tenu fortement attaché, il auroit encore poussé ses découvertes plus loin; mais enfin il abandonna lui-même les principes qu'il avoit établis. Il laissa la Géométrie qu'il avoit choisie pour guide pendant un tems, & se livra si fort à l'esprit de Systême, que sa Philosophie ne fut plus dans bien des endroits qu'un Roman ingénieux. Le Jésuite Regnault a assez bien mis dans un seul point de vûe [77] toute l'Hypothèse

de mouvement qui subsistera la même, sans diminuer, sans augmenter; il divise la Matiére en parties égales & cubiques, auxquelles il donne un mouvement égal & circulaire sur leur centre. Dans ce mouvement, l'intérieur de chaque partie cubique devient un petit globe, une petite boule; & les angles brisés fournissent une poussiére infiniment déliée des parties irréguliéres & branchues. La poussiére infiniment déliée, c'est la Matiére subtile, ou le premier Elément. Les petits globes ou les petites boules sont la Matiére globeuse, ou le second Elément. De l'assemblage de ces trois Eléments naissent les Tourbillons, le Soleil, les Etoiles & les Planetes, enfin l'Univers matériel.

thèse de ce Philosophe. Il a raison au reste de dire que Descartes croyoit dans le fond du cœur la Matière infinie [78]. Car que signifie ce terme d'indéfini, dont il se sert [79] & qui n'exprime rien? Ou il faut que la Matière soit finie, ou infinie, il n'y a aucun milieu entre ces deux choses. L'Auteur de la Philosophie du Bon-Sens me paroît être fondé de se récrier sur cette définition, & de dire [80] : N'est.

Tandis que les globules du second Elément se meuvent sur leur centre propre, différentes Masses de ces trois Matiéres diverses tournent chacune sur un centre commun; delà les Tourbillons.

La Matiére subtile, ou la matiére du premier Elément, ayant moins de force, que les petits globes du second Elément, pour s'éloigner du centre commun de son mouvement circulaire, est repoussée & se trouve réunie dans le centre même, ou vers le centre du Tourbillon; & c'est le Soleil, ou quelque Etoile fixe.

En divers Tourbillons, les parties les plus grossiéres de la Matiére subtile, & les parties branchues du troisiéme Elément s'accrochent s'enchassent les unes dans les autres, font une sorte de croûte qui environne l'Astre intérieur: & ce sont les Planetes, & les Cometes. Les Astres incrustés errent-ils de Tourbillons en Tourbillons? ce sont des Cometes. Demeurent-ils absorbés dans un Tourbillon qui les force de suivre la direction de son mouvement? ce sont des Planetes: la Terre en

„N'est-il pas absurde de prétendre qu'une „chose n'est point finie, & qu'elle n'est point „infinie; mais qu'elle est *indéfinie*. J'aime-„rois autant qu'un homme, à qui l'on de-„manderoit si les Bouteilles de vin qui sont „dans sa cave sont en nombre pair ou impair, „répondît qu'elles sont en nombre *indépair*. „S'il en avoit bu quelques unes, je lui passe-„rois cette réponse, car il faut réellement „avoir

est une, qui tourne autour du Soleil, emportée par le Tourbillon du Soleil même.

Enfin le mouvement & la tissure des parties insensibles font les différentes propriétés des Corps; delà l'Univers. *Regnault*, Origine ancienne de la Phys. nouvelle, Tom. I. pag. 100.

78 Regnault, Origine ancienne de la Physique nouvelle, ibid.

79 Nous saurons aussi que ce Monde, ou la Matiére étendue qui compose l'Univers, n'a point de bornes, pour ce que quelque part où nous veuillions feindre, nous pouvons encore imaginer au-delà des espaces indéfiniment étendus, que nous n'imaginons pas seulement; mais que nous concevons tels en effet que nous les imaginons. De sorte qu'ils contiennent un corps indéfiniment étendu; car l'idée de l'étendue que nous concevons en quelque espace que ce soit, est la vraie idée que nous devons avoir du corps. *Princip. de la Philos. par René Descartes*, Seconde Partie, nombre 21. p. 92.

80 La Philosophie du Bon-Sens, &c. pag. 299.

„avoir le cerveau troublé, pour assûrer qu'„une chose est & n'est d'aucune maniére".

Descartes ne voulant point admettre de vuide, & faisant consister l'essence de la Matiére dans l'extension, fut obligé d'admettre cette prétendue indéfinité pour ne point être forcé d'avouer que la Matiére étoit infinie. Cette opinion est très-dangereuse, contraire à la Religion, & Spinosa s'en est servi comme d'un échafaud pour bâtir son Systême. Par-„tout où il y a de l'étendue, *dit-il*, il y a „de la matiére, puisque l'étendue est l'essence „de la Matiére; car quelque part que nous „veuillions feindre, il nous est facile d'ima-„giner au-delà des espaces étendus, & qui „sont tels réellement que nous les imaginons; „l'Etendue est donc immense & infinie, par „conséquent la Matiére. Or il ne sauroit y „avoir deux Infinis distincts & séparés, Dieu „& la Matiére: cela répugne, l'idée de l'in-„fini emportant tout ce qui est; par consé-„quent la Matiére est donc Dieu elle-même „puisqu'elle est infinie, & il n'est aucune „autre Substance. Tout ce qui existe, existe „en

81 Discours prononcé par Mr. Le Cat à l'ouverture de ses Cours d'Anatomie & d'Opérations, inséré dans le

„en elle & par elle, & n'en est que des modi-
„fications.

Descartes sentoit qu'on pouvoit lui prêter des sentimens aussi impies & qu'il étoit bien éloigné d'avoir. Il eut donc recours au terme vague d'indéfini, dont il n'eut point eu besoin s'il avoit voulu admettre le Vuide; mais il le combattit vivement, & il faut convenir que les raisons qu'il a employées contre son existence sont d'une grande force. Nous en ferons mention dans la Lettre suivante en examinant le Systême de Mr. Newton; & nous parlerons des Tourbillons du Philosophe François lorsque nous serons parvenus à Mr. de Fontenelle.

Bien des personnes accusent Descartes de n'avoir pas été bon Anatomiste. Il est vrai qu'il a fait quelques fautes dans les Traités qu'il a donnés sur l'Anatomie; mais c'est être injuste que de ne pas le regarder comme un des plus savans Philosophes dans cette Science. Un habile Chirurgien, connu de toute l'Europe & qui fait admirer aujourd'hui ses vastes connoissances l'a justifié contre ses accusateurs. „Savez-vous, *dit-il* [81],
„quel

[81] Tome XXV. de la Bibliotheque Françoise. II. Part. pag. 249.

„quel étoit Descartes qui a renouvellé la face „de toutes les Sciences? Anatomiste des plus „subtils, il s'en faisoit gloire contre ces De- „mi-Savans qui lui reprochoient d'être le „Disciple des Bouchers. Comme un autre „Démocrite, il n'étoit pas chez lui sans quel- „que Morceau d'Anatomie, & c'étoit-là tout „le Cabinet qu'il avoit à montrer aux véri- „tables Savans; aussi son exactitude alla-t-elle „si loin dans l'examen des moindres parties „de l'Animal, que pas un Médecin de pro- „fession, dit Mr. Baillet, ne pouvoit se van- „ter d'y avoir pris garde de plus près que „lui. Il assûroit dans une Lettre au Pere „Mersene qu'après onze ans de recherches „dans l'Anatomie, il n'y avoit point de partie „dans le Corps Humain, si petite qu'elle pa- „rût, dont il ne crût pouvoir expliquer la „formation par les causes naturelles. On „le voit persuadé dans son Livre de la Mé- „thode, que ces connoissances le conduiront „infailliblement nonseulement à guérir les „Corps & à prolonger la vie; mais même, „ce qui vous surprendra peut-être, à guerir cel- „les de l'Esprit, à rendre les hommes plus sages, „plus habiles. L'Esprit, *dit-il*, est si dépendant „du Corps que, s'il est possible de trouver „quelque moyen qui rende les hommes plus „sages

„ſages & plus habiles qu'ils ne ſont, je crois „que c'eſt dans la Médecine qu'on le doit „chercher.

Je crois devoir défendre Deſcartes contre une déciſion un peu trop Angloiſe de Mr. de Voltaire. „*Très peu de perſonnes à „Londres*, dit il [82], *liſent les Ecrits de „Deſcartes dont effectivement les Ouvrages „ſont devenus inutiles*". Tant pis pour ceux qui ſont aſſez prévenus & aſſez livrés à leur préjugés, pour ne point goûter les belles choſes qui ſont répandues dans les Ouvrages de ce Philoſophe. Ceux qui les regardent comme inutiles méritent d'être conſidérés ou comme des ignorans, ou comme ces perſonnes dont Mr. de Voltaire, ſe moque lui-même, qui ont été choquées de la comparaiſon que Mr. de Fontenelle a faite de Deſcartes à Newton, uniquement parce que Deſcartes étoit François. Car enfin, ſi les opinions qu'il a ſoutenues ne ſont point d'une évidence Mathématique; celles de ſes Adverſaires ſont dans le même cas. Je laiſſe à part tous les Syſtêmes Phyſiques & je ne conſidére actuellement Deſcartes que comme Logicien & Métaphyſicien;

82 Lettres ſur les Anglois, Lettre quinziéme. pag. 109.

cien; tout ce qu'on a pu dire de plus fort pour autoriser la distinction du Corps & de l'Esprit a été avancé par lui. Ses plus grands Adversaires en conviennent. Hé quoi! est-il donc inutile de lire des Ouvrages qui contiennent les preuves les plus fortes de la spiritualité & de l'immortalité de l'Ame? Je conviens qu'il ne faut pas les regarder comme évidentes & Mathématiques, dès qu'elles ne le sont point; mais on doit les étudier, les approfondir & les adopter aveuglément, puisqu'étant aussi probables & aussi vraisemblables que celles qu'on leur oppose, elles sont encore autorisées par la Révélation. En vérité, Mr. de Voltaire s'est un peu trop laissé emporter à l'entousiasme Newtonique. J'aime peut-être & je respecte autant les Anglois que lui: je ne suis

TEMOIGNAGE

(1) De la Reine Christine de Suède, en faveur de Mr. Descartes, imprimé sur l'Original qui est dans la Bibliothéque des Religieux de Sainte Geneviève.

Christine-Alexandra, Reine Nous faisons sçavoir par ces Présentes, qu'ayant été suppliée d'honorer d'une marque d'estime la Mémoire du feu Sieur Descartes, qui s'est acquis, avec justice, le titre d'un grand Philosophe de notre Siècle; Nous n'avons pas voulu refuser à la Mémoire d'un si grand Homme, l'honneur

suis guère François sur cet Article; mais je tâche de n'être point la dupe de ma prévention.

Je justifierai encore Descartes contre un trait malin & Jésuitique du Pere Regnault. „*On fait même dire à la Reine Christine que* „*Descartes contribua beaucoup à la faire entrer* „*dans le Sein de l'Eglise Romaine*", Il cite Ro„hault, Entretiens sur la Philosophie. pag. „217. Qui ne croiroit en lisant ce passage, „qu'il n'est rien de si incertain que ce fait, & „qu'il n'est constaté que par un bruit sans „fondement rapporté par Rohault? Cependant ce Jésuite n'a pu ignorer que *l'on ne faisoit rien dire à la Reine de Suède*; mais que c'étoit elle-même qui avoit parlé, & parlé très-expressément, dans un Certificat [83], qu'elle donna peu de tems après la mort de

de notre approbation, & le témoignage de notre estime, dont il a reçu pendant sa vie des marques assez éclatantes, pour accorder à ses amis après sa mort, ce témoignage qu'ils nous demandent. Nous confessons donc que sa réputation & ses Ecrits nous donnérent autrefois envie de le connoître; que ce desir Nous fit employer le crédit du Sieur Chanut, Ambassadeur Ordinaire de France, alors en notre Cour, pour le disposer à Nous donner cette satisfaction: Que l'amitié intime qui étoit entre ces deux excellens Hommes, & celle que

de Descartes. L'Original est à Paris dans la Bibliothéque des Religieux de Ste. Geneviéve. On en a imprimé des Extraits à la tête de presque tous les Ouvrages de ce Philosophe; jugez, *Monsieur*, si le Jésuite Regnault ne l'avoit jamais vu, & s'il étoit en droit de paroître douter de ce fait & de se servir de ces termes: *On fait même dire à la Reine Christine.*

Les Jésuites auroient plus dû ménager Descartes qu'ils n'ont fait & qu'ils ne font encore.

le Sieur Chanut avoit pour Nous, le fit travailler heureusement à notre dessein, & à le disposer à quitter son Hermitage pour Nous venir trouver; ce qu'il fit, & fut reçu de Nous avec tous les honneurs & témoignages d'estime que Nous avons cru convenir à sa personne, & à son mérite. L'ayant disposé à quelque séjour en notre Cour, Nous voulumes recevoir d'un si bon Maître quelque teinture de la Philosophie & des Mathématiques, & Nous avons employé les heures de notre loisir à cette agréable occupation, autant que nos grandes & importantes affaires le pouvoient permettre. Cependant Nous eumes la douleur de Nous voir privée par la mort d'un si illustre Maître, à qui Nous avons voulu donner cette marque de notre estime & bienveillance. Et Nous certifions même par ces Présentes qu'il a beaucoup contribué à notre glorieuse conversion; & que la Providence de Dieu s'est servie de lui, & de notre illustre Ami, le Sieur Chanut, pour Nous en donner les premiéres lumiéres en sorte que sa grace & sa

core. Car ce grand Homme eut la foiblesse de vouloir leur plaire & de les flater, soit pour les engager à protéger sa Philosophie, soit pour les empêcher de le décrier dans l'esprit du Peuple: ruse ordinaire à la Société: stratagême sur lequel elle fonde la perte de tous les gens qu'elle n'aime point. „Je déclare, *dit-il* [84], *en écrivant au Pere* „*Dinet Provincial des Jésuites*, que je n'entre„preprendrai rien qui puisse blesser le re„spect

miséricorde achevérent après à nous faire embrasser les Vérités de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine; que le dit Sieur Descartes a toujours constamment professée, & dans laquelle il est mort, avec toutes les marques de la vraye pieté que notre Religion exige de tous ceux qui la professent. En foy de quoy Nous avons signé ces Presentes, & y avons fait apposer notre Sceau Royal. Fait à Hamburg le 30 d'Août. 1667. Signé, Christine-Alexandra; & plus bas M. *Santini*.

84 Et omnino profiteor me nihil scienter contra Prudentiorum consilia vel Potentiorum voluntatem esse facturum. Cumque non dubitem quin ea pars in quam Societas tua se flectet, alteri debeat præponderare, summo me beneficio afficies, si tuæ tuorumque sententiæ monere velis; ut quemadmodum in reliqua vita vos semper præcipue colui & observavi, sic etiam hac in re, quam alicujus momenti esse puto, nihil nisi vobis faventibus suscipiam *Epist. Renat. Cartes.* P. Dinet. Soc. Jes.

„ſpect que je dois aux Puiſſances, & que j'au-
„rai toujours ſoin de ſuivre les avis des gens
„ſages; or comme je ſuis aſſûré que le parti
„que choiſit votre Société eſt toujours le plus
„ſenſé je vous prie de m'apprendre vos ſenti-
„mens & ceux de vos Confreres, afin que je
„puiſſe en profiter, & qu'ayant toujours eu
„pour tout votre Corps un reſpect infini,
„je n'entreprenne rien à l'avenir dans une
„affaire qui me paroît conſidérable, ſans être
„certain, au prèalable, de vos conſeils & de
„votre protection.

Tant d'humilité conviendroit bien à un Philoſophe, ſi ſon but avoit été different, & s'il eût eu pour des veritables Sages les égards qu'il affectoit pour les Boute-feux de la France.

Deſcartes mourut le 11. Février 1650. à Stockholm, où la Reine de Suéde l'avoit appellé, pour être ſon Maître & ſon Guide dans l'étude de la Philoſophie. Le ſort de ce grand Homme fut plus beau après ſa mort que pendant ſa vie. Son génie & ſes vaſtes connoiſſances lui avoient fait des ennemis qui ne le laiſſérent guère tranquile. „Tant de perſécutions, *dit Mr. de Voltaire* [85], „ſuppoſoient un très grand mérite & une ré-
„puta-

85 Lettres ſur les Anglois, Lettre XIV. pag. 108.

„putation éclatante; auſſi avoit-il l'un & „l'autre. La Raiſon perça même peu à peu „dans le Monde à travers les ténebres de „l'Ecole & les Préjuges de la ſuperſtition po- „pulaire. Son nom fit enfin tant de bruit „qu'on voulut l'attirer en France par des ré- „compenſes. On lui propoſa une Penſion „de mille écus: il vint ſur cette eſpérance, „paya les fraix de la Patente qui ſe vendoit „alors, n'eut point la Penſion; & s'en re- „tourna philoſopher dans ſa Solitude de „Nord-Hollande, dans le tems que le Grand „Galilée, à l'âge de 80 ans, gémiſſoit dans les „priſons de l'Inquiſition, pour avoir dé- „montré le mouvement de la Terre.

Gaſſendi & Deſcartes eurent pluſieurs il- luſtres Diſciples. Bernier fameux Voyageur, a donné un Abregé, en François, de la Phi- loſophie de Gaſſendi; il a ajouté des doutes à la fin de cet Ouvrage, qui marquent autant de ſcience & de pénétration que de candeur & de probité.

Rohault a fait un Traité de Phyſique, con- forme aux Principes de Deſcartes. Quoiqu'il ne ſoit pas fort étendu, il eſt très-bon, & écrit d'une maniére nette, préciſe & fort claire.

Regis & Pourchaut ont ſuivi ce même Philoſophe dans leurs Cours de Philoſophie.

§. III.

Mallebranche.

Le plus célébre des Disciples des Descartes, & celui qui a fait & fait encore le plus de bruit, est le Pere Mallebranche, Oratorien, & un des plus illustres Membres qu'il y ait eu dans l'Académie des Sciences. Il avoit le génie grand, vaste, profond; mais il se laissoit trop emporter au feu de son imagination. Il donnoit quelquefois dans des illusions, sublimes à la vérité; mais qui n'en étoient pas moins fausses & moins chimériques. Les deux sentiments qu'il a souteuus dans son Livre de la Recherche de la Vérité, & qui ont fait beaucoup de bruit, dont le premier établit que nous voyons tout en Dieu; & le second qu'il ny a aucune preuve Philosophique de l'existence des Corps, ont été vivement attaqués, & j'ose dire détruits & renversés. Examinons-les, *Monsieur*, l'un aprés l'autre. Voici sur quoi Il fonde le premier.

„On doit, *dit-il*, remarquer que comme il „n'y a que Dieu qui connoisse par lui-même „ses volontés, lesquelles produisent tous les „Etres, il nous est impossible de savoir „d'autre que de lui s'il y a effectivement „hors de nous un Monde matériel, semblabé „à celui

„á celui que nous vóyons ; parce que le „Monde matériel n'eſt ni viſible, ni intelli- „gible par lui-même. Ainſi, pour être plei- „nement convaincu qu'il y a des Corps, il „faut qu'on nous démontre non-ſeulement „qu'il y a un Dieu, & que Dieu n'eſt pas „trompeur; mais encore que Dieu nous a „aſſûré qu'il en a effectivement créé, ce que „je ne trouve point prouvé dans les Ouvra- „ges de Mr. Deſcartes.

„Dieu ne parle à l'Eſprit & ne l'oblige „à croire qu'en deux maniéres; par l'Evidence ‚& par la Foi. Je demeure d'accord que la „Foi oblige à croire qu'il y a des Corps; „mais pour l'évidence, il me ſemble qu'elle „n'eſt point entiére, & que nous ne ſommes „point invinciblement portés à croire qu'il y „ait quelque autre choſe que Dieu & notre „Eſprit. Il eſt vrai que nous avons un „penchant extrême à croire qu'il y a des „Corps qui nous environnent: je l'accorde „à Mr. Deſcartes; mais ce penchant, tout „naturel qu'il eſt, ne nous y force point par „évidence, il nous incline ſeulement par im- „preſſion. Or nous ne devons ſuivre dans „nos jugemens libres, que la lumiére & l'evi- „dence, & ſi nous nous laiſſons conduire à „l'impreſſion ſenſible, nous nous tromperons

 „preſ-

„presque toujours. Pourquoi nous trom-
„pons-nous dans les jugemens que nous fai-
„sons sur les qualités sensibles, sur la gran-
„deur, la figure & le mouvement du Corps,
„si ce n'est que nous suivons une impression
„semblable à celle qui nous porte à croire
„qu'il y a des Corps? Ne voyons-nous pas
„que le feu est chaud, que la neige est blanche,
„que le Soleil est tout éclatant de lumiére?
„Ne voyons-nous pas que les qualités sen-
„sibles, aussi bien que les Corps sont hors
„de nous? Cependant il est certain que ces
„qualités sensibles, que nous voyons hors de
„nous, ne sont point effectivement hors de
„nous; ou si l'on veut il n'y a rien de cer-
„tain sur cela. Quelle raison avons-nous
„donc de juger qu'outre les corps intelli-
„gibles que nous voyons, il y en a encore
„autres que ceux que nous regardons? Quelle
„évidence a-t-on qu'une impression qui est
„trompeuse, non-seulement à l'égard des
„qualités sensibles; mais même encore à l'é-
„gard de la figure & du mouvement des
„Corps, ne le soit pas à l'égard de l'existence
„actuelle des mêmes Corps? Je demande
„quelle évidence on en a? car pour des
„vraisemblances, je demeure d'accord qu'on
„n'en manque pas". *Recherche de la Vérité,*

Eclair-

Eclairciſſement ſur le Premier Livre pag. 499. Edit. in 4o.

Il eſt certain, *Monſieur*, quoi qu'en diſe le Pere Mallebranche, que nous connoiſſons ſans le ſecours de la Foi l'exiſtence des Corps: il eſt même abſurde, lorſqu'on admet la Révélation, de douter phyſiquement de la réalité du Monde materiel; car, ou nous n'en avons aucune preuve par la Foi, ou le rapport des Sens doit être cru, Puiſque cette Foi ne nous eſt connue & n'eſt fondée que ſur l'exiſtence des Sens, comment ſerons-nous ſurs de la vérité de l'Incarnation, s'il n'y en a d'autre preuve que celle de la croyance de cette Incarnation; & ſi les Sens ne nous aſſûrent point authentiquement qu'il y a des Corps, & que par conſéquent le Fils de Dieu a pu en prendre un? Si le Pere Mallebranche eût fait attention à cette difficulté, ou il eût ſoutenu purement & ſimplement qu'il n'y avoit aucune preuve évidente des Corps d'aucune maniére, ou il eût abandonné ſon opinion. Il auroit agi ſagement, à mon avis; car en vérité, il faut aimer à ſoutenir d'étranges Paradoxes, pour vouloir prouver qu'on ne peut être certain de la choſe la plus ſûre & la plus évidente.

Le Jésuite Regnault a réfuté assez bien & avec beancoup de précision le sentiment de Mallebranche. „Nous connoissons, *dit-il* „[86], l'existence des corps sans le secours de „la Foi si le rapport constant des Sens, un „penchant naturel gravé dans notre Ame „par l'Auteur de la Nature, l'idée de Dieu, „la Raison nous l'apprennent de concert. Dans „une matiere importante, où il s'agit de sa- „voir si l'on doit ou non à Dieu un culte ex- „térieur, on doit s'en fier à de pareilles ré- „gles de jugement réunies: Or tout cela con- „spire à la fois à nous faire connoître l'e- „xistence des corps. Car 1. à toute heure, „constamment & dès ma naissance, j'apperçois „par les Sens mille corps différens; & dans „cette varieté j'apperçois les mêmes corps. „2. Je trouve en moi-même un penchant „nécessaire à croire ce que me dit sur l'existence „des Corps le rapport constant de mes Sens „divers: ce penchant n'a rien que de légitime, „je l'ai reçu avec la vie; je l'ai donc recu de „l'Auteur de la Nature. 3. L'Auteur de la Na- „ture est également bon & sage: l'idée de Dieu „m'en convainc. Cet Etre également bon & sage „per-

[86] Entretiens Physiques d'Ariste & d' Eudoxe, Tom. I. Ent. II. pag. 22.

„permettroit - il que je me trompasse en ju-
„geant & sur le rappot constant de mes Sens
„& sur un penchant nécessaire & legitime
„qu'il a mis dans mon Ame; & sur l'idée
„que j'ai de sa bonté dans une chose de con-
„séquence, où je ne fais rien de contraire à
„ma Raison, où je suis avoué par la Raison?
„ma Raison me dit que Dieu ne le permet
„pas, au moins sans déroger par un miracle
„aux loix de sa Providence ordinaire, dont
„une me porte invinciblement à juger qu'il
„y a des Corps; je connois donc sans le se-
„cours de la Révélation l'existence des Corps".

Venons actuellement, *Monsieur*, au sentiment du Pere Mallebranche, par lequel il prétend que nous voyons tout en Dieu. „ „Il est absolument, nécessaire, *dit-il*, que „Dieu ait en lui-même les idées de tous les „Etres qu'il a créés, autrement il n'auroit pu les produire; ainsi il voit les Etres en considérant les perfections qu'il renferme aux quelles ils ont rapport. Il faut de plus savoir que Dieu est très-étroitement uni à nos Ames par sa présence; de sorte qu'on peut dire qu'il est le lieu des Esprits, de même que les espaces sont les lieux des Corps. Ces deux choses étant supposées, il est certain que l'Esprit peut voir ce qu'il y a en Dieu, qui

représente les Etres créés, puisque cela est très-spirituel très intelligible & très-présent à l'esprit; ainsi l'Esprit peut voir en Dieu les Ouvrages de Dieu, supposé que Dieu veuille bien lui découvrir ce qu'il y a dans lui qui les représente. Or voici les raisons qui semblent prouver qu'il le veut, plutôt que de créer un nombre infini d'idées dans chaque Esprit.

Premiérement, c'est qu'encore qu'on ne nie pas absolument que Dieu ne puisse faire une infinité de nombre infini d'Etres représentatifs des objets avec chaque Esprit qu'il crée; cependant on ne doit pas croire qu'il le fasse ainsi. Car nonseulement il est très-conforme à la Raison; mais encore il paroît par l'économie de toute la Nature que Dieu ne fait jamais par des voyes très difficiles, ce qui peut se faire par des voies très simples & très faciles. Dieu ne fait rien inutilement & sans raison. Ce qui marque sa sagesse, sa puissance, n'est pas de faire de petites choses par de grands moyens: cela est contre la Raison, & marque une Intelligence bornée; mais au contraire c'est de faire de grandes choses par des moyens très simples & très faciles. C'est ainsi qu'avec l'étendue toute seule, il produit tout ce que nous voyons d'admirable dans la

Na-

Nature, & même ce qui donne la vie & le mouvement aux Animaux. Car ceux qui veulent absolument des formes substantielles, des facultés & des ames dans les Animaux différentes de leur sang, & des organes de leurs corps, pour faire toutes leurs fonctions, veulent en même tems que Dieu manque d'intelligence, & qu'il ne puisse pas faire ces choses admirables avec l'étendue toute seule. Ils mesurent la puissance de Dieu & sa souveraine sagesse par la petitesse de leurs esprits. Puis donc que Dieu peut faire voir aux Esprits toute chose en voulant simplement qu'ils voyent ce qui est au milieu d'eux-mêmes, c'est-à-dire ce qu'il y a dans lui-même, qui a rapport à ces choses & qui les représente; il n'y a pas d'apparence qu'il le fasse autrement & qu'il produise pour cela autant d'infinités de nombre infini d'idées qu'il y a d'Esprits créés. *Recher. de la Vérité*, Liv. III. Chap. VI. pag. 299.

J'ai eu l'honneur, *Monsieur*, de vous dire, dans la Septième Lettre que je vous ai écrite, qu'il y avoit deux sortes de *Spinosisme*, ou plutôt de *Parménidisme*: le premier matériel, qui prétend que tous les corps ne sont que les modifications d'une

Sub-

Subſtance unique & matérielle qui eſt Dieu; le ſecond ſpirituel, qui rend toutes les idées des modes d'une ſeule & unique ſubſtance immatérielle, qui eſt Dieu également. Je penſe que le Syſteme du Pere Mallebranche a beaucoup de reſſemblance & d'uniformité avec ce dernier ſentiment; car ſuppoſer que nous voyons tout en Dieu, n'eſt-ce pas, pour ainſi dire, prétendre que Dieu ſoit l'Ame commune de tous les Etres. Si nos idées ſont hors de nous, ſi nous n'avons pas le pouvoir de les créer, ſi elles ſont inaltérables, éternelles, ſi elles ſont enfin une partie de l'eſſence divine: cette eſſence de Dieu diverſement modifiée eſt ſujette à tous les inconvéniens de la Subſtance Spinoſiſte; les deux Syſtêmes ſont également dangereux. „Je ne connois par le moyen de cette „eſſence, *dit un Critique* [87], que deux choſes „dans l'Univers, mon Entendement, & les „Natures univerſelles, immuables, en quoi „conſiſte l'eſſence de Dieu. Mon Entende„ment eſt quelque choſe de réel, puiſque „c'eſt

[87] Mr. Deslandes, Hiſt. Critiq. de la Philoſ. Tom. II. pag. 512.

[88] Διὸ καὶ ἀντιγράψας προσήγαγεν δεικνύναι πειρώμενος, ὅτι ἔξω τῦ νῦ ὑφίστηκε τὸ νόημα. Quapropter

„c'est moi-même: ma Raison, ou la vérité „de mes idées, est aussi quelque chose de réel. „Hors delà que puisje concevoir, si toutes „ces Natures universelles sont l'essence de „Dieu? Il n'y a rien qui détruise plutôt ce „qu'on appelle Religion, rien qui mette „plus à l'aise l'Esprit de l'homme. Chaque „idée a je ne sais quoi d'absolu, de distinct, „d'indépendant de mon Entendement: cha„cune de ces idées est l'essence même de „Dieu ainsi modifiée; donc toutes les idées „composent toute la Divinité; donc elle est „répandue partout, & subsiste dans tous les „Entendemens".

Ce Systême n'est pas nouveau: il avoit été soutenu par plusieurs anciens Philosophes. Porphyre avoit proposé, par écrit [88], à Plotin plusieurs Objections pour montrer que nos idées étoient hors de notre entendement. Bayle a prétendu que le germe du sentiment du Pere Mallebranche se trouvoit dans la doctrine de Démocrite touchant la nature divine. Si cela est, le Systême des idées hors de

cum contra scribendo provocare tentavi, conatus ostendere ea quæ intelliguntur extra intellectum esse. *Porphyr.* in Vit. Plotini.

„Cicéron [92] fera dire tant qu'il lui plaira par „l'un de ses Personnages, que ces pensées de „Démocrite sont dignes d'un Abdéritain, c'est-„à-dire, d'un sot & d'un fou; je suis sur „qu'un petit Esprit ne les formera jamais. „Pour les former il faut comprendre toute „l'étendue de pouvoir, qui convient à une „Nature capable de peindre dans notre Es-„prit les images des objets. Les espéces „intentionelles des Scholastiques sont la honte „des Péripatéticiens: il faut être je ne sai „quoi pour se pouvoir persuader qu'un „Arbre produit son image dans toutes les „parties de l'air à la ronde, jusqu'au cerveau „d'une infinité de Spectateurs. La cause qui „produit toutes ces images est bien autre „chose qu'un Arbre. Cherchez-la tant qu'il „vous plaira, si vous la trouvez au deça de „l'Etre infini, c'est signe que vous n'enten-„dez pas bien cette matiére. Je ne discon-„viens pas qu'au fond ces Dogmes de De-„mocrite ne soient très-absurdes.

§. IV.

[92] Democritus . . . tum censet imagines divinitate præditas inesse universitati rerum: tum principia mentesque quæ sunt in eodem Universo Deos esse dicit: tum Animantes imagines, quæ vel prodesse nobis solent vel nocere: tum ingentes quasdam imagines tantasque

§. IV.

SPINOSA.

L'on peut placer Spinosa au nombre des Disciples & des Sectateurs de Descartes; le premier Ouvrage de ce Philosophe Juif contient les Principes de la Philosophie Cartesienne [93].

Je vous ai parlé dans différens endroits de cet ouvrage des principaux sentimens, qui furent particuliers à Spinosa, vous connoissez sa maniére de penser sur la nature de la Liberté; sur l'essence de Dieu, & sur celle de l'Ame; je ne ferai pas mention davantage de ses Ouvrages. Quant à sa personne, tous ceux qui l'ont connu ont assûré, que ses mœurs étoient très-pures, qu'il étoit fort honnête homme, qu'il vivoit très-frugalement, & en véritable Philosophe. Il abandonna la Communion des Juifs, parce que leur étant devenu suspect, à cause de quelques-uns de ses sentiments, un d'eux lui don-

tur universum Mundum complectentur extrinsecus. Quæ quidem omnia sunt Patria Magis Democriti, quam Democrito digna. *Cicero* de Nat. Deor. Lib. I. Cap. 33.

93 Il est intitulé *Renat. Cartes. Princip. Philosoph. Pars I. more Geometricè demonstrata per Bened. Spinos.*

donna un coup de couteau en sortant un soir de la Synagogue. Depuis ce jour-là il quitta entiérement le Judaïsme, ne s'attacha à aucun sentiment, & forma le Système, que vous connoissez. Il mourut comme il avoit vécu, c'est-à-dire avec beaucoup de constance & de fermeté. Soit par vanité, soit par entêtement, soit peut-être par une véritable persuasion de ses sentiments, il ne voulut jamais voir pendant qu'il fut malade, aucun Ecclésiastique. Son Hôtesse lui ayant demandé deux heures avant que de mourir, s'il vouloit qu'elle fit appeller un Ministre? Je vous suis bien obligé, lui dit-il; mais je veux mourir tranquilement & sans dispute.

Quittons, *Monsieur*, les Cartésiens & les Gassendistes, & venons à un célèbre Philosophe Anglois, je veux dire à Hobbes.

§. V.

94 Quæ quidem nulla fuit, ut conjicere licet, vel acutissima disquisitione Metaphysica, quam intra paucos dies tam miro ordinavit artificio ut Adversario subtilissimo omnem respondendi ansam omnino præripuerit. Opus sanè tereti filo & eximia sagacitate ad umbilicum perductum satis mirari non poterat Thomas Hobbius, qui

§. V.

HOBBES.

Thomas Hobbes naquit à Masmelbury, en Angleterre, le 5. d'Avril 1588. Il étudia dans sa jeunesse la Philosophie Péripatéticienne, & voyagea ensuite en France & en Italie, avec un jeune Seigneur Anglois, en qualité de son Gouverneur. Il prit du goût dans ces différens Pays, pour la nouvelle Philosophie ; il fit connoissance, étant à Paris, avec le fameux Pere Mersene & avec Gassendi, dont il fut toujours l'admirateur zélé [94]. Le Philosophe Anglois avoit un grand génie, mais il faut avouer qu'il y a plusieurs sentiments, dans ses Ouvrxges Philosophiques, qui l'ont pu faire soupçonner justement, d'avoir donné dans l'Atheïsme. Les principaux Livres de Hobbes sont ceux-ci.

Elementorum Philosophiæ Sectio Prima de Corpore.

Præ-

Heroem nostrum nusquam majorem apparere pronunciabat quam in retundendis larvis, tenues in auras tam facilè diffugientibus, gladio imperviis, nec ictum clavæ excipientibus. *Samuel Sorberii* Dissert. de Vita & Moribus Petri Gassendi.

Prælectiones sex ad Professores Savilianos, de Homine sive Elementorum Philosophiæ Sectio Secunda.

Quæstiones de Libertate, Necessitate & Casu, contra Doctorem Bramallum Episcopum Deriensem. Tous ces différens Ecrits, quoique remplis, de sentiments trés-hardis, lui causérent beaucoup moins de chagrin, qu'un Traité qu'il composa à Paris, intitulé *De Cive*, dans lequel il voulut prouver, que l'Autorité des Rois étoit au-dessus de toutes les Loix, & que l'extérieur de la Religion étant la cause la plus ordinaire des Guerres Civiles & des Troubles, devoit dépendre de leur volonté. Ces sentiments révoltérent tous les Parlementaires & lui firent un grand nombre d'ennemis; en sorte que lorsqu'il fut retourné en Angleterre, quoiqu'il y eût de trés puissants amis, tout ce qu'ils purent faire, fut de l'empêcher d'être opprimé. Il passa le reste de sa vie chez le Comte de Devonshire, où il mourut le 4 de Décembre 1679. âgé de plus de 91. ans, estimé méme des gens qui le haïssoient. Il avoit toujours aimé sa Patrie, & s'il alla trop loin dans les Ouvrages de Politique qu'il publia, il faut l'excuser en faveur de l'indignation qu'il avoit conçue contre les Principes des Parlementaires, qui le forçoient de vivre loin de

sa

ſa Patrie, & qui par leur rebellion triomphoient de l'Autorité Royale. Hobbes aimoit véritablement ſon Roi; il étoit naturel qu'il ne pût conſerver toute la moderation que demande le caractère d'un Ecrivain impartial.

Au reſte, ce ſavant Anglois étoit un parfait honnete, homme, à qui l'on n'auroit eu rien à reprocher ſi ſes opinions Philoſophiques avoient moins ſenti l'Athéiſme. „De „toutes les Vertus morales, *dit Bayle en parlant de lui* [95], il n'y avoit guére que la „Religion qui fut une matiére problémati„que dans la perſonne de Hobbes. Il étoit „franc, civil, communicatif de ce qu'il ſavoit, „bon ami, bon parent, charitable envers les „pauvres, grand obſervateur de l'équité; & „il ne ſe ſoucioit nullement d'amaſſer du bien. „Cette derniére qualité eſt un préjugé favo„rable pour ſa bonne vie; car il n'y a point de „ſource d'où ſortent plus de mauvaiſes actions „que de l'avarice. Ainſi, quand on connoiſſoit „Hobbes, on n'avoit que faire de demander s'il „eſtimoit, & s'il aimoit la Vertu; mais on pou„voit être tenté de lui faire cette queſtion:

Heus age reſponde, minimum eſt quod ſcire laboro,
De Jove quid ſentis? . . . . . .

„La

95 Diction. Hiſt. & Crit. Tom. II. pag. 777.

„La réponse qu'il auroit pu faire sincé-„rement, si l'on en croit ceux qui ont com-„posé sa Vie, auroit été qu'il y a un Dieu „qui est l'Origine de toutes choses, & qu'il „ne faut pas enfermer dans la sphère de nô-„tre petite Raison. Il eut ajouté qu'il em-„brassoit le Christianisme, tel qu'on le trouve „établi en Angletterre selon les Loix; mais „qu'il avoit de l'aversion pour les disputes „des Théologiens; qu'il estimoit principale-„ment ce qui sert à la pratique de la pieté, „& aux bonnes mœurs; & qu'il avoit accou-„tumé de blamer les Prêtres qui gâtoient la „simplicité de la Religion, par le mêlange „ou d'un Culte superstitieux, ou de plusieurs „vaines, & profanes spéculations".

Hobbes [96] est l'Autheur des Troisièmes Objections contre les Méditations Méthaphy-„si-

[96] Et ne qua in re illorum votis desim, eadem operâ hic significabo, Primarum Objectionum Auctorem esse doctum quemdam Fœderati Belgii Theologum; Secundas Lutetiæ à Marino Mersenno ex diversorum Philosophorum & Theologorum ore exceptas fuisse; Tertias esse Thomæ Hobbii celebris Philosophi Angli; Quartas Antonii Arnaldi Doctoris Theologiæ Sorbonici; Quintas nomen Auctoris sui Petri Gassendi præferre; Sextas rursus ab eodem Mersenno ex aliorum ore fuisse exceptas; Septimas denique apparere ex Epistola ad Patrem Dinet esse Jesuitæ cujusdam.

ſiques de Deſcrates : elles ont moins de force que celles de Gaſſendi ; mais elles ne laiſſent pas de contenir pluſieurs objections très-ſubtiles, & quoique Deſcartes ne les eſtimât guéres, ainſi que tout ce qu'on écrivoit contre lui, elles n'en ſont pas moins dignes de l'approbation des Connoiſſeurs.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très &c.



HISTOIRE
DE
L'ESPRIT HUMAIN
OU
MEMOIRES
SECRETS ET UNIVERSELS
DE LA
REPUBLIQUE DES LETTRES

PAR
M. JEAN BAPT. DE BOYER MARQUIS D'ARGENS,
CHAMBELAN DE S. MAJ. LE ROI DE PRUSSE
DIRECTEUR DE LA CLASSE DE BELLES-LETTRES
DANS L'ACADEMIE ROIALE DES SCIENCES
DE BERLIN.



TOME IV.

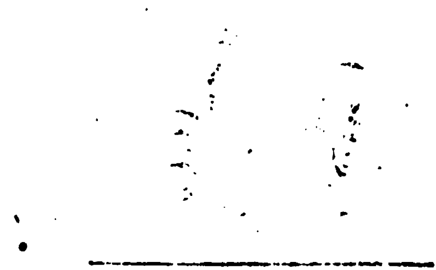
A BERLIN,
CHEZ HAUDE ET SPENER
1766.

HISTOIRE
DE
L'ESPRIT HUMAIN
OU
MEMOIRES
SECRETS ET UNIVERSELS
DE LA
REPUBLIQUE DES LETTRES
PAR

[illegible]

CHAMBELLAN DE [illegible] LE ROI DE [illegible]

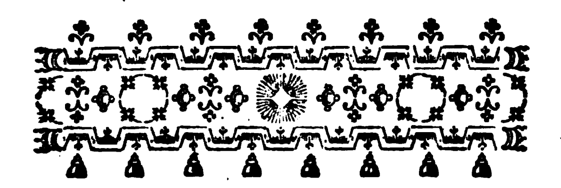
DIRECTEUR DE LA CLASSE DES BELLES-LETTRES DANS L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES [illegible]



TOME IV.

A BERLIN,
CHEZ HAUDE ET SPENER.
1766.

MÉMOIRES SECRETS
ET UNIVERSELS DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES.



LETTRE DIXIEME.

§. I.

Locke.

MONSIEUR,

Jean Locke un des plus illustres Philosophes du dernier Siecle naquit à Wington, à sept ou huit milles de Bristol, vers l'an 1632. Il fit ses premieres études jusqu'en l'an 1651 à Londres, dans l'Ecole de Westmunster, d'où il alla au Collége de l'Eglise de Christ à Oxford. Comme l'on ne connoissoit alors, dans cet endroit, qu'un Péripatétisme embarassé de mots obscurs & de recherches inutiles, il y trouva si peu de satisfaction, qu'il fut en quelque maniére découragé de l'étude, & lia pendant quelques années commerce avec plusieurs personnes d'un esprit aisé & agréable, plutôt que savantes, & se divertit à s'entretenir avec elles, & à leur écrire. Les premiers Livres qui lui firent renaître le

goût de l'étude de la Philoſophie, furent ceux de François Bacon & de Deſcartes; mais comme il trouva que ce dernier écrivoit avec plus de clarté que de ſolidité, il s'attacha davantage aux ſentimens du premier, qu'on doit regarder comme le Reſtaurateur de la bonne Philoſophie.

Il eſt peu de Philoſophes qui ayent écrit avec plus de ſolidité que Locke, & qui ayent été plus ſinceres amateurs de la vérité, & moins prévenus de leurs ſentimens, n'ayant jamais rien avancé, dont il ne fût ſincérement convaincu lui-même. Quelque ſinceres & quelque droites qu'ayent été ſes vûes, ſes Ouvrages n'ont point été épargnés; on a prétendu que ſes ſentimens étoient dangereux, qu'ils tendoient à détruire l'immortalité de l'Ame, & qu'ils fourniſſoient des armes aux Athées. On peut cependant aſſûrer que les plus grands hommes, & les plus capables d'une ſolide piété, ſont ceux qui ont toujours fait un cas infini de ſes Ouvrages; & que ceux qui ont voulu les combattre ſont ou des perſonnes qui n'avoient point aſſez de lumiéres

[1] D'ailleurs, penſer ſouvent, & ne pas conſerver un ſeul moment le ſouvenir de ce qu'on penſe, c'eſt penſer d'une maniére bien inutile. L'Ame dans cet état

miéres pour les comprendre, ou qui s'imaginoient que la Pieté n'est pas compatible avec l'exactitude du raisonnement, & l'étude de la Philosophie, & qui pensoient que la Religion n'est faite que pour ceux qui ne raisonnent point. Son Traité de l'Entendement Humain est celui qui est sur-tout en bute à cette espece de gens qui ignorent & méprisent les avantages de la Raison; & qui semblent ne point savoir que la plus solide pieté ne se trouve qu'avec la raison la plus épurée.

On a cru qu'en niant que l'essence de l'Ame consiste dans la pensée, & en soutenant que la pensée n'est pas plus essentielle à l'Ame que le mouvement l'est au corps, Mr. Locke détruisoit son immortalité: l'on a prétendu que les preuves qu'il en donnoit, & qui sont toutes fondées sur ce que nous observons, n'étoient point convaincantes; mais si l'Ame pense toujours, & qu'elle ne se ressouvienne point toujours de ce qu'elle a pensé, quelle nécessité y a-t-il que l'Ame ait été créée [1] pour penser toujours? Ne pourroit-on point la

là n'est que fort peu, ou point du tout au-dessus de la condition d'un Miroir, qui recevant constamment diverses images ou idées, n'en retient aucune. Ces

la comparer dans ce cas à une Horloge dont le mouvement est continuel, mais qu'on ne

images s'evanouïssant & disparoissant, sans qu'il y en reste aucune trace; le Miroir n'en devient pas plus parfait, non plus que l'Ame par le moyen de ces sortes de pensées dont elle ne sauroit conserver le souvenir un seul instant. On dira peut-être que lorsqu'un homme éveillé pense, son corps a quelque part à cette action, & que le souvenir de ses pensées se conserve par le moyen des impressions qui se font dans le cerveau, & des traces qui y restent après qu'il a pensé; mais qu'à l'égard des pensées que l'homme n'apperçoit point lorsqu'il dort, l'Ame les roule à part en elle-même, sans faire aucun usage des organes du Corps; c'est pourquoi elle n'y laisse aucune impression, ni par conséquent aucun souvenir de ces sortes de pensées. Mais sans répéter ici ce que je viens de dire de l'absurdité qui suit d'une telle supposition, savoir que le même homme se trouve par-là divisé en deux personnes distinctes; je réponds outre cela, que quelques idées que l'Ame puisse recevoir & considérer sans l'intervention du Corps, il est raisonnable de conclurre, qu'elle peut aussi en conserver le souvenir sans l'intervention du Corps, ou bien la faculté de penser ne sera pas d'un grand avantage à l'Ame & à tout autre Esprit séparé du Corps. Si l'Ame ne se souvient pas de ses propres pensées, si elle ne peut point les mettre en réserve, ni les rappeller pour les employer dans l'occasion; si elle n'a pas le pouvoir de réflechir sur le passé, & de se servir des expériences, des raisonne-

ne connoît que parce qu'on l'entend de tems en tems sonner les heures; de même l'Ame

mens & des réflexions qu'elle a faits auparavant, à quoi lui sert de penser ? Ceux qui réduisent l'Ame à penser de cette maniére n'en font pas un Etre beaucoup plus excellent, que ceux qui ne la regardent que comme un assemblage des plus subtiles parties de la Matiére, gens qu'ils condamnent eux-mêmes avec tant de hauteur. Car enfin, des caractères tracés sur la poussiére que le premier souffle de vent efface, ou bien des impressions faites sur un amas d'atomes ou d'esprits animaux, sont aussi utiles & rendent le sujet aussi excellent que les pensées de l'Ame qui s'évanouissent à mesure qu'elle pense; ces pensées n'étant pas plutôt hors de sa vûe, qu'elles se dissipent pour jamais, sans laisser aucun souvenir après elles. La Nature ne fait rien en vain, ou pour des fins peu considérables: & il est bien mal-aisé de concevoir que notre divin Créateur, dont la sagesse est infinie, nous ait donné la faculté de penser, qui est si admirable, & qui approche le plus de l'excellence de cet Etre incompréhensible, pour être employée, d'une maniére si inutile, la quatrième partie du tems qu'elle est en action, pour le moins; de sorte qu'elle pense constamment durant tout ce tems là, sans se souvenir d'aucune de ses pensées, sans en retirer aucun avantage pour elle-même, ou pour les autres, & sans être par-là d'aucune utilité à quoi que ce soit dans ce Monde. Si nous pensons bien à cela, nous ne trouverons pas, je m'assure, que le mouvement de la Matiére, toute brute & toute insen-

l'Ame, quoiqu'elle pense, l'ignore, & ne sait qu'elle pense que lorsqu'elle communique ses pensées.

Peut-

sible qu'elle est, puisse être, nulle part dans le Monde, si inutile, & si absolument hors d'œuvre.

Essai Philosophique concernant l'Entendement humain, &c. par M. Locke, Liv. II. Chap. I. pag. 67, & suiv. troisième Edition de Pierre Mortier 1735.

a L'ame pense, disent ces gens-là, pendant le plus profond sommeil. Mais lorsque l'Ame pense, & qu'elle a des perceptions, elle est, sans doute, aussi capable de recevoir des idées de plaisir ou de douleur, qu'aucune autre idée que ce soit, & elle doit nécessairement sentir en elle-même ses propres perceptions. Cependant si l'Ame a toutes ces perceptions à part, il est visible, que l'homme qui est endormi, n'en a aucun sentiment en lui-même. Supposons donc que Castor étant endormi, son ame est séparée de son Corps pendant qu'il dort: supposition qui ne doit point paroitre impossible à ceux avec qui j'ai présentement affaire, lesquels accordent si librement la vie à tous les autres Animaux différens de l'Homme sans leur donner une Ame, qui connoisse & qui pense. Ces gens-là, dis-je, ne peuvent trouver aucune impossibilité ou contradiction à dire, que le Corps puisse vivre sans ame, ou que l'Ame puisse subsister, penser, ou avoir des perceptions, même celles de plaisir ou de douleur, sans être jointe à un Corps. Cela étant, supposons que l'Ame de Castor, séparée de son Corps pendant qu'il dort, a ses pensées à part: supposons encore, qu'elle choisit pour théâtre de ses pensées le Corps

Peut-on croire que l'Ame, ſi ſon eſſence étoit de penſer, ignoreroit [a] qu'elle penſe? Quelle autre faculté doit lui en faire

d'un autre homme, celui de Pollux, par exemple, qui dort ſans ame; car ſi, tandis que Caſtor eſt endormi, ſon Ame peut avoir des penſées dont il n'a aucun ſentiment en lui-même, n'importe quel lieu ſon ame choiſiſſe pour penſer. Nous avons par ce moyen le Corps de deux hommes, qui n'ont entr'eux qu'une ſeule Ame, & que nous ſuppoſons endormis, & éveillés tour à tour; de ſorte que l'Ame penſe toujours dans celui des deux qui eſt éveillé, dequoi celui qui eſt endormi n'a jamais aucun ſentiment en lui-même, ni aucune perception quelle qu'elle ſoit. Je demande préſentement, ſi Caſtor & Pollux n'ayant qu'une ſeule Ame qui agit en eux par tour, de ſorte qu'elle a, dans l'un, des penſées & des perceptions, dont l'autre n'a jamais aucun ſentiment, & auxquelles il ne prend jamais aucun interêt; je demande, dis-je, ſi dans ce cas-là Caſtor & Pollux ne ſont pas deux perſonnes auſſi diſtinctes, que Caſtor & Hercule, ou que Socrate & Platon; & ſi l'un d'eux ne pourroit point être fort heureux, & l'autre tout-à fait miſérable? C'eſt juſtement par la même raiſon que ceux qui diſent, que l'Ame a en elle-même des penſées dont l'homme n'a aucun ſentiment, ſéparent l'Ame d'avec l'Homme, & diviſent l'Homme même en deux perſonnes diſtinctes. Car je ſuppoſe qu'on ne s'aviſera pas de faire conſiſter l'identité des perſonnes dans l'union de l'Ame avec certaines particules de matiére qui ſoient les mêmes en nombre; parceque ſi cela étoit néceſſaire pour conſtituer l'identité de

faire ressouvenir? L'on prétend prouver que l'Ame peut avoir des pensées dont elle ne se rappelle jamais le souvenir, parce que nous oublions souvent les songes que nous savons avoir faits pendant notre sommeil, & que nous nous rappellons quelquefois, lorsque nous sommes éveillés; mais en raisonnant de cette maniére, on n'a point fait attention que ces raisons ne prouvent point que l'Ame pense toujours, ou qu'elle agisse par elle-même dans les songes; elles concluent seulement qu'elle a été affectée pendant le sommeil par des causes internes de la même maniére qu'elle l'étoit par les choses qui font l'objet de ses songes. Car pour mettre en évidence que l'Ame pense toujours, il faudroit qu'indépendamment de la disposition du corps, l'Homme eût toujours des songes [3]; ce qui ne pouvant être prouvé met en droit de nier que l'Ame pense toujours.

On

la personne, il seroit impossible dans ce flux perpétuel où sont les particules de notre Corps, qu'aucun homme pût être la même personne, deux jours, ou même deux momens de suite. *Essai Philosophique* concernant l'Entendement Hum. &c. Liv. II. Chap. I. p. 66, & suiv.

3 Ainsi le moindre assoupissement où nous jette le sommeil, suffit, ce me semble, pour renverser la doctrine de ceux qui soutiennent que l'Ame pense toujours.

On demande si un Enfant qui est obligé d'apprendre par cœur douze ou quinze vers de Virgile, après les avoir lus trois ou quatre fois immédiatement avant que de s'endormir, & les recitant fort bien le lendemain à son réveil ; on demande, dis-je, si l'Ame de cet Enfant a pensé à ces vers pendant qu'il étoit enseveli dans un profond sommeil ? On suppose que l'Enfant ne sait point si son Ame a pensé à ces vers, cependant-l'on croit pouvoir soupçonner avec quelque apparence de raison que son Ame a effectivement ruminé sur ces vers; mais quelle apparence de raison y a-t-il de croire que cet Enfant a ruminé sur ces vers pendant son sommeil, puisqu'il ne s'en ressouvient point ? Ne suffit-il point que nous ayons la faculté de rappeller les idées que nous avons conçues, pour connoître que cet Enfant se ressouviendra le lendemain de sa leçon, sans qu'il soit

Du moins ceux à qui il arrive de dormir sans faire aucun songe, ne peuvent jamais être convaincus que leurs pensées soient en action, quelquefois pendant quatre heures, sans qu'ils en sachent rien; & si on les éveille au milieu de cette contemplation dormante, & qu'on les prenne, pour ainsi dire, sur le fait, il ne leur est pas possible de rendre compte de ces prétendues contemplations. *Idem, ibid.* p. 67.

ſoit beſoin pour cela de ſuppoſer que ſon Ame ait été occupée pendant la nuit à ruminer ſur ces vers?

En vérité je ne conçois point quelles ſont ces penſées ſecretes qu'on accorde à l'Ame, & je penſe que Mr. Locke eſt fondé lorsqu'il dit 4: „On ſuppoſera peut-être, que „dans le plus profond ſommeil l'Ame a des „penſées, que la Mémoire ne retient point; „mais il paroît bien mal-aiſé à concevoir „que dans ce moment l'Ame penſe dans un „homme endormi, & le moment ſuivant „dans un homme éveillé, ſans qu'elle ſe „reſſouvienne, ni qu'elle ſoit capable de „rappeller la mémoire de la moindre cir„conſtance de toutes les penſées qu'elle „vient d'avoir en dormant. Pour perſua„der une choſe qui paroît ſi inconcevable, „il faudroit la prouver autrement que par „une ſimple affirmation. Car qui peut ſe „figurer, ſans en avoir d'autre raiſon, que „l'aſſertion magiſtrale de la perſonne qui „l'affirme, qui peut, dis-je, ſe perſuader „ſur un auſſi foible fondement, que la plus „grande partie des hommes penſent durant „toute leur vie, plusieurs heures chaque „jour, à des choſes dont ils ne peuvent ſe „reſſou-

4 *Idem, ibid.* p. 67.

„reſſouvenir le moins du monde, ſi dans „le tems même que leur Eſprit en eſt actuellement occupé, on leur demande ce „que c'eſt? Je crois pour moi que la plûpart des hommes paſſent une grande partie de leur ſommeil ſans ſonger; & j'ai ſu „d'un homme, qui dans ſa jeuneſſe s'étoit „appliqué à l'étude & avoit la mémoire „aſſez heureuſe, qu'il n'avoit jamais fait „aucun ſonge, avant que d'avoir eu la fiévre dont il venoit d'être guéri dans le tems „qu'il me parloit. Il avoit alors 25 ou 26 „ans. On pourroit, je crois, trouver pluſieurs exemples ſemblables dans le Monde. „Il n'y a du moins perſonne qui, parmi „ceux de ſa connoiſſance, n'en trouve aſſez „qui paſſent la plus grande partie des nuits „ſans ſonger".

Le ſentiment, *Monſieur*, que l'illuſtre Locke a renouvellé & ſoutenu avec toute la ſolidité poſſible, que toutes les idées nous viennent par les Sens & par la réfléxion, a été combattu avec beaucoup de force; mais c'eſt en vain qu'on a voulu le détruire. Les plus fortes preuves parlent en ſa faveur, & font voir qu'il n'y a point d'idée primitive qui ne nous vienne par les Sens. Ce Philoſophe Anglois montre d'abord

d'abord que la principale raison [5], par laquelle on prétend prouver qu'il y a certaines idées innées, & qui se tire *du consentement universel que tous les hommes donnent à certaines propositions*, ne sert à rien. Il entre

5 Il n'y a pas d'opinion plus communément reçue que celle qui établit qu'il y a de certains Principes, tant pour la spéculation que pour la pratique, (car on en compte de ces deux sortes) de la vérité desquels tous les hommes conviennent généralement: d'où l'on infére qu'il faut que ces Principes-là soient autant d'impressions, que l'Ame de l'Homme reçoit avec l'existence, & qu'elle apporte au monde avec elle aussi nécessairement, & aussi réellement, qu'aucune de ses facultés naturelles. Je remarque d'abord que cet Argument, tiré du consentement universel, est sujet à cet inconvénient: que quand le fait seroit certain, je veux dire qu'il y auroit effectivement des vérités sur lesquelles tout le Genre Humain seroit d'accord, ce consentement universel ne prouveroit point que ces vérités fussent innées, si l'on pouvoit montrer une autre voie, par laquelle les hommes ont pu arriver à cette uniformité de sentiment sur les choses dont ils conviennent; ce qu'on peut fort bien faire, si je ne me trompe. *Idem, ibid.* Liv. I. Chap. I. p. 8.

6 Mais ce qui est encore pis, la raison qu'on tire du consentement universel, pour faire voir qu'il y a des Principes innés, est, ce me semble, une preuve démonstrative qu'il n'y a point de semblable principe; parce qu'il n'y a effectivement aucun principe sur lequel tous

tre ensuite dans le détail de ces Propositions; [6] & fait voir que les plus claires & les plus évidentes ne sont pas même reçues universellement, & qu'elles ne peuvent être gravées dans l'Ame, puisqu'elles ne sont pas connues [7] des

les hommes s'accordent généralement. Et pour commencer par les notions spéculatives, voyez deux de ces principes célébres, auxquels on donne, préférablement à tout autre, la qualité de Principes innés: „Tout ce „qui est, est; & il est impossible qu'une chose soit & „ne soit pas en même tems". Ces Propositions ont passé si constamment pour des Maximes universellement reçues, qu'on trouvera, sans doute, fort étrange, que qui que ce soit ose leur disputer ce titre. Cependant je prendrai la liberté de dire, que tant s'en faut qu'on donne un consentement général à ces deux Propositions, qu'il y a une grande partie du Genre Humain à qui elles ne sont pas même connues. *Idem, ibid.*

7 Car premiérement, il est clair que les Enfans & les Idiots n'ont pas la moindre idée de ces Principes, & qu'ils n'y pensent en aucune maniére; ce qui suffit pour détruire ce consentement universel, que toutes les vérités innées doivent produire nécessairement. Car de dire, qu'il y a des vérités imprimées dans l'Ame, que l'âme n'apperçoit ou n'entend point, c'est, ce me semble, une espèce de contradiction, l'action d'imprimer ne pouvant marquer autre chose, (supposé qu'elle signifie quelque chose de réel en cette rencontre) que faire appercevoir certaines vérités. Car imprimer quoi que ce soit dans l'Ame, sans que l'Ame l'apperçoive, c'est,

des Enfans, des Idiots, des gens simples,

à mon sens, une chose à peine intelligible. Si donc il y a de telles impressions dans les Ames des Enfans & des Idiots, il faut nécessairement que les Enfans & les Idiots apperçoivent ces impressions, qu'ils connoissent les vérités qui sont gravées dans leur Esprit, & qu'ils y donnent leur consentement ; mais comme cela n'arrive pas, il est évident qu'il n'y a point de telles impressions. Or si ce ne sont pas des notions imprimées naturellement dans l'Ame, comment peuvent-elles être innées? Et si elles y sont imprimées, comment peuvent-elles lui être inconnues? Dire qu'une notion est gravée dans l'Ame, & soutenir en même tems que l'Ame ne la connoit point, & qu'elle n'en a eu encore aucune connoissance, c'est faire de cette impression un pur néant. On ne peut point assûrer qu'une certaine Proposition soit dans l'Esprit, lorsque l'Esprit ne l'a point encore apperçue, & qu'il n'en a découvert aucune idée en lui-même ; car si l'on peut le dire de quelque Proposition en particulier, on pourra soutenir par la même raison, que toutes les propositions qui sont véritables, & que l'Esprit pourra jamais regarder comme telles, sont déjà imprimées dans l'Ame. Puisque, si l'on peut dire qu'une chose est dans l'Ame, quoique l'Ame ne l'ait pas encore connue, ce ne peut être qu'à cause qu'elle a la capacité ou la faculté de la connoître ; faculté qui s'étend sur toutes les vérités qui pourront venir à sa connoissance. Bien plus, à le prendre de cette maniére, on peut dire qu'il y a des vérités gravées dans l'Ame, que l'Ame n'a pourtant jamais connues, & qu'elle ne connoitra jamais. Car un

ples, &c. Il va enſuite plus avant, & il examin-

homme peut vivre long-tems, & mourir enfin dans l'ignorance de plufieurs vérités que ſon Eſprit étoit capable de connoître, & même avec une entiére certitude. De ſorte que ſi par ces impreſſions naturelles qu'on ſoutient être dans l'Ame, on entend la capacité que l'Ame a de connoître certaines vérités, il s'enſuivra de là, que toutes les vérités qu'un homme vient à connoître, ſon autant de vérités innées. Et ainſi cette grande queſtion ſe réduira uniquement à dire, que ceux qui parlent des Principes innés, parlent très improprement : mais que dans le fond ils croyent la même choſe que ceux qui nient qu'il y en ait ; car je ne penſe pas que perſonne ait jamais nié, que l'Ame ne fût capable de connoître pluſieurs vérités.

C'eſt cette capacité, dit on, qui eſt innée, & c'eſt la connoiſſance de telle ou telle vérité qu'on doit appeller acquiſe. Mais ſi c'eſt-là tout ce qu'on prétend, à quoi bon s'échauffer à ſoutenir qu'il y a certaines maximes innées ? Et s'il y a des vérités qui puiſſent être imprimées dans l'Entendement, ſans qu'il les apperçoive, je ne vois pas comment elles peuvent différer, par rapport à leur origine, de toute autre vérité que l'Eſprit eſt capable de connoître. Il faut, ou que toutes ſoient innées, ou qu'elles viennent toutes d'ailleurs dans l'Ame. C'eſt en vain qu'on prétend les diſtinguer à cet égard. Et par conſéquent quiconque parle de Notions innées dans l'Entendement, (s'il entend par-là certaines vérités particuliéres) ne ſauroit imaginer que ces Notions ſoient dans l'Entendement de telle maniére, que l'Entendement ne les ait jamais ap-

examine [8] si les hommes connoissent ces prétendues vérités dès qu'ils font usage de leur

perçues, & qu'il n'en ait effectivement aucune connoissance. Car si ces mots, être dans l'Entendement, emportent quelque chose de positif, ils signifient, être apperçu & compris par l'Entendement. De sorte que soutenir qu'une chose est dans l'Entendement, & qu'elle n'est pas conçue par l'Entendement, qu'elle est dans l'Esprit, sans que l'Esprit l'apperçoive, c'est autant que si l'on disoit, qu'une chose est & n'est pas dans l'Esprit, ou dans l'Entendement. Si donc ces deux propositions: „Ce qui est, est; & il est impossible qu'une chose soit, „& ne soit pas en même tems", étoient gravées dans l'Ame des hommes par la Nature, les Enfans ne pourroient pas les ignorer; les petits enfans, dis-je, & tous ceux qui ont une Ame, devroient les avoir nécessairement dans l'Esprit, en reconnoître la vérité, & y donner leur consentement. *Idem, ibid.* p. 9. & suiv.

8 Pour éviter cette difficulté, les défenseurs des idées innées ont accoutumé de répondre, que les hommes connoissent ces vérités & y donnent leur consentement, dès qu'ils commencent à avoir l'usage de leur Raison; ce qui suffit, selon eux, pour faire voir que ces vérités sont innées. *Idem, ibid.* p. 10.

Je répons à cela, que des expressions ambigues qui ne signifient presque rien, passent pour des raisons évidentes dans l'esprit de ceux qui, pleins de quelque préjugé, ne prennent pas la peine d'examiner avec assez d'application ce qu'ils disent pour défendre leur propre sentiment. C'est ce qui paroît évidemment dans cette occasion. Car pour donner à la réponse que je viens

ſeur Raiſon. Il conclut 9 que quand cela ſeroit vrai, il ne s'enſuit pas qu'elles ſoient innées,

de propoſer, un ſens tant ſoit peu raiſonnable, par rapport à la queſtion que nous avons en main, on ne lui peut faire ſignifier que l'une ou l'autre de ces deux choſes, ſavoir, qu'auſſi-tôt que les hommes viennent à faire uſage de la Raiſon, ils s'apperçoivent des principes qu'on ſuppoſe être imprimés naturellement dans l'Eſprit, ou bien, que l'uſage de la Raiſon les leur fait découvrir & connoître avec certitude. Or ceux à qui j'ai affaire, ne ſauroient montrer par aucune de ces deux choſes qu'il y ait des Principes innés. *Idem, ibid.* pag. 10.

9 S'ils diſent que c'eſt par l'uſage de la Raiſon que les hommes peuvent découvrir ces Principes, & que cela ſuffit pour prouver qu'ils ſont innés, leur raiſonnement ſe réduira à ceci, que toutes les vérités que la Raiſon peut nous faire connoître & recevoir comme autant de vérités certaines & indubitables, ſont naturellement gravées dans notre Eſprit; puiſque le conſentement univerſel qu'on a voulu faire regarder comme le ſceau auquel on peut connoître que certaines vérités ſont innées, ne ſignifie dans le fond autre choſe, ſi ce n'eſt qu'en faiſant uſage de la Raiſon, nous ſommes capables de parvenir à une connoiſſance certaine de ces vérités, & d'y donner notre conſentement. Et à ce compte-là, il n'y aura aucune différence entre les Axiomes des Mathématiciens & les Théorêmes qu'ils en déduiſent. Principes & Concluſions, tout ſera également inné: puiſque toutes ces choſes ſont des découvertes, qu'on fait par le moyen de la Raiſon, & que

innées, puisque toutes ces choses sont découvertes par le moyen de la Raison, & que ce sont des vérités qu'une Créature raisonnable peut connoître en s'appliquant à les chercher; & que ce qui prouve [10] évidemment que ces Propositions qu'on appelle innées ne le sont pas, c'est qu'elles ne sont connues qu'après qu'on les a proposées.

Je vous avouerai, *Monsieur*, que je suis fort porté à croire que toutes les idées, ainsi que le dit Mr. Locke, nous viennent

par

ce sont des vérités qu'une Créature raisonnable peut connoître certainement, si elle s'applique comme il faut à les rechercher. *Idem, ibid.* p. 10.

10 Mais il reste encore une chose à remarquer sur le consentement qu'on donne à certaines Propositions, dès qu'on les entend prononcer & qu'on en comprend le sens; c'est que, bien loin que ce consentement fasse voir que ces Propositions sont innées; c'est justement une preuve du contraire; car cela suppose que des gens, qui sont instruits de diverses choses, ignorent ces Principes jusqu'à ce qu'on les leur ait proposés; & que personne ne les connoît avant que d'en avoir ouï parler. Or si ces vérités étoient innées, quelle nécessité y auroit-il de les proposer, pour les faire recevoir? Car étant déja gravées dans l'Entendement par une impression naturelle & originale, supposé qu'il y eût une

par les Sens & la réfléxion. Je n'ignore pas les difficultés que font les Cartésiens sur le plus ou le moins de facilité que nous avons d'appercevoir certaines vérités plutôt que d'autres; mais il me semble que cela marque seulement la facilité que nous avons de concevoir le rapport qu'une vérité inconnue a avec une autre dont nous avons déjà l'idée. Je crois encore avec le Philosophe Anglois, que la nécessité qu'il y avoit que Dieu imprimât l'idée de son existence dans notre Esprit ne prouve rien en faveur des

telle impression, comme on le prétend, elles ne pourroient qu'être déja connues. Dira-t-on qu'en les proposant on les imprime plus nettement dans l'Esprit que la Nature n'avoit su faire? Mais si cela est, il s'ensuivra de là, qu'un homme connoît mieux ces vérités après qu'on les lui a enseignées, qu'il ne faisoit auparavant. D'où il faudra conclurre, que nous pouvons connoître ces Principes d'une maniére plus évidente, lorsqu'ils nous sont exposés par d'autres hommes, que lorsque la Nature seule les a imprimés dans notre Esprit; ce qui s'accorde fort mal avec ce qu'on dit qu'il y a des Principes innés, rien n'étant plus propre à en affoiblir l'autorité. Car dès-là, ces principes deviennent incapables de servir de fondement à toutes nos autres connoissances, quoi qu'en veuillent dire les Partisans des idées innées, qui leur attribuent cette prérogative. *Idem, ibid.* pag, 17, & suiv.

des idées innées, puisqu'il nous a donné les Sens [11] pour appercevoir ses merveilles, & les facultés pour en juger.

Quoi-

11 Si aucune idée peut être regardée comme innée, on doit pour plusieurs raisons recevoir en cette qualité l'idée de Dieu, préférablement à toute autre: car il est difficile de concevoir comment il pourroit y avoir des Principes de Morale innés sans une idée innée de ce qu'on nomme Divinité; parce que ôté l'idée d'un Législateur, il n'est plus possible d'avoir l'idée d'une Loi, & de se croire obligé de l'observer. Or sans parler des Athées dont les Anciens ont fait mention, & qui sont flétris de ce titre odieux sur la foi de l'Histoire, n'a-t-on pas découvert, dans ces derniers Siècles, par le moyen de la Navigation, des Nations entiéres qui n'avoient aucune idée de Dieu, à la Baye de *Soldanie* dans le Bresil, & dans les Iles Caribes, &c. Voici les propres termes de Nicolas del Techo dans les Lettres qu'il écrit du Paraguai touchant la conversion des Caaigues: *Reperi eam Gentem nullum nomen habere quod Deum, & Hominis Animam significet, nulla Sacra habet, nulla Idola;* c'est-à-dire, „j'ai trouvé que cette Nation n'a aucun „mot qui signifie Dieu & l'Ame de l'Homme; qu'elle „n'observe aucun Culte religieux, & n'a aucune Idole". Ces exemples sont pris de Nations où la Nature inculte a été abandonnée à elle-même sans avoir reçu aucun secours des Lettres, de la Discipline, & de la culture des Arts & des Sciences. Mais il se trouve d'autres Peuples, qui ayant joui de tous ces avantages dans un degré très-considérable, ne laissent pas d'être privés de l'idée & de la connoissance de Dieu.

Quoique très-porté en faveur de l'opinion de Mr. Locke je ne la regarde cependant pas comme d'une évidence Mathématique;

Bien des gens feront fans doute furpris, comme je l'ai été, de voir que les Siamois font de ce nombre. Il ne faut pour s'en affûrer, que confulter *La Loubère*, Envoyé du Roi de France Louïs XIV. dans ce Pays-là, lequel ne nous donne pas une idée plus avantageufe à cet égard des Chinois eux-mêmes. Et fi nous ne voulons pas l'en croire, les Miffionnaires de la Chine, fans en excepter même les Jéfuites, grands Panégyriftes des Chinois, qui tous s'accordent unanimément fur cet Article, nous convaincront que dans la Secte des Lettrés, qui font le Parti dominant, & fe tiennent attachés à l'ancienne Religion du Pays, ils font tous Athées. Voyez *Navarette*, & le Livre intitulé, *Hiftoria Cultûs Sinenfium*, Hiftoire du Culte des Chinois.

Et peut-être que fi nous examinions avec foin la vie & les difcours de bien des gens qui ne font pas fi loin d'ici, nous n'aurions que trop de fujet d'appréhender que dans les Pays les plus civilifés il ne fe trouve plufieurs perfonnes qui ont des idées fort foibles & fort obfcures d'une Divinité, & que les plaintes qu'on fait en Chaire du progrès de l'Atheïsme, ne foient que trop bien fondées. De forte que, bien qu'il n'y ait que quelques Scélérats entiérement corrompus, qui ayent l'imprudence de fe déclarer Athées, nous en entendrions, peut-être, beaucoup plus qui tiendroient le même langage, fi la crainte de l'Epée du Magiftrat, ou les cenfures de leurs voifins ne leur fermoient la bouche; tout prêts d'ailleurs à publier auffi ouvertement

tique; mais j'y donne mon approbation, parce qu'elle a plus de probabilité que celle qu'on

leur Athéïsme par leurs discours, qu'ils le font par les déréglemens de leur vie, s'ils étoient délivrés de la crainte du châtiment, & qu'ils eussent étouffé toute pudeur.

Mais supposé que tout le Genre Humain eut quelque idée de Dieu dans tous les endroits du Monde (quoique l'Histoire nous enseigne directement le contraire), il ne s'ensuivroit nullement de-là que cette idée fût innée. Car quand il n'y auroit aucune Nation qui ne désignât Dieu par quelque nom, & qui n'eût quelques notions obscures de cet Etre suprême, cela ne prouveroit pourtant pas que ces notions fussent autant de caractères gravés naturellement dans l'Ame; non plus que les mots de Feu, de Soleil, de Chaleur, ou des nombres, ne prouvent point que les idées que ces mots signifient soient innées, parce que les Hommes connoissent & reçoivent universellement les noms & les idées de ces choses. Comme au contraire, de ce que les hommes ne désignent Dieu par aucun nom, & n'en ont aucune idée, on n'en peut rien conclurre contre l'existence de Dieu, non plus que ce ne seroit pas une preuve, qu'il n'y a point d'Aimant dans le Monde, parce qu'une grande partie des hommes n'ont aucune idée d'une telle chose, ni aucun nom pour la désigner; ou qu'il n'y a point d'Espèces différentes & distinctes d'Anges ou d'Etres intelligens au-dessus de nous, par la raison que nous n'avons point d'idée de ces Espèces distinctes, ni aucun nom pour en parler. Comme c'est

qu'on lui oppose. Car puisque nous n'avons aucune connoissance évidente de la nature

par le langage ordinaire de chaque Païs que les hommes viennent à faire provision de mots, ils ne peuvent guères éviter d'avoir quelque espèce d'idée des choses dont ceux avec qui ils conversent, ont souvent occasion de les entretenir sous certains noms : & si c'est une chose qui emporte avec elle l'idée d'excellence, de grandeur, ou de quelque qualité extraordinaire, qui interesse par quelque endroit, & qui s'imprime dans l'Esprit sous l'idée d'une Puissance absolue & irrésistible qu'on ne puisse s'empêcher de craindre, une telle idée doit, suivant toutes les apparences, faire de plus fortes impressions, & se répandre plus loin qu'aucune autre, sur-tout si c'est une idée qui s'accorde avec les plus simples lumiéres de la Raison, & qui découle naturellement de chaque partie de nos connoissances. Or telle est l'idée de Dieu: car les marques éclatantes d'une Sagesse & d'une Puissance extraordinaires paroissent si visiblement dans tous les Ouvrages de la Création, que toute Créature raisonnable, qui voudra y faire une sérieuse réflexion, n'y sauroit manquer de découvrir l'Auteur de toutes ces merveilles ; & l'impression que la découverte d'un tel Etre doit faire nécessairement sur l'Ame de tous ceux qui en ont entendu parler une seule fois, est si grande & entraîne avec elle une suite de pensées d'un si grand poids, & propres à se répandre dans le Monde, qu'il me paroît tout-à-fait étrange, qu'il puisse se trouver sur la Terre une Nation entiére d'hommes, assez stupides pour n'avoir aucune idée de Dieu; cela, dis-je, me semble aussi sur-

nature de notre Ame, nous ne pouvons par conféquent en avoir de celle de nos idées.

Ce qui me fait croire que le fentiment de ceux qui difent que *toutes les idées que nous avons font innées ; & que les Sens ne fervent qu'à les développer, n'eft point fans apparence de vérité*, c'eft que l'on ne conçoit point comment le fimple attouchement d'un Nerf, communiqué au Cerveau, produit l'idée de la chofe qui l'a incité. Car quel rapport y a-t-il entre le mouvement d'un nerf qui affecte d'une certaine maniére le Cerveau, & l'idée ou la fenfation qu'il produit? L'on peut dire que c'eft en vertu de la loi générale que Dieu a établie; mais l'on pourra demander fi Dieu crée à chaque inftant de nouvelles idées dans notre Ame à proportion que de nouveaux objets fe préfentent & qu'ils agiffent différemment fur nos Sens? Dans la fuppofition que toutes les idées font innées, il ne me paroît point qu'il foit befoin de cette création continuelle, il fuffit alors qu'un homme faffe un bon ufage de fes Sens pour acquérir toutes les idées que Dieu a imprimées dans fon Ame, & dont il

prenant que d'imaginer des hommes qui n'auroient aucune idée des Nombres ou du Feu. *Effai Philofophique*

il a besoin dans cette vie; peut-être même que les Théologiens trouveroient leur compte dans cette opinion pour expliquer la diversité des dons & des talens qu'il a confiés aux hommes, ayant imprimé dans les Ames des uns les idées de plus de choses que dans celles des autres.

Si je voulois, *Monsieur*, entrer dans le détail de toutes les beautés répandues dans les différens Ouvrages de Mr. Locke, & surtout dans son Essai sur l'Entendement Humain, un Volume entier ne suffiroit pas. Souffrez donc, *Monsieur*, que je ne passe pas les bornes que je me suis prescrites, & que je me contente de vous rapporter quelques particularités de la Vie & de la Mort de ce grand Homme, extraites de l'Eloge qu'on a placé à la tête de son Livre, & qui se trouve aussi dans les Nouvelles de la République des Lettres.

La simplicité, la modestie, la politesse & la probité furent les principales vertus de Mr. Locke. Il n'eut ni l'orgueil de certains Philosophes, ni la présomption de presque tous les Savans, ni le maintien affecté des Théolo-

concernant l'Entendement Humain, &c. Lib. I. Chap. III. pag. 45. & *suiv.*

Théologiens, dont l'air auftère & férieux fait bien souvent tout le mérite. Il eft vrai qu'on en peut trouver quelques-uns qui aiment la paix; mais on ne doit jamais efpérer d'en rencontrer qui ayent l'air fimple, naturel, & qui dérident entiérement leur front. Mr. Locke paroiffoit toujours tel qu'il étoit: chez lui rien n'étoit affecté; l'Auteur de fon Eloge ne nous laiffe fur cela aucun doute.

„Mr. Locke *dit-il* [12], étoit fi éloigné de „prendre ces airs de gravité, par où certai-„nes gens, favans & non favans, aiment à „fe diftinguer du refte des hommes, qu'il „les regardoit au contraire comme une „marque infaillible d'impertinence. Quel-„quefois même il fe divertiffoit à imiter cet-„te gravité concertée, pour la tourner plus „agréablement en ridicule; & dans ces ren-„contres il fe fouvenoit toujours de cette „Maxime du Duc de la Rochefoucault, qu'il „admiroit fur toutes les autres. *La Gravité „eft un myftère du Corps, inventé pour cacher „les défauts de l'efprit.* Il aimoit auffi à con-„firmer fon fentiment fur cela par celui du „fameux

12 Eloge de Mr. Locke, placé à la tête de fon Effai Philofophique, p. XXIII.

„fameux. Comte de Shaftsbury, à qui il „prenoit plaisir de faire honneur de toutes „les choses qu'il croyoit avoir apprises dans „sa conversation.

La modestie de Mr. Locke étoit aussi grande que sa politesse. Il ne se prévalut jamais, non seulement de son mérite personnel & de la réputation qu'il lui avoit acquis; mais encore des Emplois & des Charges considérables qu'il exerça. L'Esprit & la Vertu furent toujours d'accord chez lui.

„Je ne sai [13] si sous le Roi Guillaume, „le mauvais état de sa santé lui fit refuser „d'aller en Ambassade dans une des plus con- „sidérables Cours de l'Europe: il est certain „du moins, que ce grand Prince le jugea „digne de ce Poste; & personne ne doute „qu'il ne l'eût rempli glorieusement.

„Le même Prince lui donna après cela, „une place parmi les Seigneurs Commissai- „res qu'il établit pour avancer l'interêt du „Négoce & des Plantations. Mr. Locke „exerça cet Emploi durant plusieurs années „& l'on dit (*absit invidia verbo*) qu'il étoit „comme l'Ame de ce noble Corps. Les „Marchands les plus expérimentés admiroient qu'un

[13] *Idem ibid.* p. XXIV, & suiv.

„qu'un homme qui avoit passé sa vie à
„l'étude de la Médecine, des Belles-Lettres,
„ou de la Philosophie, eût des vûes plus
„étendues & plus sûres qu'eux sur une chose
„à quoi ils s'étoient uniquement appliqués
„dès leur premiere jeunesse. Enfin, lorsque
„Mr. Locke ne put plus passer l'Eté à Lon-
„dres sans exposer sa vie, il alla se démettre
„de cette Charge entre les mains du Roi, par
„la raison que sa santé ne pouvoit plus lui
„permettre de rester longtems à Londres.
„Cette raison n'empêcha pas le Roi de solli-
„citer Mr. Locke à conserver son Poste,
„après lui avoir dit expressément qu'encore
„qu'il ne pût demeurer à Londres que quel-
„ques semaines, ses services dans cette Place
„ne laisseroient pas de lui être fort utiles;
„mais il se rendit enfin aux instances de Mr.
„Locke, qui ne pouvoit se résoudre à garder
„un Emploi aussi important que celui-là,
„sans en faire les fonctions avec plus de ré-
„gularité. Il forma & exécuta ce dessein
„sans en dire mot à qui que ce soit, évitant
„par une générosité peu commune ce que
„d'autres auroient recherché fort soigneuse-
„ment. Car en faisant savoir qu'il étoit
„prêt à quitter cet Emploi, qui lui portoit
„mille Livres sterling de revenu, il lui étoit
„aisé d'entrer dans une espèce de composi-
„tion

„tion avec tout Prétendant, qui averti en „particulier de cette nouvelle & appuyé du „crédit de Mr. Locke, auroit été par-là en „état d'emporter la place vacante sur toute „autre personne. On ne manqua pas de le „lui dire, & même en forme de reproche. „Je le savois bien, répondit-il, mais ç'a été „pour cela même que je n'ai pas voulu com„muniquer mon dessein à personne. J'avois „reçu cette Place du Roi, j'ai voulu la lui „remettre pour qu'il en pût disposer selon „son bon plaisir.

Je vous demande, *Monsieur*, si l'on trouve beaucoup de Savans aujourd'hui qui pensent de la maniére de Mr. Locke? En Hollande, en France, en Angleterre même, que ne viendroit-on pas à bout de faire faire pour de l'argent? Ce Métal précieux a autant de crédit dans la République des Lettres, que dans les Etats où l'avarice & la cupidité dominent le plus. On s'étonne qu'il y ait en Italie des gens, qui se louent pour faire des meurtres, & dont le métier est d'assassiner, comme celui d'un Cordonnier est de faire des Souliers: je conviens que cela paroît le comble de l'infamie; mais combien ne trouve-t-on pas d'Auteurs mercenaires, qui imitent parfaitement ces Bandits, & qui, pour un Ecu donné par un Libraire avide,

vo-

missent dans une Préface, ou dans quelque autre endroit, les injures les plus infâmes & les calomnies les plus atroces? On fait avec la plume dans la République des Lettres ce qu'on exécute à Naples avec le fer. Cette différence est bien petite & la perte de l'honneur est bien aussi sensible que celle de la vie. Entre Dominico Pinci, fameux chez des Bandits Napolitains, & un Journaliste de Trevoux, où un Auteur tel que celui des Anecdotes Historiques & Littéraires, tout me paroît égal: je crois même que, puisque le crime est pareil, la punition devroit être semblable. Elle le seroit sans doute, s'il y avoit des Tribunaux dans la République des Lettres, qui jugeassent des crimes qui méritent une punition exemplaire.

Revenons à Mr. Locke. Ses vertus lui acquirent non seulement l'estime; mais même l'amitié de tous les honnêtes gens. Le fameux Comte de Shaftsbury, Chancelier d'Angleterre sous le Régne de Charles II. fut son intime ami. Mr. Locke l'estimoit infiniment & „rien ne [14] le flattoit plus „agréablement que l'estime que ce Seigneur „conçut pour lui presque aussi-tôt qu'il l'eut „vû

14 Eloge de Mr. Locke, pag. XXIII. & suiv.

„vu & qu'il conserva depuis tout le reste de „sa vie. Et en effet, rien ne met dans un „plus beau jour le mérite de Mr. Locke que „cette estime constante qu'eut pour lui My-„lord Shaftsbury, le plus grand Génie de „son Siècle, supérieur à tant de bons Esprits „qui brilloient de son tems à la Cour de „Charles II. non-seulement par sa fermeté, „par son intrépidité à soutenir les véritables „interêts de sa Patrie; mais encore par son „extrême habileté dans le maniment des af-„faires les plus épineuses.

Mr. Locke avoit trop de mérite & trop de réputation pour n'avoir pas des ennemis & des adversaires; aussi en eut-il en quantité. Les faux Dévots, grand nombre de Théologiens, quelques imbéciles, criérent qu'il vouloit détruire la croyance de l'immortalité de l'Ame, parce qu'il avoit avancé que „quoique nous ayons des idées de la „Matiére & de la Pensée, nous ne serons „peut-être [15] jamais capables de connoître „si un Etre purement matériel pense ou non, „par la raison qu'il nous est impossible de „découvrir par la contemplation de nos pro-„pres idées, sans Révélation, si Dieu n'a „point

15 Essai Philosop. concernant l'Entendement Humain. Liv. IV. Chap. III. p. 440, & suiv.

„point donné à quelques amas de Matiére,
„disposés comme il le trouve à propos, la
„puissance d'appercevoir & de penser; ou
„s'il á joint & uni à la Matiére ainsi disposée,
„une Substance immatérielle qui pense. Car,
„par rapport à nos notions, il ne nous est
„pas plus mal-aisé de concevoir que Dieu
„peut, s'il lui plaît, ajouter à notre idée de
„la Matiére la faculté de penser, que de
„comprendre qu'il y joigne une autre Sub-
„stance avec la faculté de penser, puisque
„nous ignorons en quoi consiste la Pensée,
„& à quelle espèce de Substances cet Etre
„tout-puissant a trouvé à propos d'accorder
„cette puissance, qui ne sauroit être dans au-
„cun Etre créé, qu'en vertu du bon plaisir
„& de la bonté du Créateur. Je ne vois pas
„quelle contradiction il y a que Dieu, cet
„Etre pensant, éternel & tout-puissant,
„donne, s'il veut, quelques degrés de senti-
„ment, de perception & de pensée à certains
„amas de Matiére créée & insensible, qu'il
„joint ensemble comme il le trouve à pro-
„pos; quoique j'aye prouvé, si je ne me
„trompe, Liv. 4. Chap. 10., que c'est une
„parfaite contradiction de supposer que la
„Matiére, qui de sa nature est évidemment
„destituée de sentiment & de pensée, puisse
„être ce premier Etre pensant qui existe de
„toute

„toute éternité. Car comment un homme „peut-il s'assûrer, que quelques perceptions, „comme vous diriez le Plaisir & la Douleur, „ne sauroient se rencontrer dans certains „Corps, modifiés & mus d'une certaine ma-„niére, aussi-bien que dans une Substance „immatérielle, en conséquence du mouve-„ment des parties du Corps? Le Corps, au-„tant que nous pouvons le concevoir, n'est „capable que de frapper & d'affecter un „Corps, & le Mouvement ne peut produire „autre chose que du mouvement, si nous „nous en rapportons à tout ce que nos Idées „nous peuvent fournir, sur ce sujet; de sorte „que lorsque nous convenons que le Corps „produit le Plaisir ou la Douleur, ou bien „l'idée d'une Couleur ou d'un Son, nous „sommes obligés d'abandonner notre Raison, „d'aller au-delà de nos propres idées, & „d'attribuer cette production au seul bon „plaisir de notre Créateur. Or puisque „nous sommes contraints de reconnoître que „Dieu a communiqué au Mouvement des ef-„fets que nous ne pouvons jamais compren-„dre que le Mouvement soit capable de pro-„duire, quelle raison avons-nous de con-„clurre qu'il ne pourroit pas ordonner que „ces effets soient produits dans un Sujet que „nous ne saurions concevoir capable de les

„produire, aussi-bien que dans un Sujet sur „lequel nous ne saurions comprendre que le „Mouvement de la Matiére puisse opérer en „aucune maniére? Je ne dis point ceci pour „diminuer en aucune sorte la croyance de „*l'Immatérialité* de l'Ame. Je ne parle point „ici de probabilité, mais d'une connoissance „évidente ; & je crois que non-seulement „c'est une chose digne de la modestie d'un „Philosophe de ne pas prononcer en Maître, „lorsque l'évidence requise pour produire „la connoissance, vient à nous manquer, „mais encore, qu'il nous est utile de distin„guer jusqu'où peut s'étendre notre Connois„sance. Car l'état où nous sommes présen„tement, n'étant pas un *état de vision*, com„me parlent les Théologiens, la Foi & la „Probabilité nous doivent suffire sur plu„sieurs choses ; & à l'égard de *l'Immatérialité* „de l'Ame, dont il s'agit présentement, si „nos Facultez ne peuvent parvenir à une „certitude démonstrative sur cet Article, „nous ne le devons pas trouver étrange. „Toutes les grandes fins de la Morale & de „la Religion sont établies sur d'assez bons „fondemens, sans le secours des preuves de „l'immatérialité de l'Ame tirées de la Philo„sophie ; puisqu'il est évident que celui qui „a commencé à nous faire subsister ici com-

„me

„me des Etres ſenſibles & intelligens, & qui „nous a conſervés pluſieurs années dans cet „état, peut & veut nous faire joüir encore „d'un pareil état de ſenſibilité dans l'autre „Monde, & nous y rendre capables de rece-„voir la rétribution qu'il a deſtinée aux hom-„mes ſelon qu'ils ſe ſeront conduits dans „cette Vie. C'eſt pourquoi la néceſſité de „ſe déterminer pour ou contre l'immatéria-„lité de l'Ame n'eſt pas ſi grande, que cer-„taines gens, trop paſſionnés pour leurs pro-„pres ſentimens, ont voulu le perſuader: „dont les uns ayant l'Eſprit trop enfoncé, „pour ainſi dire, dans la Matiére, ne ſau-„roient accorder aucune exiſtence à ce qui „n'eſt pas matériel; & les autres ne trou-„vant point que la *penſée* ſoit renfermée dans „les facultés naturelles de la Matiére, aprés „l'avoir examinée en tout ſens avec toute „l'application dont ils ſont capables, ont „l'aſſûrance de conclurre de-là, que Dieu „lui-même ne ſauroit donner la vie & la „perception à une Subſtance ſolide. Mais „quiconque conſidérera combien il nous eſt „difficile d'allier la ſenſation avec une Matié-„re étendue, & l'exiſtence avec une Choſe „qui n'ait abſolument point d'étendue, con-„feſſera qu'il eſt fort éloigné de connoître „certainement ce que c'eſt que ſon Ame.

„C'eſt-là, dis-je, un point qui me ſemble „tout-à-fait au-deſſus de notre Connoiſſan-„ce. Et qui voudra ſe donner la peine de „conſidérer & d'examiner librement les em-„barras & les obſcurités impénétrables de „ces deux Hypothèſes, n'y pourra guère „trouver de raiſons capables de le détermi-„ner entiérement pour ou contre la matéria-„lité de l'Ame; puisque de quelque maniére „qu'il regarde l'Ame, ou comme une Sub-„ſtance non-étendue, ou comme de la Ma-„tiére étendue qui penſe, la difficulté qu'il „aura de comprendre l'une ou l'autre de ces „choſes l'entraînera toujours vers le ſenti-„ment oppoſé, lorsqu'il n'aura l'Eſprit ap-„pliqué qu'à l'un des deux : Méthode dérai-„ſonnable qui eſt ſuivie de certaines perſon-„nes, qui voyant que des choſes conſidérées „d'un certain côté ſont tout-à-fait incom-„préhenſibles, ſe jettent tête baiſſée dans le „parti

16 Le Docteur Stillingfleet, ſavant Prélat de l'Egliſe Anglicane, ayant pris à tâche de réfuter pluſieurs Opinions de Mr. Locke répandues dans cet Ouvrage, ſe récria principalement ſur ce que Mr. Locke avance ici, que nous ne ſaurions découvrir, ſi Dieu n'a point donné à certains amas de matiére, diſpoſés comme il le trouve à propos, la puiſſance d'appercevoir & de penſer. La queſtion eſt délicate; & Mr. Locke ayant

„parti opposé; quoiqu'il soit aussi inintelli-
„gible à quiconque l'examine sans préjugé."

Je n'ajouterai rien, *Monsieur*, à ce que dit Mr. Locke pour mettre l'opinion qu'il soutient dans tout son jour; on ne sauroit parler plus sagement, &, j'ose dire, plus conformément à la modestie qui convient à un véritable Philosophe, qui craignant également de se tromper & de tromper les autres, n'assûre jamais hardiment que ce qu'il connoît clairement & évidemment.

Parmi les adversaires de Mr. Locke le Docteur Stillingfleet tient le premier rang. Ce Prélat attaqua vivement plusieurs sentimens du Philosophe Anglois. Il s'efforça surtout de détruire ce qu'il avoit dit sur la connoissance parfaite de l'immatérialité de l'Ame. Le sage & savant Traducteur de Mr. Locke a donné dans une Note [16] un précis

eu soin dans le dernier Ouvrage qu'il écrivit pour repousser les attaques du Docteur Stillingfleet, d'étendre sa pensée sur cet Article, de l'éclaircir, & de la prouver par toutes les raisons dont il put s'aviser, j'ai cru qu'il étoit nécessaire de donner ici un Extrait exact de tout ce qu'il a dit pour établir son sentiment. La connoissance que nous avons, *dit d'abord le D. Stillingfleet*, étant fondée, selon Mr. Locke, sur nos Idées; &

précis très-exact & très-bon de cette dispute

l'idée que nous avons de la Matiére en général, étant une Substance solide; & celle du Corps une Substance étendue, solide & figurée, dire que la Matiére est capable de penser, c'est confondre l'idée de la Matiére avec l'idée d'un Esprit. Pas plus, répond Mr. Locke, que je confons l'idée de la Matiére avec l'idée d'un Cheval, quand je dis que la Matiére en général est une Substance solide & étendue; & qu'un Cheval est un Animal, ou une Substance solide, étendue, avec sentiment & motion spontanée. L'Idée de la Matiére est une Substance étendue & solide: par-tout où se trouve une telle Substance, là se trouve la Matiére & l'essence de la Matiére; quelques autres qualités non connues dans cette essence, qu'il plaise à Dieu d'y joindre par dessus. Par exemple, Dieu crée une Substance étendue & solide, sans y joindre par-dessus aucune autre chose; & ainsi nous pouvons la considérer en repos. Il joint le mouvement à quelques unes de ses parties, qui conservent toujours l'essence de la Matiére. Il en façonne d'autres parties en Plantes, & leur donne toutes les propriétés de la *végétation*, la vie & la beauté qui se trouvent dans un Rosier & un Pommier, par dessus l'essence de la Matiére en général, quoiqu'il n'y ait que de la matiére dans le Rosier & le Pommier. Et à d'autres parties il ajoute le sentiment & le mouvement spontanée, & les autres propriétés qui se trouvent dans un Eléphant. On ne doute point que la puissance de Dieu ne puisse aller jusque là, ni que les propriétés d'un Rosier, & d'un Pommier, ou d'un Eléphant, ajoutées à la Matiére,

te. Comme il est d'une étendue assez bornée, je

changent les proprietés de la Matiére. On reconnoît que dans ces choses la Matiére est toujours matiére. Mais si l'on se hazarde d'avancer encore un pas, & de dire que Dieu peut joindre à la Matiére, la Pensée, la Raison, & la Volition, aussi-bien que le sentiment & le mouvement spontanée, il se trouve aussi-tôt des gens prêts à limiter la puissance du Souverain Créateur, & à nous dire que c'est une chose que Dieu ne peut point faire, parce que cela détruit l'essence de la Matiére, ou en change les proprietés essentielles. Et pour prouver cette assertion, tout ce qu'ils disent se réduit à ceci, que la pensée & la raison ne sont pas renfermées dans l'essence de la Matiére. Elles n'y sont pas renfermées, j'en conviens, *dit Mr. Locke:* mais une proprieté qui n'étant pas contenue dans la Matiére, vient à être ajoutée à la Matiére, n'en détruit point pour cela l'essence, si elle la laisse être une Substance étendue & solide. Par-tout où cette Substance se rencontre, là est aussi l'essence de la Matiére ; mais si dès qu'une chose qui a plus de perfection, est ajoutée à la Substance, l'essence de la Matiére est détruite, que deviendra l'essence de la Matiére dans une Plante, ou dans un Animal, dont les proprietés sont si fort au-dessus d'une Substance purement solide & étendue?

Mais, ajoute-t-on, il n'y a pas moyen de concevoir comment la Matiére peut penser. J'en tombe d'accord, répond Mr. Locke: mais inférer de là que Dieu ne peut pas donner à la Matiére la faculté de penser, c'est dire que la toute-puissance de Dieu est renfermée dans des bornes fort étroites, par la raison

je crois vous faire plaisir de vous en envoyer un

que l'Entendement de l'Homme est lui-même fort borné. Si Dieu ne peut donner aucune puissance à une portion de matiére que celle que les hommes peuvent déduire de l'essence de la Matiére en général, si l'essence ou les proprietés de la Matiére sont détruites par toutes les qualités qui nous paroissent au-dessus de la Matiére, & que nous ne saurions concevoir comme des conséquences naturelles de cette essence, il est évident que l'essence de la Matiére est détruite dans la plûpart des parties sensibles de notre Systême, dans les Plantes, & dans les Animaux. On ne sauroit comprendre comment la Matiére pourroit penser; donc Dieu ne peut lui donner la puissance de penser. Si cette raison est bonne, elle doit avoir lieu dans d'autres rencontres. Vous ne pouvez concevoir que la Matiére puisse attirer la matiére à aucune distance, moins encore à la distance d'un million de milles; donc Dieu ne peut lui donner une telle puissance. Vous ne pouvez concevoir que la Matiére puisse sentir ou se mouvoir, ou affecter un Etre immatériel & être mue par cet Etre; Donc Dieu ne peut lui donner de telles puissances; ce qui est en effet nier la Pesanteur, & la révolution des Planetes autour du Soleil, changer les Bêtes en pures Machines, sans sentiment ou mouvement spontanée, & refuser à l'Homme le sentiment & le mouvement volontaire.

Portons cette régle un peu plus avant. Vous ne sauriez concevoir comment une Substance étendue & solide pourroit penser; Donc Dieu ne sauroit faire qu'elle pense. Mais pouvez-vous concevoir comment votre propre Ame, ou aucune Substance pense? Vous trouvez

un Extrait entier: vous le trouverez au bas de

à la vérité, que vous penſez. Je le trouve auſſi. Mais je voudrois bien que quelqu'un m'apprit comment ſe fait l'action de penſer; car j'avoue que c'eſt une choſe tout-à-fait au-deſſus de ma portée. Cependant je ne ſaurois en nier l'exiſtence; quoique je n'en puiſſe pas comprendre la maniére. Je trouve que Dieu m'a donné cette faculté, & bien que je ne puiſſe qu'être convaincu de ſa puiſſance à cet égard, je ne ſaurois pourtant en concevoir la maniére dont il l'exerce; & ne ſeroit-ce pas une inſolente abſurdité de nier ſa puiſſance en d'autres cas pareils, par la ſeule raiſon que je ne ſaurois comprendre comment elle peut être exercée dans ces cas-là?

Dieu, *continue Mr. Locke*, a créé une Subſtance: que ce ſoit, par exemple, une Subſtance étendue & ſolide: Dieu eſt-il obligé de lui donner, outre l'être, la puiſſance d'agir? c'eſt ce que perſonne n'oſera dire, à ce que je crois. Dieu peut donc la laiſſer dans une parfaite inactivité. Ce ſera pourtant une Subſtance. De même, Dieu crée ou fait exiſter de nouveau une Subſtance immatérielle, qui, ſans doute, ne perdra pas ſon être de Subſtance, quoique Dieu ne lui donne que cette ſimple exiſtence, ſans lui communiquer aucune activité. Je demande à préſent, quelle puiſſance Dieu peut donner à l'une de ces Subſtances qu'il ne puiſſe point donner à l'autre? Dans cet état d'inactivité, il eſt viſible, qu'aucune d'elles ne penſe: car penſer étant une action, l'on ne peut nier que Dieu ne puiſſe arrêter l'action de toute Subſtance créée, ſans annihiler la Subſtance: & ſi cela eſt ainſi, il peut auſſi créer ou faire exiſter une telle Subſtance, ſans lui donner aucune action. Par la même rai-

de la page: il vous mettra parfaitement au fait

fon il eſt évident qu'aucune de ces Subſtances ne peut ſe mouvoir elle-même. Je demande à preſent, pourquoi Dieu ne pourroit-il point donner à l'une de ces Subſtances, qui ſont également dans un état de parfaite inactivité, la même puiſſance de ſe mouvoir qu'il peut donner à l'autre: comme, par exemple, la puiſſance d'un mouvement ſpontanée, laquelle on ſuppoſe que Dieu peut donner à une Subſtance non-ſolide, mais qu'on nie qu'il puiſſe donner à une Subſtance ſolide?

Si l'on demande à ces gens-là pourquoi ils bornent la toute-puiſſance de Dieu à l'égard de l'une plutôt qu'à l'égard de l'autre de ces Subſtances, tout ce qu'ils peuvent dire ſe réduit à ceci: Qu'ils ne ſauroient concevoir comment la Subſtance ſolide peut jamais être capable de ſe mouvoir elle-même. A quoi je réponds, qu'il ne conçoivent pas mieux comment une Subſtance créée non-ſolide peut ſe mouvoir. Mais dans une Subſtance immatérielle il peut y avoir des choſes que vous ne connoiſſez pas. J'en tombe d'accord; & il peut y en avoir auſſi dans une Subſtance matérielle. Par exemple, la gravitation de la Matiére vers la Matiére ſelon différentes proportions qu'on voit à l'œil, pour ainſi dire, montre qu'il y a quelque choſe dans la Matiére que nous n'entendons pas, à moins que nous ne puiſſions découvrir dans la Matiére une faculté de ſe mouvoir elle-même, ou une attraction inexplicable & inconcevable, qui s'étend jusqu'à des diſtances immenſes & preſque incompréhenſibles. Par conſéquent il faut convenir qu'il y a dans les Subſtances ſolides, auſſi-bien que dans les Subſtances non-ſolides, quelque choſe que

fait des principales raiſons des deux Parties; &

nous n'entendons pas. Ce que nous ſavons, c'eſt que chacune de ces Subſtances peut avoir ſon exiſtence diſtinčte, ſans qu'aucune activité leur ſoit communiquée, à moins qu'on ne veuille nier que Dieu puiſſe ôter à un Etre ſa puiſſance d'agir; ce qui paſſeroit, ſans doute, pour une extrême préſomption. Et après y avoir bien penſé, vous trouverez en effet qu'il eſt auſſi difficile d'imaginer la puiſſance de ſe mouvoir dans un Etre immatériel, que dans un Etre matériel; & par conſéquent, on n'a aucune raiſon de nier qu'il ſoit au pouvoir de Dieu de donner, s'il veut, la puiſſance de ſe mouvoir à une Subſtance matérielle, tout auſſi-bien qu'à une Subſtance immatérielle, puiſque nulle de ces deux Subſtances ne peut l'avoir par elle-même, & que nous ne pouvons concevoir comment cette puiſſance peut être en l'une ou en l'autre.

Que Dieu ne puiſſe pas faire qu'une Subſtance ſoit ſolide & non-ſolide en même tems, c'eſt, je crois, ce que nous pouvons aſſurer, ſans bleſſer le reſpect qui lui eſt dû: mais qu'une Subſtance ne puiſſe point avoir des qualités, des perfections & des puiſſances qui n'ont aucune liaiſon naturelle ou viſiblement néceſſaire avec la ſolidité & l'étendue, c'eſt témérité à nous, qui ne ſommes que d'hier & qui ne connoiſſons rien, de l'aſſurer poſitivement. Si Dieu ne peut joindre les choſes par des connexions que nous ne ſaurions comprendre, nous devons nier la conſiſtence & l'exiſtence de la Matiére même; puiſque chaque partie de Matiére ayant quelque groſſeur, a ſes parties unies par des moyens que nous ne ſaurions concevoir. Et par conſéquent, toutes les

& vous verrez aiſément que la cauſe du Philoſophe

difficultés qu'on forme, contre la puiſſance de penſer attachée à la Matiére, fondées ſur notre ignorance ou les bornes étroites de notre conception, ne touchent en aucune maniére la puiſſance de Dieu, s'il veut communiquer à la Matiére la faculté de penſer; & ces difficultés ne prouvent point qu'il ne l'ait actuellement communiquée à certaines parties de Matiére diſpoſées comme il le trouve à propos, jusqu'à ce qu'on puiſſe montrer qu'il y a de la contradiction à le ſuppoſer.

Quoique dans cet Ouvrage Mr. Locke ait expreſſément compris la ſenſation ſous l'idée de penſeé en général, il parle dans ſa réplique au Dr. Stillingfleet, du ſentiment dans les Brutes comme d'une choſe diſtincte de la penſée; parce que ce Docteur reconnoît que les Bêtes ont du ſentiment. Sur quoi Mr. Locke obſerve que ſi ce Docteur donne du ſentiment aux Bêtes, il doit reconnoître, ou que Dieu peut donner & donne actuellement la puiſſance d'appercevoir & de penſer à certaines particules de Matiére, ou que les Bêtes ont des Ames immatérielles, & par conſéquent immortelles, ſelon le Docteur Stillingfleet, tout auſſi-bien que les hommes. Mais, *ajoute Mr. Locke,* dire que les Mouches & les Cirons ont des ames immortelles auſſi-bien que les hommes, c'eſt ce qu'on regardera peut-être comme une aſſertion qui a bien la mine de n'avoir été avancée que pour faire valoir une Hypothèſe.

Le Dr. Stillingfleet avoit demandé à Mr. Locke *ce qu'il y avoit dans la Matiére qui pût répondre au ſentiment intérieur que nous avons de nos actions?* Il n'y a rien de tel, répond Mr. Locke, dans la Matiére conſidé-

losophe étoit bien plus raisonnable que celle du

rée simplement comme Matiére : mais on ne prouvera jamais que Dieu ne puisse donner à certaines parties de Matiére la puissance de penser, en demandant, comment il est possible de comprendre que le simple corps puisse appercevoir qu'il apperçoit. Je conviens de la foiblesse de notre compréhension à cet égard : & j'avoue que nous ne saurions concevoir comment une Substance solide, ni même comment une Substance non-solide créée pense ; mais cette foiblesse de notre compréhension n'affecte en aucune maniére la puissance de Dieu.

Le Dr. Stillingfleet avoit dit qu'il ne mettoit point des bornes à la Toute-puissance de Dieu, qui peut, *dit-il*, changer un Corps en une Substance immatérielle. C'est dire, *répond Mr. Locke*, que Dieu peut ôter à une Substance la solidité qu'elle avoit auparavant & qui la rendoit Matiére, & lui donner ensuite la faculté de penser qu'elle n'avoit pas auparavant, & qui la rend Esprit, la même Substance restant. Car si la même Substance ne reste pas, le Corps n'est pas changé en une Substance immatérielle ; mais la Substance solide est annihilée avec toutes ses appartenances, & une Substance immatérielle est créée à la place ; ce qui n'est pas changer une chose en une autre, mais en détruire une, & en faire une autre de nouveau.

Cela posé, voici quel avantage M. Locke prétend tirer de cet aveu.

1. Dieu, dites-vous, peut ôter d'une Substance solide la solidité, qui est ce qui la rend Substance solide ou Corps ; & peut en faire une Substance immatérielle, c'est-à-dire une Substance sans solidité. Mais cette pri-

du Théologien. Mr. de Voltaire a pensé à ce

vation d'une qualité ne donne pas une autre qualité ; & le simple éloignement d'une moindre qualité n'en communique pas une plus excellente, à moins qu'on ne dise que la puissance de penser résulte de la nature même de la Substance, auquel cas il faut qu'il y ait une puissance de penser, partout où est la Substance. Voilà donc, *ajoute Mr. Locke*, une Substance immatérielle sans faculté de penser, selon les propres principes du Dr. Stillingfleet.

2. Vous ne nierez pas en second lieu, que Dieu ne puisse donner la faculté de penser à cette Substance ainsi dépouillée de solidité, puisqu'il suppose qu'elle en est rendue capable en devenant immatérielle ; d'où il s'ensuit que la même Substance numérique peut être en un certain tems non-pensante, ou sans faculté de penser, & dans un autre tems parfaitement pensante, ou douée de la puissance de penser.

3. Vous ne nierez pas non plus, que Dieu ne puisse donner la solidité à cette Substance, & la rendre encore matérielle. Cela posé, permettez-moi de vous demander pourquoi Dieu ayant donné à cette Substance la faculté de penser, après lui avoir ôté la solidité, ne peut pas lui redonner la solidité, sans lui ôter la faculté de penser ? Après que vous aurez éclairci ce point, vous aurez prouvé qu'il est impossible à Dieu, malgré sa Toute-puissance, de donner à une Substance solide la faculté de penser : mais avant cela, nier que Dieu puisse le faire, c'est nier qu'il puisse faire ce qui de soi est possible, & par conséquent mettre des bornes à la Toute-puissance de Dieu.

ce ſujet quelque choſe de très-joli. „Le „Docteur

Enfin, Mr. Locke déclare que s'il eſt d'une dangereuſe conſéquence de ne pas admettre comme une vérité inconteſtable l'immatérialité de l'Ame; ſon Antagoniſte devoit l'établir ſur de bonnes preuves, à quoi il étoit d'autant plus obligé que, ſelon lui rien n'aſſûre mieux les grandes fins de la Religion & de la Morale que les preuves de l'immortalité de l'Ame, fondées ſur ſa nature & ſur ſes proprietés; qui font voir qu'elle eſt immatérielle: Car quoiqu'il ne doute point que Dieu ne puiſſe donner l'immortalité à une Subſtance matérielle; *il dit expreſſément*, que c'eſt beaucoup diminuer l'évidence de l'immortalité que de la faire dépendre entiérement de ce que Dieu lui donne ce dont elle n'eſt pas capable de ſa propre nature. Mr. Locke ſoutient que c'eſt dire nettement; que la fidélité de Dieu n'eſt pas un fondement aſſez ferme & aſſez ſûr pour s'y repoſer, ſans le concours du témoignage de la Raiſon; ce qui eſt autant que ſi l'on diſoit que Dieu ne doit pas en être cru ſur ſa parole, ce qui ſoit dit ſans blaſphême; à moins que ce qu'il révéle ne ſoit en ſoi-même ſi croyable qu'on en puiſſe être perſuadé; ſans révélation. Si c'eſt-là; *ajoute Mr. Locke*; le moyen d'accréditer la Religion Chrétienne dans tous ſes Articles, je ne ſuis pas fâché que cette méthode ne ſe trouve point dans aucun de mes Ouvrages. Car pour moi, je crois qu'une telle choſe m'auroit attiré, & avec raiſon, un reproche de Scepticiſme. Mais je ſuis ſi éloigné de m'expoſer à un pareil reproche ſur cet Article, que je ſuis fortement perſuadé qu'encore qu'on ne puiſſe pas montrer que l'Ame eſt immatérielle, cela ne diminue nullement l'évidence de ſon immortalité; parce que la fidélité de

„Docteur Stillingfleet s'est fait, *dit-il* 17,
„une réputation de Théologien modéré,
„pour n'avoir pas dit positivement des inju-
„res à Mr. Locke. Il entra en lice contre
„lui: mais il fut battu; car il raisonnoit en
„Docteur, & Locke en Philosophe instruit
„de la force & de la foiblesse de l'Esprit hu-
„main

Dieu est une démonstration de la vérité de tout ce qu'il a révélé, & que le manque d'une autre démonstration ne rend pas douteuse une proposition démontrée.

1. Au reste, Mr. Locke ayant prouvé par les passages de Virgile & de Cicéron que l'usage qu'il faisoit du mot d'Esprit en le prenant pour une Substance pensante sans en exclurre la matérialité, n'étoit pas nouveau, le Dr. Stillingfleet soutient que ces deux Auteurs distinguoient expressément l'Esprit du Corps. A cela Mr. Locke répond qu'il est très-convaincu que ces Auteurs ont distingué ces deux choses, c'est-à-dire, que par Corps ils ont entendu les parties grossiéres & visibles d'un homme, & par Esprit une Matiére subtile, comme le Vent, le Feu ou l'Ether, par où il est évident qu'ils n'ont pas prétendu dépouiller l'Esprit de toute espèce de matérialité. Ainsi Virgile décrivant l'Esprit ou l'Ame d'Anchise que son fils veut embrasser, nous dit:

Ter conatus ibi collo dare bracchia circum,
Ter frustrà comprensa manus effugit Imago,
Par levibus ventis, volucrique simillima somno.

Æneid. Lib. VI. v. 700, & seqq.

„main, & qui se battoit avec des armes dont „il connoissoit la trempe.

Combien n'y a t-il pas encore aujourd'hui, *Monsieur*, de Docteurs bien moins savans que le Docteur Stillingfleet, mais beaucoup plus bilieux, qui osent attaquer Mr. Locke; &, qui plus est, le taxer d'avoir nui

Et Cicéron suppose dans le premier Livre des Questions Tusculanes, qu'elle est air ou feu, *Anima, sit Animus,* (a) dit-il, *ignisve nescio,* ou bien un air enflammé, (b) *inflammata Anima,* ou une quintessence introduite par Aristote, (c) *quinta quadam natura ab Aristotele introducta.*

Mr. Locke conclud enfin, que, tant s'en faut qu'il y ait de la contradiction à dire que Dieu peut donner, s'il veut, à certains amas de Matiére, disposés comme il le trouve à propos, la faculté d'appercevoir & de penser, personne n'a prétendu trouver en cela aucune contradiction avant Descartes, qui pour en venir là dépouille les Bêtes de tout sentiment, contre l'Expérience la plus palpable. Car autant qu'il a pu s'en instruire par lui même ou sur le rapport d'autrui, les Peres de l'Eglise Chrétienne n'ont jamais entrepris de démontrer, que la Matiére fût incapable de recevoir, des mains du Créateur, le pouvoir de sentir, d'appercevoir, & de penser. *Essai Philosoph.* concernant l'Entendement Humain, Lib. IV, Chap. III. Not. p. 440, & suiv.

(a) Cap. 25.

(b) Cap. 18.

(c) Cap. 26.

27 Voltaire Lettres sur les Anglois, Lett. XIII. p. 97.

nui à la Religion, lui dont Dieu s'est servi, comme de la Foudre, pour réduire en poudre les Athées. J'ose le dire, la plus forte démonstration qu'on ait donnée de l'existence & de la spiritualité de Dieu se trouve dans son Essay sur l'Entendement humain. Si l'on faisoit attention au mérite & à la capacité de la plûpart de ceux qui ont injurié Mr. Locke & décrié ses Ouvrages divins, je suis très-assûré qu'on n'en trouveroit pas beaucoup qui se soient rendus recommandables par leur génie & leur sagesse.

Il est entr'autres une sorte de gens qui se sont déchaînés contre cet illustre Philosophe Anglois. Les Catholiques Jésuitiques, & presque toute cette foule d'aveugles & d'imbéciles soumis aux ordres, aux caprices & aux décisions d'une Société ambitieuse, toujours ennemie du mérite, dès qu'il n'est point dans un de ses Membres, & sur-tout lorsqu'il se trouve dans un Janséniste ou dans un Protestant: ces imbéciles, dis-je, ont reçu aveuglément les impressions qu'on leur a données contre Mr. Locke; mais si pour un instant il étoient capables d'ouvrir les yeux & d'examiner les choses par eux-mêmes, s'ils vouloient oublier pendant quelques momens qu'ils se sont faits esclaves des Jésuites, pour se ressouvenir qu'ils étoient

nés

nés hommes libres, il verroient bien-tôt que sous l'ombre d'une fausse piété, les Jésuites qui ont prétendu que le Livre de Mr. Locke étoit dangereux, ont caché la haine qu'ils portent à tous les habiles gens d'un parti qu'ils n'aiment point.

Pour être convaincu entiérement de la piété, de la probité & de la Religion de Mr. Locke, après l'avoir examiné pendant sa vie, il faut le considérer dans ses derniers momens, où il fut toujours aussi Chrétien que Philosophe. „Ses forces commencérent [18] „à défaillir plus visiblement que jamais, dès „l'entrée de l'Eté dernier, Saison, qui, les „années précédentes, lui avoit toujours re„donné quelques degrés de vigueur. Dès „lors il prévit que sa fin étoit fort proche. „Il en parloit même assez souvent, mais tou„jours avec beaucoup de sérénité, quoiqu'il „n'oubliât d'ailleurs aucune des précautions „que son habileté dans la Médecine pouvoit „lui fournir pour se prolonger la vie. En„fin, ses jambes commencérent à s'enfler; & „cette enflure augmentant tous les jours, ses „forces diminuérent à vûe d'œil. Il s'ap„perçut alors du peu de tems qui lui restoit „à vivre; & se disposa à quitter ce Monde, „péné-

18 Eloge de Mr. Locke, &c. p. XXVII.

„pénétré de reconnoissance pour toutes les „graces que Dieu lui avoit faites, dont il „prenoit plaisir à faire l'énumération à ses „Amis, plein d'une sincère résignation à sa „Volonté, & d'une ferme espérance en ses „promesses, fondées sur la parole de Jésus-„Christ envoyé dans le Monde pour mettre „en lumiére la vie & l'immortalité par son „Evangile."

Mr. Locke, bien différent des Hypocrites & des faux Dévots qui l'ont attaqué, ne se contentoit pas de remercier publiquement la Divinité des graces qu'elle lui avoit accordées, il se prosternoit souvent en secret devant elle, même dans un tems où le soin de sa santé eût pu le dispenser de se tenir à genoux. C'est Mr. Coste dont la vertu & la science sont connues de toute l'Europe qui nous apprend ces particularités si remarquables.

[19] „Enfin, les forces, *dit-il*, lui manquérent à tel point que le 26. d'Octobre 1704. „deux jours avant sa mort, l'étant allé voir „dans son Cabinet, je le trouvai à genoux; „mais dans l'impuissance de se relever de lui-„même."

Théo-

19) *Idem*, ibid.

Théologiens persécuteurs, que repondez-vous à cela ? Direz-vous encore que Mr. Locke avoit peu de religion ? L'accuserez-vous toujours d'avoir songé à détruire le Christianisme ? Si cette premiêre preuve de sa pieté ne suffit pas pour dissiper vos soupçons injurieux, s'il faut vous en donner de plus grandes marques, lisez donc le récit de sa mort ; rougissez ensuite de confusion, & souhaitez enfin que vous puissiez mourir en aussi bons Chrétiens que lui.

[20] „Le Lendemain, quoiqu'il ne fût pas „plus mal, il voulut rester dans le lit. Il „eut tout ce jour-là plus de peine à respirer „que jamais: & vers les cinq heures du soir „il lui prit une sueur accompaghée d'une ex„trême foiblesse, qui fit craindre pour sa vie. „Il crut lui-même qu'il n'étoit pas loin de „son dernier moment. Alors il recomman„da qu'on se souvint de lui dans la Priére „du soir: là-dessus Madame Masham lui dit „que, s'il le vouloit, toute la Famille vien„droit prier Dieu dans sa Chambre. Il ré„pondit qu'il en seroit fort aise si cela ne „donnoit pas trop d'embarras. On s'y ren„dit donc, & on pria en particulier pour lui. „Après cela il donna quelques ordres avec „une

[20] *Idem*, ibid. & suiv.

„une grande tranquilité d'esprit; & l'occa-
„sion s'étant présentée de parler de la Bonté
„de Dieu, il exalta sur-tout l'amour que
„Dieu a témoigné aux hommes en les justi-
„fiant par la Foi en Jésus-Christ. Il le re-
„mercia en particulier de ce qu'il l'avoit ap-
„pellé à la connoissance de ce divin Sauveur.
„Il exhorta tous ceux qui se trouvoient au-
„près de lui de lire avec soin l'Ecriture Sain-
„te; & de s'attacher sincérement à la prati-
„que de tous leurs devoirs, ajoutant expres-
„sément, que par ce moyen ils seroient plus
„heureux dans ce Monde, & qu'ils s'assure-
„roient la possession d'une éternelle félicité
„dans l'autre. Il passa toute la nuit sans
„dormir. Le lendemain, il se fit porter
„dans son Cabinet, car il n'avoit plus la for-
„ce de se soutenir; & là sur un fauteuil &
„dans une espèce d'assoupissement, quoique
„maître de ses pensées, comme il paroissoit
„par ce qu'il disoit de tems en tems, il ren-
„dit l'Esprit vers les trois heures après midi
„le 28. d'Octobre vieux stile."

Je ne ferai, *Monsieur*, aucune réflexion sur la mort de Mr. Locke; je sens qu'il me seroit impossible de pouvoir m'y arrêter plus

21 Voyez l'Histoire de la Vie & des Ouvrages de Leibnitz qui est à la tête de sa Théodicée imprimée à Amster-

plus long-tems ſans mouiller ma Lettre de mes larmes. Oui, *Monſieur*, Mr. Locke étoit un homme dont tous les hommes véritablement hommes doivent éternellement regretter la perte. L'Univers lui a des obligations infinies, il a montré non-ſeulement bien des vérités qui étoient inconnues avant lui ; mais il a détruit & ruïné de fond en comble les chiméres & les menſonges qu'on avoit regardés jusqu'à lui comme des choſes certaines. Que peut-on faire de plus utile pour la Société civile ? Pourquoi faut-il que des gens qui lui ſont auſſi néceſſaires ſoient ſoumis à la mort, & que leur vie ne ſoit pas éternelle, ainſi que leur réputation eſt immortelle. Mais je m'apperçois que le plaiſir ſecret de louer Mr. Locke me rapelle ſans ceſſe à lui : en voilà cependant aſſez ſur ſon ſujet ; paſſons à un illuſtre Philoſophe Allemand, qui ne fait guére moins d'honneur à ſa Patrie que Mr. Locke à la ſienne.

Godefroi Guillaume Leibnitz, né à Leipzig le 2me. de Juillet 1646, mort à Hanover le 14 Novembre de l'année 1716. [21] étoit un de ces Génies ſuperieurs qui relévent le prix

-dam en 1734 écrite, par Mr. de Neufville. Il rapporte à la page 4 que dès que Leibnitz fut aſſez avancé pour

prix de la Nature Humaine, & qui détermiment à quel degré de connoiſſance des Intelligences qui ſont unies à des Corps peuvent parvenir." D'une inclination égale pour toutes les Sciences il les embraſſa toutes avec ardeur : ſes productions auſſi rapides que variées étoient reçues du Public très-favorablement; & toute Brochure, [22] tout Livre qui porte ſur le Titre ces trois lettres G. G. L. eſt marqué au coin d'un grand Maître. Les Eſſais de Théodicée ſe trouvent entre les mains de tous les gens de goût: cet Ouvrage eſt bon, quoiqu'il s'en faille bien qu'il ſoit ſans défauts; nous en examinerons quelques-uns dans la ſuite."

§. II.

entendre les Auteurs qui ont écrit en Latin & en Grec, il réſolut de s'affranchir des Exercices puériles parmi leſquels la Jeuneſſe paſſe & perd de belles Années qu'on pourroit lui faire employer utilement . . . il ſe mit à lire en particulier les Auteurs Claſſiques de l'une & de l'autre Langue, ſur-tout les Hiſtoires de Tite-Live & les Poëſies de Virgile."

[22] Dans tous les Ouvrages que Mr. Leibnitz a publiés lui-même, il ne s'eſt jamais déſigné que par les trois lettres initiales de ſon nom. Vie de Leibnitz p. 194.

[23] Tous les Journaux des Savans, particuliérement celui de Leipzig, en offrent des preuves. Son nom eſt à la

§. II.

LEIBNITZ.

Leibnitz avoit reçu de la Nature un génie vaste & presque univerſel, il faiſoit ſuccéder à une démonſtration Mathématique la plus compliquée & la plus ſubtile [23] une Diſſertation Etymologique, dans laquelle par le moyen des mots uſités, il parvenoit à la connoiſſance des choſes, remontoit à leur origine, en tiroit des conſéquences [24].

De même qu'un Pantomime jouoit ſeul les différens perſonnages d'une Pièce Dramatique, Leibnitz repréſentoit pluſieurs Savans de la plus haute volée. Il paroiſſoit dans ſes Ouvrages profondément verſé dans la

tête des plus ſublimes Problêmes qui ayent été réſolus ſur la fin du Siècle paſſé. Il eſt mêlé dans tout ce que la Géometrie moderne a fait de plus relevé, de plus difficile, & de plus important. Vie de Leibnitz page 143 &c.

24 Les principales Pièces dans ce Genre ſont la ſuivantes: *Brevis Deſignatio meditationum de originibus Gentium ductis potiſſimum in Indicio Linguarum*, inſérée aux Miſcellanea Berolinenſia Berolini 1710, *de Origine Francorum Diſquiſitio Hanoveræ* 1715. traduite par l'Autheur même & inſérée dans le Recueil de diverſes Pièces ſur la Philoſophie par Mr. des Maizeaux, imprimées en 1720.

la Théologie, dans le Droit, dans l'Histoire, dans la Politique, dans la Philosophie, dans les Mathématiques [25]. Semblable en quelque façon aux Anciens qui avoient l'adresse de mener jusqu'à huit Cheveaux de front, il mena de front toutes les Sciences [26]. Que de talens réunis dans Leibnitz! Qui les examineroit en détail, trouveroit un esprit d'ordre, d'invention [27], une lecture vaste [28], une Mémoire prodigieuse [29], une application forte & continuée, une expérience fondée sur des Voyages dans toutes les parties de l'Europe civilisées par les Arts & les Sciences, un commerce de Lettres avec les Savans les plus distingués dans toutes les professions, & avec les personnes qui brilloient par la délicatesse des pensées, & par une érudition ornée.

Je

25 Voyez la Vie de Leibnitz, page 131, &c.

26 Mr. de Fontenelle se sert de cette expression dans l'Eloge de Leibnitz; si on la trouve un peu trop guindée, j'indique la source où je l'ai prise.

27 Tous ses Ouvrages sont remplis de beaucoup d'ordre, de subtilité, de précision. Vie de Leibnitz p. 136. Et plusieurs Machines de son invention démontrent son goût & son habileté en Méchanique, p. 188. &c.

Je rapporterai, *Monsieur*, avec la même sincérité les endroits foibles de Leibnitz ; il a les siens. Il étoit galant, tendre & passionné ; ce n'est pas là le caractére d'un Philosophe. Il avoit des défauts qui lui sont encore plus opposés : il étoit vain, présomptueux, avare ; il formoit des projets chimériques, inventoit des Systèmes souvent faux, quelquefois dangereux.

Voilà, *Monsieur*, le revers de ce Philosophe que je viens d'admirer ; il faut sur ce qui regarde les grands Hommes, se munir d'une force d'esprit qui aille au vrai, sans s'effrayer des conséquences. On ne doit point se laisser si fort éblouir par l'éclat de leur mérite qu'on n'ait plus d'yeux pour voir leurs défauts. Il est vrai qu'il faut aussi se mettre en garde contre un faux esprit critique ; ne point convertir par une malicieu-
se

28 Ce n'étoit point uniquement les bons Livres qu'il lisoit, il parcouroit aussi ceux qui n'étoient que médiocres & presque inconnus : C'étoit son opinion qu'il n'existoit point de si mauvais Ouvrage, où il n'y eût quelque profit à faire, p. 192.

29 Il l'avoit si heureuse qu'il pouvoit encore dans sa vieillesse réciter presque des Livres entiers de Virgile. Aussi le feu Roi d'Angleterre George I. l'appelloit à Hanover son Dictionnaire vivant, p. 192.

se subtilité leurs vertus en vices; & ne pas trouver difforme la régularité même.

Je ne sai, *Monsieur*, quel est le motif qui peut avoir déterminé l'Auteur judicieux de la Vie de Leibnitz à ne faire aucune mention des amours de ce Philosophe; on en trouve des preuves dans le Recueil de Littérature imprimé à Amsterdam en 1730, pag. 154. Mr. *Leibnitz*, dit l'Auteur de ce Livre, *a eu un bâtard dans sa jeunesse, dont il se servoit pour le servir: il avoit beaucoup de confiance en lui:* Mr. Kirch, qui l'a souvent vu, a observé qu'il lui ressembloit; *il s'apelloit guillaume Diniger.* On se seroit familiarisé aisément avec ce fait mêlé parmi les autres, s'il eût été placé dans la Vie de Leibnitz; aujourd'hui il est devenu entiérement anecdote.

Si

30 Voyez l'Eloge de Leibnitz par Mr. de Fontenelle.

31 L'on sait que Mr. Leibnitz n'a point été marié. Il avoit pensé l'être à l'âge de cinquante ans: la personne qu'il vouloit épouser demanda un délai pour faire ses réfléxions; pendant cet intervalle il en fit aussi de nouvelles, & conclut avec d'habiles gens que le Mariage est bon; mais que le Philosophe & l'Homme de Lettres y doivent songer toute leur vie. Vie de Leibnitz, p. 191.

Si nous avions des Mémoires ſecrets & ſincères des intrigues amoureuſes de Leibnitz, nous ſaurions ce qui avoit ſi fort animé contre lui la femme du Doyen de la Faculté en Droit à Leipzig, qu'il ne put obtenir le degré de Docteur qu'il demandoit [30]; & quelles étoient les réfléxions qui le détournérent d'un Mariage projetté & prêt à conclurre [31].

La tendreſſe de Leibnitz me paroît bien plus excuſable que ſa préſomption: la paſſion de paſſer dans l'eſprit des hommes pour un prodige de Science le dominoit entiérement; il étoit idolâtre de ſes travaux & de ſes découvertes. Le premier Ouvrage qu'il a donné au Public, qui eſt la *Nouvelle* [32] *Méthode d'enſeigner & d'apprendre la Juriſprudence*, finiſſoit par ce trait d'orgueil: *Il n'y a pas un paragraphe dans tout mon Livre*

[32] Le Titre de ſon Livre eſt *Nova Methodus diſcendæ docendæque Juriſprudentiæ, Francofurti*, 1667 in 12. Voici le paſſage: Nullus propè Paragraphus ſine nova vel inventione vel contemplatione abiit. Non gloriam ſed utilitatem quæſivi publicam, alioquin nomen præſcripſiſſem. Si quid me effeciſſe videro . . . , ſin minus ego me invidiæ notâ abſolvi, contemptóribus ſatis ſupplicii ignominia erit. Veniet fortaſſe aliud tempus dignius noſtro, quo debellatis odiis, verum triumphabit.

vre qui ne renferme quelque invention ou réflexion nouvelle. Je n'ai cherché dans cette entreprise que l'utilité du public; & non ma gloire particulière; autrement je m'en serois déclaré l'Auteur. Si l'on juge que j'ai eu quelque succès : : . . : sinon; je crois avoir assez fait pour me mettre au-dessus de l'envie: j'abandonne ceux qui me mépriseront à leur ignorance: ce sera un assez grand supplice pour eux; il viendra peut-être un tems où l'on me rendra plus de justice, & où la vérité triomphera sur la passion:

La présomption de Leibnitz paroît encore davantage dans le Traité qu'il composa sur la maniére de rajuster le Corps de Droit, pour être adopté par toutes les Puissances Chrétiennes 33. Quelle témérité de faire le Législateur de toutes les Nations à 22 ans! Un Projet de cette nature est au-dessus de la prudence & de la science la plus consommée; c'est changer la face de la Société Civile; c'est rendre conformes les mœurs & les usages de tous les Peuples; autant distingués

33 Ce Projet porte pour titre *Corporis Juris reconcinnandi Ratio; Moguntiae*, 1668. *in* 12.

34 Voyez Miscellanea Leibnitiana, page 230, Lipsiae 1718, in 8.

gués par la diverſité des Religions que par la différente expoſition des Climats.

Il y a dans les *Leibnitiana* un exemple des Eloges les plus outrés que Leibnitz ſe donnoit à lui-même. *Je me ſuis*, dit-il 34, *entiérement préparé ſur les matières qui ne dépendent que de la méditation : la plûpart de mes ſentimens ont été enfin arrêtés après une délibération de* 20 *ans . . . . je n'avois pas* 15 *ans que je me promenai des jours entiers pour prendre parti entre Ariſtote & Démocrite ; ce n'eſt que depuis environ* 12 *ans que je me trouve ſatisfait, & que je ſuis arrivé à des démonſtrations ſur des Matières qui n'en paroiſſent pas capables. Cependant de la manière que je m'y prends, ces démonſtrations peuvent être ſenſibles comme celles des nombres, quoique le ſujet paſſe l'imagination.* Le premier des Poëtes Anglois (Pope) s'exprime d'une maniére toute opposée, mais ſincère, au ſujet des bornes de notre ſcience 35.

Après

35 Pope, dans ſon Poëme, Eſſai ſur la Critique, traduit de l'Anglois par Mr. l'Abbé Renel.

Après de longs travaux on est surpris de voir
Que plus on sait, & plus il en reste à savoir.
Sans craindre les hauteurs & plein de confiance,
Vers les Alpes, ainsi le Voyageur s'avance:
Les lieux semblent d'abord s'abaisser sous ses pas;
Mais quel lointain affreux! des neiges, des frimats,
Des Rochers escarpés, ses yeux confus se troublent,
Et les Monts entassés sur les Monts, se redoublent.

Un Auteur aussi vain que Leibnitz pardonne rarement à celui qui le critique, c'est l'attaquer par l'endroit le plus sensible; de là vient la haine de Leibnitz contre Joachim Becher, fameux Chimiste & Médecin, qui dans son Livre de la Sagesse folle, avoit inséré quelques traits moqueurs & ironiques contre ses Ouvrages [36]. Tous les éloges qu'on avoit prodigués à Leibnitz ne purent diminuer l'amertume des railleries de Becher; il en fut sensiblement piqué.

En vain les Muses favorables
Nous placeroient aux premiers rangs,
Toujours de gloire insatiables
Nous ressemblons aux Conquérans.
Qu'un seul peuple manque à leur chaîne,
L'ambition qui les entraîne

Leur

36 Voyez Vie de Leibnitz, pag. 190.

37 La Motte, Ode sur la réputation.

38 Il laissoit aller le détail de sa Maison comme il plaisoit à ses domestiques, & il dépensoit beaucoup par

Leur cache ce qu'ils ont conquis ;
Ainsi, le refus d'un suffrage
Seul nous occupe davantage
Que mille suffrages acquis 37.

La vanité de Leibnitz ne peut être justifiée : il n'en est pas de même de l'avarice qu'on lui reproche ; c'est aux personnes qui le voyoient en particulier d'en décider. L'envie qui grossit & altére les objets pourroit bien avoir arraché l'accusation de ce défaut à tant des Savans réduits dans une triste situation. Leibnitz ne donnoit point dans les grands airs & jouïssoit cependant de gros revenus ; ce qui le mettoit en état non-seulement de subvenir aux dépenses de ses voyages & à celles que lui causoit la *construction des Machines* qu'il inventoit. Malgré cela il a laissé après sa mort un plus gros Capital que celui qu'il avoit trouvé ; cette derniére circonstance est contre Leibnitz. En voici une pour lui. Il est bien rare qu'un avare soit négligent dans son Domestique : il l'étoit extrêmement ; tous ceux qui l'ont connu particuliérement en conviennent 38.

On

sa négligence, *Eloge de Leibnitz*, *par Mr. de Fontenelle*, p. 57. On compte que Mr. Leibnitz a laissé une soixantaine de mille Ecus. Outre cela on trouva dans sa chambre une grosse somme d'argent, qu'il avoit caché, c'étoient

On peut ranger les projets de Leibnitz dans deux différentes Classes, celle des chimériques & impraticables, celle des utiles, possibles & agréables. A la premiére appartiennent les projets de concilier 39 Platon & Aristote, Aristote & Descartes: l'Arithmétique 40 Binaire; le Langue universelle. Nombre de Savans ont fait des efforts pour rendre conformes les sentimens de ces Philosophes, & ont échoué; le Philosophe qui soutenoit si gravement & si solidement que le blanc est noir, y auroit peut-être réussi. D'ailleurs, les Systèmes de ces Philosophes anciens pour être le même seroit il plus vray? L'Arithmétique Binaire offre d'abord l'agrément d'une grande simplicité; mais les nombres se multiplient beaucoup dans un

deux ou trois années de son revenu. La découverte de ce dernier Tresor fut funeste à la femme de son unique héritier Mr. Lœflerus, fils de sa Sœur utérine, & Curé d'un Village près de Leipzick. Cette femme fut si saisie de plaisir à la vûe de cet argent qui lui tomboit en partage, qu'elle en mourut subitement. *Voyez Vie de Leibnitz*, p. 200.

39 Leibnitz lut les anciens Philosophes Grecs, & ses réflexions l'amenérent à ne pas regarder comme chimérique la réconciliation de Platon & d'Aristote. Il lui arrivoit souvent de passer des journées entiéres dans un

un calcul très-borné ; on revient au plutôt à la maniére de progression d'un à dix.

Que d'esprit & d'application à pure perte dans l'invention d'une Langue universelle, rationelle, formée par des Caractères trè-simples, précis, qui au lieu de noms exprimassent les idées ! Les difficultés insurmontables de ce projet sont déduites au long dans la Vie de Leibnitz. Les Lettrez de la Chine se servent d'une Langue qui a du rapport avec celle-ci, leurs Caractères offrent des images entières ; mais leur nombre est prodigieux, & bien des années se consument, avant qu'on y soit médiocrement versé.

Venons, *Monsieur*, aux projets de la seconde Classe. Les Mathématiciens s'intéressent

petit Bois agréable, qui est proche de Leipzick, à méditer sur ce sujet. *Là-même*, pages 13, 43, 47.

40 Il n'y employe que deux Caractères, 1. & 0. Le zero a la puissance de multiplier tout par deux. Ainsi 1. selon lui fait un, 10 deux, 11 trois, 100 quatre, 101 cinq, 110 six, 111 sept, 1000 huit, 1001 neuf, 1010 dix, & ainsi du reste. Leibnitz la communiqua en 1702. à l'Académie Royale, & Mr. Dangicourt a inséré une pièce curieuse sur la même Arithmétique Binaire dans les Mélanges de Berlin. Voyez Vie de Leibnitz, p. 83. & suiv.

reſſent à celui de la ſcience de l'infini, dans laquelle ce ſublime Géometre prétendoit unir le Calcul différentiel avec le Calcul intégral. Les Littérateurs dévoroient d'avance ſon Hiſtoire de Brunswick, [41] il la faiſoit précéder par une ample Diſſertation ſur l'état de l'Allemagne, tel qu'il étoit avant toutes les Hiſtoires, & qu'on le pouvoit conjecturer par les Monumens naturels, qui en étoient reſtés, des Coquillages pétrifiés dans les terres, des Pierres où ſe trouvent des empreintes de Poiſſons, ou de Plantes, & même de Poiſſons & de Plantes qui ne ſont pas du Pays, Médailles inconteſtables du Déluge. De-là il paſſoit aux plus anciens Habitans dont on ait mémoire, aux différens Peuples qui ſe ſont ſuccédés les uns aux autres dans ces Pays, & traitoit de leurs Langues & du mêlange de ces Langues, &c. Il répandoit une lumiére toute nouvelle ſur le moyen âge, il transportoit la Barbarie du 10 Siècle au 13 & 14. Ce Treſor précieux de Littérature s'eſt perdu par la mort de celui qui l'avoit découvert, & qui s'étoit propoſé de le groſſir.

Leib-

[41] Elle devoit former pluſieurs Volûmes in folio, ornés de figures en Taille-douce, d'anciens Monumens, de

Leibnitz n'avoit pas moins de goût pour les Systèmes que pour les projets, c'est ce goût qui a jetté une espèce d'obscurité & de sécheresse sur son stile. Plus je réfléchis sur l'Esprit de Système, plus je le trouve rempli d'orgueil & de témérité. C'est vouloir arranger la Nature selon ses propres principes, c'est se donner pour la connoître à fond, c'est déterminer les liens de toutes ses parties, & comment elles agissent. Les Systèmes ne pouvant se fonder que sur de foibles conjectures, & des apparences qui se diversifient, il faut nécessairement qu'ils s'écroulent. Delà vient la succession des différens Systèmes; les hommes las de conspirer avec l'orgueil d'un Savant, qui les trompant par un faux éclat, leur a imposé le joug de son autorité, commencent à examiner, & forment bien-tôt des doutes. Quelque Génie hardi & pénétrant découvre le faux du Système reçu, le met dans tout son jour, & se donne lui-même pour un meilleur Guide: la foule court à lui jusqu'à ce qu'il ait le sort de son prédécesseur; les égaremens varient & ne finissent pas.

Leib-

Médailles, &c. Voyez l'Eloge de Leibnitz par Mr. de Fontenelle page 17, & suiv.

Leibnitz s'éloignant des grands Maîtres qui l'ont formé [42], tenta de donner un nouveau Systême Méthaphysique : il prétendit. „qu'il résulte de la suprême perfe-„ction de Dieu, qu'en produisant l'Univers, „il a choisi le meilleur plan possible [43], où il „y ait le plus de variété avec le plus grand „ordre ; l'espace, le lieu, le tems, les mieux „ménagés ; le plus d'effets produits par les „loix les plus simples ; le plus de puissance, le „plus de connoissance, le plus de bonheur & „de bonté dans les Créatures, que l'Univers „en pouvoit admettre ; car tous les Etres pos-„sibles prétendant à l'existence dans l'Enten-„dement de Dieu, à proportion de leurs „perfections, le résultat de toutes ces pro-„ductions doit être le Monde actuel, & le „plus parfait qu'il soit possible.

„Ce Monde corporel est une Machine „ou une Montre, qui va toujours sans que „Dieu la corrige, parce qu'il a tout prévu „& remédié à tout par avance. Il y con-„serve la même quantité de la Force tota-„le & absolue, de la Force respective, di-rective ;

[42] Aristote, Platon, Descartes, &c.

[43] Voyez Vie de Leibnitz, p. 137. & suiv. Voyez aussi la Théodicée en divers endroits.

[44] Voyez Théodicée en divers endroits & le Systême

„rective; les loix de la convenance sont „mêlées avec les loix Géométriques. Rien „n'existe, ni n'arrive, sans une raison suffi„sante: les changemens ne se font point „brusquement ou par sauts; mais par de„grés & par nuances comme dans la suite „des nombres 44. Voilà les Principes gé„néraux; voici les particuliers.

„La Substance est un Etre capable „d'action, & est active, l'ame sur-tout.

„Toute la nature est pleine de vie, ou de „Substances simples sans parties.

„Un Corps est un assemblage de Sub„stances simples, ou de Monades.

„Les Monades indépendantes de toute „autre chose créée, & qui peuvent dire „*Moi*, reçoivent des lieux où elles sont, des „impressions de tout l'Univers; mais con„fuses à cause de leur multitude.

„Chaque Monade est un Miroir vivant, „doué d'une action interne, représentative „de l'Univers suivant son point de vûe; „c'est en cela que consiste la perception.

„Une

nouveau de la Nature & de la communication des Substances, aussi-bien que de l'Union qu'il y a entre l'Ame & le Corps inséré au Journal des Savans des XXVII Juin & XXVII Juillet 1695.

„Une Monade eſt d'autant plus parfaite „qu'elle a des perceptions plus diſtinctes; „la Monade des Animaux qui a une per- „ception provenante de la Mémoire des „faits eſt au-deſſus de la Monade ſimple. „La Monade raiſonnable ou celle des hom- „mes, dont la perception vient de la con- „noiſſance des cauſes, eſt ſupérieure à „celle des Animaux, & n'eſt pas ſeulement „un Miroir de l'Univers, des Créatures; „mais encore une image de la Divinité, en- „trant en vertu de la raiſon & des vérités „éternelles, dans une eſpèce de ſociété avec „Dieu, & devenant membre de la Cité de „Dieu, c'eſt-à-dire du plus parfait Etat „formé & gouverné par le plus grand & le „meilleur des Monarques; Etat où il ſe „trouve autant de bonheur & de vertu qu'il „eſt poſſible.

„Dieu eſt la grande & la plus excellen- „te Monade; qui ſe repréſente de la ma- „niére la plus diſtincte, & tout à la fois, „tous les Etres poſſibles.

„Dieu a créé l'Ame d'abord de telle fa- „çon qu'elle doit ſe produire & ſe repré- „ſenter par ordre ce qui ſe paſſe dans le „Corps, & le Corps auſſi de telle façon, „qu'il doit faire de ſoi-même, ce que „l'Ame ordonne; de ſorte que les loix qui „tiennent

„tiennent les penſées de l'Ame dans l'ordre „des cauſes finales du bien & du mal, qui „inclinent la volonté ſans la néceſſiter, ſe-„lon l'évolution des perceptions qui lui ſont „affectées, & qui naiſſent naturellement les „unes des autres, doivent produire des „images qui ſe rencontrent & s'accordent „avec les impreſſions des Corps ſur nos or-„ganes, & que les loix du mouvement dans „les Corps, qui s'entreſuivent dans l'ordre „des cauſes efficientes, ſe rencontrent auſſi, „& s'accordent tellement avec les penſées „de l'Ame, que le Corps eſt porté à agir „dans le tems que l'Ame le veut.

„L'Ame n'a pas beſoin de recevoir au-„cune influence phyſique du Corps, & le „Corps auſſi s'accommode aux volontés de „l'Ame par ſes propres loix, & ne lui obéit „qu'autant que ſes loix l'exigent.

„Les Monades ne ſauroient être formées, „ni défaites, elles durent autant que l'Uni-„vers qui ſera changé, mais non pas „détruit.

„La génération apparente de tout Ani-„mal ou de toute Subſtance organiſée n'eſt „qu'un dévelopement; la mort qui eſt une „deſtruction des parties groſſiéres de l'Ani-„mal le réduit à une petiteſſe qui échape

„à nos

„à nos Sens, pareille à celle où elle étoit „avant que de naître.

„L'Animal ayant toujours été vivant & „organisé, le demeure toujours."

Comme Leibnitz n'avoit communiqué son Systême au Public que par pièces en différentes Brochures & dans sa Théodicée, il étoit peu connu & moins entendu; mais le célébre M. Wolf ramassant toutes ses idées, les appuyant de nouvelles observations, rédigeant le tout dans un ordre Géométrique, a rendu [45] le Systême du choix du meilleur Monde, ou de l'Harmonie préétablie, aussi complet que ceux qui ont eu le plus de vogue.

Si vous demandez à un Partisan de Leibnitz ce qu'il pense de son Systême, il vous dira qu'il offre un enchaînement des vérités les plus importantes: qu'il donne non-seulement des preuves invincibles de l'existence de Dieu, mais aussi les idées les plus nobles de son essence, de ses perfections, de ses attributs & de sa providence: qu'il lie étroitement tout le bonheur possible des

Créa-

45 Mr. Wolf, ci devant Professeur à Halle, & présentement à Marbourg, a enrichi le Public de plusieurs beaux Ouvrages, qui établissent & défendent ce Systême, & dont les principaux sont ses *Cogitationes de Deo*, *Anima* &

Créatures avec la ſuprême félicité du Créateur ; & qu'il évite également la néceſſité & la liberté totale. Un Adverſaire au contraire dira, que la nouveauté & la méthode d'établir ce Syſtème lui a gagné cette multitude de Sectateurs : qu'il eſt rempli d'erreurs, hériſſé de difficultés inſurmontables, qu'il a beaucoup de rapport au Spinoſisme, & conſpire avec lui à ruïner de fond en comble toute ſorte de liberté.

Leibnitz, *dira-t-il*, en ſuppoſant 1. Que tout l'Univers eſt rempli de Monades, Subſtances repréſentatives, penſantes, qui ſont comme les premiers Eléments : 2. Que tout ce qui eſt n'eſt qu'un aſſemblage de Monades : 3. Que les ſimples Monades, celles des Animaux, des hommes, celle de Dieu, ne ſont pas ſeulement de même nature, mais ne différent entr'elles que dans le degré du plus ou du moins de confuſion dans les perceptions ; par cette ſuppoſition, *dira-t-il*, Leibnitz multiplie des chiméres, donne un Syſtème de pur *Idéalisme*, & devient Spinoſiſte. Spinoſa n'admet qu'une ſeule

Monde, in 4. 1720. *Theologia Naturalis*, in 4. 1736. Si je laiſſe paſſer le nom de Mr. Wolf ſans éloge, c'eſt qu'il l'emporte avec lui.

ſeule Subſtance, qui a deux attributs la penſée & l'étendue: tout Etre particulier, toute penſée, toute figure eſt une modification de cette unique Subſtance: ſelon Leibnitz, Dieu, l'Ame, le Corps, tout ce qui exiſte eſt Monade, Subſtance ſimple, repréſentative; c'eſt ainſi que tout l'Univers n'eſt qu'une repréſentation réciproque.

Il s'eſt agité à l'occaſion de ce Syſtème de Leibnitz une queſtion d'autant plus extraordinaire, que ce Syſtème a pour ſincères Défenſeurs des perſonnes fort diſtinguées par leur eſprit, par leur pénétration, par leurs connoiſſances, & par leur ſubtilité dans les Mathématiques. On demande ſi l'Auteur même du Syſtème ne l'a pas regardé comme un pur jeu d'eſprit, & s'il ne l'a pas donné au Public dans le même deſſein, qu'on jette en pleine Mer un tonneau pour amuſer la Baleine? Mr. Pfaff, Chancelier à Tubingue, a mis à la fin de ſon Traité des Inſtitutions au Droit Eccléſiaſtique quelques Lettres que Leibnitz lui avoit écrites, dans lesquelles il déclare qu'il ne regarde que comme

46 Mr. le Clerc, dans la Bibliothéque Ancienne & Moderne, Tom. XV. Part. 1.

47 *De tant de paſſages que je pourrois citer, je ne mets que le dernier paragraphe du Diſcours préliminaire, digne*

comme un jeu d'esprit le Systême qu'il a établi dans la Théodicée par rapport à l'origine du mal; comment concilier ces Lettres avec la Préface de la Théodicée, dans laquelle tout respire la candeur? „*On espère* „dit Mr. Leibnitz, *réussir d'autant plus, que* „*c'est la cause de Dieu qu'on plaide; & qu'une* „*des maximes que nous soutenons ici porte,* „*que l'assistance de Dieu ne manquera pas à* „*ceux qui ne manquent pas de bonne volonté.*" Cette maniére de s'exprimer marque un zèle, qui va même à l'enthousiasme: cela diminue le crédit & la croyance qu'on pourroit accorder aux Lettres adressées à Mr. Pfaff; ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'il est le seul des amis de Leibnitz qui ait révoqué en doute sa sincérité à ce sujet. Mr. le Clerc paroît bien pancher de ce côté [46]; mais il se dispense d'alléguer aucune raison pour autoriser son sentiment. Il y a de l'apparence que le dépit de voir Mr. Leibnitz agir dans sa dispute contre Mr. Bayle avec tant de politesse & d'équité [47], l'a porté à supposer sans preuve, que Mr. Leib-

d'être gravé sur l'Airain. Cependant St. Augustin, aussi-bien que Mr. Bayle, ne desespére pas qu'on puisse trouver ici-bas le dénouement qu'on souhaite; mais ce Pere le croit réservé à quelque saint homme éclairé par une

Leibnitz étoit véritablement dans les sentimens de Mr. Bayle, quoiqu'il ait voulu paroître l'attaquer dans sa Théodicée.

Vous me demanderez peut-être, *Monsieur*, quel est mon sentiment sur le Systême de Leibnitz ; je vous avouerai naturellement que je le trouve sujet à mille difficultés insurmontables, qui regardent également les principes sur lesquels il est fondé & les circonstances qui en découlent. Examinons d'abord, *Monsieur*, les Objections qu'on peut former en général contre l'Hypothèse de l'Harmonie préétablie : nous entrerons ensuite dans un détail des principales opinions particuliéres qu'il renferme.

La base du Systême de Leibnitz, c'est 1. que de tous les Mondes possibles le meilleur est celui que Dieu s'est librement déterminé de produire. 2. Que la raison n'attaque invinciblement aucun des arrangemens établis dans ce monde, soit qu'on les con-

grace toute particuliére. Luther réserve la connoissance du Mystère de l'Election à l'Académie céleste. Il est à espérer que Mr. Bayle le trouve maintenant, environné de ces lumiéres, qui nous manquent ici-bas, puisqu'il y a lieu de supposer qu'il n'a point manqué de bonne volonté.

connoiſſe par la lumiére naturelle, ou d'une maniére extraordinaire.

Il me ſemble d'abord, *Monſieur*, que ce Syſtème eſt une chimére qui n'a aucun fondement réel, & que la ſuppoſition des différens Mondes poſſibles eſt abſurde & fauſſe, en ce que pour qu'une choſe ſoit poſſible & faiſable, on ne doit pas ſeulement la regarder en elle-même; mais il faut la conſidérer par rapport à ſon Auteur. Car s'il manque de pouvoir ou de puiſſance pour la produire, ſi ſon eſſence, ſi quelques-unes de ſes qualités ſont contraires à cette production, cette choſe ne peut plus être faite, & ne ſauroit avoir lieu. Mr. Leibnitz convient que Dieu agiroit contre ſa nature, contre ſa ſageſſe, contre ſa prudence, qu'il ſeroit enfin contraire à lui-même, s'il n'avoit pas produit le meilleur des Mondes poſſibles; il faut donc qu'il avoue que les autres, c'eſt-à-dire, que les moins

Candidus inſueti miratur limen Olympi,
Sub pedibusque videt nubes & ſydera Daphnis.
Virgil. Eclog.

. . . . Illic poſtquam ſe lumine vero
Implevit, Stellasque vagas miratus, & Aſtra
Fixa polis, vidit quanta ſub nocte jaceret
Noſtra dies . . . . . *Lucan.*

moins bons n'étoient pas possibles, Dieu faisant toujours nécessairement ce qu'il y a de meilleur. A quoi sert donc la supposition des autres Mondes possibles ? A rien, puisqu'elle est fausse, impossible & chimérique.

Si Leibnitz a voulu dire simplement que le Monde ayant été créé par Dieu, qui agit nécessairement d'une maniére parfaite, le Monde doit par conséquent n'avoir aucun défaut, & être dans toute la perfection qu'il demande & qu'il exige selon son essence : on lui accordera cela, parce que la Foi nous oblige à le croire : mais dès qu'il voudra démontrer ces vérités philosophiquement, il se trouvera accablé de mille difficultés insurmontables, & celles qu'on lui opposera sur l'origine du Mal ne seront pas moins embarrassantes.

La bonté d'un Etre infiniment parfait, infiniment bon, infiniment miséricordieux, ne seroit point infinie, si l'on pouvoit concevoir une bonté plus grande que la sienne, & avoir l'idée d'une miséricorde plus étendue ; il faut donc que les bienfaits & les presens que Dieu accorde aux hommes ne puissent jamais leur nuire. Il n'y a qu'un Etre malfaisant qui soit capable d'accorder des dons à ses ennemis parce qu'il sait qu'ils leur

devien-

deviendront pernicieux dans la suite. Or si nous ne raisonnons que par le secours de la Philosophie, & que nous ne nous soumettions pas à la Révélation, nous verrons l'Homme accablé de maux, presque un instant après sa création. Si Dieu a créé le Monde sans défaut: *„s'il a choisi le meilleur „Monde parmi les possibles“*, pour me servir des expressions de Leibnitz; d'où vient donc le malheur des Créatures? Il a tout prévu, il a tout réglé: rien ne se fait sans sa permission & sans sa volonté; & cependant le Mal domine dans le Monde. Mais, dira-t-on, l'Homme seul en est la cause, Dieu depuis le péché d'Adam donne des graces à tous les hommes; tant pis pour ceux qui n'en profitent point.

Je pourrois d'abord demander, d'où vient est-ce qu'Adam pécha, & pourquoi Dieu souverainement bon & miséricordieux, ayant prévu sa chûte, ne l'empêcha pas? mais je laisse cette question épineuse si souvent débattue & si peu éclaircie; & je dis, en parlant des graces accordées à des gens qui assûrement n'en feront aucun usage, & que Dieu connoît ne devoir leur être d'aucune utilité, qu'il paroît qu'il étoit plus convenable à la nature d'un Etre souverainement bon, d'empêcher absolument le mal, pou-

vant le faire, que d'établir un remede très-incertain & souvent inutile pour le détruire. Mr. Bayle dans les Objections qu'il fit à Mr. Leibnitz appuya fortement sur celle-là: „Un véritable bienfaiteur donne promptement, & n'attend pas à donner que ceux „qu'il aime ayent souffert de longues misé„res par la privation de ce qu'il pouvoit „leur communiquer d'abord & sans se faire „aucune incommodité, à moins peut-être „que la limitation de ses forces ne lui per„mette pas de faire du bien sans faire sentir „de la douleur ou quelque autre incommo„dité. La plus grande & la plus solide gloi„re que celui qui est le Maître des autres „puisse acquérir, c'est de maintenir parmi „eux l'ordre, la paix, la vertu & le conten„tement d'esprit: la gloire qu'il tireroit de „leur malheur ne sauroit être qu'une fausse „gloire: le plus grand amour que ce Maî„tre-là puisse témoigner pour la Vertu est „de faire, s'il le peut, qu'elle soit toujours „pratiquée sans aucun mêlange de vices; „permettre au vice de lever la tête, sauf à le „punir, après l'avoir long-tems toléré, ce „n'est pas avoir pour la Vertu la plus gran„de affection que l'on puisse concevoir. De „même la plus grande haine que l'on puisse „témoigner pour le Vice, c'est de l'empê-

„cher;

„cher; & s'il le faut, de l'écraser dès sa naif„sance. . . . . La permission d'un mal n'est „excusable, que lorsqu'on n'y sauroit remè„dier, sans introduire un plus grand mal. . . . . „On est autant la cause d'un événement, lors„qu'on le procure par des voyes Morales, „que lorsqu'on le procure par des voyes „Physiques. . . . C'est toute la même cho„se d'employer une cause nécessaire, ou „d'employer une cause libre, quand on choi„sit les momens où on la connoît déter„minée".

Après avoir examiné les principales Objections qu'on peut faire contre les Principes généraux de l'Hypothèse de *l'Harmonie* préétablie & *du choix du meilleur Monde parmi les possibles*, parcourons briévement, *Monsieur*, & autant que nous le peuvent permettre les bornes étroites que nous avons prescrites à ces Lettres, les difficultés qui se rencontrent dans les principales opinions qu'il renferme.

Qu'est-ce qu'une *Monade* que Leibnitz dépeint comme un Miroir actif? Dans quel lieu est-elle placée, pour se représenter le plus commodément le Corps qui lui est assigné, & par ce Corps tout l'Univers? D'ailleurs, comment est-il possible que les Corps qui ne sont qu'un assemblage de Monades,

c'est-à-dire de Substances simples & sans parties, ainsi que sans figure, puissent causer une image dans un autre Monade, lui faire recevoir une figure, quoique la simplicité de cette Substance la rende incapable de figure en elle-même?

Allons plus avant, *Monsieur*, & nous trouverons à chaque pas de nouvelles difficultés. Comment le Corps fait-il les volontés, quelquefois opposées d'un instant à l'autre, de la Monade pensante; volontés qui introduisent & déterminent souvent des actions contraires & nuisibles au bien du Corps? S'il étoit vrai, comme le prétend Leibnitz, que Dieu eût créé l'Ame de telle manière, que par le moyen de l'Harmonie préétablie elle n'eût pas besoin de recevoir aucune influence Physique du Corps, & que le Corps s'accommodât de même aux volontés de l'Ame par ces loix préétablies: si les perceptions internes de l'Ame lui arrivoient par sa propre constitution originale, c'est-à-dire représentatives, capables d'exprimer les Etres hors d'elle par rapport à ses organes, qui lui a été donnée dès sa création & qui fait son caractère individuel: il faudroit regarder les hommes comme des doubles Pendules, ou comme des Marionnettes corporelles & spirituelles; car le premier mouvement de la Monade corpo-

corporelle entraîne le second nécessairement, & la premiére pensée de la Monade spirituelle fait succéder indispensablement la seconde.

„Il faut selon ce Systême, *dit un fameux* „*Critique* 48, soutenir que le Corps de Ju„les-César exerça de telle sorte sa vertu mo„trice, que depuis sa naissance jusqu'à sa „mort il suivit un progrès continuel de „changemens, qui répondoit dans la derniè„re exactitude aux changemens perpétuels „d'une certaine Ame qu'il ne connoissoit pas, „& qui ne faisoit aucune impression sur lui. „Il faut dire que la règle, selon laquelle cet„te faculté du Corps de César devoit pro„duire ses actes, étoit telle, qu'il seroit allé „au Sénat un tel jour, à une telle heure, „qu'il y auroit prononcé telles & telles paro„les, &c. quand même il auroit plu à Dieu „d'anéantir l'Ame de César le lendemain „qu'elle fut créée. Il faut dire que cette ver„tu motrice se changeoit, & se modifioit „ponctuellement selon la volubilité des pen„sées de cet esprit ambitieux, & qu'elle se „donnoit précisément un tel état plutôt que „tout autre; parce que l'Ame de César pas„soit

48 *Bayle*, Diction. Hist. & Critiq. Tom. IV. Art. Rorarius.

„soit d'une telle pensée à une telle autre. „Une force aveugle se peut-elle modifier si „à propos en conséquence d'une impression „communiquée trente ou quarante ans aupa-„ravant, & qui n'a jamais été renouvellée de-„puis, & qui est abandonnée à elle-même, „sans qu'elle ait jamais connoissance de sa le-„çon? Cela n'est-il pas beaucoup plus in-„compréhensible que la navigation dont j'ai „parlé dans le Paragraphe précédent?

„Ce qui augmente la difficulté, est qu'une „Machine humaine contient un nombre, „presque infini d'organes, & qu'elle est con-„tinuellement exposée au choc des Corps „qui l'environnent, & qui par une diversité „innombrable d'ébranlemens excitent en elle „mille sortes de modifications. Le moyen „de comprendre qu'il n'arrive jamais du dé-„rangement dans cette harmonie préétablie, „& qu'elle aille toujours son train pendant la „plus longue vie des hommes, non-obstant „les variétés infinies de l'action réciproque „de tant d'organes les uns sur les autres, en-„vironnés de toutes parts d'une infinité de „corpuscules, tantôt froids, tantôt chauds, „tantôt secs, tantôt humides, toujours actifs, „toujours piquotans les nerfs, ou de cette „maniere-ci, ou de celle-là? Je veux que „la multiplicité des organes & la multiplicité

„des

„des agens externes soient un instrument né-„cessaire de la variété presque infinie des „changemens du Corps humain : mais cette „variété pourra-t-elle avoir la justesse dont „on a besoin ici? Ne troublera-t-elle ja-„mais la correspondance de ces changemens „& de ceux de l'Ame? C'est ce qui paroît „du tout impossible.

„On a beau faire Bouclier de la puissance „de Dieu, pour soutenir que les Bêtes ne „sont que des Automates; on a beau repré-„senter que Dieu a pu faire des Machines si „artistement travaillées, que la voix d'un „homme, la lumiére réfléchie d'un objet, &c. „les frapent précisément où il faut, afin „qu'elles se remuent de telle ou de telle ma-„niére: tout le monde, horsmis une partie „des Cartésiens, rejette cette supposition; & „il n'y a point de Cartésien qui la voulût „recevoir, si on la vouloit étendre jusqu'à „l'Homme; c'est-à-dire, si l'on vouloit sou-„tenir que Dieu a pu faire des Corps qui fe-„roient machinalement tout ce que nous „voyons faire aux autres hommes. En niant „cela on ne prétend pas donner des bornes „à la puissance & à la science de Dieu; on „veut seulement signifier que la nature des „choses ne souffre point que les facultés „communiquées à la Créature n'ayant pas

„nécessairement certaines limitations, il faut „de toute nécessité que l'action des Créatures „soit proportionnée à leur état essentiel, & „qu'elle s'exécute selon le caractère qui con- „vient à chaque machine; car, selon l'Axio- „me des Philosophes, tout ce qui est reçu se „proportionne à la capacité du sujet. On „peut donc rejetter comme impossible l'Hy- „pothèse de Mr. Leibnitz, puisqu'elle enfer- „me de plus grandes difficultés que celle des „Automates: elle met une harmonie conti- „nuelle entre deux Substances qui n'agissent „point l'une sur l'autre; mais si les Valets „étoient des Machines, & qu'ils fissent ponc- „tuellement ceci ou cela toutes les fois que „leur Maître l'ordonneroit, ce ne seroit pas „sans qu'il y eût une action réelle du Maître „sur eux; il prononceroit des paroles, il fe- „roit des signes, qui ébranleroient réellement „les organes des Valets".

Je n'examinerai point ici les difficultés qu'on peut former sur les animalcules ou formes primitives & permanentes: la formation de l'Univers est un miracle; l'Esprit de l'homme, fait pour admirer encore plus que

(9) Voyez la belle Dissertation de Messieurs les Freres Gesner, imprimée à Goettingen en 1737.

que pour savoir, voudroit vainement connoître certains Secrets de la Nature. Je vous ferai seulement remarquer que l'Hypothèse de la Substance organisée & de l'Animal toujours vivant, bien loin d'avoir les graces de la nouveauté, est fort ancienne : elle a pour Auteur Héraclite; & Hippocrate 49 nous l'a conservée dans son Livre de la Diéte. En voilà assez, *Monsieur*, sur le Système de l'Harmonie préétablie ; revenons à son Auteur.

Je ne déciderai point qui des deux plus grands Mathématiciens de ce Siècle (*Leibnitz & Newton*) est l'Inventeur du Calcul différentiel : la Société Royale de Londres a prononcé en faveur de Newton : l'Allemagne n'eut qu'une voix pour Leibnitz ; l'Europe savante partagée encore au sujet de ce différend se réunit en ceci, qu'un trait de vanité enveloppé dans une équivoque, & que les Anglois ont démêlé, a donné occasion à ce Plaidoyer si célébre & unique dans ce genre. Voyez, *Monsieur*, au bas de la page un passage 50 qui se trouve aux Actes de Leipsick du mois de Janvier 1705.

Leib-

50 Cujus calculi (scilicet defferentialis) Elementa ab inventore D. Godefrid. Guilelmo Leibnitio in his Actis

Leibnitz fut accusé d'irreligion ; il étoit juste qu'il participât de toutes les façons au sort des grands Hommes, qu'on a fait passer de tout tems, ou pour Magiciens, ou pour Athées. Les accusations d'irreligion par rapport à Leibnitz se réduisent à celle-ci, qu'il alloit rarement aux Assemblées religieuses. Tout homme qui a du discernement sent la foiblesse de cette preuve. Partisan sage & sensé de la Tolérance, lié avec les Savans des trois Religions qui dominent dans l'Empire, il ne pouvoit que déplaire aux Théologiens de sa Confession, qui pour la plûpart ne sont nullement tolérans. Le reproche qu'on lui fait est si mal fondé, que ce Philosophe a résisté, en homme persuadé de la croyance qu'il professoit, aux vives sollicitations dont on l'importunoit, & aux offres avantageuses qu'on lui a faites, s'il vouloit devenir Catholique. Il est vrai qu'il n'avoit aucune haine pour la Cour de Rome & même pour les *Béatilles* spirituelles. On dit qu'un jour dans une de ses cour-

sunt tradita, variique usus tùm ab ipso tum a D. Fratribus Bernoulliis, tum & D. Marchione Hospitalio sunt ostensi. Pro Differentiis igitur Leibnitianis Dominus Neuwtonus adhibet, semperque adhibuit Fluxiones, quæ sint quam proxime ut fluentium augmenta æqualibus

courses sur la Mer d'Italie, il s'éleva une furieuse tempête : le Pilote déconcerté, qui ne croyoit pas être entendu par un Allemand, qu'il regardoit comme la cause de l'orage, le croyant hérétique, proposa de le jetter dans la Mer ; le Jonas Luthérien, sans marquer aucun trouble, tira un Chapelet de sa poche, & le tourna d'un air assez dévot, pour parer le coup qu'un zèle superstitieux lui préparoit. Vous demanderez peut-être, *Monsieur*, par quel hazard uu Chapelet se trouvoit dans la poche de Leibnitz ? Je vous répondrai qu'il y apparence qu'il l'avoit acheté, pour en faire présent à quelque Dame Catholique de ses amies ; car étant Protestant ce meuble dévot lui étoit aussi inutile qu'un Bréviaire à un Prélat de Cour, ou un Cicéron à un Capucin.

Leibnitz après avoir fourni sa carriére en grand homme, la finit de même. Il conserva la vigueur de son esprit jusqu'à la fin de ses jours : il vit venir les approches de la mort, sans surprise, sans regret & sans crainte.

temporis particulis quam minimis genita : quibusque tum in suis Principiis Naturæ Mathematicis, tum in aliis postea editis eleganter est usus, quemadmodum & Honoratus Fabrius in sua Synopsi Geometrica motuum progressus Cavalleriane Methodo substituit.

te. Les uns disent que peu d'heures auparavant il raisonnoit sur la maniére dont le fameux Furstenbeck avoit changé la moitié d'un clou de fer en or; les autres assûrent qu'il lisoit l'Argenis de Barclay. Mr. Eccard [51], qui se chargea de faire à Mr. Leibnitz un Convoi funèbre très-honorable, invita à ses funérailles toute la Cour: mais la Philosophie ne trouva pas chez les Allemands les mêmes honneurs & les mêmes distinctions que chez les Anglois. Les principaux de la Nation Angloise se disputérent l'honneur de porter le Poêle au Convoi de Mr. Newton; aucun Seigneur Allemand ne parut à celui de Leibnitz. Je vous laisse le soin, *Monsieur*, de décider quelle est la façon de penser la plus respectable & la plus sensée, celle des Mylords, ou celle des Barons Allemands? Passons à Mr. Bayle, son Article finira cette Lettre.

§. III.

BAYLE.

Pierre Bayle nâquit au Carlat, petite Ville du Comté le Foix le 18. Novembre 1647. Il étoit fils d'un Ministre Protestant très-

[51] Elève, compagnon de travail, intime ami de Leibnitz, qui a vêcu près de dix-neuf ans avec lui, &

très-galant homme, & non-seulement estimé parmi ceux de sa Religion; mais encore chez les Catholiques, qui ne pouvoient s'empêcher de rendre justice à son mérite.

Monsieur Bayle donna des marques dès son enfance, qu'il auroit non-seulement les vertus de son pere; mais qu'il le surpasseroit beaucoup par la beauté de son génie. A l'âge de treize ans, il commença à apprendre la Langue Greque: à vingt-un, il fit sa Logique dans l'Académie de Puylaurens; à vingt-deux, il alla à Toulouse pour achever ses Etudes. Il fut sollicité dans cette Ville de changer de Religion, & croyant que les raisons qu'on lui apportoit pour le convaincre étoient évidentes, il embrassa le Catholicisme; mais quelque tems après il changea de sentiment. Il reprit ses premiéres opinions, & retourna à la Religion Réformée; il fit son abjuration entre les mains de Mr. Rival Ministre de Saverdun.

Quelques personnes ont cru mal à propos qu'elles étoient en droit de décrier Mr. Bayle à cause de ce double changement de Religion. On peut leur répondre deux choses: la premiére qu'un homme qui cherche la vérité

qui lui a succédé dans son Emploi d'Historiographe & de Bibliothécaire du Roi à Hanover.

vérité ne doit jamais être blâmé de l'embrasser dès qu'il pense l'avoir trouvée: Mr. Bayle crut que les Catholiques étoient mieux fondés dans leurs prétentions que les Réformés, il se rangea parmi eux; il fit ce que tout honnête homme devoit faire, & suivit les mouvemens de sa conscience. Dans la suite il fut persuadé qu'il s'étoit trompé, il retourna dans le chemin qu'il regardoit comme le meilleur; il agit en homme sage & prudent, il donna dès-lors des preuves certaines de la future grandeur de son génie & de l'élévation de son esprit. Faire des fautes, c'est le partage de la foiblesse humaine: les reconnoître, c'est celui des grands Hommes. La seconde raison qu'on peut apporter pour justifier l'inconstance de Mr. Bayle, c'est qu'il étoit encore très-jeune, lorsqu'il choisit ces différens partis. La Jeunesse est le tems des fautes: heureux ceux chez qui elles tarissent après cette Saison!

En partant du Languedoc Mr. Bayle fut pendant quelque tems chez le Comte de Duona

[53] Rarement fait-on signifier quelque bonheur aux Cometes. Il y eut néanmoins un Astrologue Suisse, qui ayant remarqué en mille six cents soixante & un qu'une Comete avoit passé par le Signe de l'Aigle, & qu'elle étoit venue mourir à ses pieds, assûra que cela présa-

Duonn & le Marquis de Beringhem. En sortant de chez ces Seigneurs il eut la Chaire de Professeur en Philosophie dans l'Academie de Sedan, & il emporta ce Poste sur plusieurs Concurrens, ayant soutenu des Thèses pendant deux jours de suite avec un applaudissement universel.

L'Académie Protestante de Sedan ayant été abolie lors de la révocation de l'Edit de Nantes, Mr. Bayle, qui se trouvoit sans Emploi, partit pour Paris, où après avoir resté quelque tems il fut appellé à Rotterdam pour y remplir la Charge de Professeur en Philosophie & en Histoire dans l'Ecole illustre nouvellement établie. Ce fut peu de tems après qu'il publia son excellent Ouvrage sur les Cometes. Il y prouve d'une manière aussi claire qu'évidente, que les Cometes ne sont que des Phénomenes ordinaires, dont l'apparition ne signifie rien pour le bonheur ou le malheur des hommes, & n'influe que sur les cerveaux fêlés des Astrologues [52], qui prédisent toujours, ainsi que les

geoit la ruine de l'Empire Turc par celui d'Allemagne; ce que l'événement a si peu justifié, que deux ans après les Turcs pensérent ruiner toute la Hongrie, & eussent apparemment envahi toutes les Terres Héréditaires de la Maison d'Autriche, si le secours que le Roi de France

les Poëtes, les événemens les plus extraordinaires & les plus faux. Ce Livre est rempli d'une vaste & délicate érudition. Mr. Bayle a trouvé le secret de ramener à son sujet principal un nombre de questions aussi belles qu'intéressantes. Quelques-unes ont attiré des demêlés litéraires à ce savant Auteur; mais il a si bien défendu ses sentimens dans la continuation de son Ouvrage; il a montré avec tant de force la mauvaise foi de ses ennemis, qui lui imputoient des opinions auxquelles il n'avoit jamais pensé; il a, dis-je, si bien développé son innocence, qu'il n'y a que des Fanatiques ou des gens qui n'ont jamais lu la Réponse de Mr. Bayle qui ne soient point indignés des calomnies dont on avoit voulu flétrir sa réputation.

Ceux qui croyent que Mr. Bayle perdit sa Charge de Professeur pour avoir composé son

envoya à l'Empereur, ne l'eût mis en état de faire sa paix avec la Porte. Il en est des prédictions des Astrologues comme de celles des Poëtes: elles sont volontiers funestes les unes & les autres aux Ottomans; mais sans aucune suite. Il y a plus d'un Siècle que tous les Poëtes François nous chantent d'un ton d'Oracle, que nos Rois iront détrôner le Grand Turc, & dresser des Trophées sur les bords du Jourdain & de

son Ouvrage sur les Cometes, sont dans l'erreur. Ce Livre servit de prétexte à couvrir la véritable cause de la disgrace de Mr. Bayle: la haine & la basse jalousie de Mr. Jurieu en furent les premiers motifs; les impressions qu'on donna au Roi Guillaume achevérent ce Mystère d'iniquité que Mr. des Maizeaux a parfaitement éclairci. „Ce „grand Prince, *dit-il* [53] *en parlant du Pro-„jet de Paix qu'on imputoit à Mr. Bayle*, qui „n'avoit pas le tems d'examiner cet Ecrit „ridicule, s'alarma sur l'idée de la Paix, & „s'imagina qu'il y avoit, comme le disoit „Mr. Jurieu, une Cabale pour la faire con-„clurre, dont Mr. Bayle étoit le Chef connu. „Il ordonna aux Magistrats de Rotterdam de „lui ôter sa Charge de Professeur & sa pen-„sion; & cet ordre fut exécuté, sans qu'on „l'eût appellé ni entendu, malgré les pro-„messes qu'on lui avoit faites du contraire. „Il

l'Euphrate. Le redoutable Mr. Despréaux, qui s'étoit tant moqué de ces folies, y est tombé lui-même à la fin :

Je t'attends dans deux ans au bord de l'Hellespont;

Et il a été aussi mauvais Prophete que ses Confreres. *Pensées diverses sur les Cometes, &c.* Tom. I. p. 28.

53 Vie de Mr. Bayle par Mr. des Maizeaux, p. 70.

„Il eſt très-certain que *l'Avis aux Réfugiez* „n'y entra pour rien. Le Roi Guillaume „ne pouſſoit pas l'attention pour les Réfu„giez juſques à s'embarraſſer des plaintes „qu'ils pouvoient faire contre ce Livre; „mais le Projet de paix l'inquiétoit, & il en „craignoit les ſuites. Les Magiſtrats de „Rotterdam, quoique mieux au fait de ce „Projet chimérique, obéirent aux ordres du „Prince, dont ils étoient les Créatures; ce„pendant il ſemble qu'ils eurent honte de „leur conduite, puisqu'ils en cachérent la „cauſe à Mr Bayle. Il paroit même que „ceux qui étoient du ſecret donnérent le „change à ceux qui n'en étoient pas, & leur „firent accroire qu'il s'agiſſoit du Livre ſur „les Cometes.

La perte de la penſion de Mr. Bayle, ne ſervit qu'à faire paroître ſon mérite avec plus d'éclat; l'indifférence qu'il témoigna dans cette occaſion n'a d'exemple que dans un Philoſophe auſſi grand & auſſi ſage que lui. Je ſai par un homme qui l'a connu trés-particuliérement, que lorsqu'on lui annonça la ſuppreſſion de ſa Charge, il répondit avec beaucoup de tranquilité : *Voilà un des plus heureux jours de ma vie : je ne ſerai point obligé de me détourner de mes occupations ordinaires; & deſormais rien ne m'obli-*

m'obligera à sortir de mon Cabinet. Ce desinteressement est d'autant plus beau, que Mr. Bayle n'étoit point riche; il s'en falloit même beaucoup qu'il le fût. „Je n'ai jamais eu, *écrit-il à Mr. de Naudis*, un sou „de mon Patrimoine, jamais eu l'honneur „d'amasser du bien, jamais été en état de „faire des épargnes. Je me fondois sur ma „pension que je croyois devoir durer autant „que ma vie; mais je vois à cette heure qu'il „n'y a rien de ferme en ce Monde. Vous „pouvez juger que j'avois de grandes raisons „de m'inquiéter pour l'avenir dans un Païs „où il fait cher vivre; par la grace de „Dieu je n'ai encore senti nulle inquiétude, „mais une parfaite résignation aux ordres „d'enhaut.

A cette premiére marque du desintéressement de Mr. Bayle joignons en une autre, *Monsieur*, qui nous est attestée par Mr. des Maizeaux, & qui n'est pas moins digne d'un Philosophe que la premiére; elle dépeint parfaitement le caractère de Mr. Bayle, & doit servir de leçon à tous les Gens de Lettres. „On avoit en Angleterre, *dit Mr. des* „*Maizeaux* [54], une idée si avantageuse du „Dictionnaire de Mr. Bayle, qu'un Seigneur „qui

54 *Idem*, ibid. p. 75.

„qui ne se distinguoit pas moins par son
„esprit, que par son rang & par ses Emplois,
„souhaita que cet Ouvrage lui fût dédié.
„Il chargea Mr. Basnage d'assûrer Mr. Bayle
„qu'il lui en témoigneroit sa reconnoissance
„par un present de deux cens Guinées. Les
„Amis de Mr. Bayle, & particuliérement
„Mr. Basnage, le sollicitérent longtems de
„satisfaire au desir de ce Seigneur; mais ils
„le

55 Loin d'être avide de présens, il n'acceptoit qu'avec peine ceux qu'il ne pouvoit honnêtement refuser. En voici un exemple qui ne m'a pas paru indigne de la curiosité du Public. Mr. le Comte de Schaftsbury ayant remarqué que Mr. Bayle n'avoit point de Montre, en acheta une dans un voyage qu'il fit en Angleterre, pour la lui donner lorsqu'il seroit de retour à Rotterdam. La difficulté étoit de la lui faire accepter. Il la tiroit souvent de sa poche, quand ils étoient ensemble, comme pour voir quelle heure il étoit; sans que Mr. Bayle y fit aucune attention; enfin, il la prit un jour entre ses mains; & après l'avoir considérée, il ne put s'empêcher de dire, que cette Montre lui paroissoit très-bien faite. Mylord Schaftsbury saisit cette occasion pour la lui présenter; mais Mr. Bayle confus & piqué de ce que ce Seigneur sembloit avoir pris ce qu'il avoit dit sans dessein, comme un moyen indirect de lui demander sa Montre, s'excusa fortement & avec beaucoup d'action. Ils contestérent long-tems, & Mylord Schaftsbury ne put le faire consentir à la recevoir,

„le follicitérent en vain. Il dit qu'il s'étoit „si souvent moqué des Dedicaces, qu'il ne „vouloit pas s'exposer à en faire.“

Voyez encore, *Monsieur*, au bas de la page 55 une troisième peuvé du desintéressement de ce Philosophe.

La modestie de Mr. Bayle égaloit son mépris pour les richesses. Quelque succès qu'ayent eu ses Ouvrages, quelque aplau-

applau-

qu'après l'avoir assûré qu'il l'avoit apportée exprès d'Angleterre pour lui, & après avoir confirmé ce qu'il disoit en lui faisant voir sa propre Montre.

Quelques années après, ce Seigneur me dit qu'il vouloit envoyer à Mr. Bayle quelques Livres Grecs & Latins imprimés en Angleterre, & me chargea de dresser une liste de ceux qui pourroient lui être les plus agréables. J'en fis confidence à Mr. Bayle, afin qu'il me marquât lui-même ceux qui lui conviendroient le mieux: mais il ne voulut pas le faire. Il n'est point nécessaire, *me répondit-il*; de donner à Mylord Schaftsbury aucune liste de Livres: je l'en remercie très-humblement: j'ai un assez bon *Memento* par une belle Montre qu'il voulut à toute force que j'acceptasse de sa part: un tel meuble me paroissoit alors très-inutile, mais présentement il m'est devenu si nécessaire, que je ne saurois plus m'en passer; de sorte qu'à tous momens je sens combien je lui suis redevable d'un si beau present. *Idem*, ibid. p. 107.

diſſement qu'ils ayent reçu, jamais il ne ſe crut en droit de tirer vanité de l'approbation du Public; il n'en profita que pour s'appliquer à la mériter d'avantage. Il exécuta même ce que les plus petits Demi-Savans ne ſauroient ſe résoudre de faire; il ſut oublier les outrages dont les envieux avoient tâché de flétrir non-seulement ſes Ouvrages, mais encore ſa perſonne. Bel exemple pour les Gens de Lettres, dont ils ont fort peu profité juſqu'à préſent, & dont il n'y a pas apparence qu'ils retirent plus d'utilité dans la ſuite. Les Demi-Savans ſurtout ne ſauront jamais modérer leur amour propre. Mr. Bayle vit avec un œil Stoïque l'impertinente Critique que l'Abbé Renaudot fit de ſon Dictionnaire Hiſtorique & Critique: Le Public, *dit Mr.* [56] *des Maizeaux en parlant de l'excellent Dictionnaire Hiſtorique & Critique*, fut agréablement ſurpris de trouver que cet Ouvrage ſurpaſſoit l'idée avantageuſe qu'on s'en étoit faite. Les Libraires de Paris voyant qu'on le demandoit avec beaucoup d'empreſſement, formérent le deſſein de le réimprimer; & demandérent un privilége à Mr. Boucherat, Chancelier de France. Mr. Boucherat chargea Mr. l'Abbé Renaudot, Auteur de la Gazette, de l'exa-

[56] *Idem*, ibid. p. 76.

l'examiner pour voir s'il n'y avoit rien contre l'Etat, ou contre la Religion Catholique. Cet Abbé au lieu de s'attacher à ces deux points, dressa un Mémoire Critique, où il dit que cet Ouvrage étoit plein de digressions; qu'on n'y trouvoit aucun Systême de Religion; que Mr. Bayle n'y citoit les Peres que pour les tourner en ridicule; qu'il établissoit par-tout le Pélagianisme, & le Pyrrhonisme; qu'il avoit placé en différens endroits tout ce qui s'étoit dit ou écrit de plus mauvais depuis cinquante ans contre la Religion Catholique; qu'il faisoit par-tout des éloges des Ministres Calvinistes pleins de faussetés, & qu'il trouvoit aussi par-tout de quoi rendre le Régne de Louïs XIV. odieux à l'occasion de la révocation des Edits, & des plaintes des Réfugiez: qu'il y régnoit par-tout une affectation visible de ramasser tout ce qu'il y avoit d'odieux, & d'infamant sur la Personne de nos derniers Rois, & qu'il avoit recueilli de propos délibéré plusieurs Histoires fabuleuses pour rendre suspecte la conversion de Henry IV. que dans l'Article de François I. il y avoit une digression très-injurieuse contre le Roi d'Angleterre, pour donner lieu à établir la possibilité de la supposition du Prince de Galles; qu'il y régnoit par-tout une obcénité insupportable: que

Mr. Bayle n'avoit aucune lecture que des Livres modernes de Religion & des hérétiques; qu'il n'avoit pas la moindre connoissance de l'Histoire: que son Antiquité & sa Littérature rouloient sur des Extraits de ce qu'il avoit pris dans des Traductions Françoises; qu'il mesuroit ridiculement le Moderne avec l'Ancien, & comparoit l'Abbé de St. Réal avec *Cornelius Nepos*. Lorsqu'il s'agit du mérite de Pomponius, on peut juger, *dit-il*, de la capacité d'un homme, qui dans l'Extrait de la Vie de Pomponius Atticus traduit *Librarii*, par Libraires. Cet exemple que l'Abbé Renaudot rapportoit, de l'ignorance de Mr. Bayle, est une preuve bien marquée de la précipitation de ce Censeur; car Mr. Bayle avoit averti à la marge, qu'il faut entendre par ce mot les Copistes & les Relieurs, selon la maniére d'accommoder les Livres en ce tems-là.

Après l'absurde & ridicule jugement de l'Abbé Renaudot sur un des plus beaux, des plus brillans, des plus savans & des plus parfaits Ouvrages qu'il y ait, un Homme de Lettres, de quelque mérite qu'il soit doué, doit-il s'étonner d'être traité avec des airs hautains & méprisans par quelque Grimaud du Parnasse? Lorsqu'on a osé accuser Bayle d'être non-seulement un ignorant; mais de n'en-

n'entendre pas les termes Latins les plus communs & la véritable signification qu'il leur falloit donner, à quoi ne doit-on pas s'attendre de l'impudente audace de quelques misérables Barbouilleurs de Papier, dont l'effronterie égale celle de Thersite? Comme lui ils osent tenter de flétrir la gloire des plus grands Héros. Chaque Achille dans la République des Lettres a souvent à se défendre contre les calomnies de deux ou trois Thersites; le fils de Pélée n'eut à imposer silence qu'à un seul; Bayle pendant sa vie fut exposé à la fade censure de vingt *Cuistres Littéraires.* L'Abbé Renaudot doit être placé parmi eux. Il étoit vain, présomptueux, très-médiocre Savant, dévot outré, ou plutôt fanatique, Janséniste bilieux. C'est cette derniére qualité qui engagea Boileau à lui faire l'honneur de lui adresser son Epitre sur l'amour de Dieu. L'on sait que cet habile Poëte ne fut pas toujours assez scrupuleux sur la vérité de ses censures & de ses louanges. Le talent de mentir fut un de ceux que l'Abbé Renaudot poussa le plus loin; il faisoit la Gazette, ainsi il remplissoit les fonctions de son Ministere, il est aussi rare qu'un Gazetier se pique de ne point mentir, qu'un homme d'affaires de ne point voler.

Bayle

Bayle eut à se défendre contre plusieurs autres ennemis ; le Ministre Jurieu fut non pas le plus redoutable par le mérite, mais par ses intrigues. Il n'est rien qu'il ne mît en pratique pour perdre entiérement un homme qui ne lui avoit fait d'autre offense que celle de mériter l'estime du Public & d'effacer par ses Ouvrages tous ceux qu'il avoit mis au jour. C'est-là la seule cause de la longue & cruelle persécution que Mr. Jurieu fit essuyer à Mr. Bayle. Non-content de le vouloir décrier dans l'esprit de tous les honnêtes gens, il tenta plusieurs fois, mais inutilement, d'exciter contre lui le zéle des Magistrats. M. Jurieu avoit de l'esprit, il savoit assez ; mais il étoit fanatique, & sur la fin de sa vie il devint tout-à-fait fou. Sa folie étoit d'autant plus dangereuse qu'elle tenoit de la rage : il avoit la malice de cacher ses transports frénétiques sous le voile de la Religion ; il étoit au reste bien inférieur à Mr. Bayle ; soit pour la science, soit pour le génie, soit enfin pour la hardiesse & la force du stile. Entre ces deux hommes, un homme de goût ne trouvera guère plus d'égalité pour ce qui regarde les connoissances, que pour les qualités du cœur.

Jaque-

Jaquelot fut encore un adversaire de Mr. Bayle: il avoit moins d'esprit que Jurieu; mais il étoit plus fourbe & plus hypocrite. Il se brouilla avec Mr. Bayle, parce qu'il trouva mauvais que ce sage Philosophe, en louant son Traité sur l'Existence de Dieu, n'eût pas toujours employé le superlatif, & qu'il se fût contenté d'employer le positif; qu'il eût dit simplement cet Ouvrage *est bon*, au lieu de dire *très-bon*, *très-excellent*. La dispute que Mr. Bayle eut avec Jaquelot acheva de montrer la mauvaise foi de ce Ministre, qui, après avoir mangé le pain des Orthodoxes dix-huit ans, avec des protestations solemnelles dans tous les Synodes qu'il n'étoit point Arminien, alla à Berlin, attiré dans cette Ville par un Emploi, & y embrassa publiquement l'Arminianisme.

Bernard démentit par les Ouvrages qu'il écrivit contre Mr. Bayle, la gloire qu'il s'étoit acquise par plusieurs Livres très-ingénieux & remplis d'érudition. Il voulut pour effacer les justes soupçons qu'on avoit de son Orthodoxie, & pour faire sa cour au Ministre Jurieu, dont il avoit été lui-même persécuté, attaquer Mr. Bayle. Il écrivit quelques plates rapsodies contre la *Continuation des Pensées sur les Cometes.* Ces fades Écrits moisissent aujourd'hui, & à peine

sauroit-

sauroit-on qu'ils ont été composés, si Bayle n'eût pas eu la complaisance d'y répondre avec autant de force que d'érudition.

Le plus illustre & le plus estimable des adversaires de Mr. Bayle fut Mr. le Clerc; au mérite duquel l'Europe entière a rendu justice: mais la vanité & la douleur de se voir critiquer avec beaucoup de solidité le rendit son ennemi. Il ne put souffrir que Mr. Bayle en parlant du Systême de Mrs. Cudworth & Grew sur les *Natures plastiques & vitales*, qu'ils supposoient être des Substances immatérielles, qui ont la faculté de construire les Plantes & de former les Animaux, eût remarqué que ces prétendues natures plastiques affoiblissoient la preuve la plus sensible & la plus convaincante de l'existence de Dieu, prise dans la structure, dans l'ordre & dans l'arrangement de l'Univers, & prétoient des sophismes & des fauxfuyans aux Libertins, en leur donnant occasion d'employer les argumens des Stratoniciens, & d'éluder par retorsion ceux qu'on pourroit leur objecter tirés de la construction admirable de ce Monde: puisque, s'il est vrai que Dieu ait pu accorder à une Nature plastique la faculté de produire l'organisation des Animaux, sans avoir l'idée de ce qu'elle fait, on est fondé à prétendre qu'il

se

se peut faire, que ce qu'il y a dans l'Univers de plus merveilleux ait été produit par un Principe aveugle, & que la formation des Corps les mieux organisés n'est pas incompatible avec le manque de connoissance. Mr. le Clerc, qui avoit adopté le Systême des Natures plastiques & vitales, se crut obligé de le défendre : il répondit à Mr. Bayle. Ce dernier répliqua de nouveau ; & dans cette dispute, qui fut d'assez longue durée, il eut toujours l'avantage. Cela irrita Mr. le Clerc, qui naturellement étoit vain, & dont le tempérament étoit assez bilieux. Il devint ennemi mortel de Mr. Bayle : il oublia que dans vingt occasions il avoit rendu justice publiquement au mérite, aux talens, aux rares connoissances de son adversaire : il se déchaîna contre lui sans égards & sans ménagemens. Il l'attaqua sur les choses qu'il crut les plus propres à le rendre odieux au Public : mais ce même Public rendit toujours à Mr. Bayle la justice qu'il méritoit. Comme cela ne pouvoit servir à modérer les transports de Mr. le Clerc, il continua toujours d'écrire avec le même emportement ; il eût du cependant faire attention que le respect qu'on est obligé d'avoir pour le jugement du Public exigeoit qu'il affectât moins de mépriser son adversai-

re.

re. Quand il s'est déclaré en faveur d'un Auteur & de ses Ouvrages, on s'expose en le condamnant, & sur-tout en le condamnant avec des airs hautains, à devenir la risée de ce Public irrité, qui ne voit qu'avec indignation qu'un particulier, dans quelque rang qu'il soit, ose lui seul le combattre de front, & le contredire ouvertement. Les vains efforts du Cardinal de Richelieu contre le Cid devroient servir d'exemple à cette foule d'Auteurs aussi jaloux & aussi envieux que ce Ministre; mais bien moins élevés & bien moins estimables que lui.

En vain contre le Cid un Ministre se ligue: 57
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue;
L'Académie en Corps a beau le censurer
Le Public révolté s'obstine à l'admirer.

Les faux Dévots, les Hypocrites, les Jésuites, les Jansénistes fanatiques ou convulsionnaires, quelques Ministres intolérans, ont crié & crient encore journellement contre Bayle, ils sont forcés de convenir de la beauté de son génie, de l'etendue de son érudition, de la netteté, de la subtilité de ses raisonnemens (car un homme qui aujourd'hui oseroit dire le contraire seroit même sifflé des Grimauds du Parnasse: la scien-

57 Despreaux.

ſcience de Bayle n'eſt plus révoquée en doute par ſes plus grands ennemis;) mais ils l'accuſent d'avoir voulu établir le Pirrhoniſme, en pouſſant également les opinions de toutes les différentes Sectes Philoſophiques & Hérétiques, & en donnant à leurs ſentimens toute la force qu'ils pouvoient recevoir. Mr. Bayle a répondu amplement à ces fauſſes critiques. Quel eſt l'homme de bon ſens qui puiſſe douter qu'un Hiſtorien & qu'un Philoſophe qui font l'Hiſtoire d'une Secte, & qui en expoſent les opinions, ne doivent rapporter les faits tels qu'ils ſont, & dire toutes les raiſons ſur leſquelles on les appuye, quelque fortes qu'elles ſoient? Il n'eſt jamais permis à perſonne de déguiſer la vérité, ni de la voiler en partie: mais cela eſt encore plus contraire au caractère d'un Philoſophe & d'un Hiſtorien. Or Mr. Bayle écrivoit en qualité de l'un & de l'autre. Outre les premiers motifs qui l'engageoient à n'avoir aucune foibleſſe & à dire hardiment ce qu'il penſoit, il étoit pouſſé par un autre bien plus noble & plus charitable: il voyoit avec douleur les maux que cauſent les querelles & les démêlés Théologiques, qui naiſſent toujours de la préſomption, de l'orgueil & de la bonne opinion des Théologiens, qui ne ſauroient comprendre qu'ils

puissent se tromper; il vouloit donc les humilier, leur faire connoître la nécessité de suspendre leurs jugemens, les rendre plus humbles, si cela est possible, & leur apprendre que les choses qu'on croit les plus claires,

58 Bayle vouloit mortifier la Raison Humaine; du moins l'accoutumer à ne point précipiter ses jugemens, & à ne rien adopter sans examen & sans connoissance. Les Théologiens lui paroissoient trop décisifs, & il auroit souhaité qu'on ne parlât que douteusement des choses douteuses. Dans cet esprit, il se faisoit un plaisir malicieux d'ébranler leur assurance; & de leur montrer, que certaines vérités qu'ils regardent comme évidentes, sont environnées & obscurcies par tant de difficultés, qu'il seroit quelquefois plus prudent de suspendre son jugement. Il avoit aussi discuté tant de faits qui ne sont point révoqués en doute par le commun des Savans, & qu'il avoit reconnus évidemment faux, qu'il se défioit de tout, & n'ajoutoit foi aux Historiens que par provision, & en attendant une plus ample instruction. *Basnage, Histoire des Ouvrages des Savans, Décembre 1706. pag. 561.*

59 Persuadé que les disputes de Religion, qui ont causé des maux infinis dans le Monde, ne viennent que de la trop grande confiance que les Théologiens de chaque Parti ont en leurs lumiéres, il prend à tâche de les humilier, & de les rendre plus retenus & plus modérés, en montrant qu'une Secte aussi ridicule que celle des Manichéens leur peut faire des objections sur l'origine du Mal & la permission du Péché, qu'il n'est

res, sont quelquefois très-épineuses & très-incertaines. Des Savans d'une probité reconnue certifient que ç'a été-là le principal but de Mr. Bayle. Et sur ce fait Mr. de Beauval 58 & Mr. des Maizeaux 59 se réunissent.

pas possible de résoudre. Il va même plus loin : il établit en général que la Raison Humaine est plus capable de réfuter & de détruire, que de prouver & de bâtir ; qu'il n'y a point de Matiére Théologique ou Philosophique sur quoi elle ne forme de très-grandes difficultés, de maniére que si on vouloit la suivre avec un esprit de dispute aussi loin qu'elle peut aller, on se trouveroit souvent réduit à de fâcheux embarras ; qu'il y a des Doctrines certainement véritables qu'elle combat par des objections insolubles ; qu'il faut alors n'avoir point d'égard à ces objections, mais reconnoître les bornes étroites de l'Esprit humain, & l'obliger elle-même à se captiver sous l'obéïssance de la Foi ; & qu'en cela la Raison ne se dément point, puisqu'elle agit conformément à des principes très-raisonnables. Il donne en même tems plusieurs exemples des difficultés que la Raison trouve dans la discussion des sujets les plus importans ; & le plus souvent il le fait en simple Rapporteur. Il tâchoit d'inspirer la même retenue à l'égard des Matiéres Historiques. Il faisoit voir que plusieurs faits qu'on n'avoit jamais révoqués en doute, étoient très-incertains, ou même évidemment faux ; d'où il étoit facile de conclurre qu'il ne faut pas croire legérement les Historiens, mais plutôt s'en défier, & suspendre son jugement, jusqu'à ce qu'un examen rigoureux nous ait assûrés de la vérité de leurs recits. *Vie de Bayle*, p. 76.

nissent. Quelles obligations tous les honnêtes gens ne lui ont-ils donc pas d'avoir tâché de rendre plus modestes & plus réservés les Théologiens de toutes les différentes Communions ? Je compare Mr. Bayle à ce fameux Romain qui, pour le bien de sa Patrie, se dévoua à la mort, & se jetta dans le Gouffre qui s'étoit ouvert au milieu de Rome. Il s'est exposé pour servir l'Europe à la haine de tous les Théologiens bilieux dont le nombre surpasse bien celui des pacifiques. Il s'est en vain offert comme une victime qu'il falloit sacrifier à l'orgueil Théologique, pour rendre à la Raison l'empire qu'elle avoit perdu, & pour garantir, s'il étoit possible, la Société civile des maux que la présomption des Ecclésiastiques lui a attirés très-souvent.

Avant que de quitter entiérement ce qui regarde le Dictionnaire Historique & Critique de Mr. Bayle, je répondrai à deux objections faites contre ce Livre par deux hommes illustres & qui se sont rendus respectables

(60) Voici l'éloge que St. Evremont a fait de Bayle; je voudrois savoir si Mr. de Crousat regarde St. Evremont comme le sectateur du Pédantisme.

Qu'on admire le grand savoir,
L'érudition infinie,

bles dans la République des Léttres. Car je croirois perdre mon tems, vous faire tort, & vous ſuppoſer ſans goût, ſans jugement & ſans connoiſſances, ſi je m'amuſois à vous montrer les abſurdités, les mauvais raiſonnemens, les ſophiſmes, les platitudes; les bévûes, enfin toutes les impertinences qui ſont répandues dans l'énorme *in folio* que Mr. Crouſat a écrit contre Bayle. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt qu'il lui reproche d'écrire en pédant. Il faut en vérité avoir fait banqueroute à la Raiſon pour oſer avancer une pareille choſe; jamais Auteur n'écrivit d'un air plus naturel & plus cavalier. La preuve évidente de ce fait, c'eſt l'eſtime que tous les [60] Courtiſans les plus ſpirituels font des Ouvrages de Bayle. Ils les liſent beaucoup plus que certains prétendus Docteurs qui les critiquent. Si Mr. de Crouſat veut parler du ſtile de pédant, je lui conſeille de faire mention du ſien; je n'en connois pas de plus propre à faire bâiller. La lecture

Où l'on ne voit ſens, ni génie,
Je ne ſaurois le concevoir;
Mais je trouve Bayle admirable,
Qui, profond autant qu'agréable,
Me met en état de choiſir,
L'inſtruction, ou le plaiſir,

ture d'une demi-feuille de son Traité sur le Pirrhonisme vaut pour un homme d'esprit une forte dose d'opium. Je crois même qu'il seroit dangereux qu'il en lût une entiére: la prise d'ennui deviendroit trop forte; du moins connois-je bien des Savans de la premiére classe qui m'ont assûré qu'ils n'y résisteroient pas.

Revenons donc, *Monsieur*, aux deux Auteurs illustres dont je vous ai parlé. Le premier de ces Auteurs est Mr. de Beausobre [61]. Vous savez, *Monsieur*, que mon estime pour lui va jusqu'à l'admiration, & que je le regarde comme un des plus grands hommes qu'il y ait eu & qu'il y ait encore aujour-

61 Mort depuis que cette Lettre a été composée.

62 Feu Mr. Bayle nous a donné, dans son Dictionnaire, un Article de Manichée & des Manichéens; mais il me semble, qu'il auroit mieux fait, ou de l'omettre, ou de le composer autrement. Il devoit traitter cette matiére en Critique; aller prendre l'Histoire de cet Hérésiarque, ses Dogmes, les Cérémonies de sa Secte, &c. dans les premiers Auteurs qui en ont parlé, & se servir de toute sa sagacité, pour y démêler le faux d'avec le vrai. N'est-ce pas ce qu'annonce au Public le Titre de son grand Ouvrage, & ce qu'il a su fort bien exécuter sur d'autres sujets? Mais c'est aussi ce qu'il a souvent négligé; &, si je l'ose dire, ce qu'il semble avoir

aujourd'hui en Europe: mais je ne saurois approuver qu'en rendant justice [62] au vaste & sublime génie de Mr. Bayle, il dise qu'il semble qu'il ait voulu en employer la sagacité à nuire à la Religion, parce qu'il a plutôt affecté de traiter les opinions des Manichéens en Philosophe qu'en Historien. Pour détruire cette objection, il ne faut que répondre, comme a fait Mr. Bayle, que son Dictionnaire n'étant pas moins Philosophique qu'Historique & Critique, il a du parler sur certaines matiéres de la maniére qu'il a crue propre à les rendre brillantes. En laissant à part toute prévention, l'Article des Manichéens est un des plus beaux & des plus savans.

négligé à dessein, quand il a parlé de plusieurs Sectes Chrétiennes. Je ne crois pas que ce fût sa pensée; mais on diroit presque qu'il étoit bien aise de trouver dans le Corps des Chrétiens, le Fanatisme le plus insensé & les obscénités les plus folles & les plus impudentes. Je crois donc, que feu Mr. Bayle auroit du nous donner une Histoire aussi exacte qu'on peut l'avoir de l'Hérésiarque Manichée, & nous marquer précisément ses opinions, plutôt que de s'amuser à pousser & à orner, comme il a fait, les argumens des Manichéens. Un Dictionnaire Historique & Critique demandoit qu'il fit le premier, & le dispensoit certainement du second. *Histoire Critiq. de Manichée, &c. Tom. 1. p. 3. Discours préliminaire.*

ſavans. Mr. de Beauſobre a ſenti lui-même combien les grands Hommes ſont ſouvent ſoupçonnés mal à propos de vouloir nuire à la Religion: les fades & mauſſades Journaliſtes de Trevoux ont répandu ſur lui une partie du venin qu'ils diſtillent tous les mois dans leur infame Libelle; les Jéſuites ont vangé Bayle; & le même Livre où on l'accuſoit de détruire la Religion a été traité comme un Ouvrage très-dangereux, quoiqu'il méritat l'eſtime la plus profonde de tous les gens de goût. Nous éprouvons quelquefois le même ſort que celui que nous avons fait eſſuyer aux autres.

Le ſecond Auteur, c'eſt Mr. de Voltaire. Vous connoiſſez & la ſincere eſtime que j'ai pour ſes Ouvrages, ſurtout pour ſa Henriade, Chef-d'œuvre qui, malgré une foule de pâles & lâches envieux, paſſera à la poſtérité la plus reculée. Cependant j'oſe dire qu'il mérite les chagrins que lui ont cauſés & que lui cauſent encore quelques Auteurs ſubalternes, qui ſemblables à des Corbeaux croaſſent autour du Cigne dont le chant ravit tous ceux qui l'entendent; il mérite, dis-je, d'être aſſiégé par cette troupe impor-

tune

(q) Voyez le Temple du Goût, Edit. d'Amſterdam.

tune & criarde, pour avoir fait (je tranche le mot,) une Critique très-mauvaise du Dictionnaire de Bayle, qu'il veut réduire à un seul Volume. Selon lui les trois quarts de cet Ouvrage 63 sont superflus. S'il avoit réfléchi que ce Livre étoit fait non-seulement pour des Poëtes, mais pour des Philosophes; non-seulement pour des Philosophes, mais pour des Historiens; non-seulement pour des Historiens, mais pour des Théologiens; non-seulement pour des Théologiens, mais pour des Professeurs: il ne se seroit point étonné d'y trouver plusieurs Articles qui lui paroissoient moins intéressans que les autres; il auroit sans doute dit: Ceci ne m'accommode pas, mais il sera très-utile à quelque autre. Il auroit admiré la vaste littérature & les connoissances immenses de Bayle, & auroit dit avec beaucoup de respect & d'étonnement: Quel génie ne devoit point avoir un homme, qui a trouvé le secret d'être très-utile à tous les Savans, quelque soit le genre de littérature auquel ils s'appliquent!

On a joint, *Monsieur*, au Dictionnaire de Bayle la Vie de cet illustre Auteur écrite par Mr.

chez Etienne Ledet & Compagnie, & Jacques Desbordes, 1739, p. 37.

Mr. des Maizeaux, homme rempli d'esprit & qui a parfaitement réussi dans cet Ouvrage : mais la Table qu'on a mise à la fin de ce Livre est détestable, elle est remplie de fautes, & dans le seul endroit où il est parlé de St. Basile, quoiqu'il n'y ait guère que trois ou quatre lignes, il y a cinq ou six indications fausses. J'oserois presque dire que dans cette Table le tiers des chiffres est fautif. Quant au Corps du Dictionnaire, je vous ai parlé du grand nombre que j'y ai trouvé & qui rend vicieuses les citations. On voit très-souvent dans les nombres Romains IV pour VI & XI pour IX, &c. & dans les chiffres Arabes 6. pour 9. ; on y trouve des zero de plus, quelquefois de moins. Bayle des les premiéres Editions s'apperçut de ces fautes, auxquelles il n'avoit point de part ; il fut obligé de s'en plaindre.

„Il y a des fautes, *dit-il*, des Imprimeurs „qui ont introduit des obscurités & de faux „raisonnemens dans mon Ouvrage, que l'on „croira pouvoir m'imputer avec raison, & „dont je suis néanmoins très-innocent. En „voici un exemple. Dans les Exemplaires, „dont j'ai revu les épreuves il y a : Le Régne „de Tullus Hostilius est enfermé entre la „premiére année de la 27. Olympiade, & la „premiére année de la 35 ; mais dans les „autres

„autres Exemplaires on ne trouve que ceci: „Le Régne de Tullus Hostilius, est enfermé „entre la première année de la 35. Mon„strueux discours! Je ne dis rien des chiffres, „& des noms propres, que ces gens-là, le „fleau né des Auteurs, ont brouillés & défi„gurés. Je me pourvois ici contre eux, & „contre l'avantage que mes Critiques en vou„droient tirer".

Si l'on a corrigé quelques fautes dans les Editions qui ont été faites du Dictionnaire de Mr. Bayle après sa mort, il s'y en est glissé plusieurs nouvelles. Quant à la Table que l'on a mise à celle d'Amsterdam, elle est également mauvaise: il y a des inadvertances si grandes, & j'ose dire des bévûes si grossiéres, qu'on auroit peine à le croire, si on ne les vérifioit soi-même. Par exemple, le nom de Newton ne se trouve point dans cette Table, non plus que celui d'Avicène; qui ne croiroit que Mr. Bayle ne doit point avoir parlé de ces fameux Auteurs? Car enfin, qu'on oublie dans une Table des Matiéres le nom d'un Ecrivain médiocre, cela est pardonnable: mais de passer sous silence celui de Newton, du plus grand, du plus illustre, du plus célébre des Philosophes: que peut-on dire d'une pareille faute, & quelle idée doit-on avoir de la justesse de la Table

Table où elle se rencontre? Mr. Bayle a parlé de Newton en divers endroits de son Dictionnaire; mais sur-tout dans l'Article de Zénon, où il examine fort au long une partie de son Systême, & entre autres choses s'il y a du *Vuide*, & s'il est possible que les Planetes se meuvent & soient suspendues dans ce Vuide. Il eût été à souhaiter que Mr. des Maizeaux eût pu avoir le loisir d'examiner les feuilles de la derniére Edition du Dictionnaire, & qu'il eût été à Amsterdam lors de son impression: le Public n'auroit rien à souhaiter pour la perfection de ce Livre: mais la correction des plus excellens Ouvrages est souvent donnée par les Libraires à des gens dont tout le mérite consiste à savoir mettre des point sur les *i*, & la science à placer des Vergules.

Les autres Ouvrages de Mr. Bayle ne sont ni moins estimables, ni moins beaux que son Diction-

4. Mais, je dis en second lieu, que cet Empereur ne pourra être blâmé par aucune personne raisonnable, de ce qu'il jugera par cette premiére conversation, que la Religion des Missionnaires est ridicule & diabolique: ridicule, en ce qu'il verra qu'elle est fondée par un Auteur, qui dit, d'un côté qu'il faut être humble, debonnaire, patient sans aigreur, pardonnant les injures; &

Dictionnaire; on les a recueillis après sa mort en quatre Volumes *in folio.*

La Critique de l'Histoire du Calvinisme de Maimbourg est un Chef-d'œuvre, & la postérité aura peine a croire qu'il n'a coûté que quinze jours de travail à son Auteur.

Le Commentaire Philosophique est, à mon gré, le Livre le plus utile qu'on ait écrit pour inspirer aux honnêtes gens l'horreur de la persécution; & il seroit à souhaiter que les Princes & les Magistrats en lussent tous les jours attentivement quelques Chapitres, & qu'ils méditassent sur les vérités qu'ils contiennent, qui sont si nécessaires au bien de la Société, & à l'avancement de la véritable Religion. Car rien ne fait plus de tort à la bonne Cause que de vouloir l'établir par la violence, Dieu nous ayant ordonné expressément d'employer toujours les voies de la douceur. J'ose le dire hardiment, ainsi que [64] Mr. Bayle, le faux zéle & la fureur

de l'autre, qu'il faut rouer de coups de bâton, emprisonner, éxiler, pendre, fouetter, abandonner au pillage du Soldat, tous ceux qui ne voudront pas le suivre: diabolique puisqu'outre son opposition diamétrale aux lumiéres de la droite Raison, il verra qu'elle autorise tous les crimes, dès qu'ils seront entrepris pour son avantage, & qu'elle ne laisse plus d'autre règle du juste

fureur des Théologiens intolérans sont capables de rendre non-seulement méprisable, mais

& de l'injuste, que son profit, ou sa perte, & qu'elle ne tend qu'à rendre l'Univers un Théâtre affreux de carnages & de violences.

Enfin, je dis que, si cet Empereur croit une Divinité, comme il est sûr que tous les Payens en ont connu une, il doit, par un principe de conscience, Loi éternelle & antérieure à toutes les Religions de Droit positif, chasser les Chrétiens de son Etat. En voici la preuve. Il apprendroit par ces Missionnaires, que c'est une des loix fondamentales du Christianisme, & un des ordres les plus exprès & les plus clairs du Fils de Dieu, de contraindre les hommes, par les tourmens & les violences, à la profession de l'Evangile. Or, c'est une chose, humainement parlant, très-inséparable d'une infinité de crimes contre la première & la plus indispensable de toutes les loix; plus noirs, par conséquent, & plus offensans la Divinité, que tout ce que l'on pourroit faire contre le Christianisme mal connu. Donc tout Prince est obligé, en conscience, d'empêcher qu'une telle chose ne s'introduise dans son Royaume; & l'on ne conçoit pas que Dieu puisse le censurer de ce qu'il a chassé des Chrétiens lorsqu'il a clairement reconnu qu'ils deviendroient les causes moralement nécessaires de cette longue suite de crimes. Car tout homme qui craint Dieu, doit employer toute son autorité à prévenir le Crime; & quels crimes y a-t-il qu'il faille prévenir davantage que les hypocrisies de Religion, que les actes que l'on fait contre les instincts & les lumières de la conscience? Or, voilà ce que produi-

mais même odieuse la Religion qu'ils prê-
chent. Quoi! dira un Catécumene, embras-
serai-

sent infailliblement les maximes du sens littéral. Etablissez des peines contre tous ceux qui pratiqueront certains actes de Religion & qui refuseront d'en pratiquer d'autres: exposez-les à la violence des gens de guerre: battez-les: enfoncez-les dans des cachots puans: privez-les des honneurs, & des charges, envoyez-les aux Mines, ou aux Galeres: pendez ceux qui feront plus les entendus: comblez de biens & d'honneurs ceux qui abandonneront leur culte; vous pouvez être assûré qu'une infinité de gens renonceront, quant à l'extérieur, la Religion qu'ils croyent bonne, & professeront celle qu'ils croyent mauvaise. Actes d'hypocrisie & de félonie contre la Divine Majesté, au premier chef; puisqu'elle n'est jamais plus directement offensée, que lorsqu'on fait ce que la conscience, je dis la conscience la plus erronée, dicte clairement lui être desagréable. De sorte qu'un Prince, qui veut empêcher, entant qu'en lui est, que ses Sujets ne deviennent méchans, & ne commettent le crime le plus desagréable à Dieu qui se puisse commettre, & le plus certainement crime, doit chasser soigneusement les Chrétiens persécuteurs. Et qu'on ne me dise pas, que c'est une erreur de fait en lui; car, absolument, universellement, & dans les idées éternelles de Dieu, Regle primitive, originale, & infaillible de la droiture, c'est un péché très-criant que de faire semblant d'être Chrétien, lorsque la conscience nous montre que la Religion Chinoise, que nous abjurons extérieurement, est la meilleure de toutes. Ainsi cet Empereur ne se pourroit empêcher d'éloigner

ferai-je des fentimens dont je ne fuis convaincu que par la crainte & par la force? Tâchons de me garantir d'un joug infupportable, en détruifant, s'il eft poffible, une Religion qui ordonne de perfécuter, & en chaffant des Prêtres qui n'en fuivent que trop les Maximes.

Il eft tems, *Monfieur*, de fonger a finir ma Lettre: la briévete que je me fuis perfcrite ne me permet pas de m'arrêter davantage fur les autres Ouvrages de Mr. Bayle, dont vous trouverez une lifte & un précis à la fin de fa Vie écrite par Mr. des Maizeaux. Je m'étonne que ce fage Ecrivain ait parlé fi briévement de la mort de Mr. Bayle; peut-être qu'il n'en a fu que les particularités qu'il rapporte. Les voici.

65 „Mr. Bayle eft mort fort tranquillement „& fans qu'il y eût perfonne auprès de lui. „La veille de fa mort, après avoir travaillé „toute

ces Miffionnaires, fans expofer fes Sujets à la tentation presque infurmontable de commettre le plus grand de tous les crimes, & fans s'y expofer lui-même. Car, comme perfonne ne peut s'affûrer qu'une Religion nouvelle, qu'on lui préfente, lui paroîtra véritable; & qu'un Roi expofé à l'alternative, ou de fe voir détrôné, ou de faire femblant d'être d'une Religion qu'il croit fauffe, doit craindre très raifonnablement de fuccomber à la

„toute la journée, il donna de la copie de sa „Réponse à Mr. Jaquelot mon Correcteur, „lui disant qu'il se trouvoit très-mal. Le „lendemain, à neuf heures du matin, son „Hôtesse entra dans sa chambre: il lui de„manda, mais en mourant, si son feu étoit „fait, & mourut un moment après, sans que „ni Mr. Basnage, ni moi, ni aucun de ses „amis ayent été présens. Il mourut le „vingt-huitième Décembre de l'année 1706. „âgé de cinquante-neuf ans, un mois, & „dix jours".

Beaucoup de gens ont publié dans le monde que Mr. Bayle étoit mort en Esprit-Fort. Ils ont eu d'autant plus occasion de fomenter ces faux bruits qu'il paroît par ce que dit Mr. des Maizeaux, qu'il auroit été impossible de leur donner des preuves évidentes du contraire. Mais je vous déclare, *Monsieur*, & je le déclare à l'Univers entier, que

tentation: l'amour qu'il a pour la droiture & pour la Divinité, qui reluit dans sa conscience, quoiqu'il se trompe, l'engage nécessairement à prévenir ces dangers, par l'expulsion de ceux qui les apportent avec eux partout où ils viennent, avec leur Maxime pretendue Evangélique, Contrains-les d'entrer. *Commentaire Philosophique sur ces paroles*, Contrains-les d'entrer. *Tom. I. p.* 162.

65 Vie de Mr. Bayle, p. 105.

que le hazard m'en a fait découvrir qui mettent la gloire & la religion de Mr. Bayle à couvert de toutes les insultes des Hypocrites. J'ai eu l'occasion de connoître en Hollande un ancien ami de Mr. Bayle: c'est Mr. Terson, Colonel d'un Régiment d'Infanterie, & Capitaine dans les Gardes Hollandoises; il vit encore & est généralement estimé dans les Sept Provinces, soit par la façon distinguée dont il a toujours servi, soit par ses connoissances & par ses lumiéres. Il m'a assûré plusieurs fois, & m'a permis de le publier, que Mr. Terson son cousin, ami de Mr. Bayle, étoit allé chez lui pour le voir, environ deux ou trois heures avant qu'il mourût. Mr. Bayle se sentant excessivement mal, ordonna qu'on refusât tout le monde; mais ayant su qu'on avoit renvoyé Mr. Terson son ami, il crut devoir lui en faire des excuses, & lui écrivit quelques tems avant d'expirer, ce Billet: „Mon cher ami, ce n'é„toit pas pour vous que j'avois donné les „ordres qui m'ont privé du plaisir de vous „voir

" Mr. Bayle was a man of great probity. It is a great mistake to fancy, that he was not fully persuaded of the first Article of Religion. He told me in a private conversation three or four years before the died, that it was impossible for the most subtil Atheist to

„voir encore une fois. Je sens que je n'ai „plus que quelques momens à vivre; je „meurs en Philosophe Chrétien, persuadé, „pénetré des bontés & de la misericorde de „Dieu, & vous souhaite un bonheur parfait. „Je suis, &c." L'Original de ce Billet fut remis à Mr. Basnage. Mr. le Colonel Terson m'a encore assûré ce fait, & m'a dit avoir été présent lorsque son cousin le lui donna.

Pour achever de fermer la bouche à ceux qui veulent, à quelque prix que ce soit, faire passer Mr. Bayle pour un Athée, il faut leur montrer que dans tous les différens Pays, des gens respectables, & qui avoient connu particuliérement Mr. Bayle, ont témoigné hautement combien il étoit éloigné d'avoir les sentimens qu'on lui prêtoit. Voici ce que dit à ce sujet Mr. de la Roche, Auteur des Mémoires de la Grande-Bretagne, dans un Journal Anglois.

„Mr.[66] Bayle étoit un homme de grande „probité. C'est une grande faute, que de „s'imaginer qu'il n'étoit pas pleinement per-„suadé

confût the arguments grounded upon the contrivance and wisdom conspicuous in the several parts of the Universe. Mr. Bayle was more Orthodox than many People fancies. *Mém. Litt. May.* 1714. p. 100. *col.* 2. cité par l'Auteur du Voyage Littéraire.

„ſuadé du premier Article de la Religion. „Il me dit, dans une converſation particuliére, trois ou quatre anneés avant ſa mort, „qu'il étoit impoſſible au plus ſubtil Athée „de renverſer l'argument qui eſt fondé ſur „l'art & la ſageſſe ſenſibles dans les différentes parties de l'Univers. Mr. Bayle étoit „plus Orthodoxe que bien des gens ne s'imaginent".

Monſieur Bayle étant auſſi ſavant & auſſi honnête homme qu'il l'étoit, il n'eſt pas ſurprenant qu'il ait eu un auſſi grand nombre d'amis dans toutes les parties de l'Europe [67]. Les Princes, les Seigneurs, ſe ſont diſputé l'avantage de le connoître & d'être en relation avec lui, ils ont penſé que le commerce qu'ils avoient avec un auſſi grand Perſonnage

[67] Il étoit en relation avec un grand nombre de perſonnes deſtinguées. Outre celles que j'ai déja nommées dans ces Mémoires, il avoit pour Amis en France, Mr. le Duc de Noailles, Mr. de Bonrepaux, Mr. l'Abbé Bignon, Mr. Thomaſſin de Mazaugues, Conſeiller au Parlement d'Aix, le Pere Malebranche, les deux Peres Lamy, Mr. & Mademoiſelle de la Sabliére, Mr. l'Abbé Nicaiſe, Mr. l'Abbé du Bos, Mr. Rainſſant & Mr. Oudinet Gardes du Cabinet des Médailles du Roi, Mr. Bayle Médecin & Profeſſeur à Toulouſe, Mrs. Perault, de Longepierre, de la Monnoye, &c. En Angleterre, Mr. Burnet Evêque de Salisbury, Mrs. Cappel, Dubordieu, Abba-

nage que ce Philoſophe, les illuſtroit encore plus que leur Nobleſſe.

Il ne nous reſte plus, *Monſieur*, que Newton, Fontenelle, s'Graveſande & le Jéſuite Regnault: conſervons-les tous les quatre pour la derniére Lettre que je vous écrirai ſur les Philoſophes. Nous paſſerons enſuite aux Hiſtoriens; & j'eſpére que vous me verrez toujours le même amour pour la Vérité, le même reſpect pour les grands Hommes, la même hardieſſe à condamner les mauvais Auteurs, & la même fermeté à défendre la réputation des honnêtes gens. Je ſuis avec reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très &c.

LET-

die, la Riviére le Vaſſor, Pujolas, &c. En Allemagne, Mr. le Comte de Reckheim, Mrs. Leibnitz, Thomaſius, Buddæus, &c. En Italie, Mr. Magliabecchi, Bibliothécaire du Grand-Duc de Toſcane: En Hollande Mr. le Comte de Friſe, Mr. le Marquis de Bougi. Mr. le Leu de Wilhelm, Mr. Fremont d'Ablancourt, Mr. Basnage, Mr. Basnage de Flottemanville, Mrs. Grævius, Drelincourt, Regis, &c. En Flandres, Madame la Comteſſe de Tilly, Mr. le Baron le Roi, &c. A Genève, Mrs. Chouet, Turretin, Leger, Pictet, &c. *Vie de Bayle*, pag. 106.

LETTRE ONZIEME.

§. I.

MONSIEUR,

Me voici enfin arrivé aux trois dernieres lettres que j'aurai l'honneur de vous écrire sur les Philosophes: mais les matiéres dont il me reste à vous entretenir ne sont pas les plus aisées; bien des choses m'arrêtent & me font de la peine. Le Monde Littéraire est partagé aujourd'hui en deux Sectes directement opposées, qui se disputent avec autant de vivacité que de force l'Empire de la Philosophie. Les Cartésiens & les Newtoniens sont aussi échauffés pour la gloire de leurs Maîtres que les Jansénistes le sont pour celle de St. Augustin, & les Jésuites pour celle de la Bulle. Il est presqu'impossible de pouvoir conserver un juste milieu dans les disputes Philosophiques. Ne pas approuver entiérement Descartes, c'est au sentiment de presque tous les Cartésiens vouloir renouveller les erreurs proscrites du Péripatérisme. Trouver quelque chose à redire dans les opinions de Newton,

c'eſt n'être point Géometre, c'eſt ſuivre les mouvemens des anciens préjugés, c'eſt refuſer la vérité, parce qu'elle eſt offerte par un Etranger.

Dans ce conflit de jurisdiction, où il ne s'agit pas de moins que d'un triomphe parfait ou d'une entiére défaite, il eſt bien dangereux d'oſer dire ce que l'on penſe, surtout lorſqu'on n'adopte aucun parti. Une choſe me raſſûre cependant : c'eſt qu'il y a un très-grand nombre de perſonnes qui, malgré les guerres Philoſophiques, ont refuſé conſtamment juſqu'ici de vouloir ſe déclarer entiérement. Ils approuvent dans tous les deux philoſophes ce qu'ils croyent y trouver de vrai & de bon, condamnent ce qu'ils penſent être faux, & regardent comme incertain ce dont ils n'ont aucune certitude évidente. Vous êtes, *Monſieur*, dans le nombre de ces gens neutres & impartiaux : ainſi vous me paſſerez la liberté que je prendrai de dire avec franchiſe ce que je penſerai ; & vous ne regarderez point cela comme un attentat & comme un manque de reſpect pour la mémoire de Deſcartes & de Newton, ayant pour ces deux grands Hommes, & ſur-tout pour le dernier, un reſpect qui va juſqu'à la vénération la plus profonde.

Une autre chose qui ne me cause pas un médiocre embarras, c'est que je suis obligé de parler de plusieurs personnes qui vivent encore. Jusqu'ici je n'ai guère fait mention que des morts : j'avois peu à craindre qu'ils se fâchassent dans le tombeau, qu'ils trouvassent mes expressions trop peu mesurées, mes critiques mal fondées, & mes réflexions déplacées ou malignes ; actuellement il faut ou que je me résolve à déguiser une partie de ce que je pense, ou que je coure risque de déplaire à des personnes que j'estime infiniment, & que je me fais un honneur d'estimer.

§. II.

Exposition de certains Principes du Cartésianisme extraits des Livres de Mr. de Fontenelle, accompagnée de quelques réflexions sur les Ouvrages de cet ingenieux Auteur.

Si je suivois, *Monsieur*, l'ordre que je me suis prescrit en général jusqu'ici, je devrois parler de Mr. Newton avant que de faire mention de Mr. de Fontenelle, le premier étant né plutôt que l'autre : mais je pense qu'étant assez nécessaire de rappeller à l'esprit des Lecteurs certains Principes de Descartes avant que d'examiner les raisons que Newton a apportées pour les détruire, je

je ne ſaurois mieux faire que d'extraire ces Principes des Ouvrages de Mr. de Fontenelle, où le Syſtème de Deſcartes eſt expliqué bien plus clairement, & d'une maniére bien plus gracieuſe que dans les Livres de ce Philoſophe.

Perſonne n'a jamais eu l'art, & peut-être perſonne ne l'aura-t-il jamais, de mettre les choſes les plus difficiles & les plus abſtraites à la portée de tout le monde, comme Mr. de Fontenelle. Son Livre de la *Pluralité des Mondes* eſt un Chef-d'œuvre dans ſon eſpèce. Il a été ſouvent imité, rarement approché, & jamais égalé. Il falloit un génie auſſi profond & en même tems auſſi enjoué, que celui de Mr. de Fontenelle pour répandre cette gaieté amuſante ſur les Queſtions de Phyſique les plus difficiles, & ſur les Obſervations Aſtronomique, les plus relevées.

On trouve beaucoup de Savans qui parlent ſavamment: on en voit peu qui parlent ſavamment & galamment. Il ſemble que le bel eſprit ſoit une héréſie en Philoſophie, & qu'un Phyſicien ſoit diſpenſé de plaire en inſtruiſant. Je ne m'étonne point ſi tant d'habiles Profeſſeurs n'ont pu obtenir auprès de bien des gens que le titre de Pédans. N'accuſons point tout-à-fait l'ignorance

 d'un

d'un pareil jugement, attribuons en une partie à la févérité & à la dureté Philofophique. Que tous les Philofophes s'expliquent comme Mr. de Fontenelle, bien-tôt on verra l'Univers entier écouter leurs leçons avec un avide curiofité.

La Nature a fait tous les hommes pour aimer ce qui eft agréable: mais elle n'a accordé qu'à une petite partie le talent de pouvoir goûter le bon enveloppé dans une éccorce amére. La même perfonne qui s'inftruira avec plaifir de la vérité fous les aufpices de Mr. de Fontenelle, s'ennuira bien-tôt de la rechercher avec Mallebranche, qui le conduira par un chemin fublime pour deux ou trois mortels ; mais obfcur, épineux, ennuyeux & impraticable pour le refte du Genre humain. Il en eft d'un Philofophe comme de tous les autres Ecrivains: s'il veut emporter & réunir tous les fuffrages, il faut abfolument qu'il joigne l'agréable à l'utile : *omne tulit punctum qui mifcuit utile dulci*; qu'il fe rende intelligible, & qu'il mette à la portée de tout le monde les chofes qui femblent par elles-mêmes demander la plus férieufe méditation. Perfonne n'a poffédé ce talent comme Mr. de Fontenelle. Voyons en un exemple dans l'expofition des Syftèmes Aftronomiques.

„Avant

„Avant que je vous explique le prémier „des Systèmes, *dit-il* [1], il faut que vous „remarquiez, s'il vous plaît, que nous som„mes touts faits naturellement comme un „certain Fou Athénien, dont vous avez en„tendu parler, qui s'étoit mis dans la fan„taisie que tous les Vaisseaux qui abordoient „au Port de Pirée, lui appartenoient. Notre „folie, à nous autres, est de croire aussi que „toute la Nature, sans exception, est desti„née à nos usages; & quand on demande à „nos Philosophes, à quoi sert ce nombre „prodigieux d'Etoiles fixes, dont une partie „suffiroit pour faire ce qu'elles font toutes, „ils vous répondent froidement quelles ser„vent à leur réjouïr la vûe. Sur ce principe on „ne manqua pas d'abord de s'imaginer qu'il „falloit que la Terre fût en repos au Centre „de l'Univers, tandis que tous les Corps „célestes qui étoient faits pour elle, pren„droient la peine de tourner à l'entour „pour l'éclairer. Ce fut donc au-dessous „de la Terre qu'on plaça la Lune: & au „dessous de la Lune on plaça Mercure; en„suite Venus, le Soleil, Mars, Jupiter, Sa„turne. Au-dessous de tout cela étoit le „Ciel

[1] Entretiens sur la Pluralité des Mondes, Premier Soir, p. 31. Edit. de la Haye chez Vander Kloot.

„Ciel des Etoiles fixes. La Terre se trouvoit justement au milieu des Cercles que „décrivent ces Planetes, & ils étoient d'autant plus grands, qu'ils étoient plus éloignés „de la Terre; & par conséquent les Planetes „les plus éloignées employoient plus de „tems à faire leur cours, ce qui effectivement est vrai.

„Mais je ne sai pas, interrompit la Marquise, pourquoi vous semblez n'approuver „pas cet ordre-là dans l'Univers: il me „paroît assez net, & assez intelligible; & „pour moi, je vous déclare que je m'en „contente.

„Je puis me vanter, répliquai-je, que „je vous adoucis bien tout ce Systême. Si „je vous le donnois tel qu'il a été conçu par „Ptolomée son Auteur, ou par ceux qui y „ont travaillé après lui, il vous jetteroit dans „une épouvante horrible. Comme les „mouvemens des Planetes ne sont pas si réguliers, qu'elles n'aillent tantôt plus vîte, „tantôt plus lentement, tantôt en un sens, „tantôt en un autre; & qu'elles ne soient „quelquefois plus éloignées de la Terre, „quelquefois plus proches, les Anciens „avoient imaginé je ne sai combien de Cercles différemment entrelacés les uns dans „les autres, par lesquels ils sauvoient toutes

„ces

„ces bizarreries. L'embarras de tous ces „Cercles étoit si grand, que, dans un tems „où l'on ne connoissoit encore rien de „meilleur, un Roi de Castille, grand Mathé-„maticien, mais apparemment peu dévot, „disoit, que si Dieu l'eût appellé à son Con-„seil quand il fit le Monde, il lui eût donné „de bons avis. La pensée est trop liberti-„ne: mais cela même est assez plaisant, que „ce Systême fût alors une occasion de pé-„ché, parce qu'il étoit trop confus. Les „bons avis que ce Roi vouloit donner, re-„gardoient sans doute la suppression de „tous ces Cercles, dont on avoit embar-„rassé les mouvemens célestes. Apparem-„ment ils regardoient aussi une autre sup-„pression de deux ou trois Cieux superflux „qu'on avoit mis au-delà des Etoiles fixes. „Ces Philosophes, pour expliquer une sorte „de mouvement dans les Corps célestes, fai-„soient au-delà du dernier Ciel que nous „voyons, un Ciel de crystal, qui imprimoit „ce mouvement aux Cieux inférieurs. „Avoient-ils nouvelle d'un autre mouve-„ment? c'étoit aussi-tôt un autre Ciel de „crystal. Enfin, les Cieux de crystal ne „leur coûtoient rien.

„Et pourquoi ne les faisoit-on que de „crystal, dit la Marquise? N'eussent-ils

„pas

„pas été bons de quelque autre ma-
„tiére ? . .

„Non, répondis-je, il falloit que la lumiére passât au travers : & d'ailleurs il „falloit qu'ils fussent solides : il le falloit „absolument, car Aristote avoit trouvé que „la solidité étoit une chose attachée à la „noblesse de leur nature ; & puisqu'il l'avoit „dit, on n'avoit garde d'en douter. Mais „on a vu des Cometes, qui étant plus élevées qu'on ne croyoit autrefois, briseroient tout le crystal des Cieux par où „elles passent, & casseroient tout l'Univers; „& il a fallu se résoudre à faire les Cieux „d'une matiére fluide, telle que l'air. Enfin, il est hors de doute par les Observations de ces derniers Siècles, que Venus „& Mercure tournent autour du Soleil, & „non autour de la Terre; & l'ancien Système est absolument insoutenable par cet „endroit. Je vais donc vous en proposer „un qui satisfait à tout, & qui dispenseroit le Roi de Castille de donner des avis; „car il est d'une simplicité charmante, & „qui seule le feroit préférer.

„Il sembleroit, interrompit la Marquise, „que votre Philosophie est une espèce d'enchére, où ceux qui offrent de faire les cho-
„ses

„ſes à moins de fraix, l'emportent ſur les „autres.

„Il eſt vrai, repris-je, & ce n'eſt que „par-là qu'on peut attraper le Plan ſur „lequel la Nature a fait ſon Ouvrage. „Elle eſt d'une épargne extraordinaire: tout „ce qu'elle pourra faire d'une maniére qui „lui coûtera un peu moins, quand ce moins „ne ſeroit presque rien, ſoyez ſûre qu'elle „ne le fera que de cette maniére-là. Cette „épargne néanmoins s'accorde avec une „magnificence ſurprenante qui brille dans „tout ce quelle a fait. C'eſt que la magni„ficence eſt dans le deſſein, & l'épargne „dans l'éxecution. Il n'y a rien de plus „beau qu'un grand deſſein que l'on exécu„te à peu de fraix. Nous autres, nous „ſommes ſujets à renverſer ſouvent tout „cela dans nos idées. Nous mettons l'é„pargne dans le deſſein qu'a eu la Natu„re, & la magnificence dans l'exécution. „Nous lui donnons un petit deſſein, qu'el„le exécute avec dix fois plus de dépenſe „qu'il ne faudroit; cela eſt tout-à-fait „ridicule.

„Je ſerai bien aiſe, dit-elle, que le Sy„ſtème dont vous m'allez parler, imite de „fort près la Nature; car ce grand ména„ge-là tournera au profit de mon imagi-

„nation

„nation, qui n'aura pas tant de peine à „comprendre ce que vous me direz.

„Il n'y a plus ici d'embarras inutiles, „repris-je. Figurez-vous un Allemand, „nommé Copernic, qui fait main-basse sur „tous ces Cercles différens, & sur tous ces „Cieux solides qui avoient été imaginés „par l'Antiquité. Il détruit les uns, il met „les autres en pièces. Saisi d'une noble „fureur d'Astronome, il prend la Terre, & „l'envoye bien loin du Centre de l'Univers, „où elle s'étoit placée; & dans ce Centre, „il y met le Soleil, à qui cet honneur étoit „bien mieux du. Les Planetes ne tournent „plus autour de la Terre, & ne l'enferment „plus au milieu du Cercle qu'elles décri„vent. Si elles nous éclairent, c'est en quel„que sorte par hazard, & parce qu'elles „nous rencontrent en leur chemin. Tout „tourne présentement autour du Soleil: la „Terre y tourne elle-même; & pour la „punir du long repos qu'elle s'étoit attri„bué, Copernic la charge le plus qu'il „peut de tous les mouvemens qu'elle don„noit aux Planetes & aux Cieux. Enfin, „de tout cet équipage céleste, dont cette „petite Terre se faisoit accompagner & en„vironner, il ne lui est demeuré que la Lune, „qui tourne encore autour d'elle.

„Atten-

„Attendez un peu, dit la Marquise, il „vient de vous prendre un enthousiasme „qui vous a fait expliquer les choses si „pompeusement, que je ne crois pas les „avoir entendues. Le Soleil est au Centre „de l'Univers, & là il est immobile; après „lui qu'est-ce qui suit?

„C'est Mercure, répondis-je, il tourne „autour du Soleil; ensorte que le Soleil est „à peu près le Centre du Cercle que Mercure „décrit. Au dessus de Mercure est Venus, „qui tourne de même autour du Soleil. „Ensuite vient la Terre, qui étant plus éle-„vée que Mercure & Venus, décrit autour „du Soleil un plus grand Cercle que ces „Planetes. Enfin, suivent Mars, Jupiter, „Saturne, selon l'ordre où je vous les nom-„me: & vous voyez bien que Saturne doit „décrire autour du Soleil le plus grand Cer-„cle de tous; aussi employe-t-il plus de „tems qu'aucune autre Planete à faire sa „révolution. Et la Lune? vous l'oubliez, „interrompit-elle. Je la retrouverai bien, „repris-je. La Lune tourne autour de la „Terre, & ne l'abandonne point; mais „comme la Terre avance toujours dans le „Cercle qu'elle décrit autour du Soleil, la „Lune la suit, en tournant toujours autour „d'elle; & si elle tourne autour du Soleil,

„ce n'est que pour ne point quitter la „Terre."

Convenons, *Monsieur*, qu'il faut avoir autant de netteté, de précision & de legéreté qu'en a l'Auteur de la *Pluralité des Mondes*, pour donner aux Démonstrations Astronomiques autant d'enjoûment. Il a eu raison de dire, en parlant de l'exposition qu'il faisoit du Système de Ptolomée, qu'il pouvoit se vanter qu'il l'adoucissoit bien, & que s'il le donnoit tel qu'il a été conçu par son Auteur, ou par ceux qui y ont travaillé après lui, il jetteroit la Marquise dans une épouvante horrible. Mr. de Fontenelle auroit pu, s'il n'avoit été aussi modeste & aussi grand partisan des Modernes, avancer qu'il avoit rendu le même service à Copernic qu'à Ptolomée; mais il a craint sans doute, ou de se louer trop, ou de diminuer la gloire de Copernic en ne lui accordant pas autant de clarté que de science. C'est apparemment par la même raison qu'il veut que l'idée des Tourbillons de Descartes *soit aussi agréable que leur nom est terrible*. Je conviens qu'elle l'est dans les Ouvrages de Mr. de Fontenelle; & si Descartes revenoit aujourd'hui, il seroit bien surpris de voir qu'on eût rendu si aisé & si clair, ce qui chez lui ne l'é-

toit

soit pas trop. Voyons, *Monsieur*, encore cette ingénieuse explication.

„Ah! Madame, repliquai-je [a], si vous „saviez ce que c'est que les Tourbillons de „Descartes, ces Tourbillons dont le nom „est si terrible, & l'idée si agréable, vous „ne parleriez pas comme vous faites.

„La tête me dût-elle tourner, dit-elle en „riant, il est beau de savoir ce que c'est „que les Tourbillons: achevez de me ren„dre folle: je ne me ménage plus: je ne „connois plus de retenue sur la Philoso„phie; laissons parler le monde, & don„nons-nous aux Tourbillons.

„Je ne vous connoissois pas de pareils „emportemens, repris-je, c'est dommage „qu'ils n'ayent que les Tourbillons pour „objet. Ce qu'on appelle un Tourbillon, „c'est un amas de matiére dont les parties „sont détachées les unes des autres, & se „meuvent toutes en un même sens; permis „à elles d'avoir pendant ce tems-là quel„ques petits mouvemens particuliers, pour„vû qu'elles suivent toujours le mouvement „général. Ainsi un Tourbillon de vent, „c'est une infinité de petites parties d'air, „qui

a Entretiens sur la Pluralité des Mondes, quatriéme Soir, p. 84.

„qui tournent en rond toutes ensemble, „& enveloppent ce qu'elles rencontrent. „Vous savez que les Planetes sont portées „dans la Matiére céleste, qui est d'une subti„lité & d'une agitation prodigieuses. Tout „ce grand amas de Matiére céleste, qui est „depuis le Soleil, jusqu'aux Etoiles fixes, „tourne en rond, & emportant avec soi les „Planetes, les fait tourner toutes en un „même sens autour du Soleil, qui occupe „le Centre; mais en des tems plus ou „moins longs, selon qu'elles en sont plus „ou moins éloignées. Il n'y a pas jusqu'au „Soleil qui ne tourne sur lui-même, par„ce qu'il est justement au milieu de toute „cette Matiére céleste; & vous remarque„rez en passant, que quand la Terre seroit „dans la place où il est, elle ne pourroit en„core faire moins que de tourner sur elle„même.

„Voilà quel est le grand Tourbillon „dont le Soleil est comme le Maître: mais „en même tems les Planetes se composent „de petits Tourbillons particuliers à l'imi„tation de celui du Soleil. Chacune d'el„les en tournant autour du Soleil ne laisse „pas de tourner autour d'elle-même, & „fait tourner aussi autour d'elle en même „sens une certaine quantité de cette Matiére „céleste

„céleste qui est toujours prête à suivre
„tous les mouvemens qu'on lui veut don-
„ner, s'ils ne la détournent pas de son mou-
„vement général. C'est-là le Tourbillon
„particulier de la Planete, & elle le pousse
„aussi loin que la force de son mouvement
„se peut étendre. S'il faut qu'il tombe dans
„ce petit Tourbillon quelque Planete moin-
„dre que celle qui y domine, la voilà em-
„portée par la grande, & forcée indispen-
„sablement à tourner autour d'elle ; & le
„tout ensemble, la grande Planete, la petite,
„& le Tourbillon qui les renferme, n'en
„tourne pas moins autour du Soleil. C'est
„ainsi qu'au commencement du Monde
„nous nous fimes suivre par la Lune, par-
„ce qu'elle se trouva dans l'étendue de no-
„tre Tourbillon, & tout-à-fait à notre
„bienséance. Jupiter, dont je commençois
„à vous parler, fut plus heureux ou plus
„puissant que nous. Il y avoit dans son
„voisinage quatre petites Planetes, il se les
„assujettit toutes quatre ; & nous qui som-
„mes une Planete principale, croyez-vous
„que nous l'eussions été si nous nous fus-
„sions trouvés proche de lui ? Il est mille
„fois plus gros que nous : il nous auroit
„engloutis sans peine dans son Tourbillon,
„& nous ne serions qu'une Lune de sa dé-

„pendance, au lieu que nous en avons une „qui est dans la nôtre; tant il est vrai que „le seul hazard de la situation décide souvent de toute la fortune qu'on doit avoir."

Si Mr. de Voltaire eût fait attention à la suite de ce passage, il n'auroit pas apporté pour détruire l'existence des Tourbillons, une objection que Mr. de Fontenelle avoit prévenue, & qu'il a fait faire par la Marquise; cependant Mr. de Voltaire la donne comme une des plus décisives & qui ruine entiérement l'Hypothèse Cartésienne.

„Pour comble enfin, *dit-il* [1], tout le „le monde voit ce qui arriveroit à deux „Fluides circulant l'un vis-à-vis de l'autre. „Ils se confondroient nécessairement, & formeroient le Chaos au lieu de le débrouiller. Cela seul auroit jetté sur le Systême „Cartésien un ridicule qui l'eût accablé, si „le goût de la nouveauté & le peu d'usage „où l'on étoit alors d'examiner, n'avoient „prévalu."

Mettons ici *Monsieur*, l'objection de la Marquise, & la réponse de Monsieur de Fontenelle: elle servira également à l'argument de Mr. de Voltaire.

„Et

[1] Elémens de la Philos. de Newton, mis à la portée de tout le monde, par Mr. de Voltaire, Chap. XVI. p. 204.

„Et qui nous assûre, dit la Marquise ⁴, „que nous demeurerons toujours où nous „sommes? Je commence à craindre que „nous ne fassions la folie de nous appro-„cher d'une Planete aussi entreprenante que „Jupiter, ou qu'il ne vienne vers nous, pour „nous absorber; car il me paroît que dans „ce grand mouvement, où vous dites qu'est „la Matière céleste, elle devroit agiter les „Planetes irréguliérement, tantôt les appro-„cher, tantôt les éloigner les unes des autres.

„Nous pourrions aussi-tôt y gagner qu'y „perdre, répondis-je: peut-être, irions-„nous soumettre à notre domination Mer-„cure, ou Mars, qui sont de plus petites „Planetes, & qui ne nous pourroient rési-„ster. Mais nous n'avons rien à espérer, „ni à craindre: les Planetes se tiennent où „elles sont, & les nouvelles Conquêtes „leur sont défendues, comme elles l'étoient „autrefois aux Rois de la Chine. Vous „savez bien que quand on met de l'huile „avec de l'eau, l'huile surnage: qu'on met-„te sur ces deux liqueurs un Corps extrè-„mement leger, l'huile le soutiendra, & il „n'ira pas jusqu'à l'eau. Qu'on y mette un „autre

⁴ Entretiens sur la Pluralité des Mondes, quatrième Soir, p. 86. & suiv.

„autre Corps plus pesant, & qui soit juste-
„ment d'une certaine pesanteur, il passera
„au travers de l'huile, qui sera trop foible
„pour l'arrêter, & tombera jusqu'à ce qu'il
„rencontre l'eau, qui aura la force de le
„soutenir. Ainsi dans cette liqueur, com-
„posée de deux liqueurs qui ne se mêlent
„point, deux Corps inégalement pesans, se
„mettent naturellement à deux places diffé-
„rentes, & jamais l'un ne montera, ni l'au-
„tre ne descendra. Qu'on mette encore
„d'autres liqueurs qui se tiennent séparées,
„& qu'on y plonge d'autres Corps, il ar-
„rivera la même chose. Représentez-vous
„que la Matière céleste qui remplit ce grand
„Tourbillon, a différentes couches, qui
„s'envéloppent les unes les autres, & dont
„les pesanteurs sont différentes comme cel-
„les de l'huile & de l'eau, & des autres li-
„queurs. Les Planetes ont aussi différentes
„pesanteurs, chacune d'elles par conséquent
„s'arrête dans la couche qui a précisément
„la force nécessaire pour la soutenir, & qui
„lui fait équilibre; & vous voyez bien qu'il
„n'est pas possible qu'elle en sorte jamais."

En ne regardant pas l'Objection de Mr. de Voltaire comme insurmontable, je suis bien éloigné d'être persuadé de la réalité des Tourbillons de Descartes. Je veux seule-

seulement vous montrer que parmi plusieurs excellentes raisons que les Adversaires des Cartésiens apportent pour ruiner les Tourbillons, celle que Mr. de Voltaire a considerée comme la plus forte & mettant le comble à la destruction de ce Système, ne l'étoit point autant que bien d'autres.

Revenons aux Tourbillons de Descartes, & avouons que quelque ingénieuse que soit cette Hypothèse, elle est aujourd'hui insoutenable, & qu'on en a démontré le faux.

Il est prouvé évidemment que le petit Tourbillon de la Terre ne peut pas toujours conserver son premier mouvement, & qu'il doit le perdre peu à peu. Les grands Tourbillons sont aussi chimériques que celui de la Terre, ils sont directement opposés aux règles de Kepler, dont la vérité est démontrée. Or toute Hypothèse contraire à l'Expérience & à des démonstrations évidentes, ne doit trouver aucun crédit dans l'esprit de ceux qui ne cherchent que le vrai, & qui n'aiment point à courir après des chimères.

Mr. de Voltaire a parfaitement bien choisi parmi les démonstrations de Kepler qui anéantissent les Tourbillons, lorsque parmi tant d'autres il a par préférence rap-

 porté

porté celle-ci. „Par une des grandes loix „de Kepler, *dit-il* §, toute Planete décrit „des aires égales en tems égaux: par une „autre loi non moins sûre chaque Planete „fait sa révolution autour du Soleil en telle „sorte, que si, par exemple, sa moyenne „distance au Soleil est 10, prenez le cube de „ce nombre, ce qui fera 1000, & le tems de „la révolution de cette Planete autour du „Soleil sera proportionné à la racine quar- „rée de ce nombre 1000. Or s'il y avoit „des couches de matiére qui portassent des „Planetes, ces couches ne pourroient suivre „ces loix; car il faudroit que les vitesses „de ces torrens fussent à la fois proportion- „nelles à leurs distances au Soleil, & aux „racines quarrées de ces distances; ce qui „est incompatible."

Mr. de Voltaire joint plusieurs autres Objections, dont quelques-unes moins fortes que les autres, ne laissent pas d'être très-embarrassantes. Il en a puisé une grande partie dans le sublime Livre des Principes de Newton destructeur du Système Cartésien. Ce fameux & illustre Anglois traitant de la résistance des milieux au mouvement

§ Elémens de la Philos. de Newton, &c. Chap. XVI. p. 204.

vement qui doit entrer dans les principaux Phénomènes de la Nature, tels que les mouvemens des Corps célestes, la Lumiére, le Son : & établissant & fondant uniquement sur la Géométrie ce qui résulte de cette résistance selon toutes les causes qu'elle peut avoir, la densité du milieu, la vîtesse du corps mu, la grandeur de sa surface ; a tiré des conclusions de ces premiers Principes qui renversent entiérement les Tourbillons de Descartes. Il démontre & démontre évidemment, que le mouvement des Planetes ne pourroit avoir lieu, & que leur cours seroit sans cesse affoibli & même bien-tôt interrompu, s'il étoit vrai qu'elles se mussent autour du Soleil dans un milieu rempli de Matiére, quelque déliée & subtile qu'on la suppose, puisque malgré cela elle résisteroit également, & n'en arrêteroit pas moins le cours. Mais enfin, une raison qui détruit jusque dans ses fondemens l'Hypothese Cartésienne, c'est l'impossibilité qu'il y a que les Cometes traversent les Tourbillons librement & en tout sens, sans que leur mouvement en soit dérangé ni altéré, quoiqu'elles ayent très-souvent des directions contraires au leur. D'ailleurs, par quel moyen ou plutôt par quel enchantement les Cometes, ces Torrens d'une

d'une grandeur immense & si rapides, n'absorbent-elles pas le mouvement particulier d'un Corps qui n'est qu'un Atome eu égard à leur prodigieuse étendue, & ne le déterminent-elles pas, par leur force si supérieure à suivre leur cours? Il faut donc convenir que les Corps célestes se meuvent dans le *Vuide*, & que l'existence du *Plein* est fausse & impossible: que la Matiére subtile ne serviroit qu'à empêcher le cours des Astres: qu'elle causeroit un obstacle à tous les mouvemens qui se font dans l'Univers, puisque tout Corps ne peut être mu, lorsqu'un autre corps l'empêche de changer de lieu; & qu'il est démontré évidemment que, quelque subtil, quelque petit que soit un Atome, il ne pourra jamais se mouvoir, si celui qui le touche ne céde; & par conséquent un troisième à ce second. Or comment cela pourra-t-il arriver, s'il n'y a point de *Vuide*, & si tout est plein? Tous les Atomes, ou, si l'on veut, toutes les parties de la Matiére subtile se résistant également, tout sera beaucoup plus compacte dans l'Univers que dans le morceau d'or

* Ce fut cette heureuse & sage hardiesse qui lui fit entreprendre la résolution d'un Problême fondamental pour toute l'Astronomie, déja tenté plusieurs fois sans

d'or le plus serré & le moins poreux ; & il n'y aura aucun mouvement.

En voilà assez, *Monsieur*, sur les Tourbillons de Descartes, leur fausseté ne diminue point le merite de la maniére ingénieuse dont Mr. de Fontenelle en a expliqué l'existence.

Si l'Ouvrage sur la Pluralité des Mondes mérite l'estime du Public, celui qui contient les Eloges des Académiciens de l'Académie Royale des Sciences en est encore plus digne. C'est, à mon gré, le Chef-d'œuvre de cet excellent Auteur. Il a trouvé le moyen de renfermer dans les Eloges des Académiciens morts, non seulement les principales circonstances de leurs Vies ; mais il a fait un précis de leurs opinions & de leurs Ouvrages, toujours aussi instructif que l'Ouvrage même dont il parle, & souvent beaucoup plus agréable. Il est peu de découvertes Astronomiques & Mathématiques dont il n'instruise les Lecteurs, & sa briéveté n'ôte rien à sa clarté. Jugez en, *Monsieur*, par le passage que vous trouverez au bas de la page 6, & qui contient tout le détail des fameuses découvertes de Mr. Cassini.

Lors-

succès par les plus habiles Mathématiciens, & même jugé impossible par le fameux Kepler & par Mr. Bouilliaud grand Astronome François. Deux intervalles en-

1. Lorsque Mr. de Fontenelle fait mention de quelques Anecdotes qui regardent ou le
genre

tre le lieu vrai & le lieu moyen d'une Planete étant donnés, il falloit déterminer géométriquement son Apogée, & son Excentricité. Mr. Cassini en vint à bout, & surprit beaucoup le Monde savant. Son Problême commençoit à lui ouvrir une route à une Astronomie nouvelle & plus exacte: mais comme, pour profiter de sa propre invention, il avoit besoin d'un plus grand nombre d'Observations qu'il n'avoit encore eu le tems d'en faire, car à peine avoit-il alors 26 ans, il écrivit en France à Mr. Gassendi, & lui demanda celles qu'il pouvoit avoir principalement sur les Planetes supérieures. Il les obtint sans peine d'un homme aussi zélé pour les Sciences, & aussi favorable à la gloire d'autrui. Mais il restoit encore dans le fond de l'Astronomie des doutes importants, & des difficultés essentielles. Il est certain, & que le Soleil paroît maintenant aller plus lentement en Eté qu'en Hyver, & qu'il est plus éloigné de la Terre en Eté. Ce plus grand éloignement doit diminuer l'apparence de sa vitesse; mais n'y a-t-il point de plus dans cette vitesse une diminution réelle? C'étoit le sentiment de Kepler, & de Bouillaud: tous les autres tant Anciens que Modernes croyoient le contraire; & la certitude de la Théorie du Soleil & des autres Planetes dépendoit en grande partie de cette question. Pour la décider, il falloit observer si, lorsque le Soleil étoit plus éloigné de la Terre, la diminution de son diametre, car il doit alors paroître plus petit, suivoit exactement la même proportion que la diminution de sa vitesse; en ce cas bien certainement toute la di-

genre de vie des Académiciens; où leurs occupations domestiques, ou leur commerce

ce

minution de vîtesse n'étoit qu'apparente; mais la difficulté étoit de faire ces observations avec assez de sûreté. Comme il ne s'agissoit que d'une minute de plus, ou de moins, dans la grandeur du diametre du Soleil, & que les Instrumens étoient trop petits pour la donner sûrement, chaque Observateur pouvoit la mettre, ou l'ôter à son gré, & en disposer en faveur de son Hypothèse; & la question demeuroit toujours indécise. Nous ne donnerons que cet exemple de l'extrême importance dont peuvent être chez les Astronomes de petites grandeurs, indignes partout ailleurs d'être comptées. En général il est aisé de concevoir que quand on se sert d'un Quart de Cercle pour observer, sa proportion aux grandeurs qu'il doit mesurer est presque infiniment petite, & qu'à l'épaisseur d'un fil de soye sur cet Instrument il répond dans le Ciel des millions de lieues. Ainsi la précision de l'Astronomie demande de grands Instrumens.

Il se présenta heureusement à Mr. Cassini une occasion d'en avoir un, le plus grand qui eût jamais été, précisément lorsqu'il étoit dans le dessein de refondre toute cette Science. Le desordre où le Calendrier Julien étoit tombé, parce qu'on y avoit négligé quelques minutes, avoit réveillé les Astronomes du seizième Siècle; ils voulurent avoir par observation les Equinoxes & les Solstices que le Calendrier ne donnoit plus qu'à dix jours près; & pour cet effet Egnazio Danti Religieux Dominicain, Professeur d'Astronomie à Boulogne, tira en 1575. dans l'Eglise de St. Pétrone, une

ou Epistolaire, il les rend agréables & intéressantes par les circonstances qu'il y entremêle.

ligne qui marquoit la route du Soleil pendant l'année, & principalement son arrivée aux Solstices. On ne crut point mettre une Eglise à un usage profane, en la faisant servir à des observations nécessaires pour la célébration des Fêtes. En 1653. on fit une augmentation au Bâtiment de St. Pétrone. Cela fit naître à Mr. Cassini la pensée de tirer dans un autre endroit de l'Eglise une ligne plus longue, plus utile, & plus exacte que celle de Dante qui n'étoit pas même une Méridienne. Comme il falloit qu'elle fût parfaitement droite, & que par la nécessité de sa position elle devoit passer entre deux Colonnes, on jugea d'abord qu'elle n'y pouvoit passer, & qu'elle iroit périr contre l'une ou l'autre. Les Magistrats qui avoient soin de la Fabrique de St. Pétrone doutoient s'ils consentiroient à une entreprise aussi incertaine. Mr. Cassini les convainquit par un Ecrit imprimé, qu'elle ne l'étoit point. Il avoit pris ses mesures si justes que la Méridienne alla raser les deux dangereuses Colonnes, qui avoient pensé faire tout manquer.

Un trou rond, horizontal, d'un pouce de Diamètre, percé dans le toit, & élevé perpendiculairement de mille pouces au-dessus d'un pavé de marbre où est tracée la Méridienne, reçoit tous les jours & envoye à midi, sur cette Ligne, l'image du Soleil qui y devient ovale, & s'y promene de jour en jour, selon que le Soleil s'approche ou s'éloigne du *Zénit* de Boulogne. Lorsqu'il en est le plus près qu'il puisse être, à une minute de variation dans sa hauteur, répondent sur la

mêlé. Ainsi en rappellant quels étoient les Savans avec qui Mr. de Montmort étoit

en

Méridienne, quatre lignes du pied de Paris, & lorsque le Soleil est le plus éloigné, deux pouces & une ligne; de sorte que cet Instrument donne une précision telle qu'on n'eût osé l'espérer. Il fut construit avec des attentions presque superstitieuses. Le P. Riccioli, bon juge en ces matiéres, les a nommées plus angéliques que humaines. Le détail en seroit infini. Dans les Sciences Mathématiques la Pratique est une Esclave, qui a la Théorie pour Reine: mais ici cette Reine est absolument dépendante de l'Esclave.

Ce grand Ouvrage étant fini ou du moins assez avancé, Mr. Cassini invita par un Ecrit public tous les Mathématiciens à l'observation du Solstice d'Eté de 1655. Il disoit dans un stile Poëtique que la sécheresse des Mathématiques ne lui avoit pas fait perdre, qu'il s'étoit établi dans un Temple un nouvel Oracle d'Apollon ou du Soleil, que l'on pouvoit consulter avec confiance sur toutes les difficultés d'Astronomie. Une des premiéres réponses qu'il rendit fut sur la variation de la vitesse du Soleil. Il prononça nettement en faveur de Kepler & de Bouillaud, qu'elle étoit en partie réelle; & ceux qui étoient condamnés se soumirent. Mr. Cassini imprima cette même année sur l'usage de sa Méridienne un Ecrit qu'il dédia à la Reine de Suéde, nouvellement arrivée en Italie, & digne par son goût pour les Sciences qu'on lui fit une pareille réception.

Les nouvelles Observations de Mr. Cassini furent si exactes & si décisives, qu'il en composa des Tables du Soleil, plus sûres que toutes celles qu'on avoit eues

en correspondance, il développe tous les troubles littéraires qui s'élevérent à l'occasion de la dispute de Leibnitz & de Newton, dans laquelle toute l'Europe & l'Allemagne s'intéressérent.

„En 1714, *dit-il*, Mr. de Montmort fit „une nouvelle Edition de ses Jeux de Hazard

„très-

jusqu'alors. On auroit pu lui reprocher que sa Méridienne étoit un grand secours, que d'autres Astronomes n'avoient pas; mais ce secours même, il se l'étoit donné.

Cependant ses Tables avoient encore un défaut, dont son Oracle ne manqua pas d'avertir. Tycho s'étoit apperçu le premier que les Réfractions augmentoient les hauteurs apparentes des Astres sur l'Horizon; mais il crut qu'elles n'agissoient que jusqu'au 45. degré, après quoi elles cessoient entiérement. Mr. Cassini l'avoit suivi sur ce point; mais après de plus grandes recherches & un examen Géométrique de la nature des Réfractions, que l'on n'avoit connues jusque-là que par des observations toujours sujettes à quelque erreur, il trouva qu'elles s'étendoient jusqu'au Zénit, quoique depuis le 45 degré jusqu'au Zénit il n'y ait qu'une minute à distribuer sur les 45 degrés qui restent, autre minutie Astronomique d'une extrême conséquence. C'est le sort des nouveautés même les mieux prouvées, que d'être contredites. Il ne faut compter pour rien un faiseur d'Horoscopes, qui écrivit contre son Systême des Réfractions, & lui objecta qu'il n'étoit pas encore assez âgé pour les connoître. Le Pere Riccioli lui-même

„très-considérablement augmentée, & enri-
„chie de son commerce Epistolaire avec
„Mrs. Bernoulli, Oncle & Neveu, qui ne
„respiroient alors, comme lui, que Combi-
„naisons & Suites infinies de Nombres. Ce
„n'étoit pas seulement avec ces deux illustrés
„Mathématiciens qu'il étoit en commerce,
. . . . „mais

fit d'abord quelque difficulté de s'y rendre ; mais Mr. Cassini le cita à Saint Pétrone, où il étoit bien fort.. Il se servit de la nouvelle Théorie des Réfractions pour faire de secondes Tables plus exactes que les premiéres. Il y joignit la Parallaxe du Soleil, qu'il croyoit, quoiqu'encore avec quelque incertitude, pouvoir n'être que de dix secondes ; & par-là il éloignoit le Soleil de la Terre six fois plus que n'avoit fait Kepler, & dix-huit fois plus que quelques autres. Le Marquis Malvasia calcula sur ces Tables les Ephémérides pour cinq ans à commencer en 1661. Mr. Gemignano Montanari Professeur en Mathématique à Boulogne, a imprimé que quand on avoit supputé par ces Ephémérides l'instant où le Soleil devoit arriver, à un point déterminé de la Méridienne de St. Pétrone, il ne manquoit point de s'y trouver.. On a autrefois convaincu Landsberge d'avoir falsifié ses Observations pour les accorder avec ses Tables, tant les Astronomes sont flattés d'arriver à cet accord, & les hommes de jouir de l'opinion d'autrui même sans fondement. *Eloges des Académiciens de l'Académie Royale des Sciences par Mr. de Fontenelle Secretaire perpetuel. Tom. I. Eloge de Mr. Cassini,* p. 239. & suiv. Edit. de la Haye, chez Isaac van der Kloot.

„mais avec tous les autres de l'Europe, Mrs. „Newton, Leibnitz, Halley, Craige, Taylor, „Herman, Poleni; tous les plus grands noms „dans ce genre composent la liste de ses „amis. Il apprenoit par eux les nouvelles „les plus fraîches des Mathématiciens, leurs „vûes particuliéres, leurs projets d'Ouvra„ges, leurs réfléxions sur ce qui paroissoit „au jour, l'Histoire Anecdote des Sciences: „il recevoit & rendoit des solutions de Pro„blêmes difficiles, des Jugemens raisonnés, „des Dissertations méditées avec soin; un „Géometre médiocre auroit été souvent fort „embarrassé de pareils commerces. Pour „lui, il ne pouvoit l'être que quand il fal„loit se ménager entre des Savans brouillés „ensemble, comme dans la querelle qui s'é„leva sur l'invention des nouveaux Calculs, „& dont nous avons parlé en 1716. D'un „côté étoit toute l'Angleterre en armes pour „Mr. Newton, & de l'autre Mr. Leibnitz, & „après sa mort Mr. Jean Bernoulli, qui, „aussi-bien que Jacques son frere, ayant pris „les premiéres Idées de ces Calculs dans „des Ecrits de Mr. Leibnitz où tout autre „qu'eux ne les eût pas prises, les avoit pous„sées si loin, qu'il y pouvoit prendre le mê„me intérêt que Mr. Leibnitz. Mr. Ber„noulli seul, comme le fameux Coclès, sou„tenoit

„tenoit ſur le Pont toute l'Armée Angloiſe. „On en étoit venu aux grandes hoſtilités, à „des défis de Problêmes, & Mr. de Mont-„mort toujours poſté entre les deux Partis „ennemis, dont chacun tâchoit de l'attirer à „ſoi, reconnu presque pour Juge en quel-„ques occaſions, avoit beſoin de toute ſa ſa-„geſſe. Il étoit peut-être plus lié avec les „Anglois qu'il connoiſſoit perſonnellement; „cependant il ſe maintint parfaitement neu-„tre, en uſant du ſeul artifice qui pût réuſ-„ſir; il diſoit toujours vrai de part & d'au-„tre, mais du ton qui fait paſſer la Vérité [7]."

L'Ouvrage de Géométrie que Mr. de Fontenelle a donné au Public ſur l'Infini, montre toute l'étendue des vaſtes connoiſſances de cet Auteur. Les Savans Mathématiciens, j'entends ceux qui ont pu ſurmonter l'envie & n'être point ſenſibles à la jalouſie qu'inſpire la gloire d'un Conquérant, ont joint leurs ſuffrages à ceux du Public; & ſi quelques Adverſaires de ce grand Homme, après avoir ſué long-tems pour trouver des défauts dans ſon Livre, ſont venus à bout de pouvoir relever certaines fautes aſſez légéres qu'ils y ont apperçues, le mérite de l'Ou-

7 Eloges des Académiciens, &c. Tom. II. p. 119, & ſuiv. Elog. de Mr. de Montmort.

l'Ouvrage & celui de l'Auteur n'en doivent pas être moins prisés. Quel est le mortel qui puisse être exempt tout-à-fait des foiblesses attachées à l'Humanité, & qui ne se soit jamais trompé? Il n'est d'ailleurs permis qu'à certains Génies de tomber dans certaines erreurs. Soyez assûré, *Monsieur*, qu'il n'est aucun des ennemis de Mr. de Fontenelle qui ne se fût estimé fort heureux d'avoir ses talens & ses connoissances.

L'Histoire des Oracles n'est pas un des moindres Ouvrages de Mr. de Fontenelle; le Bon-Sens y régne par-tout, & développe les ruses & les fourberies des anciens Prêtres. Quel malheur pour l'Univers qu'un Génie aussi beau & aussi éclairé que Mr. de Fontenelle n'ait pu appliquer à la Superstition moderne tout ce qu'il a si bien dit de l'ancienne! Son Histoire des Oracles est excellente; mais je ne doute pas que s'il eût écrit en Hollande, ou en Angleterre, elle ne fût encore plus parfaite. Par quel funeste sort, *Monsieur*, n'est-il permis aux François que de condamner les anciennes impostures?

Après avoir rendu à Mr. de Fontenelle toute la justice qu'il mérite, je ne déguiserai point les défauts qu'on peut lui reprocher. Il a trop affecté de vouloir décrier les Anciens & sur-tout les Philosophes.

Lorsque je vous parlerai de lui comme Poëte, j'espére vous prouver que non-seulement il n'a pas jugé assez favorablement des Auteurs Grecs & Latins ; mais qu'il leur a reproché souvent des fautes qu'ils n'avoient point faites. Il les a insultés quelquefois sur leur peu de connoissance dans la Physique avec trop de hauteur. Aussi semble-t-il que par un juste retour il a été mis par bien des Savans dans le rang de ceux qu'il avoit meprisés. Il s'étoit moqué des raisons que les Anciens avoient données de la cause de la pesanteur & du mouvement des Corps, qu'il attribuoit à l'Impulsion ; mais l'Attraction Newtonienne a détruit auprès de bien des gens l'impulsion. Nous examinerons bien-tôt ces deux différentes opinions ; actuellement je vas me contenter de vous faire remarquer que Newton n'a pas hésité de rejetter le sentiment de Descartes. Ainsi Mr. de Fontenelle, selon tous les Newtonistes, ne sait pas davantage ce qui se passe derriére le Théâtre que Pythagore, Platon, &c. Voici le passage où cet Auteur plaisante assez vivement & toujours ingénieusement ces anciens Philosophes. „Représentez-„vous, *dit-il à la Marquise*[8], tous les „Sages

[8] Entretiens sur la *Pluralité des Mondes*, premier Soir, p. 17.

„Sages à l'Opera, ces Pithagores, ces Platons, „ces Aristotes & tous ces gens dont le nom „fait aujourd'hui tant de bruit à nos oreil- „les : supposons qu'ils voyoient le Vol de „Phaëton que les Vents enlevent; qu'ils ne „pouvoient découvrir les cordes; & qu'ils „ne savoient point comment le derriére du „Théatre étoit disposé. L'un d'eux disoit; „*c'est une certaine Vertu secrete qui enleve „Phaëton.* L'autre, *Phaëton est composé de „certains nombres qui le font monter.* L'au- „tre, *Phaëton a une certaine amitié pour le „haut du Théatre; il n'est point à son aise „quand il n'y est pas*... L'autre, *Phaëton „n'étoit pas fait pour voler; mais il aime „mieux voler, que de laisser le haut du Théa- „tre vuide*; & cent autres rêveries que je „m'étonne qui n'ayent perdu de réputation „toute l'Antiquité. A la fin Descartes, & „quelques Modernes sont venus qui ont dit: „*Phaëton monte, parce qu'il est tiré par des cor- „des, & qu'un poids plus pesant que lui descend.* „Ainsi on ne croit plus qu'un Corps se re- „mue, s'il n'est tiré, ou plutôt poussé par un „autre Corps; on ne croit plus qu'il monte „ou qu'il descende, si ce n'est par l'effet d'un „contre-poids ou d'un ressort; & qui ver- „roit la Nature telle qu'elle est, ne verroit „que le derriére du Théatre de l'Opera."

Je

Je suis assûré que lorsque Mr. de Fontenelle composa son Livre sur la *Pluralité des Mondes*, il ne pensoit pas que les *Attractions* & le *Vuide*, bannis par Descartes, seroient rappellés bien-tôt par un Physicien aussi profond que Mr. Newton, qui leur prêteroit des armes redoutables pour détruire *l'Impulsion*. Les Systèmes se succédent les uns aux autres comme les flots de la Mer; celui qui fit l'Univers connoît quel est le véritable.

Mr. de Fontenelle est tombé quelquefois dans les fautes qu'il reprochoit aux Anciens; &, ce qu'il y a de plus extraordinaire, dans le même endroit où il condamnoit ces fautes. Parmi plusieurs exemples que je pourrois citer, je me contenterai d'un seul que je prends dans son agréable Livre des *Dialogues des Morts*, aussi instructif que celui de Lucien, peut-être plus ingénieux, du moins aussi estimable. Auguste répondant, à P. Aretin qui lui reproche les louanges outrées que Virgile lui a données, dit à cet Italien 9:

„Ne soyez pas étonné que Virgile eût ce „front-là. Quand on est loué, on ne prend pas

9 Dialogues des Morts, par Mr. de Fontenelle, Dialogue d'Auguste & de P. Aretin, p. 40, & suiv.

„pas les louanges avec tant de rigueur; on „aide à la lettre; & la pudeur de ceux qui „les donnent, est bien soulagée par l'amour „propre de ceux à qui elles s'adressent. Souvent on croit mériter des louanges qu'on „ne reçoit pas; & comment croiroit-on „ne pas mériter celles qu'on reçoit?"

Après quelques autres réflexions aussi spirituelles P. Aretin dit à l'Empereur:

„Mais quoi! Ne vous venoit-il jamais „aucun scrupule sur tous les Eloges dont on „vous accabloit? Etoit-il besoin de raffi„ner beaucoup, pour s'appercevoir qu'ils „étoient attachés à votre rang? Les louan„ges ne distinguent point les Princes: on „n'en donne pas plus aux Héros qu'aux au„tres; mais la Postérité distingue les louan„ges qu'on a données à différens Princes. „Elle en confirme les unes, & déclare les „autres de viles flatteries."

On ne sauroit condamner plus fortement les louanges fausses & outrées, ni en faire sentir plus vivement le ridicule. Qui croiroit que Mr. de Fontenelle va tomber, & grossiérement, si j'ose le dire, dans le défaut qu'il vient de blâmer? Lisez, *Monsieur*, ce qui suit, & vous verrez si Virgile n'est pas en droit d'user de représailles.

„*Augu-*

„*Auguste*. Vous conviendrez donc du „moins que je méritois les louanges que „j'ai reçues, puisqu'il est sûr que la Postérité „les a ratifiées par son jugement. J'ai mê„me en cela quelque sujet de me plaindre „d'elle; car elle s'est tellement accoutumée à „me regarder comme le Modèle des Prin„ces, qu'on les loue d'ordinaire en me les „comparant, & souvent la comparaison me „fait tort.

„P. *Aretin*. Consolez-vous; on ne vous „donnera plus ce sujet de plainte. De la „maniére dont tous les Morts qui viennent „ici, parlent de Louïs XIV. qui régne au„jourd'hui en France, c'est lui qu'on regar„dera desormais comme le Modéle des „Princes, & je prévois qu'à l'avenir on croi„ra ne les pouvoir louer davantage, qu'en „leur attribuant quelque rapport avec ce „grand Roi.

„*Auguste*. Hé bien! Ne croyez-vous „pas que ceux à qui s'adressera une exagéra„tion si forte, l'écouteront avec plaisir?

„P. *Aretin*. Cela pourra être. On est si „avide de louanges, qu'on les a dispensées, & „de la justesse, & de la vérité, & de tous „les assaisonnemens qu'elles devroient avoir."

Certainement les louanges que Virgile a données à Auguste ne sont ni plus fausses, ni

ni plus outrées que celles que Mr. de Fontenelle prodigue à Louis XIV. Je ne prétends point diminuer la gloire de ce Roi, qui fut réellement un grand Prince ; mais n'étoit-ce pas se moquer de lui & du Public, que de dire qu'on ne pourra loüer davantage les Princes qu'en leur attribuant quelque rapport avec ce Monarque, & que ce rapport devra être regardé comme une exagération ? Eh quoi ! n'est-il pas évident & connu de l'Univers entier, qu'un grand nombre de Souverains ont eu des vertus & des qualités bien plus éminentes que celles de Louïs XIV ? Osera-t-on le comparer avec Henri IV. pour la bravoure & pour les connoissances dans l'Art Militaire : avec Charles XII. & Louïs XIII. pour la pureté des mœurs : avec Guillaume III. pour l'etendue du génie : avec Louis XII. pour la bonté du cœur ? En vérité, c'est louer outre mesure que d'avancer des paradoxes aussi faux. Qu'il me soit permis de critiquer encore le reste de ce Dialogue.

„*Auguste*. Il paroît bien que vous voudriez exterminer les louanges. S'il falloit „n'en donner que de bonnes, qui se mêle„roit d'en donner ?

„P. *Aretin*. Tous ceux qui en donne„roient sans intérêt. Il n'appartient qu'à

„eux

„eux de louer. D'où vient que votre Vir-„gile a si bien loué Caton, en disant qu'il „préside à l'Assemblée des plus Gens de „bien, qui dans les Champs Elisées sont sé-„parés d'avec les autres ? C'est que Caton „étoit mort ; & Virgile qui n'espéroit rien „ni de lui, ni de sa famille, ne lui a donné „qu'un seul Vers, & a borné son Eloge à „une pensée raisonnable. D'où vient qu'il „vous a si mal loué en tant de paroles, au „commencement de ses Géorgiques ? Il „avoit Pension de vous."

J'ai dit, *Monsieur*, que Virgile pouvoit faire à son Critique les mêmes reproches qu'il lui faisoit. Si ce Poëte vivoit encore, ne seroit-il pas en droit de parodier les derniéres lignes de ce passage, & de dire ; *D'où vient que Mr. de Fontenelle a si bien loué certains Académiciens ? C'est qu'il n'espéroit rien d'eux, ni de leur famille. D'où vient a-t-il si mal loué Louïs XIV. & avec tant d'exagération ? C'est qu'il espéroit obtenir une pension.*

On a reproché depuis longtems à Mr. de Fontenelle, & on lui reproche encore aujourd'hui d'avoir introduit dans le Langage une maniére de s'expliquer affectée, recherchée, guindée, qui ayant été imitée par beaucoup d'Ecrivains qui n'avoient pas

son

son génie; a nui considérablement à la bonne diction, & perdu le stile des trois quarts des Auteurs. Ce reproche est fondé : & tous les *Singes* de Fontenelle sont de fades Copies d'un bon Original; mais très-dangereux à copier. On trouve même des choses dans ce bon Original qui sont vicieuses. Quelque soin qu'on ait pris d'en adoucir les défauts, on les a fardés, & on n'a pu les cacher aux yeux des véritables Connoisseurs.

Il faut convenir que Mr. de Fontenelle s'est trop livré quelquefois aux saillies du Bel-Esprit, & au plaisir séducteur d'une pensée plus brillante que solide. Je vais en apporter deux exemples, pris non pas dans des Ecrits badins, où le genre de l'Ouvrage auroit pu les rendre excusables; mais extraits d'un Livre d'où le seul Titre exclut le brillant trop recherché pour faire place uniquement à la raison & au stile mâle & nerveux. Le premier de ces exemples se trouve dans l'Eloge de Mr. Fagon, où l'Auteur change le Logis de ce Médecin en Temple de Jupiter.

"Sa

[10] Eloges des Acad. Elog. de Mr. Fagon. Tom. II. pag. 101.

„Sa Maison, *dit-il* [10], ressembloit à ces „Temples de l'Antiquité, où étoient en dé„pôt les Ordonnances & les Recettes qui „convenoient aux maux différens." La figure de Rhétorique est trop forte: elle eût pu convenir dans un Poëme; elle est déplacée dans l'Eloge d'un Physicien. Les comparaisons magnifiques coûtent trop peu à Mr. de Fontenelle. Je lui passerois plutôt celle du Temple & du Logis de Mr. Fagon que celle du *Lieutenant de Police* & de la *Divinité*; de *l'ordre établi dans les rues de Paris* & de la *régularité du cours des Planetes*. „Les Citoyens d'une Ville bien „policée, *dit-il* [11], jouïssent de l'ordre „qui y est établi, sans songer combien „il en coûte de peine à ceux qui l'établis„sent, ou le conservent, à peu près com„me tous les hommes jouïssent de la ré„gularité des Mouvemens célestes, sans en „avoir aucune connoissance: & même plus „l'ordre d'une Police ressemble par son uni„formité à celui des Corps célestes, plus „il est insensible; & par conséquent il est „toujours d'autant plus ignoré qu'il est plus „parfait."

Voilà

11. Eloges, &c. Tom. II. Elog. de Mr. d'Argenson. pag. 181.

Voilà bien de belles choſes déplacées & qui viſent tant ſoit peu au galimathias. Eſt-il néceſſaire pour faire l'Eloge de la vigilance & des ſoins de Mr. d'Argenſon, d'entrer dans le détail des Mouvemens céleſtes, & de faire une eſpèce de Diſſertation Aſtronomique? Si un Ancien avoit loué de cette maniére quelque Préteur Grec ou Romain, grand Dieu! quelle critique n'eût-on pas fait de ſon Eloge? Le reproche des *comparaiſons à longue queue* n'auroit pas été oublié.

En voilà aſſez, *Monſieur*, pour ce qui regarde Mr. de Fontenelle, venons à Newton; & ſouvenez-vous, s'il vous plaît, que vous avez approuvé, qu'en conſervant le reſpect qu'on doit à la mémoire & à la perſonne des grands Hommes, je ne ſois point, comme bien des gens, idolâtre des défauts qu'ils peuvent avoir eus.

§. III.

Sur Mr. Newton.

Iſaac Newton, le plus grand Phyſicien qu'il y ait eu, & peut-être ne riſqueroit-on rien à dire qu'il y aura jamais, nâquit le jour de Noël en 1642. à Volſtrope dans la Province de Lincoln. Son pere & ſa mere

mere étoient d'une famille noble & distinguée. Le premier étant mort, Newton resta très-jeune sous la tutelle de sa mere, qui, quoiqu'elle se fût remariée, eut toujours beaucoup de soin de l'éducation de son fils. Elle l'envoya, à l'âge de douze ans, à la grande Ecole de Grantham. Il y prit tant de goût pour l'étude, que lorsqu'elle voulut l'en retirer pour qu'il commençât à s'appliquer à ses affaires & à les conduire lui même, il fut impossible de l'y faire résoudre. La mere ne crut point devoir s'opposer à l'inclination & au penchant d'un fils qui donnoit de si belles espérances; elle le renvoya à Grantham, où il resta jusqu'à ce qu'il allât au Collége de la Trinité dans l'Université de Cambridge. Il avoit pour lors 18 ans, âge plus propre pour les plaisirs que pour les profondes méditations: mais il semble que la Nature, qui avoit accordé tant de rares talens à Newton, voulut se hâter de les conduire à leur perfection, & qu'elle abbrégea tous les degrés par où elle fait passer les autres hommes.

„Pour apprendre les Mathématiques, „Newton, *dit l'inimitable Panégyriste* [12] *des* *„Acadé-*

12 Eloges des Académiciens, &c. Elog. de Mr. Newton. Tom. II. p. 293. & suiv.

„*Académiciens*, n'étudia point Euclide, qui „lui parut trop clair, trop ſimple, trop in- „digne de lui prendre du tems; il le ſavoit „presqu'avant que de l'avoir lu, & un coup „d'œil ſur l'énoncé des Théorêmes les lui „démontroit. Il ſauta tout d'un coup à des „Livres tels que la Géométrie de Deſcartes „& les Optiques de Kepler. On lui pour- „roit appliquer ce que Lucain a dit du Nil, „dont les Anciens ne connoiſſoient point la „ſource, *Qu'il n'a pas été permis aux hom- „mes de voir le Nil foible & naiſſant.* Il y „a des preuves que Mr. Newton avoit fait „à vingt-quatre ans ſes grandes découvertes „en Géométrie, & poſé les fondemens de „ſes deux célébres Ouvrages, les *Principes*, „& *l'Optique.*"

On a vanté avec raiſon les rares qualités dont Pic de la Mirande avoit été doué par le Ciel: on a regardé comme un miracle les Ouvrages que ce Comte Italien produiſit dans un âge où à peine les Gens de Lettres ſont en état de pouvoir commencer à étudier ſans Maître. Peu de Savans volent de leurs aîles avant trente ans: Pic de la Mirande

13 Nicolas Mercator né dans le Holſtein, mais qui a paſſé ſa vie en Angleterre, publia en 1668; ſa *Loga-*

rande avoit déja écrit à vingt-huit plusieurs Ouvrages excellens; entr'autres il avoit composé ses douze Livres contre l'Astrologie Judiciaire, dont il fut le destructeur. Mais il y a bien de la différence entre les Matiéres que Newton a agitées, éclaircies, & mises au jour pour la premiére fois, & celles que Pic de la Mirande a traitées. Si le Comte Italien passa pour un homme rare, Newton doit être regardé comme un prodige. Le premier de ces Savans ne fit guère que combattre & anéantir des erreurs plus grossiéres que subtiles: le second dévoila les Mystères les plus cachés de la Nature, inventa une nouvelle Géométrie; l'on ne sauroit parler autrement lorsqu'on considere les decouvertes qu'il a faites dans cet Art; & ce quil y a de plus étonnant, dans un âge où la modestie l'empêchoit d'oser paroître aussi grand Géometre qu'il l'étoit. Il lui sembloit que sa jeunesse ne cadroit point avec l'exposition des sublimes vérités dont il étoit le seul dépositaire; il poussa la defiance de lui-même, jusqu'au point de craindre de n'être point regardé comme le véritable Maître des tresors qu'il avoit trouvés [13].

Il

ritmotechnie, où il donnoit par une Suite ou Série infinie, la Quadrature de *l'Hyperbole*. Alors parut pour

Il eſt vrai que Newton riſquoit moins qu'un autre Savant d'être prévenu dans ſes décou-

la premiére fois dans le monde ſavant une Suite de cette eſpèce, tirée de la nature particuliére d'une Courbe, avec un art tout nouveau, & très-délié. L'illuſtre Mr. Barrow qui étoit à Cambridge, où étoit auſſi Mr. Newton âgé de 26 ans, ſe ſouvint auſſi-tôt d'avoir vu la même Théorie dans des Ecrits du jeune Homme, non pas bornée à l'Hyperbole, mais étendue par des formules générales à toutes ſortes de Courbes, même Méchaniques, à leurs Quadratures, à leurs Rectifications, à leurs Centres de gravité, aux Solides formés par leurs révolutions, aux Surfaces de ces Solides; de ſorte que quand les déterminations étoient poſſibles, les Suites s'arrêtoient à un certain point; ou, ſi elles ne s'arrêtoient pas, on en ſavoit les ſommes par Règle; que ſi les déterminations préciſes étoient impoſſibles, on en pouvoit toujours approcher à l'Infini, ſupplément le plus heureux, & le plus ſubtil que l'Eſprit humain pût trouver à l'imperfection de ſes connoiſſances. C'étoit une grande richeſſe pour un Géometre de poſſéder une Théorie ſi féconde & ſi générale; c'étoit une gloire encore plus grande d'avoir inventé une Théorie ſi ſurprenante & ſi ingénieuſe; & Mr. Newton averti par le Livre de Mercator que cet habile homme étoit ſur la voye, & que d'autres s'y pourroient mettre en le ſuivant, devoit naturellement ſe preſſer d'étaler ſes treſors, pour s'en aſſûrer la véritable propriété, qui conſiſte dans la découverte. Mais il ſe contenta de la richeſſe, & ne ſe piqua point de la gloire. Il dit lui-même dans une Lettre du *Commercium Epiſtolicum*, qu'il avoit cru que

découvertes; & quoique la Nature n'eût point oublié comment elle avoit formé son cerveau,

son Secret étoit entiérement trouvé par Mercator, ou le seroit par d'autres, avant qu'il fût d'un âge assez mûr pour composer. Il se laissoit enlever sans regret ce qui avoit du lui promettre beaucoup de gloire, & le flatter des plus douces espérances de cette espèce, & il attendoit l'âge convenable pour composer ou pour se donner au Public, n'ayant pas attendu celui de fairé les plus grandes choses. Son Manuscrit sur les Suites infinies fut simplement communiqué à Mr. Collins & à Mylord Brounker habiles en ces matiéres; & encore ne le fut-il que par Mr. Barrow, qui ne lui permettoit pas d'être tout-à-fait aussi modeste qu'il l'eût voulu. Ce Manuscrit tiré en 1669. du Cabinet de l'Auteur, porte pour Titre, *Méthode que j'avois trouvée autrefois*, *&c.* Et quand cet *autrefois* ne seroit que trois ans, il auroit donc trouvé à 24 ans toute la belle Théorie des Suites. Mais il y a plus. Ce même Manuscrit contient, & l'invention & le Calcul des fluxions, ou Infiniment petits, qui ont causé une si grande contestation entre Mr. Leibnitz & lui, ou plutôt entre l'Allemagne & l'Angleterre. Nous en avons fait l'Histoire en 1716. dans l'Eloge de Mr. Leibnitz; & quoique ce fût l'Eloge de Mr. Leibnitz, nous y avons si exactement gardé la neutralité d'Historien, que nous n'avons présentement rien de nouveau à dire pour Mr. Newton. Nous avons marqué expressément, *que Mr. Newton étoit certainement Inventeur, que sa gloire étoit en sûreté, & qu'il n'étoit question que de savoir si Mr. Leibnitz avoit pris de lui cette idée.* Toute l'Angleterre en est convaincue, quoique la Société Roya-

cerveau, elle produit ſi rarement des Génies auſſi ſublimes que celui de cet Anglois, que, s'il eût été mois modeſte, ſa crainte ſe fût bien-tôt diſſipée.

Newton ſembloit n'avoir des Rivaux à redouter que parmi des Intelligences ſupérieures aux hommes : encore eût-il forcé ces Rivaux immortels de rendre juſtice à la ſagacité de ſon eſprit. Un des plus grands Poëtes de l'Univers autoriſe ce ſentiment. *Lorsque dans ces derniers tems*, dit-il [14], *les Etres ſupérieurs virent un homme mortel développer les loix de la Nature, ils admirèrent une telle habileté dans une figure terreſtre.* Il ſeroit à ſouhaiter que les louanges des Poëtes fuſſent toujours données auſſi à propos. On rameneroit alors la Poëſie à ſon premier état : elle ne ſeroit employée qu'à chanter les actions des véritables Héros. Quel eſt celui à qui ce titre ſoit plus juſtement du qu'à Newton, ſi on l'accorde à ceux

le ne l'ait pas prononcé dans ſon jugement, & l'ait tout au plus inſinué. Mr. Newton eſt conſtamment le premier Inventeur, & de pluſieurs années le premier. Mr. Leibnitz de ſon côté eſt le premier qui ait publié le Calcul, & s'il l'avoit pris de Mr. Newton, il reſſembleroit du moins au Prométhée de la Fable qui déroba

ceux qui ont été utiles à l'Univers ? Quel avantage tous les hommes ne pourront-ils pas retirer, pour perfectionner leurs connoissances, des Ouvrages que cet illustre Anglois a donnés au Public ! Ce fut en 1687. qu'il se résolut de publier *ses Principes Mathématiques de la Philosophie Naturelle*, par lesquels il établit une Physique uniquement fondée sur l'Expérience & sur la Géométrie la plus sublime. Il agit d'une maniére entiérement opposée à celle de presque tous les Philosophes qui l'avoient précédé. Il déduisit ses Principes des Expériences, au lieu que les autres ne faisoient des expériences que pour tâcher d'en autoriser les Principes qu'ils avoient préalablement donnés comme évidens.

Newton rejetta le Systême de Descartes, parce qu'il regarda l'existence des Tourbillons comme *une chose impossible* [15], & qu'il étoit nécessaire que le *mouvement fût conservé &*

le feu aux Dieux, pour en faire part aux hommes. *Elog. des Acad. Tom. II. p. 294. & suiv.*

[24] Essay sur l'Homme par Mr. Pope, Epitre II. p. 103.

[15] La Force d'inertie est un Principe passif par lequel les Corps persistent dans leur mouvement ou dans leur

& renouvellé par des principes actifs; Descartes au contraire prétendoit que Dieu avoit produit une quantité de mouvement qui

repos, reçoivent du mouvement à proportion de la force qui l'imprime, & résistent autant qu'on leur résiste. Ce Principe tout seul n'auroit jamais pu introduire aucun mouvement dans le Monde. Il en falloit nécessairement quelque autre pour mettre les Corps en mouvement; & à présent qu'ils sont en mouvement, quelque autre Principe est nécessaire pour conserver leur mouvement. Car il s'ensuit très-certainement de la différente composition de deux Mouvements, qu'il n'y a pas toujours la même quantité de mouvement dans le Monde. Car si deux Globes, joints par une petite Verge, tournent d'un mouvement uniforme autour de leur commun Centre de gravité, tandis que ce Centre se meut uniformément sur une ligne droite tirée sur le Plan de leur mouvement circulaire, la somme des mouvemens de ces deux Globes sera plus grande, toutes les fois que les Globes seront dans la ligne droite décrite par leur commun Centre de gravité, que n'est la somme de leurs mouvemens lorsque ces mêmes Globes sont dans une ligne perpendiculaire à cette ligne droite. Il paroît par cet Exemple que le mouvement peut naître & périr. Mais à cause de la ténacité des Corps fluides & de l'attrition de leurs parties, & de la foible élasticité des Corps solides, le mouvement est beaucoup plus sujet à périr qu'à être produit; & en effet il va toujours en dépérissant. Car les Corps qui sont ou parfaitement durs, ou si mous qu'ils n'ont aucune élasticité,

qui ſubſiſtera la même ſans diminuer & ſans augmenter.

Le

ne rejailliront point en ſe choquant. Tout ce que fait l'impénétrabilité, c'eſt d'arrêter leur mouvement. Si deux Corps égaux ſe rencontrent dans le Vuide, par les loix du Mouvement ils s'arrêteront où ils viendront à ſe rencontrer, perdront tout leur mouvement, & demeureront en repos, à moins qu'ils ne faſſent reſſort, & que le reſſort ne leur donne un nouveau mouvement. S'ils ont un degré d'élaſticité qui ſuffiſe pour les faire rejaillir avec un quart, ou la moitié, ou les trois quarts de la force qui les pouſſe l'un contre l'autre, ils perdront les trois quarts, ou la moitié, ou le quart de leur mouvement. C'eſt ce qu'on peut éprouver en faiſant tomber, de hauteurs égales, deux Pendules égaux l'un contre l'autre. Si les Pendules ſont de plomb, ou d'argile molle, ils perdront tout, ou presque tout leur mouvement. Si ce ſont des Corps élaſtiques, ils perdront tout leur mouvement, excepté celui qui leur revient de leur élaſticité. Si l'on dit qu'ils ne peuvent perdre qu'autant de mouvement qu'ils en communiquent à d'autres Corps, il s'enſuivra de-là que dans le *Vuide* ils ne peuvent point perdre de mouvement, & que lorsqu'ils viennent à ſe rencontrer ils doivent continuer d'aller en avant, & de pénétrer réciproquementles dimenſions l'un de l'autre. Si l'on remplit trois Vaſes ronds d'une égale capacité, l'un d'Eau, l'autre d'Huile, & le troiſième de Poix fondue; & qu'on agite également en rond ces Liqueurs pour leur donner un mouvement de tourbillon, la Poix perdra bien-tôt

„Le Philosophe Anglois ayant rejetté les
„opinions du François, établit „qu'il est
„très-probable 16 qu'au commencement
„Dieu forma la Matiére en particules soli-
„des, massives, dures, impénétrables, mo-
„biles, de telles grandeurs & figures, avec
„telles autres propriétés, en tel nombre, en
„telle

son mouvement à cause de sa ténacité : l'Huile le conservera plus longtems, parce qu'elle est moins ténace; & l'Eau qui est moins ténace que l'Huile, le conservera encore davantage, mais le perdra pourtant en peu de tems. D'où il est aisé d'inférer, que, si plusieurs Tourbillons contigus, composés de Poix fondue, étoient chacun aussi vastes que ceux que certains Philosophes supposent tourner autour du Soleil & des Etoiles fixes, ces Tourbillons & toutes leurs parties s'entrecommuniqueroient leur mouvement par leur ténacité & leur roideur, jusqu'à ce qu'ils fussent tous réduits dans un parfait repos. Des Tourbillons l'Huile, ou d'Eau, ou de quelque autre matiére plus fluide, pourroient continuer plus long-tems en mouvement: mais à moins que la matiére de ces Tourbillons ne fût absolument exempte de ténacité, d'attrition dans ses parties, & de communication de mouvement (ce qu'on ne sauroit imaginer) leur mouvement iroit sans cesse en dépérissant. Puis donc que les divers mouvemens qu'on observe dans le Monde, diminuent incessamment, il est nécessaire que le Mouvement soit conservé & renouvellé par des Principes actifs, tels que sont la *Cause de la gravité*, qui fait que les Planetes & les Cometes conservent leur mouve-

„telle quantité, & en telle proportion à „l'Espace, qui convenoient le mieux à „la fin pour laquelle il les formoit; & „que par cela même que ces Particules „primitives sont solides, elles sont incompa„rablement plus dures qu'aucun des Corps „poreux qui en sont composés; & si dures „qu'el-

ment dans leurs Orbes, & que le mouvement des Corps augmente si fort en tombant; *la Cause de la fermentation*, qui fait que le cœur & le sang des Animaux se conservent dans un mouvement & une chaleur continuelle; que les parties intérieures de la Terre sont constamment échauffées, & acquiérent en certains endroits un très-grand degré de chaleur; que les Corps brûlent & jettent une lumiére éclatante; que les Montagnes s'enflamment; que les Cavernes de la Terre sont enlevées; que le Soleil continue d'être extremement chaud & lumineux, & qu'il échauffe toutes choses par sa lumiére. Car ôté le mouvement qui provient de ces principes actifs, nous en observons fort peu dans le Monde. Et sans ces Principes actifs, le Corps de la Terre, les Planetes, les Cometes, le Soleil avec tout ce qu'ils contiennent, deviendroient froids & glacés, & ne seroient que des Masses inactives; il n'y auroit plus ni corruption, ni génération, ni végétation, ni vie; & les Planetes, & les Cometes ne resteroient point dans leurs orbes. *Traité d'Optique*, &c. par Mr. Newton, traduit de l'Anglois par Mr. Coste, Liv. III. p. 568. & suiv.

16 *Idem*, ibid. p. 573. & suiv.

„qu'elles ne s'usent ni ne se rompent jamais, rien n'étant capable, selon le cours „ordinaire de la Nature, de diviser en plu„sieurs parties ce qui a été fait originaire„ment un, par la disposition de Dieu lui„même. Tandis que ces Particules conti„nuent dans leur entier, elles peuvent con„stituer dans tous les siècles des Corps d'une „même nature & contexture: mais si elles „venoient à s'user, ou à être mises en piè„ces, la nature des choses qui dépend de ces „Particules, telles qu'elles ont été faites d'a„bord, changeroit infailliblement. L'Eau „& la Terre, composées de vieilles Particu„les usées & de fragmens de ces particules, „ne seroient pas à présent de la même na„ture & contexture que l'Eau & la Terre „qui auroient été composées au commence„ment de particules entiéres. Et par con„séquent, afin que la Nature puisse être du„rable, l'altération des êtres corporels ne „doit consister qu'en différentes séparations, „nouveaux assemblages & mouvemens de „ces particules permanentes; les Corps „composés étant sujets à se rompre, non par „le milieu de ces Particules solides, mais „dans les endroits où ces Particules sont „join-

17 Lucret. de Rerum Natura, Lib. I. vers. 485, & seq.

„jointes ensemble & ne se touchent que par „un petit nombre de points . . . Ces parti„cules n'ont pas seulement *une force d'iner*„*tie*, accompagnée des loix passives du „Mouvement, qui résultent naturellement „d'une telle *force;* mais elles sont aussi „mues par certains Principes actifs, tel „qu'est celui de la *Gravité*, & celui qui pro„duit la fermentation, & la cohésion des „Corps."

Voyons un détail plus précis du Systême de Newton. Les premiéres particules de la Matiére sont selon lui inaltérables; elles ont la dureté, la solidité des Atomes d'Epicure.

> Sed quæ sunt rerum primordia, nulla potest vis [17]
> Stringere; nam solido vincunt ea corpore demum.

Ces Atomes, ou pour me servir des termes de Newton, ces Particules permanentes ont la liberté, lorsqu'elles ne sont point accrochées les unes avec les autres, & qu'elles ne sont point arrêtées par quelque empêchement, de se mouvoir dans le *Vuide*. Newton est encore Epicurien sur l'Espace; il regarde le *Plein* comme impossible. Lucrèce a dit:

> [18] Aut igitur motu privandum est corpora quæque:
> Aut esse admistum dicendum est rebus inane.

New-

[18] Idem, ibid. vers. 381.

Newton prétend que ſans le *Vuide* la Nature languiroit, & que le mouvement ne pourroit avoir lieu: [19] *Ordo Naturæ languefceret*.

Ces deux premiers Principes, la ſolidité des Atomes, & la néceſſité du *Vuide*, étant établis, les Planetes & les Cometes ſe trouvent ſuſpendues par la puiſſance du Créateur dans l'Eſpace immenſe, & placées, celles-là dans des Cercles différens autour d'un même centre ; celles-ci dans des Cercles excentriques, inégaux, & différemment dirigées, font leur révolution, qui ne pourroit avoir lieu, ſi la Matiére ſubtile exiſtoit, leur mouvement étant peu-à-peu non-ſeulement retardé, mais bien-tôt entiérement détruit.

Les Aſtres ont reçu d'abord deux directions, l'une perpendiculaire qui les emporte vers le centre de leur révolution, & l'autre horizontale qui les en éloigne ; de ſorte que, pour ſe prêter à ces deux différentes directions, ils ſont forcés de décrire un Cercle.

La peſanteur, qui donne aux Aſtres une tendance continuelle vers le centre de leur mouve-

19 *Newt. Optic.* p. 313.

mouvement, les retient dans leurs Orbes; ils ne peuvent s'en écarter, quoiqu'ils soient dans un Vuide immense.

Avec le seul secours de la pesanteur on peut expliquer clairement les révolutions des Planetes & des Cometes sans avoir besoin d'admettre la Matiére subtile.

La pesanteur consiste dans l'Attraction générale qui régne dans l'Univers; cette attraction donne à certains Corps une tendance qui les porte les uns vers les autres, tandis qu'une autre force contraire en écarte certains autres. „La Nature, *dit Newton* [20], „se trouve ainsi très-simple produisant tous „les grands mouvemens des Corps Célestes „par l'attraction d'une pesanteur réciproque „entre ces Corps, & presque tous les pe„tits mouvemens de ses particules par quel„ques autres Puissances attractives & repous„santes, qui sont réciproques entre ces Par„ticules."

L'attraction agit sur les Corps en raison inverse du quarré des distances.

„Le rapport trouvé par Kepler entre les „révolutions des Corps [21] Célestes & leurs „distances à un centre commun de ces ré„volu-

[20] Optiq. de Newton, Liv. III. p. 568.

[21] Eloges des Académiciens, &c. Tom. II. p. 298.

„volutions, régne conſtamment dans tout le „Ciel. Si l'on imagine, ainſi qu'il eſt né„ceſſaire, qu'une certaine force empêche „ces grands Corps de ſuivre pendant plus „d'un inſtant leur mouvement naturel en „ligne droite, d'Occident en Orient, & les „retire continuellement vers un centre, il „ſuit de la régle de Kepler, que cette for„ce qui ſera centrale, ou plus particulié„rement *centripete*, aura ſur un même „Corps une action variable, ſelon ſes dif„férentes diſtances à ce centre, & cela „dans la raiſon renverſée des quarrés de „ces diſtances; c'eſt-à-dire, par exemple, „que ſi ce Corps étoit deux fois plus „éloigné du centre de ſa révolution, l'ac„tion de la force centrale ſur lui en ſeroit „quatre fois plus foible."

Tous les Corps peſent les uns ſur les autres, &, par les loix inviolables & inaltérables de l'Attraction, s'attirent mutuellement en raiſon de leurs maſſes: ils attirent le centre commun autour duquel ils tournent, & ſont auſſi attirés par ce même centre; de ſorte que leurs forces attractives changent & varient en raiſon inverſe

[22] Il paroît que Mr. Newton eſt parti de-là pour toute ſa Phyſique du Monde pris en grand. Nous pouvons

verſe du quarré des diſtances, c'eſt-à-dire en raiſon inverſe de leurs diſtances à ce centre.

En multipliant les rapports, on voit qu'il faut que les mêmes régles ſoient obſervées, lorsque tous les Corps qui tournent autour d'un centre, viennent à tourner avec leur centre particulier autour d'un autre centre également commun à d'autres Corps qui tournent autour de certains centres particuliers, & autour du général.

Par cette régle établie dans la Nature toutes les Planetes & tous les Corps Céleſtes paſſent les uns ſur les autres, & s'attirent mutuellement en raiſon inverſe du quarré de leurs diſtances. Chacun des Cinq Satellites de Saturne peſe ſur les quatre autres, & les quatre autres ſur lui: tous les cinq peſent ſur Saturne, qui eſt leur centre particulier: Saturne peſe ſur eux: tous ces Aſtres peſent ſur le Soleil leur centre général, ainſi que des autres Planetes; & le Soleil peſe à ſon tour ſur tous les Corps qui peſent ſur lui. C'eſt cette peſanteur, ou cette attraction mutuelle, qui eſt la cauſe de la régularité des Mouvemens céleſtes [22] & des merveilles qui juſ-

ſuppoſer auſſi ou feindre qu'il a d'abord conſidéré la Lune, parce qu'elle a la Terre pour Centre de ſon mouvement.

jusqu'ici avoient paru presque inexplicables.

L'At-

Si la Lune perdoit toute l'impulsion, toute la tendance qu'elle a pour aller d'Occident en Orient en ligne droite, & qu'il ne lui restât que la force centrale qui la porte vers le centre de la Terre, elle obéiroit donc uniquement à cette force, en suivroit uniquement la direction, & viendroit en ligne droite vers le centre de la Terre. Son mouvement de révolution étant connu, Mr. Newton démontre par ce mouvement, que dans la première Minute de sa descente elle décriroit 15 pieds de Paris. Sa distance de la Terre est de 60 demi-diametres de la Terre; donc si la Lune étoit à la surface de la Terre, sa force seroit augmentée selon le quarré de 60, c'est-à-dire, qu'elle seroit 3600 fois plus puissante, & que la Lune dans une Minute décriroit 3600 fois 15 pieds.

Maintenant, si l'on suppose que la force qui agissoit sur la Lune soit la même que celle que nous appellons pesanteur sur la Terre, il s'ensuivra du Système de Galilée, que la Lune qui à la surface de la Terre parcouroit 3600 fois 15 pieds en une minute, devroit parcourir aussi 15 pieds dans la 1re. 60me partie, ou dans la premiere seconde de cette minute. Or on sait par toutes les expériences, & on n'a pu les faire qu'à de très-petites distances de la surface de la Terre, que les Corps pesans tombent de 15 pieds dans la premiere seconde de leur chûte. Ils sont donc, quand nous éprouvons la durée de leurs chûtes, dans le même cas précisément, que si ayant fait autour de la Terre, avec

L'Attraction est également dans toutes les parties de la Matiére : elle n'est pas seulement

la même force centrale que la Lune, la même révolution; & à la même distance, ils se trouvoient ensuite tout près de la surface de la Terre; & s'ils sont dans le cas où est la Lune, la Lune est dans le cas où ils sont, & n'est retirée à chaque instant vers la Terre que par cette même Pesanteur. Une conformité si exacte d'effets, ou plutôt cette parfaite identité, ne peut venir que de celle des causes.

Il est vrai que dans le Système de Galilée, qu'on a suivi ici, la Pesanteur est constante, & que la force centrale de la Lune ne l'est pas dans la démonstration même qu'on vient de donner ; mais la Pesanteur peut bien ne paroître constante, ou, pour mieux dire, elle ne le paroît dans toutes nos expériences, qu'à cause que la plus grande hauteur d'où nous puissions voir tomber des Corps, n'est rien par rapport à la distance de 1500 lieues, où ils sont tous du Centre de la Terre. Il est démontré qu'un boulet de Canon, tiré horizontalement, décrit, dans l'Hypothèse de la Pesanteur constante, une Parabole terminée à un certain point par la Terre ; mais que s'il étoit tiré d'une hauteur qui pût rendre sensible l'inégalité d'action de la Pesanteur, il décriroit au lieu de la Parabole, une Ellipse, dont le centre de la Terre seroit un des Foyers, c'est-à-dire, qu'il feroit exactement ce que fait la Lune.

Si la Lune est pesante à la maniére des Corps terrestres, si elle est portée vers la Terre par la même for-

seulement dans la masse totale; mais dans toutes les parties les plus petites & les plus subtiles qui composent les Corps. L'Atome le plus délié est doué de la vertu attractive [23]; ainsi l'on peut expliquer aisément par le moyen de cette propriété les choses qui jusqu'à présent avoient paru les plus obscures dans la Chymie & dans la Physique expérimentale. Par exemple, le Sel de tartre se dissout par défaillance, parce que les vapeurs qui voltigent, étant attirées

ce qui les y porte, si, selon l'expression de Mr. Newton, elle pese sur la même Terre, la cause agit dans tout ce merveilleux assemblage de Corps Célestes, car toute la Nature est une, c'est par-tout la même disposition, partout des Ellipses décrites par des Corps dont le mouvement se rapporte à un Corps placé dans un des Foyers. Les Satellites de Jupiter pesent sur Jupiter, comme la Lune sur la Terre, les Satellites de Saturne sur Saturne, toutes les Planetes ensemble sur le Soleil. *Elog.* des Académiciens, &c. Tom. II. p. 299. & suiv.

23 Newton a démontré que cette gravitation est également dans chaque Atome. Si toutes les parties d'un Globe n'avoient pas également cette propriété; s'il y en avoit de plus foibles & de plus fortes, la Planete en tournant sur elle-même présenteroit nécessairement des côtés plus foibles, & ensuite des côtés plus forts à pareille distance; ainsi les mêmes Corps dans toutes les occasions possibles éprouvent tantôt un degré de gravitation, tan-

tirées par ce Sel, heurtent, brisent & dissolvent ses parties. L'Eau régale agite, desordonne & dissipe enfin les parties de l'Or, tandis qu'elles ne reçoivent aucune atteinte par l'Eau forte, parce que l'attraction attire dans les interstices & sur les particules de l'Or toute la violence de l'Eau régale; mais l'attraction étant moins forte sur l'Eau forte, elle ne peut point s'introduire dans les pores de l'Or, & ne le dissout pas.

Voilà,

tôt un autre à pareille distance; la loi de la raison inverse des quarrés des distances & la loi de Kepler seroient toujours intervertiés; or elles ne le sont pas; donc il n'y a dans toutes les Planetes aucune partie moins gravitante qu'une autre.

En voici encore une Démonstration. S'il y avoit des Corps en qui cette propriété fût différente, il y auroit des Corps qui tomberoient plus lentement, & d'autres plus vîte dans la Machine du Vuide: or tous les Corps, tombent dans le même tems, tous les Pendules même font dans l'air de pareilles vibrations à égale longueur: les Pendules d'or, d'argent, de fer, de bois d'Erable, de verre, font leurs vibrations en tems égaux; donc tous les Corps ont cette propriété de la gravitation précisément dans le même dégré, c'est-à-dire, préçisément comme leurs Masses; de sorte que la gravitation agit comme 100 sur 100 Atomes, & comme 10. sur 10 Atomes. *Elémens de la Philosoph. de Newton*, par Mr. de Voltaire, Chap. XXII. p. 275.

Voilà, *Monsieur*, les fondemens sur lesquels Newton a établi toutes les Découvertes qu'il a faites. Ses partisans sont si jaloux de sa gloire, & si persuadés de la vérité de ses opinions, qu'ils sont scandalisés qu'on donne le nom de Système à ses Principes. On les a cependant combattus vivement. On a prétendu qu'ils ramenoient les Chimères du Péripatétisme & les Qualités occultes d'Aristote. Qu'est-ce que l'Attraction, a-t-on dit ? Une Vertu attractive dont on ignore la cause. On s'est moqué des Scholastiques, lorsqu'ils ont dit que l'Aiman attiroit le Fer, parce qu'il avoit dans soi une vertu attrayante; aujourd'hui on établit des vertus & des attractions dans tous les Corps ; & l'on prétend avoir fait de grandes découvertes dans la Physique en rappellant des qualités proscrites & dont on ne peut donner aucune raison.

Newton avoit prévenu ces Objections & y avoit répondu d'avance. Il sentoit les reproches qu'on pourroit lui faire, & vouloit les éviter, s'il étoit possible, par ses éclaircissemens.

„Je ne considére pas, *dit-il* [24], ces „Principes comme des Qualités occultes, „qui

[24] Traité d'Optique par Mr. Newton, traduit de l'Anglois par Mr. Coste, Livre III. p. 574. & suiv.

„qui soient supposées résulter de la forme „spécifique des choses ; mais comme des „loix générales de la Nature, par lesquelles „les choses mêmes sont formées ; la vérité „de ces loix se montrant à nous par les Phé„nomenes, quoiqu'on n'en ait pas encore „découvert les causes. Car ces Qualités „sont manifestes ; & il n'y a que leurs cau„ses qui soient occultes. Les Aristotéliciens „n'ont pas donné le nom de *Qualités occultes*, „à des Qualités manifestes, mais à des Qua„lités qu'ils supposoient cachées dans les „Corps, & être causes inconnues d'effets ma„nifestes, telles que seroient les causes de la „Pesanteur, des Attractions magnétiques & „électriques, & des Fermentations. Si nous „supposions que ces forces ou actions pro„cédassent de Qualités qui nous fussent in„connues, & qui ne pussent jamais être „découvertes ; ces sortes de Qualités occul„tes arrêtent le progrès de la Philosophie „Naturelle, & c'est pour cela qu'elles ont „été rejettées dans ces derniers tems. Nous „dire que chaque espèce de choses est douée „d'une qualité occulte spécifique, par la„quelle elle agit & produit des effets sen„sibles, c'est ne nous rien dire du tout ; „mais déduire des Phénomenes de la Nature „deux ou trois Principes généraux de mou-

„vemens, & nous expliquer ensuite com-„ment les propriétés & les actions de tou-„tes les choses corporelles découlent de ces „Principes manifestes, ce seroit faire un „progrès très-considérable dans la Philoso-„phie, quoique les causes de ces Principes „ne fussent point encore découvertes. Sur „ce fondement je ne fais pas difficulté de „propo-

„ C'est une chose connue que les Corps agissent les uns sur les autres par des attractions de Gravité, de Magnétisme, & d'Electricité : & de ces exemples qui nous indiquent le cours ordinaire de la Nature, on peut inférer qu'il n'est pas hors d'apparence qu'il ne puisse y avoir encore d'autres puissances attractives, la Nature étant très-conforme à elle-même. Je n'examine point ici quelle peut-être la cause de ces Attractions. Ce que j'appelle ici *Attraction* peut-être produit par impulsion, ou par d'autres moyens qui me sont inconnus. Je n'employe ici ce mot que pour signifier en général une force quelconque, par laquelle les Corps tendent réciproquement, les uns vers les autres, quelle qu'en soit la cause. Car c'est des Phénomenes de la Nature que nous devons apprendre quels Corps s'attirent réciproquement, & quelles sont les loix & les propriétés de cette Attraction, avant que de rechercher quelle est la cause qui produit l'attraction. Les Attractions de Gravité, de Magnétisme & d'Electricité s'étendent jusqu'à des distances fort sensibles, c'est pourquoi elles ont été observées par des yeux vulgaires : & il peut y en avoir d'autres qui s'étendent à de si petites

„proposer les Principes de mouvement men„tionnés ci-dessus, puisqu'ils sont d'une „étendue fort générale; & je laisse à d'au„tres le soin d'en découvrir les causes."

Newton avouoit donc qu'il ignoroit la cause de l'Attraction; mais il démontroit, soit par les règles de la plus profonde Géométrie, soit par des expériences [25] sans nombre,

distances qu'elles ont échappé jusqu'ici à nos Observations; & peut-être que l'Attraction électrique peut s'étendre à ces sortes de petites distances, sans même être excitée par le frottement.

Car lorsque le Sel de Tartre coule par défaillance, cet effet n'est-il pas produit par une attraction entre les particules de l'Eau qui flottent dans l'Air en forme de vapeur? Et d'où vient que le Sel commun, le Salpètre ou le Vitriol, ne coulent point par défaillance, si ce n'est faute d'une telle attraction? Ou bien, pourquoi le Sel de Tartre ne tire-t-il point plus d'Eau de l'Air, que selon une certaine proportion à sa quantité, si ce n'est parce qu'après que ce Sel est soûlé d'eau, il n'a plus cette force attractive? Quelle autre cause que cette force attractive peut faire que l'eau qui distille toute seule par un degré de chaleur très-modéré, ne distille point d'entre le Sel de Tartre sans une violente chaleur? Et n'est-ce pas une pareille force, réciproque entre les particules d'Huile de Vitriol & celles de l'Eau, qui fait que l'Huile de Vitriol tire de l'Air une grande quantité d'Eau, & qu'après s'en être soûlée, elle n'en tire plus, & que mise en distillation,

nombre, que l'Attraction étoit visible. Je me contenterai, *Monsieur*, de rapporter, au

elle ne lâche l'Eau qu'avec beaucoup de peine ? Et lorsque l'Eau, & l'Huile de Vitriol, versées successivement dans un même Vaisseau acquiérent un degré de chaleur très-considérable en se mêlant ensemble, cette chaleur ne prouve-t-elle pas que les parties de ces liqueurs sont dans un grand mouvement ? Et ce mouvement ne prouve-t-il pas que les parties de ces deux liqueurs mêlées ensemble s'incorporent avec violence, & que par conséquent elles concourent avec un mouvement accéléré ? Et lorsque l'Eau forte, ou l'Esprit de Vitriol versé sur la limaille de Fer, la dissout avec ébullition & une grande chaleur, n'est-ce pas un mouvement violent des parties de l'Eau forte ou de l'Esprit de Vitriol, qui produit cette chaleur & cette ébullition ? Et ce mouvement ne prouve-t-il pas que les parties acides de la liqueur se jettent avec violence sur les parties du Métal, & entrent par force dans ses pores jusqu'à ce qu'elles ayent pénétré entre les particules extérieures du Métal, & la Masse dont il est composé ; & qu'entourant ces particules elles les détachent de la Masse principale, & le mettent en état de flotter séparément dans la liqueur ? Et lorsque les particules acides qui toutes seules distilleroient par une douce chaleur, ne peuvent être séparées des particules du Métal que par un feu très-violent, cela ne prouve-t-il pas une attraction réciproque entre les particules de la liqueur acide & celles du Métal ? *Id.* Ibid. p. 134. & suiv. *Voici encore de nouvelles preuves de la réalité de l'Attraction.*

au bas de la page quelques-unes de celles sur lesquelles il la fondée.

Je

Si deux Plaques de verre plates & polies, de 3 ou 4 pouces de large, & de 20 ou 25 pouces de long, sont couchées, l'une parallèle à l'Horizon, & l'autre sur celle-là, de telle manière que se touchant par l'une de leurs extrémités, elles forment un Angle d'environ 10 ou 15 minutes, après que leurs plans intérieurs ont été mouillés avec un linge net, trempé dans de l'Huile d'Orange ou de l'Esprit de Térébentine, & qu'on a fait tomber une ou deux gouttes de cette Huile ou de cet Esprit sur l'extrémité du Verre inférieur la plus éloignée de l'Angle susdit : aussi-tôt que la Plaque supérieure aura été placée sur l'inférieure, de sorte que (comme on vient de le dire) elle la touche par un bout, & qu'elle touche la goutte par l'autre bout, qui avec la plaque inférieure fait un Angle d'environ 10 ou 15 minutes, dès-lors la goutte commencera de se mouvoir vers le concours des Plaques de verre, & continuera à se mouvoir avec un mouvement accéleré jusqu'à ce qu'elle y soit parvenue. Car les deux Verres attirent la goutte, & la font courir du côté vers lequel les attractions inclinent. Et si dans le tems que la goutte est en mouvement, vous levez en haut l'extrémité des verres par où ils se touchent & vers où la goutte s'avance, la goutte continuera de monter entre les deux Verres; & par conséquent elle est attirée. Et à mesure que vous leverez plus haut cette extrémité des Verres, la goutte montera toujours plus lentement; & s'arrêtant enfin, elle sera autant entraînée en bas par son propre poids qu'elle étoit emportée en haut par attraction. Par ce

Je ne comprends point, il est vrai, au- roit pu dire le savant Anglois, le secret caché

moyen vous pouvez connoître par quel dégré de force la goutte est attirée à toutes les distances du concours des Verres.

Or par quelques Expériences de ce genre faites par feu Mr. *Hawksby*, l'on a trouvé, que l'Attraction est presque réciproquément en raison doublée de la distance du milieu de la goutte au concours des Verres, savoir réciproquement en proportion simple, à raison de ce que la goutte se répand davantage, & touche chaque Verre par une plus grande surface; & encore réciproquement en proportion simple, à raison de ce que les attractions deviennent plus fortes, la quantité des surfaces attirantes restant la même. Donc l'Attraction qui se fait dans la même quantité de surface attirante, est réciproquement comme la distance entre les Verres. Et par conséquent, où la distance est excessivement petite, l'Attraction doit être excessivement grande. Suivant la Table contenue dans la II. Partie du II. Livre, où sont exprimées les épaisseurs des lames d'eau colorées, renfermées entre deux Verres, l'épaisseur de la lame dans l'endroit où elle paroît très-noire est de $\frac{1}{1000000}$me. de pouce. Et où l'Huile d'Orange est de cette épaisseur entre les Verres, l'Attraction déduite de la Règle précédente, paroît assez forte pour soutenir, dans un Cercle d'un pouce de diametre, un poids égal à celui d'un Cylindre d'eau d'un pouce de diametre, & de deux ou trois Stades de long. Et où elle est d'une moindre epaisseur, l'Attraction peut être plus

caché de cette force attractive ; cependant je ne suis pas moins certain qu'elle existe, puis-

grande à proportion, & aller en augmentant jusqu'à ce que l'épaisseur n'excede pas celle d'une simple particule d'Huile. Il y a donc dans la Nature, des Agens capables d'unir ensemble des particules des Corps par des attractions très-fortes. Et c'est à la Philosophie Expérimentale à découvrir ces Agens.

Or les plus petites particules de Matiére peuvent être unies ensemble par les plus fortes attractions, & composer de plus grosses particules, dont la vertu attractive soit moins forte ; & plusieurs de ces derniéres peuvent tenir ensemble, & composer des particules encore plus grosses, dont la vertu attractive soit encore moins forte, & ainsi de suite durant plusieurs successions, jusqu'à ce que la progression finisse par les plus grosses particules d'où dépendent les Opérations chimiques & les couleurs des Corps naturels, & qui jointes ensemble composent des Corps d'une grandeur sensible. Si c'est un Corps compacte, & qui pressé se plie ou cede en dedans, sans qu'aucune de ses parties échape, il est dur & élastique, reprenant sa figure en vertu d'une force qui provient de la mutuelle attraction de ses parties. Si les parties glissent l'une sur l'autre, le Corps est malléable ou mou. Si elles s'échapent aisément l'une de l'autre, & qu'elles soient d'une grosseur propre à être agitées par la chaleur ; & que la chaleur soit assez forte pour les tenir en agitation, le Corps est fluide ; & s'il est sujet à s'attacher à d'autres Corps, il est humide. Au reste, ce qui fait que les gouttes des Corps fluides prennent la figure ronde, c'est l'attraction réci-

puisque je démontre qu'il est impossible qu'il y ait une autre cause de la Pesanteur & du Mouvement des Corps Célestes, que l'Attraction ou le Méchanisme des forces centrales, qui fait peser tous les Corps, les uns sur les autres, en raison inverse du quarré de leurs distances. Je prouve que les Corps graves suivent, en tombant sur la Terre, la proportion des forces centrales, & que le cours des Planetes est conforme à ces mêmes proportions. Il faut donc que l'Attraction soit une chose réelle; & quoique la cause m'en soit inconnue, je n'en découvre pas moins la nécessité.

Newton

proque de leurs parties, tout ainsi que le Globe terraquée est déterminé à une figure ronde par une attraction mutuelle de ses parties, causée par la gravité. *Idem*, ibid. p. 360. & suiv.

26 L'on devroit songer que l'on ne connoît pas plus la cause de l'Impulsion, que de l'Attraction, on n'a pas même plus d'idée de l'une de ces forces que de l'autre. Car il n'y a personne qui puisse concevoir pourquoi un Corps a le pouvoir d'en remuer un autre de sa place. Nous ne concevons pas non plus, il est vrai, comment un Corps en attire un autre, comment les parties de la Matiére gravitent mutuellement. Aussi ne dit-on pas que Newton se soit vanté de connoître la raison de cette Attraction. Il a prouvé sim-

Newton auroit pu répondre à ceux qui se récrioient sur son Système : Faites-en de plus probables, de plus conformes aux Expériences, & dès-lors j'abandonnerai le mien : mais je démontre la fausseté des vôtres, & vous ne me reprochez que le manque de clarté pour connoître la nature d'une chose, dont je ne veux & ne prétends développer [26] que les effets.

Si l'on examine les raisons que la plûpart des Philosophes apportent pour expliquer les Secrets de la Nature, & qu'on considére le peu de probabilité & de clarté qu'il y a dans leurs opinions, on concevra encore plus d'estime pour Newton, & l'on sentira que

plement qu'elle existe : il a vu dans la Matiére un Phénomene constant, une proprieté universelle. Si un homme trouvoit un nouveau Métal dans la Terre, ce Métal existeroit il moins, parce que l'on ne connoîtroit pas les premiers principes dont il seroit formé ? Que le Lecteur qui jettera les yeux sur cet Ouvrage ait recours à la Discussion métaphysique sur l'Attraction, faite par Mr. de Maupertuis, dans le plus petit & dans le meilleur Livre qu'on ait ecrit peut-être en François, en fait de Philosophie. On y verra à travers la réserve avec laquelle l'Auteur s'est expliqué, ce qu'il pense, & ce qu'on doit penser de cette Attraction dont le nom a tant effarouché. *Elémens de la Philosoph. de Newton,* par Mr. de Voltaire. Chap. VII. p. 103 & 104.

que ce n'est pas sans fondement qu'il a voulu établir l'Attraction. „Les parties de „tous les Corps durs homogènes, *dit ce sa-„vant Anglois* [27], qui se touchent pleine-„ment tiennent fortement ensemble. Pour „expliquer la cause de cohésion, quelques-„uns ont inventé des Atomes crochus; mais „c'est poser ce qui est en question. D'au-„tres nous disent que les particules des „Corps sont collées ensemble par le repos, „c'est-à-dire, par une Qualité occulte, ou „plutôt par un pur néant; & d'autres, qu'el-„les sont jointes ensemble par des mouve-„mens *conspirans*, c'est-à-dire par un repos „relatif entr'eux. Pour moi, j'aime mieux „conclure de la cohésion des Corps, que „leurs particules s'attirent mutuellement par „une force qui dans le contact immédiat est „extrèmement puissante: qui à de petites „distances produit les Opérations chimiques „mentionnées ci-dessus; & qui, à de fort „grandes distances des Corps, n'agit point „du moins par des effets sensibles."

Vous n'êtes point prévenu, *Monsieur*, en faveur d'aucun Philosophe: vous ne cherchez que la vérité: je suis assuré que vous trouverez les raisons que Newton donne de la

27 Traité d'Optique de Mr. Newton, &c. Liv. III. p. 355.

la forte liaison des parties des Corps durs & homogènes pour le moins aussi satisfaisantes que celles des autres Physiciens; & que l'Attraction ou la Force attractive dans les plus petits Atomes vous paroîtra très-possible.

Je m'apperçois que le plaisir de louer Newton & ses opinions m'a presque fait oublier la loi que je me suis imposée; & que j'ai suivie jusqu'ici très-exactement, d'examiner le pour & le contre des opinions des plus grands Hommes avec une liberté honnête & Philosophique. Je vais donc, quoique plus persuadé des sentimens de Newton que de ceux des autres, les examiner en Critique sévère, & en Cartésien zélé.

Je réduirai à trois les Objections que je ferai. La premiére sera contre l'indivisibilité de la Matiére à l'infini: la seconde contre le Vuide; & la troisième contre l'Attraction.

Newton prétend [28], „Que les particules primitives de la Matiére sont solides, „incomparablement plus dures qu'aucun des „Corps poreux qui en sont composés; & „si dures qu'elles ne s'usent ni ne se rompent jamais, rien n'étant capable, selon le „cours ordinaire de la Nature, de diviser en „plusieurs

28 Traité d'Optiq. Liv. III. p. 573.

„plusieurs parties ce qui a été fait originai-„rement *un*, par la disposition de Dieu lui-„même." Voilà, comme nous l'avons déja remarqué, les Atomes d'Epicure & de Gassendi. Examinons s'il est possible qu'il y ait dans la Nature des Corps qui soient indivisibles.

Un Corpuscule, quelque petit qu'il soit, a de l'étendue, puisque tout ce qui est matiére a nécessairement une extension: or une étendue, quelque petite qu'elle puisse être, a un côté qui regarde l'Orient: un autre qui regarde l'Occident: celui qui se trouve vers l'Occident n'est pas le même que celui qui est à l'Orient; donc un corpuscule, quelque petit qu'il soit, est un assemblage de parties différentes.

Supposez-le aussi subtil que vous voudrez, dès qu'il sera étendu, la partie qui formera son côté droit ne sera pas la même que celle qui fera son côté gauche.

Les Epicuriens & les Gassendistes conviennent que deux Atomes, quelque déliés qu'ils soient, qui se trouvent accrochés ensemble, peuvent être separés, parce qu'ils sont deux Corps différens. Par la même raison je dis qu'un seul Atome est divisible,

puis-

puisque ſon côté droit & ſon côté gauche ſont différens, & par conſéquent compoſés de différentes parties.

Un Corps ne peut pas être en deux lieux tout à la fois : les deux côtés de l'Atome ne ſont point dans un même lieu; l'Atome peut donc être diviſé, une étendue qui occupe pluſieurs parties de l'Eſpace contenant néceſſairement pluſieurs parties.

L'Objection que font les Atomiſtes, lorſqu'ils diſent qu'il eſt impoſſible d'admettre une choſe qu'on ne ſauroit concevoir, eſt très-foible, puiſqu'il y a des choſes qui ſont incompréhenſibles dans leur maniére, dont on ne ſauroit approfondir les qualités & connoître la nature, & qui cependant ſont très-certaines dans leur exiſtence. Ainſi, quoiqu'on ne conçoive pas comme elles ſont, il ſeroit ridicule de nier qu'elles ſont réellement. Qu'y a-t-il de plus incompréhenſible que l'Eternité, & qu'y a-t-il en même tems de plus certain ? La diviſibilité de la Matiére à l'infini eſt au-deſſus des connoiſſances humaines : mais elle n'eſt pas moins réelle, puiſque la Géométrie en fournit des preuves évidentes & auſſi claires au

sentiment d'un grand Philosophe [29], que d'aucune des vérités que nous découvre cette

[29] Car la Géométrie nous fait voir qu'il y a de certaines lignes, qui n'ont nulle mesure commune, & qu'elle appelle pour cette raison incommensurables, comme la diagonale d'un quarré & les côtés. Or si cette diagonale & ces côtés étoient composés d'un certain nombre de parties invisibles, une de ces parties invisibles seroit la mesure commune de ces deux lignes, & par conséquent il est impossible que ces deux lignes soient composées d'un certain nombre de parties indivisibles.

On démontre encore dans cette Science, qu'il est impossible qu'un nombre quarré soit double un autre nombre quarré; & que cependant il est très-possible qu'un quarré d'étendue soit double d'un autre quarré d'étendue. Or si ces deux quarrés d'étendue étoient composés d'un certain nombre de parties finies, le grand quarré contiendroit le double des parties du petit, & tous les deux étant quarrés, il y auroit un quarré de nombre double d'un autre quarré de nombre; ce qui est impossible.

Enfin, il n'y a rien de plus clair que cette raison, que deux néants d'étendue ne peuvent former une étendue, & que toute étendue a des parties. Or en prenant deux de ces parties qu'on suppose indivisibles, je demande si elles ont de l'étendue, ou si elles n'en ont point? Si elles en ont, elles sont donc divisibles, & elles ont plusieurs parties; si elles n'en ont point, ce sont donc des néants d'étendue.

cette Science. Vous pourrez Monsieur, en voir quelques-unes au bas de la page.

Le

Il faut renoncer à la certitude humaine, pour douter de la vérité de ces démonstrations: mais pour aider à concevoir, autant qu'il est possible, cette divisibilité infinie de la Matiére, j'y joindrai encore une preuve qui fait voir en même tems une division à l'infini, & un mouvement qui se ralentit à l'infini, sans arriver jamais au repos.

Il est certain que quand on douteroit si l'étendue se peut diviser à l'infini, on ne sauroit au moins douter qu'elle ne se puisse augmenter à l'infini, & qu'à un plan de cent mille lieues on ne puisse en joindre un autre de cent mille lieues, & ainsi à l'infini. Or cette augmentation infinie de l'étendue prouve la divisibilité à l'infini; & pour le comprendre il n'y a qu'à s'imaginer une Mer plate, que l'on augmente en longueur à l'infini, & un Vaisseau sur le bord de cette Mer, qui s'éloigne du Port en droite ligne. Il est certain qu'en regardant du Port le bas du Vaisseau au travers d'un Verre, ou d'un autre corps diaphane, le rayon qui se terminera au bas de ce Vaisseau passera par un certain point du Verre, & que le Rayon horizontal passera par un autre point du Verre plus élevé que le premier. Or à mesure que le Vaisseau s'éloignera, le point du Rayon qui se terminera au bas du Vaisseau montera toujours, & divisera infiniment l'espace qui est entre ces deux points: & plus le Vaisseau s'éloignera plus il montera lentement, sans que jamais il cesse de monter, ni qu'il puisse arriver au point du rayon horizontal; par-

Le pouvoir de Dieu, ſur lequel Newton fonde principalement la dureté & l'indiviſibilité des Atomes, la Nature, ſelon ce Philoſophe, ne pouvant diviſer en pluſieurs parties ce qui a été originairement *un*, ne conclut rien en faveur de l'exiſtence réelle des Atomes; mais ſeulement en faveur de leur poſſibilité. Il eſt vrai que lorſqu'on fait attention aux grandes choſes que Dieu a produites dans cet Univers, & à l'Empire abſolu qu'il a ſur elles, on ne ſauroit nier qu'il n'ait pu rendre par ſa volonté toute-puiſſante des particules de matiére indiviſibles & inaltérables; mais cette ſuppoſition eſt

ce que ces deux lignes ſe coupant dans l'œil, ne ſeront jamais ni parallèles, ni une même ligne. Ainſi cet exemple nous fournit en même tems la preuve d'une diviſion à l'infini de l'étendue, & d'un ralentiſſement à l'infini du mouvement.

C'eſt par cette diminution infinie de l'étendue, qui naît de ſa diviſibilité, qu'on peut prouver ces problêmes qui ſemblent impoſſibles dans les termes: Trouver un eſpace infini égal à un eſpace fini, ou qui ne ſoit que la moitié, le tiers, &c. d'un eſpace fini. On les peut réſoudre en diverſes maniéres, & en voici une aſſez groſſiére, mais très-facile. Si l'on prend la moitié d'un quarré, & la moitié de cette moitié, & ainſi à l'infini; & que l'on joigne toutes ces moitiés par

eſt purement arbitraire, & n'eſt ſoutenue par aucun Principe naturel ni par aucune évidence. Or il eſt abſurde de prétendre changer la nature des Corps par une ſimple ſuppoſition. Lorſqu'on veut détruire une choſe fondée ſur les Expériences & ſur des Démonſtrations, il faut d'autres choſes que des Hypothèſes établies ſur des vraiſſemblances & ſur de ſimples conjectures. Rohault a eu raiſon de ſe récrier contre la ſuppoſition gratuite & arbitraire des Gaſſendiſtes, & de ſoutenir qu'elle ne doit pas empêcher qu'on ne tienne pour certain que toute la Matiére de ce Monde eſt diviſible. Les preu-

leur plus longue ligne, on en fera un eſpace d'une figure irréguliére, & qui diminuera toujours à l'infini par un des bouts, mais qui ſera égal à tout le quarré; car la moitié, & la moitié de la moitié, plus, la moitié de cette ſeconde moitié, & ainſi à l'infini, ſont le tout. Le tiers, & le tiers du tiers, & le tiers du nouveau tiers, & ainſi à l'infini, ſont la moitié. Les quarts pris de la même ſorte ſont le tiers, & les cinquièmes le quart. Joignant bout à bout ces tiers ou ces quarts, on en fera une figure qui contiendra la moitié ou le tiers de l'aire du total, & qui ſera infinie d'un côté en longueur, en diminuant proportionnellement en largeur. *La Logique, ou l'Art de Penſer*, IV. Part. Chap. I. p. 448, & ſuiv.

preuves qu'il en donne sont très-fortes 1°, &

3° Il y en a . . . qui tâchent de combattre la divisibilité de la Matiére à l'indéfini, par une autre voie, en disant qu'il s'ensuivroit de là qu'une petite portion de Matiére, comme, par exemple, un Cube qui n'auroit qu'un quart de pouce de hauteur, & que l'on auroit divisé de la sorte que nous venons de dire, pourroit fournir un si grand nombre de tranches quarrées, qu'elles suffiroient pour couvrir toute la Terre, quand bien même elle seroit beaucoup plus grande qu'elle n'est; ce qu'ils estiment absurde.

Toutefois ceux-ci n'ont pas plus de raison que les autres; & l'on peut dire que leur Objection n'est fondée que sur ce qu'ils établissent pour Maxime, qu'une chose doit passer pour absurde, lorsque l'on ne la peut comprendre par l'imagination; ce qui est une erreur fort grossiére & indigne d'un Philosophe, qui ne peut pas ignorer qu'il y a une infinité de choses très-vraies, auxquelles il est certain que l'imagination ne sauroit atteindre. Je pourrois en rapporter plusieurs exemples: mais deux me suffiront, qui appartiennent tous deux au sujet dont il s'agit, savoir la division qui se fait de l'Or chez les Batteurs d'or, & chez les Tireurs d'or.

Mais pour la comprendre, il faut premiérement savoir, que l'expérience nous a appris, que les pesanteurs des Masses égales d'or & d'eau sont entr'elles comme dix-neuf a un: si bien qu'un pied cubique d'eau pesant soixante & onze livres, il s'ensuit qu'un pied cubique d'or pese treize cents quarante-neuf livres, ou vingt & un mille cinq cents quatre-vingt-quatre onces: or un pied cubique contient deux mil-

& il répond avec beaucoup de netteté aux argu-

lions neuf cents quatre-vingt-quatre lignes cubiques; partant une once d'or contient cent trente-huit lignes cubiques & $\frac{7392}{215184}$. D'où il suit, que si elle est réduite en forme de cube, sa hauteur est à peu près de cinq lignes & un septième, & que sa base est d'environ vingt-six lignes quarrées & $\frac{22}{49}$. De plus il faut savoir que les Batteurs d'or font d'une once d'or deux mille sept cents trente feuilles quarrées de net, chacune desquelles a pour côté deux pouces dix lignes; sans comprendre ce qu'ils nomment le déchet, qui sont certaines rognures qui montent à près de la moitié. La surface de ces feuilles contient onze cents cinquante-six lignes quarrées; si bien que toutes ensemble étant mises à côté les unes des autres, composent une superficie de trois millions cent cinquante-cinq mille huit cents quatre vingt lignes quarrées. A quoi si l'on ajoute seulement le tiers de cette quantité pour le déchet, il s'ensuivra que les Batteurs d'or auront fait d'une once d'or quatre millions deux cents sept mille huit cents quarante lignes quarrées. Comme donc ce nombre contient cent cinquante-neuf mille quatre-vingt-douze fois la quantité de la base d'un cube d'or d'une once, il est indubitable que ce cube, qui, comme il a été dit, n'a que cinq lignes & un septième de haut, a été divisé au moins en cent cinquante-neuf mille quatre-vingt-douze tranches quarrées.

Quoique cette division de l'Or soit déja assez grande, il s'en faut pourtant beaucoup qu'elle n'égale celle qui se fait chez les Tireurs d'or. On m'y a fait voir plusieurs lingots d'argent de figure cylindrique, qui pé-

argumens dont on se sert pour la combattre.

Descar-

soient chacun seize Marcs: l'un d'eux, qui me sembloit le plus régulier, étoit long de deux pieds huit pouces, & son circuit contenoit deux pouces neuf lignes; de sorte que la superficie cylindrique étoit de douze mille six cents soixante & douze lignes quarrées. Après que cette superficie a été couverte de plusieurs feuilles d'or, qui toutes ensemble pesoient une demi-once, le lingot a été tiré à la filiére, & par ce moyen là a été converti en un fil, qui étoit à peu près de la grosseur du plus délié qu'on ait coutume de faire en cette Ville. J'en ai pris vingt-cinq toises, ou cent cinquante pieds, & ayant pesé cette quantité dans de fort bonnes balances, j'ai trouvé qu'il ne s'en falloit pas la soixante-quatrième partie d'un grain qu'elle ne pesât trente-six grains. Cela étant, le lingot entier a du être converti en un fil à peu près long de trois cents sept mille deux cents pieds. D'où il suit qu'il a été alongé cent quinze mille deux cents fois plus qu'il n'étoit auparavant; & par conséquent que sa superficie est devenue trois cents quarante fois plus grande qu'elle n'étoit au commencement. A quoi si l'on ajoute que ce fil si délié étant applati en lame pour en couvrir du fil de soie, cette superficie augmente encore du double, il s'ensuit qu'elle est devenue six cents quatre vingts fois plus grande qu'au commencement, & ainsi elle contient alors huit millions six cents seize milles neuf cents soixante lignes quarrées. Or quand ce fil est ainsi applati en lame, sa superficie paroit toute couverte d'or; il faut donc que la seule demie once de ce Métal, dont la

Descartes a embrassé l'Hypothèse de la divisibilité à l'infini [31], & l'a soutenue avec succès

lame est couverte, soit devenue si mince, que sa superficie soit de huit millions six cents seize mille neuf cens soixante lignes quarrées. Si bien que cette quantité contenant trois cents vingt-cinq mille sept cents quatre-vingts quinze-fois vingt-six lignes & $\frac{22}{49}$ que vaut la base d'un cube d'or d'une once, c'est une nécessité que l'épaisseur de l'or dont la lame d'argent est couverte, ne soit plus à la fin que de la trois cents vingt-cinq mille sept cents quatre-vingts-quinzième partie de la moitié de la hauteur d'une once cubique d'or, ou de la six cents cinquante & un mille cinq cents quatre-vingt-dixième partie de la hauteur d'une once ; & qu'ainsi la quantité de cinq lignes & un septième ait été divisée en six cents cinquante & un mille cinq cents quatre-vingt-dix parties égales. Si l'on considère après cela qu'on pourroit encore pousser la division de l'or beaucoup plus loin, n'étoit que les choses sont destinées à certains usages qui ne permettent pas de passer outre ; & sur tout si l'on considère que ce ne sont que des hommes qui font ce que nous voyons, & qui le font avec des instrumens fort grossiers, & qu'il y a dans la Nature plusieurs autres Agens incomparablement plus subtils, l'on verra encore plus clairement que tout ce que notre imagination ne sauroit comprendre, n'est pas impossible. *Rohault Traité de Physique, Premiere Partie. Chap. IX. p.* 46, & suiv.

[31] Il est aussi très-aisé de connoître qu'il ne peut y avoir des Atomes ou des parties des Corps qui soient indivisibles, ainsi que quelques Philosophes ont imagi-

ſuccès. Pendant un têms le ſentiment des Atomiſtes avoit très-peu de partiſans: aujourd'hui il regagne beaucoup: mais il y a bien encore des Philoſophes qui le condamnent. Il ſe trouve même parmi eux de fameux Diſciples de Newton qui ſur ce point abandonnent leur Maître, & n'adoptent point l'indiviſibilité des Atomes ni leur dureté.

Le ſavant s'Graveſande a fortement combattu en faveur de la diviſibilité de la Matiére à l'infini dans ſes *Elémens Phyſiques, ou ſon Introduction à la Philoſophie de Newton.* Il établit aux quatrième & cinquième Chapitres

né. D'autant que ſi petites qu'on ſuppoſe ces parties, néanmoins parce qu'il faut qu'elles ſoient étendues, nous concevons qu'il n'y en a pas une entr'elles qui ne puiſſe être encore diviſée en deux ou en plus grand nombre d'autres plus petites, d'où il ſuit qu'elle eſt diviſible. Car de ce que nous connoiſſons clairement & diſtinctement qu'une choſe peut être diviſée, nous devons juger qu'elle eſt diviſible, parce que ſi nous en jugions autrement, le jugement que nous ferions de cette choſe, ſeroit contraire à la connoiſſance que nous en avons. *Principes de la Philoſ.* de R. Deſcartes, II. Part. p. 91.

32 Eo quod Corpus eſt extenſum etiam eſt diviſibile, id eſt in eo partes conſiderari poſſunt. *Phyſices Ele-*

tres du premier Livre de cet Ouvrage que tout Corps [32] est divisible, & que de ce que nous connoissons qu'une chose est etendue nous connoissons aussi qu'elle peut être divisée. Il n'hésite pas à condamner la supposition de ces parties, qui, ayant été faites *unes*, ne peuvent être divisées. „Les Philo„sophes, *dit-il* [33], appellent un Corps dur, „celui dont les parties sont si parfaitement „liées, qu'elles ne sauroient être séparées ni „brisées par aucun choc; nous ne connois„sons aucun Corps de cette nature".

Mr. Keil a employé deux Chapitres entiers, dans son *Introduction de la Physique*, à

menta Mathematica experimentis confirmata, sive, *Introductio ad Philosophiam Newtonianam, Auctore Guilielmo Jacobo s'Gravesande*, &c. Lib. I. Part. I. de Corpore in genere, Cap. IV. p. 6.

Corpus est divisibile, in infinitum, id est in ejus extensione nulla pars quantumvis parva potest concipi, quin detur adhuc alia major. *Idem*, ibid.

33 Philosophicè Corpus durum vocatur, cujus partes inter se cohærent & neutiquam introcedunt, ita ut partes nullo motu affici possint quin disrumpatur corpus. Corpus tale perfectè durum nullum novimus. *Idem*, ibid. Cap. V. p. 8.

à établir la néceſſité de la diviſibilité de la Matiére à l'infini. Il a répondu 34 aux Phyſiciens, qui, pour défendre la nature des Atomes, veulent rejetter les Démonſtrations Géométriques. Il les accuſe même de ne vouloir refuſer de ſuivre les Préceptes de la Géomé-

34 Cum autem infinita hæc Materiæ diviſibilitas rationibus ex Geometria petitis demonſtranda ſit, & cum hodie extent quidam Philoſophi qui Geometriam ex Phyſica exulare cupiunt, eo quod ipſi divinæ illius Scientiæ imperiti ſint; & dum inter doctiſſimos haberi ſatagunt, nullum non movent lapidem, quo harum Demonſtrationum vim irrito utcunque convellant conatu: neceſſe erit, priusquam Argumenta noſtra Geometrica proferamus, eorum vim ſtabilire, & Objectionibus quibusdam reſpondere.

Cum itaque, inter hujus generis Philoſophos emineat Vir clariſſimus Joannes Baptiſta *Du Hamel*, Philoſophiæ Burgundicæ Scriptor, libet illius ſententiam ſuper hac re proferre. Dicit igitur Hypotheſes Geometricas nec veras eſſe nec poſſibiles, cum ſcilicet nec puncta, nec lineæ, nec ſuperficies, prout à Geometris concipiuntur, vere in rerum natura exiſtant, adeoque Demonſtrationes, quæ ex his afferuntur, ad res actu exiſtentes applicari non poſſe, cum ſcilicet nihil eorum vere exiſtat niſi in ideis noſtris; jubet igitur Geometras ſibi ſuas ſervare Demonſtrationes, nec eas ad Phyſicam transferre, quæ non lucem, ſed majores huic Scientiæ effundant tenebras. Miror ego hujus Viri alias doctiſſimi in hacce re imperitiam. Potuit ſane eodem jure ſuppo-

Géométrie, qu'il nomme *une Science divine*, que parce qu'ils n'en ont aucune connoissance. Il me paroît pourtant qu'il auroit du considérer que Newton admettant des Particules dans la Nature, qui ne peuvent être divisées, & qui par leur essence ont été crées

unes,

sitiones etiam quascunque Physicas sustulisse, cum Hypotheses Géometricæ æque certæ & æque possibiles sint & reales, ac illæ sunt quas Physicas dicit : imo si existat Corpus, necessario etiam existent vera puncta, veræ lineæ, & vera superficies, prout à Geometris concipiuntur; quod facile ostendemus. Nam si detur Corpus, illud, cum infinitum non sit, suos habebit terminos: Corporis vero termini sunt superficies, & termini illi nullam habent profunditatem; si enim haberent, eo ipso quod profunditatem haberent, corpora essent, haberentque illa corpora alios rursus terminos, qui superficies essent, adeoque esset superficiei superficies. Vel igitur superficies illa omni destituta est profunditate, vel etiam profunditatem habebit: si prius, habemus quod petimus: sin posterius, ad aliam rursus pervenimus superficiem; atque sic progrederemur in infinitum, quod est absurdum. Quare dicendum est terminos illos omni profunditate privari, ac proinde veræ erunt superficies, & prout à Geometris concipiuntur, absque profunditate, seu quæ longitudinem & latitudinem tantum habent ad suam essentiam constituendam. *Introductio ad veram Physicam seu Lectiones Physicæ habitæ in Scholæ Naturalis Philosophicæ Academiæ Oxoniensis, &c. Auctore Joanne Keill, M. D. Astronomiæ Professore Saviliano. Lect. III. p. 19.*

unes, il pouvoit y avoir de grands Géometres qui n'admissent point la possibilité de la division à l'infini, & qui crussent connoître ces Corps durs qu'il assûre n'avoir été jamais connus. Du Hamel est le seul Philosophe que Mr. Keill ait cité parmi ceux qu'il blâme de ne point recevoir les Démonstrations Géométriques, sur le vain prétexte que les points, les lignes & les superficies des Géometres n'existant que dans leurs idées, & pour ainsi dire en imagination, ils ne doivent point vouloir les appliquer à des choses réelles & les employer dans la Physique. Mr. Keill soutient que les Démonstrations Géométriques sont aussi certaines & aussi réelles que les Physiques, parce que s'il existe véritablement des Corps, les points, les lignes, & les superficies des Géometres existent également. Supposons, *dit-il*, un Corps: puisqu'il n'est pas infini, il faut qu'il ait des extrémités: or les extrémités des Corps sont des superficies; & ces extrémités n'ont

35 Rursus, cum superficies illa infinita non est, suis etiam clauditur terminis; termini vero illi lineæ dicuntur, quæ revera nullam habent latitudinem, alias enim superficies essent, & suos etiam haberent terminos, quos saltem concipere oportet omni latitudine destitutos; non enim (ut prius dictum est) dari potest progressus

n'ont aucune profondeur. Si elles en avoient, elles feroient des Corps, & ces Corps auroient derechef d'autres ſuperficies ; en ſorte que les ſuperficies auroient elles-mêmes des ſuperficies. Qu'on choiſiſſe de ces deux partis celui qu'on voudra : la ſuperficie d'un Corps eſt ou deſtituée, ou munie de profondeur : ſi elle en eſt deſtituée, voilà le gain de cauſe pour les Géometres : & ſi l'on veut ſoutenir qu'elle en a réellement, on eſt forcé de dire qu'elle eſt un Corps ; par conſéquent il faut qu'elle ait une autre ſuperficie ; & cette ſeconde ſuperficie, une troiſiéme. Ainſi on ſera obligé de multiplier les ſuperficies juſqu'à l'infini ; ce qui eſt abſurde. Il faut donc avouer que les extrémités des Corps n'ont aucune profondeur, & qu'ils ſont de véritables ſuperficies, qui n'ont aucune profondeur, ainſi que celles des Géometres. A cette premiére Objection on en a 35 joint quelques autres que vous pourrez voir au bas de la page.

Mr.

in infinitum, unde ſequitur dari lineas quæ ſunt tantum longæ absque omni latitudine ; eodem prorſus modo, & lineæ ſui etiam competunt termini, qui puncta vocantur, quibus nec longitudo, nec latitudo, nec profunditas convenit. Quare ſi corpus exiſtere ſupponatur, neceſſario tam ſuperficies, quam lineæ & puncta Geo-

Mr. Keil est si fort persuadé de la divisibilité de la Matiére à l'infini, qu'il n'hésite pas de dire qu'il n'est pas au pouvoir de Dieu de l'empêcher [36]. Ainsi il rejette, comme une chose impossible ces Particules que Newton prétend avoir été faites originairement *unes* par la disposition de Dieu lui-même. Dieu, *dit Mr. Keill*, peut faire tout ce qui ne répugne pas à sa nature : mais puisqu'il est démontré que la Matiére est nécessairement divisible à l'infini, il ne sauroit l'empêcher. Car si sa puissance s'étendoit

metrica non tantum ut possibilia, sed etiam ut vere existentia ponuntur.

[3] Sed respondebunt puncta illa, lineas & superficies non esse materialia. Quid inde? Quis unquam dixit Punctum Mathematicum materiam esse? Quis superficiem materialem agnoscit? Si materialis esset, suam haberet etiam superficiem sive terminum: superficiei autem superficiem quis unquam imaginatus est? Verum etiam si nec superficies, nec lineæ, nec puncta sunt ipsa Materia, in ea tamen existunt vel existere possunt tanquam illius modi, termini, seu accidentia; eodem prorsus modo, quo figura non est ipsum corpus, sed ejus tantum affectio, qua corpus sub datis terminis comprehenditur, habetque hæc proprietates reales à corporis proprietatibus omnino distinctas. *Idem*, ibid. p. 20.

jusque-là, il pourroit faire des choses contradictoires ; ce qui répugne à son essence.

Voilà, *Monsieur*, bien des Objections contre l'éxistence des Corpuscules durs, solides, inaltérables & indivisibles : quelque zélé Atomiste qu'on soit, si on les examine avec attention elles ont de quoi jetter dans le doute ; & je ne crois pas qu'un homme sans préjugés regarde jamais comme bien certaine, encore moins comme évidente, une opinion combattue par des raisons aussi fortes.

Venons

86 Aliud petunt Argumentum contra infinitam Materiæ divisibilitatem ex Omnipotentia Divina. Dicunt enim Deum posse Continuum quodvis in partes suas infinitesimas resolvere, atque partes hasce à se invicem separare ; sed si hoc fieret, daretur pars ultima, & divisibilitas continui tandem exhauriretur ; ergo continuum non in infinitum sectibile est. Respondeo procul dubio Deum posse quidquid est possibile, aut quod immutabili ipsius naturæ non repugnat ; at cum hactenus demonstravimus nullam dari posse Materiæ particulam utcunque parvam, quæ non iterum secari potest in infinitas alias etiam particulas ; liquet exinde Deum non posse ita secare Materiam, ut detur pars ultima indivisibilis. Si enim ad hoc se extenderet Potentia divina, posset Deus aliquid quod contradictionem involveret, vel quod immutabili ipsius essentiæ repugnaret. *Idem*, ibid. Lect. IV, p. 34.

Venons maintenant au *Vuide*; & examinons si ce Principe, absolument nécessaire & fondamental au Systême de Mr. Newton, est bien évident.

Plusieurs grands Mathématiciens disent que le *Vuide* est absolument nécessaire pour que le cours des Planetes puisse avoir lieu. Ils prétendent que son existence est démontrée Mathématiquement. Si cela est, on pourroit soupçonner que les Vérités Mathématiques sont plus idéales que Physiques? On seroit même autorisé à les regarder comme des sublimes Chiméres, puisqu'elles démontrent l'existence d'une chose directement contraire aux notions les plus évidentes que nous ayons dans l'Entendement. Si ces notions peuvent être fausses dans quel affreux Pyrrhonisme ne serons-nous pas plongés? Il me semble ouïr un Sceptique dire à un Mathématicien: „La Nature dont „nous connoissons avec le plus d'évidence les „propriétés essentielles, c'est l'Etendue: l'i„dée claire que nous en avons nous montre „que son essence consiste dans les trois di„mensions, & qu'il ne peut y avoir d'éten„due qui ne soit divisible, mobile & impé„nétrable; or si cette idée est fausse & illu„soire, quelle est celle dont nous puissions „être assûrés de la vérité? Comment pou-

„vons-

„vons-nous être certains que les notions de „notre Entendement, qui paroissent les plus „évidentes, ne sont point trompeuses & „chimériques?"

Je demande, *Monsieur*, si des Démonstrations, par lesquelles on prétend prouver l'existence du *Vuide*, sont plus évidentes que l'idée qui nous fait connoître clairement qu'un pied d'étendue peut changer de place, & qu'il est impossible qu'il soit dans le même lieu qu'un autre pied d'étendue?

S'il y avoit du Vuide, il seroit absolument nécessaire qu'il existât une Etendue mobile, divisible, & impénétrable: or nous n'avons absolument aucune idée d'une pareille extension; donc il n'y a point de Vuide.

Il faut qu'un Etre soit, ou Substance, ou Mode; il n'y a que ces deux seules façons d'exister. Si le Vuide est un Mode, il faut qu'on en définisse la substance, ce qu'aucun Philosophe ne sauroit faire. S'il est une Substance, je demande, si elle est créée ou incréée? Si elle a eu un commencement, & qu'elle soit émanée par voie de création, il faut nécessairement convenir qu'elle peut être détruite sans que les corps dont elle est distincte réellement cessent d'exister. Car tout Etre qui a un commencement peut

avoir une fin ; & la ruine d'une Substance n'entraîne point celle d'une autre dont elle est distincte. C'est ainsi que la destruction du Corps n'occasionne point celle de l'Ame. Or il est absurde de prétendre qu'un Espace distinct des Corps soit détruit, & que cependant les Corps soient distans les uns des autres ; cela est contradictoire.

Supposons, *Monsieur*, que le Corps A est separé du Corps B, par l'éspace vuide marqué par des points : A - - - - - - B, le vuide est détruit ; qu'y a-t-il pour lors entre le corps A & le corps B ? Ils sont toujours distans, ils n'ont reçu aucune altération, la ruine d'une Substance n'entraînant point celle de l'autre, il se trouve que le vuide est détruit : par conséquent il n'y a plus aucune étendue immobile, indivisible & pénétrable, ni aucune étendue mobile, divisible & impénétrable : & cependant les deux corps sont distincts, éloignés & séparés ; cela est absurde.

Les Newtoniens & les Gassendistes ne sont point en droit de répondre, que si Dieu anéantissoit l'étendue immobile, indivisible & pénétrable, qui se trouve entre les deux corps, il n'y auroit plus alors d'éloignement, & qu'ils se réuniroient ; car eux-mêmes condamnent ce raisonnement dans les Cartésiens,

tiens, lorsque ceux-ci leur disent, que si Dieu anéantissoit l'air qui se trouve dans une chambre, les murailles se rapprocheroient & se toucheroient mutuellement. Ils ne peuvent point aussi soutenir que Dieu ne puisse anéantir le Vuide; car puisque le Vuide est une Substance créée, Dieu peut la réduire dans le néant d'où il l'a tirée. Ils conviennent d'ailleurs de bonne foi que Dieu a le pouvoir d'annihiler les Substances.

Il reste encore aux Newtoniens deux ressources. La premiére c'est de dire que l'Espace distinct des Corps est une Substance incréée; la seconde que le Vuide n'est rien, qu'il n'a aucune réalité, & que ce n'est que la privation des Corps. Examinons la premiére opinion.

Si l'Espace distinct des Corps étoit une Substance incréée, il faudroit nécessairement ou qu'elle fût Dieu elle-même, ce qu'aucun Philosophe n'oseroit dire, & qui seroit une opinion aussi monstrueuse que celle de Spinosa. Car toute étendue est composée de parties distinctes: ainsi la Divinité seroit non-seulement étendue, mais composée de parties distinctes; ce qu'il est affreux de soutenir. Ou si l'Espace n'étoit pas Dieu, il faudroit que Dieu ne fût pas la seule Substance qui existât nécessairement; ce qui

 est

eſt une impiété horrible, ſa nature ne permettant pas qu'il y ait aucune Subſtance qui ne lui ſoit ſoumiſe, & qui ne ſoit émanée de lui par la voie de la création.

La ſeconde reſſource ne vaut pas mieux que la premiére. Il eſt vrai que quelques Scholaſtiques ont eu l'impertinence, pour éluder les Argumens de leurs Adverſaires, de ſoutenir que le Vuide étoit un *Rien*, une ſimple privation des Corps, en un mot le *Néant*: mais les grands Hommes qui ont admis le *Vuide* ſe ſont bien gardés d'avancer une pareille abſurdité. Gaſſendi a prétendu que le *Vuide* [97] étoit un Etre à ſa maniére, qui n'étoit ni Subſtance, ni Accident; mais

[97] Quod dixi porro, non poſſe tertiam præterea Naturam mente concipi, ideo eſt, quòd, ſeu concipi dicas comprehenſivè (quo modo ea quæ per ſe directèque in notitiam cadunt, percipiuntur,) ſeu comparare ad ea quæ comprehenſa fuerint (quomodo ea intelliguntur, quæ per proportionem ſolam innoteſcunt; ut circa anticipationem dictum eſt) id quodcumque, concipitur, aut aliquam molem, ſoliditatemque habeat ſicque Corpus ſit; aut omni prorſus mole, ac ſoliditate careat, ſicque & inane. Intellige hoc tamen, ſi modo concipiatur, ut quædam per ſe exiſtens, ſubſiſtens, cohærens Natura, non vero quaſi quoddam illius conjunctum, eventumve, ſeu accidens. *Philoſoph. Epicuri Syntagma, &c. Pet. Gaſſend. Part. II. Cap. I. p. 20.*

mais qui pourtant étoit un Etre réel. Locke n'a pas fait difficulté de dire [38] qu'il croyoit le Vuide un Etre positif, quoiqu'il ne sût s'il étoit Substance ou Accident. Ces deux grands Philosophes avoient trop de pénétration & de justesse dans le raisonnement pour prétendre que le *Néant* peut être étendu en longueur, largeur & profondeur. Il faut être aussi visionnaire que le sont les Scholastiques pour avancer une pareille absurdité.

Les raisons que les Gassendistes & les Newtoniens apportent pour prouver l'impossibilité du *Vuide* dans le *Plein*, ont été vivement combattues par des Philosophes Carté-

[38] Ceux qui soutiennent que l'Espace & le Corps sont une même chose, se servent de ce Dilemme: ou l'Espace est quelque chose, ou ce n'est rien. S'il n'y a rien entre deux Corps, il faut nécessairement qu'ils se touchent. Et si l'on dit que l'Espace est quelque chose, ils demandent si c'est Corps, ou Esprit? A quoi je réponds par une autre Question: Qui vous a dit, qu'il n'y a, ou qu'il ne peut y avoir que des Etres solides, qui ne peuvent penser, & que des Etres pensans qui ne sont point étendus? Car c'est-là tout ce qu'ils entendent par les termes de *Corps* & *d'Esprit*. *Essai Philosoph. sur l'Entendement Humain, &c. par Mr. Locke*, Liv. II. Chap. III. p. 124, & suiv.

Cartésiens. L'Auteur de l'Art du Penser 39 a réfuté avec beaucoup de force les principales

39 Le premier Argument que Mr. Gassendi employe pour prouver ce Vuide répandu, & qu'il prétend faire passer en un endroit pour une Démonstration aussi claire que celles des Mathématiques, est celui-ci :

S'il n'y avoit point de Vuide, & que tout fût rempli de corps, le mouvement seroit impossible, & le Monde ne seroit qu'une grande Masse de matiére vuide, inflexible & immobile. Car le Monde étant tout rempli, aucun Corps ne se peut remuer, qu'il ne prenne la place d'un autre ; ainsi si le Corps A se remue, il faut qu'il déplace un autre Corps au moins égal à soi, savoir B ; & B pour se remuer en doit aussi déplacer un autre. Or cela ne peut arriver qu'en deux maniéres ; l'une que ce déplacement des corps aille à l'infini, ce qui est ridicule & impossible ; l'autre qu'il se fasse circulairement, & que le dernier corps déplacé occupe la place d'A.

Il n'y a point encore jusqu'ici de dénombrement imparfait : & il est vrai de plus, qu'il est ridicule de s'imaginer qu'en remuant un corps, on en remue jusqu'à l'infini, qui se déplacent l'un l'autre : l'on prétend seulement que le mouvement se fait en cercle, & que le dernier Corps remué occupe la place du premier qui est A ; & qu'ainsi tout se trouve rempli. C'est aussi ce que Mr. Gassendi entreprend de réfuter par cet Argument : Le premier corps remué, qui est A, ne se peut mouvoir, si le dernier qui est X ne se peut remuer. Or X ne se peut remuer ; puisque pour se remuer il faudroit qu'il prît la place d'A, laquelle n'est pas en-

des Objections des Gassendistes. Il les accuse d'avoir raisonné faussement en supposant

core vuide: & partant X ne se pouvant remuer, A ne le peut aussi; donc tout demeure immobile. Tout ce raisonnement n'est fondé que sur cette supposition, que le corps X qui est immédiatement devant A ne se puisse remuer qu'en un seul cas, qui est que la place d'A soit déja vuide lorsqu'il commence à se remuer; en sorte qu'avant l'instant où il l'occupe, il y en ait un autre où l'on puisse dire qu'elle est vuide. Mais cette supposition est fausse & imparfaite, parce qu'il y a encore un cas, dans lequel il est très-possible que X se remue, qui est qu'au même instant qu'il occupe la place d'A, A quitte cette place; & dans ce cas, il n'y a nul inconvénient que A pousse B, & B pousse C, jusqu'à X, & que X dans le même instant occupe la place d'A; par ce moyen il y aura du mouvement, & il n'y aura point de vuide.

Or que ce cas soit possible; c'est-à-dire, qu'il puisse arriver qu'un corps occupe la place d'un autre Corps au même instant que ce corps la quitte, c'est une chose qu'on est obligé de reconnoître dans quelque Hypothèse que ce soit, pourvû seulement qu'on admette quelque matiére continue; car, par exemple, en distinguant dans un bâton deux parties qui se suivent immédiatement, il est clair que lorsqu'on le remue, au même instant que la premiére quitte un espace, cet espace est occupé par la seconde, & qu'il n'y en a point où l'on puisse dire, que cet espace est vuide de la premiére, & n'est pas rempli de la seconde. Cela est encore plus clair dans un Cercle de fer, qui tourne à

ſant qu'afin qu'un corps occupât la place d'un autre, il falloit que cette place fût vuide auparavant. Le Philoſophe Cartéſien prétend

l'entour de ſon centre ; car alors chaque partie occupe au même inſtant l'eſpace qui a été quitté par celle qui la précéde, ſans qu'il ſoit beſoin de s'imaginer aucun vuide. Or ſi cela eſt poſſible dans un Cercle de fer, pourquoi ne le ſera-t-il pas dans un Cercle qui ſera en partie de bois & en partie d'air ? Et pourquoi le corps A que l'on ſuppoſe de bois, pouſſant & déplaçant le corps B, que l'on ſuppoſe d'air, le corps B n'en pourra-t-il pas déplacer un autre, & cet autre jusqu'à X, qui entrera dans la place d'A, au même tems qu'il la quittera ?

Il eſt donc clair que le défaut du raiſonnement de Mr. Gaſſendi vient de ce qu'il a cru, qu'afin qu'un corps occupât la place d'un autre, il falloit que cette place fût vuide auparavant, & en un inſtant précédent ; & qu'il n'a pas conſidéré, qu'il ſuffiſoit qu'elle ſe vuidât au même inſtant.

Les autres preuves qu'il rapporte ſont tirées de diverſes Expériences, par leſquelles il fait voir avec raiſon, que l'air ſe comprime, & que l'on peut faire entrer un nouvel air dans un eſpace qui en paroît déja tout rempli, comme on le voit dans les Balons & les Arquebuſes à vent.

Sur ces Expériences il forme ce raiſonnement : Si l'eſpace A étant déja tout rempli d'air, eſt capable de recevoir une nouvelle quantité d'air par compreſſion, il faut que le nouvel air qui y entre, ou ſoit mis par pénétration dans l'eſpace déja occupé par l'autre air, ce qui eſt im-

prétend qu'il suffit qu'elle se vuide au même instant.

Rohault

possible; ou que cet air enfermé dans A, ne le remplisse pas entiérement, mais qu'il y ait entre les parties de l'air des espaces vuides, dans lesquels le nouvel air est reçu; & cette seconde Hypothèse prouve, dit-il, ce que je prétends, qui est, qu'il y a des espaces vuides entre les parties de la Matiére, capables d'être remplis de nouveaux Corps. Mais il est assez étrange que Mr. Gassendi ne se soit pas apperçu qu'il raisonnoit sur un dénombrement imparfait, & qu'outre l'hypothèse de la pénétration, qu'il a raison de juger naturellement impossible, & celle des vuides répandus entre les parties de la Matiére, qu'il veut établir, il y en a une troisième, dont il ne dit rien, & qui étant possible, fait que son argument ne conclud rien; car on peut supposer qu'entre les parties les plus grossiéres de l'air, il y a une Matiére plus subtile & plus déliée, & qui pouvant sortir par les pores de tous les Corps, fait que l'espace qui semble rempli d'air peut encore recevoir un autre air nouveau, parce que cette Matiére subtile étant chassée par les parties de l'air que l'on y enfonce par force, leur fait place en sortant au travers des pores.

Et Mr. Gassendi étoit d'autant plus obligé de réfuter cette Hypothèse, qu'il admet lui-même cette matiére subtile qui pénétre les corps, & passe par tous les pores, puisqu'il veut que le Froid & le Chaud soient des corpuscules qui entrent dans nos pores; qu'il dit la même chose de la Lumiére, & qu'il reconnoît même que dans l'Expérience célèbre que l'on fait du Vif-Argent, qui de-

Rohault a parfaitement discuté la Question du *Vuide*. Pour achever de l'examiner vous pouvez jetter les yeux sur quelques-uns de ses Argumens, que vous trouverez 40 au

meure suspendu à la hauteur de deux pieds trois pouces & demi dans les tuyaux qui sont plus longs que cela, & laisse en haut un espace qui paroît vuide, & qui n'est certainement rempli d'aucune matiére sensible; il reconnoît, dis-je, qu'on ne peut pas prétendre avec raison, que cet espace soit absolument vuide, puisque la lumiére y passe, laquelle il prend pour un corps. *La Logique, ou l'Art de Penser. Part. III. Chap. XIX. p.* 377. & suiv.

40 De . . . l'essence de la Matiére, nous conclurrons premiérement que le Vuide des Philosophes est impossible. Car par le Vuide ils entendent un Espace sans Matiére, & chez nous Espace (ou Etendue) & Matiére ne sont que la même chose: si bien que demander s'il peut y avoir un Espace sans Matiére, c'est demander s'il peut y avoir une Matiére sans Matiére; en quoi il y a une manifeste contradiction. Et il ne sert de rien de dire, que l'on pourroit concevoir un Espace, dans lequel on ne supposeroit aucune lumiére, aucune couleur, point de dureté, point de chaleur, point de pesanteur; en un mot, dans lequel on ne supposeroit pas une des qualités que l'on se puisse imaginer; car quand cela seroit, en niant toutes ces choses de l'Etendue on nie seulement les accidens d'un sujet, dont on suppose la vraie essence.

Et à l'occasion de ceci, nous ne nous mettrons pas en peine de répondre à ceux qui nous demanderoient, si Dieu par sa toute-puissance ne pourroit point faire du

au-bas de la page. J'ai cru que je ne pouvois mieux faire pour fortifier les Objections que vous venez de lire. Comme vous êtes exempt de préjugés, vous les trouverez sans

vuide, en anéantissant tout l'air d'une Chambre, & en empêchant que d'autre ne vînt en sa place? parce que, comme nous l'avons déja dit, il ne nous appartient pas de déterminer jusqu'où se peut étendre la puissance de Dieu. Mais si en changeant un peu la Question, on se contentoit de nous demander ce que nous concevons qui arriveroit, si Dieu anéantissoit tout l'air d'une Chambre, sans permettre qu'il y en entrât d'autre en sa place: nous pourrions bien alors y répondre; & sans rechercher ni examiner ce qui devroit arriver audehors de cette Chambre, nous dirions que les murailles s'approcheroient, en sorte qu'il ne resteroit plus entr'elles aucun espace.

Quelqu'un repliquera peut-être, que les murailles d'une Chambre ont une existence indépendante de ce qu'elles contiennent, & conséquemment qu'elles peuvent demeurer en l'état où elles sont & sans s'approcher, encore que le dedans soit anéanti. A quoi je réponds, qu'il est bien vrai que l'existence des murailles est indépendante de ce qu'elles enferment; mais que l'état où elles sont, ou la disposition qu'elles doivent avoir pour composer une Chambre, est nécessairement dépendante de quelque étendue, ou de quelque matiére qui soit entr'elles; & par conséquent qu'on ne sauroit détruire cette étendue, sans détruire non pas les murailles, mais la disposition qu'elles avoient auparavant. *Traité de Physique* par Jacques Rohault, Tom. I. Part. I. Chap. VIII. au commencement.

ſans doute capables d'obliger un homme qui cherche la vérité, à ſuſpendre ſon jugement ; peut-être ſont-elles fauſſes ; peut-être ſont-elles vraies. Quoi qu'il en ſoit, elles ſont aſſez fortes & aſſez ſpécieuſes pour être regardées d'un poids bien approchant de celles qu'on leur oppoſe. Les Newtoniens devroient donc être moins ſcandaliſés, de ce qu'on donne le nom d'Hypothèſe aux Principes de la Philoſophie de Newton, puiſque, ſi par haſard il eſt vrai qu'il n'y ait point de *Vuide*, elle croule entiérement, & ne contient plus alors qu'un très-petit nombre de vérités.

Paſſons à l'Attraction. Mr. Newton convient qu'il n'en connoît pas la cauſe ; il ne l'admet que parce qu'il prétend en avoir calculé & démontré les effets. Les plus fameux Diſciples de ce Philoſophe avouent qu'ils n'en ont pas une connoiſſance plus grande que leur Maître. Mr. s'Graveſande dit [41] en termes précis & formels, qu'il entend par Attraction une certaine force, par laquelle deux corps s'attirent mutuellement. Il ajoute, que peut-être cette force inconnue agit

41 Per vocem *Attractionis* intelligo *vim*, *quamcumque*, qua duo *corpora ad ſe invicem tendunt* ; licet forte illud per

agit par impulſion. Cette derniére opinion ne rend pas plus probable l'exiſtence de la force attractive. Mr. de Fontenelle a donc raiſon de dire [42]: „Si l'Attraction pouvoit „agir par l'impulſion, pourquoi ce terme „plus clair n'auroit-il pas eté préféré? Car „on conviendra qu'il n'étoit guère poſſible „de les employer tous deux indifféremment; „ils ſont trop oppoſés.“ Convenons donc auſſi, *Monſieur*, que la fin de la définition de Mr. s'Graveſande ne ſert de rien pour établir une Cauſe dont on n'a aucune notion. D'ailleurs, ce n'eſt pas ſur un peut-être qu'il faut fonder la vérité d'un Principe. On peut donc aſſûrer que Mr. s'Graveſande ne connoît pas plus la nature de l'Attraction que ſon Maître.

Puiſqu'un des plus ſavans & des plus illuſtres Newtoniens ignore la cauſe du premier Principe de la Philoſophie Newtonienne, il n'y a pas d'apparence qu'il y ait des gens en Europe qui en ayent une plus parfaite connoiſſance: mais peut-être y en a-t-il beaucoup qui s'en croyent bien inſtruits. Qu'il me ſoit permis de leur addreſſer cet avis ſalutaire

impulſum fiat. *Phyſices Elementa Mathematica, &c.* Liv. I. Cap. V. p. 9.

[42] Eloges des Académiciens, &c. Tom. II. p. 302.

luтaire de Mr. de Fontenelle : [43] „L'usage „perpétuel du mot d'Attraction, soutenu „d'une grande autorité, & peut-être aussi „de l'inclination qu'on croit sentir à Mr. „Newton pour la chose même, familiarise „du moins les Lecteurs avec une idée pros„crite par les Cartésiens, & dont tous les „autres Philosophes avoient ratifié la con„damnation : il faut être présentement sur „ses gardes, pour ne lui pas imaginer quel„que réalité ; on est exposé au péril de croi„re qu'on l'entend."

J'ajouterai, *Monsieur*, à ce que dit Mr. de Fontenelle, qu'on se tromperoit beaucoup, si l'on se faisoit illusion jusqu'à ce point.

L'Attraction est donc inconnue, ou du moins sa cause, à tous ceux qui l'admettent. N'est-ce pas établir toute la Philosophie sur une Qualité occulte que de la fonder sur une cause dont on n'a aucune connoissance? Un Philosophe moderne [44] n'a-t-il pas eu raison de dire : „Il falloit que le Physicien „qui mit ce Principe en crédit, fût un aussi „grand Philosophe qu'il l'étoit, pour rap„peller

43 *Idem*, ibid.

44 Entretiens Physiques d'Ariste & d'Eudoxe, &c. par

„peller avec tant de ſuccès les Qualités oc-„cultes, ces Vertus actives, nées de la natu-„re particuliére de chaque Eſpèce, ces Ver-„tus ſpécifiques des Corps, ces Je ne ſai „quoi, qui pendant bien des Siécles ont „produit les plus beaux Phenomenes de la „Nature! ..... Des Attractions dont l'on „ignore parfaitement la cauſe, qui ne ré-„veillent dans l'eſprit nulle idée, & qui néan-„moins font l'harmonie de l'Univers, ne „valent-elles pas bien des Qualités occultes? „Ces attractions n'ont pas leur principe dans „l'impulſion, puisqu'on les fait régner juſ-„que dans le Vuide; on ne les attribue pas „à une volonté immédiate de Dieu, qui ne „produit de changement dans les Corps qui „nous environnent, qu'au moment que la „percuſſion l'y détermine. Il faut donc „ſoupçonner des poſſibilités à perte de vûe, „& ſe jetter de gayeté de cœur dans les ténè-„bres, ou attribuer les attractions à la nature „même des Corps. Et ſi ce n'eſt pas-là „rappeller, comme malgré ſoi, les Qualités „proſcrites en divers endroits, c'eſt quelque „choſe de bien approchant."

A ce

le Pere Regnault de la Compagnie de Jéſus. Tom. II. Entret. XXI. p. 334.

A ce passage du Jésuite Regnault ajoutons en un autre de Mr. de Fontenelle [45], bien délicat & peut-être bien véritable. „L'Attraction & le Vuide bannis de la Physique „par Descartes, & bannis pour jamais selon „les apparences, y reviennent ramenés par „Mr. Newton, armés d'une force toute nou„velle dont on ne les croyoit pas capables, „& seulement peut-être un peu déguisés."

Plusieurs semblent prouver évidemment que les Planetes nagent dans une Matiére liquide qui est la cause de leur pesanteur, & non pas l'Attraction ou la Vertu occulte à laquelle on l'attribue.

On peut voir de tout un Hémisphére les Planetes, les Cometes & les Etoiles, en quelque endroit qu'elles se trouvent. On ne peut nier cette premiére Proposition; je passe à la seconde. Les rayons lumineux sont des lignes de filets de Matiére qui causent des sensations, qui produisent des changemens dans les organes des yeux, qui les agitent, qui les blessent; il faut par conséquent qu'ils les touchent; or un corps ne peut être touché extérieurement que par un autre corps; & tout corps est nécessairement

45 Eloges des Académiciens, &c. Tom. II. p. 305.

ment composé de matiére. Ces Propositions sont aussi évidentes que la premiére. La Matière qui compose les sujets qui forment les rayons doit par conséquent être étendue depuis les Astres jusqu'à nous, puisqu'elle transmet à l'organe de nos Sens l'impression qui vient des Astres, & qui n'a lieu que par la communication successive des Corpuscules qui composent les rayons. Or la communication ne peut se faire que par le choc, & le choc exige necessairement la presence des Corpuscules qui se frappent; donc les Cieux sont nécessairement remplis d'une Matiére subtile, & n'en sont point dénués, ainsi que le veulent les Newtonistes: donc les Planetes nagent dans un Fluide; donc ce Fluide est la cause prochaine de leur pesanteur; donc l'Attraction est un Etre chimérique & inutile qui n'existe point.

On a calculé, disent les Newtoniens, les effets qu'on impute à l'Attraction: on les a trouvés conformes aux faits les plus constants établis par l'Astronomie: on a vu clairement que la révolution des Corps Célestes & leur distance à un centre commun de ces révolutions régne dans tout le Ciel; en faut-il davantage pour prouver la réalité de l'Attraction, par le moyen de laquelle on explique trés-aisément les Phénomenes & toutes

les opérations chimiques [46] ? On peut répondre à cela : Qui vous a dit que plusieurs effets ne puissent pas être attribués & convenir à une cause qui cependant ne les aura pas produits ? Vos Calculs sont très-justes, ils s'accordent avec l'Attraction : mais ils conviendroient également à l'impulsion, ou à un autre chose qui seroit la cause de la pesanteur. Vous ignorez cette cause, vous l'a-

[46] Ope hujus legis (*Attractionis*) multa Phœnomena facillime explicantur, & innumeris Experimentis Chimicis illa attractio & repulsio plenissimè probantur, etiam ex sequentibus Experimentis illas dari satis patet. *Physic. Chim. Mathem.* &c. Auctore s'Gravesande, Lib. I. Cap. V. p. 9.

[47] Ignora-t-on jamais que la Pesanteur & la Cause des fermentations fussent des Principes féconds de mouvemens. Ce seroit, si je ne me trompe, avoir fait de plus grands progrès, de reconnoître que ces Principes de mouvement consistent dans le mouvement même & dans l'impulsion, & je crois qu'on les a faits, ces progrès. Car enfin, comme nous l'avons remarqué plus d'une fois, un Corps n'est qu'un peu de matiére, ce n'est naturellement, qu'une substance impénétrable, plus ou moins longue, large, profonde, modifiée, figurée ; en cela nul penchant, nulle efficace, indifférence parfaite pour le mouvement ou le repos, pour telle ou telle direction. faut donc que le Corps reçoive d'une cause étrangére le mouvement & la direction.

l'avouez; ainsi je puis l'imputer à une autre Qualité occulte, comme vous l'attribuez à l'Attraction.

Je pourrois joindre, *Monsieur*, plusieurs Objections à ces premiéres: mais la briéveté de ma Lettre ne me le permet pas; vous pourrez cependant en voir encore au bas de la page quelques-unes 47 que me fournit un Physicien moderne.

C'est

Cette cause, est-ce la volonté de l'Homme? Nous avons beau vouloir, les Corps inanimés ne se meuvent, ni ne changent de direction, sans le choc ou la rencontre d'un autre corps. Est-ce précisément la volonté de Dieu? Non, l'Auteur de la Nature ne meut point les corps qui nous environnent, ni ne change leur direction, sans que le choc ou la rencontre d'un autre corps l'y détermine. Vous ne voyez point une pierre aller sans impulsion, vers l'Orient ou vers l'Occident, vers le Nord ou vers le Midi; & nous ne voyons jamais un Corps changer d'état ni de direction, sans que nous ayons sujet de croire que la percussion a part à ce changement. Le Fer va comme de lui-même s'attacher à l'Aimant: mais on sait qu'il sort d'un Pole de l'Aimant une matiére insensible, qui rentre par l'autre Pole en forme de Tourbillon, puisqu'on voit le Tourbillon tracé tout d'un coup sur de la limaille d'Acier. Ce Tourbillon attache le fer à l'Aimant, ou chasse d'entre le Fer & l'Aimant, la matiére déliée, ou l'air, dont le ressort ou le retour précipité

C'eſt aſſez avoir attaqué un Syſtême que je regarde comme beaucoup plus parfait & beaucoup plus probable qu'aucun autre: revenons au ſentiment pour lequel je panche; & en répondant briévement aux principales Objections que je me ſuis propoſées ſur la diviſibilité de la Matiére, ſur le Vuide & ſur l'Attraction, achevons d'établir les Principes ſur lesquels Newton a fondé ſa Philoſophie.

Les Atomes ne ſont point indiviſibles par leur petiteſſe; mais à cauſe de leur nature, qui

pouſſe le Fer vers l'Aimant. Donc, la peſanteur qui porte les Corps vers un centre commun, & la fermentation qui les agite en tout ſens, ont leur principe immédiat dans le mouvement & dans l'impulſion; ſi la peſanteur porte les Corps ſenſibles vers un Centre, une matiére imperceptible les frappe & les dirige. Pourquoi le lait qui bout, s'enfle-t-il par une ſorte de fermentation? Les Corpuſcules de feu plus legers que l'air d'alentour, & pouſſés en haut, pénétrent les pores du Vaiſſeau, s'élancent rapidement dans les interſtices du liquide, les élargiſſent d'autant plus, qu'ils dilatent l'air intérieur; les interſtices étant élargis le lait offre aux yeux un plus grand volume; c'eſt une ſorte de fermentation, dont l'impulſion eſt la cauſe prochaine, & qui ne vient pas, ce ſemble, d'une force attractive dont le principe ſoit un myſtère ſi profond. La cauſe des autres fermentations eſt une cauſe aſſez ſemblable, ſelon ce que nous avons dit, quand nous

qui ne permet pas qu'ils puissent être divisés ni endommagés par aucun choc. Gassendi & Newton se sont expliqués clairement sur ce point: ils n'ont pas fondé leur sentiment sur la petitesse des Corpuscules; c'est sur leur dureté. Le premier de ces Philosophes dit expressément [48], que les Atomes ont une étendue véritable & formée par des parties; mais qu'ils différent des autres Corps en ce que leur parties peuvent être désignées & non pas séparées ayant été créées pour être toujours

eumes un entretien sur les fermentations. L'Action d'une Matiére subtile toujours violemment agitée, & les ressorts de l'air intérieur mis en liberté dans le mêlange des liqueurs, en dérangent, dissipent les particules, & sont des Principes Physiques de fermentations. *Entretiens Physiques d'Ariste & d'Eudoxe, &c.* Tom. III. p. 339.

[48] Id tamen discriminis est inter minimum mensuræ, & minimum tam sensus, quam mentis, quòd illud sui repetitione intelligatur posse toti magnitudini coæquari; ista vero intelligantur ceu puncta quædam individua, quæ aut termini sunt magnitudinum, aut quasi quædam copulæ partibus sic interjacentes, ut respectus quosdam duntaxat ad parteis hinc inde copulatas habeant, tametsi ejusmodi sint ut ab ipsis initium mensurationis fieri possit; quippe etiam in Atomo dimensiones quasdam mente fieri nihil prohibet. *Syntagma Philos.* Epicuri, P. Gassend. Cap. VII. p. 256. & seq.

toujours étroitement unies. Newton s'exprime à peu près dans les mêmes termes. „Il me semble très-probable, *dit-il* [49], que „ces Particules primitives ne s'usent ni ne se „rompent jamais, rien n'étant capable, selon „le cours ordinaire de la Nature, de diviser „en plusieurs parties ce qui a été fait origi„nairement *un*." Or qu'il soit probable que Dieu a fait réellement de ces Particules solides, inaltérables, indivisibles par leur essence, la Raison le montre clairement, & Newton, ainsi que Gassendi, en donnent une preuve qui me paroît une Démonstration. „Si ces Particules, *dit le premier* [50], pou„voient s'user ou être séparées & mises en „pièces, la Nature des choses qui dépend de „ces particules telles qu'elles ont été faites „d'abord, changeroit infailliblement. L'Eau „&

[49] Traité d'Optique, &c. par Mr. Newton. Liv. III. p. 573.

[50] *Idem*, ibid. p. 573, & suiv.

[51] Adde & tam multiplicem in Natura constantiam, ut in procreandis semper Animalibus ad certas usque virium, incrementi, ac vitæ metas; in imprimendis semper iisdem singulorum generum discriminibus, & notis, quæ præstitura sane non esset, nisi Principiis uteretur certis, & constantibus, atque adeo dissolutioni mutationique non obnoxiis. *Syntagma Philosoph. Epicuri*, Cap. V. p. 239.

„& la Terre, composées de vieilles particu-„les usées & de fragmens de ces particules, „ne seroient pas à présent de la même na-„ture & contexture que l'Eau & la Terre qui „auroient été composées au commencement „de particules entiéres. Et par conséquent, „afin que la Nature puisse être durable, „l'altération des Etres corporels ne doit con-„sister qu'en différentes séparations, nou-„veaux assemblages & mouvemens de ces „Particules permanentes; les Corps compo-„sés étant sujets à se rompre, non par le „milieu de ces Particules solides, mais dans „les endroits où ces Particules sont jointes „ensemble, & ne se touchent que par un „petit nombre de points." Gassendi [51] a fait la même remarque; & Mr. de Voltaire en a fait quelques autres [52], qui sont excellentes pour

[52] Vous avez déja compris quelle est l'extrème porosité de tous les Corps. L'Eau même qui n'est que dix-neuf fois moins pesante que l'Or, passe pourtant entre les pores de l'Or même, le plus solide des Métaux. Il n'y aucun Corps qui n'ait incomparablement plus de pores que de matiére: Mais supposons un cube qui même, si l'on veut, ait autant de matiére apparente que de pores: par cette supposition il n'aura donc réellement que la moitié de la matiére qu'il paroît avoir; mais chaque partie de ce Corps étant dans le même

pour établir l'existence nécessaire des Atomes. Il a parfaitement prouvé que la Géométrie ayant

cas, & perdant ainsi la moitié d'elle-même, ce Cube ne sera donc par cette deuxième opération que le quart de lui-même; il n'y aura donc dans lui-même que le quart de la matiére qui semble y être. Divisez ainsi chaque partie, restera le huitième de la matiére; continuez toujours cette progression jusqu'à l'infini, & faites passer votre division par tous les ordres d'infini, la fin de la progression des pores sera donc l'infini, & la fin de la diminution de la matiére sera *zero*; donc si l'on pouvoit physiquement diviser la Matiére à l'infini, il se trouveroit qu'il n'y auroit que des pores & point de matiére; donc la Matiére, telle qu'elle est, n'est pas réellement physiquement divisible à l'infini; donc il est démontré qu'il y a des Atomes indivisibles, c'est-à-dire, des Atomes qui ne seront jamais divisés tant que durera la constitution présente du Monde.

Présentons cette Démonstration d'une maniére encore plus plus palpable. Je suis arrivé par ma division aux deux derniers pores: il y a entr'eux un Corps, ou non: s'il n'y en a point, il n'y avoit donc point de matiére; s'il y en a, ce Corps est donc sans pores. Je dis qu'il est sans pores, puisque je suis arrivé aux derniers pores; cette particule de matiére est donc réellement indivisible.

Au reste, que cette proposition ne vous paroisse point contradictoire à la Démonstration Géometrique qui vous prouve qu'une ligne est divisible à l'infini. Ces deux propositions qui semblent se détruire l'une

ayant pour objet les idées de notre Esprit, il ne faut pas en appliquer les points sans lignes

l'autre, s'accordent très-bien ensemble. La Géométrie a pour objet les idées de notre esprit. Une ligne Géométrique est une ligne en idée, toujours divisible en idée comme une unité numérique est toujours réductible, en autant d'unités qu'il me plaira d'en concevoir. Je puis diviser l'unité d'un pied en cent-mille milliasses d'autres unités; mais ensuite je pourrai toujours considérer ce pied comme une unité.

Les points sans lignes, les lignes sans surfaces, les surfaces sans solides, l'infini 1, l'infini 2, l'infini 3, sont en effet les objets de propositions certaines de la Géométrie; mais il est également certain que la Nature ne peut produire des surfaces, des lignes, des points sans solides. De même il est indubitable qu'une ligne en Géométrie est divisible à l'infini; & il est indubitable qu'il y a dans la Nature des Corps indivisibles, c'est-à-dire, des Corps qui resteront tels, tant que la constitution présente des choses subsistera. Tenons donc pour certain qu'il y a des Atomes.

Mr. de Malesieu, dans la Géométrie de Mr. le Duc de Bourgogne, n'a pas fait assez d'attention à cette vérité, p. 117. il trouve de la contradiction où il n'y en a point. Il demande, comme une question insoluble, si un pied de matière est une substance ou plusieurs? C'est une substance certainement, quand on le considére comme un pied cube. Ce sont dix-sept cent vingt-huit substances, quand on le divise en pouces. *Elémens de la Philosoph. de Newton*, par Mr. de Voltaire Chap. X. p. 131, & suiv.

lignes, les lignes ſans ſurfaces, les ſurfaces ſans ſolides, aux Corps Phyſiques & matériels; & que de même qu'il eſt indubitable qu'une ligne en Géometrie eſt diviſible à l'infini, il eſt indubitable qu'il y a dans la Nature des corps indiviſibles par leur eſſence.

Le raiſonnement que fait Mr. Keill eſt donc faux, ainſi que l'eſt ce qu'il dit de l'impuiſſance de Dieu à rendre des particules indiviſibles. Il n'appuie ſon opinion que ſur une pétition de principe: il conclut que la Matiére ne peut pas être indiviſible par le pouvoir divin, Dieu ne pouvant faire des choſes contradictoires; parce qu'il ſuppoſe avoir démontré qu'il ne peut y avoir aucune particule, ou aucun Atome indiviſible par ſa nature. Or dès qu'on lui nie qu'il ait démontré cela, tout ſon Argument tombe, & ne ſert à rien.

Les objections que l'auteur de l'Art de Penſer fonde ſur des Démonſtrations Géométri-

13 Objiciunt Atomiſtæ: Si quantitas omnis eſt diviſibilis in infinitum, magnitudine quævis minima æquabitur maximæ, cùm ſcilicet tot partes habeat minima quot maxima. Qualis, quæſo, eſt hæc conſequentia? an quia ulna Anglicana dividi poteſt in centum partes, & pes Anglicanus etiam dividi poteſt in centum partes,

métriques, n'ont pas plus de force que celles de Mr. Keill. Dès qu'on établit, (comme il est nécessaire & certain) qu'il ne faut faut point appliquer à des Corps réels des Démonstrations qui concernent des points, des lignes & des surfaces purement idéales, tout ce qu'il dit devient inutile ; puisqu'il fonde toutes ses raisons sur un principe qu'on condamne & qu'on prouve être vicieux.

N'est-il pas étonnant qu'il y ait des gens qui puissent penser que l'aîle du plus petit Ciron peut être divisée en des millions de parties, & que dans la plus petite de ses parties tant de fois divisées, il reste encore une infinité réelle d'autres parties ? Si cela est, on en doit conclurre que les corps les plus petits ont autant d'étendue que les grands, puisqu'ils ont également une infinité de parties. Mr. Keill a répondu à cette Objection. Et quoi ! *dit-il* [53], parce qu'un Aune d'Angleterre peut se diviser en cent parties, est-elle

ideo sequitur pedem ulnæ æquari ? At ovum ovo non similius invenietur, quam est hæc argumentatio illorum objectioni ; quæ falsissimâ innititur Hypothesi qua magnitudines volunt solum per partium numerum, non item per earum quantitates esse mensurandas. *Introductio ad veram Physicam*, &c. Auctore Keill, Lect. IV. p. 33.

elle auſſi petite qu'un pied d'Angleterre qui peut ſe diviſer en autant de parties? A celà je réponds que l'Aune eſt réellement plus grande que le pied, parce que, quoiqu'on puiſſe diviſer également ces deux meſures jusqu'à une certaine quantité, ſi l'on pouſſoit enfin la diviſion fort loin, on trouveroit que les parties qu'auroit fourni l'Aune pourroïent encore être diviſées, lorsqu'il ſeroit impoſſible d'en faire de même à celles du pied. Il faut appliquer cette diviſion groſſiére & manuelle à celle qui ſe fait dans la Nature, & conclurre qu'un Corps a réellement plus de parties diviſibles qu'un autre, & qu'il eſt impoſſible de diviſer un Moucheron en autant de parties qu'une Montagne de deux-cents lieues de longueur, quoiqu'on puiſſe également faire quatre parties de ces deux Corps. Or puisqu'une certaine quantité de Matiére renferme plus de parties qu'une autre, il faut que la Matiére ne ſoit pas diviſible a l'infini; car deux Corps qui ſeroient également compoſés de parties infinies devroient être réellement égaux en grandeurs.

Les Philoſophes, qui parlent ſans prévention, conviennent naturellement du peu de vraiſemblance qu'il y a dans les Objections des Peripatéticiens & des Cartéſiens. Voici l'aveu

l'aveu d'un grand Homme. „La divisibilité „de la Matiére, *dit-il* [54], est l'Hipothèse „qu'Aristote a embrassée, & celle de presque „tous les Professeurs en Philosophie, dans „les Universités, depuis plusieurs siècles. „Ce n'est pas qu'on la comprenne, ou qu'on „puisse répondre aux Objections: mais c'est „que cette Hypothèse . . . . fournit de „grandes commodités. Car lorsqu'on a „épuisé ses distinctions, sans avoir pu ren- „dre compréhensible cette Doctrine, on se „sauve dans la nature même du sujet, & l'on „allégue que, notre Esprit étant borné per- „sonne ne doit trouver étrange que l'on ne „puisse résoudre ce qui concerne l'*Infini*, & „qu'il est de l'essence d'un tel Continu d'être „environné de difficultés insurmontables à la „Créature humaine. . . . . . Les Schola- „stiques ont armé cette Hypothèse de tout „ce que leur grand loisir leur a pu permettre „d'inventer de distinctions: mais cela ne „sert qu'à fournir quelque babil à leurs Dis- „ciples dans une Thèse publique, afin que „la parenté n'ait point la honte de les voir „muets. Un Pere se rétire bien plus con- „tent, lorsque l'Ecolier distingue entre l'in- „fini

54 *Bayle*, Diction. Histor. & Crit. Tom. IV. Art. Zénon.

„fini catégorématique, & l'Infini ſyncatégo-
„rématique, entre les parties communican-
„tes & non-communicantes, proportionel-
„les & aliquotes, que s'il n'eût rien répondu.
„Il a donc été néceſſaire que les Profeſſeurs
„inventaſſent quelque *Jargon;* mais toute la
„peine qu'ils ſe ſont donnée ne ſera jamais
„capable d'obſcurcir cette notion claire &
„évidente comme le Soleil: Un nombre
„infini de parties d'étendue, dont chacune
„eſt étendue, & diſtincte de toutes les autres
„tant à l'égard de ſon entité, qu'à l'égard
„du lieu qu'elle occupe, ne peut point tenir
„dans un eſpace cent-mille millions de fois
„plus petit que la cent millième partie d'un
„grain d'Orge".

Malgré les Argumens les plus ſubtils, on ne peut parvenir tout au plus qu'à la diviſion poſſible de toute ſorte d'étendue: mais pour la diviſion actuelle tous les plus grands philo-

55 Aliæ proponuntur, Objectiones in quibus actualem dari ponitur diviſionem Corporis in partes numero infinitas & à ſe invicem ſeparatas. Talem diviſionem neque defendimus neque concipimus: Corpus quantumvis minutum ulteriùs poſſe dividi demonſtravimus: & hanc merito vocari *Diviſionem in infinitum* credimus; quod enim nullos habet limites infinitum dicitur. *Phyſices Ele-*

Philoſophes ſont contraints de la fixer à un certain point. Mr. s'Graveſande n'héſite pas à rejetter les Objections que font certains Phyſiciens pour prouver la diviſion actuelle. *Nous ne concevons*, dit-il [55], *ni nous ne défendons une pareille diviſion.* Or ſi la Matiére n'eſt réellement jamais diviſée que juſqu'à un certain point: pourquoi ne veut-on pas qu'il ſoit très-probable, ainſi que l'a dit Newton, que Dieu en créant l'Univers ait fait certaines particules, qui par leur dureté, leur ſolidité & leur nature doivent toujours reſter *unes?*

Paſſons, *Monſieur*, à la néceſſité du *Vuide.* Il eſt faux que l'idée que nous avons de l'étendue, contienne en elle celle de la ſolidité; nous pouvons concevoir une étendue immobile & pénétrable.

L'Idée de la Solidité s'acquiert par le tact [56], celle de l'Etendue n'en a pas beſoin; car

ment. Mathem. &c. Auctore s'Graveſande, Lib. I. Cap. IV. p. 7.

[56] Soliditatis ideam acquirimus per contactum: corpora quædam nobis reſiſtere ſentimus, & quidem omnibus momentis nobis illa reſiſtunt, quæ deſcenſum verſus inferiora loca impediunt; ex qua reſiſtentia apparet Corpus ex loco à ſe occupato omne aliud corpus

car un homme pourroit avoir l'idée de l'Espace, quoiqu'il n'eût jamais touché de Corps; mais il ne pourroit avoir celle de la solidité. Or si l'idée de l'étendue peut être dans notre entendement sans celle de la solidité: il peut exister réellement une étendue pénétrable; car tout ce que nous concevons distinctement [57] est possible; donc le *Vuide* n'a rien de contraire aux notions évidentes de notre Esprit, ainsi que le prétendent les Cartésiens.

Il est impossible disent ces Philosophes qu'un pied d'étendue soit dans le même lieu que l'autre; Mr. s'Gravesande [58] a parfaitement répondu à cette Objection. Ce que vous

excludere; id est, illud solidum esse; quam soliditatis ideam ad corpora subtiliora quæ propter partium tenuitatem sub sensus non cadunt, transferimus, & Experientia constat, hæc ipsa, æque ac durissima, aliis corporibus resistere. *Element. Physic. Math.* &c. s'Gravesande, Cap. III. p. 4.

57 Vacuum possibile esse ex solò examine idearum deducitur; omne enim quod clarè concipimus existere posse, possibile est.

Questio ergo eò redit, an habeamus ideam extensionis non solidæ? *Idem*, ibid.

58 Soliditas à quibusdam impenetrabilitas vocatur, & ex natura extensionis illam deducere conantur: pedi cu-

vous dites-là, *replique-t-il*, est véritable; non pas cependant à cause des raisons pourquoi vous le prétendez. Un pied d'étendue ne peut pas être dans le même lieu qu'un autre pied d'étendue, parce que les parties de l'Espace sont immobiles; mais non pas parce qu'elles sont impénétrables.

Lorsque les Cartésiens demandent si le *Vuide* est une Substance, ou un Accident, il faut leur répondre ce que dit Mr. Locke : „Je n'en sai rien [59]; & je n'ai point de honte „d'avouer mon ignorance, jusqu'à ce que „ceux qui font cette question me donnent „une idée claire & distincte de ce qu'on nom„me Substance." En effet, nous ne connoissons

bico ex. gr. extensionis, pes alter cubicus extensionis addi non potest, quin habeamus duos pedes cubicos; singuli enim habent omnia quæ ad illam magnitudinem constituendam requiruntur ; pars ergo una spatii partes omnes alias excludit, & ipsa illas admittere non potest.

Resp. Hæc omnia vera esse, quia partes spatii sunt immobiles, falsa vero essent nisi pars spatii in alio loco translata contradictionem involveret, & ex immobilitate partium spatii, non ex impenetrabilitate seu soliditate, profluunt. *Idem*, ibid. p. 5.

59 *Essai. Philos.* sur l'Entendement Humain, Liv. II. Chap. XIII. p. 125.

ſons que très-médiocrement la Nature & les qualités de la Matiére dont nous ſommes entourés & formés: nous ignorons ſi elle eſt capable de pluſieurs attributs que les uns lui accordent & que les autres lui ôtent; & nous voulons exiger qu'on donne une idée préciſe & diſtincte d'un Etre qui ne tombe point ſous nos Sens, & que nous ne connoiſſons que par les réflexions & la méditation.

Le mouvement prouve la néceſſité du *Vuide;* s'il n'y en avoit aucun, comment les Corps pourroient-ils céder les uns aux autres? Lorsque les Cartéſiens pour prouver la poſſibilité du Mouvement dans le Plein, apportent l'exemple du Poiſſon qui ſe meut dans l'Eau, ils ne font pas attention que ce Poiſſon n'a la faculté de nager que parce qu'il y a réellement du Vuide dans l'eau. Il eſt impoſſible, *dit Lucrèce* [60], que les Poiſſons ayent la liberté de ſe mouvoir, s'il n'y a quelque eſpace vuide, qui facilite le mouve-

[60] Cedere ſquamigeris latices nitentibus aiunt;
Et liquidas aperire vias: quia poſt loca Piſces
Linquunt, quò poſſint cedentes confluere Undæ:
Sic aliàs quoque res inter ſe poſſe moveri,
Et mutare locum, quamvis ſint omnia plena.
Scilicet id falſa totum ratione receptum eſt:
Nam quò ſquamigeri poterunt procedere tandem

mouvement, & qui reçoive les particules de l'Eau.

Quelque ſubtile qu'on ſuppoſe la Matiére, elle n'en a pas moins beſoin du Vuide pour pouvoir ſe mouvoir. Mr. Locke a parfaitement prouvé cela; on n'a jamais rien dit d'auſſi fort en faveur du Vuide. „Mais ſans „ſortir de l'Univers, *dit-il* [61], pour aller „au de-là des derniéres bornes des Corps, „& ſans recourir à la toute-puiſſance de „Dieu pour établir le *Vuide*, il me ſemble „que le mouvement des Corps que nous „voyons, & dont nous ſommes environnés, en „démontre clairement l'exiſtence. Car je „voudrois bien que quelqu'un eſſayât de di„viſer un Corps ſolide de telle dimenſion „qu'il voudroit; en ſorte qu'il fît que ces „parties ſolides puſſent ſe mouvoir libre„ment en haut, en bas, & de tous côtés „dans les bornes de la ſuperficie de ce Corps; „quoique dans l'étendue de cette ſuperficie „il

Ni ſpatium dederint latices? concedere porro
Quò poterunt undæ, cum Piſces ire nequibunt?
Aut igitur motu privandum eſt corpora quæque;
Aut eſſe admiſtum dicendum eſt rebus inane.

Lucret. de Rerum Natura, Lib. I. Vers 372. & ſeq.

61 Eſſai Philoſophique ſur l'Entendement Humain, Liv. II. Chap. XIII. p. 129.

„il n'y eût point d'eſpace vuide auſſi grand „que la moindre partie dans laquelle il a „diviſé ce Corps ſolide. Que ſi lorsque la „moindre partie du Corps diviſé eſt auſſi „groſſe qu'un grain de ſemence de moutar- „de, il faut qu'il y ait un eſpace vuide qui „ſoit égal à la groſſeur d'un grain de mou- „tarde, pour faire que les parties de ce „Corps ayent de la place pour ſe mouvoir „librement dans les bornes de ſa ſuperficie; „il faut auſſi que, lorsque les parties de la „Matiére ſont cent millions de fois plus pe- „tites qu'un grain de moutarde, il y ait un „eſpace vuide de matiére ſolide qui ſoit auſſi „grand qu'une partie de moutarde, cent mil- „lions de fois plus petite qu'un grain de „cette ſemence. Et ſi ce Vuide proportion- „nel eſt néceſſaire dans le premier cas, il doit „l'être dans le ſecond, & ainſi à l'infini. Or „que cet eſpace vuide ſoit ſi petit qu'on vou- „dra, cela ſuffit pour détruire l'Hypothèſe „qui établit que tout eſt plein. Car s'il „peut y avoir un eſpace vuide de Corps, „égal à la plus petite partie diſtincte de ma- „tiére

ѐ Il paroît téméraire de l'avoir entrepris, & on ne peut voir ſans étonnement, que d'une Théorie ſi abſtraite, formée de pluſieurs Théories particuliéres, tou-

„tiére qui exiſte préſentement dans le Mon-
„de, c'eſt toujours un eſpace vuide de
„Corps, & qui met une auſſi grande diffé-
„rence entre l'Eſpace pur & le Corps, que
„ſi c'étoit un Vuide immenſe, *μέγα χάσμα*.
„Par conſéquent, ſi nous ſuppoſons que
„l'Eſpace vuide qui eſt néceſſaire pour le
„mouvement, n'eſt pas égal à la plus petite
„partie de la Matiére ſolide, actuellement
„diviſée, mais à $\frac{1}{10}$, ou a $\frac{1}{1000}$ de cette
„partie, il s'enſuivra toujours également
„qu'il y a de l'Eſpace ſans matiére."

Pluſieurs Expériences achevent de prouver la néceſſité du Vuide. Gaſſendi, Newton, s'Graveſande, Muſſchenbroek, en rapportent un nombre infini. Ainſi la juſteſſe du raiſonnement de ceux qui nient la continuité du Plein eſt appuyée par les principales choſes qui doivent ſervir de pierre de touche pour diſtinguer la ſolidité des opinions humaines.

Je ne dirai ici qu'un mot de l'Attraction. Les Adverſaires de Newton & les plus illuſtres Cartéſiens [62] conviennent que les effets qu'il

tes très-difficiles à manier, il naiſſe néceſſairement des concluſions toujours conformes aux faits établis par l'Aſtronomie.

qu'il attribue à cette cause inconnue sont véritables: ils avouent que de la Théorie que le savant Anglois a établie sur l'Attraction, il naît nécessairement des conclusions toujours conformes aux faits établis par l'Astronomie: ils disent que toutes les bizarreries du cours de la Lune deviennent dans le Systême qui admet l'Attraction, d'une nécessité qui les fait prédire; ils vont enfin jusqu'au point de convenir qu'il est difficile qu'un Systême où elles prennent cette forme, ne soit qu'un Systême. D'où vient donc ne con-

Quelquefois même ces conclusions semblent deviner des faits, auxquels les Astronomes ne se seroient pas attendus. On prétend depuis un tems, & sur tout en Angleterre, que quand Jupiter & Saturne sont entr'eux dans leur plus grande proximité, qui est de 165 millions de lieues, leurs mouvemens ne sont plus de la même régularité que dans le reste de leur cours; & le Systême de Mr. Newton en donne tout d'un coup la cause, qu'aucun autre Systême ne donneroit. Jupiter & Saturne s'attirent plus fortement l'un l'autre, parce qu'ils sont plus proches, & par-là la régularité du reste de leur cours est sensiblement troublée. On peut aller jusqu'à déterminer la quantité & les bornes de ce déréglement.

La Lune est la moins réguliére des Planetes, elle echappe assez souvent aux Tables les plus exactes, & fait des écarts dont on ne connoît point les principes.

confeſſent-ils pas naturellement, qu'il faut qu'une choſe, que tant d'autres autentiques concourent à établir, ait une exiſtence réelle?

Vous avez déja vu, *Monſieur*, cette foule de preuves fondées ſur des Expériences que Newton apporte pour prouver la réalité de l'Attraction dans tous les Corps; ainſi je n'ajouterai rien à ce qu'il a dit, la briéveté de ma Lettre ne le permettant pas. Je renverrai même à celle où je vous parlerai de Mrs. de de Voltaire, s'Graveſande, &c. plu-

Mr. Halley, que ſon profond ſavoir en Mathématique n'empêche pas d'être bon Poëte, dit dans les Vers Latins qu'il a mis au-devant de la 3 Edition des Principes de Mr. Newton, „Que la Lune jusque-là ne s'étoit point laiſſé aſſujettir au frein des Calculs, & n'avoit été domptée par aucun Aſtronome; mais qu'elle „l'eſt enfin dans le nouveau Syſtème." Toutes les bizarreries de ſon cours y deviennent d'une néceſſité qui les fait prédire, & il eſt difficile qu'un Syſtème, où elles prennent cette forme, ne ſoit qu'un Syſtème heureux, ſur tout ſi on ne les regarde que comme une petite partie d'un Tout, qui embraſſe avec le même ſuccès une infinité d'autres explications. Celle du flux & du reflux s'offre ſi naturellement par l'action de la Lune ſur les Mers, combinée avec celle du Soleil, que ce merveilleux Phénomene ſemble en être dégradé. *Eloges des Académiciens, &c.* Tom. II. p. 303, & ſuiv.

plusieurs choses qui regardent cet illustre Philosophe. Je ne vous donnerai donc actuellement qu'un précis des découvertes que Mr. Newton a faites sur la nature de la Lumiére: j'en traiterai plus amplement dans l'Article qui concerne Mr. de Voltaire.

Les Physiciens modernes ayant rejetté toutes les impertinences que [63] débitoient les Scholastiques sur la nature de la Lumiére, & les Hypothèses fausses & chimériques des Philosophes anciens, ont cherché à trouver de meilleures raisons pour expliquer les qualités de la Lumiere & celle des Couleurs qui en émanent: mais on peut dire que jusqu'à Mr. Newton les nouvelles Hypothèses qu'on avoit inventées pour suppléer aux anciennes, n'étoient fondées que sur de pures

63 Les Grecs & ensuite tous les Peuples Barbares, qui ont appris d'eux à raisonner & à se tromper, ont dit de Siècle en Siècle: „La Lumiére est un Accident, „& cet Accident est l'acte du Transparent, entant que „Transparent; les couleurs sont ce qui meut les Corps „transparens." Les Corps lumineux & colorés ont des qualités semblables à celles qu'ils excitent en nous, par la grande raison que rien ne donne ce qu'il n'a pas. Enfin, la Lumiére & les Couleurs sont un mélange du chaud, du froid, du sec & de l'humide; car l'humide, le sec, le froid & le chaud, étant les principes de

pures ſuppoſitions, plus aiſées à détruire qu'à inventer, & dont on ne pouvoit démontrer la vérité par aucune Expérience Phyſique. Deſcartes prétendoit que la Lumiére étoit un Corps globuleux: il croyoit que ces corps qui étoient répandus par tout l'Univers, étoient pouſſés par le Soleil, ainſi qu'un long bâton qui agit à un bout lorſqu'il eſt preſſé par l'autre. Mais cette Hypothèſe ne peut avoir lieu; car ſi elle étoit véritable, il faudroit que nous viſſions auſſi clair la nuit que le jour, puisque le Soleil ſous l'Hémiſphére pouſſant toujours les corps globuleux qui compoſent la Lumiére en tous ſens, ils agiroient également ſur nos yeux qui en reſſentiroient l'impreſſion.

Les

tout, il faut bien que les Couleurs en ſoient un composé.

C'eſt cet abſurde Galimatias que des Maîtres d'ignorance, payés par le Public, ont fait reſpecter à la Crédulité humaine pendant tant d'années: c'eſt ainſi qu'on a raiſonné presque ſur tout, jusqu'aux tems des Galilée & des Deſcartes. Long-tems même après eux ce Jargon, qui deshonore l'entendement humain, a ſubſiſté dans pluſieurs Ecoles. *Elémens de la Philoſophie de Newton, &c.* par Mr. de Voltaire, Chap. I. p. 14.

Les Couleurs, ſelon Deſcartes, ſont les ſenſations que Dieu excite en nous ſelon les rapports du mouvement droit des globules celeſtes & de leur mouvement à leur centre. „Si le mouvement circulaire eſt beaucoup „plus prompt que l'autre, c'eſt le Rouge: „ſi le mouvement circulaire n'eſt qu'un peu „plus prompt, c'eſt le Jaune. Le mouve„ment droit ou contraire eſt-il beaucoup „plus rapide, c'eſt le Bleu".

Mallebranche a eu un ſentiment approchant de celui de Deſcartes; mais plus ſimple. Il a prétendu que la différence des couleurs conſiſtoit uniquement dans la vîteſſe ou la lenteur des vibrations de la Lumiére. Ces ſuppoſitions purement arbitraires ont été détruites par Mr. Newton, qui, uniquement occupé à conſulter la Nature, l'a forcée à lui découvrir ſon Secret. Ce fameux Phyſicien, avec le ſeul ſecours du Priſme, a trouvé que la Lumiére eſt un amas de rayons colorés émanés du Soleil, & qui unis enſemble forment la couleur blanche.

Les rayons ſéparés & obſervés à part ont chacun leur couleur particuliére, qu'ils conſervent toujours, ſans qu'aucune réfraction,

ou

ou réflexion, du mélange d'ombre, puisse l'altérer.

La differente réfrangibilité des rayons fait la différence de leurs couleurs; de sorte que les rayons qui ont une couleur particuliére, ont aussi leur degré particulier de réfrangibilité, & différent des autres en couleur au dégré qu'ils en différent en réfrangibilité.

Il résulte de-là que toutes les couleurs qui existent dans la Nature sont constamment telles que les doivent produire les qualités colorifiques & originales des rayons qui composent la Lumiére.

Si la Lumiére consistoit seulement en rayons également réfrangibles, il existeroit un seule & unique couleur dans le Monde; & quelque effort qu'on fît, on ne pourroit jamais en produire une seconde.

Mr. Newton ayant trouvé moyen par des Expériences certaines, de déterminer la réfrangibilité de chaque espèce de rayons, est venu à bout d'expliquer Mathématiquement toute sorte de Phénomenes concernant les couleurs qui peuvent être produites par la réfraction.

Cet habile Physicien a démêlé le résultat du différent mêlange des rayons homogènes

nes [64], qui composent la Lumiére. Il a montré que le Blanc résulte du mélange parfait de toutes les couleurs simples; par-là il est évident que le Blanc n'est que le composé de toutes les couleurs primitives.

Si

[64] J'appelle Lumiére simple, homogène & similaire, *celle dont les rayons sont également réfrangibles ;* & j'appelle Lumiére composée, heterogène & dissimilaire *celle qui a des rayons plus réfrangibles les uns que les autres.* J'appelle la premiére Lumiére homogène, non que je veuille assûrer qu'elle le soit à tous égards; mais parce que les rayons qui conviennent par rapport à leur réfrangibilité, conviennent du moins dans toutes leurs autres propriétés, que j'examinerai dans cet Ouvrage. *Traité d'Optique, &c.* par Mr. Newton, Liv. I. p. 5.

[65] Le Soleil ayant donné dans une Chambre obscure par un petit trou rond fait dans le Volet d'une fenêtre; & sa lumiere ayant été rompue-là par un Prisme pour peindre sur le mur opposé l'image du Soleil P. T. je tins un morceau de papier blanc V. près de cette Image; en sorte qu'il pût être illuminé par la lumiére colorée qui étoit réfléchie de cet endroit là, mais sans intercepter aucune partie de cette lumiére dans son passage du Prisme à l'Image. Et je trouvai que lorsque le papier fut plus près d'une Couleur que des autres, il parut teint de la couleur dont il étoit plus près, mais que lorsqu'il fut à une distance égale, de toutes les couleurs, de sorte qu'il pouvoit être également illuminé par toutes à la fois, il parut blanc. Et

Si l'on intercepte une ou plusieurs de ces couleurs, la blancheur disparoît aussi tôt, & se trouve changée en une couleur qui provient du mêlange des autres couleurs qui n'ont point été interceptées.

Si

lorsque le papier se trouvoit dans cette derniére situation, si quelques couleurs étoient interceptées, le papier perdoit aussitôt sa couleur blanche, & paroissoit de la couleur du reste de la lumiére qui n'avoit pas été interceptée. Ainsi donc ce papier étoit illuminé d'une lumiére de diverses couleurs, savoir de Rouge, de Jaune, de Vert, de Bleu, & de Violet; & chaque partie de cette lumiére retenoit sa propre couleur, jusqu'à ce qu'elle fût tombée sur le papier, & eût été réfléchie de-là dans l'œil; de sorte que si une de ces parties eût été seule (le reste de la lumiére étant intercepté) ou de beaucoup supérieure en quantité au reste de la lumiére réfléchie de dessus le papier, elle auroit teint le papier de sa propre couleur; & cependant étant mêlée avec le reste des couleurs dans une proportion convenable, elle faisoit paroître le papier blanc; & par conséquent c'est en faisant un composé avec le reste qu'elle produisoit de Blanc. Les différentes parties de la lumiére colorée, qui est réflechie de l'Image, retiennent constamment leur propre couleur pendant qu'elles se répandent de-là dans l'Air, puisqu'en quelque lieu qu'elles frappent les yeux du Spectateur, elles lui font voir les différentes parties de l'Image sous leurs propres couleurs. Ces différentes parties retiennent donc leurs propres couleurs dans le tems qu'elles tombent

Si l'on laisse repasser les couleurs qu'on avoit interceptées, & qu'elles se mêlent avec les autres qui forment la couleur existante, ou

sur le papier V; & c'est par la confusion & le parfait mélange de toutes leurs couleurs qu'elles composent la blancheur de la lumiere réfléchie de dessus ce papier.

Que cette Image Solaire P, T, tombe maintenant sur la Lentille M, N, large de plus de quatre pouces, éloignée du Prisme A, B, C, d'environ six pieds, & figurée de telle maniére qu'elle peut faire que la lumiére colorée qui sort du Prisme en divergeant, devienne convergente, & se réunisse à son foyer G, qui est à environ six à huit pieds de distance de la Lentille; & qu'elle tombe perpendiculairement sur un papier blanc D, E. Si vous avancez ou reculez ce papier, vous verrez, que près de la Lentille, comme en D, E, toute l'Image Solaire, supposée en P, T, paroîtra sur le papier teinte de couleurs très-fortes, de la maniére qui a été expliquée ci-dessus; mais qu'en le reculant de la Lentille, ces couleurs se raprocheront continuellement, & que, s'entremêlant de plus en plus, elles s'affoibliront incessamment les unes les autres, jusqu'à ce qu'enfin le papier parvienne au foyer G, où par un parfait mélange elles s'évanouiront entiérement, & seront changées en une couleur blanche, toute la lumiére paroissant alors sur le papier comme un petit Cercle blanc. Après quoi si l'on éloigne davantage le papier de la Lentille, les rayons qui auparavant étoient convergens, se croiseront dans le foyer G, & allant

ou qui paroît pour lors aux yeux, elles ré-
abliſſent la blancheur.

En

le-là en divergeant, ils feront réparoître les couleurs ; mais dans un ordre contraire, ſuppoſé en D, E, où le Rouge T, qui auparavant étoit en bas, eſt maintenant n haut, & le Violet P, eſt en bas qui auparavant toit en haut.

Arrêtons préſentement le papier au foyer G, où la uniére paroît entiérement blanche & circulaire, & onſidérons en la blancheur. Je dis que cette blanıcur eſt compoſée des couleurs convergentes. Car ſi ne ou pluſieurs de ces couleurs ſont interceptées à la entille, la blancheur diſparoîtra auſſi-tôt, & ſera hangée en une couleur qui provient du mêlange des itres couleurs non-interceptées. Et ſi laiſant paſſer iſuite les couleurs interceptées on les fait tomber ſur tte couleur compoſée, elles ſe mêleront avec elle, & tabliront la blancheur par leur mêlange. Ainſi, ſi le olet, le Bleu & le Vert ſont interceptés, le Jaune, Orangé & le Rouge qui reſtent, compoſeront une ièce d'Orangé ſur le papier ; & ſi après cela on ſſe paſſer les couleurs interceptées, elles tomberont cet Orangé compoſé ; & mêlées avec lui, elles proiront encore du Blanc. De même, ſi le Rouge & Violet, ſont interceptés, ils tomberont ſur ce Vert, mêlés avec lui, ils produiront encore du Blanc. que dans cette compoſition qui fait le Blanc, les fférens rayons ne ſouffrent aucun changement dans rs qualités colorifiques en agiſſant l'un ſur l'autre,

En interceptant à diverses reprises les rayons de différente espèce, on découvre les différentes couleurs qui proviennent du mélange de ceux qui restent.

Il est donc évident que la Lumière est composée de rayons qui portent avec eux une couleur qui leur est propre, & qui ne peut jamais être produite que par eux.

Un faisceau de rayons, qui, à nos yeux, ne paroît qu'un rayon très-subtil, est divisible de façon qu'on découvre les rayons élémentaires qui le composent, & qu'on les sépare les uns des autres.

Cha-

mais qu'ils soient seulement mêlés ensemble, & produisent le Blanc par le mêlange de leurs Couleurs, c'est ce qui paroîtra encore davantage par les preuves suivantes.

Si après avoir mis le papier au delà du foyer G, comme en D, E, on intercepte, & laisse passer alternativement le Rouge, il n'arrivera par-là aucun changement au Violet qui reste sur le papier, comme cela devroit être si les différentes espèces de rayons agissoient mutuellement les uns sur les autres au foyer G, où ils se croisent. Le Rouge qui est sur le papier, ne sera pas changé non plus, quoiqu'alternativement on intercepte & laisse passer le Violet qui le croise.

Et si mettant le papier au foyer G, on regarde au travers d'un Prisme, l'Image blanche circulaire en G, & que cette Image transportée par la réfraction du

Chacun de ces rayons eſt teint d'une couleur qui après cette ſéparation ne peut jamais être altérée. Le premier eſt couleur de feu, le ſecond citron, le troiſième jaune, le quatrième vert, le cinquiéme bleu, le ſixième *indigo*, le ſeptième violet. Chacun de ces rayons tamiſé par différens Priſmes ne changera jamais ſa couleur.

Il falloit une ſagacité auſſi grande que celle de Newton pour venir à bout de faire l'anatomie de la Lumiére : mais il étoit encore néceſſaire d'exceller dans l'art de faire les expériences les plus délicates & les plus ſujettes

Priſme en R, V, y paroiſſe teinte de diverſes couleurs, ſavoir de Violet en V, de Rouge en R, & d'autres couleurs dans l'entre-deux; ſi après cela on arrête ſouvent le Rouge à ſon entrée dans la Lentille, & qu'on le laiſſe paſſer alternativement, le Rouge en R, diſpatra & reparoîtra autant de fois; mais le Violet en V, ne ſouffrira par-là aucun changement. De même ſi l'on intercepte le Bleu à ſon entrée dans la Lentille, & qu'on le laiſſe paſſer alternativement, le Bleu en R, diſparoîtra & reparoîtra autant de fois, ſans qu'il arrive aucun changement au Rouge en R. Donc le Rouge dépend d'une certaine eſpèce de rayons, & le Bleu d'une autre eſpèce, leſquels au foyer G, où ils ſont mêlés enſemble, n'agiſſent point l'un ſur l'autre: Il en eſt de même des autres couleurs. *Idem*, ibid. p. 175, & ſuiv.

ſujettes à manquer. Celles par le moyen desquelles on fait la ſéparation des rayons ſont ſi difficiles que Mr. Mariotte ayant voulu les exécuter, il ne put en venir à bout, lui qui d'ailleurs avoit tant de talens pour les Expériences, & qui avoit réuſſi ſur beaucoup d'autres ſujets. La faute de Mr. Mariotte [66] ſembla pendant un tems devoir nuire à la realité des découvertes de Mr. Newton: pluſieurs perſonnes crûrent qu'elles étoient fauſſes; mais la vérité prit bientôt le deſſus, & dans toute l'Europe, aujourd'hui, on eſt convaincu de la juſteſſe & de la ſûreté de ces Expériences. On les a faites

[66] Quoique Mr. le Chevalier Newton n'ait fondé la Théorie des Couleurs que ſur des Expériences très-ſenſibles, l'art de les faire a été, pour ainſi dire, renfermé aſſez long-tems dans l'Angleterre; & il ſe trouva d'abord en France, en Allemagne, & ailleurs, des Savans, qui n'ayant pu ſeparer exactement les différentes eſpèces de rayons, dont la lumiere eſt composée, regardérent toute cette Théorie comme une ſimple Hypothèſe, qui ne pouvoit point être démontrée par l'Expérience. *Mr. Mariotte* entr'autres tenta de faire cette ſéparation, & la fit d'une maniére ſi imparfaite, que le Rouge, par exemple, qu'il avoit ſéparé par la réfraction d'un Priſme étant rompu par un autre Priſme, lui donna du Violet & du Bleu. Il conclut de là, que les rayons ſéparés par la réfraction du Priſme n'étoient

faites plusieurs fois à Paris à l'Académie des Sciences: on les fait tous les jours à Londres; & Mr. s'Gravesande les exécute en Hollande d'une maniére très-juste.

Après cela ne faut-il pas être bien téméraire pour vouloir nier une chose aussi généralement avouée & reconnue. Le Jesuite Regnault n'a pas craint de le faire, & cela dans un tems où toute l'Académie des Sciences avoit donné son consentement à la réalité des Expèriences; consentement qui avoit été ratifié par Mr. de Fontenelle dans l'Eloge de Mr. Newton. Voici le passage du

point inaltérables par rapport à leur couleur & à leur réfrangibilité, comme on l'assûroit dans l'Optique de Mr. le Chevalier Newton. On trouvera pourtant ces rayons absolument inaltérables à ce regard, si l'on prend la peine de les séparer selon la Méthode décrite au long dans la IV. *Proposition* du I. Livre. C'est ce que Mr. Desaguliers fit voir distinctement à Londres à *Mr. Remond de Montmor*, Mr. le Chevalier de *Louville* & autres *Membres de l'Académie Royale des Sciences*, & qui a été démontré depuis quelque tems à Paris par le P. *Sébastien*, lequel, en présence de plusieurs personnes très intelligentes, a vérifié la plûpart des Expériences de ce *Traité des Couleurs*, avec une entiére exactitude. *Ibid. Préf. du Traducteur, p. XI.*

du Jésuite; vous y reconnoîtrez l'Esprit de la Société.

„*Eudoxe.* Mr. Newton suppose [67], que les mêmes rayons conservent toujours la „même couleur; & dans les Expériences de „Mr. Mariotte, un rayon violet, rompu „par un second Prisme, représentoit du „Rouge & du Jaune; un rayon rouge, rom„pu de la même maniére, fit voir du Violet „& du Bleu.

„*Ariste.* Apparemment que les rayons n'é„toient ni assez bien séparés, ni assez simples „dans les Expériences de Mr. Mariotte; car „Mr. Newton avant Mr. Mariotte n'a pu „rompre

67 *Entretiens Physiques d'Ariste & d'Eudoxe*, ou Physique Nouvelle en Dialogues, &c. par le Pere Regnault de la Compagnie de Jésus, Tom. II. p. 421.

68 On pourroit croire que sa Charge de la Monnoye ne lui convenoit que parce qu'il étoit excellent Géometre & Physicien; & en effet cette matiére demande souvent des Calculs difficiles, & quantité d'Expériences chimiques, & il a donné des preuves de ce qu'il pouvoit en ce genre par sa *Table des Essais de Monnoyes étrangères*, imprimée à la fin du Livre du Docteur Arbuthnott. Mais il falloit que son génie s'etendît jusqu'aux affaires purement politiques, & où il n'entroit nul mélange des Sciences spéculatives. A la convocation du Parlement de 1701 il fut choisi, de nouveau,

„rompre les rayons de maniére qu'ils ayent
„changé de couleur.

„*Eudoxe*. Nous ferons là-dessus, Ariste, „dans des sentimens un peu opposés, sans „en être moins bons amis.

Mr. Newton posséda dans sa Patrie des Charges très-considérables. Le Roi Guillaume créa en sa faveur celle de *Garde* des Monnoyes; trois ans après on lui donna celle de *Maître* de la Monnoye. Il se distingua dans les fonctions de ses Emplois, & l'Homme public ne diminua jamais le mérite du Philosophe [68].

Mr.

Membre de cette Assemblée pour l'Université de Cambridge. Après tout, c'est peut-être une erreur de regarder les Sciences & les affaires comme si incompatibles, principalement pour les hommes d'une certaine trempe. Les affaires politiques bien entendues se réduisent elles-mêmes à des Calculs très-fins, & à des combinaisons délicates, que les Esprits accoutumés aux hautes spéculations saisissent plus facilement & plus sûrement, dès qu'ils sont instruits des faits, & fournis des materiaux nécessaires. . . . .

En 1703 Mr. Newton fut élu Président de la Société Royale, & l'a été sans interruption jusqu'à sa mort pendant 22 ans; Exemple unique, & dont on n'a pas cru devoir craindre les conséquences.

Mr. Newton pensoit en Sage qui connoît les foiblesses de l'Humanité. Il étoit charitable [69], patient, doux, affable, complaisant, modeste [70], peu sevère pour les autres, quoiqu'il fût pour lui-même d'une grande sévérité; ses mœurs étoient très-pures. On prétend qu'il n'a jamais connu aucune femme. Mr. de Voltaire rapporte quelque

La Reine Anne le fit Chevalier en 1705 titre d'honneur., qui marque du moins que son nom étoit allé jusqu'au Trône, où les noms les plus illustres en ce genre ne parviennent pas toujours.

Il fut plus connu que jamais à la Cour sous le Roi George. La Princesse de Galles, aujourd'hui Reine d'Angleterre, avoit assez de lumiéres & de connoissances pour interroger un homme tel que lui, & pour ne pouvoir être satisfaite que par lui. Elle a souvent dit publiquement qu'elle se tenoit heureuse de vivre de son tems, & de le connoître. Dans combien d'autres Nations auroit-il pu être placé, sans y retrouver une Princesse de Galles? *Eloges des Académ.* Tom. II. p. 313, & suiv.

69 Mr. Samuel Crellius, Ministre Unitaire de Konigswalde, étant à Londres, alla voir le célébre Mr. Newton, qui le reçut fort honnêtement. Ils conversérent ensemble pendant l'espace de deux heures: & en sortant Mr. Newton lui mit dix Guinées dans la main, en lui disant qu'il ne les lui donnoit pas comme croyant qu'il en eût besoin, mais qu'il le regardoit comme un hom-

quelque chofe fur ce fujet qui me paroît affez fingulier. „Mr. Newton, *dit-il* [71], „n'a jamais approché d'aucune femme; c'eft „ce qui m'a été confirmé par le Médecin & „le Chirurgien entre les bras de qui il eft „mort". Je voudrois bien favoir comment eft-ce que les Médecins & les Chirurgiens peuvent connoître dans un homme, & dans un

me qui voyageoit en Angleterre, c'eft-à-dire comme un homme qui avoit occafion de dépenfer beaucoup. Le fait que je viens de rapporter eft très certain. *Recueil de Littérat. de Philofoph. & d'Hift.* p. 41.

70 Un caractère doux promet naturellement de la modeftie, & on attefte que la fienne s'eft toujours confervée fans altération, quoique tout le monde fût conjuré contr'elle. Il ne parloit jamais ou de lui, ou des autres, il n'agiffoit jamais d'une maniére à faire foupçonner aux Obfervateurs les plus malins le moindre fentiment de vanité. Il eft vrai qu'on lui épargnoit affez le foin de fe faire valoir; mais combien d'autres n'auroient pas laiffé de prendre encore un foin dont on fe charge fi volontiers, & dont il eft fi difficile de fe repofer fur perfonne? Combien de grands hommes généralement applaudis ont gâté le concert de leurs louanges en y mêlant leurs voix! *Eloges de Académiciens, &c.* Tom. II. p. 321.

71 *Oeuvres de Mr. de Voltaire,* Tom. IV. p. 247. Edit. 1738. chez Etienne Ledet & Comp. & Jacques Desbordes, Libr. à Amfterdam.

un homme plus qu'octogénaire la perte d'un pucelage. Car Newton est mort à 88. ans. S'ils ont ce don merveilleux, ce que j'ai bien de la peine à croire, je m'etonne que les Jésuites pour autoriser le Miracle qu'ils rapportent de leur „Pere Mariana [72], dont „les mains après la mort furent, à cause de „sa chasteté, aussi souples & aussi maniables, „que s'il eût encore été en vie, n'ayent pas „produit un Certificat de quelque Médecin „Espagnol. Au cas qu'ils veuillent profiter de l'Anecdote de Mr. de Voltaire, ils pourront fabriquer ce Certificat avec tant d'autres Pièces fausses qu'ils supposent tous les jours.

Ils me paroît que Mr. de Fontenelle ne s'est point expliqué assez nettement sur la Religion de Mr. Newton. „Quoiqu'il fût „attaché, *dit-il* [73], à l'Eglise Anglicane, il „n'eût pas persécuté les Non-Conformistes „pour les y ramener. Il jugeoit les hommes par les mœurs, & les vrais Non-Conformistes étoient pour lui les Vicieux & „les Méchans. Ce n'est pas cependant qu'il „s'en tînt à la Religion Naturelle, il étoit „persua-

72 Castitatis cultor studiosissimus, cujus aliquis effectus esse potuerit, quod mortuo manus fuerint ita tractabiles, ac si viveret. *Alegamb. Biblioth. Scriptor. Soc. Jesu*, 258.

„persuadé de la Révélation; & parmi les „Livres de toute espèce, qu'il avoit sans „cesse entre les mains, celui qu'il lisoit le „plus assiduement étoit la Bible". Mr. de Fontenelle n'a pas su sans doute que Mr. Newton etoit Arien. Ainsi il auroit été fort extraordinaire que n'étant de la Religion Anglicane que par condescendance, il eût eu des sentimens de persécution. Or que Mr. Newton penchât vers l'Arianisme, c'est Mr. de Voltaire qui sera mon Garant. „Le grand Newton, *dit-il* [74], faisoit à cette „opinion l'honneur de la favoriser. Ce „Philosophe pensoit que les Unitaires rai„sonnoient plus Geométriquement que „nous".

Je suis bien assûré, que quand Mr. Newton auroit été très-bon Anglican, il auroit toujours détésté la contrainte qu'on veut imposer aux Consciences; un Philosophe aussi sage qu'il l'étoit ne peut jamais penser comme un Inquisiteur. Je n'ai fait cette remarque que pour montrer que Mr. de Fontenelle avoit eu peu de connoissance des véri-

73 *Eloges des Académ.* Tom. II. p. 322.

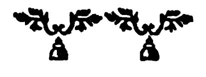
74 *Oeuvres de Mr. de Voltaire*, Tom. IV. p. 196. Edit. 1739. Chez Jacques Desbordes, Libr. à Amsterdam.

véritables sentimens de Newton sur la Religion.

Ce grand Homme reçut pendant sa vie [75] tous les honneurs qu'il méritoit: ses Concitoyens & ses Compatriotes rendirent justice à son mérite éminent; & après sa mort, les premiers de la Nation se disputérent l'honneur de porter le Poële à son Enterrement. Il fût enterré dans l'Eglise où sont les Tombeaux des Rois, & les Anglois montrérent par les témoignages d'estime qu'ils donnérent à ce Philosophe, que leur Nation étoit véritablement digne de produire un aussi grand Homme. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très &c.



LET-

[75] Tous les Savans d'un Pays, qui en produit tant, mirent Mr. Newton à leur tête par une espèce d'acclamation unanime: ils le reconnurent pour Chef, & pour Maître; un Rebelle n'eût osé s'élever, on n'eût pas souffert même un médiocre admirateur. Sa Philosophie a été adoptée par toute l'Angleterre; elle domine dans la Societé Royale, & dans tous les excellens Ouvrages qui en sont sortis, comme si elle étoit déja

LETTRE DOUZIEME.

MONSIEUR,

§. I.

VOLTAIRE ET KEILL.

Les Elémens de la Philosophie de Newton par Mr. de Voltaire me paroissent mériter l'approbation de tous les gens qui honorent la Science partout où elle se trouve, & qui ne se laissent point aveugler par leurs passions, ou séduire par leurs préjugés. Bien des personnes ont condamné ce Livre, les unes sans l'entendre, les autres parce qu'il venoit d'un homme qu'ils n'aimoient point, & dont la gloire & la réputation excitoit leur jalousie. Une chose surprenante,

consacrée par le respect d'une longue suite de Siècles. Enfin, il a été révéré au point que la mort ne pouvoit plus lui produire de nouveaux honneurs, il a vu son Apothéose. Tacite qui a reproché aux Romains leur extrême indifférence pour les grands Hommes de leur Nation, eût donné aux Anglois la louange toute opposée. *Eloges des Académiciens*, &c. Tom. II. p. 314.

prenante, & qui sûrement ne fait pas l'éloge de certains Savans, c'est qu'ils avoient blâmé cet Ouvrage avant de l'avoir lu, & qu'ils tâchoient de le décrier le plus qu'il leur étoit possible pendant qu'on l'imprimoit. Je pourrois vous nommer, *Monsieur*, plusieurs Gens de Lettres coupables du crime dont je vous parle: mais il vaut mieux laisser leur faute dans le silence, & ne leur imposer d'autre peine que celle que leur cause l'envie.

En prenant la défense du Livre de Mr. de Voltaire je ne prétends point soutenir qu'il n'y ait certains endroits très-susceptibles de critique: mais quel est l'Ouvrage qui ne fournisse pas des sujets de dispute, & dans lequel plusieurs personnes ne trouvent pas des opinions qui ne s'accordent point avec les leurs? Je dirai donc hardiment ce que je pense sur quelques défauts que j'ai cru appercevoir dans cet Ouvrage: mais je n'oublierai pas en même tems les belles choses & les faits curieux qui y sont en abondance.

Il me paroît que Mr. de Voltaire a gardé un ordre dans son Livre, qui en rend la lecture très-instructive. Il conduit le Lecteur d'une Proposition facile à une autre un peu plus difficile; mais toujours plus intéressante. Ainsi plus on avance dans l'examen

men de son Ouvrage, & plus on s'attache aux Matiéres qu'il traite. Il établit d'abord „que la Lumiére n'est que *le Feu lui-même;* „lequel brûle à une petite distance, lorsque „ses parties sont moins ténues, ou plus ra- „pides, ou plus réunies; & qui éclaire dou- „cement nos yeux, quand il agit de plus „loin, quand ses particules sont plus fines, „& moins rapides, & moins réunies.

„Ainsi une bougie allumée brûleroit l'œil „qui ne seroit qu'à quelques lignes d'elle, & „éclaire l'œil qui en est à quelques pouces. „Ainsi les rayons du Soleil épars dans l'es- „pace de l'Air, illuminent les objets, & „réunis dans un Verre ardent fondent le „Plomb & l'Or.

„Ce feu est dardé en tout sens du point „rayonnant; c'est ce qui fait qu'il est apper- „çu de tous les côtés; il faut donc toujours „le considérer comme des lignes partant „d'un centre à la circonférence. Ainsi tout „faisceau, tout amas, tout trait de rayons „venant du Soleil ou d'un feu quelconque, „doit-être considéré comme un cone dont „la base est sur notre prunelle, & dont la „pointe est dans le feu qui le darde" [1].

Après

[1] Elémens de la Philosophie de Newton mis à la portée de tout le monde par Mr. de Voltaire, Chap. 1. p. 24.

Après que Mr. de Voltaire a établi quelle est la nature de la Lumiére, il passe à la maniére plus lente, ou plus prompte, dont nous la recevons; ensuite il examine la proportion dans laquelle elle agit [2].

Mr. de Voltaire tire une preuve de la progression [3] de la Lumiére, qu'il est impossible qu'il

[2] *Idem*, ibid. p. 27.

[3] Nous pouvons en passant conclurre de la célérité avec laquelle la substance du Soleil s'échappe ainsi vers nous en ligne droite, combien le *Plein* de Descartes est chimérique. Car 1. comment une ligne droite pourroit-elle parvenir à nous, à travers tant de millions de couches de Matiére mues en ligne courbe, & à travers tant de mouvemens divers ? 2. Comment un Corps si délié pourroit-il en 7 ou 8 minutes parcourir l'espace de trente millions de nos lieues, qui est entre le Soleil & nous, s'il avoit à pénétrer dans cet espace une Matiére résistante ? Il faudroit que chaque rayon dérangeât en un moment trente millions de lieues de Matiére subtile. Remarquez encore que cette prétendue Matiére subtile résisteroit dans le Plein absolu, autant que la Matiére la plus compacte. Car une livre de poudre d'Or, pressée dans une Boîte, résiste autant qu'un morceau d'Or pesant une livre. Ainsi un rayon du Soleil auroit bien plus d'effort à faire, que s'il avoit à percer un cone d'or, dont l'axe seroit trente millions de lieues.

Il y a plus : l'Expérience, ce vrai Maître de Philosophie, nous apprend que la lumiére en venant d'un

qu'il n'y ait du vuide. Il passe ensuite plus avant, toujours guidé par les opinions de l'illustre Newton, & il prouve qu'avant cet Anglois, la propriété que la Lumiére a de se réflechir n'étoit pas véritablement connue; & qu'elle n'est point réfléchie 4 par les parties solides des Corps, comme on le croyoit,

Elément dans un autre Elément, d'un milieu dans un autre milieu, n'y passe pas toute entiére, comme nous le dirons: une grande partie est réfléchie, l'air en fait rejaillir plus qu'il n'en transmet; ainsi il seroit impossible qu'il nous vînt aucune lumiére des Etoiles, elle seroit toute absorbée, toute répercutée, avant qu'un seul rayon pût seulement venir à moitié de notre Atmosphére. *Idem*, ibid. p. 28, & suiv.

4 Tout corps opaque réduit en lame mince, laisse passer à travers sa substance des rayons d'une certaine espèce, & réfléchit les autres rayons: or, si la lumiére étoit renvoyée par les Corps, tous les rayons qui tomberoient sur ces lames, seroient réfléchis sur ces lames. Enfin nous verrons que jamais si étonnant paradoxe n'a été prouvé en plus de maniéres. Commençons donc par nous familiariser avec ces vérités.

1. Cette lumiére qu'on croit réfléchie par la surface solide des Corps, rejaillit en effet sans avoir touché à cette surface.

2. La lumière n'est point renvoyée de derriére un Miroir par la surface solide du vif-argent: mais elle est renvoyée du sein des pores du Miroir, & des pores du vif argent même.

croyoit, vû que plus les pores [5] sont petits & serrés, plus la lumiére passe. „Un papier sec, *dit-il* [6], dont les pores sont très-„larges, est opaque, nul rayon de lumiére „ne le traverse: étrécissez ses pores en l'im-„bibant, ou d'eau, ou d'huile, il devient „transparent; la même chose arrive au linge, „au sel, &c. Je vous ai parlé, *Monsieur*, dans ma Lettre précédente des fameuses découvertes de Mr. Newton sur la Lumiére: Mr. de Voltaire les explique avec beaucoup de netteté; il examine aussi quelle est la conformation de nos yeux, & comment la lumiére agit sur eux. En cela il est aussi Cartésien que Newtoniste, car tous les Philosophes modernes ont expliqué à peu près de la même maniére les effets qui se passent dans l'intérieur des yeux, ou pour mieux dire les mystères de la vision; puisque enfin c'en sont de véritables, de l'explication desquels

3. Il ne faut point, comme on l'a pensé jusques à present, que les pores de ce vif-argent soient très petits pour réfléchir la lumiére: au contraire il faut qu'ils soient larges. *Idem*, ibid. Chap. II. p. 40, & suiv.

5 Ce sera encore un nouveau sujet de surprise pour ceux qui n'ont pas étudié cette Philosophie, d'entendre dire que le secret de rendre un Corps opaque, est souvent d'élargir ses pores, & que le moyen de le ren-

quels nous n'avons bien ſouvent que des conjectures apparentes. Mr. de Voltaire convient lui-même que les raiſons qu'en donnent les Mathématiques ne ſont point toujours ſuffiſantes.

De la Lumiére Mr. de Voltaire paſſe à l'Attraction & aux forces centrifuges, dont je vous ai parlé aſſez amplement dans l'Article de Mr. Newton. Je croirois cependant oublier un des meilleurs endroits du Livre de Mr. de Voltaire, ſi je ne faiſois mention de celui où, en prouvant que la gravitation eſt dans chaque partie de la Matiére, il a rendu non-ſeulement aiſée, mais ſenſible une des plus ſublimes & des plus abſtraites découvertes de Mr. Newton, qui par les loix de la Gravitation a oſé calculer quelle eſt la peſanteur des Corps dans d'autres Globes que le nôtre. Voyez, *Mon-*

dre tranſparent eſt de les étrécir. L'ordre de la Nature paroîtra tout changé: ce qui ſembloit devoir faire l'opacité, eſt préciſément ce qui opérera la tranſparence; & ce qui paroiſſoit rendre les Corps tranſparens, ſera ce qui les rendra opaques. Cependant rien n'eſt ſi vrai, & l'expérience la plus groſſiére le démontre. *Idem*, ibid. p. 41.

6 *Idem*, ibid. p. 41, & ſuiv.

Monsieur, ce passage 7 au bas de la page. Je ne doute pas que ce ne soit un de ceux qui

7 1. Quand on dit *densité*, *quantité de matière*, dans un Globe quelconque, on entend que la matière de ce Globe est homogène ; par exemple, que tout pied cubique de cette matiére est également pesant.

2. Tout Globe attire en raison directe de sa masse; ainsi, toutes choses égales, un Globe qui aura 10 fois plus de masse, attirera 10 fois davantage qu'un Corps 10 fois moins massif n'attirera à pareille distance.

3. Il faut absolument considérer la grosseur, la circonférence de ce Globe quelconque ; car plus la circonférence est grande, plus la distance au centre augmente, & il attire en raison renversée du quarré de cette distance. Exemple, si le diametre de la Planete A est 4 fois plus grand que celui de la Planete B, toutes deux ayant également de matiére, la Planete A attirera les Corps à sa superficie 16 fois moins que la Planete B, & ce qui pesera une livre sur la Planete A pesera 16 livres sur la Planete B.

4. Il faut savoir sur-tout en combien de tems les mobiles attirés par ce Globe duquel on cherche la densité, font leur révolution autour de ce Globe; car, comme nous l'avons vu au Chap. 19. tout corps circulant autour d'un autre, gravite d'autant plus qu'il tourne plus vîte ; or il ne gravite davantage que par l'une de ces deux raisons, ou parce qu'il s'approche plus du Centre qui l'attire, ou parce que ce Centre attirant contient plus de matiére. Si donc je veux savoir la densité du Soleil, par rapport à la densité de

qui ont fait crier certains Newtoniens contre Mr. de Voltaire. Ils ont été sans doute fâchés

notre Terre, je dois comparer le tems de la révolution d'une Planete comme Venus autour du Soleil, avec le cours de la Lune autour de notre Terre, & la distance de Venus au Soleil avec la distance de la Lune à la Terre.

5. Voici comme je procéde. La quantité de matiére du Soleil, par rapport à celle de la Terre, est comme le cube de la distance de Venus au centre du Soleil est au cube de la distance de la Lune au centre de la Terre (prenant la distance de Venus au Soleil 257 fois plus grande que celle de la Lune à la Terre,) & aussi en raison réciproque du quarré du tems périodique de Vénus autour du Soleil, au quarré du tems périodique de la Lune autour de la Terre.

Cette opération faite, en supposant toujours que le Soleil est à la Terre en grosseur comme un million à l'unité, & en comptant rondement, vous trouverez que le Soleil, plus gros que la Terre un million de fois, n'a que 250000 fois ou environ plus de matiére.

Celà supposé, je veux savoir quelle proportion se trouve entre la force de la gravitation à la surface du Soleil, & cette même force à la surface de la Terre; je veux savoir en un mot combien pese sur le Soleil ce qui pese ici une livre.

Pour y parvenir, je dis: La force de cette gravitation dépend directement de la densité des Globes attirans, & de la distance du centre de ces Globes aux

chés qu'il rendît faciles des connoissances qu'ils auroient voulu conserver pour eux seuls, & cacher aux autres hommes sous d'épaisses ombres. Un Régent de Collége & un Professeur d'Université ne pourront plus dire avec un air fastueux, nous pesons les Etoiles de notre Cabinet ; quelle force de génie ne faut-il pas pour cela? Aujourd'hui le Public est en droit de leur dire: „Ne vantez plus tant vos rares connoissan-„ces, nous savons comment il faut s'y pren-„dre pour cela ; nous connoissons ces fa-„meux Calculs de Newton, & pour peser les „Etoiles, comme vous, il ne nous faut que „du tems & du papier. Une chose qui „dépend uniquement du Calcul est à la por-„tée

Corps pesants sur ces Globes: or les Corps pesants se trouvant à la superficie du Globe, leur distance est précisément le rayon du Globe; mais le rayon du Globe de la Terre est à celui du Soleil comme 1 est à 100; & la densité respective de la Terre est à celle du Soleil comme 4 est à 1. Dites donc: comme 100, rayon du Soleil multiplié par un, est à 4, densité de la Terre multipliée par 1: ainsi est la pesanteur des Corps sur la surface du Soleil à la pesanteur des mêmes corps sur la surface de la Terre: ce rapport de 100 à 4 réduit aux plus pétits termes, est comme 25 à 1; donc une livre pese 25 livres sur la surface du Soleil, ce que je cherchois.

„tête de tout homme qui a assez de génie „pour faire quelque progrès dans l'Algèbre „& dans la Géométrie". Avant Newton un Philosophe qui eût voulu entreprendre de peser la masse de la Lune, ou celle de Saturne, & qui en eût connu le véritable poids, auroit du être regardé comme un mortel qui participoit aux connoissances de la Divinité: mais depuis que l'illustre Anglois a donné les règles qui l'ont conduit, il ne faut plus être qu'homme pour le suivre.

Le vingt-troisième Chapitre du Livre de Mr. de Voltaire qui contient la Théorie de notre Monde Planétaire est un Morceau magnifique, & qui seul peut illustrer un Savant.

J'ai supposé ici les densités respectives de la Terre & du Soleil comme 4 & 1: mais ce n'est pas tout-à-fait 4; aussi la pesanteur des Corps sur la surface du Soleil est à celle des Corps sur la Terre environ comme 27 & non pas comme 25 à 1.

On ne peut avoir les mêmes notions de toutes les Planetes, car celles qui n'ont point de Lunes, point de Satellites, manquant de Planetes de comparaison, ne peuvent être soumises à nos recherches; ainsi nous ne savons point le rapport de gravitation qui est entre Mercure, Mars, Venus & nous: mais nous savons celui des autres Planetes. *Elémens de la Philosophie de Newton*, &c. Chap. XXII, p. 278, & suiv.

Savant. Que les ennemis de cet illustre Auteur disent ce qu'ils voudront, qu'ils se tourmentent pour diminuer, s'il leur est possible, sa réputation, on ne peut traiter des matiéres très-abstraites avec plus de clarté & de précision. Cet ingénieux Ecrivain a fait dans ce Chapitre une digression très-savante & très-curieuse sur la Période de 1944000 ans nouvellement découverte. Si ce Chapitre étoit moins grand, je me ferois un vrai plaisir de le rapporter en entier au bas de la page: mais comme il excède de beaucoup la longueur ordinaire des passages que je suis accoutumé de rapporter, je vous exhorte de le lire avec attention, il le mérite à tous égards.

Mr. de Voltaire aux questions Physiques qu'il traite en amene quelques-unes qui ont beaucoup de rapport à la Métaphysique, quoiqu'elles soient pourtant de la compétence du Physicien; elles sont intéressantes & donnent un nouvel agrément à son Livre. En voici une qui m'a paru des plus curieuses & des plus remarquables.

„L'Ame, *dit-il* [8], ne considére pas si „telle partie va se peindre au bas de l'œil; „elle ne rapporte rien à des lignes qu'elle ne „voit

[8] *Idem*, ibid. Chap. VI. p. 79, & suiv.

„voit point. L'œil se baisse seulement, pour „voir ce qui est près de la Terre, & se re„leve pour voir ce qui est au-dessus de la „Terre.

„Tout cela ne pouvoit être éclairci, & „mis hors de toute contestation, que par „quelqu'Aveugle-né, à qui on auroit donné „le sens de la vûe. Car si cet Aveugle, au „moment qu'il eût ouvert les yeux, eût jugé „des distances, des grandeurs & des situa„tions, il eût été vrai que les Angles opti„ques, formés tout d'un coup dans sa *rétine*, „eussent été les causes immédiates de ses „sentimens. Aussi le Docteur Barclay assû„roit aprés Mr. Locke, (& allant même en „cela plus loin que Locke), que ni situation, „ni grandeur, ni distance, ni figure, ne seroit „aucunement discernée par cet Aveugle, „dont les yeux recevroient tout d'un coup la „lumiére.

„Mais où trouver l'Aveugle, dont dépen„doit la décision indubitable de cette ques„tion? Enfin en 1729. Mr. Chiselden, un „de ces fameux Chirurgiens, qui joignent „l'addresse de la main aux plus grandes lu„miéres de l'esprit, ayant imaginé qu'on „pouvoit donner la vûe à un Aveugle-né, „en lui abbaissant ce qu'on appelle des cata„ractes, qu'il soupçonnoit formées dans ses

„yeux,

„yeux, presqu'au moment de sa naissance, „il proposa l'opération. L'Aveugle eut de „la peine à y consentir. Il ne concevoit pas „trop, que le sens de la vûe pût beaucoup „augmenter les plaisirs. Sans l'envie qu'on „lui inspira d'apprendre à lire & à écrire, il „n'eût point desiré de voir. Il vérifioit par „cette indifférence, qu'*il est impossible d'être* „*malheureux, par la privation des biens dont* „*on n'a pas d'idée* : vèrité bien importante. „Quoi qu'il en soit, l'opération fut faite & „réussit. Ce jeune homme d'environ qua- „torze ans, vit la lumiére pour la premiére „fois. Son expérience confirma tout ce que „Locke & Barclay avoient si bien prévu. Il „ne distingua de long-tems ni grandeur, ni „distance, ni situation, ni même figure. Un „objet d'un pouce, mis devant son œil & qui „lui cachoit une maison, lui paroissoit aussi „grand que la maison. Tout ce qu'il „voyoit, lui sembloit d'abord être sur ses „yeux, & les toucher comme les objets du „tact touchent la peau. Il ne pouvoit dis- „tinguer ce qu'il avoit jugé rond à l'aide de „ses mains, d'avec ce qu'il avoit jugé angu- „laire, ni discerner avec ses yeux, si ce que „ses mains avoient senti être en haut ou en „bas, étoit en effet en haut ou en bas. Il „étoit si loin de connoître les grandeurs,

„qu'a-

„qu'après avoir enfin conçu par la vûe, que „sa maison étoit plus grande que sa cham„bre, il ne concevoit pas comment la vûe „pouvoit donner cette idée. Ce ne fut „qu'au bout de deux mois d'expérience qu'il „put appercevoir que les Tableaux repré„sentoient des Corps solides: & lorsqu'a„près ce long tâtonnement d'un sens nou„veau en lui, il eut senti que des corps & „non des surfaces seules, étoient peints dans „les Tableaux; il y porta la main, & fut „étonné de ne point trouver avec ses mains „ces Corps solides, dont il commençoit à „appercevoir les représentations. Il deman„doit quel étoit le trompeur, du sens du „toucher, ou du sens de la vûe?

„Ce fut donc une décision irrévocable, „que la maniére dont nous voyons les cho„ses, n'est point du tout la suite immédiate „des angles formés dans nos yeux; car ces „angles Mathématiques étoient dans les „yeux de cet homme comme dans les nôtres, „& ne lui servoient de rien sans les secours „de l'expérience & des autres sens",

Parmi les Observations que Mr. de Voltaire fait sur les principales matiéres qui concernent la Lumiére, il y en a plusieurs, qui expliquent le Méchanisme de l'Arc-en-Ciel, & qui prouvent, ainsi que l'a démontré

Newton,

Newton, que ce Météore est une suite nécessaire des loix de la réfrangibilité. Le Chapi-

9 Le célébre *Antonio de Dominis*, Archevêque de Spalatro en Dalmatie, chassé de son Evêché par l'Inquisition, écrivit vers l'an 1590. son petit Traité *De radiis Lucis & de Iride*, qui ne fut imprimé à Venise que vingt ans après. Il fut le premier qui fit voir que les rayons du Soleil réfléchis de l'intérieur même des goutes de pluie, formoient cette peinture qui paroît en Arc, & qui sembloit un Miracle inexplicable; il rendit le Miracle naturel, ou plutôt il l'expliqua par de nouveaux prodiges de la Nature.

Sa découverte étoit d'autant plus singuliére, qu'il n'avoit d'ailleurs que des notions très-fausses de la maniére dont se fait la vision. Il assûre dans son Livre, que les images des objets sont dans la prunelle, & qu'il ne se fait point de réfraction dans nos yeux; chose assez singuliére pour un bon Philosophe! Il avoit découvert les réfractions, alors inconnues, dans les goutes de l'Arc-en-Ciel, & il nioit celles qui se font dans les humeurs de l'œil, qui commençoient à être démontrées; mais laissons ses erreurs pour examiner la vérité qu'il a trouvée.

Il vit avec une sagacité alors bien peu commune, que chaque rangée, chaque bande de goutes de pluie qui forme l'Arc-en-Ciel, devoit renvoyer des rayons de lumiére sous différens angles: il vit que la différence de ces angles devoit faire celle des couleurs: il sut mesurer la grandeur de ces angles: il prit une Boule d'un Crystal bien transparent, qu'il remplit d'eau; il la

Chapitre 9 où elles sont n'est pas un des moins intéressans de son Ouvrage. . . . . .

Aprés

suspendit à une certaine hauteur exposée aux rayons du Soleil.

Descartes qui a suivi *Antonio de Dominis*, qui l'a rectifié & surpassé en quelque chose, & qui peut-être auroit du le citer, fit aussi la même expérience. Quand cette Boule est suspendue à telle hauteur que le rayon de lumiére, qui donne du Soleil sur la Boule, fait ainsi avec le rayon allant de la Boule à l'œil, un angle de quarante-deux degrez deux ou trois minutes, cette Boule donne toujours une couleur rouge.

Quand cette Boule est suspendue un peu plus bas, & que ses angles sont plus petits, les autres couleurs de l'Arc-en Ciel paroissent successivement, de façon que le plus grand Angle, en ce cas, fait le Rouge, & que le plus petit angle de 40 degrez, 17 Minutes, forme le Violet. C'est-là le fondement de la connoissance de l'Arc-en-Ciel; mais ce n'en est encore que le fondement.

La réfrangibilité seule rend raison de ce Phénomene si ordinaire, si peu connu, & dont très-peu de Commençans ont une idée nette; tâchons de rendre la chose sensible à tout le monde. Suspendons une Boule de crystal pleine d'eau, exposée au Soleil : plaçons-nous entre le Soleil & elle; pourquoi cette Boule m'envoye-t-elle des couleurs ? & pourquoi certaines couleurs ? Des masses de lumiére, des millions de faisceaux, tombent du Soleil sur cette Boule : dans chacun de ces faisceaux il y a des traits primitifs, des

Après avoir donné à l'Ouvrage de Mr. de Voltaire les louanges qu'il mérite, je dirai

rayons homogènes, plusieurs rouges, plusieurs jaunes, plusieurs verds, &c. tous se brisent à leur incidence dans la Boule, chacun d'eux se brise différemment & selon l'espèce dont il est, & selon l'endroit dans lequel entre.

Vous savez déja que les rayons rouges sont les moins réfrangibles; les rayons rouges d'un certain faisceau déterminé iront donc se réunir dans un certain point déterminé au fond de la Boule, tandis que les rayons bleus & pourpres du même faisceau iront ailleurs. Ces rayons rouges sortiront aussi de la Boule en un endroit, & les verds, les bleus, les pourpres en un autre endroit. Ce n'est pas assez: il faut examiner les points où tombent ces rayons rouges en entrant dans cette Boule & en sortant pour venir à votre l'œil.

Pour donner à ceci tout le degré de clarté nécessaire, concevons cette Boule telle qu'elle est en effet, un assemblage d'une infinité de surfaces planes; car le cercle étant composé d'une infinité de courbes, la Boule n'est qu'une infinité de surfaces.

Des rayons rouges A, B, C, viennent parallèles du Soleil sur ces trois petites surfaces. N'est-il pas vrai que chacun se brise selon son degré d'incidence? N'est-il pas manifeste que le rayon rouge A, tombe pus obliquement sur la petite surface, que le rayon rouge B, ne tombe sur la sienne? Ainsi tous deux viennent au point R, par différens chemins.

dirai naturellement que j'ai cru y appercevoir quelques légers défauts. Le premier, c'est

Le rayon rouge C, tombant sur sa petite surface encore moins obliquement, se rompt bien moins, & arrive aussi au point R, en ne se brisant que très-peu.

J'ai donc déja trois rayons rouges, c'est-à-dire, trois faisceaux de rayons rouges, qui aboutissent au même point R.

A ce point R, chacun fait un angle de réflexion égal à son angle d'incidence, chacun se brise à son émergence de la Boule, en s'éloignant de la perpendiculaire de la nouvelle petite surface qu il rencontre, de même que chacun s'est rompu à son incidence en s'approchant de sa perpendicule; donc tous reviennent parallèles; donc tous entrent dans l'œil, selon l'ouverture de l'angle propre aux rayons rouges,

S'il y a une quantité suffisante de ces traits homogènes rouges pour ébranler le nerf optique, il est incontestable que vous ne devez avoir que la sensation du Rouge.

Ce sont ces rayons A, B, C, qu'on nomme rayons visibles, rayons efficaces de cette goute; car chaque goute à ses rayons visibles.

Il y a des milliers d'autres rayons rouges, qui, venant sur d'autres petites surfaces de la Boule, plus haut & plus bas, n'aboutissent point en R, ou qui, tombés en ces mêmes surfaces à une autre obliquité, n'aboutissent point non plus en R; ceux-là sont perdus pour vous, ils viendront à un autre œil placé plus haut, ou plus bas,

c'est qu'il me paroît que le Titre du Livre est fautif : *Elémens de la Philosophie de Newton*

Des milliers de rayons orangés, verds, bleus, violets, sont venus à la vérité avec les rouges visibles sur ces surfaces A, B, C : mais vous ne pourrez les recevoir. Vous en savez la raison, c'est qu'ils sont tous plus réfrangibles que les rouges ; c'est qu'en entrant tous au même point, chacun prend dans la Boule un chemin différent ; tous rompus davantage, ils viennent au-dessous du point R, ils se rompent aussi plus que les rouges en sortant de la Boule. Ce même pouvoir qui les approchoit plus du perpendicule de chaque surface dans l'intérieur de la Boule, les en écarte donc davantage à leur retour dans l'air ; ils reviennent donc tous au-dessous de votre œil : mais baissez la Boule, vous rendez l'angle plus petit. Que cet Angle soit de quarante degrez environ dix-sept minutes, vous ne recevez que les objets violets.

Il n'y a personne qui sur principe ne conçoive très aisément l'artifice de l'Arc-en-Ciel ; imaginez plusieurs rangées, plusieurs bandes de goutes de pluye, chaque goute fait précisément le même effet que cette Boule.

Jettez les yeux sur cet Arcs &, pour éviter la confusion, ne considérez que trois rangées de goutes de pluye, trois bandes colorées.

Il est visible que l'angle P, O, L, est plus petit que l'Angle V, O, L ; & que l'Angle R, O, L, est le plus grand des trois. Ce plus grand Angle des trois est donc celui des rayons primitifs rouges : cet autre mitoyen est celui des primitifs verds ; ce plus petit P, O,

ton mis à la portée de tout le monde. Il faut que Mr. de Voltaire ait une bonne opinion de

L, est celui des primitifs pourpres. Donc vous devez voir l'Iris rouge dans son bord extérieur, verte dans son milieu, pourpre & violette dans sa bande intérieure. Remarquez seulement que la dernière couche violette est toujours teinte de la couleur blanchâtre de la nuée dans laquelle elle se perd.

Vous concevez donc aisément que vous ne voyez ces goutes que sous les rayons efficaces parvenus à vos yeux après une réflexion & deux réfractions, & parvenus sous des angles déterminés. Que votre œil change de place, qu'au lieu d'être en O il soit en T; ce ne sont plus les mêmes rayons que vous voyez: la bande qui vous donnoit du Rouge vous donne alors de l'Orangé, ou du Verd, ainsi du reste; & à chaque mouvement de tête vous voyez une Iris nouvelle.

Ce premier Arc-en-Ciel bien conçu, vous aurez aisément l'intelligence du second que l'on voit d'ordinaire qui embrasse ce premier, & qu'on appelle le faux Arc-en-Ciel; parce que ses couleurs sont moins vives, & qu'elles sont dans un ordre renversé.

Pour que vous puissiez voir deux Arcs-en-Ciel, il suffit que la nuée soit assez étendue & assez épaisse. Cet Arc qui se peint sur le premier & qui l'embrasse, est formé de même par des rayons que le Soleil darde dans ces goutes de pluye, qui s'y rompent, qui s'y réfléchissent de façon, que chaque rangée des goutes vous envoye aussi des rayons primitifs; cette goute un rayon rouge, cette autre goute un rayon violet.

de la sagacité & de la pénétration de l'esprit des hommes qui passent même pour les plus simples

Mais tout se fait dans ce grand Arc d'une maniére opposée à ce qui se passe dans le petit; pourquoi cela? C'est que votre œil qui reçoit les rayons efficaces du petit Arc venus du Soleil dans la partie supérieure des goutes, reçoit au contraire les rayons du grand Arc venus par la partie basse des goutes.

Vous appercevez que les goutes d'eau du petit Arc reçoivent les rayons du Soleil par la partie supèrieure, par le haut de chaque goute; les goutes du grand Arc-en-Ciel au contraire reçoivent les rayons qui parviennent par leur partie basse. Rien ne vous sera, je crois, plus facile que de concevoir comment les rayons se réfléchissent deux fois dans les goutes de ce grand Arc-en-Ciel, & comment ces rayons deux fois réfractés, & deux fois réfléchis, vous donnent une Iris dans un ordre opposé à la premiére, & plus affoiblie de couleur. Vous venez de voir que les rayons entrent ainsi dans la petite partie basse des goutes d'eau de cette Iris extérieure.

Une Masse de rayons se présente à la surface de la goute en G; là une partie de ces rayons se réfracte en dedans, & une autre s'éparpille en dehors; voilà déja une perte de rayons pour l'œil. La partie réfractée parvient en H; une moitié de cette partie s'échappe dans l'air en sortant de la goute, & est encore perdue pour vous. Le peu qui s'est conservé dans la goute, s'en va en K; là une partie s'echappe encore; troisiéme diminution. Ce qui en est resté en K s'en va en M,

ſimples & les plus bornés, s'il a cru que ſon Livre étoit à la portée *de tout le monde*; car qui

& à cette émergence en M, une partie s'éparpille encore: quatrième diminution; & ce qui en reſte parvient enfin dans la ligne M, N. Voilà donc dans cette goute autant de réfractions que dans les goutes du petit Arc: mais il y a comme vous voyez deux réflexions au lieu d'une dans ce grand Arc. Il ſe perd donc le double de la lumiére dans ce grand Arc où la lumiére ſe réfléchit deux fois; & il s'en perd la moitié moins dans le petit Arc intérieur, où les goutes n'éprouvent qu'une réflexion. Il eſt donc démontré que l'Arc-en Ciel extérieur doit toujours être de moitié plus foible en couleur que le petit Arc intérieur. Il eſt auſſi démontré par ce double chemin que font les rayons, qu'ils doivent parvenir à vos yeux dans un ſens oppoſé à celui du premier Arc, car vôtre œil eſt placé en O.

Dans cette place O, il reçoit les rayons les moins réfrangibles de la premiére bande extérieure du petit Arc, & il doit recevoir les plus réfrangibles de la premiére bande extérieure de ce ſecond Arc; ces plus réfrangibles ſont les violets. Voici donc les deux Arcs-en-Ciel ici dans leur ordre, en ne mettant que trois couleurs pour éviter la confuſion.

Il ne reſte plus qu'à voir pourquoi ces couleurs ſont toujours apperçues ſous une figure circulaire. Conſidérez cette ligne O, Z, qui paſſe par vôtre œil. Soient conçues ſe mouvoir ces deux Boules toujours à égale diſtance de votre œil, elles décriront des baſes de cônes dont la pointe ſera toujours dans votre œil.

qui dit *tout le monde* n'excepte personne. Or je suis persuadé qu'il n'y a pas peut-être trois mille personnes en France qui soient en état de pouvoir retirer quelque fruit de la lecture de son Livre ; encore parmi ces trois mille s'en trouvera-t-il bien qui n'y entendront rien dans plusieurs endroits. Il faut être absolument Géometre passable, pour s'en pouvoir servir utilement, sans cela dès le premier Chapitre on commence à ne plus comprendre l'Auteur. Je suis fermement

Concevez que le rayon de cette goute d'eau R, venant à votre œil O, tourne autour de cette ligne O, Z, comme autour d'un axe, faisant toujours, par exemple, un Angle avec votre œil de 42 degrez deux minutes ; il est clair que cette goute décrira un cercle qui vous paroîtra rouge. Que cette autre goute V soit conçue tourner de même, faisant toujours un autre Angle de 40 degres 17 min. elle formera un cercle violet ; toutes les goutes qui seront dans ce plan formeront donc un cercle violet, & les goutes qui sont dans le plan de la goute R feront un cercle rouge. Vous verrez donc cette Iris comme un cercle, mais vous ne voyez pas tout un cercle ; parce que la Terre le coupe, vous ne voyez qu'un Arc, une portion de cercle.

La plûpart de ces vérités ne purent encore être apperçues ni par *Antonio de Dominis*, ni par Descartes : ils ne pouvoient savoir pourquoi ces différens Angles donnoient différentes couleurs : mais c'étoit beaucoup

ment persuadé que ce que je dis n'est point outré, & je crois en trouver un preuve évidente dans la Démonstration que donne Mr. de Voltaire pour prouver que, la Lumiére employe sept à huit minutes dans le chemin qu'elle fait du Soleil à la Terre.

„On observe, *dit-il* [10], de la Terre en C, „ce Satellite de Jupiter, qui s'éclipse régu„liérement une fois en 42 heures & demie. „Si la Terre étoit immobile, l'Observateur „en C, verroit en trente fois quarante deux „heures

d'avoir trouvé l'Art. Les finesses de l'Art sont rarement dues aux premiers Inventeurs. Ne pouvant donc deviner que les couleurs dépendoient de la réfrangibilité des rayons; que chaque rayon contenoit en soi une couleur primitive; que la différente attraction de ces rayons faisoit leur réfrangibilité, & opéroit ces écartemens qui font les différens Angles; Descartes s'abandonna à son Esprit d'invention pour expliquer les couleurs de l'Arc-en-Ciel. Il y employa le *tournoyement* imaginaire de ces globules & cette *tendance au tournoyement*; preuve de génie, mais preuve d'erreur. C'est ainsi que pour expliquer la *Systole* & la *Diastole* du cœur, il imagina un mouvement & une conformation dans ce viscère, dont tous les Anatomistes ont reconnu la fausseté. Descartes auroit été le plus grand Philosophe de la Terre, s'il eût moins inventé. *Elémens de la Philosophie de Newton*, Chap. XI. p. 144, & suiv.

10 *Idem*, ibid. Chap. I. p. 20, & suiv.

„heures & demie, trente émerſions de ce Satellite: mais au bout de ce tems, la Terre „ſe trouve en D. Alors l'Obſervateur ne „voit plus cette émerſion préciſément au „bout de trente fois quarante-deux heures „& demie; mais il faut ajouter le tems que „la Lumiére met à ſe mouvoir de C en D, „& ce tems eſt ſenſiblement conſidérable. „Mais cet eſpace C, D, eſt encore moins „grand que l'eſpace G, H; car C, D, eſt „corde du Cercle, & G, H, eſt le diametre „du Cercle. Ce Cercle eſt le grand Orbe „que décrit la Terre, le Soleil eſt au milieu; „la Lumiére en venant du Satellite de Jupiter, traverſe C, D, en dix minutes, & G, „H, en 15 ou 16 minutes. Le Soleil eſt „entre G, & H; donc la Lumiére vient du „Soleil en 7 ou 8 minutes".

Combien peu y a-t-il, je ne dis pas de Femmes, de Petit-Maîtres, de Courtiſans, d'Officiers; mais de Magiſtrats, d'Avocats, qui ſoient en état de comprendre cette Démonſtration? On peut être à coup ſûr bon Juge, bon Théologien, & bon Juriſconſulte ſans y rien entendre; il faut avoir pour le moins une connoiſſance médiocre des Mathématiques. Or c'eſt ſuppoſer une choſe trés-fauſſe que de prétendre que tout *le monde eſt Mathématicien*; à peine au contraire

traire parmi quarante mille personnes s'en trouve-t-il une. Je joindrai ici une seconde preuve à la premiére que je viens de rapporter; je la tire du Chapitre XX. où Mr. de Voltaire soutient avec raison, que les découvertes de Kepler, qui s'accordent avec les preuves de la Gravitation & les loix selon lesquelles Mr. Newton montre qu'elle agit, servent à démontrer que c'est la Terre qui tourne autour du Soleil. „Voilà donc, „*dit Mr. de Voltaire* [11], cette loi de la Gravitation en raison du quarré des distan„ces, démontrée.

„ 1. Par l'Orbite que décrit la Lune, & „par son éloignement de la Terre, son „centre:

„ 2. Par le chemin de chaque Planete „autour du Soleil dans une Ellipse;

„ 3. Par la comparaison des distances & „des révolutions de toutes les Planetes au„tour de leur centre commun.

„Il ne sera pas inutile de remarquer que „cette même Règle de Kepler, qui sert à „confirmer la découverte de Newton touchant la Gravitation, confirme aussi le Sys„tême de Copernic sur le mouvement de la „Terre. On peut dire que Kepler par cette „seule

11 *Idem*, ibid. Chap. XX. p. 256. & suiv.

„ſeule Règle a démontré ce qu'on avoit trou-
„vé avant lui, & a ouvert le chemin aux
„vérités qu'on devoit découvrir un jour.
„Car d'un côté il eſt démontré que ſi la loi
„des forces centripètes n'avoit pas lieu, la
„Règle de Kepler ſeroit impoſſible; de l'au-
„tre, il eſt démontré que ſuivant cette même
„Règle, ſi le Soleil tournoit autour de la
„Terre, il faudroit dire: Comme la révolu-
„tion de la Lune autour de la Terre en un
„mois, eſt à la révolution prétendue du
„Soleil autour de la Terre en un an, ainſi
„la racine quarrée du cube de la diſtance de
„la Lune à la Terre, eſt à la racine quarrée
„du cube de la diſtance du Soleil à la Terre.
„Par ce calcul on trouveroit que le Soleil
„n'eſt qu'à 510000. lieues de nous: mais il
„eſt prouvé qu'il en eſt au moins à environ
„30 millions de lieues; ainſi donc le mou-
„vement de la Terre a été démontré en ri-
„gueur par Kepler".

Si cela eſt *à la portée de tout le monde*, il faut que les hommes de ce Siècle reçoivent en naiſſant la Science infuſe.

Paſſons à un autre ſujet de critique. „La
„lumiére, *dit Mr. de Voltaire* [12], eſt celui
„de tous les corps dont la nature intime eſt
„le

[12] *Idem*, ibid. Avant-Propos, p. 11. ligne derniére.

„le plus développée". Je crois que cet ingénieux Auteur eſt le ſeul entre les Modernes qui oſe ſoutenir ce ſentiment. Dire que la nature intime d'une choſe eſt développée, c'eſt prétendre en connoître ſi parfaitement l'eſſence, & par conſéquent toutes les propriétés, que cette choſe n'ait d'autres qualités que celles que nous lui attribuons, & qui découlent par une ſuite néceſſaire de ſon eſſence. Je connois, par exemple, la nature intime d'un Triangle, parce que j'en connois toutes les proprietés eſſentielles, & qu'il ne peut en avoir d'autres que celles que je lui connois: mais il en eſt de la Lumiére comme de la Matiére, c'eſt en vain que nous prétendons connoître ſon eſſence intime. La Nature ne ſe manifeſte à nous que par des ſenſations; les réflexions qu'elles occaſionnent dans notre eſprit ne pourront nous conduire qu'à découvrir certains rapports produits par ces mêmes ſenſations. Nous connoiſſons pluſieurs propriétés eſſentielles de la Lumiére, ainſi que nous en connoiſſons pluſieurs de la Matiére, comme d'être étendue, impénétrable, diviſible, indifférente pour le repos ou pour le mouvement; les notions que nous avons de la Lumiére ſont-elles plus propres à nous inſtruire de *ſa nature intime* que celles que

nous

nous avons de la Matiére? Je suis assûré du contraire; & dès que l'on convient que l'on ne sauroit dire qu'on connoît la nature intime de la Matiére, quoiqu'on en sache certaines proprietés essentielles, il faut aussi avouer que nous sommes dans la même ignorance à l'égard de la *nature intime de la Lumiére*, dont nous avons cependant découvert certains attributs qui lui sont essentiels, mais que pourtant on ne sauroit assûrer constituer eux seuls son essence, & par conséquent *sa nature intime*, que nous ne développerons peut-être jamais. Il semble même que Mr. de Voltaire n'a pas osé définir proprement ce que c'est que la Lumiére; & sans doute il auroit pu le faire facilement s'il avoit connu *sa nature intime*. Il demande à la pag. 24, Qu'est-ce donc enfin que la Lumiére? *c'est le Feu lui-même*, dit-il. Cette définition satisfait-elle? En connoissons-nous mieux par-là la nature de la Lumiére

13 Varias Ignis proprietates novimus, multa tamen circa hunc nos latent.

Hypotheses non fingam, ex Experimentis raciocinaturus sum, & quod nondum plenissimè notum est innotum relinquam.

Lumiére? Supposez que la Lumiére ne soit que la matiére du Feu plus fine, moins réunie, du moins auroit-il fallu montrer quelle est la nature du Feu: mais de l'aveu des plus grands Philosophes *l'essence intime de ces Elémens*, ou, si Mr. de Voltaire aime mieux, *de la Lumiére*, ne nous est point connue.

Citons un illustre Philosophe Newtoniste pour autoriser cette opinion, dont la doctrine ne sera point suspecte à Mr. de Voltaire. Mr. s'Gravesande avoue que nous ne connoissons point la nature du Feu. Voici les termes dont il se sert: „Nous avons „plusieurs notions distinctes de certaines „propriétés du Feu: mais il y en a plusieurs „dont nous n'avons aucune connoissance; „*Varias Ignis proprietates novimus, multa „tamen circa hunc nos latent*". Après cet aveu modeste & véritable, Mr. s'Gravesande [13] examine quelles sont les proprietés du Feu

Ignis corpora quantumvis densa & dura facillimè penetrat. Nullum enim novimus corpus quod admoto igne non in omnibus punctis calefiat.

Ignis celerrime movetur; constat hoc ex Observationibus Astronomicis.

Feu qui nous ſont connues. Il cite celles de pénétrer dans tous les corps, quelque denſes & quelque durs qu'ils ſoient; de ſe mouvoir avec beaucoup de rapidité; de ſe joindre aux corps; & d'être attiré par eux à une certaine diſtance. A ces premiéres obſervations il en ajoute une autre, c'eſt que tous les corps contiennent en eux des parties du Feu, puiſqu'ils s'échauffent & s'embraſent même lorſqu'ils ſont violemment agités & frotés les uns contre les autres. Il me paroît que Mr. s'Graveſande, qui avoue ignorer *la nature intime du Feu*, inſtruit cependant mieux ſes Lecteurs de ſes propriétés eſſentielles, que Mr. de Voltaire qui croit la connoître & qui n'en dit rien ou du moins très-peu de choſe.

Un autre défaut que je condamne dans l'Ouvrage de Mr. de Voltaire, c'eſt qu'il fait quelquefois mention de certaines choſes dont

Ignis ſeſe corporibus jungit. Nam quando igni admoventur, ut jam dictum, incaleſcunt: *in hoc etiam caſu expanduntur;* quæ expanſio etiam obſervatur in corporibus quorum partes non cohærent, in quo caſu *elaſticitatem, ſæpe perquàm magnam acquirunt*, ut illud obſervatur in Aëre & Vaporibus.

Ignem à corporibus ad certam ab his diſtantiam attrahi, in Parte ſequenti patebit.

dont la connoiſſance eſt peu utile, & qu'il en oublie de beaucoup plus eſſentielles. En parlant de *l'iris* qui eſt ſous la *cornée*, il dit [14], „que c'eſt cette *iris*, membrane co„lorée par elle-même; qui tantôt brune, „tantôt bleue, rend les yeux bleus ou noirs". Cette remarque eſt peu inſtructive & peu importante pour un Phyſicien, eu égard à bien d'autres qu'auroit pu faire Mr. de Voltaire: Il me paroît qu'il devoit indiquer le principal uſage de *l'iris*, qui eſt celui de réflechir, ou de ſuffoquer les rayons, qui paſſant ou tombant trop obliquement ſur les extrémités de la *cornée* tranſparente, & pénétrant juſqu'à la *rétine* ne pourroient s'y réunir au même point où les autres rayons de l'objet ſe réuniſſent; parce que les premiers ne ſouffriroient point une aſſez grande réfraction, ſeroient moins convergens, & par-là cauſeroient de la confuſion à la vûe.

Les

Si corpora quæcunque juxta mutuo violento motu agitentur, ex attritu incaleſcunt, & quidem magnopere, quod Ignis præſentiam indicat, id eſt *omnia Corpora Ignem continere;* ex attritu enim Ignis quidem moveri, à corpore ſeparari, minimè vero generari poteſt. *Phyſices Elementa Mathematica, Experimentis confirmata.* Lib. III. Part. I. Cap. I. Tom. II. p. 1. *Auctore Guillelmo Jacobo s'Graveſande, &c.*

14 Elémens de la Philoſophie, &c. Chap. IV. p. 59.

Les rayons donc qui viennent trop obliquement, & qui tombent ſur *l'iris*, ſe réfléchiſſent ſur elle, & reſſortent de l'œil, ou y ſont abſorbés par la matiére noire que l'on trouve entre elle & le corps vitré ; en ſorte que par ce moyen il ne tombe ſur la *retine* que les rayons qui étant entrés par la *cornée*, ou la prunelle, peuvent par leurs différentes réfractions ſe réunir en un point ſur la rétine, les autres par le moyen de *l'iris* ou de la matiére noire qui eſt au-deſſous entre elle & le corps vitré étant interceptés dans leur paſſage. Je pourrois encore citer pluſieurs uſages de *l'iris*. mais je paſſe à une remarque qui me paroît plus eſſentielle.

Il ſemble que Mr. de Voltaire ait pris à tâche de parler non-ſeulement avec une hauteur infinie, mais avec un mépris outrageant des plus grands Hommes qu'ait produit la Nature. Les Modernes ne trouvent pas plus d'indulgence auprès de lui que les Anciens. Je ne condamnerois point cet ingénieux Ecrivain d'avoir relevé quelques fautes commiſes par les Auteurs les plus illuſtres : la

[15] *Elémens de la Philoſophie de Newton*, par Mr. de Voltaire, Chap. I. p. 18.

[16] Le Pere Mallebranche, génie plus ſubtil que vrai, qui conſulta toujours ſes méditations, mais non la Na-

la vérité doit-être plus chére & plus respectable que la mémoire & la personne des Savans les plus renommés : mais en critiquant leurs défauts, & en blâmant leurs erreurs, on ne sauroit employer des termes trop mesurés; la hauteur & le mépris n'ont jamais bonne grace, lorsqu'on parle de certaines gens qui ont mérité l'estime du Public, & qui sont encore regardés actuellement comme des Personnages qui par leurs rares productions font honneur à l'Humanité. On est fâché, par exemple, & j'ose dire indigné d'entendre assûrer que Descartes ne savoit pas grand' chose; cette décision porte avec elle un certain air d'orgueil qui révolte le Public. Mr. de Voltaire eût beaucoup mieux fait de ne pas dire en parlant de cet illustre Philosophe, le destructeur des Chiméres Scholastiques : „Il faut [15] avouer „que tout grand génie qu'il étoit, il savoit „encore peu de chose en vraie Philosophie.

On peut louer les nouvelles découvertes sans mépriser un des plus illustres Génies qu'il y ait eu. Mallebranche [16] a eu le même

ture, adopta sans preuve les trois Elémens de Descartes : mais il changea beaucoup de choses à ce Château enchanté. Il imagina sans autre preuve une autre explication de la Lumiére, *Idem*, ibid. p. 23.

même fort que Descartes. Kirker [17] & tous les Savans qui vivoient de son tems n'ont pas été mieux traités. Albert le Grand [18] n'a obtenu ce titre, que parce que les hommes de son Siècle étoient bien petits. Les Anciens n'avoient pas le Sens-Commun sur ce qui concerne la Physique. Lucrèce ne débite au nom d'Epicure que des absurdités [19]. Sans vouloir, *Monsieur*, redire ici les obligations que Newton a au Systême d'Epicure, je me contenterai de vous prier de jetter les yeux sur la Septième Lettre que j'ai

17 J'avois toujours entendu dire, que c'étoit dans Kirker que Newton avoit puisé cette découverte de l'analogie de la Lumiére & du Son. Kirker en effet dans son *Ars Magna Lucis & Umbræ*, & dans d'autres Livres encore, appelle le *Son* le Singe de la *Lumiére*. Quelques personnes en inféroient, que Kirker avoit connu ces rapports: mais il est bon, de peur de méprise, de mettre ici sous les yeux ce que dit Kirker page 146 & suivantes. Ceux, *dit-il*, qui ont une voix haute & forte, tiennent de la nature de l'Ane: ils sont indiscrets & pétulants, comme on sait que sont les Anes; & cette voix ressemble à la couleur noire. Ceux dont la voix est grave d'abord, & ensuite aiguë, tiennent du Bœuf; ils sont, comme lui, tristes & colères, & leur voix répond au Bleu céleste. Il a grand soin de fortifier ces belles découvertes du témoignage d'Aristote. C'est-là tout ce que nous apprend le Pere Kirker, d'al-

j'ai eu l'honneur de vous écrire, dans laquelle je crois avoir prouvé, & prouvé évidemment, qu'indépendamment des Principes généraux, Newton a adopté plusieurs opinions sur la Lumiére, du Philosophe Grec.

Si Mr. de Voltaire avoit été moins séduit par la grande passion qu'il a pour la gloire de Newton, & par l'envie de rabaisser le Genre-Humain, pour élever ensuite des Autels au Physicien Anglois, il eût peut-être traité tous les Anciens avec moins de mépris : il eût imité un grand Philosophe; c'est

leurs l'un des plus grands Mathématiciens & des plus savans hommes de son tems; & c'est ainsi, à peu près, que tous ceux qui n'étoient que Savans, raisonnoient alors. *Idem*, ibid. p. 178, & suiv.

18 Albert qu'on a surnommé *le Grand*, parce qu'il vivoit dans un Siècle où les hommes étoient bien petits, imagina que les couleurs de l'Arc-en-Ciel venoient d'une rosée qui est entre nous & la nuée, & que ces couleurs reçues sur la nuée, nous étoient envoyées par elle. Vous remarquerez encore que cet Albert *le Grand* croyoit avec toute l'Ecole que la Lumière étoit un Accident. *Idem*, ibid. p. 143.

19 Et par toutes les absurdités qu'il débite au nom d'Epicure sur la Lumiére & sur la vision, il paroît que son Siècle, si poli d'ailleurs, étoit plongé dans une profonde ignorance en fait de Physique. *Idem*, ibid. p. 142, & suiv.

c'eſt Mr. Keill, qui, Diſciple de Newton, n'a pas cru cependant devoir injurier les autres Savans pour augmenter la gloire de ſon Maître. Il examine au contraire les différentes

(a) Philoſophorum, qui de Rebus Phyſicis ſcripſerunt, quatuor præ cæteris Genera inclaruerunt. Primum eſt eorum, qui rerum naturas per numerorum & figurarum geometricarum proprietates illuſtrarunt, dicam an occuluerunt ? quales ſcilicet fuere Pythagorici & Platonici, quippe qui Dogmata ſua temerè in profanum vulgus effundere non ſuſtinuerint, ideòque larvis & Hieroglyphis ex Geometria & Arithmetica petitis Phyſicam ſuam velarunt, nec quisquam eorum Diſcipulus, niſi poſt plures exactos probationis annos, ad veram Phyſicam atque arcanam illorum Philoſophiam perdiſcendam admiſſus fuit. Quamvis hoc modo ſua Philoſophiæ dignitas conſervata fuerit, peſſimè tamen nobis horum Philoſophorum poſteris conſultum eſt : exinde enim adeo larvata atque tenebris involuta ad noſtras pervenere manus eorum Dogmata, ut quales fuerint veræ de rebus atque rerum naturis ſententiæ, parum conſtet ; quantumvis autem obſcuram accepimus hujus Sectæ Philoſophiam, certius tamen ex ea liquet Philoſophos illos Geometriam & Arithmeticam ad ſolvenda Naturæ Phœnomena neceſſarias duxiſſe, atque in hunc finem eas adhibuiſſe.

Secunda Phyſicorum Gens à Schola Peripatetici originem duxit. Hæc Secta per Materiam & Formas, Privationes, Virtutes elementares, Qualitates occultas, Sympathias & Antipathias, Facultates, Attractiones, & id

rentes façons de philoſopher des principales Sectes, & il trouve dans toutes bien de bonnes & excellentes choſes parmi d'autres qu'il rejette. Il loue beaucoup les Platoniciens [20] &

genus alia, Phyſicam ſuam explicavit. Verum, ut opinor, hujus nominis Philoſophi non tam rerum cauſas indagaſſe viſi ſunt, quam idonea rebus impoſuiſſe nomina, atque terminos adinveniſſe, quibus actiones naturales ritè deſignare poſſumus.

Tertium Philoſophantium Genus per Experimenta procedit: atque in id ſolum incumbit, ut Corporis cujusque proprietates & actiones omnes, per Senſuum repræſentamina nobis innoteſcant. Hujus Sectæ laboribus haud exigua debet Philoſophia incrementa; plura fortaſſe exinde receptura, ſi Methodi experimentalis ſectatores nullas ſibi ipſis finxiſſent Theorias, ad quas confirmandas Experimenta ſua peſſimè detorſerunt.

Quarta denique Phyſicorum Claſſis Mechanica dici ſolet, & qui huic Sectæ nomina dant, omnia Naturæ phœnomena, per materiam & motum, partium figuram atque texturam, particulas ſubtiles atque effluviorum actiones ſe poſſe enodare putant; atque horum operationes ſecundum notas atque ſtabilitas Mechanicæ leges fieri contendunt.

Ex variis hiſce philoſophandi Methodis, uti nulla eſt in qua omnia placent, ita in omnibus quædam probare poſſumus; quocircà ut delectus habeatur oportet, ea eligendo quæ uſui maxime futura ſunt, & rationem ex hiſce omnibus compoſitam ſequendo.

& les Pythágoriciens de s'être servis de la Géométrie & de l'Algèbre, pour expliquer les Phénomênes de la Nature, & d'avoir cru que ces Sciences étoient absolument nécessaires aux Physiciens: mais il les blâme d'avoir couvert leurs sentimens d'un voile obscur, & d'avoir rendu par-là leurs opinions incompréhensibles à la plûpart des hommes. Il con-

Et primo, cum antiquis Pythagoricis & Platonicis, Geometriam & Arithmeticam, tanquam Artes ad ritè philosophandum necessarias, in auxilium accersemus, sine quibus parum admodum certi de causis naturalibus constabit. Cum enim omnis Actio Physica à motu dependeat, aut saltem non fiat absque motu, motus quantitas & proportio, corporum motorum magnitudines, figuræ, numerus, collisiones, & vires ad alia corpora movenda, investiganda erunt. Verum hæc omnia, nisi ex nota quantitatis & proportionis natura, determinari non possunt: adeoque opus erit iis Artibus, quæ harum proprietates demonstrant: & proinde Geometria & Arithmetica necessariæ ad ritè philosophandum censendæ sunt.

Secundo, cum Peripateticis non verebimur usurpare terminos Qualitatis, Facultatis, Attractionis, & similium; non quod his vocibus veram causam seu rationem physicam, & modum actionis definimus, sed quia actiones hæ possunt intendi & remitti: adeòque cum illa quantitatum proprietatè gaudeant, jure possunt earum titulis insigniri, & sub hoc nomine virium seu intensionis &

convient que cette manière de s'expliquer auroit toujours conservé une certaine dignité à la Philosophie ; mais il croit avec raison qu'il valoit mieux qu'elle en fût privée, & qu'elle devînt plus vulgaire, que d'exposer les hommes à recevoir comme des vérités des erreurs inintelligibles. I

Ce

remissionis rationes expendi possunt : v. g. possumus Gravitatem Qualitatem dicere, qua corpora omnia deorsum feruntur, sive ejus causa à virtute corporis centralis oriatur, sive sit corporibus innata, seu ab actione ætheris vi centrifuga agitati, & altiora petentis procedat ; sive demum alio quocunque producatur modo. Sic etiam Corporum conatus ad se mutuo accedendi attractiones vocabimus, qua voce non determinamus actionis istius causam, sive fiat ab actione corporum vel se mutuo petentium, vel per effluvia emissa se invicem agitantium, seu ab actione ætheris, aut aëris, aut medii cujuscunque corpora innatantia ad se invicem utcunque impellentis ; possumus, inquam, has actiones illis vocibus denotare . . . Denique Academici, cum antiquis Atomistis, & novæ Philosophiæ Sectatoribus, experiemur quæ & qualia Phœnomena per Materiam & Motum, & notas atque stabilitas Mechanicæ leges explicari possunt. *Introductio ad veram Physicam*, seu *Lectiones Physicæ habitæ in Schola* Naturalis Philosophiæ *Academicæ Oxonensis*, &c. Auctore Joanne Keilio, M. D. Astronomiæ Professore Saviliano. Oxoniæ, Edit. 3. Lect. I. p. 1. & seq.

Ce ſage Neutonien examine enſuite quel étoit la maniére de philoſopher des Péripatéticiens qui cherchoient à donner des raiſons des Cauſes phyſiques par la Matiére, la Forme, la Privation, les Vertus élémentaires, les Qualités ſecretes, les Sympathies, les Antipathies, les Facultés & les Attractions; il penſe que ces Philoſophes avoient plutôt pour but de définir les choſes par des noms qui leur fuſſent propres & qui leur convinſſent, que de découvrir les Secrets de la Nature, & de pénétrer dans ſes myſtères.

Mr. Keill vient enſuite aux Cartéſiens, qu'il loue beaucoup d'avoir cherché à faire un grand nombre d'Expériences. Il convient qu'ils ont rendu par-là des ſervices conſidérables à la Philoſophie; & il ajoute ſagement qu'ils l'euſſent ſervie encore plus utilement, s'ils avoient toujours voulu conformer leurs opinions aux Expériences, au lieu de chercher par toute ſorte de moyens à faire cadrer les Expériences à leur Syſtème.

Il eſt encore une quatrième Secte de Philoſophes, qui penſent que tous les Phénomênes de la Nature & l'arrangement de l'Univers peuvent s'expliquer par la Matiére, le Mouvement, la différente figure des parties, la texture ſubtile des petits Corpuſcules & leur écoulement; ils tâchent de faire accorder

corder toutes leurs opinions avec les loix du Méchanisme. On voit que Mr. Keill entend par ces derniers Philosophes les Gassendistes, ou les Epicuriens modernes : mais il n'adopte pas davantage leur maniére de philosopher que celle des autres Sectes. Il croit que dans toutes il y a du bon & du mauvais, & que ce que l'on peut faire de mieux, c'est de les suivre dans ce qu'elles ont de plus avantageux ; d'imiter les Pythagoriciens & les Platoniciens dans leur amour pour la Géométrie & l'Algèbre, puisque rien n'est plus nécessaire que ces Sciences pour se perfectionner dans la Physique ; d'emprunter des Péripatéticiens les termes propres & significatifs, dont ils se sont servis pour exprimer les Facultés, les Qualités, les Attractions ; & d'imiter enfin les anciens Atomistes & les Cartésiens, en examinant quels sont les Phénomenes qu'on peut expliquer par la Matiére, le Mouvement & les loix connues & établies du Méchanisme.

Il s'en faut bien que Mr. Keill affecte pour les Philosophes qui ont précédé Newton le mépris dont Mr. de Voltaire les accable sans distinction, & sans daigner examiner si parmi les erreurs qu'ils ont soutenues, il ne se trouve pas d'excellentes choses. Ce fameux Anglois qu'on peut regarder comme

le plus illustre Disciple de Newton, &, j'ose dire, comme le plus digne d'être, après son Maître, le Prince de sa Secte, rend aux grands Génies de l'Antiquité, & aux Savans modernes, la justice qu'ils méritent. Il s'est bien gardé de dire „que Lucrèce ne débitoit „que des absurdités: que Descartes savoit „peu de choses en Philosophie: que Kirker „& tous les Savans de son tems raisonnoient „d'une manière pitoyable"; il auroit cru, en avançant des sentimens aussi faux & aussi choquans, diminuer le triomphe qu'il décernoit à Newton. Il ne l'estimoit pas moins cependant que Mr. de Voltaire, & n'avoit pas moins de vénération pour lui; puisqu'il n'hésite pas à dire [21], qu'il a éclairci des mystères & développé les causes de plusieurs Phénomênes, dont la connoissance sembloit être interdite aux mortels. On peut louer, & louer fortement un grand Homme, sans en injurier un autre.

Mr. de Voltaire a du s'appercevoir que le Public a été très-choqué de la manière méprisante avec laquelle il parloit quelquefois des Ecrivains les plus respectables. Son Temple

[21] Cujus (*Newtoni*) sagacissimum ingenium plura & abstrusiora patefecit Naturæ mysteria, quam sperare mortalibus fas erat. *Idem*, ibid. in Præf.

Temple du Goût lui a nui, & quelques corrections qu'il ait faites à cet Ouvrage, il eût mieux valu le supprimer entiérement. C'étoit-là un moyen infaillible pour terminer les reproches qu'on lui fait. D'ailleurs il n'est rien de si glorieux que de reconnoître qu'on s'est trompé en ne rendant pas à de grands Hommes toute la justice qu'on leur devoit. Si c'étoit la jalousie qui fît agir Mr. de Voltaire différemment, cette jalousie seroit bien mal placée. Quand on a autant de mérite qu'il en a, on ne doit pas craindre que celui des autres, quelque brillant qu'il soit, l'obscurcisse. Je ne parlerai point ici des Ouvrages historiques & poétiques de Mr. de Voltaire. J'en ferai mention lorsque je serai parvenu aux historiens & aux poetes françois. Je ne le considere actuellement que comme philosophe, & c'est en cette qualité que je crois devoir le justifier contre l'accusation atroce qu'on lui a intentée sur l'affaire qu'il a eue avec le Juif Hirsch, affaire indigne, & qui lorsqu'elle sera connue du public, fera éternellement la honte des gens qui l'ont suscitée à Mr. de Voltaire. L'on verra le détail & l'intrigue odieuse & secrete de cette affaire dans l'article suivant.

§. II.

§. II.

MAUPERTUIS.

Moreau de Maupertuis, naquit à S. Malo l'an . . . Son pere Jean Moreau étoit un simple Matelot qui s'éleva par son mérite jusqu'au grade de Capitaine de Vaisseau Corsaire, Il prit plusieurs Navires aux Anglois, & les belles actions qu'il fit lui obtinrent des Lettres de Noblesse, bien plus honorables, que celles que tant de riches financiers achetent des deniers de la veuve & de l'Orphelin. Les richesses que Jean Moreau avoit gagnées par les prises qu'il avoit faites sur les Anglois lui fournirent le moyen de donner une éducation & un état convenable à son fils. Il le fit instrüire par des Maîtres habiles, & lui acheta après qu'il eut fini ses Etudes, une Compagnie de Cavalerie. Le metier de Militaire, la contrainte qu'il exigeoit, déplut à Mr. de Maupertuis. Il revendit sa Compagnie, & s'appliqua uniquement aux sciences & aux belles Lettres. Il s'appercut bientôt qu'il n'avoit recu de la nature qu'un mediocre talent pour l'éloquence & pour la poésie. Et comme la vanité eut toujours beaucoup de part dans toutes les actions de sa vie, & qu'elle fut leur principale, & même leur unique source, il tourna ses vues du côté de la géomé-

géométrie. Il ſavoit qu'un génie médiocre ſoutenu par une grande patience & par une forte aſſiduité, peut toujours faire des progrès dans cette partie de la philoſophie. Mr. de Maupertuis fut à Bâle; & prit des lecons de l'illuſtre Bernoulli, dont le mérite étoit connu & admiré de toute l'Europe. Sous un maître auſſi ſavant, Mr. de Maupertuis acquit des connoiſſances aſſez étendues pour être recu à l'Académie Royale des Sciences. Cela lui fut d'autant plus facile que Mr. de Fontenelle le ſervit avec zéle dans cette occaſion. Ce juge éclairé des philoſophes eut ſouvent lieu dans la ſuite de ſe repentir d'avoir contribué à faire entrer Mr. de Maupertuis dans l'Académie des Sciences. Quelque tems après il s'y forma un parti en faveur de Newton contre les partiſans de Deſcartes, à la tête desquels étoit Mr. de Fontenelle. Mr. de Maupertuis fut autant determiné par la vanité que par l'amour du vrai à deffendre les nouvelles opinions. Il embraſſa avec chaleur la défenſe du Newtonianisme, & ſous le ſpécieux pretexte de ſoutenir la verité, il perſécuta les Fontenelle, les Mairan, les Réaumur, & tous les anciens Academiciens dont la gloire irritoit ſon orgueil.

La

La mesure des degrés de la terre prise par Mr. Cassini ne s'accordant pas avec celle que Newton avoit donné, & la dispute s'echauffant à ce sujet comme sur bien d'autres entre les Cartesiens & les Newtoniens, le gouvernement envoya aux poles des Academiciens pour examiner & décider cette question. Voici dequoi il s'agissoit.

Les philosophes anciens ont été divisés entre eux sur la figure de la terre, ainsi que l'ont été les modernes. Thales [22], les Stoïciens & ceux qui suivoient leurs opinions, disoient que la terre étoit un globe sphérique. Aristote avoit la même opinion. Anaximandre assuroit qu'elle étoit faite comme une Colonne; Leucippe, comme un tambour; Democrite, comme un disque dont le milieu étoit cave; Anaximenes, comme une table. Les philosophes modernes, parmi toutes ces différentes opinions, en adopterent deux. La premiere faisoit la terre un sphéroïde parfait; & la seconde, un Ellipsoïde allongé vers les poles. Cette derniere opinion fut recue

[22] Θαλῆς καὶ οἱ ἀπ' αὐτοῦ, καὶ οἱ στωικοί, σφαιροειδῆ τὴν γῆν. Ἀναξίμανδρος λίθῳ κίονι τὴν γῆν προσφερῆ τῶν ἐπιπέδων. Ἀναξιμένης, τραπεζοειδῆ; Λεύκιππος, τυμπανοειδῆ. Δημόκριτος, δισκοειδῆ μὲν τῷ πλάτει, κοίλην δὲ τὸ μέσον. Thales, Stoici, & qui hos sequuntur, terram

reçue de presque tous les philosophes, lorsque Mr. Caſſini eut publié ſon livre de la grandeur & de la figure de la terre, dans lequel il rapportoit toutes les opérations qu'il avoit faites. Cependant, quelque tems après on découvrit que la terre, bien loin d'être allongée par les poles, étoit applatie; & cette opinion a été ſi bien vérifiée, qu'il n'y a plus lieu d'en révoquer la verité en doute. Voici un abregé ſuccint de l'hiſtoire de cette découverte qui a fait tant de bruit pendant pluſieurs années dans la République des Lettres, & dont la République civile paroît avoir retiré ſi peu de profit, par le peu d'uſage qu'elle a fait de ces decouvertes, qui ont coûté plus deux cents mille Ecus à l'Etat.

L'Illuſtre Dominique Caſſini avoit commencé en 1701 cette Méridienne qui traverſe la france; il avoit tiré, du pié des Pyrénees, à l'obſervatoire, une ligne auſſi droite qu'on le pouvoit à travers les obſtacles presque inſurmontables que faiſoient naître à chaque inſtant, la hauteur des Montagnes,

finxerunt globi forma; Anaximander, plana columnæ lapideæ; Anaximenes menſa; Leucippus tympani, Democritus, diſci in ſuperficie, in medio cavam. *Plut. de Placit. Philos.*, L. III, c. 10.

tagnes, les changemens de la réfraction dans l'air, les altérations & les défectuosités des instrumens, quelque soin qu'on prît pour les rendre parfaits. Mr. Cassini ayant donc mesuré six degrés dix-huit minutes de cette Meridienne, trouva les degrés vers Paris (c'est à dire vers le Nord) plus petits que ceux qui alloient aux Pyrenées vers le Midi. Cette mesure étoit entierement contraire à celle de Norwood, & à la nouvelle Théorie de la terre applatie aux poles. Les Mathematiciens eurent beau s'étonner; des mesures prises avec beaucoup de précision, paroissoient devoir être preferées à des raisonnemens qui, fondés sur des théories subtiles, laissent toujours des doutes (de l'aveu des Mathematiciens) si l'on n'y a fait entrer toutes les circonstances nécessaires. La terre passa donc pour être allongée, parce que, par les mesures de Mr. Cassini elle devoit avoir nécessairement la figure d'un spheroïde allongé ou d'un citron. Ces mesures furent prises & répétées par Mr. Cassini en differents tems & en differens lieux. La Meridienne fut continuée sur ce principe, de Paris à Dunckerque; on trouva toujours les degrés du Meridien plus petits en allant vers le Nord. Enfin, pendant trente six ans, le gouvernement n'épargna ni les soins ni la depense

pour

pour la sureté de cette découverte. Et le resultat des operations faites en 1701, 1713, 1718, 1733, 1734, & 1736, fut toujours que la terre étoit allongée par les poles. Car la question de la figure de la terre dépend absolument de la mesure exacte & juste des degrés du Méridien. Si ces degrés sont égaux, la terre doit être sphérique: s'ils sont plus petits vers le pole que vers l'Equateur, il faut absolument que la terre soit allongée: si au contraire les degrés sont plus petits vers l'Equateur que vers le pole, il faut qu'elle soit applatie. En voici la preuve.

Si la terre étoit une sphere parfaite, & que ses Méridiens fussent des Cercles parfaits, il s'ensuivroit nécessairement que tous les degrés du Méridien seroient égaux; car toutes les lignes verticales se rencontreroient dans un seul point qui seroit le centre du Méridien, & le centre de la terre. Or, par les mesures prises, les degrés ne sont point égaux; donc la terre ne sauroit être un sphéroïde.

La terre n'étant pas sphérique, & son Méridien étant une courbe, si l'on suppose à la circonference de cette ovale toutes les lignes verticales tirées de la façon qu'elles soient toutes prolongées au dedans de l'ovale, & que chacune de ces lignes fasse avec

la verticale voiſine un angle d'un degré, ces lignes ou ces verticales ne ſe rencontreront plus toutes au même point; & les arcs du Méridien, interceptés entre deux de ces verticales voiſines, ne ſeront plus d'egale longueur. Il arrivera que dans l'endroit où le Méridien ſera le plus courbe, qui eſt à l'extrémité du grand axe de l'ovale, le point de concours où ſe rencontrent les deux verticales voiſines, ſera moins éloigné; ou, ſi l'on veut, moins enfoncé au deſſous de la ſurface de la terre; & ces deux lignes intercepteront une partie du Méridien plus petite que dans l'endroit où le Méridien eſt moins courbe, qui eſt à l'extrémité du petit axe de l'ovale: parce que la courbure des lignes étant en raiſon réciproque du rayon du cercle oſculateur, il faut que la courbure de ces mêmes lignes ſoit toujours plus grande, plus le rayon du cercle oſculateur eſt petit.

Conſidérons actuellement le Meridien de la terre comme formé d'un certain nombre de petits arcs de cercle, chacun d'un degré, dont les centres ſont dans les points du concours des deux lignes verticales voiſines & dont les rayons ſont les parties de ces verticales compriſes depuis les points, juſqu'à la ſurface de la terre: nous verrons qu'il eſt évident que là où les rayons de ces cercles

cles ſont plus petits, les degrés de leur cercle, qui ſont les mêmes que les degrés du Méridien, ſont auſſi plus petits: & là où les rayons des cercles ſont plus grands, leurs degrés & ceux du Méridien doivent être auſſi plus grands. Il eſt donc inconteſtable, que c'eſt aux deux bouts de l'ovale où les centres des cercles, qui ſont les points de concours des deux lignes verticales voiſines, ſont le moins abaiſſés au deſſus de la ſurface de la terre; que c'eſt là où les rayons des cercles ſont plus courts, & où les degrés, toujours proportionnés aux rayons, ſont plus petits; qu'au contraire au milieu de l'ovale, à égale diſtance de ces deux bouts, les rayons des cercles ſont plus longs, & par conſéquent les degrés plus grands.

Il s'enſuit de là que ſi les degrés du Méridien vont en diminuant de l'Equateur vers les poles, les poles ſont aux bouts de l'ovale, la courbure y étant moins forte: & la terre eſt applatie. Or, Mr. Caſſini pretendoit que par les meſures, les degrés du Méridien devenoient plus petits en allant vers le Nord. Donc, par une ſuite de ces mêmes meſures, la terre devoit être allongée.

On auroit pu s'en tenir aux meſures de Mr. Caſſini. Mais dans une affaire de ſi grande importance, on voulut lever tous les

 doutes,

doutes, & connoître évidemment, lequel des deux grands hommes s'étoit trompé, ou Mr. Newton, ou Mr. Cassini ? Le Ministere envoya en 1736, Mrs. de Maupertuis, Clairaut, Camus, le Monnier & Outhier, au cercle polaire. Ces Mrs. trouverent, par les mesures prises avec la plus scrupuleuse exactitude, que le degré étoit dans ces climats beaucoup plus long qu'en France. Lorsque ces Messieurs furent retournés à Paris, on douta entre eux & Mr. Cassini. Mais ils firent bientôt cesser tous les doutes. Car ils examinerent encore le degré que Mr. Picard avoit mesuré en 1670 au Nord de Paris; & ils démontrerent que ce degré est de 123 toises plus long que Mr. Picard ne l'avoit déterminé. L'erreur de Mr. Picard, qui servoit de fondement aux mesures de la Méridienne, excusoit celle qu'avoient pu commettre d'excellens Astronomes, qui avoient été séduits par la faute des mesures de Mr. Picard: car ce Mathématicien, malgré les précautions qu'il avoit prises, ayant fait son degré de 123 toises trop court, il étoit vraissemblable qu'on eût ensuite trouvé les degrés vers le midi plus longs qu'ils ne devoient être. Enfin, après bien des écrits publiés par les differents partis, la dispute fut terminée par un aveu aussi honorable

que

que sincere, & qui montroit la candeur & la probité de celui qui le faisoit. Mr. Cassini, petit fils de l'illustre Cassini, héritier du mérite de son Pere & de son grand Pere, après avoir achevé la mesure d'un parallele à l'Equateur, convint que cette mesure, prise avec tout le soin possible, donnoit la terre applatie.

Mr. de Maupertuis revint triomphant de Torno. Il ramena avec lui deux Lapones, dont l'une après avoir resté plusieurs années chez Mad. la Duchesse d'Aiguillon, a eu il y a environ deux ans, un procès contre son Mari, qui l'accusoit d'adultere. C'est à ces deux Lapones que Mr. de Voltaire fait allusion, lorsqu'en parlant du retour des Academiciens qui étoient allés au pole, il dit:

Ramenez vos Secteurs, & surtout deux Lapones.

Cependant Mr. de Voltaire célébra d'abord, ainsi que tous les autres Newtoniens, l'arrivée de Mr. de Maupertuis, qui se fit peindre en habit de Lapon, applatissant la terre. On grava une estampe où il étoit représenté de même. L'on y mit ces quatre vers de Mr. de Voltaire, qui ne s'accordent pas avec l'Akakia:

Ce globe mal connu, qu'il a su mesurer,
Devient un monument où sa gloire se fonde:
Son sort est de fixer la figure Monde,
De lui plaire & de l'éclairer.

 L'Union

L'Union de Mr. de Voltaire & de Mr. de Maupertuis fut alterée par quelque démêlé qu'ils eurent ensemble au sujet de l'ouvrage de Mad. Du Chatelet, sur lequel il échapa quelque plaisanterie à de Mr. de Maupertuis. Cependant la rupture entre ces philosophes n'eut lieu que lorsqu'ils se trouverent tous les deux à la Cour du Roi du Prusse. Une chose l'avoit préparée; & c'est par elle que je commencerai le récit de cette fameuse dispute qui a tant fait de bruit dans la République des Lettres.

Mr. de Voltaire ayant été reçu à l'Academie francoise, il envoya à Mr. de Maupertuis son discours de réception, & lui remarqua que Mr. le Comte de Maurepas Ministre d'Etat l'avoit obligé de supprimer un endroit où Mr. de Maupertuis étoit comparé à Platon voyageant à la Cour de Denys. La vanité du philosophe de S. Malo fut d'abord révoltée, & le premier objet de sa haine tomba sur le Ministre d'Etat.. Ayant été informé dans la suite (à ce qu'il disoit à ses Amis) que le poete n'avoit pas songé à le louer, il ne put lui pardonner ce manque d'attention, & concut contre lui la haine la plus forte. Mr. de Voltaire arriva peu de tems après à Potsdam, & entra au service du Roi de Prusse. Mr. de Maupertuis fut

obligé de cacher son inimitié; mais il travailla sourdement à porter les coups les plus sensibles. Il s'unit pour exécuter son dessein avec quelques François qui étoient à Berlin. Il se présenta bientôt une occasion pour exécuter ce dessein que les compatriotes de Mr. de Voltaire avoient formé contre lui. Mr. de Voltaire avoit remis de l'argent à un Juif pour acheter des billets de la banque de Leipzig (appellé la Steuer.) Peu de tems, après, jouant un personnage dans une tragedie avec des Dames de la Cour, il emprunta des Diamans, du Juif auquel il avoit remis son argent. Cet Israélite crut avoir trouvé le moyen de s'approprier la somme que lui avoit remis Mr. de Voltaire: il plaça plusieurs diamans faux parmi ceux qu'il lui prêta. Et lorsque Mr. de Voltaire vint à les lui rendre, il prétendit qu'il les avoit changés. Ce Juif fut d'abord protegé hautement par Mr. de Maupertuis & par tous les François de sa cabale. Mr. de Voltaire fut à la veille de passer pour avoir volé des diamans. Ses ennemis manderent à Paris cent mensonges. Enfin la verité prit le dessus, le Juif fut condamné malgré tous ceux qui le protégoient; & Mr. de Voltaire reparut à la Cour, où il avoit été obligé de cesser d'aller pendant la durée de ce procès.

Malgré une justification aussi autentique, M. de Maupertuis & ses partisans ne cesserent de publier la même calomnie dans toute l'Europe : mais il furent dans la suite réduits au silence ; car le même Juif fut mis dans un cul de basse-fosse pour avoir fait six fausses lettres de change & plusieurs autres friponneries dans le goût de celle qu'il avoit voulu faire à Mr. de Voltaire. Il a été ensuite renfermé pour sept ans à la Citadelle de Magdebourg, où il est encore aujourd'hui.

Le procès du Juif avoit fait une trop grande blessure dans le cœur de Mr. de Voltaire pour qu'elle pût se cicatriser par l'avantage qu'il remportoit sur ses ennemis. Il fit courir plusieurs pieces manuscrites contre M. de Maupertuis : quelques unes furent même imprimées. Enfin ce géometre s'avisa de publier des Lettres pleines de rêveries qui ont donné sujet à l'Akakia, & qui feront par leur bizarre singularité une preuve éternelle des excès où l'envie de dire des choses nouvelles peut entraîner les hommes qui ont cultivé pendant toute leur vie un genre de science qui semble les obliger à raisonner toujours conséquemment. Les Lettres de Mr. de Maupertuis fournissent des armes à la simple logique contre la géo-

métrie;

métrie. Aquoi sert cette derniere dans tout ce qui n'est pas soumis au calcul, si lorsqu'il s'agit de raisonnement & de spéculation, les géometres disent les plus grandes chimeres, & veulent les donner pour de rares découvertes ?

Jusques ici Mr. de Voltaire avoit eu raison : mais son tempérament ardent & son caractere vif & bouillant lui firent commettres plusieurs fautes qui lui attirerent de très-grands chagrins. Un Officier qui faisoit imprimer un Ouvrage sur la fortification des places, surprit chez son imprimeur, plusieurs feuilles de l'Akakia : il avertit Mr. de Maupertuis, qu'il alloit bientôt paroître une Satyre sanglante contre lui. M. deMaupertuis eut recours au Roi, pour en empêcher la publication. Sa Majesté ordonna qu'on saisit tous les exemplaires, & qu'on les lui portât. Elle envoya ensuite chercher Mr. de Voltaire, & en lui montrant ces exemplaires, elle lui dit, Comment avez-vous pu, Monsieur, vous résoudre à Ecrire un Ouvrage aussi des-obligeant, contre un homme avec lequel vous mangez tous les jours à ma Table, & avec qui votre état vous oblige de vivre avec bienseance. Je suis persuadé que vous comprenez actuellement combien votre vivacité est condamnable. Quant a moi, quoique vous

 m'ayez

m'ayez manqué dans cette occasion, j'oublie entierement cette affaire, & je ne veux y prendre part que pour vous raccommoder avec Maupertuis. Donnez-moi donc votre parole que cet ouvrage ne sera pas imprimé ailleurs. Mr. de Voltaire sembla touché de ce que lui disoit le Roi, & lui promit que l'Akakia ne paroîtroit jamais. Le Marquis d'Argens, qui fut le seul temoin de cette conversation, félicita Mr. de Voltaire en sortant de chez le Roi, de la maniere sage dont il s'étoit conduit en parlant à Sa Majesté: mais trois semaines après l'Akakia parut imprimé à Berlin. Le Roi sensiblement & justement piqué, ordonna qu'il seroit brûlé par la main du Bourreau dans tous les Carrefours de la Ville. Voila quelle a été la Cause de la disgrace de Mr. de Voltaire. Il est certain qu'il avoit été poussé à bout par les mauvais procedés de Mr. de Maupertuis: mais il n'est pas moins certain, qu'il eût dû sacrifier son ressentiment à un Roi qui l'avoit accablé de bienfaits, & à qui il avoit donné sa parole de supprimer l'Akakia.

Je vais encor examiner avec la même impartialité deux affaires qui furent uniquement les suites des intrigues & de la vanité de Mr. de Maupertuis.

Mr.

Mr. de la Beaumelle en revenant de Copenhague, ayant passé à Berlin, se flata de pouvoir entrer au service du Roi. Il chercha auprès de Mr. de Voltaire une protection, pour obtenir ce qu'il souhaitoit : mais celui-ci qui avoit déja essuyé tant de chagrin des François, ne crut pas devoir en multiplier le nombre à Berlin, & ne se conduisit pas avec beaucoup de Chaleur pour faire réussir les desseins de Mr. de la Beaumelle. Cependant les liaisons que ces deux personnes avoient eues ensemble alarmerent Mr. de Maupertuis, qui commenca à cabaler contre la Beaumelle: mais ayant appris qu'il étoit assez froidement avec Mr. de Voltaire, il concut le dessein de le rendre son Ennemi. Le hasard favorisa son projet, peu de tems après. Dans un des soupers du Roi, où l'on étoit de très, bonne humeur, Mr. de Voltaire dit tout doucement au Marquis d'Argens, qui étoit auprès de lui : Frere, moderez votre Gaieté : un Auteur vient de nous comparer dans un ouvrage nouveau à des fous & à des nains. Cette idée fit rire le Marquis d'Argens. Le Roi s'étant apperceu que Mr. de Voltaire avoit dit quelque chose tout bas, fut curieux de savoir de quoi il s'agissoit. Le Marquis, qui ne connoissoit ni l'auteur ni l'ouvrage, se contenta de

répondre, que c'étoit une plaisanterie qui ne valoit pas la peine d'être redite. Mais le Roi ayant insisté avec empressement, le Marquis lui répondit: Sire, Mr. de Voltaire m'a dit, qu'un Auteur avoit comparé les Gens de Lettres qui ont l'honneur d'être auprès de Votre Majesté, à des Fous & à des Nains. Le Roi ayant paru trouver cette plaisanterie assez mauvaise, demanda quel étoit cet auteur. Je ne connois, Sire, répondit le Marquis, ni l'Auteur ni le Livre, & je n'en sais que ce que vient de me dire Mr. de Voltaire. Le Roi ayant demandé alors à Mr. de Voltaire comment on appelloit cet Ecrivain, il se trouva malgré lui obligé, de nommer Mr. de la Beaumelle. Voila comme s'est passée cette affaire, que Maupertuis rendit le lendemain avec les Couleurs les plus Noires, à un homme déja disposé à ne pas aimer Mr. de Voltaire. Dès ce moment Mr. la Beaumelle, entra dans toutes les vûes de Maupertuis, & publia ces invectives qui ont été réfutées par d'autres invectives, & qui ne sont egalement dans la republique des Lettres d'aucune autre utilité, que de montrer jusqu'à quel excès la haine & la Vengeance peuvent porter les Gens de Lettres les plus estimables par leurs Talens.

La

La diſpute que Mr. de Maupertuis a eue avec Mr. König a étonné avec raiſon toute l'Europe ; l'on peut dire hardiment qu'il n'y a aucun exemple dans la république des Lettres, d'une conduite auſſi orgueilleuſe, & auſſi injuſte. Mr. de Maupertuis voyant que les Operations faites pour meſurer les degrés de la terre lui étoient communes avec les autres Académiciens qui l'avoient accompagné, qui tous n'avoient fait d'ailleurs que vérifier ce que Newton par la force de ſon Genie avoit calculé dans ſon Cabinet ; s'apercevant encor, malgré ſon Amour propre, que ſa *Venus phyſique* n'étoit regardée que comme une foible compilation, en ſtyle précieux & guindé, ſur les differents ſiſtèmes de la génération, & voulant publier quelque choſe de nouveau, il prit malheureſement pour une découverte une Opinion auſſi Ancienne que la philoſophie : il annonça avec beaucoup d'Emphaſe, & avec tout l'apareil Scientifique du Calcul, que le mouvement dans la matiere étoit produit par la moindre quantité qu'il en falloit pour l'effectuer. Mais tous les philoſophes Anciens avoient dit cela en d'autres termes ; car ils avoient établi, qu'il n'y avoit rien d'inutile dans la nature ; qu'elle n'employoit rien de ſuperflus. Il s'enſuivoit

donc

donc nécessairement de ce principe, qu'il n'y avoit dans la loi Generale du mouvement que ce qui étoit nécessaire à cette loi. Les Modernes ont tous repeté dans vingt endroits differents la même chose. Mr. de Fontenelle dit, que la nature agit avec la plus grande Economie; le Pere Mallebranche, que Dieu employe toujours les voies & les moyens les plus simples. Quoique la decouverte de Mr. de Maupertuis fût renouvellée des Grecs, il n'en étoit pas moins jaloux & moins glorieux. Mr. König, qui avoit été son camarade de Collége, & de tous tems son Ami, étant venu à Berlin, lui dit qu'il étoit dans le dessein de publier quelques Lettres de Mr. Leibnitz, où l'idée du *minimum*, (c'étoit la découverte de Mr. de Maupertuis) étoit traitée amplement. Mr. König s'étant apperçu, par la suite de la conversation, que ce qu'il avoit dit à Mr. de Maupertuis lui avoit déplu, il lui écrivit le lendemain en lui envoyant le manuscrit dont il étoit question; le priant de le bruler s'il le jugeoit à propos; & protestant qu'il n'avoit aucune idée de rien faire qui pût lui déplaire. La fierté de Mr. de Maupertuis lui fit méprifer la politesse de Mr. König, à qui il témoigna depuis ce tems beaucoup d'indifference, & même d'éloignement. Celui-ci

piqué

piqué d'un procedé aussi deplacé fit imprimer les Lettres de Mr. Leibnitz. Alors Mr. de Maupertuis devint furieux: il cita Mr. König devant le tribunal de l'Académie, & lui demanda d'y présenter la Lettre originale de Leibnitz. Mr. König répondit, qu'il avoit toujours dit qu'il n'avoit qu'une Copie de cette Lettre, qui lui avoit été communiquée par un des principaux Citoyens d'Amsterdam, dont il produisit un Certificat. Mr. de Maupertuis s'opiniâtra toujours à demander l'Original, à un homme qui avant la dispute avoit annoncé qu'il ne l'avoit pas. Toutes les raisons de Mr. König ne furent pas écoutées, il fut declaré par l'Académie de Berlin, à laquelle Mr. de Maupertuis présidoit, que la Lettre n'avoit jamais été écrite par Mr. Leibnitz, & que la Copie qu'on en produisoit étoit fausse, & fabriquée selon toutes les apparences, pour ternir la gloire de l'illustre Président. Ce jugement de l'Académie ne fut rendu que par une très-petite partie des Académiciens. Le Comte Algaroti, Mr. de Voltaire, Mr. Sulzer, le Marquis d'Argens, & plusieurs autres ne furent pas à l'assemblée le jour de la condamnation de Mr. König, qui ne trouva pour la tranquillité de Mr. de Maupertuis que trop de deffenseurs dans la république des Lettres.

Tant

Tant de peines, de soins, d'embarras, alte-rerent la Santé de Mr. de Maupertuis. Il fit un voyage en France pour la remettre: mais la Guerre qui étoit pour lors entre les François & les Prussiens,& les Ennemis que lui avoient fait les disputes littéraires l'obligerent à quitter Montpellier, & à se retirer à Bâle en Suisse, où il mourut entre les bras de deux moines Franciscains. Il avoit toujours été fort indévot, tandis que Mr. de Voltaire n'avoit pas été à Berlin : mais lorsqu'il y fut, Mr. de Maupertuis devint croyant, & même scrupuleux. L'on peut appliquer à la devotion de Mr. de Maupertuis ces vers de la comédie de Don-Japhet.

„Deux Soleils dans un lieu trop etroit
„Rendent trop excessif le contraire du froid:

Au reste la dévotion de Mr. de Maupertuis ne l'empêcha pas de protéger toujours la Metrie, qu'il avoit fait venir à Berlin, parce qu'il espéroit pouvoir se servir tôt ou tard de cet insensé pour publier quelque Satyre contre Mr. de Voltaire. Mr. de Maupertuis ordonna par son testament, la France & la Prusse étant en Guerre, qu'il seroit enterré en terre neutre : un Prince Souverain n'eût pu agir avec plus de ménagement. Il est bien fâcheux que Mr. de Maupertuis n'ait

n'ait pas eu un pré au delà du Rhin, & une Vigne en deçà : il auroit pu dire, pour rendre son testament plus digne d'un Roi, qu'il donnoit ses Domaines en delà du Rhin à son Neveu, & ceux en deçà à sa Niece.

§. III.

s'GRAVESANDE.

Mr. s'Gravesande est sans contredit un des plus illustres Disciples de Newton, & un des plus habiles Physiciens qu'il y ait en Europe. Le Cours de Physique qu'il a donné au Public, intitulé *Physices Elementa Mathematica, Experimentis confirmata*, sive *Introductio ad Philosophiam Newtonianam*, est un excellent Ouvrage. Ce Philosophe Hollandois admet l'Attraction, ainsi que son Maître, dans toute son étendue, & la fait dominer dans l'explication de tous les Phénomenes; elle est après Dieu la premiére & la principale cause de l'harmonie de l'Univers. Mr. s'Gravesande a soin de prévenir ses Lecteurs, qu'il ne regarde pas la Vertu qu'ont les Corps de s'attirer mutuellement, & de se repousser, comme une Qualité occulte; mais qu'il la considére au contraire comme la Loi

universelle établie dans la Nature. Il cite [23] à ce sujet ce qu'a dit Mr. Newton son Maître, & que je vous ai rapporté, lorsque j'ai parlé de ce grand Homme, qui prétend que c'est avoir fait un grand progrès dans la bonne Philosophie, que d'expliquer clairement par le moyen de deux ou trois Phénomenes de la Nature les Principes généraux du Mouvement, & les propriétés de toutes les choses qui découlent de ces Principes.

Mr. s'Gravesande réduit, ainsi que son Maître, à *trois loix* toutes celles du Mouvement. Par la premiére il établit que tout Corps persévére dans son état de mouvement ou de repos, s'il n'est déterminé par quel-

[23] Et ne quis credat, quia causam prædictæ Attractionis & repulsionis non damus, illas inter Qualitates occultas esse recensendas. Cum Newtono hic dicimus, nos illa Principia considerare non ut occultas Qualitates; quæ ex specificis rerum formis oriri finguntur, sed ut universales Naturæ leges, quibus res ipsæ sunt formatæ; nam principia quidem talia revera existere ostendunt Phœnomena Naturæ, licet ipsorum causæ quæ sint nondum fuerit explicatum. Affirmare singulas rerum species specificis præditas esse Qualitatibus occultis, per quas eæ vim certam in agendo habeant, hoc utique est nihil dicere. At ex Phœnomenis Naturæ duo vel tria

quelque force, dont il reçoit une impression qui le fait changer d'état. Par la seconde loi le changement de Mouvement est toujours proportionné à la force motrice qui agit, & se fait toujours aussi selon la ligne droite par laquelle cette force agit. Par la troisième loi la réaction est toujours égale, mais contraire dans deux corps différens. Si on presse une pierre avec le doigt, le doigt à son tour est pressé par la pierre. C'est sur ces trois uniques Principes du Mouvement que Mr. s'Gravesande établit, ainsi que tous les Newtonistes, toutes les causes des mouvemens particuliers; il y a joint quelques explications assez courtes, & quelques exemples familiers que vous pourrez voir au bas de la page 24.

Ces

derivare generalia Motûs Principia, & deinde explicare quemadmodum proprietates & actiones rerum omnium, ex Principiis istis consequantur; id vero magnus esset factus in Philosophia progressus, etiamsi Principiorum istorum causæ nondum essent cognitæ. *Physices Elementa Mathematica, Experimentis confirmata*, sive *Introductio ad Philosophiam Newtonianam*, Auctore Guillelmo Jacobo s'Gravesande, &c. Tom. I. Libr. I. Part. I. Cap. V. p. 13.

24 Tres à Newtono traduntur leges, quibus omnia quæ ad Motum pertinent explicari posse credimus.

Ces Eclairciſſemens ne ſont point inutiles: ils facilitent dans la ſuite l'intelligence de

LEX I.

Corpus omne perſeverat in ſtatu ſuo quieſcendi vel movendi uniformiter in directum, niſi quatenus à viribus impreſſis cogatur ſtatum illum mutare.

Videmus Corpus ſua natura eſſe iners & incapax ſeſe movendi; unde niſi causâ extraneâ moveatur, in quiete ſemper neceſſario manet.

Corpus etiam ſemel motum, in motu ſecundum eandem rectam lineam eadem cum velocitate continuare quotidianis experimentis pleniſſimè conſtat; nullam enim unquam mutationem in motu fieri videmus, niſi aliqua ex cauſa. Quomodo verò, cum Motûs ſit continua loci mutatio, mutatio ſecundi momenti ex mutatione primi momenti ſequatur, & quænam ſit cauſa continuationis motûs, mihi omnino ignotum videtur; cùm autem Phænomenon certum ſit, pro Naturæ lege habendum eſt.

LEX II.

Mutatio Motûs eſt ſemper proportionalis vi motrici impreſſæ, & fit ſemper ſecundum rectam lineam, quâ vis illa imprimitur.

Quando Corpori moto alia ſuperadditur vis, ad illud movendum in eadem directione, motus celerior fit, & quidem pro ratione novæ impreſſionis.

Quando nova impreſſio motui Corporis contraria eſt, retardatio ſequitur proportionem impreſſionis, ita ut vis dupla aut tripla, &c. producat retardationem duplam aut triplam.

de bien des endroits du Livre de Mr. s'Gravesande. Ce n'est pas qu'on puisse l'accuser d'être

Et in genere, omnes vires producunt mutationes in motu secundum directiones suas, & pro magnitudinibus suis: aliæ actiones virium contradictionem involvunt; illud clariùs patebit per Experimenta in sequentibus circa vires obliquas memoranda.

LEX III.

Actioni contraria semper & æqualis est reactio, sive, corporum duorum actiones in se mutuo semper sunt æquales, & in partes contrarias diriguntur.

Quomodocunque Corpus in aliud agat, ipsum reactionem æqualem & contrariam pati semper videmus. Digito lapidem premo, premitur æqualiter digitus à lapide. Currum Equus protrahit, à Curru æqualiter retrotrahitur; lora enim æqualiter versus utramque partem distenduntur.

Corpus in aliud impingitur, quæcunque sit impressio, utrumque æqualem patitur; impressiones vero contrariæ sunt: illud plenissimè confirmatur per Experimenta circa collisiones corporum.

Magnes Ferrum ad se trahit, trahitur æqualiter à Ferro.

EXPERIMENTUM.

Suspenditur Magnes M, ita ut facillimè moveri possit, & Ferro admoto ad certam distantiam, accedit Magnes ad Ferrum; & hoc retrahendo, antequàm Magnes ad hoc pervenerit, Magnes Ferrum sequitur; eodem omnino modo, ac Ferrum ad Magnetem accedit, & hunc

d'être obscur: mais il est ordinairement si concis, qu'il faut prendre garde aux moindres Principes qu'il établit ; sans cela on court risque de ne le plus entendre, ou de l'entendre fort mal.

L'ordre qu'il a gardé dans son Livre est fort beau ; les matiéres s'y succédent à propos, & l'une conduit nécéssairement & imperceptiblement à l'autre. Le Corps de son Ouvrage est divisé en quatre Livres, subdivisés chacun en deux ou trois Parties. Dans la premiére du premier Livre, il traite du Corps en général ; dans la seconde du mouvement des Corps solides.

La premiére Partie du second Livre concerne la gravité des parties fluides & les effets de cette gravité sur ces mêmes Fluides : l'autre est sur le mouvement des Fluides ;

sequitur, quando illud suspenditur, & Magnes admovetur.

Sedet quis in Cymba, Cymbam aliam æqualem & æqualiter onustam ; fune trahit : ambæ Cymbæ æqualiter moventur, & in medio distantiæ primæ concurrunt ; si una Cymba altera sit major, aut magis onusta, pro diversis quantitatibus materiæ in singulis celeritates erunt diversæ, quantitates vero motûs æquales ab utraque parte, sepositâ aquæ resistentiâ.

des; la troisième sur le fluide & l'élasticité de l'Air.

1. La nature du Feu : 2. L'infléxion, la réfraction & la réflexion de la lumiére; 3. L'opacité des Corps & leurs couleurs sont les Matiéres qui sont examinées dans les trois Parties du troisième Livre.

Le Systême du Monde est traité dans la premiére Partie du quatrième Livre, & dans la seconde les Causes physiques des Mouvemens célestes.

Mr. s'Gravesande suit dans tous ces points différens, les sentimens de Newton. Ainsi que ce savant Anglois, il explique toute l'harmonie de l'Univers par le moyen de l'Attraction. Les Planetes sont retenues dans leurs Orbes par le pouvoir que tous les Corps ont de peser mutuellement les uns sur les autres [25], & de s'attirer en raison inverse

Et hæc eadem Lex generaliter in omnibus Corporum actionibus in alia corpora locum habet. *Idem*, ibid. Cap. XVI. p. 36.

[25] Leges, juxta quas Corporum motus diriguntur, antea exposuimus. Si hisce unicam addamus, totum patet Artificium, quo ingens Machina, Systema Planetarium, regitur.

Lex cæteris addenda, hæc est : *Omnia Corpora in se mutuo gravia sunt : gravitas hæc materiæ quantitati. pro-*

verſe du quarré de leurs diſtances. La Lumiére qui nous vient du Soleil, ſon infléxion, ſa réfraction & ſa réflexion : tout cela eſt expliqué dans Mr. s'Graveſande ſelon les Principes de Newton que nous avons déja vus amplement ; ainſi, *Monſieur*, je ne m'y arrêterai pas d'avantage pour ne point tomber dans une répétition inutile.

Au reſte, il y a dans le Livre du Diſciple beaucoup d'Expériences, qui autoriſent ſes ſentimens & ceux de ſon Maître. Mr. s'Graveſande en a marqué pluſieurs ſur toutes

portionalis eſt : ad inæquales diſtantias eſt inverſè, ut quadratum diſtantiæ. Id eſt, omnia Corpora ſeſe mutuo petunt, aut verſus ſeſe mutuò tendunt vi, quæ ſingulis particulis Materiæ in ſingulas particulas competit ; & vis, qua corpus in alia agit, formatur ex omnibus viribus conjunctis virium particularium ex quibus corpus conſtat ; ſic vis hæc creſcit in ratione, in qua materiæ quantitas augetur ; & immutabilis eſt in ſingulis particulis, ad eandem diſtantiam ſemper eadem ; auctâ autem diſtantiâ decreſcit vis, ut quadratum diſtantiæ augetur. *Phyſ. Elementa Mathem. &c.* Tom. II. Lib. IV. Cap. XI. p. 146.

[26] In omnibus Corporibus liquidis partes omnes ſeſe mutuò attrahere videmus, ex figura ſphærica quam guttæ ſemper habent ; ex eo etiam quod nullum detur

tes les matiéres qui ſemblent les plus douteuſes, ou, ſi l'on aime mieux, les plus ſuſceptibles de diſpute. On ne ſauroit trouver de meilleure Méthode pour ſoutenir ſon opinion, que de la fonder ſur des Expériences; c'eſt un excellent moyen pour connoître la Nature que de la conſulter avec attention dans ſes opérations. Je vous ai parlé de pluſieurs Expériences ſur leſquelles Mr. Newton a établi la réalité de l'Attraction; Mr. s'Graveſande en rapporte quatorze. Vous pourrez en voir une ou deux au bas de la page 26. La premiére paroît tous les

liquidum, cujus partes non ſint quaſi conglutinatæ, quod in ipſo Mercurio clarè apparet.

Sed multo meliùs hæc mutua particularum attractio probatur, ex eo quod in omnibus liquidis duæ guttæ ut A, & B, ſtatim ac ſe invicem quàm minimè tangunt, in unam guttam majorem F redigantur; quæ omnia cùm etiam in Metallis liquefactis locum habeant ſequitur particulas illa componentes & tum ſeſe mutuo attrahere, cum motu ignis à junctione arceantur.

Hæc non oriuntur ab Aëris preſſione, quia & in loco aëre vacuo procedunt, neque ab alia Materiæ cujuscunque preſſione ab omni parte æquali; talis enim preſſio ad figuram ſphæricam in guttis ſervandam quidem valet, minimè vero illam iis tribuere poteſt. *Idem,* Tom. I. Cap. V. p. 10.

les jours à nos yeux; deux goutes d'eau, ſéparées par une petite diſtance, ſe réuniſſent, & n'en forment qu'une ſeule, pour peu ſurtout qu'elles viennent à ſe toucher. Lorsqu'on fait réflexion à cette facilité de s'unir, quelque Cartéſien qu'on ſoit, ſi l'on veut ſe dépouiller de ſes préjugés, il eſt impoſſible qu'on ne ſente qu'il pourroit bien y avoir dans tous les Corps cette attraction que Newton leur accorde.

Quelques perſonnes ont prétendu que Mr. s'Graveſande avoit rendu ſa Phyſique trop méchanique: ceux qui parlent ainſi, en croyant blâmer ce Philoſophe, font ſon éloge; il n'eſt beſoin pour le juſtifier que de répondre ce qu'a dit avec tant de raiſon l'illuſtre Fontenelle. „Aſſez de gens, *dit-il* [27], „ont toujours dans la tête un faux Merveil- „leur

Vitrea duo Plana *A, B, C, D,* junguntur in *A, B,* & in *C, D,* interpoſitâ laminâ paululum ſeparantur, aquæ aliquo colore tinctæ immerguntur, ita ut latera *A, B,* & *C, D,* ſint verticalia; antea iiſdem Planis intus eodem liquore madefactis. Aqua inter illa Plana, planorum attractione aſcendit, & ad majorem altitudinem aſcendit, pro minori inter plana diſtantia; cum vero continuò à *C, D,* verſus *A, B,* illa minuatur, aqua ubique ad diverſas altitudines aſcendit, & format lineam curvam *E, F, G,* ex cujus figura attractionem in diſtan-

„leux enveloppé d'une obſcurité qu'ils re-„ſpectent. Ils n'admirent la Nature, que „parce qu'ils la croyent une eſpèce de Magie „où l'on n'entend rien; & il eſt ſûr qu'une „choſe eſt deshonorée auprès d'eux, dès „qu'elle peut être conçue". Le ſavant Académicien fait ces réflexions, parce qu'ayant dit à la Marquiſe, que qui verroit la Nature telle qu'elle eſt, ne verroit que le derriére du Théâtre de l'Opera, cette Dame répond: A ce compte, la Philoſophie eſt devenue bien méchanique.

Après avoir loué Mr. s'Graveſande ſur le grand nombre d'Expériences dont il a enrichi ſa Phyſique, je croirois oublier une des choſes qui lui fait le plus d'honneur, ſi je paſſois ſous ſilence ſa modeſtie. Il apprend [28] à ſes Lecteurs qu'il doit aux Anglois

tia minima ſubito admodum decreſcere, ad majorem verò diſtantiam lentiſſimè, primo intuitu patet. *Idem*, ibid. Tom. I. Lib. I. Cap. V. p. 11.

27 *Entretiens ſur la Pluralité des Mondes*, par Mr. de Fontenelle, Premier Soir, p. 19.

28 Mathematicus enim circa illa quæ mathematicè demonſtrantur, Experimenta ſuperflua credit: nos autem Mathematicas Demonſtrationes, ſemper abſtractas, faciliores reddi, ſi Experimentis concluſiones ſub oculis ponantur, extra omne dubium habuimus: in hoc imita-

glois l'idée de démontrer par l'usage des Expériences ce qui peut l'être par des Démonstrations Mathématiques : la premiere façon d'instruire étant plus aisée & moins abstraite. A ce premier aveu il en ajoute un second [29] encore plus rare & plus estimable dans un Auteur, c'est qu'il est redevable à Mr. Jean Musschenbroek de l'invention & de la connoissance de plusieurs Machines qui lui ont été très-utiles, & qui ont beaucoup enrichi ses Ouvrages.

Ce Jean Musschenbroek, bon Physicien, a un frere à Utrecht, qui a donné un Livre de Philosophie suivant les Principes de Newton. Cet Ouvrage est fort bon, d'une grande clarté, & sur-tout très-utile à l'instruction des Jeunes Gens pour lesquels il a été composé. Le stile en est aisé & clair: il n'en est pas de même de celui de Mr. s'Gravesande; il est souvent embarrassé, quelquefois

ti Anglos, quorum docendæ Philosophiæ Naturalis Methodus nobis occasionem dedit cogitandi de hac quam in hoc Opere secuti sumus; illorum vestigia tenere semper gloriabimur, qui, Principe Philosophorum Duce, primi in Philosophicæ detegendæ veritatis viam ingressi sunt. *Physices Elementa Mathematicis Experimentis confirmata*, sive *Introductio ad Philosophiam Newtonianam*, Auctore Jacobo s'Gravesande, Præfat. sub fin. Tom. I.

quefois confus & toujours dur. On peut dire que ce grand Philosophe dit de fort belles choses en de mauvais termes. Il est bien éloigné d'avoir la façon d'écrire claire & brillante des Bacon & des Descartes; encore moins celle des Gassendi. Il vous sera aisé de sentir toute la différence du stile de Mr. s'Gravesande & de celui de ces Philosophes, en comparant les différens passages que j'ai cités de ces Auteurs avec ceux que vous venez de lire, extraits du meilleur Ouvrage de Mr. s'Gravesande. Car, quoique son *Introduction à la Logique & à la Métaphysique* contienne d'excellentes choses, il s'en faut bien qu'elle égale ses *Elemens de Physique*. Cet Ouvrage a, selon moi, un grand défaut, c'est qu'il n'est point, en général, assez élevé, & si j'ose me servir de ce terme, assez approfondi pour les Savans; & qu'il est trop bref, trop concis, pour les

39 Circa Machinas ulterius monebo, plerasque constructas esse ab Artifice in hac Urbe ingeniosissimo, & simul Philosopho non imperito, Joanne *van Musschenbroek*, cui omnes quæ hic explicantur plenissimè notæ sunt; quod monere non ingratum fore iis credidi, qui forte quasdam Machinas imitatas desiderarent. Idem, ibid.

les Ecoliers, quoiqu'il paroisse dans la Préface, qu'il a été fait pour eux.

Les Jeunes Gens ont souvent besoin, pour comprendre les choses, & sur-tout celles qui sont aussi abstraites que les plus sublimes Questions de la Métaphysique, qu'on les leur présente à l'esprit de plus d'une maniére. Dans *son Introduction* Mr. s'Gravesande ne cherche point à suivre cette Méthode: il instruit ses Disciples d'une maniére tout-à-fait opposée; il ne regarde que dans un seul point de vûe la Question la plus épineuse. Il est vrai qu'ordinairement ce point est le véritable; mais lorsqu'il est obscurci par quelques nuages, ils ne sont point dissipés; or une bonne raison & un argument pressant peuvent être sujets à bien des difficultés. Je pense donc qu'il est d'un grand Philosophe de les prévenir, & d'obvier d'avance à tout ce qu'on pourroit faire pour empêcher la Vérité de paroître au grand jour.

Mr. s'Gravesande a traité la Question de l'immatérialité de l'Ame avec une briéveté qui ne contente point les Savans, & qui n'instruit

30 *Introduction à la Philosophie contenant la Métaphysique & la Logique*, par G. J. s'Gravesande, Liv. I. Part. II.

n'instruit guère les Ecoliers. Voici tout ce qu'il dit au sujet d'un Dogme si important & si souvent contredit. „Nous avons dit 30, „qu'il y avoit une étroite union entre l'Ame „& le Corps; cette union a jetté quelques „Philosophes dans une erreur très-dange„reuse. Ils ont cru que notre Ame étoit „corporelle, & que nos pensées n'étoient „autre chose que l'agitation de certaines par„ticules de Matiére.

„D'autres remarquant que la Pensée & le „Mouvement n'ont rien de commun, & que „le Corps ne sauroit acquérir, par le seul „mouvement, la faculté de penser, ont cru „cependant que Dieu a pu donner aux Corps „cette faculté; & que pour cela même il est „impossible de décider, si notre Ame est cor„porelle ou non.

„Mais il me paroît, qu'on peut démon„trer par un Argument très-simple, que la „faculté de penser ne sauroit être l'attribut „d'aucun Etre étendu.

„Tout ce qui a de l'étendue a des parties, „& on ne peut rien attribuer à cette éten„due, qui ne convienne en même tems à ses „par-

p. 88. Je me sers d'une Traduction approuvée par Mr. s'Gravesande. L'Original de ce Livre est en Latin.

„parties. Suppofons à préfent qu'un Etre „étendu penfe : ou la penfée fera entiére „dans chacun des points de cette étendue, „ce qui eft abfurde ; ou elle fera répandue „dans toute l'étendue, & par cela même di„vifible avec elle, ce qui eft oppofé à la na„ture des perceptions.

„Que fi quelqu'un dit que les idées font „divifibles, & qu'il conçoit clairement que „l'idée de l'Etendue eft telle : je réponds „qu'il confond l'idée de la chofe avec la „chofe même. Celui qui a une idée, fent „qu'il a cette idée ; mais perfonne n'affirme„ra, que ce fentiment foit divifible & éten„du ; cependant ce fentiment ne fauroit être „féparé de l'idée, & devroit être partagé avec „elle, fi la penfée étoit étendue ; ainfi penfer „& être étendu ne font pas les attributs d'un „feul & même fujet".

Je trouve plufieurs chofes à reprendre dans ce paffage indépendamment de l'extrême briéveté ; c'eft qu'en propofant le fentiment de ceux qui ont cru qu'il n'étoit pas impoffible que Dieu pût communiquer la penfée à la Matiére, on ne fait aucune mention des raifons très-fortes & très-embaraffantes fur lefquelles ils fondent leur opinion. Or ces raifons préviennent en quelque maniére, & diminuent beaucoup la force de l'Argu-

l'Argument que Mr. s'Gravesande considére comme une démonstration si évidente, qu'après l'avoir proposée de la maniére la plus simple, il passe à une autre Question, & regarde celle-là comme entiérement éclaircie. Permettez, *Monsieur*, que je vous fasse sentir une foule d'Objections qu'on peut faire contre cette prétendue démonstration.

Vous prétendez, est-on en droit de dire à Mr. s'Gravesande, que la Pensée ne sauroit être le mode d'une Substance étendue, parce que „ou elle sera entiére dans chaque point „de l'étendue, ce qui est absurde, ou elle „sera répandue dans toute l'étendue, & par „cela même divisible avec elle, ce qui est „opposé à la nature des perceptions. Qui „vous assûre que la Matiére est divisible à „l'infini physiquement? Je vous le nie, & „vous le nie appuyé de l'autorité de Newton „votre Maître. *Il est*, selon lui, *des parti-„cules qui ont été créées indivisibles, inaltéra-„bles par leur nature:* Dieu peut avoir ac-„cordé la pensée à ces particules; & par „conséquent la pensée répandue dans leur „étendue ne sauroit jamais être divisée. „Tout ce que vous ajoutez est inutile, & ne „sert qu'à réfuter une réponse que vous „faites faire à votre fantaisie; car loin de „prétendre que les idées sont divisibles, on

„vous ſoutient que la Subſtance étendue, à „laquelle la penſée eſt attachée, ne ſauroit „jamais être diviſée".

Voyons encore, *Monſieur*, une autre Objection qui ſe préſente naturellement contre le ſentiment de Mr. s'Graveſande. Nous ne connoiſſons que très-imparfaitement la Matiére: nous ignorons une partie de ſes attributs: un Philoſophe moderne vient d'en d'écouvrir un qui lui eſt auſſi eſſentiel que l'étendue; c'eſt l'Attraction, vertu dont Mr. s'Graveſande convient, qui eſt attachée non-ſeulement à la Matiére en général, mais à chaque partie de la Matiére. Or y ayant des propriétés très-eſſentielles dans la Matiére qui peuvent nous être inconnues, comment pouvons-nous ſavoir ſi celle d'être ſuſceptible, par le Pouvoir divin, de la penſée, n'en eſt pas une? L'Attraction n'eſt point diviſible, pluſieurs autres propriétés de la Matiére ne le ſont point, comme le mouvement, la vie, l'électricité, la végétation; donc la Matiére a des propriétés qui ne ſont pas diviſibles; donc la Penſée en peut être une, ſans qu'elle ſoit ſujette à la diviſion.

Les Bêtes n'ont point d'Ame ſpirituelle, Mr. s'Graveſande en convient. Juſqu'à préſent perſonne, excepté Mr. Boulier, n'a ſoutenu une opinion auſſi hétéroclite: cependant

pendant elles penſent, l'Expérience, la Raiſon, l'Evidence, nous en convainquent; donc la Penſée n'eſt point incompatible avec la Matiére; donc elle eſt même le mode d'une Subſtance étendue. Je ne pouſſerai pas plus loin cette foule d'Argumens qu'on peut oppoſer à Mr. s'Graveſande: nous avons déjà examiné fort au long cette Matiére dans l'Article de Mr. Locke; vous pourrez y jetter les yeux, & vous ſerez encore plus perſuadé que, ſoit pour la Satisfaction des ſavans, ſoit pour l'inſtruction des Jeunes Gens, il auroit été à ſouhaiter que Mr. s'Graveſande n'eût point traité ſi ſuccintement la plus grande & la plus épineuſe Queſtion de la Métaphyſique.

Au reſte, je crois devoir vous faire remarquer que la difficulté que fait Mr. s'Graveſande ſur *l'impoſſibilité que la Penſée ſoit entiére dans chacun des points d'une étendue*, ne peut embarraſſer qu'un Proteſtant. Car, dans l'état où eſt la queſtion, un Catholique ne ſeroit point en droit de la propoſer. Il s'agit de ſavoir ſi Dieu, qui a le pouvoir de ſe rendre en cent mille lieux différens tout entier, corporellement, de même enfin que lorſqu'il étoit homme, & cela dans le même tems, n'eſt pas le maître de faire le même Miracle, lorſqu'il s'agit de mettre la

 Penſée

Pensée entière dans chacun des points d'une étendue? Dès qu'on convient que Dieu peut changer l'essence des choses, comme il faut le soutenir quand on admet la *Transubstantiation*, on ne doit plus fonder la réjection d'une opinion sur la contrariété qu'on apperçoit avec la nature des choses, lorsqu'il est question du Pouvoir divin, qui ne trouve aucune borne. Je m'étonne, *Monsieur*, que nos Théologiens Catholiques, qui se sont récriés assez mal-à-propos contre le sentiment de Mr. Locke, n'ayent pas fait cette réflexion. Car il ne s'agit point de savoir si l'Ame est matérielle ou spirituelle: on convient qu'elle est spirituelle, puisque la Religion nous l'a appris; mais on demande si elle n'auroit pas pu être matérielle si Dieu l'avoit voulu? Or soutenir le contraire chez les Catholiques, c'est détruire le plus sacré & le plus auguste de nos Sacremens: chez les Protestants, c'est borner mal-à-propos la puissance de Dieu; & chez les Philo-

31 Pour faire mieux sentir l'usage de cette seconde Règle, je proposerai un Exemple, qui n'est pas des plus faciles quoiqu'assez simple. Il est en Latin, & a été écrit, en changeant la signification des lettres.

Il est indifferent que l'on employe des lettres, des nombres, ou quelques autres caractères. La Methode

Philosophes de toutes les Religions, c'est raisonner mal, & supposer pour certain ce dont on dispute.

Je viens d'accuser Mr. s'Gravesande d'avoir été souvent trop concis, je le condamne actuellement pour avoir examiné fort au long des Questions très-peu importantes, & même fort inutiles. Il eût mieux valu qu'il les eût omises, & qu'il en eût approfondi d'autres. Je mets aux nombre des endroits de son Livre qui me paroissent superflus, le long & presque inintelligible Chapitre qu'il a fait sur l'Art de déchiffrer les Lettres. Ce Traité n'est guère bon que pour des Ministres d'Etat, ou des Secrétaires d'Ambassade : il me paroît déplacé dans un Livre aussi court que celui de Mr. s'Gravesande; & je ne sai si beaucoup de ses Ecoliers y ont compris quelque chose. Vous pourrez juger de sa clarté par quelques morceaux que vous verrez au bas de la page 31.

Le

de raisonner est toujours la même pour le déchiffrement.

a b c d e f g h i k f l m k g n e k d g e i h e k f b c e e f i c l a k f c g f g o i n e b h f b h i c e i k f f m f p i m f h i a b c q i b c b i e i e a c g b f b c b g p i g b g r b k d g h i k f s m k h i t e f m.

Le Traité de *l'Argumentation*, ou de *l'Art de raisonnér par Syllogismes*, qui termine

Je commence d'abord par faire la liste des Caractères; je marque combien de fois chacun d'entr'eux est répété, & je mets les premiers ceux qui reviennent le plus souvent.

f	14.	g.	10.	m.	5.	n.	2.	r.	1.
i.	14.	c.	9.	a.	4.	p.	2.	s.	1.
b.	12.	h.	8	d.	3.	o.	1.	t.	1.
e.	11.	k.	8.	l.	2.	q.	1.		

J'observe qu'il n'y a que dix-neuf Caractères, entre lesquels il y en a cinq, qui ne se trouvent qu'une fois; d'où je conclus, qu'un seul Caractère est employé pour chaque lettre.

Pour qu'on entende plus facilement ce qui suit, je vais mettre des lettres capitales au-dessus de quelques endroits, dont il sera parlé dans la suite.

A. B.
a b c d e f g h i k f l m k g n e
C.
k d g e i h e k f: b c e e f i c l a h
D. E. F.
f c g f g o i n e b h f b h i c e i a f:
G. H. I.
f m f p i m f h i a b c q i b c b i e i e
K. L.
a c g b f b c b g p i g b g r b k d
M.
g h i k f: s m k h i t e f m.

mine *l'Introduction, à la Logique* ne me paroît ni plus clair ni plus utile que celui de

Je cherche à présent un petit nombre d'endroits plus remarquables que les autres; & je découvre que les cinq lettres *g*, *h*, *i*, *k*, *f*, se trouvent deux fois dans le même ordre (B, M.) que dans un autre endroit, les lettres *i*, *k*, *f*, (F.) se trouvent répétées. Enfin, je m'apperçois que *h*, *e*, *k*, *f*, (C.) a de la relation avec *h*, *i*, *k*, *f*, (B, M.)

Je remarque ces endroits: & je conclus, qu'il est probable que des mots se terminent en ces quatre endroits; ce qu'il faut indiquer, en mettant des points.

Les trois derniéres Règles doivent être appliquées indistinctement; & c'est en comparant l'arrangement des mêmes Caractères, en différens endroits de l'Ecrit proposé, avec l'ordre des lettres dans les mots Latins, qu'il faut former des Hypothèses, dont chacune doit être examinée, en l'appliquant aux autres endroits de l'Ecrit dont il s'agit. Je marquerai à présent, de quels raisonnemens je me suis servi autrefois, pour déchiffrer l'Ecrit en question; en me bornant à indiquer les raisonnemens qui m'ont donné quelque lumiére, sans faire mention des autres.

Je compare *h*, *i*, *k*, *f*, (B, M.) avec h, e, k, f, (C). Quelques mots se terminent en ces endroits: or rien n'est plus ordinaire, dans la Langue Latine, que de trouver des terminaisons, dans lesquelles, entre les quatre derniéres lettres, il n'y a de différence que dans les seules pénultièmes; lesquelles, en ce cas, sont ordinairement des voyelles. Cette conjecture, que *i*, & *e*, sont des

de déchiffrer les Lettres. Mr. s'Gravesande a crû devoir s'éloigner dans cette occasion

voyelles, est confirmée parce que ces Caractères sont du nombre de ceux, qui reviennent le plus souvent. Par conséquent, *i*, & *e*, sont probablement des voyelles.

Voici le commencement d'un mot *f*, *m*, *f*, (G.) Par conséquent, *m*, ou *f* est une voyelle: mais *m* ne se trouve que cinq fois, & *f* quatorze fois; donc, il y a une plus forte probabilité pour cette derniére.

Ainsi, *f* est probablement une voyelle, & *m* une consonne.

J'examine l'endroit g, b, f, b, c, b, g, (K.): *f* est une voyelle; donc b est une consonne; c'est pourquoi *c* doit aussi être une voyelle.

Je marque donc, que *c* est probablement une voyelle, & *b* une consonne.

Dans *g*, *b*, *g*, r, b, (L) il y a trois consonnes, savoir b, b, & r, à cause que cette lettre ne se trouve qu'une seule fois dans l'Ecrit; donc *g* est probablement une voyelle.

Je ne donne toutes ces Conclusions que pour probables, quoique les derniéres découlent manifestement des Prémisses: mais le fondement de toutes n'est que probable.

Dans *f*, c, *g*, *f*, *g*, (D) nous avons cinq voyelles, mais les voyelles ne se trouvent jamais dans cet ordre, quand même nous supposerions, que les lettres *v*, & *u*, aussi-bien que *j* & *i*, sont marquées par les mêmes caractères: ce que le nombre des caractères donne lieu

ſion des routes ordinaires : il n'a pas jugé à propos de preſcrire la forme que les Régens

gens

de conclurre; ainſi le principe dont il a été déduit, que *f*, *c*, *g*, étoient des voyelles, eſt faux. Et nous affirmons que *f* n'eſt point une voyelle, mais que *m* en eſt une; & c'eſt de quoi nous ne doutons plus à préſent.

Ainſi nous poſons comme certain que *m* eſt une voyelle, & *f* une conſone.

Delà il s'enſuit, que *b* eſt une voyelle.

Dans *g*, *b*, *f*, *b*, *c*, *b*, *g*, (K) nous avons un endroit remarquable, dans lequel la même voyelle eſt répétée trois fois, & n'eſt ſéparée chaque fois, que par l'interpoſition d'une ſeule lettre. Voici donc comment j'écris les voyelles,

. a. a. a.
. e. e. e.
. i. i. i.
. o. o. o.
. u. u. u.

& en ſuppléant les conſonnes, je cherche ſi je puis découvrir quelque choſe qui ait du rapport avec la Langue Latine. D'abord les mots, *legere*, *edere*, *emere*, *&c.* s'offrent à mon eſprit, & je découvre auſſi, *amara*, *ſi tibi* . . . . J'en trouverois peut-être d'autres : mais je n'en cherche pas encore, à cauſe que je m'apperçois, que la voyelle *e* eſt celle, qui ſe trouve le plus ſouvent répétée ainſi trois fois.

Donc *b* eſt probablement *e*, & par la même raiſon *c* eſt probablement *r*.

gens ont coutume de donner pour servir de base à l'Argumentation ; mais ce qu'il sub-

e r e

J'écris *q, i, b, c, b, i, e, i, e,* (I.), en mettant au-dessus des caractères connus leur signification. Outre cela, *i*, & *e* sont des voyelles : mais elles ne sauroient être disposées comme elles le sont, si l'une des deux n'étoit pas employée pour une consonne, c'est-à-dire n'étoit pas *j* ou *v*

En supposant, que c'est *j*, je ne découvre rien ; mais en supposant que c'est *v*, j'ai d'abord *revivi*.

Donc *i* est probablement *v*,

Et *e* est probablement *i*.

Cela étant, j'écris le même endroit avec ce qui précède & ce qui suit ;

u e r u e r e b i v i

i a b c q i b c b i e i e a c,

& je lis *uterque revivit ;* donc *a* est *t*, & *q* est *v*.

Je marque alors, dans cet autre endroit, la signification des caractères connus.

e. u r i u

h f b h i c e i k f, (E, F.)

& je lis *esuriunt*.

Donc, *b* est *s*, *k* est *n*, & *f* est *t*. Mais nous avons déja vu, que *a* étoit *t* ; ainsi il s'agit de déterminer de quel côté est la plus grande probabilité. Dans l'Ecrit on trouve quatre fois *a*, & quatorze fois *f* : parmi les consonnes, *t* est une de celles dont on fait le plus fréquent usage dans la Langue Latine : outre cela, *i, k, f*, se trouvent trois fois (B, F, M.), & *unt* est une terminaison

ſubſtitue à la place de ce qu'il rejette, n'eſt à coup ſûr ni plus clair ni plus utile. „Il „y a

Latine très-ordinaire; donc *f*, ſera *t*, & il faudra de nouveau chercher la ſignification de *a*, comme auſſi celle de *q*. Cependant ſans nous arrêter à cet incident, nous pourrons continuer notre recherche.

Nous avons déja vu, que *m* étoit une voyelle: & *e*, *i*, *u*, ſont connues: par conſéquent, *m*, eſt *a*, ou *o*; c'eſt pourquoi j'écris ainſi les endroits G, & H,

t a t . u a t ſ u
t o t . u o t ſ u
fmf p imf hi.

Il eſt clair, qu'il faut lire

Tot quot ſu ——

Donc *m* eſt *o*, & *p* eſt *q*.

J'ajoute l'endroit examiné dans l'Article 1028: & après avoir rejetté les ſignifications trouvées en cet endroit, j'ai

Tot quot ſu — er — uere vivi,

& je lis, *tot quot ſuperſuere vivi p*.

Je corrige à préſent les erreurs des No. 1028. & 1029. que j'ai découvertes; & je m'apperçois que *a* eſt *p*, & que *q* eſt *ſ*.

Le commencement de l'Ecrit eſt

p e r . i t . ſ u n t
a b c d e f g h i k f,

& il eſt clair, qu'il faut lire, *perdita ſunt*; donc *d* eſt *d*, & *g* eſt *a*.

Comme je n'ai aucun lieu de douter de la verité de ce que j'ai découvert; & que j'ai eu ſoin de marquer,

„y a, *dit-il*, une Méthode plus facile de „prouver, qu'il n'y a que dix Modes con„cluans; & cela en considérant d'abord „les seules Prémisses, & en faisant atten„tion ensuite à la Conclusion.

„Les quatre lettres A, E, I, O, ne peuvent „être prises deux à deux, que de seize manié„res, comme leur arrangement le fait voir.

A A,	A E,	A I,	A O,	E A,	I A,	O A,
E E,	E I,	EO,		I E,	OE,	
I I,	I O,			O I,		
O O.						

„De

dans un endroit à part, la signification de chaque Caractère, à mesure que je parvenois à la connoitre, je mets ici cette liste.

a, *p*,	e, *i*,	i, *u*,	n,	r,
b, *e*,	f, *t*,	k, *n*,	o,	s,
e, *r*,	g, *a*,	l,	p, *q*,	t,
d, *d*,	h, *s*,	m, *o*,	q, *f*,	

Il ne sera pas difficile de suppléer ce qui manque, pourvû qu'on mette au-dessus de chaque ligne de l'Ecrit, la signification connue de chaque caractère.

P e r d i t a s u n t . o u a . i n d a i n s i n t e
a b c d e f g h i k f l m k g n e k d g e i h e k f b
r i i t u r . p s t r a t a . u . i e s t e s u e i u u t t o
c e e f i c l a h f c g f g o i n e b h f b h i c e i k f f m
t q u o t s u p e r f u e r e v i v i p r a e t e r e a q u
f p i m f h i a b c q i b c b i e i e a c g b f b c b g p i
u e a . e n d a s u n t . o n s u . i t o .
g b g r b k d g h i k f s k h i e e f m.

„De ces diſpoſitions nous rejettons, „EE, EO, OE, II, IO, OI, OO: IE, doit „auſſi être rejettée à cauſe que la Conclu-„ſion ſeroit négative ; & par cela même, „le grand Terme univerſel, qui devroit „être de même dans la Majeure, ce qui „ne ſauroit être dans I. Ainſi il ne reſte „que ces huit diſpoſitions des Prémiſſes : „AA, AE, AI, AO, EA, IA, OA, EI.

„De AA, nous ne pouvons conclurre qu'en „A, ou en I. De AE, nous ne concluons „qu'en E. A la vérité la Concluſion en O ſeroit

Il eſt clair qu'il faut lire, *perdita ſunt bona ;* donc l eſt *b*. Par conſéquent en mettant *b* pour l dans l'autre endroit, où cette derniére lettre ſe trouve, nous avons *Urbs* au lieu qu'il auroit du y avoir *Urbs*.

Il eſt facile de s'appercevoir, que dans l'endroit où il y a *ſtrata, x, i. eſt*, il faut lire *ſtrata humi eſt*.

Donc *o* eſt *m*, & le nom propre, dans la premiére ligne, eſt *Mindaius*, qui devoit être *Mindarus*.

Il ne reſte à préſent que *r, s, t* : mais on peut les trouver ſans difficulté, & l'Ecrit ſe trouve déchiffré de la maniére ſuivante :

Perdita ſunt bona. Mindarus interiit, Urbs Strata humi eſt. Eſuriunt tot quot ſuperfuere viri. Preterea quæ agenda ſunt conſulito.

Introduction à la Philoſ. contenant la Métaphyſ. & la Logique, Liv. II. Chap. XXXV. pag. 393. & ſuiv.

„ſeroit bonne, mais on n'en fait jamais uſa-
„ge, quand on en peut avoir une *plus*
„générale ; ce qui ſe peut toujours dans
„le cas préſent, parce que le petit Terme
„eſt univerſel dans la Mineure. De AI,
„& de IA, on conclut ſeulement en I: de
„AO, OA, & EI, ſeulement en O; de EA,
„ſeulement en E, ou en O. Cela étant,
„voici tous les Modes poſſibles des Syllo-
„gismes AAA, AAI, AII, IAI, qui ſont
„les Modes affirmatifs; AEE, AOO, OAO,
„EIO, EAE, EAO, qui ſont les négatifs [32]".

Je vous demande, *Monſieur*, ſi vous trouvez cela fort intelligible? Quant à moi, je penſe que ces Préceptes figureroient fort bien dans le Bourgeois Gentilhomme. Il me ſemble ouïr Mr. Jourdain: AEE, AOO, OAO, EIO, EIE, EAO; que cela eſt beau! que cela eſt ſavant! la façon d'apprendre aux hommes à raiſonner eſt bien ſublime & bien élevée! EAE, EAO, &c.

Quand on veut ſe vanter de donner de nouveaux Préceptes, ils doivent être plus clairs que ceux qu'on abandonne. Dites-moi,

32 *Idem*, ibid. p. 449, & ſuiv.

moi, je vous prie, *Monsieur*, si ces EAE, EAO, ont un grand avantage sur

Barbara, *Celarent*, *Darii*, *Ferio*, *Baralipton*: *Celantes*, &c.

Puisque Mr. s'Gravesande avoit suivi dans tant d'endroits les opinions & les sentimens de Mr. Locke, il n'auroit pas mal fait de l'imiter dans ses Règles sur le Syllogisme & l'Argumentation.

En critiquant quelques défauts que je crois appercevoir dans le Livre de Mr. s'Gravesande, je suis bien éloigné de vouloir diminuer le prix des bonnes choses qu'il contient: il y en a une grande quantité, & quoique cet Ouvrage soit inférieur de beaucoup à ses *Elémens Physiques*, il est aisé de voir qu'il part de la main d'un grand Maître; il y a des Morceaux d'une beauté ravissante. Ne croyez donc pas que je cherche par mes critiques à diminuer la gloire d'un si grand Homme. Je remplis, ou du moins je tâche, autant qu'il m'est possible, de remplir le caractère que j'ai pris; & si je parle des fautes que j'apperçois, ce n'est que pour empêcher que la réputation du Génie illustre qui les a commises, ne les fasse passer comme des beautés auprès de certaines gens, qui ne

ne jugent guère de tout ce qui se trouve dans un Livre, que par le nom de celui qui l'a fait. Si je voulois vous parler de toutes les excellentes choses qui se trouvent dans celui

33 Quoique ce que nous venons de dire suffise, pour mettre dans un grand jour la matiére de la Liberté, nous ne laisserons pas, eu égard aux Questions importantes qu'on agite sur cette matiére, d'ajouter encore quelques Eclaircissemens, afin de prévenir quelques difficultés embarrassantes, auxquelles l'équivoque & l'abus des termes ont principalement donné lieu.

Il ne s'agit point ici de la Liberté de Dieu, laquelle est totalement différente de la Liberté Humaine; l'indépendance de Dieu est souveraine, & son Intelligence ne reconnoît aucunes bornes; en un mot, lui seul possède une liberté absolue & parfaite.

Il y a trois sentimens principaux concernant la Liberté Humaine.

1. Quelques Philosophes prétendent que l'Homme a une liberté, qu'ils appellent d'indifférence. Selon eux, Dieu a donné à l'Homme la faculté de choisir entre deux ou plusieurs objets, à l'égard desquels il a le pouvoir physique nécessaire; de sorte qu'il peut déterminer sa volonté, en mettant à part toutes les raisons & toutes les causes externes, qui pourroient le porter à préférer un de ces objets aux autres.

C'est ce qui paroît impossible. Il est question de choisir entre A & B : vous dites que, toutes choses mises à part, vous pouvez choisir l'un ou l'autre. Vous choisissez A; pourquoi? Parce que je le veux,

celui de Mr. s'Gravesande, l'étendue que j'ai prescrite à ces Lettres ne suffiroit pas. Je me contenterai de placer au bas de la page celles qu'il a dites sur la Liberté [33].

Il,

dites-vous. Mais pourquoi voulez-vous A, & non point B? Vous répliquez, parce que je le veux; Dieu m'a donné cette faculté. Mais que signifie je veux vouloir, ou je veux parce que je veux? Ces paroles n'ont d'autre sens que celui-ci, je veux A. Mais vous n'avez pas encore satisfait à ma question, pourquoi ne voulez-vous point B? Parce que j'ai la faculté de me déterminer comme il me plaît. Pourquoi vous plaît-il de déterminer cette faculté en faveur d'A, & non point de B? Est-ce sans raison que vous rejettez B? Si vous dites, A me plaît, parce qu'il me plaît; ou cela ne signifie rien, ou doit être entendu ainsi: A me plait à cause de quelque raison, qui me le fait paroître préférable à B; sans cela, le *Néant* produiroit un effet. Conséquence que sont obligés de digérer les défenseurs de ce premier Systême.

Mais je sens, ajoutent-ils, que je suis libre. Qui a jamais songé à le nier? Mais cela empêche-t-il, que tout effet ne doive avoir une cause?

Si l'on n'admet pas la Liberté d'indifférence, continuent-ils, les Actions humaines deviennent nécessaires, les Loix sont inutiles, les récompenses & les peines absurdes; il n'y a ni vertu, ni vice, ni louange, ni blâme, &c.

Nous verrons dans la Logique, qu'une conséquence absurde forme une preuve en faveur du sentiment con-

Il examine, avec une pénétration & une sagacité merveilleuses, toutes les différentes

traire ; mais que si le premier sentiment est prouvé d'ailleurs, ce sentiment ne sauroit être renversé par un pareil Argument, lequel en ce cas, ne fait que rendre incertaines les deux propositions opposées.

Ce n'est pas que nous croyions que cette Règle soit applicable à l'exemple en question ; car nous n'avons garde d'accorder d'un côté, que dans le Systême de l'Indifférence, la Liberté Humaine soit exempte de toute nécessité ; & de l'autre, que toute nécessité donne lieu aux conséquences qu'on paroît craindre.

En admettant l'Indifférence dont il s'agit, je soutiens, que les déterminations de la Volonté Humaine n'en sont pas pour cela moins nécessaires. Il est vrai, que cette nécessité n'est ni absolue ni fatale : mais elle est telle cependant, que dans chaque détermination le contraire est impossible. Vérité qu'on ne sauroit révoquer en doute, dès qu'on fait attention à la prescience de Dieu.

Ils répondent, que la prescience ne contraint pas la Volonté, & n'est pas cause de ses déterminations. Mais ce n'est pas de quoi il est question ; contraindre la Volonté, est une contradiction. Il s'agit de savoir, si le contraire de ce que Dieu a prévu peut arriver ? Or comme cela est impossible, ce que Dieu a prévu devient nécessaire, par la définition même de ce terme.

Ceux-mêmes qui, en admettant l'Indifférence dans la détermination de la Volonté, nient la prescience Divine, ne sauroient éviter d'admettre une sorte de Nécessité ; comme il seroit aisé de le faire voir. Mais, si c'en étoit ici le lieu, il seroit bien plus facile encore, de

tes opinions ; & conclut avec raison que celle qui tient un juste milieu entre l'Indifférence

prouver, que c'est la chose du monde la plus absurde, que de concevoir un Dieu qui ignoroit hier ce qu'il vient d'apprendre aujourd'hui.

J'ai dit secondement, que toute Nécessité ne donne pas lieu aux conséquences qui ont été indiquées. Ces conséquences ne sont rien contre la Nécessité Morale, comme on le verra dans la suite.

II. Le second sentiment sur la Liberté, a été expliqué dans le Chap. X. Les partisans de ce sentiment soutiennent que l'Ame ne se détermine jamais sans cause : que la cause de ses déterminations n'est point physique, mais morale, & agit sur l'intelligence même ; de maniere qu'un homme ne puisse jamais être poussé à agir librement, que par des moyens propres à le persuader.

Voilà pourquoi il faut des Loix, & que les peines & les récompenses sont nécessaires ; l'espérance & la crainte agissent immédiatement sur l'Intelligence.

En admettant l'Indifférence, ce n'est ni la crainte, ni l'espérance, ni la connoissance des Loix, qui déterminent la Volonté, mais le *Néant*. On répond que toutes ces choses déterminent la Volonté, mais non pas nécessairement ; c'est-à dire, que la connoissance de la Loi étant posée, l'Ame peut s'y conformer, ou non : ce qui est très-vrai du pouvoir physique : mais, si la constitution présente de l'Ame étant posée, la connoissance de la Loi ne suffit pas pour que la Volonté se détermine, il faut quelque chose de plus ; & nous avons vu, que ce quelque chose, dans le Systême de l'Indifférence, ne peut être que le *Néant* tout pur.

férence & la Fatalité, est la plus raisonnable.

Un

Examinons aussi ce qui regarde la Vertu, & nous ne trouverons plus de difficulté dans ce qu'on dit de la louange & du blâme.

Commençons par déterminer les conditions nécessaires, pour qu'une Action humaine puisse être appellée vertueuse.

1. Il faut que cette Action ait son origine dans l'intelligence de l'Homme, c'est-à-dire, qu'il agisse parce qu'il veut agir.

2. Il faut que cet homme, pendant qu'il agit, sache quel est son devoir dans les circonstances où il se trouve; & qu'il soit constamment dans la disposition de diriger ses actions suivant la règle que lui a prescrit le souverain Maître du Monde.

3. Enfin, il faut que ces dispositions jointes à la connoissance de son devoir, soient les motifs qui plient sa volonté, & qui le déterminent à agir.

Ceux dont nous examinons les sentimens, ajoutent une quatrième condition aux trois que nous venons de proposer: ils disent, qu'une Action ne sauroit être vertueuse, à moins que celui qui l'a faite n'ait pu, dans ce tems-là même, s'en abstenir; & que c'est dans l'usage de ce pouvoir, d'agir ou de ne point agir, qu'il faut chercher les fondemens de la Vertu.

Mais je demande, si l'amour de la Vertu ne pourroit pas monter à un tel point, que de l'aveu même de ceux qui admettent cette quatrième condition, la détermination opposée à la Vertu devint impossible?

Un Anonyme a attaqué aſſez impoliment Mr. s'Graveſande ſur ſes ſentimens ſur la Liber-

Je ſuppoſe un homme éclairé ſur ſes devoirs, & qui, dans le tems qu'il doit agir, ait devant les yeux ce qu'il doit à la Divinité; qui apperçoive clairement, que ſon bonheur dépend de cet Etre bon & tout-puiſſant, & qu'il dépend de lui ſeul. Je ſuppoſe, que cet homme ſoit frappé ſi vivement de ces penſées, que toute autre conſidération ne le puiſſe toucher que foiblement. Je demande s'il eſt poſſible, que cet homme ne ſe détermine pas à ce qu'il ſait que Dieu exige de lui? Il faudroit qu'il changeât ſa propre nature, pour agir autrement. Voici donc une néceſſité morale; & eſt-ce que, pour cela, cet homme ne mérite aucune louange?

Il peut donc y avoir au moins quelques cas, dans leſquels la Vertu ſe trouve dans un degré éminent, & où la quatrième condition manque; laquelle, par conſéquent n'eſt pas eſſentielle à la Vertu.

Ceux qui admettent cette quatrième condition, diſent que la connoiſſance de nos devoirs, & le deſir de nous y conformer, ſont inſéparables de la Vertu; mais que notre Ame doit donner à ces motifs un degré de force, ſans lequel ils deviennent inutiles; & que dans le tems qu'elle donne cette force aux motifs, elle peut ne la point donner.

Mais donner de la force à un motif, ou n'en point donner, ſont des choſes différentes; & on peut appliquer ici le raiſonnement que nous avons propoſé au commencement de ce Chapitre. Alors il paroîtra, que, ſi la Vertu conſiſte dans ce qui porte l'Ame à donner

Liberté: mais il eſt aiſé de juſtifier ſes ſentimens chez tous les gens raiſonnables, de quelque Religion qu'ils ſoient. Les Proteſtans ne ſauroient les condamner, ſans manquer à leur Synode de Dordrecht, ni les Catholiques ſans blâmer en lui ce qu'ils approu-

aux motifs une force qu'elle pouvoit ne poit donner, la Vertu eſt un pur *Néant*.

III. Le troiſième ſentiment eſt celui des partiſans de la Fatalité.

Ce ſentiment eſt ſujet à toutes les difficultés que nous avons rapportées, & comme d'ailleurs il n'eſt appuyé ſur aucun Argument ſolide, les difficultés dont il s'agit le renverſent de fond en comble. Nous avons vu de quelle maniére on doit s'y prendre, pour le combattre directement.

La détermination de la Volonté, quand la Fatalité a lieu, eſt l'effet d'une cauſe phyſique, & la perſuaſion précédente ne ſauroit empêcher une détermination contraire; une perſuaſion qui eſt l'effet d'une cauſe méchanique, pouvant être changée par une autre cauſe méchanique, l'Homme n'eſt plus Auteur de ſes actions, les Loix deviennent inutiles, &c.

Nous croyons avoir ſuffiſamment démontré, que l'opinion qui tient un juſte milieu entre l'Indifférence & la Fatalité, eſt la ſeule véritable. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que ces deux derniéres opinions, quoique manifeſtement oppoſées entre elles, doivent leur origine à la même erreur.

prouvent dans St. Augustin, qui non-seulement bannit toute indifférence, & admet la Prédéstination absolue, ainsi que nous l'avons vu dans la seconde Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire; mais qui regarde comme un crime d'attribuer rien au Hasard, à sa

Cette Erreur consiste à confondre la Nécessité morale avec la Nécessité absolue. Quand on a démontré en général, que le contraire d'une chose est impossible, tout le monde dit, que cette chose est nécessaire: mais quand on regarde une chose comme nécessaire, il n'est que trop ordinaire de négliger toute distinction, & de s'imaginer d'abord, qu'il s'agit d'une Nécessité fatale.

Ceux qui admettent la Fatalité, prouvent que la Nécessité morale a lieu dans la détermination de la Volonté, & concluent, que cette Nécessité est fatale; sans se mettre en peine des conséquences, ils soutiennent, qu'elles doivent être admises, si le Principe est vrai.

D'autres, voyant que ces conséquences ne sauroient être vraies, concluent, que le Principe est faux, & rejettent la Fatalité: mais, comme ils confondent les deux Nécessités, ils ne veulent pas même admettre la Nécessité morale, & s'imaginent ne pouvoir trouver de sûr refuge, que dans l'Indifférence; mais, sans y penser, ils sont tombés dans un autre genre de Nécessité, auquel je ne sai quel nom donner. *Idem*, ibid. Lib. I. Chap. XII. p. 74, & suiv.

à la Fortune & à l'Indifférence [34], Dieu seul étant la cause unique de tous les événemens, & rien n'arrivant que par les ordres absolus de sa providence.

Il est d'autant plus criminel de prêter des sentimens dangereux à Mr. s'Gravesande, que l'on voit par-tout dans ses Ouvrages le caractère d'un homme rempli de candeur & de probité. Tous ceux qui le connoissent personnellement assûrent que ses Livres donnent une idée juste de son mérite, & qu'il est aussi galant homme que savant. Il est surprenant que l'Académie des Sciences, toujours attentive à s'honorer de la réception des plus grands Hommes, ait tardé jusqu'à présent à augmenter sa gloire, en recevant pour remplacer Newton un de ses plus illustres Disciples.

Je vous ai souvent parlé dans mes Lettres, *Monsieur*, du Jésuite Regnault: quelquefois je vous en ai dit du bien, & quelquefois du mal,

34 Sed in iisdem tribus Libris meis (*contra Academicos*) non mihi placet toties me appellasse *Fortunam*, quamvis non aliquam Deam voluerim hoc nomine intelligi, sed fortuitum rerum eventum, vel in corporis nostri, vel in externis bonis aut malis, unde & illa verba sunt,

mal, je ferai encore de même. Ce Religieux a publié deux Ouvrages : le premier est intitulé, *Entretiens Physiques d'Ariste & d'Eudoxe*, ou *Physique Nouvelle en Dialogues ;* le second, *l'Origine ancienne de la Physique nouvelle, où l'on voit dans des Entretiens par Lettres ce que la Physique nouvelle a de commun avec l'ancienne, &c.*

Le premier de ces Livres contient un Corps complet de Physique fondée sur les Principes Cartésiens. Cet Ouvrage est écrit d'une maniére fort claire & à la portée de tout le monde. Il est même instructif, & peut seul rendre un jeune homme Physicien, sans qu'il ait besoin d'autre Maître. Il y a plusieurs choses intéressantes, & qui sont dignes de la curiosité & de l'attention des Savans. Ce Jésuite, quelque Cartésien qu'il soit, abandonne son Maître dans certains endroits, & les corrections qu'il fait au Systême qu'il a embrassé sont ordinairement assez justes. Il rejette l'opinion qui range les

quæ nulla Religio dicere prohibet, *forte*, *forsan*, *forsitan*, *fortasse*, *fortuitò ;* quod tamen totum ad divinam Providentiam revocandum est. *Sanct. Aurel. August. Hippon. Episcop.* Retractationum, Lib. I. Cap. I. num. 2.

les Bêtes [35] au rang des ſimples Machines. Quoiqu'il admette la Matiére ſubtile, & qu'il rejette le Vuide, il ne pouſſe point les choſes

[35] *Eudoxe*. On voit dans les Journaux des Savans un Cheval artificiel, capable de faire dans une platte Campagne 7 à 8 lieues en un jour; & une Figure humaine, une Statue de fer, imaginée par un priſonnier, laquelle étant ſortie d'une priſon, alla par pluſieurs détours préſenter à genoux une Requête au Roi de Maroc dans ſon Palais, & revint dans la priſon. Et ne dit-on pas qu'Albert le Grand fit une Tête, qui proféta quelques paroles? Je ne garantis pas ces faits; mais j'ai vu un Cheval d'airain que des reſſorts ſecrets faiſoient tourner comme les Chevaux tournent dans le Manège.

Si l'induſtrie des hommes fait des Machines d'une ſtructure ſi ingénieuſe, que ne peut pas faire une Sageſſe infinie?

Ariſte. Ne bornons point une Sageſſe ſans borne! mais mille endroits de l'Ecriture donnent, ce ſemble, quelque connoiſſance, quelques paſſions aux Animaux. L'Auteur de la Nature nous a fait naître avec un penchant qui nous porte tous à leur en attribuer, & qui dément peut-être intérieurement quiconque eſſaye de leur en refuſer. Ils ont des Sens comme nous, & qui paroiſſent ſemblables à nos Sens. Les impreſſions que nous recevons par les Sens ne produiſent point les mouvemens de notre Corps, ſans que notre ame y ſoit pour quelque choſe. Nous ne ſentons pas dans nos membres des impreſſions, qui d'elles-mêmes nous transportent vers les objets ſenſibles. Nous ne nous ſentons pas forcés d'uſer du pouvoir de notre Ame, pour arrêter l'impétuoſité du Corps à la vûe

choſes à l'extrême, ainſi que Deſcartes, qui en nie 36 la poſſibilité même par le pouvoir divin.

En

des mets les plus exquis, lors même que nous ſommes preſſés par la faim. Sur quels principes dirons-nous que les impreſſions ſenſibles reçues dans les Animaux par des organes qui paroiſſent ſi ſemblables à ceux de notre Corps, tranſportent par elles-mêmes les Corps des Animaux, ſans qu'une Ame s'en mêle pour déterminer leur mouvement? *Entret. Phyſiques*, Tom. III. p. 98.

36 *Ariſte.* Le Vuide eſt proprement une ſurface capable de contenir un Corps, ſans en contenir néanmoins aucun.

Eudoxe. C'eſt-là l'idée que j'ai du Vuide; mais le Vuide eſt-il poſſible?

Ariſte. La Raiſon peut-elle en douter?

Eudoxe. Ce qui ne renferme point de contradiction eſt poſſible: le Vuide ne renferme point de contradiction; car quelle contradiction dans une ſurface propre à contenir un Corps, & qui cependant n'en contient point? Ces termes ne ſe détruiſent nullement; donc le Vuide eſt poſſible.

En effet, ſi Dieu anéantiſſoit tout-à-coup l'air & toute la matiére dont nous ſommes enveloppés dans ce Cabinet, ſans rien changer dans la ſituation du Cabinet ni des Corps qui l'environnent, il y auroit du vuide, & l'on peut dire qu'alors nous nous trouverions immédiatement au-deſſous du rien: Or cette ſuppoſition n'a rien d'impoſſible, rien qui ſe contrediſe, rien qui ſoit au-deſſus de la puiſſance d'un Dieu, qui n'a beſoin de rien, qui conſerve librement des Corps qu'il conſerve; qui peut anéantir les uns ſans les autres, puiſque ce ſont autant de Sub-

En général, on peut dire que l'Ouvrage du Jésuite Regnault est bon, & qu'il est peut-être plus vrai qu'aucun de ceux qu'ont écrit les autres Disciples de Descartes; mais il est dangereux d'y ajouter foi trop aisément sur certains Faits historiques, qui peuvent avoir quelque rapport avec la Société. Le Pere Regnault, ainsi que tous ses Confreres, n'oublie pas d'autoriser, tant qu'il peut, tout ce qui part de la main des Loyolistes,

stances distinguées, qu'il peut opérer du changement en elles, ou non; Donc, &c.

Eudoxe. Mr. Descartes, ni Mr. Rohault, ni Mr. Régis, deux des plus fameux Cartésiens, n'étoient pas de votre avis.

Ariste. Je le sai, mais je sai aussi qu'en ce point leur esprit fut la dupe de l'imagination: l'imagination leur faisoit voir de l'étendue dans tous les intervalles des Corps, & cette étendue, ils la prirent pour une étendue rèelle, pour une portion de matiére; mais ils prirent le Phantôme pour la réalité. Portons, tant qu'il nous plaira, notre imagination au-delà de 6000 ans environ, qui se sont écoulés depuis la Création du Monde: notre imagination s'y fait toujours de l'étendue; dans cette étendue y a-t-il de la solidité? Point du tout; autrement le Monde seroit éternel. Notre imagination se repaît d'images corporelles, la vûe des Corps la remplit de l'image de l'étendue. De-là par-tout où l'imagination se transporte, l'image de l'étendue l'accompagne:

listes, & de diminuer le poids de ce qui vient des gens qu'ils n'aiment point. Voici un exemple de la partialité de ce Religieux. Il se moque finement de ce que les Journalistes de Leipsick avoient dit au sujet d'un Lièvre; & il raconte comme un fait certain une Histoire encore plus surprenante qu'ont debité les Journalistes de Trevoux. Voyez, *Monsieur*, ces deux Passages au bas de la page 37.

Le

mais ce n'est qu'une étendue d'imagination, qui n'a point de corps, & qui s'évanouït aux yeux de la Raison.

Eudoxe. Jusqu'ici je suis dans votre pensée sur le Vuide; mais y a-t-il du Vuide dans l'Univers? Je n'en crois rien; pourquoi? Parce que rien n'en prouve l'existence, & que je ne vois rien de plus inutile que le Vuide, pour opérer les merveilles de la Nature. *Entretiens Physiques*, Tom. I. p. 53.

37 Cet événement réel & singulier rend vraissemblable, du moins en partie ce que les Journaux d'Allemagne ont dit d'un Lièvre. Ce Lièvre célebre avoit deux têtes, l'une sur l'autre; huit pieds, quatre sous le ventre, quatre sur le dos. Quand il étoit las de courir sur quatre pieds, les Journalistes l'ont fait courir sur les quatre autres; jusqu'à ce qu'enfin, après avoir échapé par-là bien des dangers, il tomba entre les mains d'un Prince. *Entretiens Physiques, &c.* Tom. III. page 96.

Le ſtile du Pere Regnault eſt guindé très-ſouvent: il imite celui des Romans modernes; & il n'y a au monde que les Auteurs du Journal Littéraire qui ſe ſoient aviſés de lui donner les louanges. Ce Philoſophe court après les pointes & les ſaillies : il cherche à mettre de l'eſprit par-tout; & l'on eſt ſouvent indigné des fades plaiſanteries qu'il place dans les endroits qui en éxigent le moins. Par exemple, en parlant du Vuide : „Voyons, *dit-il*, s'il y a réellement du Vuide dans la Nature, ou s'il „n'en eſt point d'autre que celui qui, ſelon „le langage du Vulgaire, ſe trouve ſouvent „dans la Bouteille, dans la Bourſe, ou dans „la tête".

Voici un autre endroit qui reſſemble parfaitement à la *tirade* d'Arlequin Médecin [38]. „Vous voyez des os, des cartilages, des „ligamens, des membranes, des fibres, des „nerfs, des veines, des artères, de la chair, „ou des muſcles, le cœur dans ſon péricarde, „les poumons avec la trachée-artère, le „diaphrag-

Que penſez vous, Ariſte, de ce qu'on dit d'un Aloës, qui, après avoir été de tems immémorial dans un Jardin de Montpellier, pouſſa tout d'un coup, lorſqu'il ſembloit ſe deſſecher & mourir, un jet ſi prodigieux,

„diaphragme, l'estomac avec l'ésophage, les „intestins, le mesentère, les glandes, les „vaisseaux lymphatiques, les veines lactées, „le réservoir du chile, le canal thorachique, „le foye, le pancreas, la rate; les uretères, „la vessie l'abdomen, le péritoine, l'épiploon, „le cerveau, le cervelet, la moelle, les or„ganes des Sens, la peau, le nez, la langue, „les oreilles, les yeux".

Le Pere Regnault fait faire aussi quelquefois de petits complimens à ses Interlocuteurs, qui feroient beaucoup mieux placés dans la *Civilité Puérile* (Livre qu'on fait lire à des enfans de six ou sept ans) que dans un Ouvrage de Physique. Encore feroit-on mieux de les supprimer entiérement; car ils pourroient gâter les Jeunes Gens, & leur donner du goût pour ce doucereux *galimatias* que quelques Auteurs ont tâché de mettre à la mode. Jugez vous-même, *Monsieur*, de la justesse de ma critique par ce seul endroit que je me contenterai de rapporter [39].

„*Eu-*

qu'en moins de 24 heures le Jet s'eleva à la hauteur de 20 pieds avec un bruit de tonnerre. *Idem*, ibid. p. 65.

38 *Idem*, ibid. Tom. II. p. 148.

39 *Idem*, ibid. p. 24.

„*Eudoxe.* Vous raisonnemens sont so-„lides.

„*Ariste.* Ils doivent l'être; je les ai tirés „de vos Ecrits.

„*Eudoxe.* Vous saisissez trop aisément, „*Ariste*, l'occasion de louer; le vrai goût de „la vérité loue rarement.

„*Ariste.* Le vrai goût de la vérité rend „au mérite le tribut qu'on lui doit; & la „louange est le tribut naturel du mérite".

Si ce n'est pas-là du *Phœbus*, & du plus mauvais, j'avoue que je suis bien trompé. Le Pere Regnault ne parle pas toujours sur le même ton: quelquefois il quitte le Chalumeau, & prend en main la Trompette: il a mis à la fin d'un de ses Livres de Physique la Peroraison de quelqu'un de ses Sermons; car comment peut-on appeller autrement le Morceau que vous allez lire 40.

„Jusques à quand souffrirez-vous, Seig-„neur, que l'ingratitude, malgré les cris de „la Conscience & de la Raison, abuse de „votre lumiére & de vos bienfaits pour „essayer de vous anéantir? Humiliez ces „Esprits présomptueux, inquiets & rebelles „contre le premier Souverain: *Imple facies* „*eorum ignominia.* Frappez, & ceux qui „mécon-

40 *Idem*, ibid. Tom. III. p. 367. & suiv.

„méconnoissent votre main bienfaisante, sentiront le poids de votre bras appesanti sur „leur tête: ne trouvant plus de ressource „dans la vanité, dans des amis frivoles, dans „les faveurs de la fortune, ils tourneront „leurs regards vers vous *& quærent nomen* „*tuum*; ou plutôt, faites luire, dans le fond „de leur Ame, de ces rayons doux, mais „vifs & efficaces qui ont si souvent triomphé „de l'Impie. Et l'incrédule réunissant enfin „sa voix avec celle de tout ce qu'il y a „d'hommes sages & sensés, fera gloire de „benir & d'adorer avec soumission la main „puissante qui tira du néant le Ciel & la „Terre: *Et adorabunt coram te, Domine*".

Je suis encore plus étonné de trouver quelqu'idée de la *Grace efficace* dans ce Passage que de le voir placé où il se trouve. Est-ce que le Pere Regnault seroit par hazard Janséniste? Autrefois cela auroit paru impossible; mais depuis que Mr. de Mongeron convertit de tems en tems quelque Jésuite, ce n'est plus une chose insoutenable que de croire qu'un Membre de la Société puisse avoir quelque opinion qui vise au Jansénisme.

Le second Ouvrage du Pere Regnault, intitulé, *l'Origine ancienne de la Physique nouvelle*, est, à mon gré, au-dessus du pre-

sujet; il y régne une érudition choisie. Il est vrai qu'il seroit à souhaiter quelquefois que les Passages que l'Auteur rapporte des anciens Philosophes Grecs & Latins fussent un peu plus étendus : on en comprendroit mieux le véritable sens; mais ce défaut est réparé par la fidélité avec laquelle ce Jésuite les cite & les explique. Ce Livre est l'Ouvrage d'un véritable Savant; c'est dommage que le stile soit celui d'un Petit-Maître. On trouve dans trois Tomes assez médiocres tout ce que la nouvelle Physique a emprunté de l'ancienne; on y voit, pour ainsi dire, l'enfance, l'adolescence & l'âge viril de l'Esprit l'Humain.

Il auroit fallu, pour rendre cet Ouvrage plus parfait & plus utile, que le Pere Regnault eût voulu examiner la vraisemblance qu'il y a entre les Opinions Métaphysiques & Morales des Philosophes anciens & modernes; & qu'il ne se fût point borné uniquement à ce qui regarde la Physique.

Me voilà, *Monsieur*, parvenu au dernier des Philosophes dont je m'étois engagé de vous parler: j'ai taché de vous donner de tous les différens Systêmes l'idée la plus juste & la moins confuse qu'il m'a été possible: j'ai traité, suivant les Auteurs dont je parlois, presque toutes les Questions les plus impor-

importantes de la Physique & de la Métaphysique; j'oserois presque nommer les huit Lettres que je vous ai écrites sur les Philosophes, *Un Cours de Philosophie ancienne & moderne.*

J'ai rarement embrassé avec vivacité les sentimens des Auteurs dont je parlois; parce que je crois qu'une juste méfiance de nos connoissances est la qualité la plus essentielle aux Gens de Lettres, qui ne veulent point être la dupe de leurs préjugés ni de leur bonne foi. Quel est l'homme en effet, qui faisant réflexion sur l'étonnante diversité, qui régne dans les sentimens de tous les Philosophes, ne se défie des opinions qui lui paroîtront quelquefois les plus claires? Descartes dit une chose, Gassendi soutient le contraire: Newton les condamne tous les deux; & un quatrième à son tour les blâme tous les trois. Chacun de ces Philosophes a ses Disciples, qui soutiennent que leur Maître est le seul fondé dans ses opinions; ils s'accusent mutuellement de prévention: ils apportent également des raisons vraisemblables; il faut être bien hardi & bien prévenu en faveur de son mérite, pour s'ériger en Juge souverain d'un procés aussi épineux.

Une sage retenue vaut cent fois mieux qu'un orgueil qui nous séduit & nous rend

le jouet du mensonge Mr. Huet, un des plus grands Hommes que la France ait produit, & des plus respectables Prélats, a écrit un excellent Livre pour montrer la foiblesse de l'Esprit Humain. Il regardoit cet Ouvrage comme un de ses meilleurs, & après l'avoir fait en François il le traduisit lui-même en Latin; nous avons l'un & l'autre, mais pour ne pas alonger inutilement ma Lettre par la citation des Passages Latins, je me servirai seulement de l'Edition Françoise. Dans le quatrième Chapitre du premier Livre, l'Auteur prouve avec beaucoup de force que l'Esprit Humain ne peut connoître l'essence & la nature des choses avec une certitude parfaite. „On ne sauroit „avoir, *dit-il* [41], aucune connoissance de „l'essence d'une chose, si l'on ne sait en quoi „elle convient, & en quoi elle différe des autres „choses: c'est-à-dire, *Si l'on ne connoît son* „*genre & sa différence*. Car les Philosophes „conviennent, que c'est en cela que consiste „l'essence des choses, & que la meilleure dé„finition qu'on en puisse donner consiste „dans leur genre & leur différence. Que „si le

[41] Traité Philosophique de la Foiblesse de l'Esprit Humain, par Mr. Huet ancien Evêque d'Avranches, Liv. I. Chap. IV. p. 53.

O:

„si le genre & la différence des choses ne „peuvent donc pas être connus, on n'en „pourra pas non plus connoître la défini- „tion ni l'essence. Or on ne peut connoître „le genre d'une chose, c'est-à-dire, en quoi „elle convient avec un autre chose de diffé- „rente espèce, si l'on ne connoit l'essence de „l'une & de l'autre. Il est donc nécessaire „de connoître l'essence de cette chose, dont „on veut connoître le genre: or nous ve- „nons de dire que pour connoître l'essence „de cette chose, il en faut connoître le gen- „re; ainsi l'essence & le genre ont besoin „l'un de l'autre pour être connus, & la con- „noissance de l'un dépend de la connoissance „de l'autre; de sorte que l'on tombe dans un „cercle, qui est une sorte de raisonnement „deféctueuse & qui ne prouve rien.

„On doit dire de la différence la même „chose que je viens de dire du genre; car „je ne puis savoir en quoi une chose différe „d'une autre, si je ne les connois toutes „deux. Cela s'éclaircira par un exemple. „Demandez aux Professeurs de Philosophie „ce que c'est que l'Homme? Ils vous diront „que c'est un Animal raisonnable; voilà le „genre & la différence. Or le genre doit „être commun également aux espèces qui „sont comprises sous ce genre; l'Homme

„doit donc être Animal d'une autre maniére „que le Cheval est Animal. Car si l'Hom„me est Animal d'une autre maniére que le „Cheval, il y aura de la différence dans le „genre même comme genre, & partant il „ne sera point genre. Or comment saurez„vous que l'Homme & le Cheval sont éga„lement Animaux, si vous ne connoissez pas „leur nature, & même si vous ne connoissez „pas parfaitement ce que c'est qu'Animal &c. „c'est ce qui n'est pas moins incertain. Car „si vous demandez à ces mêmes Professeurs, „ce que c'est qu'Animal? Ils vous répon„dront que c'est ce qui vit, & ce qui sent, ce „qui a la vie & le sentiment. Or comment „pouvez-vous savoir, mes chers Maîtres, si „l'Homme & le Cheval sentent également, „si le sentiment de l'Homme est entiérement „égal au sentiment du Cheval?

„Voici Descartes, ce nouvel inventeur de „la Vérité, si on l'en veut croire lui-même, „qui soutient que le Cheval ne sent pas „mieux les éperons qui le piquent, que „l'Arbre sent la hache qui le coupe. Nous „voyons d'ailleurs de certaines Plantes, qui „donnent des marques de sentiment, quand „on les touche; & qui pourtant ne sont pas „Animaux, ni par conséquent le Cheval. „Ajoutez à cela, que l'on voit un Cheval,

„que

„que l'on voit un Homme; mais que l'on „ne voit un Animal, que lorsque l'on voit „un Cheval, ou un Homme, ou un Poisson, „ou un Oiseau, ou quelqu'autre Animal. „On ne connoît donc l'Animal qui est le „genre, que par ses espèces: & nous cher-„chions tout à cette heure à connoître l'es-„pèce par le genre; nous tombons donc „dans ce genre vicieux de raisonnement, que „l'on appelle *diallèle* comme qui diroit alter-„natoire; lorsque pour prouver une chose „qui est en question, nous nous servons „d'une autre chose dont la preuve dépend „de celle-là même qui est en question.

„De plus, puisque pour connoître l'essen-„ce d'une chose il faut connoître son genre; „pour connoître l'essence du genre, il faudra „connoître son genre, & le genre de ce gen-„re, & toujours de même en remontant. „Ainsi la chose ira à l'infini, & nous ne pour-„rons jamais parvenir à la connoissance de „la chose que nous cherchons; ou bien il „faudra s'arrêter à quelque genre supérieur, „dont on ignore le genre. Or si l'on ignore „le genre de ce genre supérieur, on ignorera „même ce genre supérieur & par consé-„quent tous les autres genres qui en dépen-„dent, & la chose même qui est en que-„stion. Venons maintenant à la différence

„qui, avec le genre, compose l'essence de „l'Homme.

„Cette différence est tirée de la Raison, „dont on prétend qu'il est doué: or c'est cela „même qui est en question dans notre présen„te recherche, savoir si l'Homme est doué „de raison, & s'il peut raisonner? puisque „nous ne sommes pas assûrés qu'il soit un „Animal raisonnable, ni que la Raison soit „soit sa différence. Supposons néanmoins „qu'il soit raisonnable, sommes-nous assûrés „qu'il soit le seul de tous les Animaux qui „soit raisonnable? Nous avons les Livres „de quelques grands Philosophes, qui sou„tiennent que la Raison se trouve aussi dans „d'autres Animaux. Personne ne peut dé„cider cette contestation, s'il ne connoît au„paravant ce que c'est que l'Homme & ce „que c'est que ces autres Animaux. Il faut „donc en revenir à la chose même qui est „en question, savoir, ce que c'est que „l'Homme; & on cherche dans ce qui est „inconnu la connoissance de ce qui est in„connu, sans pouvoir sortir de cet em„barras".

Avant que d'apporter ces preuves, Mr. Huet en avoit cité plusieurs autres que la

briéve-

briéveté de ma Lettre ne me permet pas de rapporter. Il prétend que l'homme ne peut rien connoître avec une certitude entiére, & qu'un objet extérieur ne répond pas exactement à l'idée qui en est empreinte. Parce que 1. les images, espèces, ou ombres, qui partent des Corps extérieurs, & qui se présentent à nous, ne leur sont pas semblables. 2. La fidélité du milieu interposé, par lequel l'ombre ou l'espèce de l'objet extérieur passe pour venir à l'instrument de notre sensation, est douteuse. 3. La fidélité des Sens est douteuse. 4. La fidélité des nerfs & des esprits animaux est douteuse. 5. La fidélité du cerveau est douteuse. 6. La fidélité de l'Esprit ou de l'Entendement humain est douteuse, & sa nature nous est inconnue.

Mr. Huet, pour donner plus de force à son sentiment, l'autorise par celui de presque tous les grands Philosophes anciens, qui ont avoué qu'ils ignoroient beaucoup de choses & qu'ils en connoissoient fort peu avec certitude. Il examine dans le douzième Chapitre du premier Livre tout ce qu'ils ont dit à ce sujet, & démontre évidemment que la loi de douter a été établie par tous les Philosophes; c'est en partie sur

CATALOGUE
DE LIVRES
qui ſe trouvent
CHEZ HAUDE ET SPENER,
Libraires à Berlin.

Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres pour l'Année 1764. avec Figures, Tome XX. 4. 3 rthl.

Mémoires hiſtorique ſur les principales epoques de l'Hiſtoire d'Allemagne, par M. Wéguelin, 8. 1766. 3 gr.

Remarques de Grammaire ſur Racine pour ſervir de ſuite à celles de M. l'Abbé d'Olivet, avec des Remarques détachées ſur quelques autres Ecrivains du premier ordre par M. Yemrof, 8. 1766. 8 gr.

Diſſertation ſur la Nature l'Eſpeces & les dégrés de l'Evidence, 4. 1764. 16 gr.

- - - ſur la Topographie ancienne, 4. 1764. 5 gr.

- - - ſur l'Epoque de la Puiſſance Souveraine des Papes, 4. 1764. 6 gr.

- - - ſur le ſon & ſur l'Ouie, 4. 1764. 12 gr.

Lettre d'un Officier Hannovrien. 8. 1764. 2 gr.

Ocellus Lucanus avec des Diſſertations, par M. le Marquis d'Argens, 8. 1762. 1 rthl.

Theſaurus trium linguarum, lat. gall. & græc. 4. 1762. 3 rthl.

)(

Timée de Locres avec des Notes par M. le Marquis d'Argens, 8. 1. rthl. 4 gr.

Abrégé historique de l'Origine & des Progrès de la Gravure & des Estampes en Bois & en Taille douce, par Mr. Humbert. 8. 1752. 4 gr.

L'Art d'attaquer & de défendre les Places, par Mr. le Febure, Partie I. avec beaucoup des Planches. gr. 4. 1757. 4 Rthl.

- - du Genie pour l'instruction des Gens de Guerre, avec Planches. gr. 8. 1755. 1 Rlhr. 8 gr.

Il Bramino inspirato, tradotto dal Francese e dedicato all' Altezza Reale del Principe Ferdinand Fratello de Re da G. d. M. 8 1752. 2 gr.

Chronologie de l'Histoire Sainte & des Histoires étrangers qui la concernent depuis la sorte d'Egypte jusqu'à la captivité de Babylone par Alphonse des Vignoles. gr. 4. 1738. 5 Rthl.

Dévote, *la*, Comédie en trois Actes, traduit de l'Allemand de Mr. Gellert par Mr. Poizeaux. 8. 1756. 6 gr.

Congrès, *le*, de Citère. 8. 749. 10 gr.

Conseils pour former une Bibliotheque peu nombreuse, mais choisie par Mr. Formey. gr. 8. 1750. 8 gr.

- - d'un homme de Qualité à sa Fille par Mr. d'Halifax. gr. 8. 1752. 8 gr.

Dialogues, *cinq*, faits à l'imitation des Anciens par *Oratius Tubero*. 1) De la Philosophie sceptique. 2) De Banquet sceptique. 3) De la Vie privée. 4) Des rares & éminen-

tes qualités des Anes de ce tems. 5) De la diversité des Religions. Nouvelle Edition augmentée d'une Refutation de la Philosophie sceptique, ou Préservatif contre le Pyrrhonisme, par Mr. L. Kahle, 8. 1744. 12 gr.

Dissertation sur la Cause de l'Electricité des Corps & des Phénomenes qui en dependent. Sujet proposé par l'Académie Royale des Sciences de Berlin pour le prix qui doit être distribué le 31 Mai 1745. dans l'Assemblée générale de cette Académie par Mr. Waiz, 4. Berlin, 1745. 14 gr.

- - Réflexion sur la Cause générale des Vents. Piéces qui a remporté le Prix proposé par l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse pour l'Année 1746. par Mr. d'Alembert des Académies Royales des Sciences de France & de Prusse à laquelle on a joint les Pieces qui ont concurru, 4. Berlin, 1747. 16 gr.

- - sur le Systeme des Monades avec les Pieces qui ont concurru. 4. 1748. 1 rthl. 16 gr.

- - sur les Progrés des Armes Romaines en Allemagne, avec les Pieces qui ont concouru. 4. 1751. 16 gr.

- - sur la Generation du Nitre, qui a remporté le Prix de l'Académie Royale en 1749. François & Allemand. 4. 1750. 8 gr.

- - sur la Resistence des Fluides, qui a remporté le Prix proposé par l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse pour l'Année 1750. adjugé en 1752. 4. 6 gr.

Dissertation Piece qui a remporté le Prix sur le sujet des Evenemens fortuits, proposé par l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin pour l'Année 1751. avec les Pieces qui ont concouru. 4. 1751. 16 gr.

- - qui a remporté le Prix proposé par l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres sur les Anciens Habitans des Marches avec les Pieces qui ont concouru. 4. 1753. 8 gr.

- - sur le Principe de l'Action des Muscles avec les Pieces qui ont concouru. 4. 1753. 12 gr.

- - sur l'Optimisme avec les Pieces qui ont concouru. 4. 1755. 8 gr.

- - sur le Mouvement diurne de la Terre qui a remporté le Prix proposé par l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse pour l'Année 1754. adjugé en 1756. 4. 1756. 6 gr.

- - qui a remporté le Prix proposé par l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres sur la Question de l'influence du langage sur les opinions, & des opinions sur le langage, avec les Pieces qui ont concouru, 4. 1760. 16 gr.

l'Espion ou l'Histoire du faux Baron de Maubert, Auteur de plusieurs libelles qui ont paru pendant cette Guerre. gr. 8. Liege, 1759. 6 gr.

Essai sur le Caractere du grand Médecin ou Eloge critique de Mr. Hermann Boerhave. 8. 1747. 5 gr.

Expériences, *nouvelles*, & Observations sur les Eaux minerales de l'Allemagne; ou l'on donne la maniere de s'en servir pour la conservation de la santé & la guérison des maladies, traduites du célebre Fr. Hoffmann, corrigées, mises en ordre & publiées en François par Coste, 8. 1752. 18 gr.

la France litteraire ou Dictionnaire des Auteurs François vivans; corrigé & augmenté par Mr. Formey. gr. 8. 1757. 1 Rthl.

Grammaire Françoise, dans un gout nouveau reduite en Table à l'usage des Dames, & des autres personnes qui ne savent pas de Latin, ouvrage très utile aux Demoiselles Françoises qui enseignent cette Langue en Allemagne. 2 Tomes. gr. 8. 1762. 2 Rthl.

- - nouvelle & parfaite, royale françoise & allemande, d. i. Neue und vollkommene Königl. französische Grammatica, mit einem neu eingerichteten und vielvergrösserten Titular-Buch des Königl. Preussischen Hofes, vermehrt von Mr. des Pepliers. Aufs neue übersehen und verbessert. 8. 1762. 8 gr.

Histoire de l'Académie Royale des Sciences & de Belles-Lettres depuis son Origine jusqu'à présent, avec les pieces originales. gr. 4. 1752. 1 Rthl. 8 gr.

l'Honnet-Homme. Traduit de l'Allemand de Mr. Simonetti par Mr. Lunckenbein. 4. Kœnigsb. 1755. 18 gr.

Introduction à la Grammaire des Dames. Zum grossen Nutzen und Gebrauch für allerley Anfänger. gr. 8. 1762. 1 rthl.

Lettres sur l'Etat présent des Sciences & des moeurs, par Mr. Formey, IV Parties. gr. 8. 1759-1760. 3 Rthl.

Logique, ou Réflexions sur les forces de l'Entendement humain, & sur leur legitime Usage, dans la Connoissance de la vérité, par Mr. Chrétien Wolff. 8. 1736. 12 gr.

Mémoires pour servir à l'Histoire de Brandebourg Nouvelle Edition revuée & augmentée, III. Tom. 8. 1758. 1 Rthl.

- - pour servir à l'Histoire des années 1744-45. 8. 1746. 16 gr.

Mémorie per servire all' Istoria di Brandenburgo. Tradotto dal Francese da F. G. II Tomes. 8. 1752. 12 gr.

Panegyrique du Sieur J. M. Reinhart, Maitre Cordonnier, prononce le 13. Mois de l'Anne 2899. dans la Ville de l'imagination par P. Mortier, Diacre de la Cathedrale. 4. 1759. 4 gr.

Pensées sur l'origine & le difference emploi des sciences & des beaux arts, par Mr. Sultzer, 8. 1757. 3 gr.

Principes du Clavecin par Mr. Marpourg avec vingt Planches, 4. 1756. 14 gr.

Recueil de cinq Sermons, prononcez par Mr. Reinbeck traduits par un Anonyme & par Mr. des Champs, 8. 1741. 12 gr.

- - nouveau de quatre Sermons par Mr. Reinbeck, 8.

Sermons ſur divers Textes de l'Ecriture Sainte par Mr. Formey, gr. 8. 1739. 6 gr.

- - ſur le Myſtere de la Naiſſance de J. C. prononcés le premier & le ſecond Jour de Noël 1737. en Prèſence de Sa Maj. le Roi de Pruſſe par Mr. Reinbeck, gr. 8. 1738. 5 gr.

- - ſur diverſes Textes, expliqués ſelon la Methode de Mr. Wolf prononcées par Jean des Champs, gr. 8. 1740. 8 gr.

Spectateur en Allemagne, ou Recueil de Lettres curieuſes, contenant un agréable mêlange de Politique, de Littérature & de Galanterie. Ouvrage periodique, où l'on voit entre autres matieres la Réfutation de l'Eſpion Turc à Francfort. 8. 1742. 9 gr.

Traité de la Fugue & du Contrepoint diviſé en deux Parties par Mr. Marpourg, II. Tomes, avec cent & vingt deux Planches. gr. 4. 1756. 4 Rthlr.

Traité, *nouveau*, du Nivellement, qui ſe enſeigne les precautions qu'il faut prendre pour ſervir utilement du Niveau d'eau, redigé par Mr. de H. avec Fig. gr. 1750. 4 gr.

Traité des Siéges pour ſervir de ſupplement à l'Attaque & la defenſe des Places de Mr. le Marchel de Vauban, gr. 8. 1747. 2 gr.

